SOUVENIRS INTIMES

DU TEMPS

DE L'EMPIRE.

Paris. — Impr. PREVE et Comp., rue J.-J.-Rousseau, 15



Imp. Bénard et Cie

LA LUTTE FATALE.

(Le Tambour de Wagram)

SOUVENIRS INTIMES

DU TEMPS

DE L'EMPIRE

PAR

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

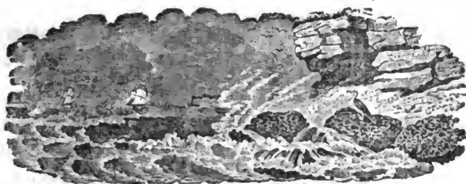


PARIS

JULES FELLENS, ÉDITEUR, RUE DU ROULE, 17.

—

1856

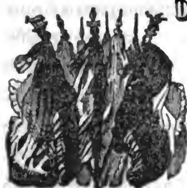


SOUVENIRS INTIMES

DU TEMPS

DE L'EMPIRE.

LES PRISONNIERS DE GUERRE.



Dans le courant du mois de mai 1808, cinq mille soldats français, pour la plupart appartenant à la garde, et qu'on venait d'extraire des pontons espagnols, débarquèrent dans l'île de Cabréra. Leur premier cri en posant le pied sur la terre ferme avait été un cri de joie, car il y avait longtemps que leurs poitrines ne s'étaient rafraîchies d'air pur. Cependant Cabréra n'offrait pas vestige d'habitation, la trace des hommes ne s'y montrait nulle part; le sol même se refusait à la culture... Il fallait tout entreprendre, tout construire; et personne n'avait d'outil! Aussi combien la nécessité, ce génie du malheur, fit-elle éclore de plans, de projets propres à vaincre la nudité de ce sol sur lequel ces cinq mille prisonniers avaient été jetés!

Le soir même de leur arrivée, ces vainqueurs de l'Europe, que

les balles et la mitraille avaient respectés, étaient parvenus à former un camp, qui abrita tant bien que mal le dénûment le plus complet dans lequel créature humaine puisse se trouver.

Le lendemain, au lever du soleil, cette espèce de Thébaïde fut explorée en tous sens; il n'y eut pas un coin de terre qui ne fût visité par les prisonniers, pas un rocher dont ils ne fissent le tour. Cabréra est la plus petite des îles Baléares; elle est située à sept lieues sud de Majorque. Son étendue est d'environ une lieue un quart de long sur une largeur un peu moindre... Cinq mille hommes parqués sur cette étroite limite!

Cependant, ce qu'on avait annoncé aux prisonniers était vrai: Cabréra n'offrait indice ni d'habitation, ni d'agriculture. Le sol se composait de sable, de pierres et de galet, et à peine les fissures des rochers offraient-elles les racines rabougries de quelques plantes sauvages et rampantes. Le seul ornement que la nature eût donné à cette île, c'était un bouquet de bois de sapins, et ce fut ce bois qui offrit les premiers matériaux d'où sortit plus tard une ville naissante; sans ce bois, les pauvres soldats n'eussent jamais trouvé d'autre abri que le creux des rochers. Que de peines, que de difficultés, que d'obstacles à vaincre avant de pouvoir *poser la première planche* de la cité que rêvaient les exilés! La chose la plus indispensable à des travaux de charpentage c'étaient des outils... On n'en avait pas un seul. Les vieux cercles d'une barrique servirent à fabriquer de mauvaises scies. De vieux vêtements effilés servirent à fabriquer des cordages indispensables au transport des bois. Une fois les arbres abattus, il fallut les apporter à l'endroit où ils devaient être employés, et malheureusement le bois de sapins était séparé de la plage choisie pour bâtir la ville par cinq ou six monticules bizarrement réunis l'un à l'autre par d'étroits sentiers qui faisaient en quelque sorte cahoter le sol, comme le dos d'un chameau. Aussi s'imagine-t-on que de persévérance, de force, de courage et de résignation il fallut avant que le bois, les pierres, l'argile, en un mot tous les matériaux de construction fussent

transportés sur le point où devait s'effectuer leur mise en œuvre.

De longs jours s'écoulèrent, mais au moins chacun se vit-il un asile assuré contre la pluie, le vent et le froid. Mais à ces travaux titaniques succéda un mal moral : l'inquiétude. Combien devait durer cet affreux exil pour les pauvres soldats en proie à la faim, à la soif, privés de vêtements, de chaussures, et incessamment tourmentés, jusque dans leur sommeil, par des myriades d'insectes? Aux pemiers et pénibles travaux de bâtisse avaient succédé d'autres souffrances non moins cruelles : un ciel de feu durant le jour... et pas d'eau; — un vent de glace pendant la nuit, et pas de vêtements. Les plus constantes recherches n'avaient amené que la découverte d'une source, sujette à se tarir, et dont les jours d'abondance ne suffisaient pas pour abreuver un millier d'hommes. Jour et nuit, chaque prisonnier se présentait à son tour à la fontaine insuffisante, puisqu'elle asséchait dès l'instant que quelques-uns y avaient seulement trempé leurs lèvres... Les heures étaient comptées, les minutes pesées... Lorsque la source livrait un filet d'eau, malheur à qui s'y arrêtait trop longtemps ! car on le battait impitoyablement : ces malheureux s'égorgèrent entre eux plus d'une fois pour quelques gouttes d'eau !

La faim n'était pas moins cruelle. La ration de chaque homme ne s'élevait qu'à vingt-quatre onces de mauvais pain et deux poignées de fèves gâtées pour quatre jours entiers. C'était là que se bornait la munificence espagnole, tandis qu'un régime sain, sinon abondant, eût été indispensable à ces hommes fatigués par le travail, au milieu d'un air trop vif et sous un climat brûlant. On semblait vouloir réduire par une affreuse famine ceux qui n'avaient point succombé sous le fer et le feu des batailles, ou qui étaient sortis vainqueurs de la trahison. Aussi ne fallut-il que peu de mois pour que cette sacrilége spéculation entraînât les résultats désirés. Bientôt les malades se comptèrent par centaines, et les victimes furent tous ceux qui étaient déclarés malades. La dyssenterie, les ophthalmies, le scorbut, les fièvres de toutes sortes ne tardèrent pas à décimer

cette population exténuée. On ne saurait se faire une idée de la promptitude avec laquelle le mal se propagea dès qu'il se fut déclaré. Le moral une fois frappé, adieu le corps! Dans la cité, sur la plage, dans le creux des rochers, dans le bois, partout des malades, des mourants et des morts... Les Espagnols, suppliés de compatir à tant de maux, finirent par livrer un peu de toile, afin de permettre la formation d'une espèce d'hôpital. Une tente fut dressée dans le voisinage de la source... mais les médicaments ne purent être obtenus... Un nouveau fléau vint fondre sur les pauvres prisonniers : à peine s'était-il écoulé trois jours depuis la formation de l'hôpital, qu'un effroyable orage vint crever sur l'île, et que tout fut renversé, dispersé, anéanti. En quelques heures, tentes, malades et gardiens furent entraînés par un torrent qui se forma de la chute des eaux dans un ravin du centre de l'île, et trois cents hommes, la plupart déjà en train de mourir, il est vrai, périrent dans cet affreux cataclysme... Aussi le cimetière ne tarda-t-il pas à être plus peuplé que le camp...; la place y manquait pour les morts, de même que, quelques mois auparavant, elle avait manqué aux vivants qui mettaient le pied dans l'île.

L'ouragan qui avait renversé l'hôpital et causé la mort de tant d'infortunés eut, au large, un bien triste retentissement, puisqu'il fit éprouver un retard de cinq jours au bâtiment porteur des vivres. Aussi, comment rendre le désespoir et les cris de détresse qui éclataient chaque jour dans cette cruelle attente! Toutes les têtes s'embrasèrent dans le délire, en même temps que la faim brûlait les entrailles... On assemblait des conseils composés de sous-officiers, qui ne menaient à rien, puisque les éléments de tout secours manquaient totalement. On proposa de se nourrir de chair humaine...; un cri d'horreur unanime repoussa cet avis désespéré.

Au milieu des souffrances que faisait éprouver à ces infortunées victimes d'une atroce politique le manque d'aliments, on se décida à faire un sacrifice aussi douloureux pour ceux qui en prirent la résolution, que risible aux yeux des gens qui ne s'identifieraient

point avec la cruelle position des prisonniers. Ce sacrifice, qui fut au préalable l'objet d'une discussion très-animée, fut la mort de Martin... Martin, un pauvre âne, seul animal vivant qu'on eût trouvé dans l'île au jour du débarquement. Le pauvre Martin, adopté par les soldats, était devenu leur enfant gâté. Mais aussi, quels immenses services n'avait-il pas rendus pour le transport des malades! Pauvre animal! si doux, si résigné, si sobre surtout et si bon travailleur! Le tuer, lui, Martin, ce fut une proposition qui d'abord révolta l'imagination, mais cependant qu'il fallut bien sanctionner d'un vote unanime, quoique douloureux! Jamais animal n'avait été plus aimé que lui. C'était à qui lisserait son poil gris, à qui lui apporterait quelques brins d'herbes, à qui lui trouverait un peu d'ombre pour dormir plus à l'aise. Quoi qu'il en soit, la nécessité l'emporta sur les scrupules : la mort de Martin fut résolue. N'ayant pu lui trouver un bourreau, on se décida, pour le tuer, à lui faire gravir le rocher le plus élevé, du haut duquel on le précipita par un vigoureux coup d'épaule...

« Il s'est tué en tombant! dirent les soldats comme par un cas de conscience, personne de nous n'a porté la main sur sa chair vivante pour en faire couler le sang ! »

On fit du corps de Martin trois mille morceaux ; chaque prisonnier eut pour sa ration environ trois quarts d'once... les os compris!

Enfin le bâtiment aux vivres arriva! Il était temps! un jour de retard encore, et il n'eût pas trouvé le quart des prisonniers en vie. Au surplus, tel avait été le souhait des habitants de Palma, car par deux fois ils pillèrent le navire qui allait prendre la mer pour apporter aux prisonniers leur nourriture déjà en retard. Parmi les malheureux exténués de besoin, il en était un qui avait eu le courage et la force de se traîner jusqu'au sommet d'un rocher qui dominait la mer. Le premier il aperçut la barque au pain qui avançait vers l'île, et sa voix, en apportant cette nouvelle, répandit la joie dans tous les cœurs. Tous les malades, les agonisants même se traînèrent

sur la plage, et, les yeux ardemment fixés sur le navire, ils semblaient vouloir hâter sa marche par le témoignage de leur vive impatience. Le bâtiment approchait toujours : une heure plus tard on débarquait les vivres, on les distribuait aux malheureux affamés; et telle fut l'avidité avec laquelle on se précipita sur les rations, qu'on ne s'aperçut pas d'abord que trois cents hommes avaient manqué à l'appel... Ils étaient morts de faim!

Une chose cruelle à dire, c'est que ces morts servirent au moins à quelque chose, à augmenter la ration de ceux qui leur survécurent. Les Espagnols songeaient si peu à leurs prisonniers, qu'ignorant les vides opérés dans leurs rangs, ils continuaient à expédier le même nombre de rations depuis le premier débarquement. Et cependant plus d'un tiers avait déjà payé le tribut à tant de souffrances et de privations. Les survivants acceptèrent donc avec joie ce triste héritage de leurs frères, qui leur procura momentanément une sorte d'abondance.

Peu à peu les forces furent rendues aux malades, et l'aspect du camp devint moins déplorable qu'il n'avait été pendant le retard du navire chargé des provisions. L'époque, peu éloignée encore, où une montre d'or s'échangeait avec joie contre une demi-livre de pain, ne semblait plus devoir se reproduire. L'espérance rentra insensiblement dans le cœur des captifs, et ils s'occupèrent d'améliorer leur entourage par des travaux nouveaux, pour l'exécution desquels il leur était revenu des forces nouvelles. Un peu plus tard, ils trouvèrent même quelques distractions dans le voisinage des canonnières gardiennes de l'île, qui permettaient, de temps à autre, à leurs équipages de se mêler à eux. Ce fut là une source d'échanges entre des objets qui leur étaient inutiles et des outils et des vêtements, possessions bien autrement précieuses. On arrangea une certaine partie du camp de façon à en faire le centre de cette sorte de commerce, et le nom pompeux de *Palais-Royal* lui fut donné. Certes, on eût vainement cherché là de somptueux magasins, des cafés étincelants d'or et de lumières, et de ces coquettes boutiques où

les étrangers riches venaient alors se pourvoir de ces petits objets inutiles si nécessaires à la vie confortable. Le *Palais-Royal* de Cabréra n'avait pour tout restaurant qu'une très-modeste cantine. Le *Chevet* du lieu vendait, contre des couteaux, des boutons, des morceaux de fer et le peu d'argent que contenait l'île, ses galettes de biscuit un peu verreuses, des oignons crus, du vinaigre au piment, du poisson salé et des légumes secs plus ou moins avariés. Mais le vin, qui est presque généralement bon dans toute la Péninsule, facilitait la digestion de ces détestables mets. Il faut dire que toutes ces drogues se vendaient dix fois plus cher qu'elles ne valaient; mais on s'estimait trop heureux encore d'échanger, contre les jouissances que procure l'abondance après les privations, le peu d'argent qu'on pouvait avoir, ou les objets échangeables dont l'usage n'était pas indispensable. En résumé, les captifs purent vivre, ce qui était un immense bienfait, en raison de leur condition précédente.

Peu à peu, les esprits inventifs, les imaginations spéculatives parvinrent à améliorer encore la physionomie du *Palais-Royal*. Ils parvinrent à se procurer, des côtes voisines, quelques marchandises qui permirent aux baraques de s'intituler *magasins*. Bientôt, alléchés par de premiers profits, les spéculateurs offrirent aux regards des promeneurs toutes sortes de marchandises d'une utilité incontestable pour les premiers besoins de chacun : des paniers d'osier, des tabatières et du tabac, des vêtements grossiers, mais solides, des chaussures et des ustensiles de ménage. Les Espagnols eux-mêmes, ceux qui appartenaient à la flotte d'observation, finirent par se mêler de cette industrie, et les marchands de l'île firent de bonnes affaires. Cependant le crédit était rare, ou tout au moins très-restreint. Ainsi, on vendait à terme à un soldat une aiguillée de fil avec un bouton pour mettre à son vêtement; l'amateur du tabac pouvait se régaler de trois prises qui coûtaient un sou, et pour lesquelles le débitant n'accordait pas plus d'une semaine de crédit. Les vieux bouts de cigares, ramassés sur les traces des riches, se revendaient hachés et à la demi-once pour la pipe du né-

cessiteux. Un ordre extrême régnait partout, et toute l'île ne tarda pas à bénéficier de cette prospérité de quelques-uns. La physionomie jadis si déplorable de Cabréra avait changé comme par enchantement.

Semblables aux boucaniers de l'île de la Tortue, les prisonniers, à force de remuer le sol, finirent par trouver des couches fécondes, et chaque casemate ne tarda pas à posséder son petit jardin. On y planta des légumes et, si l'espace le permettait, quelques fleurs. Les légumes, ajoutés à la ration, permirent d'en échanger la valeur contre la possession d'autres denrées fournies par les *négociants*. Quant aux fleurs, elles réjouissaient la vue et la pensée de l'exilé, et le faisaient rêver parfois à la patrie absente, aux douceurs du foyer paternel.

Une fois que le génie de l'homme, aux prises avec la nécessité, est parvenu à vaincre cette dernière, son ambition s'étend peu à peu aux choses de luxe. Il faut un aliment à l'esprit! on construisit une salle de danse et de concerts... Alors les artistes et les professeurs de toute sorte se présentèrent en foule. Il est exact de dire qu'une moitié du camp donnait leçon à l'autre. On échangeait leçon contre leçon : de la danse contre des mathématiques, du dessin contre des armes ou du bâton, arts très-prisés des soldats et des matelots. Les exercices gymnastiques avaient surtout un grand nombre d'adeptes. Mais, ce qui est plus étonnant, on institua une loge maçonnique, qui ne contribua pas peu à développer chez les prisonniers toutes sortes de rapports de bienveillance et de dévouement. Les maîtres, les roses-croix créèrent des apprentis et des compagnons de la *Fidèle Maçonne*. On pleura sur le tombeau d'Iran, on cueillit l'acacia, et l'on s'amusa à faire subir des épreuves. Le sous-officier de la garde de qui nous tenons ces détails fut reçu maçon à Cabréra. L'épreuve qu'on lui fit subir n'eut pas le caractère terrible mis parfois en application, et dont les traditions se sont peu à peu perdues, aujourd'hui que les francs-maçons ne s'avisent plus que de tenter des épreuves morales. On banda les yeux à notre

sous-officier, mais auparavant on avait exposé sur une table placée près de lui une effrayante trousse de chirurgien, garnie de ces aciers aigus, tordus et tranchants, qui font plus d'impression que la douleur qu'ils causent. Un large bassin avait été apporté, et tout l'attirail d'une saignée rigoureuse s'était développé à l'imagination déjà un peu frappée du récipiendaire. On lui découvrit le bras, le docteur chercha la veine, y porta un énorme coup de lancette..., et fit exactement tenir le bassin sous le membre du patient, qui sentit la chaude moiteur du généreux liquide que perdait son corps. Il s'écoula beaucoup de temps, une heure peut-être, avant qu'il osât parler ; mais à la fin il crut pouvoir avouer qu'il se sentait extrêmement faible, et que, si l'on continuait à le laisser ainsi répandre son sang, il ne doutait pas qu'on ne le fît mourir. On répondit qu'il fallait que ses veines s'épurassent encore de ce sang profane, et qu'on veillait sur lui. En effet, de temps à autre il sentait une main constater les pulsations de son pouls... Enfin, le mot *assez!* fut prononcé... Il était temps! le pauvre néophyte venait de s'évanouir! On lui banda le bras, et il fut reçu maçon. La recommandation la plus expresse lui fut faite de se soigner durant quelques jours, de se reconforter, d'avoir recours à tous les moyens possibles pour reconquérir la vigueur musculaire dont cette saignée vraiment exagérée avait dû le priver. Au bout de huit jours de plaintes sur sa faiblesse, de soins et de précautions de toutes sortes, le nouvel adepte débanda sa plaie ; mais vainement chercha-t-il la trace de l'incision que lui semblait avoir faite la lancette! rien! Il interrogea, on lui avoua qu'il n'avait été piqué que par un cure-dents, et que le sang qu'il avait cru perdre n'était qu'une eau tiède adroitement lancée sur le bras à l'aide d'une petite seringue... L'imagination avait fait le reste!

Il ne manquait plus qu'une chose dans l'île pour que tous les genres de délassements s'y rencontrassent, c'était un théâtre! On le désira tant, qu'on parvint à l'obtenir. Mais comment? à l'aide de quoi, et quel bâtiment assez vaste put être stiné à recevoir la foule

curieuse d'assister aux représentations promises? On ne saurait le deviner : ce fut une vieille citerne abandonnée! On abattit toute la maçonnerie supérieure, la voûte, et l'on parvint ainsi à présenter à l'œil une sorte de caisse vaste et régulière, mais enterrée dans le sol sur lequel reposaient ses parois.

Les travailleurs s'offrirent en foule pour déblayer la citerne; moyennant un décime par jour, on avait des ouvriers à choisir. A l'aide de sable et de pierre, on éleva une partie du terrain qui fut appelé la scène. On tapissa les murs avec des branchages dont les feuilles décrivaient mille ornements naturels. D'abord on n'eut point de rideau, car l'étendue de toile suffisante à son déploiement manquait. Mais on écrivit sur le mur du fond le fameux *castigat ridendo mores*, le plus faux de tous les axiomes populaires, depuis l'invasion du drame moderne. Quant aux pièces, ce fut chose curieuse. On fouilla toutes les mémoires, on interrogea tous les lettrés de l'île, et par lambeaux pris çà et là on parvint à rédiger, de souvenir, celles des pièces sur lesquelles se fixa le choix pour l'ouverture du théâtre, et un beau matin, un crieur proclama par tout le camp que le théâtre serait inauguré le soir même. Pour en avoir l'accès, il ne fallait que posséder deux sous. Il y eut une telle affluence, que de très-bonne heure les contrôleurs purent, sinon fermer les bureaux, du moins tirer l'échelle. La perception du prix des places s'opérait sur le premier bâton de cette échelle. La salle, la citerne pour mieux dire, ne pouvait contenir que deux cents spectateurs, qui, en cette circonstance, furent deux cents élus. Comme aux grands théâtres de Paris, on avait fait queue de bonne heure, et il y eut un petit négoce au haut de l'échelle entre les gens libres de descendre une fois leur tour venu et ceux qui consentaient à acheter leur droit d'entrée le double du prix indiqué. D'ailleurs, il n'y avait là ni baignoires, ni stalles numérotées, ni loges grillées, mais bien deux cents places de parterre, et debout; les places les plus recherchées, celles qui avoisinaient la scène, se conquéraient à la force des coudes et même des poings fermés.

La salle se trouva comble de bonne heure. Elle n'était éclairée ni au gaz comme à Paris, ni aux bougies comme en Italie, mais bien par de nombreuses branches de pin, qui répandaient quelque peu de fumée dans la citerne, et dont les pétillements incessants se mêlaient au débit des acteurs... Mais qu'importe! le spectacle commença. Les deux pièces de début étaient *Philoctète*, tragédie de La Harpe, et la comédie de *Marton et Frontin*, deux des ouvrages du Théâtre-Français les plus en vogue alors.

Deux marins de la garde furent chargés des rôles d'Ulysse et de Pyrrhus. Le chef et l'organisateur de la troupe était un sergent d'infanterie, qui se chargea du rôle de Philoctète. Quant au colossal Hercule, on trouva parmi les prisonniers un formidable sapeur de grenadiers, qui consentit à jouer le rôle. Jugez si les éclats de voix et les gestes redondants manquaient! Mais ce qui ne laissait pas que d'être assez plaisant, c'était la façon dont était récitée l'œuvre du poëte. Toutes les mémoires consultées n'avaient pu suffire à reproduire textuellement la totalité de la pièce, on n'avait guère pu recueillir que quelques tirades, de façon que tout ce qui manquait avait été remplacé par le sergent d'infanterie, en prose de sa façon, exprimant ou à peu près le sens qu'on supposait être celui des lacunes. Ce langage prosaïque ne laissait pas que de contraster un peu avec la poésie de La Harpe ; mais les oreilles des auditeurs s'en contentèrent, et pas une scène ne languit.

La petite pièce vint après la tragédie. Après Pyrrhus, Marton, après Ulysse, Frontin. Certes, toute la verve de nos acteurs comiques n'a jamais réussi à produire un effet pareil à celui qu'obtinrent les artistes de Cabréra, en raison sans doute des excellentes dispositions de l'auditoire. L'intrigant Frontin était un fourrier de la jeune garde; l'agaçante Marton, un matelot encore imberbe. Les allusions qui se trouvaient dans les deux ouvrages représentés furent saisies avec transport, et la citerne faillit s'effondrer sous l'enthousiasme et les applaudissements qui accueillirent ce vers de *Philoctète* :

Ils m'ont fait tous ces maux! que les dieux le leur rendent!

Peu à peu, et comme toute chose improvisée, l'entreprise dramatique s'organisa et se compléta d'une façon propre à améliorer l'exécution des ouvrages représentés. Il se trouvait dans l'île une douzaine de femmes qui avaient suivi leurs maris dans l'exil, on parvint à enrôler dans la troupe dramatique les plus intelligentes et les moins laides. On réussit à se procurer des pièces imprimées, achetées sur le continent, et tout le répertoire du Théâtre-Français fut joué ou parodié dans la citerne. Potier et Brunet faisaient à cette époque les délices du théâtre des Variétés : après avoir usé les œuvres littéraires de nos grands poëtes dramatiques, on attaqua le répertoire grivois des Variétés et du Vaudeville.

Les artistes dramatiques de Cabréra, constitués en société en participation, firent réellement de bonnes affaires. Les directeurs entassaient les gros sous et les marchandises, car la rareté du numéraire ne tarda pas à faire inventer un nouveau mode de perception. Depuis la formation du bazar, chaque objet, chaque ration ou fragment de ration avait sa valeur à peu près fixe. Celui qui n'était pas en fonds pouvait obtenir l'entrée du théâtre moyennant dépôt d'une chose reconnue d'une valeur égale au prix du billet d'entrée. On pouvait voir *le Cid* pour une demi-douzaine de cornichons au piment, *Andromaque* pour une galette de biscuit de mer, et le *Tyran domestique* moyennant un morceau de cuir large comme la main. On échangeait un abonnement de six, de dix et même de quinze représentations contre une bouteille de vin de Palma ou une paire de guêtres. C'était tout à fait commode. Mais la fureur des représentations théâtrales fut poussée beaucoup plus loin encore. On en vint à faire des traités particuliers, par lesquels on vendait une, deux ou trois journées de son temps au profit des directeurs du spectacle, qui cédaient, aux gens qu'ils avaient mis à la tête de leurs travaux de main, la permission de donner une ou plusieurs entrées. Ainsi, il suffisait de signer sur un petit morceau de papier l'abandon d'un jour entier pour que le porteur de cette obligation eût le droit de vous requérir. C'étaient des espèces de billets à ordre transmissibles.

Bientôt les équipages des canonnières espagnoles eurent l'envie d'assister au spectacle donné par les prisonniers. Les Français profitèrent de leur avantage pour prendre leur revanche des vexations sans nombre que l'étranger leur avait fait subir. Les Espagnols avaient vendu au poids de l'or à leurs prisonniers ce qu'ils avaient apporté des pays voisins... ; les prisonniers se mirent à leur tour à rançonner les Espagnols. Ces derniers ne purent être admis dans la citerne qu'en payant le triple et le quadruple du prix des places, chaque soir envahies par les Français. Cette augmentation de recette permit de livrer gratuitement tous les soirs l'accès du théâtre à une demi-douzaine de soldats trop pauvres pour se donner le plaisir du spectacle. Les Espagnols, que ces récréations dramatiques charmèrent beaucoup, voulurent en augmenter le bon effet en permettant aux principaux acteurs l'usage de quelques armes propres à concourir à l'illusion de l'action : des haches furent fournies aux licteurs romains, des glaives aux consuls. Mais la faculté d'exprimer la couleur locale se borna là. Les Espagnols jugèrent peu prudent de pousser plus loin leur condescendance.

On devine bien que mille passions, inconnues dans l'île à l'époque où tous les prisonniers étaient unis par une triste confraternité de malheurs, ne tardèrent pas à se produire, à l'ombre de cette amélioration dans l'existence de tous. Les rivalités, les ambitions, la cupidité, la jalousie, ne tardèrent pas à suivre les progrès de cette civilisation. De là naquirent les querelles et les différends, les rixes, les duels particuliers. Vainement les Espagnols refusaient-ils aux prisonniers toute espèce d'armes, la fureur de s'entr'égorger rendit la passion ingénieuse. On se fit arme de tout. En place d'épées on trouva moyen de fixer, à l'extrémité de longs bâtons, une pointe de ciseaux, des alênes. On inventa un simulacre de sabre à l'aide de rasoirs entés dans un morceau de bois. On faisait avec ces armes irrégulières des blessures cruelles, dont on guérissait difficilement lorsqu'on n'en mourait pas sur-le-champ. Ajoutez à cela le manque total de charpie, de médicaments et de mains habiles

pour pratiquer les opérations nécessaires, et on comprendra que le cimetière, qui servait journellement de champ de bataille à ces absurdes rencontres, ne tarda pas à compter dans sa triste enceinte plus de morts que de monticules de terre.

On pensa, un peu tard peut-être, à former un conseil d'administration, qui se porta juge dans l'appréciation des querelles et des résultats qu'elles pouvaient entraîner. A ce conseil fut aussi dévolu le pouvoir arbitraire de prononcer dans les accusations sur la punition de crimes et de délits justiciables du Code pénal. On tint un lit de justice perpétuel, et parfois les juges se donnaient, sans appel, le droit de prononcer en cour prévôtale. On chercha, par cet appareil de répression, à diminuer le nombre des duels particuliers; et lorsque le tribunal avait décidé qu'il n'y avait pas lieu à une rencontre entre deux exposants, l'infraction à cette décision, qui entraînait pour résultat du sang versé, était punie par un article spécial du Code improvisé. La punition la plus ordinaire pour duel ou guet-apens était la prison, plus ou moins prolongée, dans un creux de rocher situé vers la partie la moins habitée de l'île. Mais certains délits entraînaient une autre application de peine. Parmi ces délits, celui de tous qui était puni le plus sévèrement était le vol du pain. Les juges, choisis parmi les sous-officiers, se succédaient à tour de rôle, comme un jury, acceptant un défenseur choisi par l'accusé, mais qui sauvait bien rarement de la peine requise le prisonnier convaincu d'avoir volé des aliments. Presque toujours celui qui s'était rendu coupable de cette faute était lapidé par la foule des spectateurs qui assistaient aux débats. Les délits qui entraînaient la peine capitale étaient les mêmes que ceux de nos lois, c'est-à-dire l'assassinat ou les blessures suivies de mort. Le duel qui avait pour résultat la mort d'un des deux adversaires, duel non autorisé par le comité chargé de prononcer sur la gravité de la querelle, impliquait la peine capitale pour le vainqueur. Quant aux autres délits ayant un caractère moindre de gravité, ils étaient punis, outre l'emprisonnement, d'une sorte d'exposition plus ou moins

prolongée. On attachait le condamné à un tronc de sapin, nu, privé de vivres, sans que rien le préservât de la pluie ou de l'ardeur du soleil. Le minimum de cette peine était toujours de deux heures, le temps d'une faction ordinaire, et le maximum de vingt-quatre. Souvent ce maximum avait pour conséquence une maladie mortelle.

Il était un jour dans l'année dont l'arrivée produisait grande sensation parmi les prisonniers; ce jour était le 15 août, fête de Napoléon. Longtemps à l'avance on y songeait, et chacun s'ingéniait en préparatifs, afin de contribuer pour sa part à fêter dignement ce jour splendide. Un ou deux mois à l'avance on prélevait sur la ration journalière une petite dîme, dont l'accumulation promettait une sorte d'abondance lorsque la fête arrivait. Le 15 août, dès l'aurore, tout le camp se trouvait debout pour voir lever le soleil. Dès que l'astre apparaissait sur l'horizon de mer bleuâtre qui s'étendait à perte de vue, c'étaient des *hourra!* des transports, des cris d'enthousiasme qui témoignaient de la vive affection que, même au sein du malheur, tous ces soldats d'Italie et d'Egypte conservaient pour leur chef bien-aimé. Le soleil du 15 août, c'était l'Empereur personnifié.

Ce jour-là, on eût dit que le grand homme, furtivement descendu sur l'île, allait passer la revue de ses anciens compagnons d'armes. L'intérieur et l'extérieur des casemates étaient d'une propreté toute flamande; les lambeaux d'uniformes et les fragments d'attributs militaires étaient brossés et *astiqués* avec une incomparable minutie. Plus de longues barbes! le rasoir donnait aux mentons un air de cérémonie. Au milieu de la journée, il y avait banquet général; on se plaçait cérémonieusement à table... Les gamelles regorgeaient de fèves! puis venaient les *bidons* lourds du vin de la Péninsule : pas d'eau ce jour-là! C'était le moment des toasts : *A la France! à l'Empereur! à tel général! à telle victoire!* Les vœux, les souhaits, les désirs se croisaient, et la brise méditerranéenne emportait tous ces cris d'amour vers la patrie!

Ce jour-là, amnistie complète pour les peines prononcées contre

toute espèce de délits. Le soir, on accomplissait le dernier acte de la fête par des danses et des exercices gymnastiques, des assauts d'armes et de bâton ; puis les chants retentissaient, et tout le camp était illuminé avec des branches de pin qui pétillaient et lançaient en l'air leur panache de fumée odorante, en faisant briller leur lumière étoilée... Que c'était beau! quel aspect que celui de l'île! et combien cette fête, toute de cœur et d'enthousiasme, était autrement touchante et sincère que ces programmes votés d'avance par le Sénat, et où les deniers publics payaient la poudre des feux d'artifice et la graisse des lampions des grandes cités de France enthousiasmées à froid!

Enfin, le jour de la liberté, tant désiré, tant attendu, ne devait plus tarder. Jetés à Cabréra à la suite de sanglants revers, les prisonniers français durent la fin de leur captivité à d'autres malheurs de la patrie. On était en 1814, année mémorable qui vit tout à la fois de si grands prodiges et de si grands désastres; toute l'Europe servait de prison à nos soldats, et l'Angleterre, la Hongrie, l'Espagne, la Sibérie ouvraient leurs barrières à ceux dont le seul crime était d'avoir vu leur courage contraint de céder au nombre. Cabréra gardait dans le sein de ses steppes et de ses plages les corps de trois mille soldats français, respectés par la mitraille autrichienne, russe et prussienne, et anéantis par la faim.

Si les soldats de la garde endurèrent les plus cruelles souffrances pendant le long séjour qu'ils firent dans l'île de Cabréra, leurs frères, jetés sur les pontons en rade de Cadix, n'éprouvèrent pas un traitement moins digne de pitié. Lorsqu'on voit les historiens de ces époques consigner à loisir dans leurs écrits les détails de la situation des marins de la garde sur les vaisseaux-prisons de la rade de Plymouth, on peut se demander si les infortunes des prisonniers parqués à Cadix furent moins poignantes pour qu'on les ait ainsi laissées dans l'oubli.

On sait qu'à la suite du désastre de Trafalgar, les débris de l'escadre française se réfugièrent dans le port de Cadix. Cette flotte

formidable, qui avait causé tant de préjudice à l'Angleterre, ne comptait plus que quatre vaisseaux, *l'Argonaute*, *le Héros*, *le Pluton* et *le Neptune!* L'Espagne était notre alliée à cette époque... Mais la captivité de Ferdinand VII vint brusquement changer la face des choses, et toute alliance fut rompue. Les quatre vaisseaux français, qui se croyaient dans une retraite sûre et franchement hospitalière, se virent un matin attaqués par les forts de la ville, en même temps que coupés dans leur retraite par la flotte anglaise, qui bloquait la baie de Cadix depuis l'affaire de Trafalgar. L'héroïque résistance qu'opposa l'amiral Rosilly, qui commandait ce débris de flotte, fut longue..., mais inutile. Il fallut capituler, et les équipages des quatre vaisseaux français furent les premiers jetés dans les pontons qui, un peu plus tard, devaient regorger de leurs frères, vaincus comme eux par la fortune de la guerre.

Une chose atroce signala alors la politique espagnole. Tous les Français résidant dans le pays, quoique pour la plupart nés de parents français, dont l'industrie s'exerçait dans les provinces, furent dirigés sur les pontons. La naturalisation même, cette clause de la loi qui fait un indigène d'un étranger, ne mit personne à l'abri de l'iniquité des Espagnols. Pas un Français ne put respirer librement en Espagne, et les pontons de Cadix furent le centre qui vit réunir tous ces infortunés. Il y eut même une province où la nouvelle de la reprise des hostilités fut signalée par un effrayant massacre des Français résidants : les moines se mirent à la tête de cette boucherie! De cette façon, le chiffre des prisonniers pontonniers ne tarda pas à s'élever. Un peu plus tard, il fut encore renforcé des nombreux soldats qui furent victimes de la capitulation de Baylen, mystère politique sur lequel les investigations de l'histoire n'ont pas encore réussi à jeter la lumière désirable pour permettre de porter un jugement. Le résultat de cette déplorable capitulation fut la perte, pour la France, de plus de vingt-un mille de ses soldats, et cinquante pièces de canon, qui passèrent entre les mains des Espagnols. Aussi ceux-ci, enivrés autant qu'étonnés eux-mêmes de ce

succès inattendu, s'intitulèrent-ils les *vainqueurs des vainqueurs d'Austerlitz;* et cette rodomontade ne tarda pas à devenir la devise des étendards de leur armée...

On s'imagine bien qu'à la suite de cette déplorable capitulation de Baylen, les pontons ne suffirent plus à Cadix pour contenir un si grand nombre de prisonniers. Aussi les marins de l'amiral Rosilly furent-ils extraits de ces prisons flottantes et transportés à San-Carlos dans l'île de Léon. Le séjour de nos marins dans cette île offre toutes sortes d'analogies avec celui des prisonniers à Cabréra. Souvent les mêmes infortunes, les mêmes privations, et ensuite le même génie pour lutter contre le mal et les mêmes ressources trouvées dans la nécessité. A quelques détails près, l'histoire des uns ressemble à celle des autres.

Ces pontons, vieux vaisseaux hors d'usage ou ruinés par la guerre, avaient été, après leurs courses, convertis, comme ceux de l'Angleterre, en prisons. L'étendue de ces forteresses flottantes destinées à servir d'asile à douze ou quinze cents malheureux, était d'environ cent quatre-vingts pieds de long sur quarante-cinq de large et autant de profondeur. L'absence complète de mâts, de vergues, de cordages et enfin de tout ce qui donne une physionomie à un vaisseau de guerre, faisait de ces bâtiments de véritables cercueils. Lourdement lestés, ils entraient dans l'eau à une grande profondeur; aussi la cale et le faux pont étaient-ils des endroits d'une mortelle insalubrité. Une nuit épaisse y régnait sans cesse, et un limon infect s'étendait sur les parois des nombreuses cellules pratiquées dans les entrailles de ce gigantesque tombeau. Les ponts supérieurs jouissaient de la lumière du jour; mais cet avantage était balancé par un inconvénient bien grave; car s'il était nécessaire de tenir les sabords constamment ouverts pour faciliter le renouvellement d'un air vicié et corrompu, les ophthalmies et les rhumatismes aigus vinrent assaillir la plus grande partie des prisonniers parqués dans ces ponts supérieurs. Les endroits habitables de chaque ponton étaient occupés par les marchands qui trafiquaient au milieu de l'entassement

général. Les prisonniers n'avaient pour se reposer ni matelas, ni hamacs, mais tout simplement le tillac humide. Un confortable fort rare consistait alors à se procurer quelques bouts de vieux cordages, à l'aide desquels on fabriquait une sorte de tresse qui formait une couche suspendue, et dont le soldat sortait tatoué comme les Sauvages de la mer du Sud.



LE TAMBOUR DE WAGRAM.

I

LE PETIT POSTE DE LA MANUFACTURE.



Naguère il existait sur la route qui conduit de Saint-Cloud à Sèvres, et presque au coin du chemin qui mène au village de Bellevue, une bicoque composée de deux corps de bâtiments séparés, quoique formant l'angle. Le premier donnait sur une cour carrée, ayant vue sur la montée de Bellevue; le second faisait face à la chaussée de Sèvres et à l'une des portes du parc de Saint-Cloud, qui ressemblait alors à une forêt vierge. Ce dernier appendice de l'édifice dont nous parlons était une grande masure assez mal assise, ornée de fenêtres à guillotine, dans le style architectural de l'époque, et d'une porte à serrure rouillée qui ouvrait sur la route. Cette masure, n'ayant qu'un rez-de-chaussée et un premier correspondant par une espèce de poterne à la cour qui la séparait du bâtiment, servait, il y a cinquante ans, de magasins aux frères Séguin pour y déposer les cuirs qu'ils faisaient tanner dans l'île de la Seine qui porte encore leur

nom aujourd'hui, et qu'ils vendaient ensuite aux fournisseurs de la République pour l'équipement des quatorze armées qu'elle entretenait aux frais de l'étranger.

Lorsque Bonaparte, parvenu au consulat, choisit Saint-Cloud pour sa résidence d'été, on jeta les yeux sur cette bicoque pour en faire un poste de cavalerie et un corps-de-garde d'infanterie. L'achat en fut bientôt fait; on répara les bâtiments tant bien que mal, et dès l'année 1802, un piquet de guides ou de grenadiers à cheval s'établit dans le corps de logis le plus spacieux, en même temps qu'un poste de grenadiers ou de chasseurs à pied fut installé dans la masure. Ce lieu, se trouvant à une portée de fusil de la manufacture de Sèvres, prit le nom de *petit poste de la Manufacture*, et le conserva jusqu'en 1815, époque néfaste où les Prussiens de Blücher y commirent tant de dégâts, que la liste civile de Louis XVIII ne jugea point à propos de le restaurer. Le bâtiment demeura abandonné et inoccupé, tel qu'on le voit encore aujourd'hui.

Au temps du Consulat et de l'Empire, ce corps-de-garde était loin déjà de ressembler à ces corps-de-garde hollandais si pittoresquement retracés sur la toile par Wouvermans et Vandermeulen. Quatre murailles lézardées et recouvertes de devises et de grossières figures dessinées au charbon; un poêle de tôle, un râtelier d'armes vermoulu, une table boiteuse qui servait tout à la fois à ranger les gamelles et à écrire le rapport de chaque jour; un lit de camp noir et poli comme de l'ébène, mais assez semblable au lit fabuleux de Procuste, tant il était court et étroit; une longue tablette enfumée destinée à placer le bidon, la caisse du tambour et les capotes, deux bancs en bois blanc et une chaise d'église dépaillée pour le chef du poste, composaient l'ameublement de ce repaire enfumé, digne d'une bande de voleurs plutôt que d'une escouade de braves soldats.

Il y avait encore à l'extrémité de la cour, qui, de ce côté, n'était séparée des jardins de la manufacture que par des barricades de planches, une fontaine, et à quelques pas de cette fontaine, un chenil qualifié du nom de *violon*, destiné à séquestrer, dans l'occasion, le

cavalier ou le fantassin qui se serait montré récalcitrant envers un supérieur ou qui se serait enivré, éventualités si rares dans les régiments de la garde, que, depuis la création de ce poste, le violon n'avait été occupé par personne; on prétendait que la clef de la porte n'avait jamais existé.

Le piquet de cavalerie, qui se tenait dans le bâtiment principal, était composé de trente hommes commandés par un lieutenant. Les chevaux étaient toujours sellés et bridés; ils ne sortaient que sur un ordre exprès de l'aide de camp de service, et seulement comme relais d'escorte; on ne posait même pas de sentinelle à la porte de l'écurie. Quant au piquet de fantassins, il était fourni chaque jour par le bataillon de service à Saint-Cloud, et se composait de douze hommes commandés par un sergent et un caporal, auxquels on adjoignait un tambour, parce qu'il était d'ordonnance que, dans un poste d'infanterie, quelque peu fourni qu'il fût, les soldats prissent les armes et que le tambour battît aux champs quand l'Empereur venait à passer.

Par une chaude journée de juillet 1806, le sergent Bonneville, de la 2e compagnie du 1er bataillon de chasseurs à pied de la vieille garde, se trouvait investi du commandement du petit poste de la Manufacture. Ce commandement ne laissait pas que d'avoir quelque importance à cause de sa proximité du parc de Saint-Cloud, où Napoléon aimait à se promener le jour et souvent même la nuit. Plus d'une fois, dans le cours de ses pérégrinations nocturnes, accompagé seulement de Duroc ou de l'aide de camp de service, il se fit ouvrir la grille du parc placée vis-à-vis de ce poste, et vint visiter ses grognards. Ces apparitions n'étaient pas fréquentes, mais elles étaient toujours possibles, et le chef du poste maintenait avec une inflexible rigueur la consigne qui interdisait aux soldats de dépasser de dix pas, soit en long, soit en large, la façade du corps-de-garde.

Bonneville, que nous pourrions appeler de Bonneville, car il appartenait à une ancienne famille dont les chefs avaient émigré en 1792, Bonneville, disons-nous, était un soldat sévère à l'endroit

du service, mais d'un sens droit et d'un esprit cultivé, comme la vieille garde comptait à cette époque beaucoup de sous-officiers. Bien qu'il parût jeune encore, deux chevrons, placés horizontalement sur la manche gauche, au-dessus d'un double galon d'or, insigne de son grade, attestaient ses services, et cependant il n'était pas décoré. Si cette absence de distinction était rare chez ces soldats d'élite, elle était en quelque sorte exceptionnelle chez un de leurs sous-officiers.

Le visage du sergent, hâlé par le soleil de toutes les contrées de l'Europe, offrait cette mâle beauté qui appartenait à nos vieux soldats de la République et de l'Empire. Il y avait, dans le regard et dans le rare sourire qui soulevait sa moustache grisonnante, quelque chose de dédaigneux qui contrastait avec la simplicité, nous dirons même l'espèce de candeur guerrière qu'on remarquait sur la physionomie des autres chasseurs du poste. Bonneville était remarquable surtout par la régularité de sa tenue. Du reste, il était peu aimé dans la compagnie ; mais ce manque de sympathie provenait moins peut-être de sa sévérité devenue proverbiale, que de son peu d'ancienneté dans le régiment. Aussi quand, après s'être installé dans le corps-de-garde, il eut fait connaître la consigne à ses hommes, en leur disant : « Messieurs [1], je vous déclare que deux jours de salle de police puniront ceux d'entre vous qui contreviendraient à l'avertissement, en dépassant les limites de la promenade

[1] Dans la vieille garde, un sous-officier n'adressait jamais collectivement la parole à ses subordonnés qu'en employant la qualification de *messieurs*. Il régnait dans ce corps d'élite une sorte d'aristocratie qui venait de l'idée de supériorité que chacun croyait avoir sur son camarade. Les soldats ne se tutoyaient pas non plus entre eux, comme dans les autres régiments de l'armée, à moins qu'ils ne fussent parents ou amis intimes, ou enfin qu'ils n'eussent été jadis *camarades de lit*. Dans ce dernier cas, le *tu* était de rigueur, tandis que le *vous* eût été pris, par celui auquel il se fût adressé, pour une insulte ou tout au moins pour un signe de désaffection. Napoléon seul usait largement du privilége de tutoyer les soldats de sa garde, ceux surtout qui avaient fait les premières campagnes d'Italie avec lui et ceux qu'il appelait ses *Egyptiens ;* mais il tutoyait rarement un officier; il fallait, pour qu'il lui donnât cette marque de bienveillance, qu'il le connût de longue date. Aussi disait-il en plaisantant que ses grognards étaient un peu *collets montés* entre eux.

fixées », une légère rumeur circula parmi ces soldats, dont la plus jeune moustache datait de la première campagne d'Italie. Mais celui de tous qui manifesta le plus ouvertement sa mauvaise humeur, fut le tambour Romeuf qui, déjà décoré quoiqu'à peine âgé de vingt-cinq ans, ne se donna même pas la peine de dissimuler ses impressions.

« Eh bien! excusez! dit-il assez haut pour que Bonneville l'entendît; il est encore bon là le sergent non décoré! Nous prend-il pour des lézards, de vouloir nous faire promener par un soleil qui ferait fondre le dôme des Invalides! Quel rafraîchissement!... Cependant, si c'est sa manière de voir... »

Or, ces mots : sa *manière de voir*, étaient le refrain du tambour, le résumé de toutes ses déterminations, la péroraison de tous ses discours. Seulement il variait la façon de prononcer ce dicton habituel selon les individus, les circonstances et le sentiment qui l'agitait. Était-il content, sa figure s'épanouissait, ses yeux devenaient brillants, et il disait d'un ton ému : « Voilà ma manière de voir! » Était-il de mauvaise humeur, un de ses chefs avait-il passé devant lui sans le regarder, ou un supérieur lui avait-il fait une observation agaçante pour sa susceptibilité, Romeuf devenait sombre, ses sourcils se rapprochaient, il baissait la tête et répétait, en étouffant un soupir : « C'est sa manière de voir. »

Bonneville avait parfaitement entendu les réflexions du tambour; mais, comme il ne voulait pas être obligé de sévir contre un décoré, il avait fait la sourde oreille et s'était borné à jeter un regard sévère à Romeuf qui, assis nonchalamment sur sa caisse, s'était mis à battre *la marche du drapeau* sur le banc qui se trouvait à sa portée.

Romeuf était le fils naturel d'une cantinière de l'ancien régiment de royal-dragons. Sa mère était morte quelques mois après l'avoir mis au monde, sans avoir voulu déclarer le nom du père de son enfant. Les dragons avaient trouvé le marmot dans la cantine, couché sur un sac de pommes de terre et criant comme un cavalier à pied. Le père ayant continué à garder l'incognito, le régiment avait

adopté l'enfant. Un vieux brigadier, qui jadis avait été tambour dans le régiment de Champagne, l'avait sevré et s'était chargé gratis de son éducation.

Dès l'âge de huit ans, le petit bonhomme avait débuté dans la carrière en qualité de fifre, puis il avait monté en grade et était devenu tambour. Plus tard, il avait suivi le général Bonaparte en Italie, où son courage lui avait valu des baguettes d'honneur : la décoration était venue ensuite. Enfin, il était entré dans la garde consulaire lors de sa création, et avait passé dans la vieille garde, toujours en qualité de *tapin*, comme on appelait alors les tambours de petite taille. Brave jusqu'à la témérité, ambitieux comme un maréchal de l'Empire, raisonneur jusqu'à l'insolence, Romeuf était fier et humilié tout à la fois : fier d'avoir la croix et de servir dans la vieille garde à un âge où il n'était pas permis d'y prétendre ; humilié de ce que son ambition se trouvait sans cesse déçue à cause de son manque total d'instruction.

Au milieu des campagnes qu'il avait faites, Romeuf n'avait jamais eu le loisir d'apprendre à lire ni à écrire. Cette ignorance excitait sa jalousie contre ceux qui, étant instruits, avaient plus de chances de parvenir. Mais, malgré ce caractère hautain et frondeur, le tambour était excellent soldat, et par-dessus tout bon camarade. Il était gai et original dans ses discours remplis d'une foule de réflexions à tournure presque philosophique, et de mots qui n'appartenaient qu'à lui. D'une taille petite, mais bien prise ; d'une figure narquoise, mais franche, il portait dans toute sa personne les signes de la force, unie à l'intelligence du singe et au courage du lion.

Après le sergent Bonneville et le tambour Romeuf, le plus remarquable des hommes de garde ce jour-là au petit poste de la Manufacture, était, sans contredit, le chasseur Trubert que, dans le bataillon, on appelait le *Balafré*, à cause de la profonde cicatrice qui lui traversait diagonalement le visage, et qui, de bleuâtre qu'elle était à l'état de calme, devenait noire lorsque Trubert était vivement impressionné. Le Balafré était fort honoré parmi ses camarades ;

sans ambition même, il ne voulait être que ce qu'il était, soldat. Grand et maigre, ce digne représentant de la vieille garde avait une physionomie militaire et inspirait à ses camarades un véritable respect. Napoléon lui-même ne passait jamais devant le Balafré sans mesurer de l'œil avec intérêt cette longue entaille qui partait de la tempe droite pour aller se perdre sous la partie gauche du menton.

Après l'avertissement donné par le sergent et les tours de faction indiqués aux chasseurs, le calme avait succédé à l'espèce de rumeur que la sévérité de la consigne avait provoquée, et chacun avait repris ses habitudes. Romeuf continuait ses exercices de *ra* et de *fla* plus ou moins étudiés ; le Balafré, assis à cheval sur le banc et la tête baissée, massait gravement dans le creux de sa main du tabac haché qu'il se préparait à triturer dans sa bouche, comme une dose d'opium. Bonneville, qui jamais n'avait ni chiqué ni fumé, mais qui faisait grande consommation de tabac à priser, se promenait dans le corps-de-garde en faisant rouler dans ses doigts une petite tabatière d'argent. La conversation s'était généralement engagée parmi les hommes du poste au sujet d'une rencontre qui avait eu lieu tout récemment entre deux capitaines de grenadiers, à propos d'une préférence du colonel pour l'un d'eux ; et le sergent, tout en ayant l'air de ne prêter aucune attention à ces discours, ne perdait pas un mot de ce qui se disait.

« Mais cette affaire, réplique un soldat en s'adressant au caporal, n'avait rien de commun avec celle de Houarne et de Lamourette.

— Non, répondit le caporal Marteau, puisque j'étais le témoin de Houarne. Mais cela n'empêche pas que Lamourette ne fût qu'un mauvais farceur, tandis que le capitaine Vaudembourg... Oh! celui-là !...

— Caporal, racontez-nous donc la chose, interrompit Romeuf, car à cette époque j'étais cloué au Gros-Caillou [1] par les fièvres.

— Le fourrier Lamourette était très-aimable en société, dit le

[1] L'hôpital de la garde impériale

caporal Marteau; seulement il aimait trop à rire, tandis que le sergent Houarne ne riait que tout juste, lui. Ce fut un soir, au billard des sous-officiers et à propos d'un carambolage incertain, qu'advint la querelle; de mots en mots, la partie dut se terminer le lendemain matin sur le terrain. Lamourette était brave; Houarne ne lui cédait en rien sur l'article; mais il était bien plus solide que lui, le sabre à la main. Aussi, en sa qualité de supérieur, n'accepta-t-il la proposition de Lamourette que pour lui donner une solide leçon en lui laissant sur la figure un souvenir d'amitié. Quand ils furent en garde, le sergent porta à Lamourette un coup de sabre sur le pied : ce n'était qu'une feinte, car, tandis que le fourrier arrivait à la parade, de la pointe de son sabre Houarne lui rasa si vivement le visage, que la pipe que Lamourette tenait à sa bouche vola en éclats. Aussitôt le fourrier, rompant d'une semelle, mit la pointe basse en nous disant avec le sérieux que vous lui connaissez : « Messieurs, je remets la suite du combat à demain, et j'aurai soin d'apporter un masque, parce que, comme vous le voyez, le sergent Houarne, que je respecte, est un maladroit qui finirait, comme hier soir au billard, par me faire un raccroc en me crevant un œil. » Cette blague, ajouta le caporal, nous fit rire, et la chose ne se prolongea pas.

— C'était peut-être sa manière de voir, dit Romeuf; ce qui me fait présumer qu'à Austerlitz si Lamourette avait pu parler après avoir eu la tête emportée en fumant sa bouffarde, il aurait dit que la plaisanterie du brutal n'était pas de jeu.

— Oh! répliqua Marteau, c'est que le sergent Houarne était un *lapin* qui en mangeait!

— C'est juste! celui-là ne ressemblait pas à quelques-uns de ses collègues, qui n'ont jamais faim de cet ordinaire-là », dit Romeuf en jetant sur le sergent un regard narquois.

Bonneville, qui n'avait point eu l'air de comprendre l'allusion, n'en continuait pas moins sa promenade dans le corps-de-garde, lorsque tout à coup on entendit dans le lointain un bruit de tambour. Le sergent s'arrêta, et, prêtant l'oreille :

— Chut! fit-il; attention, messieurs!

— Ce n'est rien, mon sergent, dit le caporal, c'est le tambour du poste des Grandes-Ecuries [1] qui bat aux champs, parce que l'Empereur va se promener; c'est l'heure.

— Il n'y a plus que cela à faire maintenant, poursuivit Romeuf, et il y en a qui ne sont pas fâchés de se promener comme lui, les bras croisés ou les mains dans les poches, ajouta-t-il en lançant encore un regard railleur au sergent, parce que la guerre use les guêtres et rouille les bassinets. »

Cette fois, le sarcasme était trop directement adressé au sergent pour que celui-ci ne répondît pas; aussi, se retournant tout à coup vers Romeuf, et, le regardant fixement, il lui dit d'un ton sévère :

« Si c'est à moi que vous adressez vos plaisanteries, tambour Romeuf, vous avez tort. J'avais fait campagne et je m'étais battu déjà lorsque vous n'étiez qu'en nourrice. Et puis, je vous dirai que depuis quelque temps je remarque que vous prenez avec moi un ton qui ne convient pas; que ce soit, je vous prie, la dernière fois que je vous fasse cette observation.

— Sergent, vous avez l'air de vous fâcher pour un mot, répliqua Romeuf avec émotion; je n'ai pas eu l'intention de vous offusquer; cependant, si c'est votre manière de voir...

— Une fois pour toutes, silence, tambour! s'écria Bonneville avec un accent de colère concentré.

— Aux armes!... l'Empereur... » interrompit la voix du factionnaire qui était en dehors du corps-de-garde.

A ce cri, les soldats se précipitèrent sur le râtelier, saisirent leurs fusils, et, pour parler le langage technique de la théorie militaire, vinrent se ranger à la hâte en bataille *devant les armes*.

« Alignement! Portez armes!... Présentez armes!... » commanda le sergent, qui s'était placé en serre-file aussitôt qu'il avait aperçu devant son peloton l'Empereur à cheval avec les officiers qui l'accompagnaient.

[1] Près desquelles, à Saint-Cloud, casernait le bataillon de service.

Romeuf avait eu à peine le temps d'accrocher sa caisse; il allait battre aux champs, lorsque d'un geste de la main Napoléon lui fit signe de rester en repos; et puis il eût été trop tard. Quand l'Empereur entrait dans la cour d'un palais, à peine sa garde avait-elle eu le temps de prendre les armes, qu'il montait déjà l'escalier d'honneur. Même chose venait d'arriver au petit poste de la Manufacture. Napoléon avait mis pied à terre, et les mains croisées sur le dos, regardait le peloton aligné tant bien que mal.

« Où est donc l'officier? demanda-t-il en parcourant des yeux ces quelques hommes qui ressemblaient à des statues.

— Sire, dit Bonneville, en faisant un pas en avant et en présentant les armes, ce poste n'a jamais d'officier; c'est un sergent qui le commande.

— Alors, sergent, faites mettre l'arme au bras. »

Le mouvement fut exécuté.

« Pourquoi te permets-tu de rire sous les armes devant moi? demanda Napoléon au Balafré en lui saisissant la moustache.

— Je ris de joie, mon Empereur, parce que je suis content de vous voir », répondit celui-ci à demi-voix.

Napoléon sourit à son tour, et continua son inspection. Arrivé en face du sergent :

« Pourquoi n'êtes-vous pas décoré? » lui demanda-t-il brusquement.

En effet, et comme nous l'avons dit, de tous les hommes qui composaient ce peloton, Bonneville était le seul qui n'eût pas la croix.

« Sire, répondit celui-ci en baissant les yeux, je ne crois pas avoir encore suffisamment mérité cette faveur. Cependant...

— Sergent, interrompit Napoléon plus brusquement encore, lorsque j'accorde la décoration à quelqu'un de vous, ce n'est jamais une faveur, mais une justice, et, pour peu que vous n'en soyez pas persuadé, demandez-le à vos soldats! »

A ces mots, un sourire imperceptible passa sur les lèvres de Romeuf, placé à quatre pas plus loin que Bonneville.

« Depuis combien de temps êtes-vous dans ma garde? A quel corps apparteniez-vous avant d'y entrer? reprit Napoléon, toujours avec sa même inflexion de voix.

— Sire, répondit Bonneville un peu troublé, il y a un an. Je sors du 84ᵉ de ligne, où j'étais sergent de grenadiers.

— Eh bien, là est la faveur, car vous ne devriez être que simple chasseur. N'est-ce donc rien que d'être sous-officier dans ma garde? dit-il en jetant un coup d'œil aux soldats, qui retenaient leur respiration pour mieux entendre les paroles de l'Empereur. Je connais de braves lieutenants du 84ᵉ qui voudraient bien être à votre place. »

Et Napoléon passa; mais il s'arrêta devant Romeuf, dont la tenue et la désinvolture parurent le charmer.

Napoléon fixa son regard sur la poitrine du tambour, où brillait l'insigne de la bravoure.

« Je suis certain, dit-il, que celui-ci l'a bien gagnée. Combien d'années de service?

— Vingt-huit! répondit Romeuf en imprimant à son corps un léger balancement.

— Comment, vingt-huit! s'écria Napoléon en voyant la figure si jeune du tambour, tu en as à peine vingt-cinq.

— C'est vrai, mon *Empéreur;* mais vous savez bien que les années de campagne comptent pour deux, quoiqu'il y en ait qui devraient compter pour trois, d'après *ma manière de voir.*

— A quelle époque es-tu entré dans ma garde, toi?

— Avant sa naissance, mon Empéreur.

— J'entends, tu étais déjà dans la garde des consuls?

— Oui, mon Empéreur.

— Décoré à quelle affaire?

— A l'affaire de la grande fournée du camp de Boulogne, mon Empéreur.

— Ah! tu appelles cela une fournée?

— Mon Empéreur, c'est ma manière de voir.

— Voilà un drôle d'original, dit Napoléon en s'adressant à ses officiers. Comment se fait-il que je n'aie jamais connu ce gaillard-là? Ton nom? reprit-il.

— Mon Empéreur, je suis Raymond Romeuf, dit *Rossignolet*, né natif de Revourdin, département du Rhône. »

A ces mots, Napoléon ne put réprimer un sourire à cause de l'espèce de roulement que le tambour avait produit en parlant, car il avait singulièrement appuyé sur les *r* en faisant cette nomenclature de noms; mais reprenant bientôt son sérieux :

« Alors, c'est différent : je ne te connais pas du tout, reprit-il sèchement.

— Oh! *pardonnerez,* mon Empéreur, vous me connaissez suffisamment; c'est moi *que* j'ai passé à la nage le pont d'Arcole que les Autrichiens avaient un peu endommagé. Vous savez bien? à preuve que vous m'en avez donné vous-même le certificat qui est dans mon sac. Et là-bas, en *Egypre*, c'est encore moi *que* je suis entré un des premiers dans Alexandrie, à preuve derechef que j'ai reçu sur la tête une dégringolade de briques qui ont défoncé mon shako. C'est moi *que*, l'année dernière, j'ai battu le fameux cotillon [1] généralement demandé la veille *d'Austrelich*... Vous savez bien... C'est moi encore *que*...

— Soit, interrompit Napoléon impatienté; mais je ne me le rappelle pas. Maintenant c'est différent, je me souviendrai de toi. »

Puis, s'adressant encore à ses officiers, il leur dit en souriant, sans doute pour faire allusion à la taille exiguë du tambour :

« Si cet homme n'a pas grandi davantage sous le drapeau, ce n'est pas sa faute, il a vu le feu de bonne heure. Allons, tambour, vous êtes ici à bonne école.

— Mon Empéreur, répondit encore Romeuf, c'est aussi ma manière de voir. »

Napoléon était revenu au Balafré, auquel il dit avec bonté :

[1] Batterie de tambour en signe de réjouissance.

« Est-ce que tu n'as rien à me demander, mon vieux brave?

— Rien pour le quart d'heure, Sire, mais plus tard... un boulet ou une petite place aux Invalides...

— Eh bien! le plus tard possible », répliqua Napoléon, comme attristé de la réflexion du vétéran. Et, remontant lestement à cheval, il dit : Allons, au revoir.

— Vive l'Empereur! » cria le peloton.

Et cette fois Romeuf battit aux champs.

Mais bientôt des flots de poussière dérobèrent aux regards du petit poste Napoléon et les officiers de sa suite, qui gravirent au galop la côte qui conduit à Bellevue.

II

CONSÉQUENCES DE L'ENTHOUSIASME.

Rentrés dans le corps-de-garde, les soldats ne s'entretinrent plus que de cette revue de l'Empereur, qui aimait à se faire voir à ses compagnons du champ de bataille pour connaître leurs besoins. La brusque franchise et la familiarité naïve de ces braves ne lui déplaisaient pas; il paraissait même ne pas s'apercevoir des expressions impropres ou inconvenantes qui échappaient quelquefois à ceux qui lui répondaient. Il n'eût jamais souffert aux Tuileries que ces expressions devinssent un sujet de plaisanterie, parce qu'il savait que dans son armée on l'aimait jusqu'à l'idolâtrie, et qu'un entretien sans importance avec un soldat faisait époque dans la vie de ce dernier. Et puis, il semblait élever jusqu'à lui, pour un moment, ceux dont il recherchait ainsi les communications familières. Il n'aurait pas voulu non plus que rien de ce qui venait de lui, ou se rattachait à lui, pût être considéré sous un point de vue peu favorable à la dignité impériale, d'autant moins que la plupart de ses

grands officiers avaient jadis porté le mousquet, et que presque tous étaient sortis des rangs les plus infimes de la société.

La présence inattendue de Napoléon avait donc produit une heureuse diversion dans le poste, et rien n'annonçait plus que la petite querelle, qui avait été sur le point d'éclater entre le sergent Bonneville et le tambour Romeuf, dût avoir des suites, lorsqu'une circonstance puérile vint la rallumer tout à coup.

« Il n'y a pas d'eau dans le bidon, dit Bonneville, dont la sueur inondait le visage; il faut en aller chercher. Quel est celui d'entre vous qui est de corvée? »

Personne ne répondit à cette demande.

« Messieurs! est-ce qu'on ne m'a pas entendu? reprit Bonneville en plaçant lui-même le seau de fer-blanc sur la table. Allons! qu'on aille remplir le bidon à la fontaine... là-bas, dans la cour... »

Aucun des chasseurs ne bougea de place.

« Les décorés sont exempts de corvées », dit Romeuf comme à la cantonade.

Cette réponse dut être poignante pour Bonneville; il tressaillit, et, s'adressant au tambour :

« Eh bien! vous qui, en votre qualité, êtes ici le dernier de tous, allez chercher de l'eau.

— Moi! s'écria Romeuf en se levant avec vivacité; vous voulez rire, sergent! Si j'y allais, ce serait une *faveur* que je ferais aux camarades, et vous savez bien qu'on ne nous en fait pas, à nous autres. Le petit Caporal l'a dit lui-même tout à l'heure. »

L'allusion était cruelle pour le sergent. Aussi comprit-il cette fois qu'il fallait frapper un coup d'autorité, et, sans montrer ni colère ni emportement, il répondit avec un calme qui cependant n'était qu'apparent :

« L'obéissance à un supérieur est le premier devoir du soldat; c'est de préférence à ceux qui portent sur la poitrine l'insigne de l'honneur à donner l'exemple de cette obéissance, et c'est pour persuader au tambour Romeuf cette vérité que je le punis de deux jours

de salle de police, à laquelle il se rendra demain, immédiatement après le relevé de la garde.

— Comment! interrompit le tambour en serrant les dents, moi!... à la salle de police parce que je n'ai pas soif?...

— Et je l'avertis, poursuivit Bonneville avec la plus grande tranquillité, qu'un mot de plus lui vaudra une journée de cachot. »

A ces mots, Romeuf s'était remis à sa place, et, les deux bras appuyés sur la table, avait répondu d'une voix sourde :

« Je ne m'y rendrai pas, attendu que ce serait une injustice... Voilà *ma manière de voir*. »

Ce fut alors que Bonneville, poussé à bout et ne pouvant maîtriser plus longtemps les sentiments qui l'agitaient, se retourna brusquement vers Romeuf et, les lèvres blanches de colère, lui dit :

« Puisqu'il en est ainsi, tambour, levez-vous et rendez-vous de suite au violon, où vous resterez jusqu'au moment où on viendra nous relever demain. Allons, vivement, ajouta-t-il; on n'a plus besoin de vous au poste. Caporal, reprit le sergent en s'adressant à Marteau, prenez la clef du violon et faites votre devoir.

— La clef a déserté, dit une voix.

— Elle n'a jamais figuré sur le contrôle du mobilier du corps de garde », dit un autre.

Et comme le sergent voyait que Romeuf ne s'était même pas levé de son banc, exaspéré, il s'élança sur lui, et, le saisissant par ses buffleteries :

« C'est donc moi qui vais vous y conduire », s'écria-t-il en le secouant rudement.

Furieux à son tour, Romeuf étreignit Bonneville de ses petits bras vigoureux, en balbutiant avec exaspération :

« Sergent!... je suis décoré..., et vous osez porter la main sur moi! Nous nous verrons dans les terres labourées [1]... Vous n'êtes qu'un... rien du tout..., un... pas grand'chose... Tenez!... voilà le cas que je fais de vous!... »

[1] C'est-à-dire sur le terrain les armes à la main.

Et, suffoqué qu'il était, ne pouvant trouver d'expression pour exprimer sa fureur, Romeuf s'était cramponné aux épaulettes de Bonneville, et tâchait de les lui arracher.

Les camarades, qui jusqu'alors étaient demeurés impassibles, intervinrent et se précipitèrent à leur tour sur le tambour pour s'opposer à un acte où il y allait pour lui de la vie.

« Romeuf! s'écrièrent-ils, vous perdez la boule. Romeuf, lâchez donc le sergent! »

Au même instant, un officier des chasseurs de la garde, qui faisait sa ronde, entra dans le corps-de-garde. A la vue de cette lutte, il parut stupéfait :

« Qu'est-ce que cela! s'écria-t-il avec un horrible jurement; un tapin qui ose se colleter avec son supérieur! Chasseurs, empoignez-moi cet homme, et conduisez-le immédiatement au poste des Grandes-Ecuries, tandis que je vais faire mon rapport au colonel. »

A ces mots, Romeuf sembla foudroyé.

« Mon lieutenant, ce n'était qu'histoire de rire, dit le caporal Marteau, plus pâle que les autres, et comme pour donner le change à l'officier; mais celui-ci en avait vu assez pour savoir à quoi s'en tenir.

— Pour rire! reprit-il en haussant les épaules, c'est possible; mais, en attendant, vous, sergent, vous garderez les arrêts pendant huit jours. Quant au tambour, son affaire ne sera pas longue. Eh bien! chasseurs, s'écria-t-il de nouveau, en voyant les soldats hésiter à s'emparer de Romeuf, ne m'avez-vous pas entendu? Quinze jours de salle de police à qui n'obéira pas. »

Deux chasseurs prirent chacun Romeuf par un bras, et, précédés du caporal Marteau, conduisirent le tambour au poste des Grandes-Ecuries, sans qu'il opposât la moindre résistance, sans même qu'il prononçât une syllabe : il venait de se passer chez lui comme une révolution. En un instant, il avait compris toute l'énormité de la faute qu'il avait commise et les conséquences terribles qui devaient

en résulter. Pâle, abattu, il ne dit que ces mots pendant le trajet : « Fusillé ! Ça doit être la manière de voir de mes chefs. »

III

JUSTICE POUR TOUS.

C'était un événement inouï dans les fastes de la vieille garde qu'un acte d'insubordination pareil à celui dont Romeuf allait avoir à répondre devant le Conseil de guerre. La déposition des chasseurs qui se trouvaient de garde au petit poste de la Manufacture avec le tambour était nécessaire, et ils paraissaient disposés, tout en condamnant la conduite de leur camarade, à accuser le sergent Bonneville d'une vivacité blâmable, d'autant plus qu'elle avait été exercée à l'égard d'un décoré, et qu'il régnait entre les légionnaires et les sous-officiers de ce corps d'élite une fraternité qui, sans nuire à la discipline, permettait, sinon la familiarité, du moins une camaraderie que l'Empereur lui-même ne trouvait pas déplacée. Mais le principe était là, et la sévère hiérarchie du grade devait dicter aux membres de la commission une conduite conforme aux rigoureuses prescriptions du Code militaire.

Romeuf comparut. Il conserva ce sang-froid, cette assurance qu'il avait constamment montrés sur les champs de bataille ; ce n'était pas cette audace insolente qu'on remarque quelquefois chez de mauvais soldats qui, jusqu'au dernier instant, semblent braver la justice des hommes. Cétte sécurité ne pouvait s'expliquer non plus par l'ignorance du sort qui lui était réservé : il le connaissait, il savait que le tribunal serait d'autant plus sévère à son égard, que ses titres, son ancienneté dans le corps et son expérience le rendaient moins excusable. Mais le tambour semblait las de la vie. Il n'ignorait pas non plus que, condamné, une dégradation humiliante devait suivre le prononcé du jugement, et il avait dit à ceux de ses

camarades qui avaient obtenu la permission de le visiter à la prison de l'Abbaye pendant le court séjour qu'il y avait fait :

« Ce n'est pas sur cette *batterie* que j'aurais voulu descendre la garde, mais en vrai tambour de la vieille, en battant sur ma caisse une charge bien articulée. Du moins, voilà ma manière de voir. Mais ce qui est fait est fait. C'est par vos mains que je passerai l'arme à gauche; l'enfoncement définitif me paraîtra moins dur. Vous me dites de parler, de me défendre. A quoi bon? Je n'aurai jamais raison ; d'autant moins que j'ai eu tort. Va donc pour le dernier roulement de l'éternité ! Voilà ma manière de voir. »

La déposition du sergent Bonneville, qu'on entendit d'abord, fut telle qu'on l'attendait : il s'attribua les premiers torts dans cette déplorable rixe et pria l'accusé de lui pardonner, non-seulement le mouvement de vivacité auquel il s'était laissé aller, mais encore le ton avec lequel il l'avait interpellé, lui, bon soldat, plein d'honneur, de courage, et décoré.

En parlant ainsi, le malheureux sergent était tellement ému, qu'il semblait que l'accusé c'était lui, et non pas le tambour.

« Cela est très-bien, dit le général Michelin, qui remplissait les fonctions de président; mais le point essentiel, pour nous, consiste à savoir si Romeuf a tenté de vous arracher les insignes de votre grade; répondez oui, ou non.

— Non, mon colonel [1]; je ne crois pas que M. Romeuf eût cette intention.

[1] Bien que les colonels des régiments de la garde fussent tous brevetés généraux, cette qualification de *colonel* était communément employée par les soldats. Au surplus, les régiments de la vieille garde avaient une organisation toute particulière et qui ne ressemblait nullement à celle des autres régiments de l'armée. Ainsi, le corps des officiers supérieurs formait un état-major à part, composé de cette façon : un colonel *commandant* et un colonel *en second*, qui tous deux avaient rang de généraux de division; quatre adjudants-généraux, brevetés généraux de brigade; un major *commandant*, breveté général de brigade, et qui par le fait était le véritable colonel du régiment; et deux chefs de bataillon. Les régiments de la garde ne se composaient que de deux bataillons de quatre compagnies chacun. Nous ne donnons ces détails que parce qu'ils seront nécessaires à l'intelligence de la suite de cet article.

— Cependant, j'ai sous les yeux le rapport de l'officier qui, faisant sa ronde, est entré dans le corps-de-garde au moment où la scène avait lieu. La déclaration du lieutenant Labriche est formelle à cet égard.

— Pardon, mon colonel; mais il peut se faire que le lieutenant ait mal vu.

— Tout cela n'est pas clair, dit un membre du Conseil (le capitaine Dureau), qui s'était toujours montré fort sévère pour les fautes d'insubordination, quelque légères qu'elles fussent. Et d'ailleurs, sergent, ajouta-t-il, s'adressant à Bonneville, en tâchant d'atténuer le crime du tambour, vous ne faites qu'empirer sa position. »

Le capitaine Dureau n'était point pour Romeuf.

« Voyons, à un autre, dit le président; qu'on appelle le caporal Marteau.

— Racontez-nous ce que vous avez vu, lui dit le président.

— Mon président, je n'ai rien vu, attendu que j'étais occupé à chercher la clef du violon, égarée depuis huit ans...

— C'est assez, dit Michelin en haussant les épaules; allez vous asseoir; à un autre. »

Cette fois, ce fut au tour du Balafré. Il arriva dans le prétoire en marchant au pas ordinaire, les pointes basses et le jarret tendu : puis, se mettant à la position du soldat sans armes, la poitrine en avant, le regard fixe et le petit doigt sur la couture de sa culotte :

« Présent! dit-il, et il ne bougea pas plus qu'un terme.

— Balafré, lui dit le président d'un ton de bienveillance, vous étiez de garde le 15 de ce mois, en même temps que le sergent Bonneville et le tambour Romeuf?

— Oui, mon colonel.

— En ce cas, dites-nous ce qui s'est passé au petit poste de la Manufacture, et n'omettez rien.

— Oui, mon colonel. D'abord, ce jour-là la chaleur était des plus étouffantes... Il y avait bien un petit vent coulis...

— Passez ces détails et arrivez au fait.

— Oui, mon colonel. La veille, le sergent-major Rabourdin, de la 2e, nous avait prévenus que le lendemain...

— Balafré, passez ces détails, vous dis-je, et racontez-nous la scène qui a eu lieu entre quatre et cinq heures dans le corps-de-garde.

— Oui, mon colonel. Deux heures sonnaient à l'horloge de la *manifacture*, juste au moment où l'*Empéreur*, qui me tenait toujours par la moustache, me dit : « Pourquoi ris-tu, toi, qu'il dit, quand tu es sous les armes, dit-il, et devant moi surtout, qu'il dit? » Mon Empéreur, lui *répons-je*...

— Ah! fit le président avec un mouvement d'impatience et en s'adressant aux juges, nous n'obtiendrons rien du Balafré, qui sait mieux agir en présence de l'ennemi que parler devant un Conseil de guerre. Et s'adressant au vieux soldat : Cela suffit, Balafré, vous pouvez vous retirer.

— Oui, mon colonel. »

Et le vétéran, exécutant le demi-tour à droite avec toute la précision exigée par l'école de peloton, regagna sa place avec la même allure qu'auparavant.

Le sergent Bonneville fut rappelé

« Voyons, lui dit Michelin avec bonté, comment se fait-il qu'à la suite de la circonstance qui avait eu lieu, comment se fait-il, veux-je dire, qu'un jour où l'Empereur avait daigné se porter de sa personne vers le petit poste de la Manufacture pour l'inspecter lui-même, un pareil scandale se soit passé dans le corps-de-garde? Il y a là-dessous quelque chose que je ne puis comprendre, car enfin l'Empereur vous a parlé, à vous, chef du poste; quel honneur dut être le vôtre!

— C'est vrai, mon colonel, répondit Bonneville en baissant tristement la tête, et l'Empereur m'a rendu bien malheureux, ajouta-t-il à voix basse.

— Que dites-vous donc là, sergent? reprit Michelin, qui l'avait entendu.

— Je dis, mon colonel, que j'eusse mieux aimé recevoir un boulet dans la poitrine. »

Et en disant ces mots, deux grosses larmes s'échappèrent des yeux de Bonneville, qui sembla suffoqué. Personne, excepté ceux qui étaient de garde avec lui, ne comprit le sens de ces paroles; mais elles firent un effet terrible sur Romeuf, qui, déjà très-impressionné, dit d'une voix sombre :

« C'est moi *que* j'aurais voulu accaparer le boulet.

— Soyez tranquille, répliqua d'un ton sévère le capitaine Dureau, qui avait tourné vivement la tête du côté de l'accusé, vous ne le traînerez pas le boulet; vous aurez mieux que cela. »

Romeuf, avec un flegme imperturbable, répondit à ces terribles paroles :

« Mon capitaine, c'est aussi ma manière de voir.

— Enfin, et malheureusement, les faits sont patents, poursuivit le président; le rapport du lieutenant Labriche est là. C'est à cette pièce que le tribunal doit s'en rapporter. »

Interrogé une dernière fois, Romeuf, non moins généreux que Bonneville, déclara de nouveau qu'entraîné par une coupable susceptibilité, il avait d'abord *blagué* (qu'on nous passe le mot) son sergent, qu'ensuite il avait porté une main *téméraire* sur les insignes de son grade, et qu'enfin un tambour modèle tel que lui, un décoré de Boulogne, préférait la mort à une grâce qui le ferait rougir devant le tambour-maître et ses collègues du bataillon. Il termina en disant :

« Mon colonel, mes baguettes d'honneur frémiraient de honte en manœuvrant sur leur caisse; peut-être même me refuseraient-elles le service. Je resterais donc en affront devant notre major à cause de l'insubordination de ces ustensiles inanimés! Plutôt la mort! Telle est ma manière de voir.

— Mais, encore un coup, dit Michelin impatienté, il y a dans cette affaire quelque chose de mystérieux, et que seul vous pouvez expliquer au Conseil; voyons, dites-nous toute la vérité.

— Toute la vérité est, mon colonel, qu'il n'y a rien au tout ; si ce n'est que j'avais éprouvé ce jour-là trop de satisfaction : voilà le mystère. »

Plus les membres du Conseil cherchaient à ouvrir une porte de salut au malheureux Romeuf, plus celui-ci semblait aggraver ses torts. Enfin, à l'entendre, il souhaitait d'être fusillé séance tenante.

« Cependant, vous le voyez, dit un juge, nous serions heureux de vous conserver à un corps dont vous devez vous honorer de faire partie.

— Vous êtes bien honnêtes, messieurs, répondit Romeuf avec émotion, en passant sa main sur son front en sueur; je vous remercie de vos prédilections à mon égard ; mais, voyez-vous, je ne puis conserver la vie au prix de l'honneur. L'Empéreur m'avait parlé, j'étais trop heureux, il fallait qu'il m'arrivât malheur. Ç'a été plus fort que moi. Et sur ce, mon colonel, ajouta-t-il d'un ton de voix moins ferme, je demande pardon à mon régiment, aux chasseurs du 1er bataillon, aux tambours, à mon major et à vous tous qui êtes mes chefs immédiats, du *boucan* que j'ai causé et du mauvais exemple que j'ai donné au corps-de-garde. Mais quand mes camarades se souviendront de moi, ils diront : « Romeuf était un vieux lapin ! » Maintenant, qu'on me *fricasse* avec mes baguettes et ma décoration, et qu'on inhume le tout ensemble, si l'ordonnance ne s'y oppose pas ; je ne demande qu'à être placé dans cette catégorie : c'est ma manière de voir. »

Les juges, honorables officiers s'il en fut, étaient profondément touchés et incertains. Romeuf avait trouvé, dans le sein même du Conseil, de zélés défenseurs; mais l'inflexible voix de la discipline et le texte de la loi l'emportèrent sur ceux-ci. D'après l'ordre du président, le tambour fut sur-le-champ reconduit à l'Abbaye, et, un quart d'heure après, le greffier lut, en présence d'un détachement du 1er bataillon de chasseurs de la garde, stationné dans la cour de l'hôtel, l'arrêt du Conseil de guerre qui condamnait le tambour Romeuf à la peine de mort, comme accusé et convaincu de

s'être porté à des voies de fait sur un supérieur, étant de service dans une résidence impériale. Le greffier ajouta que ce jugement, sauf cassation ou recours en grâce, recevrait son exécution dans les quarante-huit heures.

IV

UNE AUDIENCE A SAINT-CLOUD.

Deux jours après la condamnation de Romeuf, le général Michelin, qui avait, comme on l'a vu, présidé le Conseil de guerre, entrait le matin dans le salon de service du palais de Saint-Cloud. Cet officier était couvert de poussière, son front ruisselait, car la chaleur était extrême. Allant droit à l'aide de camp de service, dont il était particulièrement connu.

« Si je ne vois pas l'Empereur avant onze heures, lui dit-il avec agitation, un malheureux, au sort duquel je m'intéresse, est perdu; on doit le fusiller aujourd'hui même à trois heures.

— Avez-vous une audience, mon cher général? demanda l'aide de camp avec intérêt.

— Non; mais qu'est-ce que cela fait? Dites à Sa Majesté que c'est pour affaire de service... Tenez, la porte de son cabinet n'est qu'entre-bâillée...

— C'est vrai; mais l'Empereur est avec le ministre de la police; je ne puis entrer sans que Sa Majesté m'appelle. Attendez un moment; Fouché n'en a peut-être pas pour longtemps. »

En effet, Napoléon gourmandait ce ministre à propos de brochures politiques qui avaient été imprimées à Hambourg, et qu'on avait répandues avec profusion dans les salons du faubourg Saint-Germain.

« Votre devoir est de tout savoir, et vous ne savez rien, disait Napoléon au futur duc d'Otrante; vos agents manquent d'yeux et d'oreilles, et, avec l'argent qu'ils me coûtent, j'entretiendrais un régiment. »

Ces paroles avaient été prononcées d'un ton si haut, qu'elles étaient arrivées jusqu'aux oreilles de l'aide de camp, qui s'approcha du général et lui dit à voix basse :

« Mon cher général, si vous avez quelque chose à demander à l'Empereur, je crains que vous n'ayez mal choisi le moment ; peut-être feriez-vous mieux de remettre votre visite à demain.

— Mais, mon ami, c'est impossible : il s'agit de la vie d'un de mes hommes, et dans une heure il sera trop tard.

— C'est malheureux, reprit celui-ci. Au surplus, attendez. »

Et le général s'était assis dans l'embrasure d'une fenêtre, les yeux fixés sur la pendule du salon, dont les aiguilles marchaient trop vite à son gré.

Or, voici ce qui s'était passé, le matin même, à l'Ecole militaire et à l'Abbaye.

A peine le greffier avait-il donné connaissance à Romeuf de la teneur de son jugement, que celui-ci avait déclaré formellement qu'il ne voulait point avoir recours à la clémence de l'Empereur, et qu'il était décidé à mourir : « C'est ma manière de voir », avait-il ajouté.

Le fatal délai expiré, tout en regrettant sincèrement la perte d'un soldat tel que Romeuf, le général Michelin avait donné les ordres nécessaires pour assurer l'exécution du jugement, qui devait avoir lieu à trois heures après midi, et pour qu'on tirât au sort, dans le bataillon auquel Romeuf appartenait, le nom des sous-officiers (sergents et caporaux) qui devaient accomplir le terrible office. Quant au sergent Bonneville, son désespoir était extrême. Il était allé trouver le général à son logement, et lui avait dit les larmes aux yeux :

« Mon colonel, laisserez-vous fusiller ce pauvre Romeuf comme un mauvais soldat ? Si le malheur veut que je fasse partie du piquet d'exécution, je serai forcé de me brûler la cervelle après.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? avait répondu ce chef de corps ; votre Romeuf est entêté comme un mulet ; quand il a quelque chose

dans la cervelle, il n'y a pas moyen de le lui ôter. Il veut qu'on lui casse la tête! eh bien! on la lui cassera.

— Mon colonel, voulez-vous m'autoriser à aller le trouver? peut-être pourrais-je le décider à permettre qu'on intercède en sa faveur.

— Allez; mais songez bien que l'Empereur est à Saint-Cloud; il faudra le temps d'aller et de revenir, et... c'est pour trois heures! »

Une demi-heure après, Bonneville était à l'Abbaye. On l'introduisit dans la chambre du tambour, où celui-ci, calme et résigné, faisait déjà ses dernières dispositions avec autant de sang-froid que s'il se fût agi d'un simple devoir militaire à remplir. Le sergent n'osait avancer.

« Approchez-vous de moi, monsieur Bonneville, et n'ayez pas peur, lui dit Romeuf, car vous ne pouvez plus être en colère contre moi; entre vieux troubadours comme nous autres, et dans un moment pareil, on ne se souvient que de l'amitié qu'on aurait dû pratiquer mutuellement. Du moins, telle est ma manière de voir. »

Pour toute réponse, Bonneville s'élança dans les bras de Romeuf et l'étreignit en pleurant.

« Je donnerais ma vie, dit le sergent suffoqué, pour que tout ceci ne fût point arrivé.

— Puisque je vais donner la mienne, répliqua le tambour après le premier moment d'émotion passé, cela sera suffisant.

— Oh! que je suis malheureux! s'écria Bonneville en se tordant les mains de désespoir. Mais dites-moi au moins que vous me pardonnez.

— Si je vous pardonne, monsieur Bonneville! c'est moi *que* j'ai eu le premier tort. Mais vous avez eu une si bonne manière de voir devant les juges, que je serais un tyran bien nuisible si je vous en voulais. Bah! à présent à la vie, à la... »

Romeuf n'acheva pas sa phrase.

Bonneville serra dans ses mains fiévreuses la main froide du tambour. Un moment de silence succéda à ce mouvement d'expansion; le sergent le rompit le premier.

« Pourquoi ne pas vous pourvoir en grâce auprès de l'Empereur? reprit-il. Il est si bon pour... *vous autres*... »

Le malheureux n'avait point osé dire *nous*, parce que les sévères paroles que Napoléon lui avait adressées au petit poste de la Manufacture, au sujet des *décorés*, l'avaient cruellement humilié.

« Rien du tout! répondit le tambour; le petit Caporal est trop bon soldat lui-même pour ne pas me juger comme l'a fait le Conseil. Je ne veux pas de grâce, moi! Et d'ailleurs l'Empereur ne me pardonnerait pas; je connais trop sa manière de voir relativement à la chose. Tenez, monsieur Bonneville, continua Romeuf en paraissant faire un effort sur lui-même, je ne vous renvoie pas, mais laissez-moi tranquille; vous pleurez, en pensant à moi, comme une vieille cantinière qui a perdu son âne; ce n'est pas d'ordonnance pour le quart d'heure. Je vous ai vu, n'est-ce pas? Eh bien, maintenant, je mourrai avec plus de satisfaction. »

A ces mots, une idée subite sembla frapper l'esprit du sergent.

« Adieu! » dit-il à Romeuf.

Et il sortit précipitamment de la chambre.

« Bonsoir! » fit le tambour en le regardant d'un air ébahi.

Puis, tirant de sa poche une espèce de pipe de terre noircie et presque calcinée, il la chargea tranquillement en disant :

« Chacun est libre d'avoir sa manière de voir. »

De retour à l'Ecole militaire, Bonneville rendit compte au général Michelin de son entrevue avec le condamné, et fit comprendre qu'il fallait le sauver malgré lui; il sut si bien persuader à ce chef qu'il y allait de l'honneur du régiment, que celui-ci promit d'agir.

« Parbleu! s'écria-t-il, je crois que vous avez raison; je n'en aurai pas le démenti : je vais trouver l'Empereur. »

Et ayant ordonné à son domestique de seller son meilleur cheval, il avait piqué droit sur Saint-Cloud.

Cependant l'entretien de Napoléon et du ministre de la police se prolongeait.

« Je vous dis qu'il est perdu », ne cessait de répéter le général à

l'aide de camp qui était venu s'asseoir auprès de lui, en cherchant à lui prouver que rien n'était encore désespéré.

Ce dernier achevait à peine sa phrase, que la porte du cabinet impérial s'ouvrit, et Napoléon parut, précédé de Fouché, auquel il disait :

« Voyez cela, voyez cela... Ah ! c'est vous, Michelin? reprit-il en apercevant le général ; eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau chez vous?

— Sire, je viens demander une grâce à Votre Majesté.

— C'est bon, fit Napoléon en agitant doucement la main comme pour l'engager à n'en pas dire davantage ; nous allons voir cela tout à l'heure. »

Et après avoir adressé à voix basse quelques mots à Fouché, qui s'inclina :

« Venez, dit-il au général, qui le suivit aussitôt dans son cabinet. Maintenant de quoi s'agit-il? demanda Napoléon en s'asseyant.

— Sire, j'en appelle à la clémence de Votre Majesté à l'égard d'un des plus braves soldats de sa garde. »

A ces mots, Napoléon fronça le sourcil.

« Un intrépide, Sire..., ajouta le général.

— Quelque frasque de MM. les sous-officiers, je parie. Voyons, dites.

— Sire, Votre Majesté se rappelle la brave 32e demi-brigade, que j'ai eu l'honneur de commander en Italie?

— Oui, oui, en Italie, interrompit Napoléon, et notamment à Arcole. La 32e demi-brigade! Ce sont là des noms qui doivent résonner agréablement à votre oreille, général ! »

Et, en prononçant ces mots, le front de l'Empereur rayonna, ce qui arrivait toujours lorsqu'il venait à parler de ses premières campagnes d'Italie.

« Mais, mon cher général, ajouta-t-il aussitôt, vous reprenez les choses d'un peu haut. Passons au déluge pour abréger », dit-il encore en souriant.

Michelin se hâta de profiter de ce bon moment.

« L'homme dont je viens demander la grâce à Votre Majesté n'a quitté cette 32ᵉ demi-brigade que pour entrer dans la garde des consuls, et de là dans la vôtre, Sire. C'est à lui que je dus, au passage du Danube, de n'être pas pris par les Autrichiens ; c'est à lui...

— Vous en revenez toujours à vos moutons... Passez le Danube et allons droit au fait.

— Il y a quelques jours, le pauvre diable a eu un petit mouvement de vivacité, étant de garde ; et, à la suite de quelques mots échangés avec le sergent, il a repoussé celui-ci un peu rudement..., et... le Conseil de guerre, dont j'étais président, l'a condamné malgré...

— Le Conseil de guerre a eu raison ! interrompit l'Empereur en élevant la voix. Mais comment se fait-il que ce soit la première fois que j'entende parler de cette affaire?... Aucun de vos rapports ne l'a mentionnée.

— C'est vrai, Sire; mais le malheureux n'a pas osé se pourvoir en grâce auprès de Votre Majesté, parce qu'il savait, comme tous ses camarades, comme nous tous, Sire, qu'elle ne transige jamais avec les devoirs de la discipline.

— Ah ! ah ! interrompit l'Empereur, c'est cependant ce qu'on oublie le plus volontiers. Eh bien !...

— Eh bien ! Sire, l'exécution doit avoir lieu aujourd'hui même, à trois heures, continua Michelin ; et je viens implorer... au moins une commutation de peine pour un homme... coupable, sans doute, mais qui... est décoré..., qui...

— Assez, monsieur le général ! interrompit encore l'Empereur, dont la figure s'était rembrunie au fur et à mesure que le général avait parlé. Et c'est vous qui venez me demander d'entraver le cours de la justice militaire pour un délit semblable ! Votre protégé est un intrépide, dites-vous?... Eh ! qui donc n'est pas intrépide dans ma garde? Est-ce à vous qu'il faut que je dise que sans discipline les plus braves soldats ne font qu'une mauvaise armée ! Général, je n'y puis rien, justice sera faite ; il n'y a pas de mal que ma garde

ait un exemple. Et puis, on aurait dû m'en instruire auparavant.

— Sire, je supplie Votre Majesté de me permettre de lui exposer les faits.

— Ah! mais... c'est par là que vous eussiez dû commencer, bien que ces faits ne puissent changer en rien le sort de cet homme. Je veux bien écouter. Seulement, soyez bref, je n'ai point de temps à perdre.

— Sire, ce n'est point pour affaire de service que les voies de fait ont eu lieu...

— Comment! Il y a eu voies de fait? Et de quelle part?

— De la part du sergent, Sire; lui-même nous l'a déclaré, et sous ce rapport mon protégé est irréprochable : un supérieur peut lui ordonner d'aller se faire tuer à poste fixe, il obéira sans réflexion, et dans ce cas la parole d'un caporal l'emporterait sur la parole de Dieu..., sur la vôtre, Sire...

— Oh! oh! fit Napoléon en hochant la tête selon son habitude.

— Il ne s'agit que d'une discussion qui a eu lieu dans le corps-de-garde du poste de la Manufacture. Le tambour Romeuf, pour qui je sollicite...

— Romeuf! dites-vous?

— Oui, Sire, c'est le tambour Romeuf pour qui j'ai l'honneur d'implorer la miséricorde de Votre Majesté.

— Parbleu! il n'y a pas quinze jours que j'ai vu cet original pour la première fois ; c'est un raisonneur, et de plus un ambitieux. Ceci vous fait sourire, monsieur le général.

— Pardonnez-moi, Sire; Romeuf est ambitieux effectivement, mais il l'est à sa manière, et de plus il a une antipathie tellement prononcée pour quiconque n'est pas attaché de corps et d'âme à la personne de Votre Majesté, que c'est tout au plus s'il veut bien reconnaître qu'un Russe ou un Prussien appartient à l'espèce humaine.

— Eh! eh! fit Napoléon, dont le front s'était un peu déridé, ce drôle-là doit avoir parfois de singulières idées. Et vous dites donc...

— Que le sergent a eu le premier tort, Sire, c'est positif; c'est lui qui, sans provocation aucune...

— Le nom de ce sergent?

— Bonneville, Sire, de la 2e compagnie du 1er bataillon de mes chasseurs, un nouveau.

— Oui, je sais, non décoré. Je l'ai rappelé à l'ordre l'autre jour, justement en passant devant le poste de la Manufacture. En voilà assez, général; écrivez de ma part au commandant de la place de faire surseoir à l'exécution. Votre tambour restera en prison jusqu'à plus ample information, et puis on verra. Je veux faire quelque chose pour un homme à qui je dois la conservation d'un officier de votre mérite, mon cher général; je ne serais même pas fâché de le revoir plus tard, si l'occasion s'en présentait; j'ai mes raisons pour cela. Où est-il?

— A l'Abbaye, Sire.

—Eh bien, amenez-le-moi demain matin. Je veux faire comprendre à votre monsieur...

—Romeuf, Sire.

—Oui, Romeuf, que les Russes et les Prussiens, que nous avons battus, et que nous battrons encore quand il le faudra, valent la peine d'être battus; et ce n'est pas toujours aussi facile qu'on se l'imagine, ajouta Napoléon, ce qui ne fait qu'en augmenter le mérite. Tenez, général, vous emporterez cet ordre pour que les choses soient faites régulièrement. »

Et Napoléon, ayant écrit quelques mots sur un papier, le remit au général, qu'il congédia avec une bienveillance toute particulière. Michelin était ravi, électrisé.

V

CHACUN A SA MANIÈRE DE VOIR.

(*Le tambour Romeuf.*)

Le lendemain matin, le général Michelin, qui, la veille, s'était empressé de faire parvenir l'ordre de sursis à qui de droit, se rendit à l'Abbaye et se fit reconnaître au directeur de la prison, qui s'empressa de le conduire à la chambre de Romeuf.

A la vue de son colonel en grande tenue, à l'aspect de celui qui avait dû le condamner, les yeux du tambour s'agrandirent d'une manière effrayante ; un spasme convulsif contracta ses traits, mais il ne bougea pas : il semblait cloué à sa place.

La veille, lorsqu'il avait vu arriver l'heure à laquelle il savait qu'on devait le conduire à la plaine de Grenelle, il s'était promené avec un peu d'agitation ; mais comme le temps s'était écoulé sans que rien autour de lui indiquât que le moment fatal était venu, peu à peu cette agitation s'était calmée et il s'était couché avec le soleil, en disant :

« Ils auront changé de manière de voir ; ce sera pour demain. »

Et il s'était endormi, mais non sans rêver maintes fois qu'on le fusillait. Aussi, le lendemain, en s'éveillant, comme il n'était pas certain de n'être pas mort, il s'était tâté. Ses membres n'ayant éprouvé aucune lésion, il eut la certitude d'être encore de ce monde. Consolé par cette idée, il achevait de s'habiller lorsque le général s'était offert tout à coup à sa vue, en ne lui adressant que ces courtes paroles :

« Suivez-moi ! »

Romeuf monta dans la voiture de Michelin, qui les conduisit tous deux à Saint-Cloud, sans que le pauvre tambour sût de quoi il s'agissait. Aussi croyait-il rêver encore, car le général ne lui parla pas une seule fois pendant le trajet. Ce fut seulement lorsqu'ils péné-

trèrent dans les appartements du palais que Michelin lui dit d'un ton sévère :

« C'est à l'Empereur que vous allez avoir à rendre compte de votre conduite. »

A ces mots, le tambour devint pâle comme un mort.

« A l'Empereur, mon colonel? demanda-t-il en sentant ses genoux fléchir ; au petit Caporal en personne?

— A l'Empereur lui-même, vous dis-je.

— Oh! mon colonel, j'aime mieux être fusillé pendant vingt-quatre heures de suite. »

Et Romeuf, ayant fait un demi-tour, se dirigeait déjà vers la porte du salon, lorsque le général le retint par la basque de son habit en lui disant d'un ton encore plus sévère que la première fois :

« L'un n'empêchera pas l'autre.

— Si c'est là votre manière de voir, mon colonel, je n'ai rien à dire. »

Un instant après, l'aide de camp de service introduisit les deux visiteurs dans le cabinet impérial. Napoléon était seul. Après avoir fait un signe de tête affectueux au général :

« Ah! ah! dit-il à Romeuf en allant à lui et en le prenant par une oreille, c'est donc toi qui prétends que les Russes et les Prussiens sont de mauvais soldats? »

Il paraît que cette opinion du tambour avait plus frappé l'Empereur que la faute qu'il avait commise, car ce furent là ses premières paroles.

A cette question inattendue, le pauvre Romeuf, ne sachant trop ce que Napoléon voulait dire, avait baissé la tête sans desserrer les dents.

L'Empereur lui secoua l'oreille plus fortement, comme pour provoquer une réponse.

« Eh bien! oui, mon Empereur, répondit enfin celui-ci avec un gros soupir, c'est ma manière de voir. »

Napoléon, qui heureusement se trouvait dans une bonne disposition d'esprit, se prit à dire presque avec gaieté :

« Cependant, toi et moi, nous avons battu les Prussiens et les Russes plus d'une fois, et nous savons ce qu'il en coûte. »

Ces mots, prononcés d'un ton de bonhomie, achevèrent de tranquilliser le tambour, qui répondit sans trouble et sans émotion :

« Pas très-cher, mon Empereur, attendu que ces paroissiens-là ne sont pas comme nous.

— Mais si nous n'avons battu que de mauvais soldats, où est donc la gloire?

— La gloire?... c'est différent, mon Empereur : avec eux il y en a toujours de reste ; mais le résidu est pour vous seul.

— Alors, je déclarerai, moi, que les Russes sont de bons et braves soldats.

— Si c'est votre manière de voir, mon Empereur, je ne m'y oppose pas ; cependant...

— Quoi encore? interrompit Napoléon.

— Ce n'est pas la mienne, à moi.

— Parbleu! s'écria Napoléon en s'adressant à Michelin, voici un drôle bien entêté! C'est peut-être la première fois, depuis dix ans, qu'un soldat ose avoir en ma présence un autre avis que le mien. Allons, ton insubordination à l'égard de ton supérieur est oubliée; mais c'est à la condition que si jamais tu te trouves en présence des Russes ou des Prussiens, tu auras la même opinion qu'aujourd'hui, et qu'ils ne t'effrayeront pas davantage.

— Mon Empereur, je n'ai jamais changé de manière de voir à cet égard. Quand voulez-vous qu'on me fusille?

— Te fusiller!... dit Napoléon avec surprise ; à quoi bon? »

Et s'adressant au général :

« Il ne m'a pas compris, ajouta-t-il.

— Au fait, reprit Romeuf avec le même flegme, cela ne profiterait à personne, pas même aux Prussiens ; j'aime encore mieux

me faire tuer pour vous, mon Empereur, ça peut vous être plus lucratif et à moi plus flatteur.

— Je le crois, dit Napoléon en souriant; mais, en attendant, n'oublie pas que, en cas de récidive de ta part, je serais impitoyable; je te ferais mettre du plomb dans la tête pour la rendre moins légère...

— Mon Empereur, vous aurez toujours le droit d'employer ce procédé, si c'est votre manière de voir.

— Oui, c'est ma manière de voir, répliqua Napoléon. A présent, retourne à ton corps, et fais en sorte que je n'entende plus parler de toi... qu'en bien», ajouta-t-il.

Romeuf quitta Saint-Cloud et revint toujours courant à l'Ecole militaire.

Prévenu de l'arrivée de Romeuf à l'Ecole militaire, Bonneville alla trouver le tambour dans sa chambrée, et là, en présence de plusieurs de ses camarades, il lui dit :

« Maintenant, monsieur Romeuf, si vous étiez mon égal en grade, je n'hésiterais pas à vous rendre raison, le sabre à la main, de ce qui s'est passé l'autre jour entre nous au petit poste de la Manufacture; mais j'étais votre supérieur, comme je le suis encore, et vous n'avez pas voulu m'obéir ; contraint par devoir d'employer la force, il m'a fallu porter la main sur vous... Mais vous dire le regret que j'en ressentis après, et le chagrin que j'aurais eu si les choses eussent plus mal tourné, ce serait inutile, et d'ailleurs vous le savez déjà. Je viens donc simplement vous faire mes excuses en présence de nos camarades, et vous demander votre main devant eux, monsieur Romeuf. »

En disant ces mots, Bonneville s'avança et tendit la main au tambour.

« Brave sergent ! » crièrent les camarades de la chambrée.

Sans répondre, Romeuf se jeta dans les bras de Bonneville, et tous deux restèrent un instant étroitement embrassés. Romeuf s'écria ensuite avec exaltation :

« Ah! monsieur Bonneville, si tout le monde avait la même manière de voir que vous! »

Une demi-heure après, le sergent emmenait Romeuf dîner avec lui à la pension des sous-officiers du premier bataillon, où le tambour fut complimenté par chacun d'eux. Inutile de dire qu'on but énormément à sa santé et à celle de Bonneville, et plus encore à celles de l'Empereur et du colonel Michelin.

VI

EN ATTENDANT.

Cependant l'Empereur Alexandre et le roi de Prusse avaient fait alliance sur le tombeau du grand Frédéric. Les Russes s'avançaient à marches forcées sur Berlin, tandis que les phalanges napoléoniennes se rendaient en poste sur le Rhin. Napoléon rassembla son armée en face de la colonne de Rosbach, où la France avait jadis replié son étendard, et l'affront de 1757 fut vengé par la journée d'Iéna.

La Prusse battue, les Russes s'approchèrent. Napoléon marqua du doigt, sur la carte, le terrain de la bataille d'Eylau en disant :

« Je les battrai là... ici... et peut-être là encore. »

Il avait prévu les deux sanglantes journées d'Eylau et de Friedland.

Le jour de la bataille d'Eylau, Napoléon se montra partout. Chaque position fut prise et reprise : un cimetière était le point où les Russes avaient concentré leurs forces. L'occupation de ce cimetière devint le but d'une fureur sans égale; le sang coula à grands flots. Napoléon mit pied à terre et indiqua l'endroit où il fallait placer une batterie d'artillerie légère qu'il fit pointer sur ces murs d'hommes qui restaient toujours debout devant l'église du cimetière.

« N'en finirons-nous donc pas avec ces Russes? s'écria-t-il en

s'adressant aux chasseurs à pied de sa garde, qui, l'arme au bras, essuyaient sans sourciller le feu de l'ennemi.

— Oh! oh! les Russes! dit une voix qui partait du groupe des tambours, il ne suffit pas de les tuer pour qu'ils tombent; il faut encore les pousser..., c'est leur manière de voir...

— Colonel Michelin, faites avancer vos chasseurs; il nous faut cette église.

— En avant!... Vive l'Empereur!... Il lui faut l'église! répondirent deux mille voix à la fois. »

Aussitôt tout s'émeut, les tambours battent, les baïonnettes se précipitent, l'artillerie avance. Napoléon a suivi de l'œil le mouvement. Au milieu de ce cataclysme de fer et de feu, il voit passer un tambour la figure couverte de sang.

— Que fais-tu? lui crie Napoléon; c'est à l'ambulance qu'il faut aller.

— Quand vous *raurez* l'église! lui répond le tambour avec une sorte d'exaltation frénétique; c'est ma manière de voir. »

Le carnage dura quatre heures; enfin, la position fut prise et la victoire se décida. Le lendemain, le champ de bataille offrait un aspect terrifiant: le sang était congelé sur la neige; des cris déchirants de Vive l'Empereur! se mêlaient aux cris des blessés; auprès des batteries russes abandonnées dans le cimetière gisaient des monceaux de cadavres. Là, le 24ᵉ régiment d'infanterie était tombé comme un seul homme. Sur ce champ de mort on éleva une croix de bois sur laquelle on lisait ces mots, qui y avaient été incrustés avec la pointe d'une baïonnette:

« Ci-gît le valeureux 24ᵉ de ligne. »

Pendant quarante-huit heures on ne fut occupé qu'à enlever les morts et les mourants.

Cependant la journée de Friedland approchait; Napoléon l'avait prévue. Ce jour-là le soleil se leva comme à Austerlitz. C'étaient encore les mêmes Russes qui allaient combattre, c'étaient encore les mêmes Français qui allaient vaincre.

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo!» s'écria Napoléon en passant, le matin, la revue de son armée.

Cette fois ce ne fut qu'à la baïonnette que la lutte s'engagea et se termina. De part et d'autre le choc fut terrible. Enfin les Russes furent chassés de toutes leurs positions, et le gain de la bataille refoula l'armée moscovite jusque dans ses déserts.

Par cela même que Napoléon avait eu beaucoup à regretter dans ces deux terribles journées, il pouvait beaucoup récompenser. Deux jours après, à son quartier général de Vehlau, il fit savoir aux chefs de corps qu'il passerait la revue de son armée dans les plaines de Wriesen, où elle avait établi ses cantonnements provisoires. Dès le matin on fit placer en tête des bataillons de la garde ceux des officiers et des soldats qui, malgré la gravité de leurs blessures, n'avaient pas voulu demeurer à l'ambulance. Bien que celle que le tambour Romeuf avait reçue à la tête, à Eylau, ne fût pas complétement cicatrisée, il avait assisté à la bataille de Friedland, où un dragon russe l'avait gratifié d'un terrible coup de sabre sur le bras, et il faisait partie de ce valeureux peloton. Napoléon commença l'inspection par la gauche en marchant très-lentement. Le général Duvillars lui présenta d'abord l'officier d'artillerie légère dont les six pièces, à Eylau, avaient fait éprouver des pertes énormes à l'ennemi.

« Il est capitaine, répondit Napoléon, sans même regarder cet officier.

— Mon général, dit aussitôt le nouveau capitaine à l'oreille de Duvillars, qui, dans cette revue, suivait l'Empereur, c'est la croix que j'aurais voulue. Demandez donc pour moi la décoration à l'Empereur. »

Le général, profitant d'un temps d'arrêt, adressa ces paroles à Napoléon :

« Sire, voilà l'officier d'artillerie que Votre Majesté vient de nommer capitaine ; il ne se trouve pas heureux : il préférerait la croix. »

Napoléon se retourna vivement vers l'officier :

« Jeune homme, lui dit-il sévèrement, vous demandez la décoration et vous n'avez pas encore de barbe...

— C'est vrai, Sire, répondit celui-ci sans se déconcerter ; mais ce n'était pas une paire de moustaches qui commandait ma batterie à Eylau.

— Il a raison, ma foi ! dit l'Empereur, à qui la réponse ne déplut pas. Berthier, inscrivez le nom de cet officier : il est décoré.

— Quelle chance ! dit à demi-voix un vieux maréchal des logis de l'escorte, dont la figure, ornée d'une paire de moustaches d'un demi-pied de long, était tatouée de blessures. Capitaine et décoré d'un seul coup ! quelle chance ! »

A quelques pas de là, le colonel Kormann présenta aussi un capitaine à l'Empereur, et sollicita pour lui le grade de commandant.

« Combien d'années de grade ? demanda l'Empereur à l'officier.

— Quinze ans, Sire.

— C'est qu'on vous aura oublié. Capitaine, vous êtes commandant, ajouta-t-il ; tâchez de réparer le temps perdu. »

Arrivé au peloton des blessés, le général Michelin lui présenta le sergent Bonneville, qui avait été blessé à la charge exécutée par les cuirassiers russes, à Friedland, sur le carré des chasseurs à pied, en demandant de l'avancement pour lui. Napoléon, qui ne reconnut pas ce sous-officier, répondit au général :

« Blessé ! blessé ! mais ce n'est pas une raison.

— Sire, il a fait son devoir.

— Parbleu ! tout le monde l'a fait, son devoir ! vous tout le premier. Mais, à ce compte-là, il me faudrait donner de l'avancement aux douze mille hommes de ma garde. »

Et Napoléon passa. Décidément, Bonneville était né sous une mauvaise étoile.

A quelques pas plus loin, un tambour, le bras gauche en écharpe, sortit des rangs.

« Ah! ah! fit l'Empereur, toi aussi, tu voudrais de l'avancement? Eh bien! que demandes-tu?

— Mon Empereur, dit Romeuf, je ne demande qu'une chose qui m'irait comme un gant, à présent que je n'ai plus qu'un bras de solide.

— Diable! est-ce que, par hasard, tu voudrais l'épaulette?

— Mieux que cela, mon Empereur : les deux ensemble : je voudrais passer *tant seulement* tambour-major dans le premier de vos chasseurs.

— Tambour-major! répéta Napoléon, que ne demandes-tu à passer aux grenadiers? Mon pauvre garçon, tu es fou, je pense, tu n'as seulement pas quatre pieds dix pouces. N'as-tu donc jamais regardé Sénot, mon bon et brave Sénot[1]? Il a au moins deux pieds de plus que toi, lui! Nous sommes loin de compte, comme tu vois. Il ne lui manque que deux pieds, ajouta Napoléon en se retournant vers le général Mouton, qui se prit à sourire en voyant la taille exiguë du tambour.

— Je savais bien, mon Empereur, que cela ne vous irait pas, reprit Romeuf; mais alors je voudrais savoir lire. Je ne demande que cela.

— Allons donc! fit Napoléon avec ce petit geste d'épaule qui lui était habituel; est-ce que les lions ont besoin de savoir lire?...

— Puisque c'est là votre manière de voir, mon Empereur, je me récupère dans mon rang et j'attendrai.

— Et tu feras bien, dit Napoléon sans même regarder le tambour, qui avait repris sa place derrière les officiers formant le front de ce peloton héroïque. Puis l'Empereur remonta à cheval pour

[1] Le tambour-major du 1er régiment de grenadiers à pied de la vieille garde s'appelait Sénot. C'était le plus bel homme de l'armée. Il était capitaine dans un régiment de ligne, et ce ne fut qu'aux pressantes sollicitations de l'Empereur lui-même qu'il consentit à passer dans la garde en qualité de tambour-major, en mettant toutefois pour condition qu'il conserverait son grade et les prérogatives qui y étaient attachées, ce que Napoléon lui accorda. Le capitaine Sénot était un brave officier qui avait reçu une excellente éducation, qui se distinguait par de très-bonnes manières et s'exprimait avec élégance.

commencer la revue de la cavalerie, rangée en bataille à trois cents pas de distance de l'infanterie.

IV

LA VEILLE DE LA BATAILLE DE WAGRAM.

L'avant-veille de la bataille de Wagram, au milieu de la nuit et par un orage épouvantable, Napoléon avait fait diriger une attaque vigoureuse contre la gauche de l'armée autrichienne, qui occupait le large plateau situé en avant de Neuwsiedel. Plus de cent pièces de canon répandirent l'effroi chez les paisibles habitants d'une des plus belles plaines du monde. L'ennemi, de son côté, avait soutenu courageusement cette attaque inattendue. Le fracas de notre artillerie s'unissant à celui de la foudre qui grondait sans relâche, les tourbillons de flammes qui n'avaient pas tardé à s'élever du village d'Enzerdorff, où les Autrichiens avaient essayé de se retrancher, vinrent bientôt compléter la sublime horreur de cette scène de destruction. Napoléon, calme au milieu de ce chaos, surveillait tout. Mouillé jusqu'aux os et affaissé sur son cheval, qui, à chaque pas, s'enfonçait jusqu'à mi-jambes dans une boue glaiseuse, il allait, venait et donnait ses ordres comme dans un jour de parade. Il profita merveilleusement de la confusion pour masquer à l'archiduc Charles le mouvement qu'il faisait exécuter à ses troupes. Aussi, le lendemain, aux premiers rayons du jour, la grande armée, après s'être développée comme par enchantement, avait-elle forcé l'ennemi à changer totalement le plan de bataille qu'il avait longuement médité.

Une matinée magnifique succéda à cette affreuse nuit. Vers les dix heures du matin, Napoléon fit avancer ses premières lignes, et ce fut alors qu'on vit se mouvoir à la fois, dans l'immense plaine de Marchfeld, cette forêt de baïonnettes, que grossissaient à chaque instant des divisions, des régiments et des bataillons. Le soir, les

feux des bivouacs de la vieille garde se dessinèrent à l'horizon sur une ligne immense. Les aides de camp et les officiers d'état-major se croisaient en tous sens pour aller porter des ordres. Les environs étaient si dépouillés d'arbres et si dévastés, qu'on avait eu grand'-peine à trouver quelques débris de portes et de volets pour construire une baraque à l'Empereur. La nuit était très-fraîche. Tous les officiers du quartier-général, debout et enveloppés dans leur manteau, se chauffaient silencieusement autour d'un feu de broussailles, lorsque leur attention fut tout à coup attirée par les cris d'un soldat qui se débattait au milieu des guides d'escorte qui s'opposaient à ce qu'il pénétrât plus avant.

« Il faut que je parle à l'instant au petit Caporal, leur disait-il d'une voix animée. Son plan de bataille est fautif. Si je ne lui explique pas moi-même celui qu'il doit adopter demain, nous sommes tous fricassés! Je suis sûr de ma manière de voir. »

Des officiers, que cette scène avait attirés, souriaient de pitié, persuadés que ce tambour était ivre ou fou; car déjà les maréchaux et les chefs de corps avaient été appelés pour la dernière fois dans la tente impériale. Tout annonçait qu'une bataille décisive aurait lieu le lendemain, et ce soldat venait subitement changer les dispositions que le génie de Napoléon avait si merveilleusement combinées. Impatienté des clameurs que poussait cet homme, un capitaine donne l'ordre de le saisir; mais celui-ci, qui semblait avoir prévu toutes les difficultés, répéta d'un ton si exaspéré que l'armée était perdue si on refusait de le laisser parler à l'Empereur, que ses cris parvinrent jusqu'à Napoléon lui-même, occupé à dicter au major-général ses dernières instructions.

« Qu'est-ce que ce bruit? demanda-t-il en fronçant le sourcil; on se querelle! Berthier, allez donc voir ce que veulent ces énergumènes. »

Le major-général revint bientôt lui apprendre la cause de ce tumulte.

« Ah! ah! fit Napoléon en souriant : c'est un tambour, et il

prétend que mon plan ne vaut rien? A quel corps appartient cet homme?

— Sire, au 1[er] régiment des chasseurs à pied de la garde; ce tambour est décoré. »

Soit qu'une inspiration soudaine lui traversât l'esprit, soit qu'il n'obéît qu'à ce sentiment de bienveillance qu'il avait pour ses vieux soldats, Napoléon dit au major-général :

« S'il est décoré, je dois le connaître; qu'on me l'amène; je me charge de le calmer. Cette condescendance produira un bon effet sur ses camarades; ils m'en sauront gré et le prouveront demain. »

Sans paraître trop embarrassé, le tambour entra dans la baraque impériale et s'arrêta à quelques pas de l'Empereur; puis, le revers de la main gauche collé sur son bonnet à poils, il allait prendre la parole, sans même attendre qu'on l'eût interrogé, lorsque Napoléon le prévint en lui demandant sans le regarder :

« Qu'as-tu donc de si pressé à me dire?

— Mon Empereur, je... »

Au son de cette voix qui lui était bien connue, Napoléon leva les yeux, et reconnaissant Romeuf :

« Comment, c'est encore toi! lui dit-il.

— Oui, mon Empereur, encore moi et toujours moi, jusqu'à la fin des fins.

— Eh bien! parle et sois bref.

— Oui, mon Empereur. »

Et changeant d'intonation, le tambour dit d'une voix de fausset et avec beaucoup de volubilité :

« Pour lors, vous saurez que ce que j'ai à vous communiquer ne sera pas plus long que la chose en elle-même. Vous devez livrer bataille demain, c'est positif, je le sais. Vous avez tiré votre plan; mais, foi de Romeuf, et pour parler à mots couverts, il ne vaut pas une chique de tabac : voilà ma manière de voir. »

En entendant ces paroles, Napoléon n'avait pu se contenir, et,

se laissant aller enfin à un mouvement de colère, il saisit sa cravache et la leva en s'écriant d'une voix terrible :

« Insolent! pas un mot de plus! »

Puis, comme honteux de son emportement, il jeta la cravache loin de lui, et l'épithète de *drôle*, articulée sourdement, sortit de sa bouche. Pendant ce temps, Romeuf, toujours dans la même position, n'avait pas bronché, tandis que Berthier et ceux qui entouraient l'Empereur respiraient à peine, ébahis qu'ils étaient de la hardiesse de ce soldat qui leur semblait un pygmée devant un géant.

« Eh bien! messieurs, vous l'avez entendu », dit-il enfin avec calme après un silence.

Personne n'ayant répondu, Romeuf prit la parole et dit d'un ton ému :

« Mon Empereur, ne vous fâchez pas; je vais vous faire toucher la chose au doigt et à l'œil, puis après vous me ferez piler à coups de baïonnette dans un mortier, si cela peut vous être agréable; Romeuf s'estimera encore trop heureux s'il a rendu service à son Empereur, à qui il doit déjà la vie, l'honneur, et plusieurs autres choses qu'on ne saurait énumérer clandestinement. »

Napoléon fit un geste, comme pour lui dire de continuer. Le tambour poursuivit donc du même ton :

« Primo d'abord, vous avez appuyé votre droite d'une batterie de huit obusiers et vingt-quatre pièces de campagne commandées par le général...

— Assez! » fit Napoléon, car ces paroles venaient de produire sur lui comme un effet électrique. Il jeta çà et là des regards inquiets, puis il ajouta d'un ton plus doux : « Eloignez-vous un peu, messieurs. » Et, se rapprochant du soldat : « Est-ce là tout ce que tu sais? lui demanda-t-il à voix basse; qui te l'a appris? parle vite!

—Excusez, mon Empereur, mais je crois que ce que je viens de vous dire ne vous a point satisfait : je crains de m'entortiller dans les feux de file : j'aime mieux m'en aller...

— Non! non! s'écria Napoléon en retenant le soldat par le bras;

parle, te dis-je, car si tu ne me dis à l'instant de qui tu tiens cette particularité, je te fais fusiller sous mes yeux. »

Cette menace ne parut produire sur Romeuf aucun effet, et, portant de nouveau la main à son bonnet, il répondit avec un sang-froid imperturbable :

« Alors c'est différent, mon Empereur; vous en avez le droit comme il y a trois ans; cela fera quitte à quitte. Mais, à votre place, je ne me ferais fusiller que demain, parce que d'ici là vous *voiriez*. Ce que je vous en dis n'est que dans votre pur intérêt et d'après ma manière de voir.

— Parle donc, malheureux! s'écria Napoléon avec une impatience qui n'avait plus de bornes, tu vois bien que je t'écoute. »

Alors Romeuf prit une des baguettes passées à son baudrier, mit un genou en terre, et commença à tracer sur la terre une espèce de plan en disant :

« Vous avez mis dans ce coin la batterie en question; tandis que votre droite se déploiera jusqu'ici, nous autres nous resterons là-bas en réserve, et... »

Le tambour parla ainsi pendant dix minutes, et expliqua exactement à l'Empereur, qui ne revenait pas de sa surprise, les dispositions qu'il avait arrêtées pour la bataille du lendemain, et que les chefs de corps auxquels il les avait communiquées devaient seuls connaître. En écoutant, les yeux de l'Empereur avaient suivi attentivement les lignes tracées par le soldat; son agitation, son inquiétude avaient été en croissant.

« Il faut qu'il y ait ici quelques traîtres! dit-il enfin tout bas. Malheur à eux! »

Cependant, pour arriver plus sûrement à la découverte de la vérité, Napoléon s'était contenu et avait dit au tambour Romeuf avec une apparente tranquillité :

« Puisque tu trouves mon plan vicieux et que tu parais si bien instruit, communique-moi le tien, je ne serais pas fâché de le juger à mon tour.



Imp. Benard et Cie.

LE TRACÉ.

Le Tambour de Wagram

— Mon Empereur, avait répliqué celui-ci avec une sorte de fierté, les talents plus ou moins naturels de Romeuf sont à votre service, comme ses poignets, son sang, sa vie et tout ce qui en dépend. Tenez, poursuivit-il sans changer de posture, les Kinserlicks sont là ; leur cavalerie est ici, leur artillerie je ne sais où pour le moment, mais n'importe. Ils feront les cent dix-neuf coups pour tourner la position où vous avez placé la batterie.

« Eh bien ! moi aussi, je la placerais là cette batterie ; mais, au *lieur* de 8 obusiers et de 24 pièces de campagne dont vous l'avez composée, je la porterais à l'effectif de 24 obusiers et de 72 pièces de campagne ; total 96 bouches à feu, que je ferais soutenir par le 1er des chasseurs de la vôtre, dont j'ai l'honneur de faire partie, en tête, comme de raison. Et puis votre gauche se déploierait de ce côté pour tourner la droite des Kinserlicks, sans détériorer en rien votre centre, et au point du jour, à l'aide de votre artillerie légère, j'exécuterais un bastringue à grand orchestre, *que* cinq cents millions de diables n'y verraient que du feu, et que l'Autriche, avant la fin de la journée, serait enfoncée à perpétuité avec toutes ses dépendances. Et voilà, avait ajouté Romeuf enchanté de lui-même. Vous voyez bien, mon Empereur, que ce que j'avais à vous communiquer valait la peine d'être écouté. Du moins, c'est ma manière de voir. »

Napoléon gardait le silence ; il s'était croisé les bras sur la poitrine et semblait réfléchir à ce qu'il venait d'entendre, lorsque, relevant la tête :

« Tout cela peut être possible, dit-il, d'autant mieux que c'est précisément là une partie de mon plan ; mais ce qui est certain, c'est que si tu ne m'apprends à l'instant de qui tu tiens tous ces détails, je te fais fusiller tout à l'heure, comme je te l'ai promis.

— C'est étonnant, mon Empereur, comme vous tenez à votre idée, répliqua Romeuf en souriant. Alors je vais tâcher de vous l'ôter de la tête en vous narrant mon aventure. Ecoutez-moi bien :

honneur. » Et je lui tournai les talons, sans entamer d'autres questions politiques. Comme vous voyez, mon Empereur, j'arrive à temps pour sauver l'armée. »

Le tambour avait à peine achevé son récit, qu'un aide de camp de Napoléon entrait dans la baraque impériale :

« Sire, dit-il avec agitation, j'apprends à l'instant que l'officier d'ordonnance, porteur des ordres que Votre Majesté a expédiés au général Lauriston, s'est égaré, et qu'il a eu le malheur de tomber au milieu d'une reconnaissance de hussards autrichiens. »

Mais ces paroles, loin de mécontenter l'Empereur, parurent le soulager d'un grand poids. Il regarda fixement Romeuf, qui échangea avec lui un regard d'intelligence, en disant :

« Et *voillllà*, mon Empereur.

— Retourne à ton bivouac, dit brusquement Napoléon au tambour, surtout ne parle à aucun de tes camarades, à qui que ce soit, de ce que tu viens de me dire. Plus tard, je verrai ce que je pourrai faire pour toi..., si tu te conduis bien », ajouta-t-il après une pause.

Romeuf sortit tout fier de la baraque impériale. Quant à Napoléon, il s'occupa sur-le-champ de modifier, en raison des événements qui venaient de lui être révélés, les dispositions qu'il avait d'abord prises pour l'attaque projetée, et dont malheureusement l'ennemi avait eu connaissance. De nouveaux ordres furent expédiés à Lauriston, et le soleil du lendemain éclaira l'un des plus beaux triomphes de la grande armée.

Quarante-huit heures s'étaient à peine écoulées, que Napoléon visitait le champ de bataille, distribuant des récompenses et des consolations aux blessés, lorsqu'un petit homme, le front couvert d'un bandeau ensanglanté, se fait jour à travers l'état-major, arrive jusqu'à la tête du cheval de l'Empereur, salue militairement et dit :

« J'espère, mon Empereur, que voilà un triomphe qui n'est pas piqué des hannetons. Vous pouvez voir maintenant que j'avais coupé

juste dans le nœud, et que je leur ai fait tremper une soupe dont ils se souviendront du goût... Dieu! quel bouillon!

— Ah! ah! c'est encore mon tambour, dit Napoléon, qui avait arrêté son cheval. A ce que je vois, tu as fait ton devoir, ajouta-t-il en jetant sur le blessé un de ces regards bienveillants qui équivalaient toujours à une promesse. Eh bien! parle, que veux-tu?

— Je n'ai qu'une seule chose à vous demander, mon Empereur : elle ne vous coûtera pas cher; c'est de mettre dans le bulletin que c'est moi, Romeuf, *que* j'ai gagné la bataille de Wagram.

— Assurément, cette fois, cet homme est fou, dit Napoléon en s'adressant aux officiers de son état-major.

— Vous me direz, mon Empereur, continua Romeuf sans se déconcerter, que le narré des bulletins n'est pas à l'usage des tambours; mais je ne suis pas intrigant à ce point que je veuille avoir la première place : elle vous appartient de droit, mon Empereur; mais à moi la seconde. Nous serons les vainqueurs réciproques de l'affaire. Du moins, voilà ma manière de voir. »

Romeuf n'avait pas achevé, que Napoléon leva les épaules sans lui répondre, piqua son cheval et disparut.

En effet, le malheureux Romeuf était devenu fou.

Mais cette monomanie était d'autant moins dangereuse, qu'elle datait de loin. Elle avait pris naissance le jour même où, pour la première fois, l'Empereur lui avait parlé devant le petit poste de la Manufacture, trois ans auparavant. Les circonstances qui avaient provoqué sa condamnation devant le conseil de guerre, la grâce que lui avait accordée l'Empereur à Saint-Cloud, la blessure qu'il avait reçue à la tête, et l'entretien qu'il avait eu avec l'Empereur deux jours auparavant, n'avaient fait que développer cette funeste disposition; enfin le succès de la bataille de Wagram avait tout à fait déterminé sa folie, qui fut de croire que c'était à lui seul qu'on devait le succès de cette glorieuse journée. Il le disait à qui voulait l'entendre et le répétait à ses camarades qui, en l'écoutant, se contentaient de rire de pitié. Mais, chose extraordinaire, personne n'avait

pensé que la raison du tambour se fût égarée. Aussi l'avait-on laissé tranquillement vaquer à ses devoirs militaires. Il fallait qu'une circonstance toute particulière vînt dessiller les yeux de ceux qui l'entouraient, pour qu'on prît à son égard des mesures tout à la fois de prudence et d'humanité que son état exigeait : cette circonstance arriva quelques jours plus tard.

Les régiments de la vieille garde étaient cantonnés à Vienne et aux alentours, et Napoléon habitait Schœnbrunn. Un matin qu'il sortait à pied du palais, suivi d'un seul aide de camp, pour parcourir incognito les environs de cette résidence, Romeuf, qui chaque jour se tenait aux aguets, s'offrit tout à coup à ses regards.

« Pardon, excuse, mon Empereur, dit-il; je sais bien que l'avoine ne peut pas toujours être mangée par ceux qui la gagnent. Aussi ai-je réfléchi à la chose en question, et je me suis dit : « Romeuf, tu as gagné la bataille de Wagram, c'est positif; mais puisque la susdite victoire fait plaisir à ton Empereur, tu ne dois pas avoir regret de la lui céder au grand complet. D'ailleurs, ce n'est pas ta faute si tu n'as pas la taille requise par les règlements pour faire manœuvrer la grande canne. En conséquence, puisque les règlements de la nature s'opposent à ce que tu sois tambour-major, il faudra bien te contenter du grade de commandant dans un des bataillons de chasseurs à pied de la garde, où tu as déjà l'honneur d'être incorporé. » Et c'est ce que je viens vous demander aujourd'hui, mon Empereur. Seulement, les camarades diront que l'avancement a été rapide.

— Décidément, ce drôle a perdu la tête, fit l'Empereur en jetant sucessivement un coup d'œil d'intelligence à Savary, qui l'avait accompagné ce jour-là, et un regard de pitié sur le tambour. Que faut-il faire de cet homme? » ajouta-t-il en s'adressant à Savary.

L'aide de camp ne répondit pas, mais il s'éloigna aussitôt. Romeuf, qui ne se tenait pas pour battu, répondit :

« Mon Empereur, il vous faut faire de moi ce que je vous demande. Pour être chef de bataillon dans votre garde, il n'est pas de

première nécessité qu'on soit un géant. Telle est ma manière de voir. »

Pendant que le tambour parlait en élevant la voix, Savary avait été au poste voisin requérir main-forte, et Romeuf fut presque aussitôt entouré et saisi par quatre hommes, qui l'emmenèrent au corps de garde, où il se laissa conduire comme un enfant, en s'étonnant seulement que des camarades se permissent d'arrêter le *vainqueur de Wagram*. Mais, par une fatalité malheureuse, le chef du poste auquel Savary avait recommandé que le tambour fût gardé à vue était justement le sergent Bonneville. En voyant entrer Romeuf, les yeux égarés, Bonneville devina toute la vérité et ne put retenir une exclamation de surprise et de douleur. Mais il n'en fut pas de même chez le tambour. A la vue du sergent qui donnait froidement l'ordre à ses chasseurs de le désarmer et de ne point le lâcher, ce qui s'était passé jadis au petit poste de la Manufacture revint tout à coup à l'esprit du tambour qui, de fou tranquille qu'il avait été jusqu'alors, devint fou furieux. Six hommes purent à peine le contenir; on fut obligé de lui attacher les bras et les jambes avec des bretelles de fusil; sans cela les soldats qui le maintenaient, et contre lesquels il proférait les plus violentes imprécations, eussent eu à redouter quelque malheur.

Deux heures après, un aide-major de la garde venait visiter le malheureux Romeuf et le faisait transporter, ficelé comme un ballot, à l'hôpital militaire de Vienne.

VIII

A CHARENTON.

La sollicitude impériale s'était étendue sur le pauvre tambour des chasseurs de la garde. Louis XIV, en fondant l'hôtel des Invalides, un des plus beaux témoignages de la grandeur de son règne, n'avait pas prévu que les soldats pussent devenir fous par ambition; il

n'existe donc pas de salles pour les aliénés dans ce somptueux asile. Napoléon, d'après le rapport qui lui fut fait, ordonna que le légionnaire Romeuf serait traité à Charenton, et que là les soins éclairés de la médecine lui seraient prodigués comme s'il eût été conseiller d'État, général ou même sénateur. Or, il y avait alors au nombre des pensionnaires de la maison de santé de Charenton des généraux et des conseillers d'État, car la folie attaque les heureux plutôt que les pauvres hères de la société, et une cervelle pleine de science, d'idées ou de combinaisons politiques, est souvent un domaine tout préparé pour les aberrations de la chétive raison humaine.

La folie de Romeuf était redevenue tranquille. S'imaginant avoir gagné à lui seul la bataille de Wagram, il restait du matin jusqu'au soir à simuler, soit dans sa chambre, soit dans le jardin de la maison, avec deux bâtons de tabouret qui lui servaient de baguettes de tambour, les marches qui avaient été exécutées par la garde pendant cette mémorable journée. Les traits de son visage, hâves et creusés par une maigreur maladive, les pommettes des joues fortement colorées, une certaine fixité dans le regard, le désordre de sa toilette, tout annonçait chez lui ce désordre d'esprit dont les accès n'avaient cependant rien de fâcheux pour ceux qui l'entouraient. Le matin, Romeuf se levait radieux et se montrait à ses camarades d'un air protecteur : « Place au vainqueur de Wagram ! » leur disait-il en passant au milieu d'eux, fier et content de lui-même. Ceux-ci, pauvres fous comme lui, se rangeaient en silence, s'inclinaient, sans jamais élever le moindre doute sur cette assertion un peu ambitieuse.

Puis, immédiatement après le déjeuner, Romeuf allait s'asseoir, quelque temps qu'il fît, à une place accoutumée du jardin, et simulait, le restant de la journée, ses *batteries* de tambour ; mais le soir il devenait triste et pensif; une certaine fixité dans le regard annonçait que son idée favorite le dominait; il souriait mélancoliquement, se parlait à lui-même, accusait Napoléon d'ingratitude, déplorait la jalousie qu'il nourrissait contre lui, pauvre tambour qu'il était,

pour qu'on ne sût pas que c'était à lui seul, Romeuf, qu'était dû l'éclatant triomphe de Wagram. Puis, rentré dans sa chambre, il n'oubliait jamais, avant de se coucher, de chanter, d'une voix plaintive et traînante, le couplet suivant de la fameuse complainte du maréchal de Saxe, devenue si populaire dans l'armée :

Mort, tu n'épargnes personne;
Tout fléchit *dessous* tes lois;
Les empereurs et les rois,
Leur sceptre et leur couronne
Ne pourront les garantir
Quand il leur faudra mourir.

Chose singulière, tout le temps que dura sa folie, le tambour ne parla pas une seule fois de *sa manière de voir*. Ce dicton fut oublié complétement par lui; mais dès qu'il eut recouvré la raison, cet éternel refrain de tous ses discours fut la première phrase qu'il prononça.

Le sergent Bonneville avait un des premiers appris l'admission de Romeuf à Charenton. Quand la garde revint à Paris au printemps de 1810 pour le mariage de l'Empereur avec Marie-Louise, Bonneville n'eut rien de plus pressé que d'aller visiter son vieux camarade. De Courbevoie à Charenton, il y a loin; mais l'amitié ne calcule pas les distances.

Bonneville arriva donc à Charenton et trouva Romeuf dans le jardin, appuyé contre un arbre, armé de ses baguettes, et battant sur un débris de vaisselle cassée la marche des chasseurs de la garde. De temps à autre, le pauvre fou interrompait sa *batterie*, et, mettant une main devant ses yeux, comme pour neutraliser les rayons du soleil, s'écriait :

« La jeune garde en avant!... Macdonald va se trouver compromis si les Kinserlicks tombent sur ses flancs!... Ah! bon!... voilà les fusiliers de la vieille qui s'ébranlent...; ils marchent dans la trouée... Bravo! c'est cela!... Allez, allez toujours!... La journée est à nous!... Je l'avais bien dit au petit Caporal, qu'en manœuvrant ainsi à nous deux nous gagnerions la bataille! »

Et Romeuf commençait sa batterie interrompue, et *fignolait* avec une agilité surprenante la marche du pas accéléré des grenadiers, à laquelle les tambours avaient donné le nom caractéristique de *branle-bas général de la garde.*

Bonneville s'était arrêté à quelque distance de l'arbre, et contemplait avec une douloureuse curiosité les divers mouvements de son ancien camarade. Celui-ci, tout occupé de son idée fixe, ne l'avait pas aperçu. Le sergent s'approcha.

« Bonjour, Romeuf, dit-il en lui tendant la main, comment ça va-t-il, mon ami? »

Le tambour regarda Bonneville d'un œil hagard, et, reconnaissant l'uniforme, qu'il avait porté lui aussi, il répondit d'un ton défiant :

« Qu'est-ce que vous me voulez?

— Ce que je veux, Romeuf! Comment! ne me reconnaissez-vous plus? Je suis un ancien camarade, un ami...

— Un ami! je n'en ai plus... Oh! mais pourtant..., attendez donc..., il me semble que je vous ai vu quelque part, mais il y a bien longtemps..., à l'époque où je gagnai la bataille de Wagram... Vous êtes le sergent Bonneville, de la 2e du 1er de chasseurs!

— Certainement! Je n'attendais que ce mot-là pour vous embrasser, mon pauvre Romeuf! »

Le tambour se jeta au cou du sergent, et ils s'étreignirent longtemps sans proférer une parole.

« Comment vous trouvez-vous ici? » demanda Bonneville.

Le tambour ne répondit pas directement à la question qui lui était adressée; mais, jetant autour de lui des regards inquiets, comme s'il eût craint l'arrivée d'un témoin indiscret, il se rapprocha du sergent, et dit à voix basse :

« Il s'est passé bien des choses depuis que je ne vous ai vu, monsieur Bonneville, et je ne sais pas s'il ne s'en passera pas encore de plus cruelles. Depuis la bataille de Wagram, que vous savez que j'ai légitimement gagnée, il n'est sorte de persécutions que je n'aie essuyées. Enfin, un beau jour, ou plutôt un beau soir, des mamelucks de la

garde sont venus me prendre... à mon logement..., où je recevais les compliments des maréchaux de l'Empire, qui me proclamaient le meilleur manœuvrier de l'armée... Après m'avoir jeté dans une voiture, ils m'ont amené ici ; vous savez, je le suppose, chez qui je suis? »

Le sergent n'osa pas répondre ; Romeuf reprit :

« Chez l'ambassadeur de Perse. Oh ! il me traite bien ; il me fait servir tout ce qu'il y a de meilleur, ce brave ambassadeur. Vous allez me demander, peut-être, pourquoi ce *Persois* m'a accaparé? Je vais vous le dire : c'est un coup monté par le petit Caporal, oui, par l'Empereur lui-même ; il était jaloux de moi comme un tigre !... bien plus qu'il ne le fut jamais de Joubert, de Hoche et de Moreau dans les temps. Mais, attendez un peu, monsieur Bonneville, que je m'assure si personne ne peut nous surprendre. »

Et Romeuf alla de droite et de gauche, regarda sur les arbres et dans les buissons pour se convaincre qu'il n'y avait point d'écouteurs ; après quoi il revint auprès du sergent, à qui il raconta d'un ton mystérieux ses étranges rêveries.

« Voyez-vous, dit le pauvre fou au sergent, voilà ce que le petit Caporal a pensé : « Tant que Romeuf restera à son corps, je ne serai pas tranquille sur mon trône, et tôt ou tard toute ma garde, jeune et vieille, saura que c'est lui qui a gagné la bataille de Wagram ; elle s'en doute déjà ; il faut donc me défaire de cet homme-là à tout prix. » Là-dessus, il a dressé ses batteries, il a fait venir l'ambassadeur de Perse, et lui a dit : « *L'empereur des Persois*, votre chef de file à vous et mon frère à moi, me demande par ses lettres que je lui envoie un général des plus crânes pour discipliner son armée à la française. Je veux bien souscrire à sa demande, et je lui donne plus qu'il ne réclame en lui faisant passer un de mes plus braves guerriers, Romeuf, qui a gagné avec moi la bataille de Wagram. » Vous êtes étonné sans doute, monsieur Bonneville, que le petit Caporal ait avoué cela à l'ambassadeur ; mais qu'est-ce que cela lui faisait? Il pouvait bien dire la vérité à un étranger qui ne parle pas

français et qui s'en retournait dans son pays pour ne jamais revenir en France; mais ce n'est pas tout. Là-dessus et à ce nom de Romeuf, qui avait gagné la bataille de Wagram, le *Persois* a été satisfait et a répondu au petit Caporal, en le saluant à sa manière : « Majesté, je connais beaucoup de réputation ce nommé Romeuf; le roi de Maroc, beau-frère, à la mode de Bretagne, de mon souverain maître le sultan, avait déjà l'intention de vous l'emprunter pendant un semestre ou deux, à l'intention de le procurer à ses Marocains comme instructeur en chef. Le sultan, mon maître, sera très-flatté de la préférence. Quand nous enverrez-vous ce vieux lapin-là? — Bientôt, a répondu le petit Caporal; ce sera même le plus tôt possible, a-t-il ajouté; dès que je lui aurai fait confectionner un équipement un peu *moustatchini*, car je ne veux pas qu'il arrive en Perse, où nécessairement il fera partie du grand état-major général des mamamouchis, comme un flibustier. — Qu'à cela ne tienne, Majesté, a récupéré le *Persois*, envoyez-moi toujours à mon logement le brave Romeuf; je me charge de lui fournir les effets d'habillement qui seront agréables et nécessaires à sa consommation personnelle. — Eh bien! je vous l'expédierai, lui a répondu le petit Caporal; mais je vous le recommande. — Majesté, j'en aurai autant de soin que de la prunelle de mes yeux, a répondu l'ambassadeur, et je puis vous affirmer sur l'honneur qu'à son arrivée dans le pays du sultan, il passera immédiatement au grade de maréchal de l'empire des *Persois*. » Ce fut le soir même de cette conversation, poursuivit Romeuf, toujours avec mystère, que les mamelucks de la garde m'amenèrent ici. Mais d'un instant à l'autre je m'attends à recevoir ma feuille de route et à partir pour la Perse avec l'ambassadeur, et si vous voulez venir avec moi, monsieur Bonneville, vous n'avez qu'à parler; je vous prends pour mon chef d'état-major, car, hélas! ne sachant ni lire ni écrire en français, il me sera difficile de faire des ordres du jour en turc; je vous les dicterai, c'est pour cela que vous pourrez m'être d'une grande utilité.

— Merci, mon ami, merci, répondit le sergent, qui avait écouté

les confidences du tambour avec un sang-froid admirable. Je veux encore servir quelque temps dans la garde, puis, si je n'obtiens pas un peu plus d'avancement que je n'en ai eu jusqu'à présent, ajouta Bonneville en souriant avec amertume, alors j'irai vous rejoindre.

— Et vous ferez bien, monsieur Bonneville ; vous n'avez pas non plus trop à vous louer du petit Caporal ; si vous n'avez pas, comme moi, gagné la bataille de Wagram, vous n'en avez pas moins fait des choses qui méritaient mieux qu'une méchante paire de sardines sur la manche. Je ne vous dis que ça, si l'injustice vous poursuit toujours, venez me trouver en Perse, vous me demanderez au planton de garde, et Romeuf, maréchal d'empire des *Persois*, vous prouvera qu'il n'a jamais gardé rancune au chef du petit poste de la Manufacture. »

L'entretien des deux amis roula sur ce thème durant la visite du sergent. En quittant le tambour, Bonneville crut devoir se présenter chez le directeur de l'établissement pour le remercier, au nom de ses camarades les chasseurs de la garde, des soins qu'il prodiguait à Romeuf. Le directeur se montra sensible aux procédés du sergent.

« Mais, monsieur le directeur, lui dit ce dernier, n'y a-t-il donc pas d'espoir de rendre la raison à notre infortuné camarade?

— Je vous avoue, monsieur, repartit celui-ci, qui s'aperçut aux manières et au langage du sous-officier qu'il n'avait point affaire à un soldat ordinaire, que la guérison du tambour Romeuf est plus que douteuse. Cependant, si une commotion morale, violente et inattendue, venait ébranler ses organes et les rappeler à l'état normal, peut-être pourrions-nous espérer un retour à la raison ; mais, fit le directeur en hochant la tête en signe de doute, je crains bien que cette guérison ne soit que momentanée... La monomanie chez lui est trop prononcée pour qu'on espère une guérison complète, et tôt ou tard...

— Une commotion violente, repartit Bonneville, qu'un trait de lumière illumina soudain ; s'il ne tient qu'à cela, monsieur, nous la

provoquerons. Votre sollicitude rendra peut-être au régiment un de ses plus intrépides enfants. »

Bonneville prit congé du directeur, en lui promettant de revenir bientôt lui soumettre le projet qu'il méditait.

Effectivement, la semaine suivante, Bonneville, un bulletin imprimé à la main, apparut tout à coup, joyeux et plein d'espérance, aux regards de Romeuf qui, cette fois, le reconnut tout d'abord.

« Mon ami, s'écria le sergent, justice enfin vous est rendue, justice complète, magnifique! voilà le bulletin de la bataille de Wagram, dicté par l'Empereur et tel qu'il vient de paraître dans le *Moniteur*. Tenez, lisez, ou plutôt, se hâta de reprendre le sergent, laissez-moi vous le lire : « Si la bataille de Wagram a été gagnée, si les « trophées de cette journée ont été aussi avantageux à la France et « à la grande armée que ceux de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna, on « doit ces merveilleux résultats au tambour Romeuf, de la 2e com- « pagnie du 1er bataillon des chasseurs à pied de la garde impériale, « qui a donné à Sa Majesté l'Empereur le plan de cette bataille, et « qui, après s'être posé en général expérimenté, s'est comporté « pendant l'action en intrépide soldat! »

Romeuf ne respirait pas pendant cette lecture; ses yeux, son cœur, son âme, tout son être était attaché au bulletin que Bonneville tenait à la main. Quand le sergent eut terminé cette lecture :

« C'est donc vrai? s'écria le pauvre fou, en prenant d'une main tremblante le papier encore empreint de l'humidité de la presse, et en cherchant à épeler les mots qui le concernaient, me voilà donc reconnu à la face de l'armée comme le vainqueur de Wagram! Ah! monsieur Bonneville, quelle heureuse nouvelle vous m'apportez là!... quelle joie vous me faites connaître!... Que ne puis-je avoir cent existences pour les sacrifier toutes à l'Empereur, qui me rend enfin justice!... Oh! que le petit Caporal mérite bien qu'on se fasse hacher pour lui!... Je lui devais déjà la vie..., je lui devrai plus encore! je lui devrai... Bah! qu'est-ce que je dis donc? je ne lui dois plus rien : nous sommes quittes! »



Imp. Benard et Cie

UN ACCÈS DE FOLIE.

(Le Tambour de Wagram).

Il se précipita tout éperdu dans les bras du sergent, et il versa d'abondantes larmes. Mais bientôt, et par des nuances imperceptibles et progressives, il perdit peu à peu connaissance et tomba dans un accablement léthargique.

Le médecin, qui avait été prévenu et qui attendait avec impatience l'issue de la scène, dit alors à Bonneville :

« Monsieur, vous venez de faire là une belle cure; l'amitié vous a dignement inspiré ; maintenant c'est à la science d'achever votre ouvrage, et, j'ose vous le promettre, ses efforts ne seront pas moins heureux que les vôtres. »

Le docteur ne se trompait point. Après un sommeil réparateur, Romeuf se réveilla aussi calme, aussi rempli de raison qu'avant la bataille de Wagram. Sur l'autorisation du directeur, le médecin l'avait fait transporter pendant son sommeil dans une maison particulière du village, pour que les yeux du convalescent ne rencontrassent pas ses tristes compagnons d'infortune. Quand il se réveilla, le tambour ne vit au chevet de son lit que son ami Bonneville, son uniforme, ses baguettes d'honneur. Il arrêta pendant quelques moments ses regards sur ces chers objets dont il avait été si longtemps séparé, et il dit à Bonneville :

« Sergent, il me semble que j'ai fait un bien mauvais rêve ; vous m'y avez arraché, je vous en remercie : c'est maintenant entre nous à la vie, à la mort ! Telle est ma manière de voir. »

IX

LE KREMLIN ET L'HÔPITAL AUX OISEAUX.

L'aigle de France planait enfin sur les minarets dorés du Kremlin; une bataille terrible avait livré la sainte Moscou au triomphateur de l'Europe ; mais l'entrée triomphale de Moscou ne ressemblait à aucune autre. Là, point de population enthousiaste ou terrifiée .

tout était muet. Les escadrons et les bataillons de service de la garde n'avançaient qu'à pas lents dans cette vaste solitude. Un lugubre pressentiment étreignait les âmes et refoulait la joie des vainqueurs; les chefs de corps, redoutant quelques piéges, ordonnèrent une inspection rigoureuse de tous les établissements qui paraissaient abandonnés par les Russes.

Napoléon avait donné l'ordre que le Kremlin, qu'il allait occuper, fût gardé par un bataillon de voltigeurs de la garde commandés par l'intrépide Cambronne. En conséquence, la moitié de ce régiment, dont Romeuf faisait partie, avait pris possession de cet ancien palais des czars.

Mais il nous faut dire comment l'ancien tambour des chasseurs se trouvait à Moscou.

A sa sortie de Charenton, Romeuf était allé trouver son ancien colonel, et lui avait demandé à rentrer dans son corps, non plus en qualité de tambour, mais comme simple chasseur...

« D'après ce qui s'est passé à Schœnbrunn, il y a deux ans, lui avait répondu Michelin, c'est impossible. Vous savez comme moi que les grenadiers et les chasseurs de la garde ont seuls le privilége de faire le service auprès de la personne de l'Empereur. Que dirait-il s'il vous revoyait?...

— Mon colonel, il me dirait : « Bonjour, Romeuf, comment va la santé? » Et je lui répondrais : « Très-bien, mon Empereur... » Du moins, c'est ma manière de voir.

— Elle n'a pas le sens commun, votre manière de voir, lui avait répondu Michelin en haussant les épaules ; vous ne pouvez plus rentrer aux chasseurs.

— Mais alors, mon colonel, où voulez-vous que je m'infiltre?... Je ne puis sortir de la garde sans entrer dans un autre corps avec un grade en sus... Le petit Caporal m'a refusé tous ceux que je lui ai demandés jusqu'à présent; telle a été sa manière de voir...

— Et l'Empereur voit toujours juste, avait encore répliqué Michelin ; cependant il y a un moyen d'arranger tout cela. Si vous

voulez, je parlerai à Cambronne, qui est mon ami, et s'il veut vous admettre dans ses voltigeurs, vous ne quitterez pas la garde et vous ne craindrez pas de vous exposer à la vue de l'Empereur. Voyez si cela vous convient.

— Certainement, mon colonel; quant à m'exposer aux regards du petit Caporal, c'est impossible.

— Comment ferez-vous?

— Je ne le regarderai pas : telle sera ma manière de voir.

— Eh bien! soit », avait répondu Michelin en souriant.

Quelques jours après, Romeuf avait été incorporé dans le 1er bataillon du 3e régiment de voltigeurs, et avait fait la campagne de Russie avec ce régiment sans que jusqu'alors le hasard l'eût fait remarquer de Napoléon, qui ne songeait guère à lui. L'Empereur n'était entré que le lendemain dans Moscou. A la vue du Kremlin, de cette croix du grand Ywan, et de la plus belle partie de la ville que l'immense citadelle domine de toutes parts, il s'était écrié :

« C'est ici que je veux signer la paix! »

Et il était entré dans le Kremlin. L'intérieur de ce palais offrant une suite d'appartements vastes et magnifiquement meublés, il se logea dans celui dont la vue plongeait sur les rives de la Moskowa et embrassait un horizon immense de maisons et de dômes.

« Nous allons voir, dit-il après s'être installé, ce que les Russes veulent faire. S'ils se refusent à traiter, nos quartiers d'hiver sont assurés. Nous donnerons au monde le spectacle singulier d'une armée hivernant paisiblement au milieu d'un peuple ennemi qui la presse de toutes parts. La grande armée dans Moscou sera le vaisseau pris par les glaces; et, au retour de la belle saison, nous recommencerons la guerre et nous irons à Saint-Pétersbourg. »

Mais, à peine s'est-il installé dans l'antique demeure des Romanoff, qu'un horrible incendie se déclare. Déjà des flammes et des débris ardents volent jusque sur les toits du Kremlin. Les ordres sont donnés pour éteindre le feu; mais il redouble sur tous les points de Moscou. Napoléon parcourt ses appartements avec une

agitation fiévreuse. Il se précipite aux fenêtres et contemple d'un œil morne les progrès effrayants que fait l'incendie. Ce n'est pas tout : le bruit se répand que le Kremlin est miné. Des Russes l'ont assuré. Napoléon ne répond à cette alarme que par un geste d'incrédulité. Il contemple toujours le terrible élément qui étend de plus en plus ses ravages. Bientôt tout est envahi par le feu, l'enceinte seule du Kremlin est encore intacte; mais la nuit approche, et ce cri lugubre : Le feu est au Kremlin! passe de bouche en bouche. Murat, Eugène et Berthier entrent précipitamment chez l'Empereur et le pressent de fuir le péril. Napoléon sort de ses appartements pour juger du danger. Il se voit entouré d'un océan de flammes. Il cède aux instances dont on l'entoure. En descendant par l'escalier du Nord, fameux déjà par le massacre des strélitz, il s'arrête à la vue d'un soldat de sa garde en faction au bas de l'escalier. En ce moment, une épaisse fumée, que le vent engouffrait dans l'immense vestibule, tourbillonnait au-dessus de la tête de ce factionnaire qui, tout en présentant les armes, fermait les yeux.

« Pourquoi n'a-t-on pas relevé cet homme? demanda l'Empereur à ses officiers. Tu peux t'en aller, continua-t-il en s'adressant au soldat, on n'a plus besoin de toi ici.

— Impossible, mon Empereur; il faut que le caporal qui m'a planté ici vienne lui-même me relever. » Et, les yeux toujours fermés, il ajouta d'un ton plus bas : « Voilà ma manière de voir. »

A cette réponse, Napoléon s'approcha :

« Eh mais..., c'est mon ancien tambour? Je te croyais fou!

— Oh! pardon, mon Empereur, répondit Romeuf; je n'ai jamais été fou que de vous; vous m'aviez fait tourner l'esprit à Wagram...

— Ne parlons plus de cela, interrompit Napoléon. Maintenant, j'espère que tu fais un peu plus de cas des Prussiens et des Russes?... Que penses-tu de ces derniers surtout?

— Mon Empereur, je pense ce que j'ai pensé toujours, que les Prussiens, bien qu'ils soient des nôtres, n'ont jamais valu grand'-

chose, et que les Russes ne valent rien du tout : j'ai toujours la même manière de voir, moi !

— Il est vrai qu'il nous a fallu courir un peu pour les atteindre ; mais enfin, à la Moscowa, ils se sont montrés !

— Possible, mon Empereur ; mais ils eussent mieux fait de se cacher.

— Sire, dit d'un ton suppliant un des grands officiers de l'Empereur, qui voyait avec anxiété la fumée devenir plus épaisse, Votre Majesté devrait se hâter...

— C'est bien, monsieur, interrompit sèchement Napoléon ; et, s'adressant encore à Romeuf : Maintenant, va-t'en, je le veux.

— Pardon, mon Empereur ; vous avez le droit de me faire fusiller, vous avez le droit de me faire grâce ; mais vous n'avez pas celui de me faire quitter mon poste. Il n'y a que le caporal Verdure qui ait ce droit-là, et je l'attendrai, parce que c'est dans la consigne, et dans ma manière de voir.

— Eh bien ! reste », dit Napoléon en s'avançant à travers le pétillement des brasiers et au bruit du craquement des voûtes et de la chute des toits qui croulaient autour de lui.

Arrivé sur le terrain où il n'y avait plus que des cendres :

« Les braves gens ! dit-il au prince de Wagram, en faisant allusion à Romeuf ; que peut craindre un pays dont tous les enfants ont le cœur si haut placé ? »

Le caporal Verdure vint enfin relever Romeuf.

« Il est temps, n'est-ce pas ? lui dit ce sous-officier.

— Au fait, caporal, lui répondit en souriant l'ancien tambour, la figure noircie, la moustache brûlée, je commençais à n'y voir que du feu. »

Et Romeuf fut relevé avec autant de calme que s'il eût été en faction dans le grand vestibule des Tuileries.

Les revers qui accablèrent l'armée française à partir de cette époque ne firent qu'augmenter la haine de Romeuf pour les Russes et les Prussiens. On sait comment nos cohortes repassèrent sur un

sol ravagé, à travers des villes incendiées. Bientôt elles se traînèrent péniblement dans cet immense tombeau de glace. Le désespoir amena la confusion. Empereur, généraux et soldats marchaient dans la même misère. Plus de vivres, plus d'abris, plus de repos jusqu'au moment où la Bérésina se referma comme un suaire glacé sur une grande partie de ceux qui avaient survécu. Mais la patrie avait entendu les pas de l'étranger; elle avait crié : « Aux armes! » et la France s'était mise encore une fois debout.

Jamais l'histoire n'enregistra de plus beaux faits d'armes que ceux de la campagne de 1813. Puis, en 1814, le sol fut défendu pied à pied; mais le dévouement, le génie, la bravoure, durent se briser contre la masse d'airain d'un million d'ennemis. A la bataille de Saint-Dizier, la dernière que Napoléon livra aux coalisés, l'exaspération de Romeuf contre les Prussiens avait atteint son paroxysme. L'Empereur, voulant assurer le succès de la journée, se jeta au milieu d'un bataillon de la vieille garde, et s'écria :

« Allons, enfants! rappelez-vous que nous n'avons jamais eu affaire aux Prussiens sans les battre!

— C'est ma manière de voir! » répondit une voix qui, dans les rangs, domina le bruit de la fusillade.

Cette voix était celle de Romeuf. L'ex-tambour était rayonnant de se trouver encore cette fois aux prises avec ceux qu'il détestait; mais sa joie fut de courte durée : presque au même instant une balle prussienne vint lui fracasser le bras. Ne pouvant plus se servir de son fusil, le grognard fut obligé de quitter son rang pour aller à l'ambulance. Romeuf fut du petit nombre de ceux qu'on parvint à ramener à Paris. Grâce à son excellente constitution, il était en pleine voie de guérison, lorsque quelques jours après, au commencement d'avril, il entendit, du lit qu'il occupait à l'hospice des Oiseaux [1], un bruit de tambour qui lui parut extraordinaire.

[1] Ancienne maison religieuse située dans la rue de Sèvres. On la métamorphosa, en 1814 et en 1815, en hôpital militaire pour les blessés. Aujourd'hui, la maison des Oiseaux a été rendue à son ancienne destination.

« Je reconnais cette batterie, se dit-il en se dressant sur son lit. Bien qu'elle ait fait partie de notre répertoire, elle n'a jamais rien valu. »

Le vieux soldat faisait allusion au corps prussien du général Yorck, qui, dans la campagne de 1812, marchait avec nous contre les Russes.

Et, en effet, c'était un régiment prussien qui faisait son entrée à Paris par la barrière de Vaugirard. Hors de lui, Romeuf attendit que la tête de la colonne fût arrivée devant la porte de l'hospice. Alors, s'élançant de son lit et courant à une fenêtre, il réunit toutes les forces de ses poumons, et s'écria d'une voix de tonnerre :

« Vive l'Empereur ! les Prussiens ne sont que des propres à rien · c'est la manière de voir du vainqueur de Wagram ! »

Comme on le voit, le directeur de la maison de Charenton l'avait bien jugé : le pauvre Romeuf n'était pas complétement guéri.

X

LE PROSCRIT.

Par une fraîche matinée de septembre 1815, le général Michelin, des chasseurs de la vieille garde, que Napoléon avait élevé au grade de général de division et de grand-officier de la Légion-d'Honneur pendant la glorieuse campagne de 1813, errait dans les environs de Strasbourg, n'osant entrer dans la ville et cherchant l'occasion de passer le Rhin. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, qui proscrivait la plupart des grands officiers de l'Empire, grâce au dévouement de sa femme et au costume alsacien dont il s'était affublé, le brave et honorable Michelin avait pu se soustraire aux recherches dont il était l'objet. Errant depuis le matin, harassé de fatigue et mourant de faim, il était résolu à demander l'hospitalité dans la première habitation qu'il rencontrerait. Vers le soir, il s'arrêtait enfin

devant une espèce d'auberge isolée, située à deux portées de fusil d'un hameau qui lui semblait assez considérable. Le proscrit regarda d'abord autour de lui, puis il examina la maison, prêta l'oreille, et, n'entendant rien qui pût l'inquiéter, n'apercevant à travers les vitres que des individus à l'air débonnaire, il se décida à entrer. Mettant son langage en harmonie avec son costume, il demanda, dans un baragouin franco-allemand, à souper et un gîte pour la nuit; puis, sans attendre la réponse du maître de la maison, auquel il s'était adressé, il alla s'asseoir à une table inoccupée. Mais, tandis que l'hôte donnait des ordres à une servante, il crut remarquer qu'un individu placé à une table voisine, et qui achevait de vider sa troisième choppe de bière, l'examinait curieusement. Cet homme était de petite taille; mais, à son teint basané, à sa désinvolture toute particulière, à son regard assuré et, plus que tout cela, aux cicatrices dont il avait le front labouré, il était facile de reconnaître un de ces anciens soldats qui, pendant vingt ans, avaient parcouru l'Europe en vainqueurs. Tout à coup cet homme se leva, et, s'avançant vers le nouveau venu, il porta militairement la main aux cheveux grisonnants qui couvraient son front, et dit à demi-voix :

« Pardon, excuse, mon général ; mais, d'après ma manière de voir, je m'imagine que l'uniforme que vous avez sur le corps ne vous va pas aussi bien que celui de grande tenue de l'ancienne vieille. »

Se voyant reconnu et craignant pour sa liberté, Michelin mit la main sur les pistolets qu'il avait dans ses poches.

« Restez paisible, mon général, dit le petit homme, qui avait deviné son intention. Est-ce que par hasard je vous ferais l'effet d'un grippe-jésus à fleurs de lis? Il n'y a pas d'affront ; mais faites-moi le plaisir de m'octroyer votre coup d'œil d'inspection habituel, et vous reconnaîtrez facilement à qui vous avez affaire.

— En effet, monsieur, dit le général, qui avait eu le temps d'examiner son interlocuteur, il me semble que votre figure ne m'est pas

inconnue. Ne seriez-vous pas un ancien soldat de la garde? Ne vous ai-je pas vu à Waterloo?

— Vous avez une manière de voir superlative, mon général. *Un peu que* j'en étais de la garde, je m'en flatte! J'ai, comme vous dites, suffisamment coopéré à Waterloo, et à autre chose encore, ajouta-t-il en se caressant le menton.

— Vous faisiez partie de l'intrépide carré...

— Je faisais partie, interrompit Romeuf, du 1er des fusiliers de la garde, dans lequel je m'étais laissé extravaser après mon malheur de Schœnbrunn..., en sortant de là-bas... (Le tambour ne désignait jamais autrement que par ces deux mots l'accès de folie dont il avait été atteint en Allemagne, et Charenton où il avait été traité comme aliéné.) Mais, reprit-il fièrement, cela ne m'a pas empêché de faire la campagne de Moscou, où j'ai été brûlé au vif par la gelée; et notre connaissance date de plus loin. Par exemple, je présuppose, mon général, que vous devez avoir une légère souvenance du petit poste de la Manufacture, du Conseil de guerre de la rue Cherche-Midi... à quatorze heures, et de l'entretien que j'eus en votre présence avec l'ex-petit Caporal à Saint-Cloud? Romeuf, mon général, Romeuf dit Rossignolet, jadis tambour à la 2e du 1er des chasseurs de la vieille, qui avait eu une difficulté avec son sergent appelé Bonneville... Vous savez, un grand brun, non décoré, bon enfant, mais coriace. Est-ce que vous ne vous remémorez pas que vous aviez l'honneur d'être mon colonel, et que je vous dois la vie, car sans vous j'étais... *pan!* »

Et le soldat, d'un geste rapide, fit, en allongeant le bras et en mettant en joue, le simulacre de fusiller quelqu'un.

Au fur et à mesure que l'ex-tambour parlait, le général l'écoutait en ouvrant de grands yeux.

« Mais oui, c'est toi, mon pauvre Romeuf, lui dit-il en se levant précipitamment et en saisissant sa main, je te reconnais parfaitement; je t'avais perdu de vue depuis... ton affaire de Wagram... Que je suis aise de te revoir!...

— Vous avez donc un léger soupçon de Wagram? demanda Romeuf, après avoir serré respectueusement la main de son ancien colonel.

— Tu sais bien que nous y étions ensemble.

— Et séparément. A preuve que je marchais devant vous et solide au poste, sans commettre le moindre fla ou le plus imperceptible ra. Incapable d'une telle bassesse! Donc, mon général, vous devez vous remémorer que c'est moi, Romeuf, qui eus celui de gagner la susdite bataille de Wagram, de moitié avec le petit Caporal. Telle a toujours été ma manière de voir. »

A ces mots, le sourire qui effleura les lèvres de Michelin vint éclaircir un peu sa belle physionomie assombrie par les chagrins; mais en même temps il serra de nouveau la main de l'ex-tambour. C'était la première fois qu'il rencontrait un visage ami depuis qu'il fuyait ses persécuteurs.

« Mon général, reprit Romeuf en baissant la voix, d'après cela, vous n'ignorez pas que j'ai le coup d'œil un peu correct. Quand on a gagné la bataille de Wagram! ajouta-t-il en se redressant avec fierté.

— Oui, oui, dit Michelin, je sais que c'est chose convenue parmi les tambours du régiment.

— Comme dans toute l'armée! interrompit Romeuf. L'Empereur n'a pas voulu en convenir dans le bulletin, et c'est là une des causes principales de ses calamités; car, si d'un côté cette injustice a pu ternir sa gloire, de l'autre elle a déterminé mon malheur. Pour en revenir à mon coup d'œil, lorsque vous êtes entré ici au pas ordinaire, j'ai vu spontanément de quoi il retournait; c'est pourquoi je me permettrai de vous faire observer que vous n'êtes pas en sûreté dans ce cantonnement, et qu'il est temps de battre en retraite au pas de course. Depuis huit jours il pleut des hirondelles de potence dans ce séjour; c'est de mauvais augure.

— Ecoute, mon brave, tu connais le pays et les environs! cinquante napoléons pour toi si tu me fais passer le Rhin ce soir. »

A cette proposition, Romeuf fit un mouvement, et, fixant sur le proscrit des yeux attendris :

« A moi de l'argent pour vous rendre un service exigu!... lui dit-il avec émotion; de l'argent, à moi! répéta-t-il en frappant sa poitrine de ses deux poings fermés. Allons donc, mon général, ce ne peut être votre manière de voir!

— Tu as raison... Eh bien! la reconnaissance de ma femme, celle de mes enfants...

— A la bonne heure!... Mais ce soir, *nisco*, pas possible de pratiquer le passage avantageusement : demain, je ne dis pas. Gardez donc vos jaunets et venez avec moi ; nous coucherons ce soir à Strasbourg, et demain, comme je vous le dis...

— A Strasbourg!... y penses-tu! s'écria Michelin ; je serais infailliblement arrêté aux portes de la ville, si j'avais l'imprudence de m'y présenter. Je n'ai pas même de passe-port.

— J'ai des papiers pour deux, moi!... Tenez! voici les miens qui sont en règle : je les garde ; et voici pour vous. Ces paperasses sont celles d'un pauvre lieutenant du régiment auquel les Prussiens, à Mont-Saint-Jean, ont lardé l'estomac, même après sa mort, ni plus ni moins que le râble d'un lièvre, dont la destinée est d'être mis à la broche. Voilà justement où a été l'indélicatesse de leur part. Mais, voyez-vous, les Prussiens!... Oh! mon général, j'ai *de dessur* leur compte une manière de voir qui ne changera pas plus que... Suffit. Or, ce pauvre lieutenant sera censé aller à Strasbourg pour affaire qui le concerne : vous comprenez l'*apologe*. Maintenant payons, levons le camp et filons. Telle doit être notre mutuelle manière de voir. »

Le général comprit qu'il n'y avait point à hésiter. Il prit donc les papiers que lui offrait si généreusement Romeuf, paya la menue dépense, et après deux heures de marche, tous deux entraient sans encombre dans Strasbourg au moment où on allait fermer les portes. Le lendemain, de grand matin, ils traversaient le pont de Kehl,

lorsque, sur le point d'atteindre la rive opposée, un bruit de chevaux vint tout à coup frapper leurs oreilles.

« Ce sont des gendarmes! s'écria Michelin stupéfait; c'est moi qu'ils poursuivent, je suis perdu.

— Pas encore, mon général! s'écria Romeuf. Prêtez-moi vos pistolets et prenez votre course vivement. »

A peine Michelin, qui conservait peu d'espoir d'échapper aux gendarmes, bien qu'ils ne fussent que deux, avait-il remis ses armes à l'ex-tambour, que deux détonations se firent entendre, et le cheval d'un des cavaliers roula sur le pavé. L'autre cavalier s'arrêta, ne sachant s'il devait fondre sur l'agresseur. Cependant, prenant son parti, il piqua sa monture et s'élança la pointe du sabre haute sur Romeuf; mais grâce à ce temps d'arrêt, Michelin avait pu gagner le territoire étranger; il était sauvé. Quant au vieux soldat, il allait être atteint, lorsque, s'élançant lestement sur le parapet, il s'écria :

« Minute, poulet d'Inde! ce n'est pas le vainqueur de Wagram qui se laissera empoigner par un grippe-jésus de ton espèce. Merci! j'aime mieux boire à ta santé! Telle est ma manière de voir. »

Et, s'élançant dans le fleuve, il disparut à tous les yeux. Quoique habile nageur, Romeuf, dans cette circonstance et de son aveu, but un peu plus qu'il n'aurait voulu. Toutefois, cela ne l'empêcha pas de prendre terre un quart d'heure après. Son premier soin, dès qu'il se trouva sur pied, fut de chercher un gîte où il pût faire sécher ses vêtements et se reposer, ce qui ne lui fut pas difficile, parce qu'il connaissait parfaitement le pays. Tout en se réconfortant devant un bon feu, il se fit à lui-même ce raisonnement :

« Décidément, mon garçon, tu n'es pas en sûreté dans une contrée où il ne loge que des poursuivis et des poursuivants. Tu viens d'en mettre un à pied indéfiniment, et tu as un peu vexé l'autre. Tu me diras que tu as gagné la bataille de Wagram; la chose est substantielle, tout le monde le sait, quoiqu'il y en ait d'aucuns qui ne veulent pas le croire; mais n'importe, la mode des victoires est passée jusqu'à nouvel ordre; on ne consomme plus de vainqueurs ;

la morte-saison pourra durer encore longtemps dans cette partie.

« Tu pourrais ajouter que tu sais *un peu* faire roucouler une caisse d'ordonnance grand modèle, et que sous tes doigts et à ta volonté la peau d'âne se *métempsychose* en velours ; mais ce n'est plus un état à se maintenir dans le civil, aujourd'hui qu'au lieu de détachements de conscrits il nous pleut des bataillons de capucins, et que chaque église a plus de cloches que l'escadron des mamelucks de la garde n'avait de trompettes; mais suffit, point de propos incendiaires. Tes *moilliens* d'existence se trouvent donc totalement concentrés dans ton boursicot, qui contient encore une centaine de livres tournois absolument libres et indépendantes. Cent francs, c'est comme qui dirait cinq cents choppes de bière dans ce pays-ci, ou cent bouteilles de vin de France, ou enfin un millier de gouttes à une cantine quelconque, ce qui n'est pas suffisant pour subsister, même confusément. D'ici à Paris, en brûlant la moitié des étapes et à l'aide d'un pas accentué, comme disait l'instructeur des enfants de troupe, j'en aurai pour dix jours... Belle route..., tout pavé... Assez causé, mon garçon, tu quitteras la position demain matin au petit jour, comme à Wagram. Telle doit être ta manière de voir. »

En effet, le soir même, l'ex-tambour prit congé de ses hôtes, et le lendemain avant le jour il était sur la route de Paris, portant ses bagages et ses archives enveloppés dans un mouchoir qu'il avait fixé à l'extrémité d'un bâton, et six jours après il arrivait à Paris, ne sachant trop ce qu'il allait devenir, mais ne doutant pas que celui qui avait gagné la bataille de Wagram ne trouvât promptement à se faire une position.

Quinze jours s'écoulèrent pendant lesquels il s'accoutuma aux cocardes blanches et aux Prussiens, dont la vue avait suffi l'année précédente pour le mettre en fureur. Alors il se mit en quête d'un emploi en rapport avec ses moyens, qui n'étaient pas, il faut l'avouer, fort étendus ; mais il frappa vainement à plusieurs portes... Partout il fut éconduit sous divers prétextes.

« Je vois bien, se dit-il encore à lui-même, que la manière de

voir des habitants de la capitale a totalement changé depuis que ce n'est plus *l'autre* qui les gouverne. N'importe, Dieu est grand! comme m'a dit l'autre jour ce grand tralala d'Abd'halla, des mamelucks de la garde, que j'ai rencontré devant l'église Saint-Sulpice en sortant de chez ce pair de France. Dieu est grand! c'est possible; mais ce qu'il y a de positif, c'est que les Parisiens sont bien petits dans leur manière de voir. »

Un matin que, par désœuvrement, ou par habitude, le pauvre Romeuf regardait dans la cour des Tuileries défiler la garde montante, il crut reconnaître, sous l'uniforme de chef de bataillon de la garde royale, son ancien sergent Bonneville; et, après un examen attentif, il ne fut plus permis de douter que ce ne fût lui.

« C'est fini, pensa-t-il tristement, il paraît qu'on a tourné casaque sur toute la ligne... Au fait, le petit Caporal a eu des torts au vis-à-vis de M. Bonneville, qu'il n'a jamais fait avancer qu'à reculons... C'est comme avec moi..., histoire de jalousie. Voilà ce qui lui a porté malheur; ce n'est que cela... L'injustice est la mère de tous les tremblements de terre, d'après ma manière de voir. »

Tout en faisant ces réflexions, Romeuf s'était dirigé instinctivement vers le poste du Drapeau, où il se trouva tout à coup face à face avec le commandant, qui n'était autre, en effet, que Bonneville. Ce dernier le reconnut tout d'abord, et, lui tendant une main que Romeuf serra comme dans un étau :

« Eh! fit-il, c'est Romeuf, notre ancien vainqueur de Wagram!

— Moi-même, mon commandant, répondit le tambour en portant par habitude la main à la visière de sa casquette. Je vois avec plaisir, reprit-il malignement, que vous avez un peu d'avancement... Excusez, la graine d'épinards!...

— Mais non pas autant que vous pourriez le croire, mon cher. Au retour de *Bonaparte* de l'île d'Elbe, j'avais été nommé commandant de volontaires royaux, il était naturel que j'entrasse dans la garde royale avec mon grade.

— Tiens! tiens! tiens!..., fit Romeuf sur trois tons différents.

— Je ne désire plus qu'une chose, reprit Bonneville, et j'ai lieu de penser que le roi daignera m'honorer bientôt de cette faveur : c'est la croix de Saint-Louis.

— A votre place, mon commandant, je préférerais le petit brimborion du petit Caporal, il a ses agréments.

— Je vous croyais mort à l'hôpital des Oiseaux, dit Bonneville pour changer de propos. Je suis bien aise qu'on m'ait trompé. Que faites-vous maintenant?

— Rien du tout, mon commandant, je suis disponible depuis qu'on nous a tous laissés glisser dans le civil ; mais après avoir battu crânement la caisse pendant plus de quinze ans, ne plus battre que le pavé, ça me semble un peu dur.

— Vous avez eu tort de pendre au clou vos baguettes d'honneur, mon cher Romeuf, lui dit Bonneville avec dignité.

— Ce n'est pas moi, mon commandant, qui ai commis cette incohérence; mais du moment où les sacristains ont absorbé individuellement le prêt des troupiers, vous concevez...

— Allons donc! mon vieux camarade, interrompit Bonneville, ce sont des contes qu'on vous a faits. Le roi aime les anciens serviteurs; seulement, le ministre cherche de préférence la qualité, parce que maintenant la quantité n'est plus nécessaire. Mais ce n'est point un motif pour ne pas obtenir un emploi.

— Vous avez toujours une manière de voir superlative, mon commandant : vous devez vous rappeler que je vous l'ai dit jadis plus d'une fois; car, au fait, il y a eu tant de particuliers qui ont perdu leur emploi depuis que ce n'est plus l'*autre*, qu'il doit s'en trouver beaucoup de ces emplois, en cherchant bien. Malgré ça, j'ai eu beau m'appliquer, ouvrir des yeux aussi larges que la bouche d'un de nos obusiers, pas plus de places vacantes que de beurre dans les marmites d'un hôpital. Je me suis adressé au *proprillétaire du caveau du Sauvage*, au Palais-Royal, pour *permuter* avec le sauvage qui y est en pied actuellement, et que j'ai connu suffisamment avant mon malheur de *là-bas*, attendu qu'il était mon col-

lègue au 1er bataillon des chasseurs de la vieille, à preuve qu'il est né natif de Courbevoie, où, comme vous savez, nous tenions garnison en temps de calme; mais ce *proprillétaire*, qui n'est qu'un pékin, m'a évincé subrepticement, sous prétexte de taille. Oui! il a prétendu que lorsque je *blouserais* sur sa caisse roulante, les consommateurs de son établissement ne verraient que les plumes de mon bonnet, parce que le tambourin de son orchestre d'invalides était plus haut que moi! Alors j'ai été m'offrir au *circle* des frères Franconi pour *vibrer* les cimbales dans leurs évolutions militaires. « Il faut être nègre de naissance pour être admis », m'a-t-on répondu. Attrape! Enfin, partout on m'a dit : « Merci, mon brave homme, nous n'avons besoin de personne pour le quart d'heure. » Je n'ai plus qu'une seule chance, poursuivit Romeuf avec un sourire amer, c'est celle de m'incorporer dans le nouveau régiment tout formé des lapins savants que j'ai vus manœuvrer, encore hier au soir, sur le boulevard du Temple. Vraiment! ça fait plaisir à voir. Il y a surtout un petit lapereau blanc, à queue noire, qui exécute le simple roulement, mais là d'une manière... perlée, comme disait notre tambour-maître, que vous avez connu également. Mais tout cela, mon commandant, n'est qu'histoire de rire et m'amuser un instant dans votre société. Un vieux lapin tel que moi, le vainqueur de Wagram en un mot, ne peut déroger : du moins telle est ma manière de voir.»

Bonneville, qui avait souri plus d'une fois en écoutant le récit des déceptions du tambour, reprit :

« Mais, mon cher, vous n'avez donc aucun parent, aucun ami qui puisse, en attendant des jours meilleurs, vous venir un peu en aide?

— Aucun, mon commandant. Il n'y a plus d'amis à l'heure qu'il est. Quant aux parents, hélas! vous savez bien que je n'ai jamais connu ma mère, et que mon père était posthume.

— Ma foi, je n'en savais rien; en voilà la première nouvelle.

— Bah! c'est qu'apparemment on ne vous l'aura pas dit au bataillon. Je n'ai eu pour seule et unique famille qu'une espèce de par-

rain apocryphe qui était brigadier au ci-devant royal-dragons, et qui est mort en finissant ses jours à l'infirmerie des Invalides. C'est lui qui s'était chargé de mon éducation, pour laquelle il recevait un sou de haute paye. Il peut bien se vanter d'avoir joliment volé l'argent du gouvernement de son vivant. Oh! le vieux dur à cuire! Rien que d'y penser... »

En disant ces mots, Romeuf fit une grimace expressive et passa légèrement sa main sur son dos. Puis, il ajouta, en hochant la tête :

« Que voulez-vous, mon commandant! c'était la manière de voir de l'instructeur qui m'avait été donné par le gouvernement. Si on l'eût laissé faire, les jours d'inspection il eût peigné mes cheveux avec un clou.

— Mais votre mère et votre père, quels qu'ils fussent, devaient avoir des parents. N'en avez-vous donc jamais entendu parler?

— Jamais, au grand jamais, mon commandant. Tous se sont obstinés à garder vis-à-vis de moi, pauvre innocent, le plus mortifiant incognito. D'ailleurs, et en supposant, il ne saurait y avoir gras chez eux. Ma mère n'était qu'une simple vivandière de dragons, qui n'avait pour elle que la beauté du diable, comme on dit. Et puis, à Revourdin, où je suis né, tandis que l'escadron du royal-dragons y était détaché...

— A Revourdin? interrompit Bonneville avec indifférence.

— Oui, mon commandant, à Revourdin, département du Rhône. Charmant endroit, pour le dire en passant; les enfants viennent naturellement au monde dans les cantines, sur des tas de pommes de terre crues; c'est de cette façon un peu champêtre que je suis arrivé, moi qui vous parle; mais quel lit de plumes! excusez! Est-ce que par hasard vous connaîtriez ce pays-là, mon commandant?

— Oh! mon Dieu!... c'est à peine... Il y a si longtemps de cela, répondit Bonneville, en passant la main sur son front, comme quelqu'un qui cherche à rappeler un souvenir confus.

— Mais oui, mon commandant, il y a tout de même longtemps.

Il y a dans les environs de trente-trois ans; vous deviez être bien jeune alors.

— Oui, murmura Bonneville, dont le visage s'était tout à coup assombri. Puis, changeant de conversation, il reprit d'un ton de bienveillance marquée : « Voyons, mon pauvre Romeuf, j'ai mes postes à inspecter, et le temps se passe ; puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Quand on a votre manière de voir, mon commandant, on peut être certain que...

— Mon beau-frère, se hâta d'interrompre Bonneville, est lieutenant-colonel d'une des belles légions de la garde nationale ; je le prierai, si vous voulez, de vous faire entrer comme tambour-maître dans un de ses bataillons. Cela peut-il vous convenir?

— Mon commandant, la proposition est d'autant plus flatteuse, qu'elle rentre inclusivement dans ma manière de voir.

— Alors, voici ma carte; venez me trouver demain, après le relevé de la garde. Allons, mon cher, adieu, au revoir. »

Romeuf fut exact au rendez-vous, et huit jours après, l'ex-tambour des chasseurs à pied de la vieille garde se carrait fièrement à la tête d'un des bataillons de la garde citoyenne, après avoir raconté à son tambour-major et à tous les tambours sous ses ordres, de quelle manière il avait gagné à lui seul la bataille de Wagram.

XI

UNE OVATION.

Au mois d'avril 1836, on lut dans un des principaux journaux de Paris, sous le titre de *Nouvelles diverses*, l'article suivant :

« Une cérémonie touchante a eu lieu hier matin. Il s'agissait de rendre les derniers devoirs à un tambour-maître d'une des plus belles légions de la capitale. Ceux qui ne connaissaient pas Romeuf ont

pu s'étonner de voir une réunion aussi considérable de citoyens, parmi lesquels on remarquait la plupart des officiers supérieurs de cette légion, un fort détachement de la garde nationale, un peloton de ligne, ainsi qu'une nombreuse députation de tambours de toutes les autres légions de Paris. Parmi les militaires qui, ayant appartenu à l'ancienne armée, suivaient immédiatement le char funèbre, un d'eux, officier général en grande tenue, se distinguait, non pas tant par le grand cordon de la Légion-d'Honneur qui décorait sa poitrine, que par la profonde douleur dont il paraissait affligé. C'était le lieutenant-général Michelin, sous les ordres duquel Romeuf avait servi longtemps, alors que celui-ci commandait un des régiments de la vieille garde.

« M. Ducantal, avocat et capitaine dans la légion à laquelle Romeuf appartenait, a prononcé un discours sur la tombe du brave tambour. Ce discours expliquera, mieux que nous ne pourrions le faire, la vive sympathie qui avait réuni cette foule de citoyens :

« Messieurs, a dit M. Ducantal, à voir la foule qui se presse dans cette enceinte, qui croirait que c'est pour rendre les derniers honneurs à un modeste tambour? Mais c'est que ce tambour, selon les heureuses expressions de notre illustre maréchal le comte de Lobau, était, dans son genre, une des illustrations de notre gloire militaire; c'est que chacun de nous s'est fait un devoir de venir rendre hommage à ce noble débris de notre ancienne armée.

« Romeuf, né à Revourdin (Rhône), avait à peine quinze ans lorsqu'il partit avec les nombreux volontaires qui volèrent à la défense de la patrie. Engagé comme tambour dans la 32e demi-brigade, il fit toutes les premières campagnes d'Allemagne, et fut un des braves qui traversèrent le Danube à la nage; partout il se fit remarquer par sa belle conduite et son courage; mais ce n'était encore que le prélude de l'action d'éclat qui lui valut l'honneur de figurer sur le fronton du Panthéon. Ce fut à la bataille d'Arcole qu'il gagna les baguettes d'honneur, que nous avons placées avec respect sur son

cercueil, et qu'il dut son entrée comme tambour dans la garde consulaire, puis ensuite dans les chasseurs à pied de la vieille garde impériale, et, enfin, comme tambour-maître dans notre belle légion, où chacun de nous s'est montré fier de le compter au nombre de ses camarades.

« Un brevet d'honneur, signé Bonaparte, que nous avons tenu dans nos mains, porte « qu'en récompense de la conduite distin-« guée de Romeuf et de sa bravoure éclatante à l'affaire d'Arcole, « où il passa le canal à la nage sous le feu des Autrichiens, battit « la charge et donna l'exemple de l'intrépidité, le premier Consul « lui décerne des baguettes d'honneur à titre de récompense na-« tionale. » La croix de la Légion-d'Honneur, qu'il obtint en échange de ses baguettes lors de la création de l'Ordre, faisait toute la gloire et le bonheur de Romeuf; et naguère encore, sur son lit de mort, il sentait ses forces se ranimer au souvenir de ces témoignages si précieux de la sympathie de son ancien général, devenu notre Empereur à tous.

« Le nombre des actions d'éclat du tambour Romeuf serait trop long à énumérer ici, messieurs. Nous dirons seulement qu'il fut blessé quatorze fois, et qu'Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland et Wagram furent témoins de sa valeur : sa première bataille avait été Jemmapes, sa dernière fut Waterloo.

« Pendant les vingt années que Romeuf fit partie de la garde nationale parisienne, il ne cessa de donner des preuves de son dévouement, et sut, comme jadis à la grande armée, mériter par sa belle conduite l'estime de ses chefs et l'affection des tambours placés sous ses ordres.

« En honorant la mémoire de Romeuf dans cette triste circonstance, messieurs, nous honorons l'armée tout entière : que notre invincible armée reconnaisse donc, dans l'hommage que nous rendons à l'un de ses vieux représentants, les sentiments de confraternité qui nous unissent à elle ; qu'elle y voie la preuve que la garde nationale sera toujours heureuse et fière d'ouvrir ses rangs

aux défenseurs de la patrie, lorsque le temps du repos les rappellera dans leurs foyers.

« Adieu, Romeuf! adieu, intrépide tambour d'Arcole!... Sur cette terre, le fronton du Panthéon t'immortalisera, et, dans l'autre monde, s'il est un Elysée pour les braves, tu es certain d'y prendre place. »

« Après M. le capitaine Ducantal, dont les paroles éloquentes avaient produit une sensation profonde, ajoutait le rédacteur du compte-rendu, M. de Bonneville, receveur général du département de *** que, malgré son grand âge, le ministre avait mandé à Paris, et qui jadis avait été, lui aussi, un des frères d'armes de Romeuf, a prononcé, au nom de tous ses anciens camarades, sur la tombe de celui qui n'était plus, quelques mots d'adieu que sa vive émotion et la faiblesse de sa voix ne nous ont pas permis d'entendre. Mais le moment où les assistants ont éprouvé comme une sorte de saisissement douloureux a été celui où M. le lieutenant général Michelin, chargé par le major de la légion, qui conduisait le deuil, de terminer cette triste cérémonie en jetant sur le corps du défunt la première pelletée de terre, s'est avancé d'un pas chancelant vers la fosse béante. A peine l'honorable général a-t-il eu la force d'accomplir ce dernier devoir, tant son affliction était profonde; on a été obligé de le soutenir et ensuite de le porter jusqu'à sa voiture.

« Cette cérémonie, disait le journaliste en terminant, est une nouvelle preuve de la sympathie qu'inspirent en France le courage et la vertu, dans quelque rang de la société qu'ils se rencontrent. Elle doit resserrer de plus en plus les nœuds qui unissent et confondent dans l'estime nationale tous les hommes distingués par leurs services ou leurs talents; elle doit prouver aux citoyens, dans quelque condition qu'ils soient placés, qu'il dépend d'eux de recueillir les témoignages de la reconnaissance publique, et que pour cela ils n'ont qu'à imiter l'héroïsme et la probité du pauvre et modeste tambour de Wagram. »

XII

L'ENVOI.

Le receveur général de Bonneville était à peine de retour dans sa famille à ***, qu'il reçut, par les messageries de Paris, une cassette soigneusement enveloppée de toile cirée, qui portait pour suscription :

« A M. le comte de Bonneville, ancien sous-officier aux chasseurs à pied de la vieille garde impériale, ancien lieutenant-colonel de la garde royale, officier de la Légion-d'Honneur, commandeur de l'ordre du Christ, et présentement receveur général du département de ***, à ***. »

L'étrangeté de cette étiquette surprit le vieux militaire.

« Ceux qui me font parvenir cet envoi, dit-il avec humeur, n'auraient-ils pas pu me le remettre, il y a quelques jours, à mon hôtel, lorsque j'étais encore à Paris? » Puis, bientôt, se laissant aller à la bienveillance habituelle de son caractère, il ajouta : « Peut-être ne connaissaient-ils pas ma demeure. Au surplus, nous allons voir ce que cette caisse contient. »

Le receveur général fit porter la boîte dans son cabinet et s'y enferma. Une espèce de pressentiment l'avertissait qu'en l'ouvrant il allait accomplir un acte solennel. D'une main tremblante il déchira l'enveloppe de la boîte, brisa la serrure, et, à son grand étonnement, trouva les objets suivants, recouverts d'un crêpe de deuil :

1° Deux baguettes de tambour montées en argent, et sur la monture desquelles étaient incrustés ces mots : « Baguettes d'honneur « décernées par le gouvernement français à Raymond Romeuf, de « la 32e demi-brigade, né à Revourdin (Rhône), en récompense « de son beau fait d'armes et de son intrépidité au passage du pont « d'Arcole (Italie), le 27 frimaire an V de la République ; »

2° Une croix de la Légion-d'Honneur à l'effigie de Napoléon, à

laquelle manquait un des rayons, broyé sans doute à quelque combat par une balle ou par un éclat de mitraille ;

3° Un anneau d'or, dit alliance, fort usé, dans les cercles duquel on pouvait lire, gravés en caractères microscopiques, quelques mots et une date ;

4° Un petit portefeuille de peau noire et usée, qui contenait un extrait de baptême et des états de service.

Cet extrait de baptême et ces états de service étaient ceux du tambour Romeuf.

5° Enfin, un sabre du modèle de ceux que portaient les anciens soldats d'infanterie de la vieille garde impériale. La lame de ce briquet, ébréchée sur toute la longueur, attestait suffisamment l'emploi qu'en avait dû faire le propriétaire.

A ces divers objets était jointe une lettre sous enveloppe, que M. de Bonneville s'empressa de décacheter avec une indicible curiosité. Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur le comte,

« En ayant l'honneur de vous faire parvenir ces différents objets, seule richesse d'un de nos camarades, j'exécute la volonté dernière du tambour-maître Romeuf, de la *** légion de la garde nationale parisienne. Ce brave soldat, aussi calme sur son lit de mort que sur le champ de bataille, me fit prévenir, il y a huit jours environ et quelques moments seulement avant sa mort, qu'il avait à me charger d'une commission importante. Je me rendis auprès de lui.

« Mon major », me dit-il d'une voix éteinte, en me montrant ses baguettes d'honneur, sa décoration et un vieux sabre appendus à la muraille de son indigente demeure, « j'ai des choses que, d'après « ma manière de voir (ce sont ses propres expressions), je ne vou- « drais pas laisser passer à l'étalage d'un marchand de bric-à-brac « quand je serai tombé dans les pantoufles du Père éternel. Donc, « lorsque j'aurai tourné de l'œil, faites-moi le plaisir et l'amitié « d'envoyer à mon ancien sergent aux chasseurs de la vieille garde « impériale à pied, Bonneville, ces baguettes qui furent ma gloire;

« cette croix que je portais à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Fried-
« land, à Wagram, à la Moskowa, à Saint-Dizier et à Waterloo,
« et qui reçut particulièrement sur ma poitrine, à Wagram, un
« écornement si majeur, que je l'eusse portée incontinent au maître
« armurier du régiment pour la ressemeler et y mettre un béquet
« (toujours selon les expressions de Romeuf), si j'eusse pu m'en
« séparer, même en dormant. Envoyez aussi au sergent Bonneville
« les papiers contenus dans ce petit portefeuille, et surtout cet
« anneau qui a appartenu à ma pauvre mère. C'est tout ce que j'ai
« hérité d'elle, la chère femme!

« M. Bonneville a commandé depuis un bataillon de la garde
« royale. Il le méritait bien, et même il avait les capacités requises
« pour en commander deux du temps de l'Empereur, si le petit
« Caporal n'avait pas eu, à son endroit et à l'endroit de quelques
« autres, une manière de voir bien fâcheuse. Enfin, n'importe, il
« est mort, lui, sur un rocher, là-bas, et moi je meurs ici, sur
« mon lit, roulé comme un vieux bidon, dans un camp abandonné,
« uniquement parce que nous ne nous sommes jamais entendus
« relativement à quelque chose. Donc, pour en revenir à l'affaire,
« envoyez tout cela à M. Bonneville, pour le quart d'heure, m'a-t-on
« dit, receveur général du département de ***, à ***. Je connais
« son cœur; c'est à lui que je suis redevable de la situation que j'ai
« occupée dans votre légion, mon major : j'ai su apprécier la bonté
« de son caractère, et surtout sa manière de voir après notre cas-
« tille du petit poste de la Manufacture, et à l'époque de mon mal-
« heur, toujours du temps de *l'autre;* je suis sûr et certain qu'il
« conservera précieusement tous ces ustensiles pour honorer ma
« mémoire, qui ne peut être sortie de la sienne. Mon major, ajouta
« Romeuf, me promettez-vous, foi de militaire, d'accomplir,
« comme d'après le commandement de l'école de peloton, mes der-
« nières volontés? — Oui, mon cher Romeuf, lui répondis-je at-
« tendri, je m'engage, sur mon honneur, à suivre vos ordres. —
« C'est bien, continua le brave tambour. Maintenant donnez-moi

« votre main et séparons-nous, car vous savez le dicton des infir-
« miers : Quand on est mort, c'est pour pas mal de temps. Dites, je
« vous prie, à mes chefs, à mes camarades, à mes collègues et à mes
« subordonnés, que je ne les oublierai pas là-haut, en supposant
« que je sois incorporé, par faveur, dans le paradis des braves, et
« que si un jour la France prend sa revanche avec les Russes et
« les Prussiens, qui nous ont dévorés en 1814 et en 1815, et sur
« lesquels j'aurai toujours ma manière de voir, même après ma
« mort, si un jour, dis-je, les tambours de la patrie prenaient leur
« revanche, il y aura un vieux de la vieille qui battra crânement
« la charge avec eux et qui mettra la tête à la fenêtre de son caser-
« nement céleste pour les encourager. Adieu, mon major, em-
« brassez-moi. Je vous donne ma bénédiction, car j'en ai le droit
« en qualité de votre ancien : la bénédiction d'un vieux soldat qui
« meurt est comme celle d'une mère qui vous a donné la vie : elle
« porte bonheur ; du moins telle a toujours été ma manière de voir. »

« L'agonie du pauvre soldat, monsieur le comte, commença dès qu'il eut prononcé ces paroles, que je vous rapporte textuellement. Cette agonie dura encore trois heures, et les derniers mots qu'il prononça au moment suprême furent ceux de Bonneville, de Wagram et de Napoléon. Puis tout fut dit.

« Je vous demande pardon, monsieur le comte, d'être entré avec vous dans ces détails puérils ; mais ils m'ont si profondément touché, que je n'ai pu résister au désir de vous les transmettre. Je crois que, doué d'une âme telle que la vôtre, ils ne sauraient vous être indifférents. Je m'acquitte donc, avec une religieuse exactitude, de la mission qui m'a été confiée par le brave Romeuf, notre camarade, et je dépose en vos mains ces glorieux insignes d'un soldat obscur, mais qui n'en seront pas moins de véritables reliques tant que les mots Honneur et Patrie auront, dans notre pays, l'acception qu'ils ont toujours eue.

« Par une circonstance qu'il me serait impossible d'expliquer, ou plutôt par un hasard tout providentiel, le nom que vous lirez sur

l'alliance d'argent que Romeuf a portée à son doigt jusqu'à ses derniers moments en mémoire de sa mère, est celui que vous portez, et est écrit de même : *de Bonneville*. Notre pauvre camarade, ne sachant pas lire, a sans doute constamment ignoré cette inscription mystérieuse, qui cependant aurait pu l'aider à découvrir l'auteur de ses jours. Peut-être, monsieur le comte, un de vos parents a-t-il habité la petite ville de Revourdin, située dans le département du Rhône ; peut-être ce parent aurait-il séduit la pauvre jeune fille qui portait le nom de Jeanne Romeuf. Je laisse à la bienveillance, je dirai plus, à l'amitié que jadis, m'a-t-on assuré, vous portiez au tambour Romeuf, le soin d'éclaircir ce point qui offre encore un grand intérêt, quoique le fruit de cette séduction n'existe plus. Notre camarade, monsieur le comte, soutenait avec le modique produit de sa paye une vieille tante, sœur aînée de sa malheureuse mère, qu'il avait retrouvée, je ne sais comment, à Paris. Cette bonne femme, dont il était l'unique protecteur, va se trouver, par l'effet de cette mort, dans le plus complet dénûment. La pauvre infirme est âgée de près de quatre-vingts ans. Il serait digne de vous, monsieur le comte, par vos actives recherches et votre générosité bien connue, de conjurer le désespoir de cette digne femme, qui n'a plus aucun appui au monde. J'ai ouï parler, monsieur le comte, de votre haute piété, qui ne pourrait être comparée qu'à votre brillant courage dans nos jours de victoires. Je ne saurais donc douter de toute la ferveur que vous mettrez à soulager un peu la seule parente de l'homme qui est mort en invoquant votre nom et en bénissant votre souvenir.

« Veuillez agréer, monsieur le comte, l'expression des sentiments de respect et de profonde estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« ***, major de la *** légion de la garde nationale de Paris.

« Ce ... avril 1836. »

Pendant la lecture de la première partie de cette lettre, M. de Bonneville avait fréquemment porté la main sur ses yeux pour es-

suyer les larmes qui les obscurcissaient. Le paragraphe où il était question de la bague le fit tressaillir ; une vive rougeur colora subitement son front ; sa respiration devint haletante ; il trembla, lui qui n'avait jamais tremblé. La lettre achevée, il ouvrit avec une vivacité fiévreuse l'alliance d'argent, et y lut : « Louis de Bonneville, — Jeanne Romeuf, mai 1792. » A cette vue, une sueur froide inonda son visage, il tomba à deux genoux devant son bureau, cacha sa tête dans ses mains, et s'écria d'une voix brisée par la douleur :

« Jeanne !... ma pauvre Jeanne ! C'est bien vous ! Oui, vous êtes cette jeune fille que j'aimai si tendrement, et que cependant je fus obligé d'abandonner, quand les impérieux devoirs de la guerre m'appelèrent sous les drapeaux. Et quand je vous quittai vous alliez être mère ! Je vous en prends à témoin, mon Dieu ! Pourquoi faut-il que je n'aie jamais connu cette fatale circonstance ? Pourquoi n'ai-je point cherché à expliquer cette sympathie qui me poussait, malgré moi, malgré mes préventions, et aussi malgré de justes griefs, vers ce pauvre soldat, vers ce bon Romeuf ! car c'était mon fils, lui !... et il est mort !... Il est mort sans que je l'aie embrassé ! Je ne pourrai plus lui dire : Romeuf, votre sergent a demandé jadis votre grâce à notre colonel, aujourd'hui c'est votre père qui vous demande la sienne, pour avoir abandonné votre mère. Hélas ! pauvre femme, et toi, pauvre soldat, qu'aviez-vous donc fait au Ciel pour qu'il vous infligeât tant de misères, tandis que moi il m'a fait riche, tranquille, honoré ! Mais ce seul moment vous venge tous les deux ! »

Et, le visage inondé de larmes, le cœur brisé par le regret, M. de Bonneville, en prononçant ces derniers mots d'une voix entrecoupée, s'était dirigé vers le meuble sur lequel la boîte de Romeuf, cette espèce de tabernacle du soldat, avait été déposée ; puis il avait pris la décoration mutilée du tambour, il l'avait contemplée avec attendrissement, et enfin l'avait appuyée pieusement sur ses lèvres, en murmurant les noms de Jeannne et de Romeuf.

Mais bientôt il s'écria, comme un homme qui vient de prendre une détermination consolante :

« J'ai un moyen de réparer en partie la faute que j'ai commise. Il y va du repos du reste de mes jours. »

Il sonne ; son valet de chambre se présente.

« Benoît, dites à mes deux fils de venir me trouver à l'instant. »

Le domestique obéit. Les deux jeunes gens ne tardèrent pas à paraître.

« Grand Dieu ! mon père, que vous est-il arrivé ? s'écrie le plus jeune en remarquant le désordre qui règne dans le cabinet du receveur général et plus encore le visage bouleversé du comte.

— Il faut envoyer chercher le docteur, dit l'aîné en baisant avec tendresse la main de son père.

— Ce n'est rien, mes enfants, répondit M. de Bonneville. Ecoutez-moi sans m'interrompre. Il y a quarante ans et plus, poursuivit-il, j'eus l'infamie de séduire et d'abandonner une jeune fille tandis que j'habitais le château de votre grand-oncle. Un pauvre enfant fut le fruit de cette coupable liaison. Ce malheureux, abandonné par son père et privé de sa mère, qui du moins ne le quitta que pour mourir, l'infortunée ! se fit soldat. Il fut brave parmi les braves, et gagna tout d'abord des baguettes d'honneur, — car il ne pouvait être que tambour, entendez-vous? Celui qui avait oublié de lui donner un nom et du pain avait oublié aussi de lui donner une éducation, sans laquelle on ne saurait arriver à rien. — Il gagna ensuite la croix de la Légion-d'Honneur. Voilà les insignes de cet intrépide soldat : voici sa croix, voici ses états de service. Maintenant que me conseillez-vous de faire?

— Mon père, s'écrièrent spontanément les deux jeunes gens, il aut faire venir ici ce brave soldat. Nous l'aimerons comme un frère, nous le traiterons comme tel, et nous le respecterons comme notre aîné.

— Bien, mes enfants ! très-bien ! dit le comte en se levant pour presser ses fils contre son cœur ; vous êtes dignes de lui. Malheureusement ce brave soldat n'existe plus : il est mort; oui, il est mort sans m'avoir connu, sans m'avoir embrassé comme son père.

Mais une vieille sœur de sa mère, qu'il soutenait de sa modique paye de tambour, existe encore. Quelle pension dois-je lui faire? Parlez! un bon père n'est que le fermier de la fortune de ses enfants : je vous laisse le soin d'arrêter le chiffre de cette pension. »

L'aîné prit aussitôt la plume, et, après avoir consulté son frère, il écrivit quelques mots sur un papier, qu'il présenta ensuite à son père.

La pension de la vieille tante de Romeuf était fixée à mille écus.

M. de Bonneville embrassa ses deux fils avec effusion. Le lendemain les insignes glorieux du tambour Romeuf ornaient le salon du receveur-général, comme un trophée de famille, et l'inscription de rente de trois mille francs, inscrite au grand-livre, était expédiée avec une année d'arrérage au major de la *** légion de la garde nationale de Paris.

Le comte de Bonneville paya ainsi la dette du sergent des chasseurs de la vieille garde.



LE VIEUX SERGENT INSTRUCTEUR

DE SAINT-CYR

I



ar une froide matinée de février 1809, une cinquantaine d'élèves de l'Ecole militaire de Saint-Cyr étaient groupés autour d'un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, et dont l'uniforme, à la coupe un peu antique, était orné des galons de sergent sur les manches.

On disait à l'Ecole que cet habit datait de Marengo, et le sergent ne s'offensait nullement de cette accusation de vétérance, qui certes

valait bien la nouveauté des uniformes qui sortaient des ateliers de Thomassin ou de Walter. Ce sous-officier, dont la physionomie un peu dure annonçait à la fois la sévérité dans le commandement et les fatigues de la vie militaire, était chargé d'enseigner aux élèves qui se destinaient à l'arme de l'artillerie la théorie du pointage, cette théorie sans laquelle le canon n'est qu'un inutile et bruyant épouvantail.

Le vieux sergent, un des plus adroits pointeurs de l'artillerie de la garde à pied, où il avait servi avant de passer instructeur à l'Ecole, venait d'expliquer à ses auditeurs le moyen de faire arriver le plus sûrement possible un boulet à sa destination, c'est-à-dire de tuer le plus de monde à l'ennemi. Il avait interrompu, pour un instant, la démonstration de cet art, qu'il plaçait bien au-dessus de tous les autres, et il se reposait en racontant quelques épisodes de ses canonnades historiques, dont le récit ne faisait qu'appuyer davantage l'excellence de sa théorie : c'était l'exemple après le précepte.

Les élèves l'écoutaient avec intérêt, bien que le sergent ne fût pas en garde contre le danger des redites; mais ceux-ci lui pardonnaient volontiers de parler souvent de lui, car ses services étaient honorables, et on lui passait ses petits mouvements d'orgueil. Le sergent Fraboulet était donc en train de tracer en gestes et en paroles l'histoire de son dernier coup de canon, celui qu'il avait tiré à Friedland, ce dernier adieu aux Russes, et, à l'en croire, il leur avait coûté cher; mais comme il ne s'était pas aperçu que la neige commençait à tomber, il n'en continuait pas moins son récit, lorsque les élèves qui l'écoutaient l'avertirent que la position n'était plus tenable. Quelques-uns d'entre eux cherchaient même à réchauffer de leur haleine leurs doigts engourdis; d'autres, pour me servir de l'expression consacrée, *battaient la semelle*, afin de combattre l'influence d'une atmosphère glaciale. Cela n'était pas du goût du sergent qui, interrompant tout à coup son récit, blessé qu'il était dans son amour-propre d'historien, s'exhala en interpellations un peu brusques.

« Qu'est-ce que cela, messieurs? leur cria-t-il ; est-ce là la tenue d'officiers d'artillerie?

— Eh! mon Dieu! sergent, nous ne le sommes pas encore, répondit un élève.

— Mais vous le serez bientôt; et, d'après ce que je vois, il ne vous faudra que des campagnes de printemps, à moins que l'Empereur ne vous permette l'usage des chaufferettes. Est-ce qu'il fait froid?

— Mais..., sergent, il ne fait pas chaud ; et en restant ainsi à la même place et sans mouvement...

— On court risque de s'enrhumer, n'est-ce pas? Si vous aviez fait, comme moi, la guerre en Pologne, je ne sais pas trop comment vous vous en seriez tirés.

— Quand on est devant l'ennemi, on n'a jamais froid! dit un élève qui s'était rapproché du sergent pour mieux plaider la cause de ses camarades.

— C'est vrai! répondit celui-ci : l'observation est juste. Mais enfin, il faut s'accoutumer de bonne heure au froid, au chaud, à la pluie, à la neige, et, pis que tout cela, à la faim et à la soif; mais avant tout, je le répète, un officier d'artillerie ne doit pas souffler dans ses doigts. »

Cet avis, accompagné de quelques mots énergiquement accentués, de ces mots qui n'appartiennent qu'au dictionnaire des casernes, fit une vive impression sur les élèves. Les jeux cessèrent, et chacun vint reprendre, silencieux, sa place autour du sergent.

« Allons, messieurs, dit-il, pour nous réchauffer, en attendant le dîner, encore une petite leçon de pointage. »

Et, se mettant en devoir de recommencer ses démonstrations, il secoua la neige qui couvrait sa poitrine et son bonnet de police; puis il se posa devant la pièce qui était là pour l'instruction des élèves; mais à peine était-il dans cette position, que le capitaine Davillée survint et lui dit quelques mots à l'oreille. Le sergent parut frappé de la communication; il allait la divulguer, lorsqu'un geste

de ce dernier le retint. Alors le bruit du tambour rappela les élèves dans leurs quartiers ; et ce signal, qui devançait l'heure accoutumée, donna lieu aux conjectures.

« Messieurs, dit enfin le sergent en suivant la compagnie jusqu'à l'escalier qui conduisait aux salles d'étude, songez bien qu'aujourd'hui il ne faut point avoir froid. Tant pis pour ceux qui oublieront la consigne ! »

Cette simple recommandation, adressée en forme d'avis, annonçait aux élèves qu'ils devaient se préparer à une inspection extraordinaire. Etait-ce le commandant de l'Ecole qui allait les passer en revue? était-ce un inspecteur choisi par le ministre de la guerre pour examiner les élèves et lui faire un rapport sur ceux qui méritaient l'épaulette? La question se compliquait singulièrement. On aurait bien voulu interroger le capitaine Davillée sur le sens de ses dernières paroles, qui étaient une énigme ; mais le temps manquait, et d'ailleurs celui-ci était sur ses gardes. Il fallut donc se résigner à attendre les événements.

Les élèves remontèrent dans leurs quartiers, et le sergent, un peu inquiet, prit le chemin de sa chambre pour se mettre en grande tenue ; car il connaissait, lui, le nom de l'inspecteur dont l'arrivée prochaine mettait en émoi tout l'état-major de l'Ecole.

II

Les compagnies étaient sous les armes. Les capitaines adjudants-majors jetaient de temps en temps des regards inquiets çà et là pour s'assurer si quelques pieds aventureux ne dépassaient pas l'alignement, ou si un fusil trop incliné en avant ou en arrière n'annonçait pas l'inexpérience d'un *nouveau*. Mais *anciens* et nouveaux luttaient, en quelque sorte, d'aplomb et de précision. Le capitaine Saget, lui-même si exigeant, paraissait content. Sa physionomie avait dépouillé cette sévérité de l'instructeur morose qui, bien des

fois, avait lassé la patience des élèves en les faisant désespérer d'atteindre jamais à la perfection du port d'armes. Le général Bellavène, au milieu de son état-major, semblait méditer la harangue qu'il allait adresser au visiteur mystérieux dont on attendait l'arrivée. A quelque distance du commandant de l'école se tenait le sergent Fraboulet, paré d'un uniforme neuf. Il avait les yeux fixés sur les artilleurs, comme pour leur rappeler la leçon qu'il leur avait donnée touchant la température, et une telle préoccupation de la part du vétéran se concevra facilement, car la neige, qui d'abord avait été pour lui l'occasion d'une admonition sévère, menaçait de tomber de manière à causer de certaines inquiétudes au professeur de pointage. A peine même fut-il distrait de cette préoccupation par le bruit des tambours qui tout à coup battirent aux champs, et déjà Napoléon avait paru, que Fraboulet regardait encore ses élèves. Enfin il se décida à suivre l'état-major qui s'avança au-devant de l'Empereur. Ce dernier n'était accompagné que du prince de Neufchâtel et d'un aide de camp; il ne laissa pas le temps au général Bellavène de lui adresser la parole.

« Avez-vous des officiers à me donner? lui demanda-t-il un peu brusquement.

— Sire, tous les jeunes gens qui sont ici ne demandent pas mieux que de servir Votre Majesté.

— Je le sais, général; mais ce sont des officiers instruits que je veux. Combien en avez-vous ici? »

Le général hésita à répondre : la question était embarrassante.

L'Empereur apprécia le motif de cette hésitation et vint en aide au commandant Bellavène.

« Ah! ah! fit-il en souriant, je vois, général, que vous voulez me laisser juger par moi-même de l'instruction de vos élèves. Eh bien! soit... Il y a d'ailleurs longtemps que je désirais venir les visiter... Mais êtes-vous content? vos jeunes gens sont-ils dociles, studieux?

— Sire, j'ai bien ici quelques tapageurs; mais le plus grand

nombre ne mérite que des éloges; ils savent qu'en sortant de l'Ecole ils doivent commander, et...

— Et qu'ils doivent commencer par apprendre à obéir, n'est-ce pas? avait interrompu Napoléon; c'est fort bien. Combien y a-t-il en ce moment d'élèves aux arrêts?

— Deux seulement, Sire.

— Deux! fit Napoléon. C'est exemplaire; quelle faute ont-ils commise?

— Ces deux élèves s'ennuyaient ici; ils trouvaient le temps du noviciat trop long : un beau matin, ces deux messieurs ont quitté l'Ecole sans permission : j'ai fait courir après eux, et... on les a ramenés ici.

— C'est-à-dire qu'ils ont déserté, répliqua l'Empereur. Monsieur le commandant, ceci est très-grave : ces deux jeunes gens avaient-ils expliqué une telle conduite par de fâcheux antécédents?

— Sire, ils avaient été cités jusqu'alors parmi les meilleurs élèves de l'Ecole. »

Napoléon garda un moment le silence; puis, s'avançant rapidement vers le front des compagnies, il passa devant elles en les examinant avec attention : c'était un moment critique pour les capitaines. Toutefois, l'auguste inspecteur ne leur adressa aucune observation; puis, faisant signe au commandant Coteau de faire exécuter les manœuvres, il se plaça un peu en arrière, afin de mieux juger de l'ensemble.

Le maniement d'armes ne laissa rien à désirer; seulement un mouvement, qui manqua de précision dans la deuxième compagnie, arracha à l'Empereur un petit geste d'impatience; mais les élèves eurent bientôt fait oublier leur faute, et Napoléon dit assez haut pour être entendu de tous :

« A la bonne heure, c'est comme cela. »

Après la manœuvre il y eut un repos. Alors le général et les officiers qui composaient l'état-major de l'Ecole firent cercle autour

de Napoléon, qui leur parla avec éloge de la bonne tenue et de l'instruction de leurs élèves.

« Allons, messieurs, ajouta-t-il, je vois qu'on ne perd pas son temps avec vous. Avez-vous beaucoup d'élèves anciens?

— Sire, répondit le général Bellavène, il y en a fort peu qui comptent plus de quatorze ou quinze mois d'études.

— Je vous en fais mon compliment, général, à vous et à messieurs les officiers qui vous secondent. Vous direz à vos jeunes gens que je suis satisfait d'eux, sans exception. Maintenant faites défiler.»

Au roulement du tambour, chacun reprit sa place et s'aligna. Le défilé s'exécuta; et toutes les compagnies, en passant devant l'Empereur, le saluèrent des plus vives acclamations et rentrèrent dans leurs quartiers respectifs. Il ne restait plus auprès de l'Empereur que l'état-major de l'Ecole : les derniers cris des élèves venaient de se faire entendre, lorsque Fraboulet se présenta devant Napoléon.

« Ah! c'est toi, mon vieux camarade, lui dit Napoléon, qui le connaissait de longue date, car il l'avait remarqué au siége de Toulon ; est-ce que tu as quelque chose à me demander? Ton fils n'est-il pas placé dans un lycée?

— Sire, je viens d'abord vous en remercier ; mais Votre Majesté me permettra-t-elle de lui rappeler qu'il y a ici des canons et des canonniers?

— Je le sais aussi bien que toi : et après?

— Votre Majesté ne veut donc pas savoir si mes élèves entendent aussi bien la manœuvre de l'artillerie que celle du fantassin?

— Ah! je comprends : ce sera pour un autre jour, mon vieux camarade. Allons! ne te fâche pas, le temps me manque aujourd'hui. Mais, voyons, je m'en rapporte à toi ; dis-moi franchement si je puis prendre vingt-cinq officiers d'artillerie parmi tes élèves?

— Cinquante, Sire; peut-être auraient-ils encore besoin de quelques leçons de pointage; mais enfin ils savent leur affaire, je vous le garantis, foi de Fraboulet. »

Et, en disant ces mots, le vieux canonnier appliqua sa large main sur la décoration qui brillait sur sa poitrine.

« Eh bien! je les prendrai.

— Sire, est-ce que je ne pourrais pas aller avec eux? je commence à m'ennuyer un peu ici : c'est toujours la même chose.

— Est-ce que tu plaisantes? Crois-tu donc que je m'amuse, moi! Tu resteras, parce que tu m'es beaucoup plus utile à Saint-Cyr que là où tu voudrais aller. Continue à me former de bons officiers, et tes services seront ici aussi glorieux que partout ailleurs.

— J'y resterai, Sire; cependant j'aurais bien voulu envoyer encore quelques boulets aux Russes ou aux Prussiens, à votre choix.

— Je n'ai pas de peine à te croire, mon vieux camarade; mais, vois-tu, chacun son tour; et puis tes élèves apprendront à l'ennemi le nom de leur maître, et il me semble que ce sera un peu flatteur.

— Pour vous, Sire. »

Et le vieux sergent, après avoir salué militairement, se retira; il n'était pas très-satisfait, mais il fit semblant de l'être.

III

Le général Bellavène, voyant l'Empereur se disposer à quitter Saint-Cyr, lui demanda quel était le chiffre des officiers qu'il voulait lui prendre.

« Général, répondit Napoléon, mon Ecole de Saint-Cyr fournira à l'armée deux cents officiers, dont cinquante pour l'artillerie. Vous vous entendrez avec le ministre de la guerre pour dresser la liste de ceux qui méritent l'épaulette. Mais, à propos, vous m'avez parlé de deux prisonniers qui expient aux arrêts leur escapade; je crois qu'ils ont été assez punis? Si nous usions de clémence envers eux?... Ma foi! je ne serais pas fâché de les voir, car j'aime à croire qu'ils n'ont été qu'étourdis : faites-les appeler. »

Aussitôt le général fit un signe au commandant Coteau, et, quel-

ques minutes après, celui-ci revint suivi des deux élèves, qui s'approchèrent en faisant bonne contenance.

« Ah! ah! messieurs, dit l'Empereur en donnant à sa voix l'expression de la sévérité, c'est donc vous qui avez déserté l'Ecole, qui avez oublié le premier devoir d'un soldat? Répondez : pourquoi avez-vous abandonné votre drapeau?

— Sire, nous ne sommes pas des déserteurs! dit l'un des délinquants, dont une vive rougeur colorait le visage.

— Vous n'êtes pas des déserteurs! alors, où alliez-vous donc en sortant d'ici? courir la pretentaine, sans doute?

— Non, Sire, nous voulions aller à l'armée pour prendre notre place comme simples soldats. »

Et l'élève qui avait ainsi répondu à l'Empereur avait pris, en prononçant ces paroles, la main de son camarade pour témoigner de la solidarité fraternelle qui les unissait.

Napoléon fut frappé de cette réponse; mais il ne pouvait ostensiblement l'accepter pour excuse; toutefois, radoucissant un peu sa voix :

« Et vous croyez, répliqua-t-il, vous justifier ainsi?

— Sire, nous sommes coupables; mais nous avons espoir dans la clémence de Votre Majesté. Qu'elle daigne nous permettre de prendre un fusil et d'expier la faute de n'avoir pas pu attendre davantage; car nous aussi nous avons, mon camarade et moi, un père à venger.

— Vous êtes donc fils de militaires? demanda Napoléon.

— Sire, ils étaient sous-officiers dans la garde; tous deux ont été tués sur le champ de bataille.

— Et leurs fils sont de mauvaises têtes! » ajouta Napoléon.

Et, se retournant vers le commandant de l'Ecole, il échangea avec lui quelques mots à voix basse; puis, s'adressant aux deux élèves :

« Je veux bien vous pardonner, jeunes gens; mais c'est en considération des services de vos pères. Retournez auprès de vos cama-

rades, et donnez-leur à l'avenir l'exemple de la soumission. Vous resterez trois mois de plus à l'Ecole pour y apprendre à avoir de la patience : allez! »

Les deux jeunes gens saluèrent et prirent le chemin de leurs quartiers.

A ce moment, des cris de vive l'Empereur! poussés par tous les élèves, partirent des fenêtres. Ces braves jeunes gens remerciaient ainsi leur protecteur de sa clémence, et fêtaient le retour de leurs camarades.

« Général, dit Napoléon en se retirant, trois mois d'attente pour deux gaillards de cette trempe sont beaucoup trop en vérité; il ne faut pas faire les choses à demi : je les comprends dans la promotion. »

Telles furent les dernières paroles de l'Empereur.

. . . .

Huit jours après cette visite, deux cents officiers sortaient de l'Ecole pour se rendre en Allemagne. Parmi eux se trouvaient les deux élèves dont l'imprudence avait si gravement compromis l'avenir : deux ans plus tard, tous deux étaient faits capitaines, le même jour, sur le champ de bataille.



LES PETITS CADEAUX ENTRETIENNENT L'AMITIÉ.



La manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne : cet axiome vulgaire trouvait son application chez Napoléon, qui possédait à un haut degré le don exquis de distribuer les faveurs et de semer les bienfaits avec une gracieuse bonhomie. Il savait rehausser les moindres cadeaux qu'il faisait par de séduisantes paroles. Dans ces circonstances, ordinaire-

ment imprévues, le son de sa voix avait quelque chose de flatteur et de caressant ; ses yeux respiraient la bonté la plus indulgente, et son sourire, ce sourire qui suffisait à rassurer les rois dont les couronnes vacillantes étaient menacées par le gain d'une dernière victoire, se reposait sur vous avec un charme indicible.

Toutefois, l'Empereur n'était pas prodigue. Le budget de sa maison, comme celui de l'État, était tenu avec une sévérité puritaine. En veut-on la preuve? Un jour que son premier valet de chambre avait été chargé par lui de reconduire le roi de Rome auprès de Mme de Montesquiou, sa gouvernante, qui l'avait amené, Constant vint lui rendre compte de sa mission. Napoléon le retint à causer ; puis, après lui avoir légèrement tiré les oreilles, selon son habitude, et lui avoir adressé quelques questions personnelles :

« A propos, ajouta-t-il, de combien sont vos appointements?

— De six mille francs par an, Sire.

— Et Collin, savez-vous quels sont les siens?

— Sire, M. Collin a douze mille francs.

— Douze mille francs!... Constant, cela n'est pas juste. Vous êtes mon premier valet de chambre, vous ne devez pas avoir moins que mon premier contrôleur : dès à présent je double vos appointements. Allez dire à Estève de venir, je veux lui parler à ce sujet. »

Le trésorier de la couronne se présente : Napoléon l'informe de la nouvelle décision qu'il vient de prendre à l'égard de Constant.

« Sire, lui répondit Estève, les comptes de l'année sont faits. Votre Majesté a elle-même arrrêté les dépenses et signé le budget de sa maison. Pour cette augmentation de fonds, une ordonnance m'est indispensable.

— C'est juste, reprit l'Empereur, ce qui est fait est fait. Je ne dois ni ne veux rien changer à votre comptabilité ; vous la tenez trop bien pour cela, monsieur le comte Estève : je m'arrangerai autrement. C'est bien. » Et sur un signe, le trésorier-général s'étant retiré, Napoléon dit à Constant : « Jusqu'à la fin de l'année, ce sera le baron Fain qui vous donnera chaque mois cinq cents francs sur

ma cassette particulière ; l'année prochaine je ferai régulariser cette dépense, soyez-en bien sûr. »

Comme on le voit, l'emploi des moindres sommes dans la maison de Leurs Majestés était justifié avec une scrupuleuse exactitude. L'omission de quelques centimes dans un compte général eût fait encourir de graves reproches à l'intendant général de la liste civile ; mais autant Napoléon aimait, comme Sully, à se rendre raison des plus minces dépenses, autant, dans les occasions importantes, il aimait aussi à ne point calculer la portée d'une largesse ou la magnificence d'un cadeau. L'impératrice Joséphine le plaisantait quelquefois sur ce qu'elle appelait spirituellement *ses bouffées de générosité*. Napoléon lui répondait avec malice :

« Oui, moque-toi de moi ! C'est bien à toi à parler, toi qui ne te contentes pas de brûler la bougie par les deux bouts à la fois : afin d'aller plus vite, tu l'entames par le milieu.

— Cela n'empêche pas, reprenait Joséphine, que souvent tu ne sois plus prodigue que moi avec tes prétendus petits cadeaux ; je te le prouverai quand tu voudras. »

A ces paroles, Napoléon riait aux éclats et disait gaiement en se frottant les mains :

« C'est possible ; mais au moins, moi, ma chère amie, je sais ce que je fais ; j'ai mes raisons : *Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.* »

Ce dicton populaire était la grande excuse de l'Empereur dans ses accès de générosité, et il en faisait en riant une application financière et administrative.

Mais avant de parler des nombreux *petits cadeaux* que l'Empereur a faits à ceux qui servaient l'État et sa personne selon son cœur, petits cadeaux qui assuraient presque toujours ou augmentaient considérablement la position de fortune des donataires, il est bon de rectifier un fait que nous avions avancé, sur la foi promise, dans un article intitulé *le Collier de la reine Hortense*, où nous avons dit que ce joyau fut rapporté en Europe par M. le comte de Montholon,

remis à la reine Hortense elle-même à Arenenberg, et cédé par la suite au roi de Bavière, moyennant vingt-trois mille livres de rentes. Il est exact qu'un collier, qui avait appartenu à Mme la duchesse de Saint-Leu et dont la valeur avait été estimée huit cent mille francs, fut vendu au roi de Bavière ; mais ce joyau provenait de la succession de l'Impératrice Joséphine, et ne fut jamais apporté à Sainte-Hélène. Le véritable collier de la reine de Hollande, celui dont nous avons retracé dernièrement les aventures merveilleuses, aventures qui sont de la plus grande authenticité, de l'aveu même des honorables personnages qui entouraient le captif au moment de sa mort, et qui se sont plu à reconnaître l'exactitude et la précision chronologique de nos *Souvenirs intimes;* ce collier, disons-nous, fut donné par l'Empereur à son premier valet de chambre, M. Marchand, qui l'avait accompagné à Sainte-Hélène et précédemment à l'île d'Elbe. Certes, nous sommes loin de vouloir dénier aux compagnons d'exil du grand homme, à ceux qui ont volontairement suivi sa mauvaise fortune, leur part de périls et de dévouement ; mais, pour nous servir d'une expression proverbiale et non moins familière à l'Empereur, *il est bon de rendre à César ce qui appartient à César*. C'est donc à M. Marchand et non à M. le comte de Montholon que ce collier fut donné par Napoléon, qui ratifia ce cadeau si précieux par un codicille du 16 avril 1821, écrit de sa main, et où il est dit : « Je lègue mon collier de diamants à Marchand. » Une belle et bonne action de moins à M. le comte de Montholon ne peut lui faire tort, car il est riche en ce genre, et sa conduite, pendant comme après l'exil de l'Empereur, peut être proposée pour modèle à tous ceux qui placent encore la loyauté et la fidélité au rang des vertus de ce monde. Au surplus, voici comment les choses se passèrent : en donnant aujourd'hui ces détails, si pleins d'intérêt et de vérité, nous ne craignons ni d'être démenti, ni de dire que nous aurons fourni un épisode de plus à l'histoire si peu connue des derniers moments de Napoléon à Sainte-Hélène.

C'était le 27 avril 1821, huit jours avant sa mort; l'Empereur

avait passé plusieurs heures de la matinée à inventorier et à cacheter quelques objets précieux qu'il destinait à son fils.

« Je suis bien fatigué, dit-il à M. Marchand; je le sens, peu de temps me reste encore à vivre ; c'est pour cela que je veux en finir : donne-moi de ce vin de Constance que Las-Cases m'a envoyé ; une larme de cette liqueur ne saurait me faire de mal.

— Sire, lui fit observer le fidèle serviteur, cette liqueur est bien contraire à celle que le docteur Antommarchi a prescrite à Votre Majesté.

— Bah! bah! reprit Napoléon en hochant la tête, tout manque dans ce pays maudit!... Que veux-tu que j'attende?... Donne-moi un peu de ce vin, il me ranimera. Je ne veux rien faire pour abréger mes jours, mais je ne veux rien faire non plus pour les prolonger. N'ai-je pas assez vécu?... C'est là, ajouta-t-il encore avec un soupir étouffé et en appuyant sa main sur le côté droit, c'est là qu'est le mal!... Je sens comme une lame de poignard qui glisse et me déchire. »

En disant ces mots, Napoléon s'agitait dans le lit sur lequel il était assis. Devant lui étaient différents bijoux qu'il destinait, comme gage d'estime et de souvenirs, à ceux qui lui avaient prodigué leurs soins pendant sa maladie; entre autres objets, une tabatière d'or, sans aucun ornement, qu'il avait léguée au docteur Arnolt, et sur laquelle il avait péniblement gravé une N avec la pointe d'un canif. Un simple petit carré de carton qu'il tenait dans sa main gauche lui servait de pupitre pour écrire, et de l'autre main il puisait dans un encrier que lui présentait M. le comte de Montholon, placé debout près de son lit. L'Empereur avait également devant lui le collier de la reine Hortense. Il le prit, et le donnant à M. Marchand :

« Tiens, lui dit-il en souriant avec une expression indéfinissable de tristesse, j'ignore dans quel état sont mes affaires en Europe. Cette bonne Hortense m'a donné ce collier en quittant Malmaison, pensant que je pourrais en avoir besoin ; je crois sa valeur de deux cent mille francs. Pauvre collier! il a passé par bien des mains!...

Cache-le autour de ton corps, car jusqu'à présent sa destinée a été qu'il demeurât toujours caché. Lorsque tu seras en France, tu en disposeras comme tu l'entendras ; il te mettra à même d'attendre le sort que je te fais par mon testament et mes codicilles. Marie-toi honorablement ; fais ton choix parmi les familles des officiers ou des soldats de ma vieille garde. Il est beaucoup de ces braves qui ne sont pas heureux, je le sais : un meilleur sort leur était réservé sans les revers de fortune survenus à la France. La postérité me tiendra compte de ce que j'eusse fait pour eux. »

L'Empereur, affaibli par ce peu de mots, se tut ; mais ses paroles ne s'effacèrent jamais de la mémoire de M. Marchand, qui fondait en larmes, et à son retour en France il se hâta d'obéir aux dernières volontés de Napoléon : il épousa la fille de l'honorable lieutenant-général Brayer, qui a commandé longtemps à Strasbourg, et ce fut ainsi que l'ami autant que le serviteur fidèle du grand homme accomplit sa dernière prescription : *Tu épouseras la fille d'un de mes braves!* Mais revenons.

On sait l'espèce de manie qu'avait Napoléon d'improviser des mariages ; on sait avec quelle promptitude il menait ces sortes d'affaires. Malheureusement, toutes celles de ce genre qu'il arrangea ne tournèrent pas aussi heureusement qu'il l'aurait désiré, bien qu'il prît lui-même le soin de doter magnifiquement les époux. Le cadeau de noces obligé, qu'il se chargeait toujours d'offrir à la mariée, était donné avec cette délicatesse et ce bon goût qui distinguaient ses procédés intimes. La veille du mariage de celui de ses aides de camp qu'il aimait peut-être le plus, cet officier-général était de service auprès de sa personne. Napoléon lui dit alors d'un ton badin, le soir à son coucher, après lui avoir donné *l'ordre*, c'est-à-dire la dernière consigne :

« Maintenant, j'espère que tu ne vas pas oublier que c'est demain que tu te maries bien décidément.

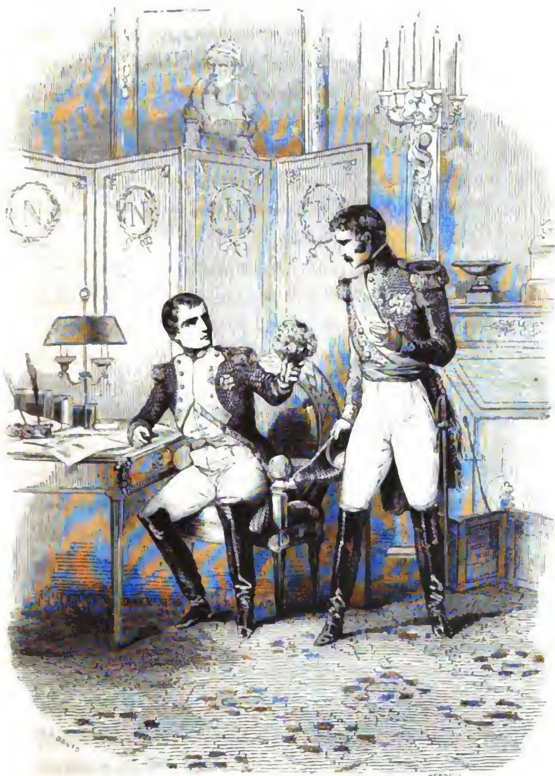
— Oh! certainement, Sire.

— Je te donne un congé de vingt-quatre heures, parce qu'il faut

que chacun fasse ses affaires; mais après-demain matin j'entends que tu reprennes ton service auprès de moi... Tu me présenteras ta femme... A propos, j'allais l'oublier : tiens, tu lui donneras ce bouquet, c'est mon bouquet de noces; tu diras à ta future que c'est de la part d'un de tes meilleurs amis; tu ajouteras que s'il n'a pas fait choix de fleurs naturelles, ce n'a été qu'afin que ce bouquet se conservât plus longtemps. Et puis, avant de te mettre au lit, informe-toi si les postes de mes *vieux lapins* sont bien chauffés, s'il y a de l'eau dans les bidons; il gèle aujourd'hui; l'administration du chauffage fait son service tout de travers; je ferai laver la tête à l'entrepreneur. Bonsoir. »

Le lendemain, après avoir admiré ces fleurs artificielles dont la fraîcheur et la délicatesse l'eussent disputé à la nature même, la jeune mariée déroula le papier qui les entourait et vit que le bouquet était attaché par une chaîne composée d'un nombre infini de perles fines, séparées de distance en distance par de gros brillants entourés de turquoises et de rubis d'Orient : c'était le plus galant joyau qu'on pût imaginer; mais le général fut moins touché de ce riche cadeau pour sa future que des paroles que l'Empereur lui avait adressées la veille : « Dis à ta femme que c'est de la part d'un de tes meilleurs amis. » Voilà quel était pour le général son véritable présent de noces.

Napoléon était pourtant avare de présents à l'égard des personnes qui composaient son service particulier. Il ne leur donnait jamais d'étrennes, et par conséquent elles ne devaient compter que sur leurs appointements, augmentés, il est vrai, de larges gratifications lorsqu'elles l'avaient accompagné, soit dans un voyage, soit dans une de ses campagnes; mais, en ce cas, l'Empereur exigeait que chacun des officiers de sa maison se fît honneur des émoluments qu'il recevait, et que son costume répondît à sa position. C'était vraiment chose extraordinaire que de voir le maître de la moitié de l'Europe s'occuper de la toilette d'un de ses huissiers; c'était au point que lorsqu'il voyait à l'un d'eux le même habit trois jours de suite, il lui disait en fronçant le sourcil :



Imp. Benard et Cie

LES PETITS CADEAUX.

« Ah! ah! monsieur, vous vous êtes bien négligé aujourd'hui! est-ce que vous seriez malade? »

En revanche, lorsqu'il remarquait à un de ses serviteurs un habit neuf et de bon goût, il ne manquait jamais de s'arrêter devant lui et de lui en faire compliment en lui disant d'un ton de bienveillante approbation :

« Monsieur, vous êtes bien beau aujourd'hui! à la bonne heure! c'est très-bien, j'aime à vous voir ainsi. »

A l'époque de son mariage avec Marie-Louise, de même qu'à celle de la naissance du roi de Rome, aucun des officiers de la maison de LL. MM. ne reçut de présent, parce que l'Empereur trouva que le chiffre des dépenses occasionnées par ces deux solennités s'était élevé beaucoup plus haut qu'il ne l'avait présumé. Cependant, dans les premiers jours de janvier 1812, et sans aucune circonstance déterminante, si ce n'était celle du jour de l'an, Napoléon dit à son premier valet de chambre, comme celui-ci finissait de l'habiller :

« Constant, continuez à me servir comme vous le faites, j'aurai soin de vous. » En même temps il lui mit dans la main trois papiers chiffonnés qui ressemblaient à des papillottes de bonbons, en ajoutant : « Voilà de mes pastilles de sucre de pommes, prenez-les; vous êtes enrhumé, elles vous feront du bien. » Et puis, ayant mis son chapeau sur sa tête, il passa sans paraître écouter les remerciements que son premier valet de chambre, plus ému de l'intérêt que son maître daignait prendre à sa santé que de la valeur de son cadeau, lui adressait le plus sincèrement du monde ; mais à peine Napoléon s'était-il éloigné, que Constant, voulant faire usage du remède, déroule les diablotins de sucre de pommes : c'étaient trois pièces de quarante francs entourées chacune d'un billet de mille francs. Nous ne savons si on trouvera bien intéressants ces détails intimes; mais ils nous ont paru propres à faire connaître le caractère de l'Empereur et ses manières habituelles avec les gens de sa maison. En outre, ces particularités peuvent faire apprécier la sévère économie qu'il apportait dans son intérieur, économie qui, chez lui, était une

règle de prudence dont il s'écartait volontiers, comme on le voit, lorsque sa générosité ou sa bonté naturelle l'y entraînait.

On sait aussi que Napoléon ne souffrait pas qu'on le fît attendre, et qu'il aimait assez à avoir tout son monde sous la main; c'est pour ces deux raisons qu'un soir, après avoir beaucoup travaillé avec Réal, il se prit à dire à ce conseiller d'État :

« A propos! avez-vous une campagne?

— Oui, Sire, répondit celui-ci, j'en ai une assez *gentillette* à cinq lieues de Paris.

— C'est trop loin : à tout moment je puis avoir besoin de vous. On ne peut vous aller chercher à cinq lieues d'ici : il faut que vous en achetiez une autre beaucoup plus rapprochée de moi, et cela tout de suite.

— Sire, je ne puis acheter une autre maison sans avoir vendu l'ancienne; Votre Majesté sait très-bien qu'on ne se défait pas d'une propriété du jour au lendemain.

— Nous ne nous entendons pas du tout, mon cher; je ne vous dis pas de vendre votre maison, moi; je vous dis au contraire d'en acheter une autre. Je comprends parfaitement qu'après avoir travaillé avec moi comme vous l'avez fait aujourd'hui, vous ayez besoin de repos, d'un peu de distraction, qu'il vous faille respirer le grand air, à une ou deux lieues tout au plus de Paris, parce que vous comprenez à votre tour que si j'ai besoin de vous, vous n'avez besoin que d'un quart d'heure pour être ici : il vous faut donc acheter une autre campagne, c'est évident.

— Sire, je comprends très-bien ce que Votre Majesté daigne m'expliquer; mais, règle générale, pour acheter il faut de l'argent.

— Eh bien, monsieur, n'avez-vous pas d'assez beaux traitements?

— Sire, je me fais honneur de la générosité de Votre Majesté; mais je ne fais pas d'économies.

— Et vous avez tort. Au surplus, faites tout ce que vous voudrez, arrangez-vous comme bon vous semblera, mais achetez une autre

campagne, achetez-la tout de suite, dès demain, il le faut, je le veux. »

Le lendemain, après la séance du Conseil d'État, que Napoléon avait lui-même présidée et à laquelle Réal avait assisté :

« Eh bien! lui demanda l'Empereur, avez-vous enfin trouvé une campagne à acheter?

— Eh! mon Dieu, Sire, ce ne sont pas les campagnes à acheter qui manquent, ce sont les *achetoirs*.

— Le mot est nouveau, reprit Napoléon en riant; mais, n'importe, cherchez toujours.

— Sire, j'aurais beau chercher, Votre Majesté sait aussi bien que moi que, grâce à elle, nous ne sommes plus au temps où les propriétés se donnaient pour rien.

— Qui sait! cherchez bien, vous dis-je; les bonnes idées viennent quelquefois en dormant. »

Le lendemain, à son réveil, Réal recevait un bon de 400,000 fr. payables à vue au Trésor et destiné uniquement à l'acquisition d'une maison de plaisance. C'est ainsi que ce conseiller devint propriétaire de la délicieuse habitation de Boulogne, que possède aujourd'hui M. le baron Rothschild.

Il arrivait quelquefois qu'un général avait besoin de se *remonter*, ou qu'un célèbre manufacturier éprouvait une gêne momentanée dans son commerce, ou enfin qu'un grand dignitaire voulait payer ses dettes; en ce cas, il suffisait de demander une audience particulière à l'Empereur pour lui faire un emprunt qu'il ne refusait jamais lorsque le solliciteur était digne d'intérêt. Après avoir écouté le réclamant, Napoléon faisait formuler à l'instant même par un de ses secrétaires une ordonnance sur sa cassette particulière de cent, deux cent, trois cent mille francs, plus ou moins, selon les besoins exprimés, remettait lui-même cette ordonnance au solliciteur. Puis, séance tenante, il se faisait faire par ce dernier une simple reconnaissance ou bien un billet à ordre de la valeur de la somme avancée,

après lui avoir fait la recommandation inévitable de donner un bon emploi à cet argent.

Un matin, à l'heure ordinaire de sa visite, Corvisart entre fort ému dans la chambre à coucher de l'Empereur.

« Qu'avez-vous donc aujourd'hui, docteur? lui demande le maître de ce ton goguenard qu'il avait toujours avec son premier médecin, vous avez la physionomie bouleversée : auriez-vous tué quelqu'un avec préméditation?

— Pardon, Sire, mais je n'ai pas sujet de rire; je viens de voir une chose qui m'a vivement affligé.

— Quoi donc!... Tous vos malades seraient-ils sur pied?

— Au contraire, Sire. Le pauvre Laville-Leroux vient de tomber frappé d'apoplexie, ici même, au bas du grand escalier de Votre Majesté.

— Comment! chez moi, docteur, s'écria l'Empereur; c'est une perte véritable pour le sénat. Diable!...

— Sire, j'ai prodigué au comte tous les soins, mais il était trop tard.

— C'est cela! toujours le même refrain, reprit l'Empereur avec un mouvement d'impatience; vous voyez bien, docteur, que vous avez tort de ne pas vouloir coucher ici; mais vous êtes d'un entêtement! Ce pauvre Laville-Leroux! c'était un brave homme; seulement il n'avait pas assez d'ordre. Tenez, Corvisart, ajouta l'Empereur avec bienveillance, puisque vous l'avez assisté à ses derniers moments, il est juste que vous soyez un de ses héritiers. Je lui ai prêté, il y a deux ans, cent vingt-cinq mille francs; il m'a fait son billet que j'ai là; je vais vous le donner, il servira à établir une sorte de compensation pour les personnes auxquelles vous avez sauvé la vie et qui ne vous ont payé que d'ingratitude. »

Corvisart apprend bientôt que le pauvre sénateur est mort insolvable, et que ses héritiers légitimes ont renoncé à la succession. En revenant le lendemain aux Tuileries comme de coutume, il dit spirituellement à l'Empereur :

« Sire, hier Votre Majesté a oublié une chose essentielle en me donnant le billet du comte Laville-Leroux.

— Quoi donc? docteur, répondit l'Empereur d'un air étonné.

— Oh! presque rien, Sire, une petite formalité. Votre Majesté n'a pas songé qu'il fallait que ce billet fût endossé par elle et passé à mon ordre pour être régulier.

— Ah! je comprends, s'écria l'Empereur en riant et en tirant une oreille à son médecin. C'est juste, docteur : vous faites bien de ne vouloir pas courir le risque d'un protêt. »

Et l'Empereur écrivit de sa main ces mots en travers du billet : « Bon pour cent vingt mille francs, à valoir sur mon compte du prochain trimestre, que le comte Estève payera à vue au baron Corvisart.

« NAPOLÉON. »

Le même jour, à peine l'Empereur avait-il fini de déjeuner, que Talma fut introduit. Il avait fait appeler le grand artiste pour le consulter sur l'effet que produirait le rôle d'une tragédie que la Comédie-Française remettait au répertoire. Après une demi-heure d'entretien, Napoléon montra au célèbre tragédien un magnifique camée antique qu'il avait reçu d'Italie : c'était une tête d'empereur romain dont le travail était admirable.

« Comment le trouvez-vous, Talma? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Fort beau, Sire.

— Est-ce que vous n'y voyez rien de particulier? Regardez-le bien.

— Sire, en l'examinant avec attention, il me semble que ce profil a une grande ressemblance avec celui de Votre Majesté.

— C'est vrai, et je suis enchanté que vous vous soyez aperçu de cette ressemblance, parce que ce camée, comme bijou, eût été une bagatelle que je n'aurais pas osé vous offrir, tandis que, comme portrait, c'est un souvenir qui vous plaira et que vous ne pouvez vous dispenser d'accepter de moi. » Et puis, il ajouta, comme d'habitude, en souriant : « Talma, les petits cadeaux entretiennent l'amitié. »

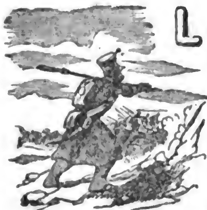
Lorsque, quelques années après, Napoléon, oublié à Sainte-Hélène, faisait au comte Bertrand l'honneur d'échanger sa montre contre la sienne, il savait encore trouver le moyen de rattacher à ce troc un souvenir de gloire pour son grand-maréchal.

« Tenez, Bertrand, lui dit-il, cette montre sonnait deux heures de la nuit, à Rivoli, lorsque j'ordonnai à Joubert d'attaquer. »

C'est ainsi que savait donner l'Empereur.



LE RÊVE RÉALISÉ.



Les victoires de l'Empire ont placé si souvent nos soldats dans des positions exceptionnelles, qu'il est naturel qu'ils aient conservé de ce temps un souvenir presque magique, et que vingt-cinq ans écoulés n'aient pu déraciner encore les espérances fantastiques de nos vieux grognards. L'histoire suivante, qui, commencée en 1806, ne se dénoua à Tours que vingt ans plus tard, c'est-à-dire en 1826 et au milieu de toute une population étonnée, ne fit qu'augmenter et fortifier ces sentiments.

En 1806, la garde impériale comptait au nombre des grenadiers de son second régiment Moreau, recrue de vingt ans, que sa taille et sa tournure martiales tirèrent du dépôt pour l'acheminer vers la Prusse, où l'Empereur concentrait ses troupes pour l'ouverture de la campagne.

Moreau était mieux qu'un joli homme, c'était un homme remarquablement beau, grand, bien pris, la figure animée, l'œil fier; un sculpteur n'aurait eu qu'à couvrir sa noire chevelure d'un casque

grec pour en faire à son gré ou Hector ou Ajax. Moreau ignorait ses avantages ; fils d'un cultivateur tourangeau, il était au village trop jeune et trop naïf pour comprendre les agaceries des jeunes filles ; il partit donc sans exciter de regrets que parmi ses compagnons. Arrivé à Bamberg, ville de Bavière où fut établi le premier quartier-général de la grande armée, Moreau se trouva sur le chemin de l'Empereur, qui fut frappé de sa figure et surtout de sa belle tenue, et dit, en le désignant du doigt :

« Celui-ci est pour ma garde. »

A ces simples paroles, le jeune soldat crut entendre remuer dans sa giberne le bâton de maréchal de France.

On était alors dans les premiers jours d'octobre ; la terre était durcie par le froid, et la seule verdure qui vînt récréer l'œil du soldat était celle de quelques bruyères, de quelques haies, de tamarins épars çà et là dans la campagne, jalons naturels pour les régiments pendant le jour, et abris des sentinelles pendant la nuit ; mais la gaieté grave de la garde s'accommodait de tout et trouvait à tout des contrastes ; les plus vieux soldats, sous le ciel pesant et brumeux de l'Allemagne, reportaient leurs souvenirs sur les campagnes riantes de l'Égypte, le soleil ardent de Thèbes, le puits du désert et la datte qui se balance sur les larges feuilles de palmier, et qui attendait jadis, pour mûrir, l'arrivée des demi-brigades ; Moreau, accroupi devant le feu du bivouac, se serrait dans son manteau et écoutait avidement tous ces discours .

« Et tout cela n'était rien, ajoutait un vieux soldat ; car du soleil, l'eau d'un fleuve et des fruits, cela se rencontre à peu près partout ; mais des sultanes !... tout le monde en a eu en Egypte ; mon caporal en avait trois, avec leurs coffrets remplis de diamants, de perles et de pastilles du sérail. »

Ce fut donc au milieu du récit de toutes ces bonnes fortunes réservées à l'armée française que Moreau parcourut une partie de la Prusse et entra dans la vaste plaine d'Iéna. Ce que l'armée y fit le 15 octobre, cette grande bataille d'Iéna qui livra Berlin à l'Empe-

reur n'a aucun rapport avec l'histoire de Moreau; seulement, nous dirons qu'il y montra une valeur digne des grenadiers au milieu desquels il combattait; et nous rappellerons qu'à la suite de cette bataille l'Empereur décréta qu'*un temple de la gloire* serait élevé à la grande armée sur la place de la Madeleine, et que ce monument n'est autre que l'église de la Madeleine, achevée aujourd'hui et dont on a changé seulement le nom et la première destination.

Après la victoire, l'armée marcha sur Berlin, en établissant des garnisons sur tous les points militaires; le bataillon dont Moreau faisait partie s'arrêta à Weimar, et lui-même fut envoyé, avec un billet de logement, à un petit château distant de Weimar d'un quart de lieue à peu près.

C'était chose curieuse à voir que la bonne mine et l'air gai de Moreau, arpentant une des routes larges et droites de la Saxe; il marchait légèrement, sans se soucier ni du poids de son sac ni de son fusil; il repassait dans son esprit les chances diverses de sa vie de six mois : en mai, paysan; en octobre, soldat et grenadier de la garde! Sa compagnie avait perdu beaucoup de monde, elle avait fait des prodiges de valeur; on nommerait des sous-officiers, on donnerait des croix, il pouvait être fait caporal! il pouvait être décoré!... Toutes ces réflexions le conduisirent jusqu'au château ou, pour mieux dire, à la maison de plaisance qu'il devait occuper militairement.

Il sonna, la porte s'ouvrit si rapidement qu'il se trouva dans la cour presque sans s'en douter : c'était un piége de l'ennemi. Deux dogues furieux l'assaillirent et cherchèrent à lui faire payer cher l'hospitalité qu'allaient lui donner leurs maîtres.

« A bas, Médor!... Ici, César!... Tout beau... Ho!... ho!... Si vous ne retenez pas vos chiens, je vais être forcé de vous en débarrasser malgré moi. »

Mais les gens de la maison faisaient la sourde oreille, et les chiens, semblables aux molosses qui attaquèrent le vieil Homère, allaient mettre en pièces le soldat, lorsque Moreau, avec la crosse de son fusil,

abattit l'un à ses pieds, et, prenant l'autre par une patte de derrière, le jeta d'un bras vigoureux contre la muraille de la cour; puis il s'avança tranquillement vers la porte principale. Elle était seulement poussée, et en entrant dans le vestibule, il vit s'enfuir de tous côtés les domestiques effrayés : c'était un sauve-qui-peut général.

D'un naturel patient et doux, Moreau aurait volontiers ramené à lui les habitants du château par de bons traitements; il faisait d'ailleurs partie d'un corps qui s'était toujours distingué par son exacte discipline; mais lâcher des chiens contre un soldat français, contre un grenadier qui venait de vaincre à Iéna, c'était aller plus loin qu'il n'est permis à la mauvaise humeur des vaincus, et Moreau comprenait qu'il avait des réparations à exiger. Il entre donc dans les appartements du rez-de-chaussée restés déserts, monte l'escalier, parcourt plusieurs pièces, et, guidé par le son d'une voix humaine, il arrive enfin dans une pièce reculée et se trouve face à face avec une jeune dame qui faisait courir ses jolis doigts sur le clavecin d'un piano.

« *Mein herr* », dit la jeune dame; puis voyant cette cocarde tricolore qui tranchait sur le bonnet à poil, et cet uniforme étranger pour elle, elle se rappela subitement les malheurs de sa patrie, et dit en faisant une révérence un peu empreinte de la raideur germanique :

« Monsieur !... »

Ses mains avaient abandonné le clavier, et elle était debout, immobile devant le jeune soldat.

Moreau a bien souvent depuis raconté cette première entrevue dans le style moitié bouffon, moitié sentimental, si familier à nos vieux soldats. Toute sa colère s'éteignit; son fusil trembla dans sa main, et cette beauté du Nord, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et sa peau plus blanche que l'hermine, lui parut bien supérieure à toutes les brunes houris de l'Egypte, à toutes les sultanes circassiennes, dont les vieux grognards lui assourdissaient les oreilles. La

jeune comtesse (Moreau était chez une comtesse de Drucken) le regardait d'un œil où perçait un intérêt mêlé d'un peu de frayeur, et jamais œil de femme ne s'était reposé sur le jeune homme ni avec autant de bonté, ni avec cette langueur caressante qui semble promettre de la tendresse tout en demandant protection.

« Vous excuserez bien mes gens, dit-elle comme une personne qui lit dans la pensée de celui à qui elle parle; il faut qu'ils soient bien malheureux pour être inhospitaliers. Ils sont coupables, sans doute; mais la douleur ne raisonne pas. »

Moreau était si ému qu'il se sentit prêt à demander pardon pour lui-même, et qu'il s'en voulut à la mort d'avoir tué un des chiens de la comtesse.

Il fut bien reçu, il habita l'appartement du maître, et ces mêmes domestiques, qui l'avaient si mal accueilli d'abord, devinrent ses serviteurs dévoués. Moreau ne s'étonnait de rien; il trouvait tout simple d'être dans un beau château, de se promener le matin dans un parc magnifique, de monter le soir dans une jolie calèche, d'être servi par des laquais galonnés, et de dîner à trois services avec Mme la comtesse. A en croire les récits miraculeux du bivouac, on en avait bien vu d'autres en Egypte! Tout naturellement il se mit à faire la cour à la comtesse; en lui faisant la cour, il l'aima, et l'amour fit ici un de ses miracles ordinaires : il inspira le jeune soldat, adoucit ses manières, délia son esprit, lui donna de la grâce et de la délicatesse. Moreau eut cette retenue, cette timidité à laquelle les femmes croient reconnaître une grande passion, ou du moins une passion sincère; la comtesse ne s'y trompa pas, et elle prit sur Moreau un empire dont sa coquetterie lui fit plusieurs fois essayer l'étendue. Le grenadier se tira de ces épreuves avec bonheur et convenance.

La comtesse Diana de Drucken était une jeune veuve sans enfants, que sa famille voulait remarier au moment de l'invasion étrangère, et qui résistait pour jouir pendant quelques années encore du doux état de veuve; la campagne de 1806 vint déranger

le plan de la famille de Drucken, et l'arrivée au château du jeune grenadier jeta dans le cœur de Diana une passion imprévue; car, il faut l'avouer, la jeune comtesse répondit à l'amour de Moreau; il était jeune, beau, vainqueur; on pouvait plus mal choisir.

L'amant heureux voyait un avenir brillant se dérouler devant lui. Il aimait véritablement, et ce fut sans aucune arrière-pensée d'ambition ou de fortune qu'il proposa sa main à la jeune veuve.

« Je ne suis, lui dit-il, qu'un des soldats de l'empereur Napoléon; mais c'est parmi eux qu'il choisit ses capitaines, et je sens que je le deviendrai. D'ailleurs, maintenant que vous m'aimez, votre patrie est la France. »

On pouvait faire plus d'une objection à ce raisonnement; mais la comtesse, soit amour, soit dissimulation, acquiesça à cette demande, ou le feignit du moins.

« Il faut, répondit le soldat, que j'en parle au gros-major, qui en dira deux mots à l'Empereur, et tout s'arrangera. »

Il était temps que Moreau fît sa demande et acquît la certitude de voir s'éterniser le bonheur dont il jouissait. L'armée allait se porter en avant, et les détachements échelonnés dans les divers cantonnements reçurent l'ordre de rejoindre le quartier-général. Moreau partit baigné des pleurs de la nouvelle matrone d'Ephèse; l'espérance d'un prochain retour adoucit cependant ses adieux. La comtesse jura d'être fidèle; le jeune soldat promit de ne pas se faire tuer et de revenir avec la croix d'honneur et l'épaulette d'officier. Il reprit son fusil, il croisa de nouveau sur sa poitrine ses blanches buffleteries, et en descendant le chemin qui l'avait conduit au château, il s'arrêtait parfois pour fixer son regard sur la plate-forme élevée, et voir la jeune comtesse agitant un blanc mouchoir en signe d'adieu. Son imagination complaisante s'égarait volontiers en mille espérances probables; les riches fermages qui l'entouraient, les bois, les vergers, les prairies, tout était à lui. L'amour de la comtesse lui donnait tout. Ses vassaux seraient Allemands, il est vrai; n'importe, il serait bon prince. Le but de sa vie était changé, son ambition s'é-

tait déplacée. Ce n'était plus le bâton de maréchal qu'il entendait bruire dans sa giberne vide, mais le parchemin du ministre scellé du grand sceau de l'Empire qui l'autorisait à épouser celle qu'il aimait, sa vie, son amour, la comtesse Diana de Drucken enfin.

Moreau rejoignit son régiment ; il se garda bien de parler de sa bonne fortune à ses camarades ; mais il alla trouver le major et lui fit sa confidence.

« Ah ! ah ! grenadier, lui dit celui-ci, nous avons donné dans l'œil à une Allemande... Très-bien ! mon garçon ; mais le *conjungo* n'est pas à l'ordre dans le régiment ; d'ailleurs l'aumônier est au dépôt ; on ne peut lui parler qu'après la campagne. »

Le régiment de la garde dont Moreau faisait partie arriva à Postdam quelques heures seulement après l'Empereur, et se rangea en bataille sur la place qui avoisine le palais de *Sans-Souci*, pour être immédiatement passé en revue. Napoléon traversa les rangs, monté sur un cheval blanc, le visage gai et souriant aux braves vainqueurs d'Iéna qui, dans quelques jours, allaient occuper Berlin ; quand il fut devant Moreau, celui-ci sortit des rangs, et, présentant les armes, il demanda la faveur de dire un mot à son Empereur.

« Parle, lui dit Napoléon.

— Sire, je voudrais me marier, si c'était votre bon plaisir.

— Au milieu d'une campagne !... Et quelle est la cantinière qui t'a séduit ?

— Sire, ce n'est pas une cantinière, c'est une dame des environs d'Iéna, qui est belle comme une payse et qui est plus riche que la femme du maire de Tours. »

L'Empereur sourit, et le jeune soldat continua :

« Cette femme me veut absolument pour son mari ; et moi, je lui ai promis d'avoir un jour la croix et d'être capitaine.

— Son nom ? dit l'Empereur.

— La comtesse Diana de Drucken. »

Le front de Napoléon devint soucieux.

« Fi donc ! dit-il, un soldat français, et de ma garde encore, s'ou-

blier ainsi, se dégrader, s'allier à une étrangère, épouser une ennemie de la France ! une mésalliance !... Va ! rentre dans ton rang. »

Et l'Empereur, en souriant, piqua les flancs de son cheval et courut au galop vers un autre point.

La campagne s'acheva ; à celle de 1806 succéda celle de 1807, puis une troisième, et, la guerre toujours se ranimant d'elle-même, nous conduisit ainsi jusqu'à cette funeste campagne de Russie, qui précéda la campagne de France, dont le déplorable dénoûment eut lieu à Fontainebleau.

Moreau était devenu sergent, il avait la croix; mais toujours enchaîné au drapeau, il blanchissait sous le harnais, et le doux souvenir s'éloignait de ses rêves sans que son amour diminuât. Il écrivait à Weimar, il écrivait à la comtesse Drucken ; mais la poste était infidèle ou la comtesse parjure. Il ne recevait pas de réponse, pas un mot, pas un souvenir. Enfin avec les Bourbons vint une paix coûteuse ; Moreau revit son vieux père et le clocher de son village. On voulut le marier avec une jeune et jolie fille ; une grosse meunière aurait volontiers mis son moulin sous la protection de son briquet et de sa croix d'honneur ; mais il était fiancé de la comtesse, et il refusa tous les partis, attendant toujours la calèche armoriée qui devait le conduire dans ses terres. Las un jour de ne voir rien venir sur la grande route, il emprunta quatre trimestres de sa pension de légionnaire, et le havresac sur le dos, avec un bâton à la main, il prit un matin le chemin de la Prusse.

Moreau n'était plus ce beau grenadier, leste, frais et dispos, qui, sur les pas de l'Empereur, courait de victoire en victoire ; mais c'était un homme rassis, dont le front était sillonné de rides et le dos un peu voûté ; par une disposition particulière aux soldats de l'Empire, il avait conservé toutes les illusions et toutes les espérances de la jeunesse.

Il arrive à Weimar, il gravit le chemin qui conduit au château de la comtesse : Diana avait disparu, les nouveaux propriétaires ne connaissaient pas cette dame, et si cette fois il ne fut pas accueilli

par des dogues irrités, il put du moins se convaincre qu'on entendait peu le français en Allemagne.

Tours le vit revenir quatre mois après, pauvre, obscur, et toujours nourrissant une espérance que ses compatriotes regardaient avec raison comme une de ces idées fixes, l'une des avenues de la folie, lorsqu'en 1826 les pavés de la grande rue de Tours retentirent tout à coup sous les pas de six chevaux de poste, attelés à une superbe berline de voyage ; un jeune homme en descendit et demanda aux premiers individus qu'il rencontra si Moreau, ancien grenadier de la vieille garde, vivait encore, et s'il habitait Tours... Le vieux soldat de Napoléon était là, assis tristement sur un banc de pierre, les deux mains appuyées sur un bâton, et réchauffant sa tête blanchie aux rayons printaniers du soleil. L'accent allemand du jeune homme parvient jusqu'à ses oreilles, il s'élance :

« C'est moi, Moreau, dit-il, second régiment, premier bataillon, seconde compagnie, que l'Empereur, à Postdam, empêcha de se marier... Ma fiancée m'appelle?... Diana m'envoie chercher?... Me voilà ! »

C'était chose attendrissante, que de voir ce vieillard à cheveux blancs relever sa tête et épanouir son visage à un souvenir d'amour.

« C'est vous? lui dit le jeune homme en l'embrassant ; montez dans cette voiture, je suis chargé de vous conduire au château de Drucken. »

Et la berline repartit au grand galop, emportant le vieux grenadier, et laissant les Tourangeaux dans l'admiration.

Madame la comtesse Diana de Drucken avait voulu effectivement épouser le jeune grenadier ; mais sa famille, après le départ des Français, trouva facilement les moyens de l'en empêcher, sans pouvoir la déterminer néanmoins à prendre un autre mari : le motif de ses refus était assez légitime pour arrêter la volonté d'une famille entière ; la faute de la comtesse, sa faiblesse pour un de nos beaux compatriotes avait eu des suites ; sans s'en douter, Moreau avait un fils au château de Drucken. Tout ce qu'on avait obtenu de la com-



Le rêve réalisé.

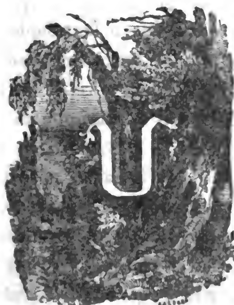
tesse, c'était de ne jamais rappeler Moreau auprès d'elle ; l'enfant avait été élevé sous le nom de sa mère et sous ses yeux.

Il est un moment où toutes les considérations humaines tombent et s'effacent devant les devoirs. La comtesse, au lit de mort, fit venir son fils, et lui déclara le nom de son père. Le jeune homme courut à Tours et enleva le vieux soldat, pour le faire jouir en Prusse d'une fortune nouvelle. Moreau, en arrivant au château de Drucken, au lieu d'accomplir des fiançailles, ne put que prier sur un tombeau : la comtesse était morte !...

En ce moment, ce brave homme achève doucement sa vie sous les yeux de son fils, au milieu d'une aisance et d'un luxe qu'il n'avait pas connus jusqu'alors ; mais cet événement naturel, quoique peu commun, a laissé des traces profondes chez les bons Tourangeaux, et surtout chez les vieux soldats qui habitent ce pays : ils sont persuadés que le grenadier de Napoléon a été enlevé par une jeune et belle princesse d'outre-Rhin, et qu'avec une couronne sur le front et un sceptre d'or en main, il règne sur cent millions d'Allemands.



PRÉDICTIONS.



Un soir de l'été de 1839, je me promenais dans le bois de Vincennes, non loin du fort, lorsque je remarquai à quelques pas de moi, planté sur une seule jambe, un homme d'une taille élevée, qui s'étayait d'une seule béquille placée sous son bras droit. Il contemplait cette couronne de petites tourelles à demi ruinées qui servent de parure au donjon. J'examinai attentivement cet homme, car ses traits ne m'étaient pas inconnus. C'était un de mes

anciens camarades du lycée Impérial, plus âgé que moi de quatre ou cinq ans. Je l'abordai et lui dis mon nom : il se le rappela parfaitement, mais sans reconnaître mes traits; il y avait trente ans que nous ne nous étions vus. La reconnaissance une fois terminée, nous nous rappelâmes mutuellement avec un vif plaisir ces souvenirs de collége qui ne s'effacent jamais de la mémoire.

« Et Saint-Laurent? lui demandai-je, celui de nos camarades avec qui vous étiez si intimement lié qu'on ne vous appelait que les *inséparables*, qu'est-il devenu?

— Il a été bien heureux! il est mort pendant la campagne de 1814; mais mort général, tandis que moi...

— Lui, général! m'écriai-je avec surprise; n'avait-il pas quitté le lycée avec vous, en 1807, pour entrer à Saint-Cyr?

— C'est vrai! et tous deux nous en sommes sortis, en 1809, lieutenants d'artillerie, de la même promotion; mais il a marché plus vite que moi, qui ne marche plus du tout, comme vous voyez. Messieurs les Espagnols ne m'ont pas même laissé de quoi me faire ajuster une jambe de bois : j'en suis réduit à la béquille. Quant à lui, c'est à l'aventure la plus extraordinaire, la plus incroyable qu'il dut un avancement rapide. Je veux vous la raconter un de ces jours, ajouta-t-il en me serrant la main cordialement, si vous me faites l'amitié de venir me demander à dîner sans façon, dans cette petite maison blanche que vous apercevez encore là-bas, à l'extrémité de la place du château. Depuis huit ans je m'y suis retiré tout à fait. »

Je le lui promis, et la semaine suivante, entre le café et le cigare, mon ancien camarade de collége satisfit ma curiosité en ces termes :

« Puisque vous savez, me dit-il, qu'en 1807, Saint-Laurent et moi nous étions encore, avec vous, au lycée Impérial que dirigeait alors cet excellent père Champagne, notre proviseur, vous devez savoir également qu'à cette époque notre carrière était tracée d'avance : nous ne sortions du lycée que pour entrer à l'Ecole Polytechnique ou à Saint-Cyr, ou enfin dans un régiment de ligne, en

qualité de sous-officier, ce qui était la pire de toutes les perspectives. Ces trois catégories étaient justes cependant : c'était à chacun selon ses œuvres et sa capacité, bien que le saint-simonisme ne fût pas encore inventé. Malgré nos trois années de mathématiques, Saint-Laurent et moi, n'ayant pas été admis à l'Ecole après nos examens, nous dûmes nous rabattre sur Saint-Cyr : notre admission eut lieu d'emblée. Nous y restâmes deux ans.

Nous comptions déjà parmi les *vétérans* de la section d'artillerie, et cependant nous n'entendions pas encore parler de *tirer nos guêtres* [1], lorsque l'Empereur mit secrètement à la disposition du général Bélavenne, notre commandant, deux cent cinquante brevets d'officiers, en lui laissant la faculté de choisir parmi ses élèves ceux des *sujets* de l'Ecole dignes de recevoir l'épaulette. Vingt-cinq seulement furent désignés pour prendre rang dans l'artillerie ; les deux cent vingt-cinq autres allaient être incorporés dans l'infanterie de bataille. Notre équipement devait être livré six jours après, et le septième nous devions quitter l'Ecole. On nous accordait une permission de huit jours pleins pour aller embrasser nos parents et leur faire des adieux qui trop souvent devaient être les derniers. Nous ignorions encore, à l'Ecole, les intentions de l'Empereur et les dispositions prises à notre égard, lorsqu'un matin on nous range en bataille dans la cour; nos tambours battirent un ban, nous présentâmes les armes, le général Bélavenne arriva en grand uniforme et fit lui-même aux élèves la lecture du décret impérial. Un cri étourdissant de *vive l'Empereur!* accueillit cette communication. Puis notre commandant remit à chacun des titulaires son livret, sa feuille de route, et l'embrassa. Cette promotion dura plus de deux heures : nos tambours durent avoir les poignets disloqués, car ils avaient battu un ban pour chacun de nous en particulier.

Notre vieil adjudant-major nous conduisit à Versailles, où ce brave officier, fatigué de nos embrassades et de nos poignées de

[1] C'est-à-dire sortir de l'école. Les élèves de Saint-Cyr employaient invariablement cette locution.

mein, nous donna ce qu'il appelait *la volée*, en faisant pour notre avancement des vœux qu'il terminait toujours par ces paroles :

« Et surtout tâchez de ne pas vous faire tuer inutilement. »

Dans cette ville, nous nous séparâmes pour aller, par sections, faire un excellent dîner et boire du champagne à la santé de l'Empereur et de nos maîtresses futures; après quoi nous nous quittâmes. Bref, six années ne s'étaient pas écoulées, que des deux cent cinquante officiers de la levée de 1809, il n'en restait pas dix; encore n'étaient-ils plus, comme moi, que des débris de combattants.

Quand nous fûmes arrivés à Paris, Saint-Laurent me proposa de passer avec lui le peu de jours que nous avions à y rester. Mes parents habitant la Basse-Bretagne, j'acceptai son offre plutôt que d'aller vivre chez mon correspondant, ancien émigré de l'armée de Condé, qui ne cessait de médire de la jeunesse et de critiquer le mode d'éducation qu'elle recevait dans les lycées et dans les écoles militaires. La famille de mon ami m'accueillit parfaitement. Nous employâmes le temps à parcourir les promenades, à nous montrer dans les cafés, dans les théâtres; nous voulions, comme on disait alors, *jouir de notre reste* et délustrer nos uniformes. Et puis il est si agréable de se voir porter les armes à chaque pas! Tout le monde nous regardait : les jeunes gens enviaient notre sort, les mères seules nous plaignaient.

La famille de Saint-Laurent ayant projeté d'aller le dimanche à Tivoli, je fus de la partie. On se sépara pour visiter par petits groupes ce jardin, qui était alors fort à la mode. Je restai avec Saint-Laurent. Il donnait le bras à sa cousine Eulalie. Ils avaient été élevés ensemble. Je savais qu'ils s'aimaient. Eulalie était ravissante de simplicité et de grâce; ce soir-là, surtout, elle semblait encore plus jolie que de coutume avec sa robe de mousseline à pois et le petit fichu de soie qui cachait ses épaules. Ses cheveux, d'un blond cendré, étaient emprisonnés dans un chapeau de paille sous lequel brillaient des yeux dont l'éclat exprimait le bonheur. Une impératrice eût été jalouse d'Eulalie.

En passant devant un bosquet sous lequel *il signor Mirobolando*, physicien et astrologue patenté de Tivoli, avait élu domicile, Eulalie pressa le bras de son cousin en lui disant de ce ton qui ne peut admettre de refus :

« Oh! je t'en prie, fais-moi dire ma bonne aventure!

— Est-ce que tu n'as pas peur que ce tireur de cartes te prédise un sinistre avenir? répondit Arthur.

— Bon! en sait-il quelque chose? Il me dirait qu'un jour tu viendrais à ne plus m'aimer, que je n'en croirais rien.

— Et s'il te disait qu'un jour je serai tué à l'armée? »

A ces mots, Eulalie éprouva un léger frisson, puis elle répondit en affectant une feinte gaieté :

« Oh! je suis sûre que non! Tu reviendras colonel, général peut-être, qui sait! Nous nous marierons et nous serons heureux, car je t'aimerai toute la vie, moi! »

Nous nous approchâmes du nécromancien; il y avait presse autour de lui. Nous attendîmes notre tour; enfin le long tuyau acoustique fut placé à la hauteur de l'oreille d'Eulalie. Tandis que Mirobolando lui débitait son répertoire, elle se prit à rire, rougit, puis devint rêveuse. Bientôt une gaieté folle éclata chez elle, et, enchantée des confidences que lui avait faites le devin, elle s'élança au bras de son cousin, qui commençait à s'impatienter, et nous nous éloignâmes de la foule.

« Eh bien! que t'a dit ce Rotomago? lui demanda Arthur.

— Je ne puis le confier qu'à toi, répondit Eulalie en me lançant un regard.

— Mon cher, dis-je aussitôt à Saint-Laurent en abandonnant son bras, la valse que j'entends me semble charmante : je vais me rapprocher pour mieux l'écouter; je vous retrouverai tout à l'heure.

— Non pas! nous allons y aller ensemble. Reste donc. Eulalie sait bien qu'entre frères d'armes il ne peut y avoir de secret. » Et, se penchant vers sa cousine, il ajouta : « N'est-ce pas, que personne ici n'est de trop? »

La jeune fille répondit avec une petite moue charmante :

« Comme tu voudras.

— Voyons, parle, et ne te flatte pas trop, reprit Arthur.

— Le magicien m'a dit d'abord que tu étais mon premier amoureux.

— Quant à cela, je ne le croirais pas de tout autre, parce que les jeunes filles ne disent jamais la vérité sur ce chapitre. Et après?

— Après, il m'a dit... Tiens, mon ami, je crois que les cartes ne disent pas toujours la vérité. Il m'a dit que tu m'aimais beaucoup.

— Il n'est pas besoin d'être sorcier pour deviner cela. »

Ici il y eut une pression de mains. La jeune fille reprit avec un gros soupir :

« Il m'a dit que nous nous quitterions dans huit jours.

— M. Mirobolando s'est trompé de six ; n'importe!

— Que tu deviendrais général, qu'un de mes parents serait tué sur le champ de bataille par un boulet de canon, et qu'il aurait la croix.

— Avant, ou après sa mort? » demanda Arthur d'un ton goguenard. Et, se retournant de mon côté en souriant : « Le boulet sera pour moi, et la décoration pour toi. L'astrologue aura confondu tout cela dans sa barbe. Continue, dit-il à sa cousine.

— Il m'a dit aussi que quelqu'un de ma connaissance ferait un grand voyage.

— Parbleu! je le crois bien : nous allons en Bavière.

— Et que je ferais un mariage superbe.

— J'en accepte l'augure. Va toujours.

— Il m'a dit encore que la personne que j'aimais, toi par conséquent, aurait un entretien particulier avec un grand monarque de la terre, relativement à une princesse étrangère, et qu'il mourrait ensuite comblé d'honneurs et de richesses, sans enfants.

— Décidément, M. Mirobolando n'est qu'un imbécile et un mauvais plaisant! Ensuite?

— Ensuite il m'a dit toutes sortes de choses dont je ne me souviens pas bien : que j'aurais des diamants, des cachemires et une calèche. Ah! j'oubliais, dit Eulalie en changeant d'inflexion de voix, que je deviendrais veuve avant l'âge, que je serais duchesse, enfin une foule de niaiseries auxquelles on ne peut croire. Quel bonheur cependant si tout cela pouvait se réaliser un jour!

— Même le veuvage! s'écria Arthur d'un ton comique. Eh bien! merci de la prédiction! celle-ci est un peu trop forte! Toi, duchesse! Mais c'est voler effrontément l'argent du public! Je deviendrais donc duc, moi?

— Ne te fâche pas : le magicien n'a pas parlé de toi.

— Tu as raison; mais alors je te demande d'avance ta protection.

— Et moi de même, mademoiselle », dis-je en m'inclinant.

Deux jours après cette promenade, Saint-Laurent et moi nous prenions la malle-poste pour aller à Munich où était le dépôt de notre régiment. Nous y arrivâmes un mois avant que le traité de paix entre la France et l'Autriche fût signé. Nous étions à la fin de 1809, année de prodiges pour la grande armée qui avait illustré à jamais les plaines de Wagram. Rien n'avait manqué à sa gloire. Elle se reposait de ses fatigues dans les environs de Vienne, où Napoléon l'avait concentrée. Notre division était venue prendre ses cantonnements dans les villages qui avoisinaient Neuwsiedell, à peu de distance d'un antique château, bâti sur une éminence, à une quinzaine de lieues tout au plus de Schœnbrunn, où l'Empereur avait établi son quartier-général. Ce vieux manoir, quoique dans la position la plus pittoresque, avait été entièrement abandonné depuis la mort de Joseph II, frère de la reine Marie-Antoinette et oncle de l'empereur d'Autriche. Il était même devenu un lieu d'effroi pour les habitants des environs qui racontaient mystérieusement que, la nuit, l'ombre de Joseph II, enveloppée de son linceul, en parcourait les longues galeries désertes, une torche à la main. Dix, vingt, cent personnes l'avaient vu; elles avaient parfaitement reconnu l'ancien monarque.

La plupart des officiers de notre régiment logeaient et prenaient leurs repas chez un nommé Spielmann, brave homme d'un caractère fort superstitieux. Un jour que nous attendions le dîner, notre hôte, pour nous faire patienter, ayant amené la conversation sur le château de Neuwsiedell, nous raconta quelques-unes des apparitions merveilleuses dont il avait été le théâtre, avec un ton de bonhomie tel, qu'il produisit un grand effet sur l'esprit de Saint-Laurent, naturellement porté au mysticisme. Il avait gardé le silence pendant ce récit que nous avions fréquemment interrompu, moi surtout, par des exclamations ironiques et de bruyants éclats de rire. Saint-Laurent, seul, avait écouté attentivement Spielmann. Lorsqu'il eut achevé de parler :

« Eh bien ! lui dit-il le regard animé, si vous voulez m'indiquer le chemin du château, je me fais fort d'y passer une nuit et de prouver aux habitants de ce pays que feu S. M. Joseph II ne revient que dans leur imagination. Je ferai plus : si, comme je le suppose, le spectre n'est qu'un adroit coquin, en chair et en os, qui ne cherche qu'à exploiter à son profit la crédulité des honnêtes gens, je m'engage à lui couper les deux oreilles et à vous les apporter, comme preuve de ce que j'avance.

— Oh! mon officier, répliqua vivement Spielmann, renoncez à ce projet, car il pourrait vous en arriver malheur. Heideloff, jeune et brave soldat, a voulu tenter de voir seulement le revenant... Hélas ! il ne l'a que trop bien vu, le pauvre garçon! Il en a perdu la raison : aujourd'hui, il est fou à lier.

— Bah ! fit Arthur, j'ai la tête bonne, moi ! et mon parti est pris. Demain soir, sans remise, j'irai faire connaissance avec l'oncle illustre de l'empereur d'Autriche. »

Nous défiâmes notre camarade d'exécuter ce projet; il se contenta de nous répondre d'un ton résolu :

« Eh bien ! vous le verrez; seulement, attendez vingt-quatre heures encore. »

Le lendemain, après notre dîner, Saint-Laurent fit tous ses pré-

paratifs; il prit son épée avec une paire de pistolets, se munit de bougies, d'une bouteille de rhum, de tout ce qu'il fallait pour faire un punch, et nous pria de l'accompagner jusqu'à la porte du château, ce que nous fîmes en passant à travers les ronces et les broussailles qui obstruaient le chemin depuis le milieu de la côte, car l'avenue qui aboutissait à l'entrée du manoir avait cessé depuis longtemps d'être fréquentée. Le jour baissait lorsque nous parvînmes à la grande porte. Saint-Laurent battit le briquet, alluma une torche et nous souhaita le bonsoir. Il entra d'un pas hardi sous la voûte qui conduisait à la cour d'honneur, et bientôt nous le perdîmes de vue.

Il était nuit close. Nous regagnâmes notre gîte sans crainte pour notre camarade : nous connaissions sa bravoure et sa présence d'esprit. Parvenus à mi-côte, nous tournâmes la tête et nous vîmes distinctement la lueur de la torche briller à travers les vitraux brisés du premier étage du château, et puis la lumière disparut à nos yeux. Mais arrivés à notre logement, nous trouvâmes Mme Spielmann livrée au plus grand désespoir. L'intérêt qu'elle portait à Saint-Laurent n'avait échappé à aucun de nous. J'avais été un des premiers à en plaisanter, non que je fusse jaloux des prévenances et des petits soins de notre hôtesse pour mon ami; mais lorsque je l'entendis me reprocher amèrement ce qu'elle appelait mon ingratitude à son égard, je l'avoue, je ne pus m'empêcher de m'accuser d'imprudence pour l'avoir ainsi poussé à tenter cette folle entreprise. Je me retirai en laissant à M. Spielmann le soin de consoler et de calmer sa femme.

A peine fit-il jour que je pressai deux de nos camarades de venir avec moi à la recherche de Saint-Laurent. Mme Spielmann était déjà sur pied. Elle joignit ses instances aux miennes.

« Allons-y en masse ! s'écria l'un de nous.

— Emmenons Spielmann ! dit un autre, il nous guidera. »

Mais celui-ci s'en défendit opiniâtrément. Toutefois, dans la crainte de nous voir abandonner notre généreuse résolution, il alla chercher

à la cave quelques bouteilles de vin du Rhin que nous commencions a vider à la santé de Saint-Laurent, lorsque tout à coup, du seuil de la porte, nous l'aperçûmes qui revenait tranquillement. Mme Spielmann, ne pouvant maîtriser sa joie, nous entraîna au-devant de lui.

Le visage de Saint-Laurent, quoique calme, était d'une affreuse pâleur : il avait les cheveux et les vêtements en désordre. Nous l'accablâmes de questions. Mais s'étant assis devant la cheminée de notre hôte, la tête appuyée dans les deux mains, il ne répondit d'abord à personne.

« Enfin, as-tu vu Joseph II? lui demandai-je avec plus d'insistance.

— Oui, me répondit-il froidement, sans changer de posture ; je l'ai vu et il m'a parlé. »

Puis il retomba dans sa rêverie. Cet aveu de Saint-Laurent, fait du ton d'un homme qui reviendrait de l'autre monde, provoqua un éclat de rire général. Quant à lui, après avoir levé lentement la tête, il se contenta de nous regarder d'un air de dédain qui provoqua de nouveaux quolibets de notre part. Le père Spielmann y mit un terme en nous servant un excellent déjeuner. Enfin, au dessert, Saint-Laurent, pressé de nouvelles questions, se décida à nous répondre autrement que par des regards équivoques, et nous dit avec l'accent d'une profonde conviction :

« Libre à vous, messieurs, de me traiter de visionnaire, puisque cela vous amuse. Hier je faisais avec vous l'esprit fort, mais aujourd'hui il ne m'est plus permis de partager votre incrédulité. Je vous demande au moins quelque indulgence, puisque vous exigez que je vous fasse le récit de ce que j'ai vu et entendu. »

Ici chacun comprima son envie de rire. Saint-Laurent, à qui cette condescendance n'échappa pas, parut nous en savoir gré, et poursuivit ainsi :

« Lorsque j'eus traversé la sombre voûte d'entrée où vous m'aviez laissé, je me trouvai dans une cour d'une vaste étendue, entièrement couverte de broussailles et de hautes herbes qui avaient

pris racine entre les interstices des pierres et des pavés. Le bruit de mes pas, la lueur de la torche que je tenais élevée au-dessus de ma tête, épouvantèrent les oiseaux de nuit qui habitaient les créneaux du manoir. Les cris les plus étranges partirent à la fois de tous côtés, et vinrent frapper mon oreille comme une harmonie diabolique. Je me dirigeai vers une porte placée au centre du bâtiment principal. Aux premiers efforts que je fis pour l'ouvrir elle céda en sifflant sur ses gonds; aussitôt, la longue et solitaire galerie qui s'offrit à ma vue retentit d'un bruit sourd et solennel : le silence le plus complet lui succéda immédiatement. Je monte les degrés du grand escalier situé à l'extrémité de cette galerie. Arrivé au premier étage, je parcours une suite d'appartements qui me paraissent n'avoir pas été habités depuis un demi-siècle; enfin, parvenu dans une grande chambre à cheminée dont la tapisserie tombait en lambeaux, mais dont les portes me paraissaient encore solides, je me décide à y passer la nuit. Je dépose sur une table mes armes et mes provisions, j'allume des bougies, et je commence à examiner minutieusement mon nouvel appartement. Une douzaine de fauteuils vermoulus, quelques meubles délabrés, composent tout le mobilier. Je vais ramasser dans les pièces qui avoisinent ma salle de réception des fragments de lambris tombés de vétusté. Je les amoncelle dans la cheminée, où bientôt une flamme pétillante s'élève. A l'aide des meubles, je barricade la porte par laquelle je suis entré, et, tout en fumant un cigare, je prépare mon punch. Le rhum était excellent, et, enfoncé dans un fauteuil que j'avais traîné devant le feu, j'attends paisiblement minuit, heure à laquelle, comme vous savez, les revenants donnent la préférence pour nous rendre visite.

« La nuit était calme. Le silence mystérieux qui régnait autour de moi n'était interrompu que par le frémissement des vitraux que le vent du nord venait heurter. Déjà ma montre avait marqué minuit et demi; je commençais, malgré moi, à me laisser aller au sommeil, tout en réfléchissant à la crédulité générale des hommes et à leur

penchant pour les choses surnaturelles. Mes yeux se couvraient d'un léger nuage, mes bougies ne jetaient plus dans l'appartement qu'une lueur douteuse, à cause de la fumée de tabac qui s'y était répandue. Enfin j'allais m'endormir tout à fait, lorsqu'un bruit lointain de pas mesurés arrive distinctement à mon oreille. Ce bruit augmente..., j'écoute respirant à peine; les pas semblent se diriger de mon côté; je saute sur mes pistolets que j'arme. Tout à coup la porte principale, vigoureusement ébranlée, cède et tombe avec fracas, en faisant rouler devant elle, comme une avalanche, les meubles qui m'avaient servi à la barricader ! »

A ces mots de Saint-Laurent, Mme Spielmann, qui s'était placée à côté de lui, sans doute pour mieux l'entendre, se rapprocha encore davantage, comme entraînée par un sentiment de peur. Son mari, au contraire, assis en face d'elle, fit un soubresaut en arrière. Tous, le cou tendu, la bouche béante, les yeux fixés sur notre ami, nous avions écouté ce récit avec une anxiété qui avait succédé à notre envie de rire.

« Eh bien! continue donc, lui dit l'un de nous ; tu t'arrêtes justement au plus intéressant!

— Est-ce que l'apparition du spectre aurait été retardée par indisposition d'acteur?

— Non, répondit Saint-Laurent après un silence, et il reprit : « Le spectre paraît, s'avance d'un pas grave, puis s'arrête à quelque distance de moi. Ce fut alors que, revenu de ma première surprise, je pus l'examiner à mon aise : un linceul blanc à larges plis le couvrait de la tête aux pieds. D'une main il tenait une sorte de bougie phosphorique qui réflétait sur sa personne une teinte blafarde ; par intervalles il appuyait l'autre main sur le côté gauche de sa poitrine, comme s'il eût ressenti une vive douleur. Son visage, quoique décharné, gardait encore des traces de beauté et de noblesse. Ses grands yeux noirs offraient un mélange de colère et de bonté ; enfin l'ensemble de ses traits avait un caractère de ressemblance avec les portraits des princes de la maison d'Autriche que vous avez tous été à



Scène nocturne.
(Prédictions.)

même de voir. « Vous êtes officier français? s'écria le fantôme d'une voix qui n'avait rien de terrestre ; auriez-vous peur d'un faible vieillard ? » Et, en disant ces mots, ses regards s'étaient portés sur les pistolets que j'avais encore dans les mains. « Je l'avouerai, lui répondis-je, à la façon un peu brusque dont vous vous êtes introduit ici, à votre aspect inattendu, je n'ai pu me défendre d'un premier mouvement de terreur. » Alors, soit par déférence, soit par générosité, soit par un sentiment que je ne saurais expliquer, je déposai mes armes sur le manteau de la cheminée : je n'avais plus aucune crainte. Le spectre parut touché de cette marque de confiance. « Je suis Joseph II, empereur d'Allemagne, poursuivit-il, et je sais qui vous êtes ; je sais pourquoi vous êtes venu dans ce château, dont j'ai tant aimé le séjour pendant ma vie. Le but de cette visite est louable. Eh bien ! jeune homme, pour vous en récompenser, je veux que cette rencontre vous soit utile, qu'elle serve à votre fortune et qu'elle contribue à la gloire de votre Empereur que j'admire ; je veux enfin qu'elle puisse assurer bientôt la paix de l'Europe. Ecoutez-moi... »

Ici Saint-Laurent se tut de nouveau, comme fâché de nous en avoir dit autant, et parut réfléchir profondément.

« Va donc ! lui dis-je ; nous aussi, nous écoutons.

— Messieurs, répliqua mon ami, je ne puis vous en rapporter davantage.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— Parce qu'il y a là un secret qui touche à de si graves intérêts politiques, qu'il n'est qu'une seule personne au monde à qui je puisse le confier.

— Et à qui donc ? nous écriâmes-nous.

— A l'Empereur, messieurs ! »

A ce nom magique : l'Empereur ! au ton d'inspiration avec lequel Saint-Laurent l'avait prononcé, continua mon acien camarade de collége, nous nous regardâmes en silence. Les uns souriaient d'un air d'incrédulité, les autres hochaient la tête en signe de conviction naissante ; M[me] Spielmann se pinçait les lèvres de dépit de n'en pas ap-

prendre davantage, et son mari semblait enchanté de la réserve de son hôte, comme s'il avait pu craindre qu'une indiscrétion vînt le compromettre aux yeux des autorités françaises qui régissaient alors la contrée. Quant à moi, ne sachant trop que penser de tout cela, je dis à Arthur, en m'efforçant de sourire :

« Soit! nous ne te demanderons plus à connaître le secret que feu sa Majesté autrichienne t'a communiqué, puisque tu ne peux le confier qu'à l'Empereur, qui ne badine pas en matière de secret; mais nous diras-tu comment s'est terminée cette étrange entrevue? Le spectre ne t'aurait-il pas aussi chargé de quelques commissions pour nous autres?

— Je vous dirai, pour terminer, répondit Saint-Laurent, que le spectre ayant cessé de parler, me fit, en signe d'adieu, une légère inclinaison de tête, se dirigea vers une petite porte qui avait échappé à mes recherches et disparut. « J'ai bien l'honneur de vous saluer; au plaisir de vous revoir », dit un de nos camarades en s'inclinant d'une façon burlesque. Le bruit de ses pas, qui se perdait dans l'éloignement, poursuivit Arthur, retentit encore quelque temps à mon oreille; puis, je n'entendis plus rien. Je m'enveloppai dans mon manteau, et je m'endormis paisiblement jusqu'à l'aube. Vous savez le reste. »

Cette aventure singulière s'ébruita bientôt dans l'armée, où elle provoqua contre Saint-Laurent une foule de plaisanteries. Le général Sorbier s'indigna même qu'un officier aussi distingué que l'était notre camarade accréditât si longtemps une fable absurde ; il le fit appeler pour le tancer de ce qu'il appelait une honteuse mystification; mais Saint-Laurent soutint son dire avec autant de fermeté que de convenance. Sorbier conta tout à Berthier. Ce dernier invita Saint-Laurent à déjeuner et le questionna vivement; mais le jeune officier se montra inébranlable.

Or, à quelques jours de là, Berthier raconte lui-même à l'Empereur la visite que Saint-Laurent a faite au château de Neuwsiedel, ainsi que l'entretien qu'il prétend avoir eu avec Joseph II, mort de-

puis près de vingt ans. L'Empereur qui, sans y croire, aime beaucoup le merveilleux, se plaît au récit de Berthier. Le lendemain, un officier d'ordonnance arrive dans notre cantonnement, porteur d'un ordre qui enjoint au lieutenant d'artillerie Saint-Laurent de se rendre à Schœnbrunn. On l'introduit dans le cabinet impérial.

« Ah ! ah ! monsieur, lui dit Napoléon, c'est donc vous qui n'avez pas craint de nouer des relations avec les revenants? Vous avez vu l'empereur Joseph? m'a-t-on dit, et vous lui avez parlé? ajoute-t-il en appuyant sur ces derniers mots.

— Oui, Sire.

— Vous êtes bien heureux ! réplique Napoléon en faisant un effort pour garder son sérieux. Et ce n'est qu'à moi, avez-vous dit, que vous pouviez confier le secret important qu'il vous a dévoilé?

— Oui, Sire, à Votre Majesté seule.

— En ce cas, je vous écoute.

— Pardon, Sire, dit respectueusement Arthur, en jetant les yeux autour de lui ; j'ai l'honneur de répéter à Votre Majesté que c'est à elle seule...

— C'est juste, je n'y songeais plus. »

Et sur un signe de l'Empereur, toutes les personnes présentes sortirent du cabinet. Saint-Laurent lui raconta d'abord la scène nocturne du château ; et Napoléon, prenant ce visage sévère qui faisait trembler les plus hardis, regarda fixement Arthur en lui disant d'un ton bref :

« A propos, monsieur, je suppose que vous n'avez pas l'intention de me faire croire à des contes de bonne femme?

— Sire, je jure sur l'honneur de mon épaulette que je ne dirai à Votre Majesté que l'exacte vérité : ma raison s'y perd, je l'avoue ; mais ce que je vais vous apprendre, Sire, s'est passé sous mes yeux ; je l'ai entendu, parfaitement éveillé. »

Saint-Laurent continua ainsi en laissant parler le spectre :

« Vous servez un grand homme. Devant lui s'ouvre un immense avenir de gloire ! Si l'ambition ne le porte pas à de folles entre-

prises, il peut surpasser, comme législateur, les plus grands hommes de l'antiquité et des temps modernes, comme il les surpasse déjà par les armes. »

En écoutant ces paroles, Napoléon avait fait un mouvement; ses sourcils s'étaient rapprochés, ses yeux lançaient des éclairs.

« Pardon, Sire, se hâta d'ajouter mon ami, ce sont les expressions textuelles dont s'est servi Joseph II à l'égard de Votre Majesté. Et..., Sire..., ce n'est pas tout.

— Continuez, monsieur; il me semble que je ne vous ai pas interrompu.

— Un enfant, exalté par un faux patriotisme, essayera d'attenter à la vie de Napoléon ; mais la Providence veille sur lui. »

Ici l'Empereur haussa les épaules en disant à voix basse :

« Cela ne me regarde pas : c'est l'affaire du ministre de la police. Qu'il s'arrange.

— Bientôt une fille des Césars recevra de ses mains la couronne impériale de France. Un fils viendra perpétuer sa dynastie.

— Ah! ah! interrompit l'Empereur en se frottant les mains, le revenant a dit cela?

— Oui, Sire.

— Au fait, il doit en savoir plus long que moi, il est de la famille : continuez.

— Mais qu'après ce grand événement il dépose le glaive, qu'il laisse l'Allemagne en paix, qu'il consolide sa puissance, et qu'il continue à faire le bonheur de ses sujets. Autrement... »

Saint-Laurent s'arrêta, l'Empereur reprit avec vivacité :

« Autrement... Pourquoi ne continuez-vous pas?

— Sire, je n'ose, répondit mon ami.

— Et moi, monsieur, je veux tout savoir ! je veux voir jusqu'où a été poussée cette mascarade. Ne craignez pas de me déplaire; parlez, je vous l'ordonne.

— Autrement, continua Arthur d'une voix émue, que votre Em-

pereur tremble de mourir encore plus malheureux que l'infortuné Charles XII!

— Diable! s'écria Napoléon d'un ton moqueur, votre revenant ne me prédit pas un avenir couleur de rose. Est-ce tout?

— Oui, Sire, tout.

— Eh bien! répliqua-t-il en se frottant les mains, c'est ce que nous verrons. Quant à vous, monsieur, je vous défends de parler de cela à personne. Je saurai si vous êtes discret. Je ne veux pas non plus que vous retourniez au château de Neuwsiedell. Je ne vous oublierai pas dans l'occasion. »

De retour chez notre hôte, Saint-Laurent ne nous dit pas un mot de son entrevue avec l'Empereur, et ce ne fut que bien longtemps après que les détails de cette entrevue me furent connus. Le mariage de Napoléon avec la fille de l'empereur d'Autriche, au commencement de l'année suivante, donna lieu à de nombreuses promotions : Saint-Laurent passa en qualité de capitaine dans l'état-major. Dès lors nous nous perdîmes de vue. J'appris, par la suite, qu'à l'époque de la naissance du roi de Rome, il avait été décoré; qu'au commencement de la campagne de Russie, Napoléon l'avait appelé auprès de sa personne comme officier d'ordonnance; et, qu'en ouvrant celle de 1813, il avait été nommé colonel, officier de la Légion-d'Honneur, et enfin, après Leipsick, général de brigade, baron...

— Un moment! dis-je ici à mon ancien camarade en l'interrompant. Je sais qu'on avançait vite en ce temps-là; mais dans tout ce que vous venez de me raconter, il me semble que rien n'a encore eu le moindre rapport avec les prédictions du magicien de Tivoli.

— Un peu de patience, m'y voici! Dans le court intervalle de la campagne de Moscou à celle de Saxe, Saint-Laurent obtint un congé d'un mois pour venir à Paris épouser M[lle] Eulalie, que Napoléon dota après avoir signé au contrat. Pendant ce temps, mon régiment avait été dirigé sur l'Espagne et incorporé dans une des divisions du général Suchet. J'étais au siége de Taragone. Suchet trouva son

bâton de maréchal sur les remparts de la place, et moi je perdis ma jambe dans la tranchée. Je fus amputé, décoré et réformé.

Je revins en Bretagne, dans ma famille, que je n'avais pas vue depuis mon entrée au lycée Impérial, et pendant longtemps je n'entendis plus parler de Saint-Laurent.

Napoléon était revenu de l'île d'Elbe. J'accourus à Paris dans l'espoir d'obtenir un emploi que j'avais longtemps sollicité et qui avait été donné au commencement de la Restauration à un vicomte ; cet emploi était devenu vacant par l'abandon volontaire qu'en avait fait le titulaire, qui n'était autre que le vieil émigré de l'armée de Condé, mon très-honoré correspondant à l'époque où j'étais à l'école militaire de Saint-Cyr.

Un matin, ayant mis mon placet dans la poche de mon ancien uniforme, je m'acheminais lentement sur ma jambe vers l'hôtel du ministre de l'intérieur, lorsque je fus accosté dans la rue du Bac par un homme que j'avais connu en Espagne. Nous nous étions perdus de vue depuis ma sortie du service. Il m'apprit qu'il était entré dans la maison civile de l'Empereur. Je lui fis part de mes espérances.

« Avez-vous quelques bonnes recommandations? me dit-il.

— Je n'en ai d'autres que mes services, mes blessures et mon dévouement bien connu à l'Empereur. N'est-ce pas assez?

— Non. Votre demande dormira trop longtemps, comme beaucoup d'autres, dans les cartons. Voici un meilleur moyen : ce soir il y a spectacle au palais ; j'ai justement un billet d'entrée dont je puis disposer. Venez. Il est impossible que dans le nombre des officiers généraux avec lesquels vous vous trouverez, vous ne rencontriez pas un ancien frère d'armes. Donnez-lui votre pétition. S'il veut la remettre lui-même à l'Empereur, je réponds du succès. Depuis son retour, Sa Majesté n'a encore rien refusé. Quant à vous, ajouta mon nouveau protecteur en jetant sur ma jambe un œil de compassion, vous réussirez, je vous le certifie.

— Ah! si mon ami Saint-Laurent n'était pas mort! m'écriai-je.

— Qu'est-ce que ce Saint-Laurent? N'était-ce pas un ancien officier d'ordonnance de l'Empereur?...

— Oui!

— Celui-là a eu du crédit, c'est vrai; mais d'autres lui ont succédé qui n'en ont pas moins que lui. Venez ce soir.

— Dans quel costume?

— Parbleu! comme vous voilà. En uniforme, avec votre décoration et vos béquilles. C'est une tenue qui sera enviée par plus d'un de vos voisins. »

Le soir, la petite salle de spectacle des Tuileries offrait à mes yeux un tableau d'une variété et d'une richesse incomparables. L'Impératrice étant indisposée, l'Empereur occupait seul une grande loge située en face de la scène. Derrière lui se tenaient debout le grand-maréchal, le major-général de la garde, les aides de camp de service, les chambellans et les pages. Dans les loges de côté les plus rapprochées de celle de Napoléon, se trouvaient les princes et les princesses de la famille impériale; à droite de la scène était la loge des ambassadeurs; à gauche et en face, celle des ministres français. Les autres loges étaient occupées par les dames de la cour, resplendissantes de fleurs et de diamants. Les femmes des maréchaux, des sénateurs, des membres du corps diplomatique, des ministres, des hauts fonctionnaires, etc., y faisaient assaut de grâce, de jeunesse, de beauté et de parure. Le parterre était rempli de généraux et de grands officiers de la maison civile et militaire de l'Empereur. Quant aux secondes loges et au cintre, toutes les places étaient occupées par des personnes qui, comme moi, avaient obtenu des billets. Les huissiers du palais faisaient l'office de contrôleurs. MM. les pages remplissaient les fonctions d'*ouvreuses*. Pendant les entr'actes, qui furent très-courts, des valets de pied, en grande livrée, circulèrent partout, distribuant avec profusion des glaces, des gâteaux et du punch.

Dès le commencement du spectacle, qui avait été pour moi la chose la plus indifférente, une femme jeune encore avait attiré toute mon

attention. Sa ressemblance avec M[lle] Eulalie, avec la veuve de mon ami Saint-Laurent, veux-je dire, m'avait intrigué. Quoique cette dame me parût avoir pris de l'embonpoint, je ne pouvais douter que ce ne fût elle. Je m'adressai à mon voisin de droite, que je jugeai être un chambellan de LL. MM., à son habit rouge brodé d'argent.

« Cette dame, lui dis-je, n'est-ce pas la baronne de Saint-Laurent?

— Non, monsieur, c'est la duchesse de Gatziano.

— Ah! je croyais cette dame veuve d'un officier général que j'ai beaucoup connu autrefois.

— Elle a été veuve en effet, mais elle s'est remariée l'année dernière avec le duc de Gatziano, ministre plénipotentiaire du royaume d'Italie. »

J'étais assis à l'entrée du parterre, où je m'étais placé en ma qualité d'officier amputé; je sortis pendant l'entr'acte pour prendre l'air. Je rencontrai dans le couloir l'obligeant ami qui le matin m'avait donné le billet. Il me demanda si je n'avais pas fait quelques bonnes rencontres relativement à ma pétition.

« Oui, lui dis-je, mais il y a trop longtemps que j'ai perdu de vue cette personne; je n'oserais m'adresser à elle.

— Qu'importe! ne soyez pas si scrupuleux. D'un jour à l'autre un ordre de l'Empereur peut la renvoyer à son corps.

— C'est une duchesse!

— Vraiment! laquelle donc?

— La duchesse de Gatziano, la veuve de mon ancien ami le général Saint-Laurent, dont je vous parlais ce matin.

— C'est l'Empereur qui l'a mariée en secondes noces à l'île d'Elbe. Je me charge de vous présenter. Après le spectacle, trouvez-vous dans le salon d'attente qui précède le grand vestibule. La duchesse est très-rieuse, très-obligeante; elle a un grand crédit. Avez-vous votre placet?

— Il est dans ma poche.

— Très-bien! Au revoir. »

Le spectacle achevé, je suivis la duchesse de Gatziano qui, arrivée dans le salon d'attente, s'assit auprès de quelques femmes en attendant qu'on vînt lui annoncer sa voiture ; mon protecteur me conduisit en face d'Eulalie et lui dit :

« Madame la duchesse me permettra-t-elle de lui ramener un réfractaire ? »

Je saluai avec la grâce d'un homme qui n'a qu'une jambe. Eulalie m'accueillit avec bienveillance. Je lui remis mon placet ; elle s'en chargea en m'assurant qu'elle me recevrait avec plaisir le lendemain matin.

Rentré chez moi, je réfléchis à ce qui venait de m'arriver, et je me rappelai alors les prédictions du magicien de Tivoli, qui se trouvaient réalisées à la lettre. Tout cela me préoccupa tellement, que toute la nuit je ne rêvai que magicien, apparitions, boulet de canon, duchesse et diableries.

Le lendemain, je me présentai à l'hôtel de la duchesse de Gatziano, faubourg Saint-Honoré. Elle me reçut dans un négligé à la mode du temps : des pantoufles de tricot de soie, un peignoir de cachemire blanc qui dissimulait sa taille devenue un peu forte, et un petit voile d'angleterre posé en marmotte sur sa tête blonde. Elle s'excusa avec une spirituelle coquetterie de ce qu'elle n'avait pas encore trouvé le moment de se faire ôter ses papillottes par sa femme de chambre.

« Je vous reçois en ami », ajouta-t-elle avec un sourire bienveillant ; puis elle regretta beaucoup que le duc, son mari, fût absent (l'Empereur l'avait chargé d'une mission), parce qu'elle aurait été charmée de me présenter à lui. Je l'écoutais avec ravissement ; mais malgré le respect que son titre et sa position dans le monde devaient naturellement m'imposer, je l'interrompis tout à coup au milieu d'une phrase par un éclat de rire inextinguible qui dut lui paraître fort inconvenant. Je venais de lire distinctement sur une de ses papillotes ma signature, et sur l'autre ces mots : *Monseigneur... de votre excell...* Plus de doute ! ma supplique avait été employée en papillotes.

Il me fallut cependant expliquer cet excès de gaieté : je le fis avec franchise. Eulalie rougit un peu, mais comme elle avait de l'esprit, elle en rit avec moi. Ses papillotes lui rappelèrent ainsi que la veille je lui avais remis un placet à la sortie du spectacle de la cour. J'aurais longtemps cherché une transition pour l'en faire souvenir si en arrivant j'eusse été assez malheureux pour la trouver coiffée.

Il est une chose surtout que je ne trouvai ni l'occasion ni la volonté de lui rappeler, c'est l'ancienne amitié qui m'unissait à son premier mari. De son côté, Eulalie ne me parla pas plus de Saint-Laurent que s'il n'eût jamais existé!

Bref, huit jours ne s'étaient point écoulés après cette visite que j'avais obtenu du ministre, je ne sais comment, l'emploi que je désirais. »

A cet endroit de son récit, mon ancien camarade fit une pose et m'offrit un porte-cigare.

« J'espère, lui dis-je en allumant celui que j'avais accepté, que vous dûtes enfin croire aux prédictions?

— Moi ? fit-il en chargeant une vieille pipe d'écume de mer, au contraire, j'y crois moins que jamais. Je ne vous ai pas encore tout dit.

— Il me semble que vous venez de me donner la morale : cette rencontre à la cour avec la veuve de Saint-Laurent devenue duchesse; la place obtenue par sa protection...

— Vous n'y êtes pas; la véritable morale, la voici. Je ne voulus pas quitter Paris sans rendre une visite d'adieu au brave général Daumesnil, alors gouverneur de Vincennes, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt, peut-être à cause de l'espèce de conformité qui existait entre nous, veufs l'un et l'autre de la même jambe. Je vins ici. Dans notre conversation, il fut question de Saint-Laurent, qu'il avait beaucoup connu, lorsqu'il faisait partie de l'état-major de l'Empereur.

— C'est bien malheureux, dis-je au général, qu'il soit mort en 1814 ; il serait certainement maréchal de France aujourd'hui. »

A ces mots Daumesnil me regarda d'un air ironique.

« Que me dites-vous là, mon cher? Il est très-heureux au contraire qu'il ait rencontré un boulet sur son chemin, car autrement savez-vous où il serait allé tôt ou tard ?... Aux galères.

— Je ne vous comprends pas, mon général.

— Croyez-vous que l'Empereur soit homme à se laisser mystifier impunément comme l'a mystifié Saint-Laurent, tout brave et excellent officier qu'il était? Et cependant, si jamais quelqu'un a été comblé de faveurs, c'est lui. Vit-on jamais dans l'armée un avancement plus rapide? Ce serait scandaleux, si ce n'était bouffon. Que voulez-vous! l'Empereur n'en fait jamais d'autres lorsqu'il s'engoue d'un individu.

— Mais, mon général, répliquai-je, l'avancement de Saint-Laurent n'eut d'autre cause, dit-on, que les avertissements qu'il donna à l'Empereur, d'après les révélations qui lui avaient été faites par Joseph II. J'ai ouï dire à des personnages haut placés dans la confiance de Sa Majesté, que Napoléon avait voulu récompenser dans la personne de Saint-Laurent celui qui l'avait averti du danger qu'il courait à Schœnbrunn avant que Straaps tentât de l'assassiner; celui peut-être qui, le premier, lui inspira l'idée d'épouser Marie-Louise; celui enfin qui lui avait prédit la naissance du roi de Rome.

— Laissez-moi donc, mon cher, interrompit brusquement Daumesnil en haussant les épaules; et vous avez pu croire à de semblables sornettes, vous?

— Mais..., oui, mon général, et je n'ai pas été le seul.

— Je ne vous dirai qu'un mot, reprit-il : ces révélations, ces apparitions, tout cela, dis-je, n'a jamais existé que dans la tête fêlée de Saint-Laurent.

— Cependant, mon général, répliquai-je froidement, j'étais du nombre de ceux qui, le soir, le conduisirent au château de Neuwsiedel, où il passa la nuit. J'étais présent, le lendemain matin, lorsqu'il revint nous faire le récit de son entrevue avec l'ancien monarque autrichien : je le sais bien peut-être!

— D'accord! mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'avant de s'endormir dans ce château, comme il le fit fort tranquillement et sans être dérangé par personne, il but la bouteille entière de rhum qu'il avait apportée avec lui ; il se grisa et rêva tout ce qu'il vous débita depuis ainsi qu'à l'Empereur.

— Serait-il possible! m'écriai-je.

— C'est l'exacte vérité, reprit-il en riant de mon étonnement. Parbleu! je dois le savoir, puisqu'il me l'avoua avant de mourir, et que cette idée d'avoir pu tromper l'Empereur sans le vouloir, car il était alors de bonne foi, attristait encore ses derniers moments. Soit amour-propre, soit crainte, il n'avait jamais osé démentir la fable enfantée par son cerveau dans un moment d'hallucination.

— Et l'Empereur a su la vérité?

— Je lui en parlais encore avant son départ pour l'île d'Elbe; il se contenta de me répondre froidement : « C'est possible, mais Saint-Laurent a bien deviné. Toutes ses prévisions ont été justifiées par l'événement. » Puis il a changé subitement de conversation.

— Voilà, mon cher ami, ce que le général Daumesnil m'a dit, à moi, en 1815, répliqua mon vieux camarade en secouant dans la paume de sa main les cendres de sa pipe. Et il ajouta d'un air triste : « Ce n'était pas le seul imposteur que l'Empereur eût dans son entourage; mais par malheur, de tous les menteurs auxquels il eut affaire, ce fut le seul qui lui dit la vérité. »

A ces mots, je lui tendis la main en signe de remerciement, et je m'apprêtai à le quitter : il était tard.

« Revenez quelquefois à Vincennes, me dit-il encore en me serrant cordialement la main dans les deux siennes, j'ai bien d'autres choses à vous conter. »

Je le lui promis

LA REINE HORTENSE.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

« . . . . Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie,
Ils entendent du ciel le cantique lointain. »
Victor Hugo.



Il y a des noms et des événements que leur solennité même semble soustraire à l'histoire contemporaine, et qui attendent, non pour être appréciés, mais pour être consacrés comme ils doivent l'être, une époque lointaine de recueillement et de maturité.

La louange des plus hautes qualités auxquelles l'humanité puisse s'élever est un écueil pour l'histoire tant qu'elles ornent encore la terre : juste, elle paraît exagérée au lecteur froid ou partial ; modérée, elle est imparfaite pour le lecteur sensible.

Si nous n'avions consulté que notre cœur, ou un sentiment respectueux des convenances, nous nous serions contenté d'écrire ici :

HORTENSE-EUGÉNIE DE BEAUHARNAIS,
Née le 10 avril 1783 ;

REINE DE HOLLANDE,
24 mai 1806 ;

MORTE
DUCHESSE DE SAINT-LEU,
5 octobre 1837.

Mais nous devons des faits au lecteur, et ces noms, ces qualités, ne sont qu'un éloge.

Nous laissons à des historiens plus habiles et plus éloquents le soin d'écrire une si noble vie. Quant à nous, les faits ont aussi leur éloquence, et la relation la plus fidèle devient le meilleur panégyrique.

Hortense-Eugénie de Beauharnais, reine de Hollande, duchesse de Saint-Leu, était née à Paris, le 10 avril 1783, dans la maison qu'habitait Mme Renaudin, tante de sa mère, Joséphine Tascher de La Pagerie, qui avait épousé le vicomte Alexandre de Beauharnais.

Quelques années plus tard, c'est-à-dire en 1787, une sorte de rupture ayant éclaté entre Mme de Beauharnais et son mari, Joséphine, que son aïeule désirait revoir, partit pour la Martinique et emmena sa fille, qui n'était encore qu'une enfant. A cette époque, les hommes de couleur annonçaient hautement la résolution de reconquérir leurs droits naturels; une crise terrible et prochaine semblait inévitable. Un soir, les cris : *Au feu! aux armes!* viennent tout à coup jeter l'alarme dans l'habitation de Joséphine; des détonations d'armes à feu lui font deviner le danger qui la menace; elle enlève précipitamment sa fille du berceau où elle dormait, l'enveloppe à la hâte dans un rideau, s'élance hors de la maison et court, à peine vêtue, jusque sur le port où un capitaine français, touché de compassion, consent à la recevoir sur son bord.

Mme de Beauharnais revint donc à Paris vers la fin de l'année 1790, et se logea à l'hôtel des Asturies, rue d'Anjou-Saint-Honoré. C'est là que les griefs que le vicomte croyait avoir contre sa femme disparurent devant la justification pleine de franchise et de dignité que lui donna Joséphine, et jamais la petite Hortense ne passa de moments plus heureux que ceux qui suivirent cette réconciliation; mais ils furent de courte durée. Sa mère fut bientôt traînée en prison et son père à l'échafaud. Hortense, restée seule avec son frère, allait se trouver sans appui, sans moyens d'existence, car les biens de leurs parents avaient été séquestrés et le scellé immédiatement apposé partout, lorsque Mme Holstein, ancienne voisine de campagne de Mme de Beauharnais, qui avait vu élever les deux enfants, les

recueillit chez elle; et, tout le temps que dura la détention de leur mère, leur prodigua les soins les plus touchants. Ces premières épreuves du sort préparèrent de bonne heure la jeune Hortense à supporter courageusement les revers qui devaient l'assaillir un jour.

Mme de Beauharnais, ayant enfin recouvré la liberté, plaça sa fille dans le célèbre pensionnat de Saint-Germain, dirigé alors par Mme Campan, tandis qu'Eugène fut placé à Paris, chez M. Verdière, instituteur. Quelques mois après, Mme Campan avait été chargée d'apprendre aux deux enfants que leur mère allait devenir Mme Bonaparte, et, dans leur ignorance de l'avenir, ceux-ci se montrèrent fort affligés de savoir qu'ils allaient avoir un beau-père. Hortense resta à Saint-Germain pendant le voyage que fit sa mère en Italie, en 1796, où elle accompagna son mari qui venait d'être nommé général en chef; Eugène, quoiqu'à peine âgé de quatorze ans, suivit son beau-père en qualité d'aide de camp.

Dès son arrivée chez Mme Campan, Hortense avait captivé l'amitié de ses compagnes. C'est là qu'elle trouva cette amie de sa vie, Mlle Cochelet, qui naguère encore était sa lectrice, et cette sœur véritable, cette âme tendre et pure, Adèle Auguié, sœur de la maréchale Ney, qui, dans la suite, épousa M. de Broc, et devint sa dame d'honneur lorsque le royaume de Hollande lui échut en partage.

Après les événements du 18 brumaire, Hortense sortit de pension et ne quitta plus sa mère; elle vint avec elle habiter, aux Tuileries, un petit appartement meublé le plus simplement du monde. Transportée si jeune encore au milieu d'une cour nouvelle, toute remplie de la gloire du premier Consul, son beau-père, elle ne changea rien à ses habitudes laborieuses et à ses utiles délassements. Le fragment d'une lettre de Mme Campan, écrite à cette époque à *son élève chérie,* ainsi qu'elle l'appelait, est curieux à lire aujourd'hui, comme développement des belles qualités de l'âme et de la simplicité de caractère de son auguste élève.

« J'aime à me rappeler, cher ange, lui disait cette femme célèbre, vos premières et sages alarmes sur cet élan que prit votre fortune;

j'aime à les rappeler à vous-même. Elles étaient un pressentiment trop justifié depuis. Vous souvenez-vous de cet air si abattu avec lequel vous nous disiez, à la pauvre Adèle (Mme de Broc) et à moi : « Mon beau-père est une comète dont nous ne sommes que la queue; « il faut le suivre sans savoir où il nous porte. Est-ce pour notre « bonheur? est-ce pour notre malheur? » Et ce jour, en regardant une jolie figure qui représentait la roue de la fortune, vous me dîtes : « Il faut toujours avoir les yeux là-dessus : tantôt en haut, « tantôt en bas. » Et cette impatience de votre tendre mère, de ce que vous ne descendiez pas pour le moment du dîner, à la Malmaison, le premier Consul étant déjà entré dans la salle à manger, ce qui la fit monter à votre appartement, où vous faisiez ce beau paysage, pour vous gronder et vous demander si vous comptiez gagner votre pain en artiste pour travailler avec une telle ardeur; et votre réponse si philosophique pour votre âge : « Ma chère maman, dans le siècle « où nous sommes nés, qui peut nous répondre que cela ne sera « pas? » etc.

Déjà la fille de Joséphine avait été recherchée par ce que la France comptait alors de plus riche et de plus illustre : mais elle avait constamment refusé les partis qu'on lui avait offerts. Napoléon, qui regardait son frère Louis comme un fils, parce qu'il l'avait en quelque sorte élevé, désirait vivement lui donner sa belle-fille en mariage; les enfants qui naîtraient de ces deux personnes, également chères, devant être adoptés par lui. Dans cette union, la politique et les convenances étaient peut-être plus écoutées que les sentiments secrets des jeunes gens; quoi qu'il en soit, ce mariage se fit le 7 janvier 1802, à une heure du matin, dans la chapelle des Tuileries, en présence de Napoléon, de Joséphine et des consuls Lebrun et Cambacérès. Louis avait à peine vingt-quatre ans; Mlle de Beauharnais n'en comptait pas plus de dix-huit, et cependant cette union, bien que convenable en apparence, n'en fut pas moins, pour Mme Louis surtout, une source de longs chagrins dont elle semblait se consoler en cherchant à faire le plus de bien possible.

Ce fut aux prières et aux sollicitations de la princesse Louis que, dans les premiers jours de l'Empire, Armand de Polignac, le marquis de Rivière et Lajolais, tous trois impliqués dans la conspiration de Georges Cadoudal, et condamnés à mort, furent redevables de la vie.

De son mariage avec le frère de Napoléon, Mme Louis eut un premier fils, puis un second, qui fut baptisé à Fontainebleau par le pape Pie VII, après le sacre. Jusque-là ces deux enfants étaient destinés à succéder à l'Empire, avenir bien magnifique sans doute ; mais dans ce progrès si rapide de la fortune, Hortense demeura la même : ces pompes impériales, par lesquelles le génie même de Napoléon s'était laissé éblouir quand sa gloire en avait si peu besoin, la trouvèrent toujours modeste, naturelle et corrigeant, par la simplicité de son âme, cette grandeur extérieure qui lui était imposée.

En 1806, le sort ayant placé Mme Louis sur le trône de Hollande, elle fut malheureuse de son élévation même, et ne le cacha pas, car il lui fallait quitter la France et sa mère. Son départ fut encore marqué par un bienfait : M. de Montmorency vint la supplier d'intercéder auprès de l'Empereur en faveur de Mme de Gesvres, que Fouché avait exilée de Paris. La reine se rend à Saint-Cloud, représente à l'Empereur l'extrême rigueur de son ministre qui avait expatrié une femme âgée de plus de quatre-vingts ans, sans fortune et dernière descendante de Duguesclin. Napoléon, étonné, lui répond :

« Écrivez à l'instant à M. de Montmorency que, non-seulement Mme de Gesvres peut revenir à Paris, mais que, comme seule descendante de Duguesclin, dès ce moment je lui accorde sur ma cassette 6,000 fr. de pension, avec le rappel d'une année. De mon côté, je vais écrire au ministre de la police en conséquence. »

Hommage éclatant rendu par l'Empereur à la valeur patriotique, et qu'elle méritera toujours, à quelque temps, à quelque cause qu'elle appartienne.

En Hollande, au mois de mai 1807, la plus grande infortune qui puisse briser le cœur d'une mère vint frapper celui de la reine. Son fils aîné mourut. Jamais on ne vit l'Impératrice Joséphine en proie à un chagrin plus concentré. Il semblait que la menace d'un divorce était dans chacune des larmes de sa fille. Il nous serait impossible de bien peindre le naturel charmant de cet enfant. L'infernale méchanceté qui a poursuivi Napoléon jusque dans ses affections les plus saintes a fait, de la ressemblance morale que le jeune prince avait avec lui, à cause de la fermeté qu'annonçait déjà son caractère et de la fierté de son jeune cœur, un sujet de calomnie tellement infâme, ou plutôt si absurde, que nous croirions nous manquer à nous-même si nous voulions seulement essayer de le réfuter. Aussi arriva-t-il plus d'une fois à Napoléon de sourire à l'avenir de la France en contemplant cet enfant. Un jour qu'il venait de passer une revue, il avait déposé son épée et son chapeau sur un des siéges de son cabinet. Le petit prince, accoutumé à être gâté par son oncle qui le laissait toucher à tout dans son cabinet, s'empare de l'épée, la passe en bandoulière autour de son cou, place sur sa tête le fameux chapeau, qui lui descend jusqu'au menton, et se met à marcher derrière l'Empereur avec beaucoup de gravité, en faisant avec sa voix, qu'il tâche de grossir, un *rrrran plan plan* de tambour, qui rappelle une des marches des grenadiers de la vieille garde. Napoléon fut singulièrement touché de cette scène, et embrassa tendrement le petit tapageur.

La reine quitta la Hollande pour chercher, non pas des consolations (quelle est la mère qui se console de la mort de son enfant!) mais au moins un adoucissement au désespoir qui la tuait. Elle se rendit aux eaux de Cauterets, où elle se fit adorer, ainsi que partout où on avait le bonheur de la posséder. Et comment n'eût-elle pas été chérie? Elle rachetait les conscrits et dotait les jeunes filles pauvres. Dans son palais, la calomnie n'eut jamais de prise auprès d'elle, sans doute parce qu'elle avait été beaucoup calomniée elle-même, et que, mieux que personne, elle savait tout ce que la haine peut inventer de faux pour perdre un ennemi. N'aimant pas à en-

tendre parler mal des autres, il arriva un jour qu'une de *ses dames* hollandaises voulut faire quelques caquets sur des femmes qu'elle recevait, et que cette dame qualifiait d'*orangistes* et de *révolutionnaires*, la reine lui répondit froidement :

« Madame, je suis ici étrangère à tous les partis ; je reçois tout le monde également bien, parce que j'aime à penser du bien de tout le monde, et que je n'éprouve d'impression défavorable que de ceux qui me disent du mal des autres. »

L'instant du divorce approchait; le courage de Joséphine allait être mis à la plus forte épreuve. L'Impératrice, sentant qu'elle aurait besoin des consolations de sa fille pour supporter le coup affreux qui devait la frapper, elle et sa famille, l'appela auprès d'elle. Une fois Joséphine descendue du premier trône du monde, ses petits-fils n'avaient plus l'espoir d'y monter ; ils perdaient, sinon le présent, du moins l'avenir. Eh bien ! dans les délibérations si pénibles qui préparèrent ce grand événement, pas une réflexion pour le retarder, pas un mot pour retenir cette couronne qui échappait à ses enfants ne sortit de la bouche de la reine. La noblesse du sacrifice en égala l'étendue ; mais aussi, dès ce moment, devenue plus nécessaire à sa mère qu'à son mari, sa santé d'ailleurs devenant de plus en plus chancelante, elle se sépara du roi. Louis lui-même désirait cette séparation ; depuis quelques années, les chagrins s'étaient trop accumulés dans le cœur de la reine pour qu'ils ne dussent pas consumer sa vie.

Au printemps de 1813, elle partit pour les eaux d'Aix, en Savoie, après avoir laissé ses enfants à la Malmaison, bien que ces sortes de séparations fussent toujours pour cette tendre mère un grand sujet d'alarmes.

Un matin, après le déjeuner, c'était le 10 juin, la reine monte en calèche avec quelques dames de sa maison et se dirige vers la jolie cascade de Grésy, située à deux lieues d'Aix. Bientôt la voiture est laissée sur la route, et l'on s'approche du moulin que desservent les eaux du torrent. Pour le bien voir, il fallait passer

sur une planche posée en travers d'un petit bras d'eau qui allait d'une vitesse effrayante ; la reine, avec la légèreté d'une sylphide, touche à peine le pont mobile qu'elle est déjà de l'autre côté ; Mme de Broc la suit, mais le pied lui manque et elle disparaît dans le gouffre. La reine, qui est seule sur le rocher de l'autre bord, pousse un cri affreux et, ne pensant qu'à son amie, arrache son châle de dessus ses épaules, le jette dans le gouffre en en retenant un des bouts, et appelle à grands cris celle qui ne peut plus lui répondre. La planche ayant été entraînée, la reine, au risque de sa vie, s'élance sur l'autre bord et appelle du secours : on arrive de toutes parts, on veut l'emmener parce qu'on craint l'état de torpeur dans lequel elle est plongée...

« Non ! s'écrie-t-elle, j'y suis décidée, je ne quitterai pas d'ici qu'on n'ait retrouvé son corps. »

Et, s'asseyant au pied d'un arbre, la tête dans ses mains qu'elle inonde de larmes, n'ayant plus ni force ni espoir, elle répète d'une voix entrecoupée :

« Mon Dieu ! que vous ai-je fait pour me traiter si cruellement? N'étais-je pas déjà assez malheureuse? »

Enfin, après des efforts inouïs, on parvint à retrouver le corps de Mme de Broc, qui n'était plus qu'un lambeau. Rien ne saurait peindre le désespoir de la reine; sa douleur ne trouva de consolation que dans de nouveaux bienfaits : de retour à Aix, elle crut ne pouvoir mieux consacrer la mémoire de son amie qu'en fondant un hôpital pour les pauvres de la ville.

A l'approche des alliés, en 1814, elle rejoignit l'Impératrice sa mère à Navarre. Là, une femme fort honorable, Mme de La Colinière, vint la supplier de s'intéresser à un de ses neveux, M. de Charrette, qui s'était soustrait au service des gardes d'honneur et avait été impliqué dans le procès intenté à ceux de ses camarades qui avaient attenté aux jours de M. Philippe de Ségur, leur colonel. Ce jeune officier dut à la reine de ne pas être fusillé.

Il est un spectacle qui contriste l'âme et la révolte : c'est celui de

la patrie envahie. Nul n'en souffrit d'un cœur plus français qu'Hortense, quel que fût d'ailleurs le respect des coalisés pour elle. Le 28 mars, la maréchale Ney était venue la chercher pour aller aux Tuileries; à une heure du matin, la reine revint à son hôtel de la rue Cérutti avec une expression de physionomie qu'on ne lui avait jamais vue. Tout était fini.

« La faiblesse, la lâcheté dont je viens d'être témoin sont inouïes! s'écria-t-elle. Le croira-t-on? on part!... On perd la France et l'Empereur!... Oh! dans les grandes circonstances, les femmes seules ont du courage!... Lorsque le sort nous a élevés, et que les destinées d'un pays dépendent de la nôtre, n'est-ce pas un devoir de se maintenir aussi haut que la fortune nous a placés? »

La reine répéta alors à ceux qui l'entouraient ce qu'elle avait dit à Marie-Louise :

« Ma sœur, vous devez savoir qu'en quittant Paris vous neutralisez sa défense, et qu'ainsi vous perdez votre couronne et la nôtre. Je vois que Votre Majesté fait ce sacrifice avec beaucoup de résignation. »

La fille de l'empereur d'Autriche lui avait répondu :

« Vous avez raison; mais ce n'est pas ma faute; le Conseil l'a décidé : l'archichancelier prétend que je ne puis pas faire autrement. »

Hortense n'avait pu s'empêcher de sourire de colère et de pitié. Le lendemain, elle était à Navarre.

Le 2 avril, Joséphine et sa fille reçurent toutes deux de l'empereur Alexandre l'invitation de revenir à la Malmaison, « si elles ne préféraient, leur disait-il, recevoir sa visite à Navarre même. » Cette demande était aussi flatteuse que délicate; le monarque s'autorisait de tout le bien qu'il avait entendu dire de ces princesses, et semblait plus heureux de les connaître que fier de les protéger. Hortense refusa. Le plus difficile n'est pas toujours d'obéir à son devoir, mais de choisir de deux devoirs également pressants. Placée entre deux impératrices, l'une sa mère, l'autre sa souveraine, elle n'hésita

point, parce qu'elle s'était dit d'avance que sa place était avec la plus à plaindre, et elle se rendit à Rambouillet où Marie-Louise était prisonnière. L'empereur d'Autriche ayant décidé que sa fille irait à Vienne, Hortense revint à la Malmaison où la rappelait la douleur de sa mère, inconsolable de l'infortune de Napoléon.

L'intérêt qu'inspira à tous les souverains alliés la noble conduite de la fille de Joséphine fut tel, qu'ils voulurent la séparer de la famille de son mari et lui assurer un sort indépendant; mais elle repoussa le privilége de n'être pas aussi malheureuse que les autres. Quels motifs donc lui firent accepter, en 1814, les biens assignés par le traité de Fontainebleau, et dont on formait le duché de Saint-Leu? L'avenir de ses enfants, objets trop chers pour ne pas servir d'excuse à une mère, au moment où ce même traité de Fontainebleau venait de les dépouiller.

Un immense chagrin lui était bientôt réservé. Quand le sort frappe une fois, il se plaît à répéter ses coups. Sa mère mourut le 19 mai 1814. Cette perte la priva du seul appui qui lui restait. Elle eût pu être heureuse encore si tous ceux qui lui devaient la vie, la liberté, se fussent contentés de l'oublier; mais la plupart se changèrent en autant d'ennemis qui, pour la perdre, en firent une *suspecte* et bientôt une coupable. Quant à elle, plus elle avait fait d'ingrats, moins elle aurait voulu être ingrate. Croyant avoir à remercier Louis XVIII de ce qu'il avait consenti à un arrangement favorable à ses enfants, elle lui fit une visite d'étiquette après son deuil. Le roi la reçut très-bien et la loua hautement devant les femmes de la nouvelle cour. Celles-ci eussent passé sur un simple accueil, elles ne purent pardonner l'éloge. Elles dénoncèrent la duchesse de Saint-Leu comme l'auteur de tous les mécontentements qui, plus tard, se dénouèrent par le retour de l'île d'Elbe, comme si les prodiges s'opéraient par l'intrigue!...

Le soir du 19 mars 1815, une des femmes de la reine rentra précipitamment à l'hôtel et remit à sa maîtresse une lettre que Fouché lui avait fait tenir pour elle. La reine ouvre le billet mystérieux et

ait avec effroi que le matin des chouans ont endossé l'uniforme des chasseurs de la garde impériale pour aller au-devant de Napoléon et l'assassiner.

« Grand Dieu, est-ce possible! s'écrie-t-elle comme anéantie; mais comment prévenir l'Empereur? où trouver quelqu'un qui veuille se dévouer? Quiconque serait arrêté porteur d'une lettre pour lui serait perdu, à moins que Vincent ne veuille s'exposer! »

La soirée était déjà très-avancée, on eut beaucoup de peine à trouver ce valet de chambre de la reine, qui consentit avec joie à se charger de la mission et à exposer sa vie pour *son Empereur*.

« Va, lui dit Hortense en lui remettant le billet de Fouché, prends un de mes chevaux et ne perds pas un moment. »

D'abord, arrêté à Villejuif par les troupes du duc de Berry, elles ne lui permettent de continuer sa route que le lendemain matin. A la Cour de France, il rencontre Deschamps, fourrier de l'Empereur, qui lui donne l'assurance qu'il rejoindra Sa Majesté à Essonne. Vincent ne peut aller aussi vite qu'il le voudrait, parce que la population accourue de toutes parts encombre la route. Enfin il distingue au loin, à travers un nuage de poussière, une berline escortée par des lanciers polonais : c'est Napoléon! Il est accompagné du grand-maréchal Bertrand, du général Drouot et du duc de Vicence. Vincent s'acquitte de la commission.

« De quelle part? demande l'Empereur avec vivacité.

— Sire, de la part de Sa Majesté la reine de Hollande, répond Vincent en pleurant de joie.

— Ah! ah! cette pauvre Hortense!... Se porte-t-elle bien?

— Oui, Sire.

— Paris est-il tranquille?

— Oui, Sire.

— C'est bon! nous allons voir ça. »

A six heures du soir, le 20 mars 1815, Hortense se rendit aux Tuileries, accompagnée de sa belle-sœur la reine Julie. Napoléon y arriva à huit heures. Les deux reines allèrent à sa rencontre dans

les grands appartements, non sans courir plusieurs fois le risque d'être étouffées par la foule. Ayant pénétré jusqu'à l'Empereur, la reine se précipita à ses genoux sans pouvoir prononcer une parole. Napoléon la releva aussitôt avec bonté, l'embrassa affectueusement, et lui demanda où étaient ses enfants.

« Sire, ils sont en sûreté, répondit-elle suffoquée par les larmes.

— Madame, reprit Napoléon avec une sorte de froideur, quoique vivement ému lui-même, vous avez placé mes neveux dans une fausse position, au milieu de mes ennemis... Je compte sur votre frère; je pense qu'il viendra, je lui ai écrit de Lyon... Et votre procès avec Louis, où en est-il?

— Ah! Sire, s'écria la reine, le retour de Votre Majesté me le fait gagner! »

Les Bourbons s'étaient enfuis précipitamment de Paris la nuit qui précéda la rentrée de Napoléon. La duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, qui s'était cassé la jambe quelques jours auparavant, fit savoir à Hortense son état de souffrance. Aussitôt celle-ci fait dire à la princesse qu'elle se trouve heureuse de pouvoir la prendre sous sa protection, et le jour suivant elle retourne aux Tuileries, intercède pour la princesse, et ne quitte l'Empereur qu'après avoir obtenu pour la duchesse d'Orléans la permission de rester à Paris tant qu'elle le jugera convenable, avec la certitude d'y être traitée selon son rang. Une semblable autorisation fut également accordée à la duchesse de Bourbon; et comme Napoléon ne faisait jamais les choses à demi, il fixa à la première une rente de cinq cent mille francs, et à la seconde une pension de deux cent cinquante mille.

La nouvelle officielle des désastres de Waterloo était parvenue dans la capitale qu'on en doutait encore; Mais Napoléon revint à Paris, et le voile fut déchiré. Le 25 juin 1815, Hortense, croyant avoir accompli son triste devoir jusqu'au bout, quitta la Malmaison, qu'elle ne devait plus revoir, après avoir adressé à l'Empereur un adieu qui devait être éternel et l'avoir supplié d'accepter la seule fortune dont elle pût disposer : un collier estimé deux cent mille

francs, le même dont Napoléon, dès son arrivée à Sainte-Hélène, confia la garde à M. Las Cases, dans la crainte qu'on ne le lui enlevât, comme déjà on avait fait de son argent et de ses bijoux.

Cependant, les haines déchaînées contre la duchesse de Saint-Leu menaçaient d'aller jusqu'à la violence. A peine était-elle de retour à son hôtel, qu'elle reçut un ordre brutalement conçu et signé Muffling, *gouverneur de Paris*, qui lui enjoignait de quitter la capitale dans les vingt-quatre heures, et lui accordait trois jours pour sortir de France. Après tant d'agitations, le repos étant devenu l'unique besoin de la reine, elle tourna ses yeux vers la Suisse, et résolut d'aller s'y réfugier. A Dijon, des émissaires, envoyés on ne sut jamais par qui et embusqués sur la route, tentèrent de l'enlever pour la retenir prisonnière. A Genève, on ne voulut lui permettre ni de rester en ville, ni de passer outre. Elle se souvint alors de l'hospice qu'elle avait fondé à Aix : ses habitants ne l'avaient pas oubliée. Elle y attendait la décision qu'il plairait aux puissances alliées de prendre à son égard, lorsque tout à coup un envoyé du roi son mari se présente, porteur d'un jugement par lequel elle se voit contrainte de se séparer de son fils aîné. Il lui fallut encore obéir. Enfin, elle obtint un passe-port qui lui permit de traverser la Suisse et d'aller s'établir sur les bords du lac de Constance.

Là, dans une modeste retraite appelée Arenenberg, un fils, digne de celle dont le nom s'était mêlé à toutes les grandeurs de l'Empire, un petit nombre d'amis demeurés fidèles, parfois quelques habitants des châteaux voisins, tels étaient les hôtes habituels du château. Dans leurs conversations du soir, ils aimaient à évoquer les souvenirs d'un passé qui, quoique récent encore, a déjà pris les proportions colossales que l'histoire lui donnera un jour.

Le fils aîné de la reine, Napoléon-Louis, venait d'épouser sa cousine, seconde fille du roi Joseph, et vivait près de son père à Florence. Il était rempli de feu et dévoré du besoin de dépenser ses facultés pour le bonheur des autres; malgré les grandeurs qui avaient environné son enfance et dont sa mère avait tant redouté

l'influence pour l'éducation qu'elle voulait lui donner, il avait adopté les maximes qu'elle lui répétait souvent : « Qu'il faut être homme avant d'être prince ; que l'élévation du rang n'est qu'une obligation de plus envers ses semblables, et que l'infortune noblement supportée rehausse encore de nobles qualités. » Mais les malheurs sans nombre de sa famille devaient être pour lui la meilleure des leçons. Son frère, Louis-Napoléon, avait les mêmes sentiments et le même caractère. La révolution de Juillet trouva l'aîné au milieu de ses travaux industriels, et le plus jeune à l'école militaire de Thun, dans le canton de Berne, n'ayant qu'un désir, celui d'obtenir un jour son retour en France. Les yeux toujours tournés vers sa patrie, qu'il chérissait, occupé sans cesse des institutions qui pouvaient la rendre heureuse et libre, toute son ambition était de la servir, même comme simple soldat. L'un et l'autre ne purent rester indifférents aux destinées de la France, lorsque son glorieux réveil, aux jours de 1830, vint faire palpiter leur cœur d'enthousiasme et de sympathie. Le peuple de Paris avait lavé en trois journées les affronts de quinze ans : les mânes de Napoléon durent en tressaillir d'orgueil.

Les deux fils d'Hortense, les neveux de Napoléon, furent les premiers à courir aux armes, et figurèrent comme simples volontaires dans les rangs des patriotes italiens. On sait l'issue de cette insurrection. La reine, dévorée d'inquiétude, s'était précipitamment mise en route pour l'Italie, n'ayant plus qu'une idée, celle de voler auprès de ses enfants. Cependant, à chaque poste elle entend ces mots affreux que le peuple répète : « Napoléon mort !... Napoléon mort ! » Elle les entend et ne peut y croire. Enfin elle arrive à Pesaro, dans le palais d'un de ses neveux, où on la porte inanimée, et c'est là que son plus jeune fils vint se précipiter dans ses bras et lui apprendre, en fondant en larmes, qu'il ne lui reste plus que lui au monde, puisqu'il vient de perdre son frère.

Le désespoir d'une mère est éternel ; rien ne calme Hortense : son unique consolation est dans l'espoir de ne pas survivre à la mort

de son enfant; mais l'état inquiétant où elle retrouvait l'autre put seul soutenir son courage dans cet affreux moment; malgré les souffrances du prince Louis, elle entreprend de traverser la France en passant par Paris pour s'embarquer à Calais. Les instants étaient précieux; chaque minute de retard pouvait diminuer les chances du succès; toute son irrésolution cessa lorsque son fils lui dit d'une voix tremblante :

« Ma mère, s'il faut mourir, mieux vaut que ce soit en France; j'aurai du moins la satisfaction d'avoir revu ma patrie.

Elle partit.

En arrivant à Paris, son premier soin fut de demander un médecin, puis elle écrivit à M. d'Houdetot, aide de camp du roi, pour lui annoncer son arrivée. Par une coïncidence toute fortuite, elle était logée à quelques pas de la place Vendôme. On était au 5 mai, jour anniversaire de la mort de Napoléon. Une foule immense s'était rassemblée sur cette place; des hymnes avaient retenti, des couronnes d'immortelles et des lauriers avaient été déposés au pied de la colonne. Hortense n'eut pas la force de résister à la puissance des souvenirs, et, malgré le strict incognito qu'elle s'était imposé, elle se mit un moment au balcon, se croyant reportée à ces beaux jours de l'Empire où l'allégresse des Parisiens célébrait quelque nouvelle victoire. Elle répandit alors de douces larmes.

M. d'Houdetot vint rendre visite à la reine le lendemain, et lui dire que le roi, à qui elle avait également écrit la veille pour lui demander l'autorisation de rester quelques jours à Paris, ayant des *ministres responsables*, n'avait pu cacher son arrivée au président du Conseil, et qu'en conséquence M. Casimir Périer allait venir la voir. Entre autres particularités de la longue conversation qu'eut avec elle ce dernier, la reine lui ayant dit :

« Je sais bien que j'ai transgressé une loi : j'en ai pesé toutes les conséquences; vous auriez le droit de me faire arrêter : ce serait juste. »

Le ministre interrompit la reine en lui disant :

« Juste, non; légal, oui. »

Enfin, sa réserve officielle ayant disparu, il accorda l'audience que la reine demandait. Le lendemain elle fut menée aux Tuileries par M. d'Houdetot. Le roi la reçut très-bien, et lui parla de sa famille en lui disant :

« Je connais toutes les douleurs de l'exil; il ne tient pas à moi que le vôtre ait déjà cessé. Je sais aussi que vous avez de légitimes réclamations à faire, et que vous en avez vainement appelé à la justice de tous les ministères précédents. Ecrivez une note de tout ce qui vous est dû : vous ne l'enverrez qu'à moi seul; je m'entends en affaires, et je m'offre volontiers pour votre chargé. »

Puis, lui ayant demandé si elle voulait voir sa femme et sa sœur, il les amena toutes les deux, et se retira.

Quelques jours après, il fut arrêté dans le Conseil que la reine irait à Londres, et que là elle écrirait au roi une lettre ostensible pour demander l'autorisation d'aller prendre les eaux de Vichy au lieu de celles de Plombières, qu'elle préférait comme étant sur la route de Suisse, ce que le président du Conseil avait repoussé par la crainte de l'agitation qu'il croyait que la présence de la reine Hortense, de la belle-sœur de Napoléon, pourrait produire dans un pays où l'Empire avait encore laissé de puissants souvenirs. M. Casimir Périer terminait ses instructions à la reine en lui disant :

« Quant à vous personnellement, on s'habituera peu à peu à vous voir; mais pour votre fils, son nom y serait un obstacle : il faudrait qu'il le quittât. Nous sommes obligés de ménager les puissances étrangères; nous avons tant de partis différents en France que la guerre nous perdrait. »

Quand la reine rendit compte à son fils de sa conversation avec M. Casimir Périer, le prince Louis s'écria avec véhémence en faisant un effort pour se lever de son lit de douleur :

« Quitter mon nom, moi! Et on a pu vous faire une telle proposition! Ah! retournons dans notre modeste retraite. Vous aviez raison, ma mère! »

Trois jours encore avaient été accordés à la reine; dès le second elle partit pour l'Angleterre avec son fils : elle y séjourna trois mois ; et, le 7 août 1831, elle se rembarqua avec lui pour retourner à Arenenberg, en traversant la France, sans toutefois passer par Paris.

Depuis deux ans déjà, la reine Hortense était atteinte de la cruelle maladie qui devait insensiblement la conduire au tombeau. Lorsque les événements de Strasbourg eurent lieu, elle n'en eut connaissance que par la voix publique ; à peine sut-elle que son fils était arrêté, qu'elle prit la poste en toute hâte et, dans le plus strict incognito, arriva jusqu'à Vitry, chez la duchesse de Raguse, son amie, afin d'être plus à portée d'intercéder pour le prince; mais aussitôt qu'elle eut fait connaître son dessein, elle reçut l'ordre de repartir sur-le-champ. En vain M[me] Salvage de Faverolles, qui l'accompagnait, représenta-t-elle à M. Molé, président du Conseil, que le chagrin, l'inquiétude, les fatigues d'un voyage fait avec tant de rapidité, avaient déterminé chez la reine une violente souffrance qui exigeait au moins quelques jours de repos et le secours immédiat de médecins; cette fois on fut inflexible, et on lui enjoignit de hâter son départ. Enfin, dans les derniers temps, la maladie de la reine prit un caractère de violence tel, qu'elle résista à tous les secours de l'art, et le 5 octobre 1837 elle rendit le dernier soupir dans les bras de son fils.

Toujours simple au milieu des grandeurs, toujours courageuse au milieu de ses adversités, toujours bonne et compatissante, Hortense peut aujourd'hui rendre à Dieu bon compte d'une prospérité éphémère, dont elle ne profita que pour les autres. La France seule excita constamment ses regrets, et son unique ambition fut toujours de songer qu'elle conservait quelque chose qui vaut mieux qu'une couronne : des amis.

LE DIVORCE.

I



Napoléon était convaincu qu'un héritier de son sang était nécessaire à l'avenir de la France, et l'Impératrice Joséphine n'ayant pu lui donner cet enfant qu'il désirait si vivement, l'Empereur dut songer au divorce ; mais ce ne fut qu'avec les plus grands ménagements qu'il tâcha de décider sa femme à ce douloureux sacrifice; il en appela à la raison de Joséphine, qui se soumit avec courage. Quoiqu'une telle séparation brisât son cœur, elle sut trouver une sorte de consolation dans l'idée que son dévouement consolidait la puissance de l'homme qu'elle chérissait plus que tout au monde. Elle fit plus encore : lorsque plus tard elle apprit la naissance du roi de Rome, elle oublia toutes ses souffrances pour ne songer qu'au bonheur de Napoléon. Mais aussi il faut dire que, de son côté, l'Empereur conserva pour elle la plus tendre amitié, et qu'il la combla d'égards et de bienfaits.

Il n'y a aucun doute sur ce fait, qu'avant 1809 Napoléon s'était déjà déterminé à rompre un mariage contracté pourtant par des motifs d'affection et de reconnaissance. Plus d'une fois il avait pensé à faire cette communication à sa femme, sans jamais oser lui en parler. Il craignait pour elle, et peut-être pour lui, le désespoir de Joséphine, dont les larmes trouvaient toujours le chemin de son cœur. Ce fut Fouché qui, le premier, eut la hardiesse de toucher

ouvertement cette corde délicate. Depuis longtemps il avait été assez clairvoyant pour deviner celui de tous ses projets que l'Empereur cachait peut-être avec le plus de soin : jugeant que le moment était venu, il profita de l'absence de Napoléon, qui était alors à Schœnbrunn, pour aller, sans mission officielle, conseiller à l'Impératrice de dissoudre son mariage. Cette habile démarche ne causa pas moins de chagrin à Joséphine que de colère à l'Empereur ; et s'il ne retira pas sur-le-champ à Fouché son portefeuille, qu'il devait du reste lui retirer un peu plus tard, ce ne fut pas, comme on l'a prétendu, à la sollicitation de sa femme, mais bien parce que lui-même avait secrètement résolu d'accomplir ce grand acte politique.

La veille du jour où Fouché fit cette ouverture à Joséphine, celle-ci avait écrit à sa fille Hortense, qui était alors à Paris avec l'aîné de ses enfants, de venir la voir à Saint-Cloud. En y arrivant, la reine de Hollande rencontra dans la cour du palais la prophétesse Lenormand, dont sa mère payait les avis mystérieux un prix exorbitant. L'Impératrice passait quelquefois des journées entières à se faire tirer les cartes et à chercher à deviner l'avenir dans du marc de café ou dans des blancs d'œufs. Il paraît que les prédictions avaient été sinistres ce jour-là, car Joséphine était profondément triste. Après une heure d'entretien, la reine se disposait à retourner à Paris, lorsque sa mère lui dit d'un ton de reproche :

« Tu pars déjà, Hortense ?

— Ma chère mère, la santé de mon fils m'inquiète ; je reviendrai demain.

— Tous mes amis s'éloignent de moi, reprit-elle avec mélancolie ; mes enfants eux-mêmes m'abandonnent au moment où ma mort semble prochaine...

— Ah ! quelle idée !... chassez-la, elle vous ferait mal. Est-ce que par hasard votre sorcière vous aurait fait une semblable prédiction ?... Elle reposerait, comme toutes les autres, sur des mensonges ou des niaiseries.

— Je sais ce que je dis, ma chère enfant, un grand malheur me

menace; mes jours sont comptés; ma vie doit finir avec la prospérité de la France.

— Alors vous me tranquillisez, car vous vivrez encore longtemps.»

La reine embrassa tendrement sa mère et prit congé.

Une chose digne de remarque, c'est que les pressentiments de Joséphine l'ont rarement trompée. Le lendemain, en arrivant à Saint-Cloud, la reine la trouva on ne peut plus souffrante et le visage abattu. Il était facile de voir qu'elle avait beaucoup pleuré.

« Ah! tu arrives bien à propos, lui dit-elle tout d'abord en se précipitant dans ses bras. Si tu savais!... Fouché sort d'ici ; devine ce qu'il a osé me dire?... Cet homme est un monstre.

— Que s'est-il donc passé, ma chère mère?... Vous m'effrayez !

— Il m'a dit qu'il me fallait donner à la France et à Bonaparte un grand témoignage de dévouement; que l'Empereur devait, après lui, laisser des enfants qui pussent lui succéder, et qu'on ôterait ainsi à l'ancienne famille royale qui, comme tu sais, est en Angleterre, tout espoir de retour.

— Mais enfin où en voulait-il venir? demanda la reine avec une impatience qu'elle ne pouvait maîtriser.

— Eh bien! il a ajouté que j'étais le seul obstacle, mais qu'il ne tenait qu'à moi de me montrer plus grande que l'Empereur n'était grand lui-même, en m'imposant un généreux sacrifice... Enfin, il ma parlé de divorce...

— L'Empereur ne consentira jamais à une pareille séparation ; je connais trop son attachement pour vous et pour nous, qui sommes ses enfants adoptifs.

— Tu te trompes, Hortense; mais laisse-moi achever. Fouché m'a donc dit que l'histoire me tiendrait compte de ce dévouement qui passerait à la postérité, et que ma place serait désormais marquée au-dessus des femmes les plus illustres qui aient occupé les trônes du monde!...

— Je le reconnais bien là avec ses grandes phrases! Que lui avez-vous répondu?

— J'étais si déconcertée par ses discours, que d'abord je n'ai pu trouver une parole. Cependant, je lui ai dit que je réfléchirais à cela, et que dans quelques jours je lui donnerais ma réponse. Mais il l'attendra longtemps... Voyons, conseille-moi donc, ma chère enfant; car il n'y a que toi, toi seule, à qui je puisse confier mes chagrins : qu'en penses-tu?

— Hélas! ma chère maman, il faut qu'il y ait quelque chose de bien affreux dans tout ceci.

— Crois-tu que Fouché ait été envoyé par Bonaparte et que mon sort soit déjà décidé?

— D'après ce que vous me dites, je le crains; cependant...

— Et moi, j'en ai la certitude, interrompit Joséphine... Descendre d'un trône est peu de chose pour moi; qui sait mieux que toi combien j'ai répandu de larmes pour y être montée? Mais perdre du même coup celui à qui j'ai consacré mes plus chères affections... Tiens, Hortense, ce sacrifice est au-dessus de mes forces. Je sens là que j'en mourrai. »

En disant ces mots, Joséphine avait posé la main sur son cœur et était devenue affreusement pâle. La reine pensa avec sa mère que Fouché était d'accord avec l'Empereur (il n'en était rien cependant), parce qu'il ne fallait pas beaucoup réfléchir pour être convaincu que, soit que cette étrange proposition eût été faite par son ordre, soit que le ministre de la police voulût le premier avoir la gloire d'opérer une telle combinaison, cette intrigue présentait trop d'avantages aux membres de la famille de l'Empereur, leurs ennemis communs, pour être abandonnée. Tôt ou tard il fallait que ce grand sacrifice fût exigé et consommé.

« Ma chère maman, reprit la reine, le seul conseil que je puisse vous donner à présent, c'est de ne parler de cette confidence à qui que ce soit, et d'attendre l'Empereur avec confiance, vous verrez ce qu'il vous dira. Quand espérez-vous son retour?

— A la fin du mois. Il m'a donné rendez-vous à Fontainebleau.

Il faudra bien qu'il me parle de ce projet, et certainement je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche la première. »

Ce conseil de la reine de Hollande convenait à Joséphine : elle le suivit; mais la catastrophe ne se fit pas attendre longtemps.

Napoléon avait effectivement écrit de Schœnbrunn à l'Impératrice qu'il se rendrait directement de Munich à Fontainebleau. De son côté, M. de Lucey, premier préfet du palais, avait reçu du grand-maréchal une lettre qui le prévenait que l'Empereur voulait que la maison impériale se trouvât réunie à Fontainebleau le 28 octobre au plus tard, parce qu'il comptait y arriver le 29 ou le 30. Mais Napoléon, selon son habitude, voyagea avec une telle rapidité, qu'il arriva quatre jours auparavant, c'est-à-dire le 26, à une heure de l'après-midi. A l'exception de Duroc, avec qui il avait voyagé, du courrier qui allait toujours en avant et du concierge du château, il ne trouva même pas en descendant de voiture un valet de pied pour le recevoir.

Cet isolement lui causa beaucoup d'humeur, à en juger par la manière dont il se mit à siffler, qui ne ressemblait nullement cette fois à celle qui lui était habituelle. Cependant, il n'adressa aucun reproche au grand-maréchal, et il se contenta d'envoyer sur-le-champ à Saint-Cloud le courrier qui avait précédé sa voiture pour annoncer à l'Impératrice son arrivée à Fontainebleau. Puis il visita les nouveaux appartements du château. On avait restauré par son ordre le bâtiment situé dans la cour du Cheval-Blanc, où était précédemment l'école militaire qui venait d'être installée à Saint-Cyr. Cette aile du palais avait été agrandie, décorée et meublée pour servir d'appartements d'honneur, et dans le seul but, avait-il dit, d'occuper les manufactures de Lyon, et de donner de l'ouvrage aux ouvriers de Paris. Il est certain que l'Empereur avait tiré ce palais de l'état de ruine dans lequel on l'avait laissé depuis le commencement de la Révolution, et qu'il se trouvait alors, comme par enchantement, rétabli avec une magnificence égale à celle des beaux jours de Louis XV.

Sur les cinq heures du soir, quelques officiers civils de la maison

impériale arrivèrent à Fontainebleau. Dès que Napoléon aperçut leur voiture, il descendit, alla au-devant d'eux, et tandis qu'un valet de pied ouvrait la portière :

« Et l'Impératrice? demanda-t-il brusquement à ceux qui étaient encore dans la voiture.

— Sire, répondit à tout hasard un officier de bouche, nous avons l'honneur de précéder Sa Majesté l'Impératrice de dix minutes; peut-être même sera-t-elle ici auparavant.

— C'est fort heureux! » reprit l'Empereur, en rentrant dans l'intérieur du palais; et, tout en marchant, il ne cessa de marmotter entre ses dents des paroles que personne n'eût pu comprendre.

Enfin Joséphine arriva. Il était plus de six heures. C'était peut-être la première fois de la vie qu'elle manquait à ces espèces de rendez-vous, qu'elle considérait moins comme des ordres que comme un devoir qu'il lui était doux de remplir. Cette fois, Napoléon l'avait précédée de plusieurs heures, et, contre son ordinaire, il n'alla pas au-devant d'elle dans le vestibule. Il était assis dans la petite bibliothèque au moment où l'Impératrice entra après l'avoir cherché elle-même dans les appartements.

« Ah! ah! lui dit-il d'un ton froid, vous voilà donc enfin, madame?... Il est bien temps : j'allais partir pour Saint-Cloud. »

Joséphine, déjà peinée de ce retard involontaire, fut cruellement affligée de cet accueil glacial après une aussi longue séparation; elle resta stupéfaite; cependant elle chercha à s'excuser.

« Mais, Bonaparte, lui répondit-elle d'un ton charmant de reproche, c'est ta faute... Tu nous fais dire que tu ne seras ici que dans trois ou quatre jours, et tu arrives aujourd'hui comme si tu tombais des nues. Comment donc es-tu venu?

— C'est toujours moi qui ai tort, s'écria Napoléon en marchant avec agitation. C'est encore par ma faute que ceci est arrivé..., ajouta-t-il avec un sourire amer. Madame, je suis venu, comme à mon ordinaire, dans ma voiture. Ne vous avais-je pas prévenue depuis plus de quinze jours? Avec vous c'est toujours à recommencer. »

Ces reproches, auxquels l'Impératrice n'était point accoutumée, moins peut-être que la circonstance dans laquelle ils lui étaient adressés, lui firent venir les larmes aux yeux. L'Empereur, continuant sur le même ton, et ne ménageant pas assez une sensibilité qu'il n'avait que rarement mise à l'épreuve, blessa Joséphine au cœur. Irritée à son tour de ce qu'elle appelait avec raison une *injustice*, elle laissa échapper quelques paroles piquantes; l'Empereur lui répondit avec plus de vivacité encore, et, pour la première fois, le mot *séparation* fut prononcé par lui. Ce fut alors que la malheureuse Joséphine, prête à se trouver mal et joignant les mains, ne fit entendre que ces mots entrecoupés par des sanglots :

« Il est donc vrai? Oh!... non; non, mon ami!... Bonaparte, je t'en supplie, écoute-moi! grand Dieu! c'est impossible!... »

Elle tomba sur ses genoux et elle tendit des mains suppliantes vers Napoléon, qui s'aperçut enfin qu'il était allé trop loin. Honteux de s'être laissé entraîner par un tel mouvement de colère, il se rapprocha de sa femme, la releva, et, prenant ses mains dans les siennes, il lui dit d'un ton mêlé de tendresse :

« Eh bien! non; cela ne sera pas; pardonne-moi, jamais je ne te quitterai; viens...»

Et il l'attira doucement à lui pour l'embrasser. Un sourire se montra sur les lèvres de Joséphine, qui ne répondit pas, mais qui n'opposa aucune résistance aux douces étreintes de son mari.

« Allons, c'est vrai! reprit-il; je suis de mauvaise humeur aujourd'hui : qu'il n'en soit plus question; mais une autre fois pressetoi davantage. »

Joséphine sécha ses larmes, promit tout ce que l'Empereur voulut, et le quitta pour aller changer de toilette avant le dîner.

« Mes pressentiments ne m'avaient point trompée, se dit-elle; Fouché avait raison. »

Le lendemain, comme elle causait familièrement avec une de ses femmes, après quelques discours insignifiants, elle lui dit :

« J'ai confiance dans l'attachement dont vous m'avez donné tant

de preuves, et c'est pour cela que vous allez répondre, je l'espère, avec franchise à la question que je vais vous adresser. »

Cette dame assura l'Impératrice de son empressement à satisfaire à ses questions. Sa franchise devait être d'autant plus facile, que personne ne lui avait fait aucune confidence qui pût l'engager au silence.

« Eh bien! reprit Joséphine, pourquoi la communication particulière de mon appartement à celui de l'Empereur a-t-elle été fermée?

— Madame, je l'ignore, fit cette dame avec un étonnement qui n'avait rien que de naturel; c'est Votre Majesté qui me l'apprend.

— Il y a une raison : cherchez bien.

— Madame, il est à ma connaissance, comme à celle de toutes les femmes qui ont le bonheur de servir Votre Majesté, que de grandes réparations étaient commencées dans le château, même avant le départ de Sa Majesté l'Empereur pour l'Allemagne. Les architectes, ne prévoyant pas que LL. MM. viendraient sitôt résider à Fontainebleau, n'auront pas eu le temps de remettre toutes choses en état. »

Joséphine fit un petit mouvement de tête en signe d'incrédulité.

« Votre Majesté peut voir par l'ameublement de son appartement que ces réparations ne sont pas terminées, reprit cette dame.

— Ma chère amie, il y a là-dessous quelque mystère que je crains d'approfondir, mais que je ne devine que trop maintenant; ne faites part de mes réflexions à personne. »

Et cette conversation s'arrêta là.

Le roi de Saxe arriva à Paris avec le prince Eugène, que Napoléon fit venir d'Italie, sans doute pour consoler sa mère lorsque le moment fatal serait arrivé... LL. MM. quittèrent Fontainebleau le 14 novembre pour retourner aux Tuileries. Les jours suivants, tous les princes de la confédération rhénane arrivèrent successivement dans la capitale; le roi et la reine de Bavière, le roi de Wurtemberg, etc., etc., en un mot, tout ce qui portait la couronne fermée. Les uns furent logés à l'Elysée-Bourbon, les autres dans des hôtels particuliers que Napoléon loua exprès pour eux. Tous les jours ces

princes étaient magnifiquement traités au château des Tuileries, sur les murs duquel on placarda pendant la nuit une petite affiche avec ce peu de mots : « Dépôt de la grande fabrique de *sires.* » Ce mauvais calembour fit rire tout le monde, excepté l'Empereur. Son premier soin en arrivant à Paris avait été de soumettre à l'officialité de Paris le désir que son mariage avec Joséphine fût déclaré nul. Cette délicate négociation se traita dans le mystère de la chancellerie. Napoléon mit une seule personne dans la confidence de cette négociation, le grand-maréchal Duroc, qui était discret comme la tombe, et qui certes n'en dit rien à personne. Cependant toute la cour en fut bientôt instruite : il en est de certains événements comme de certaines affections, qui ne peuvent demeurer longtemps cachées.

Quoique les souverains étrangers vinssent rompre tous les soirs la monotonie qui régnait à la cour, l'ennui de Napoléon avait augmenté en proportion de l'inquiète préoccupation de Joséphine. Voulant, à quelque prix que ce fût, procurer à celle-ci de la distraction et peut-être aussi en profiter lui-même, l'Empereur fit prévenir le prince de Neufchâtel qu'il irait avec l'Impératrice, un jour de la semaine qu'il lui désignerait, chasser et coucher à Grosbois.

« Monsieur le grand-veneur, lui dit-il avec gaieté, je veux que vous nous donniez, après la chasse, les violons et la comédie, comme on agissait autrefois..., dans le bon temps », ajouta-t-il avec un sourire sardonique.

Berthier fit sur-le-champ toutes ses dispositions pour offrir à ses augustes hôtes une fête digne d'eux. Pour qu'elle fût complète, il imagina de faire venir chez lui la troupe des Variétés. Le choix du spectacle fut laissé à Brunet, qui manifesta l'intention de jouer la pièce de son répertoire la plus en vogue, intitulée *Cadet Roussel, maître de déclamation.* Berthier, n'ayant jamais vu *Cadet Roussel*, ne trouva pas d'inconvénient à ce qu'un vaudeville, qu'on disait très-gai, fût représenté de préférence à un autre qui pouvait être fort ennuyeux. Il accepta donc la pièce sans examen préalable. L'Empe-

reur avait dressé lui-même la liste des personnes de la cour qu'il voulait avoir à cette fête; et, malgré un froid des plus rigoureux, pas une des femmes qui avaient été invitées ne manqua de s'y trouver.

La chasse fut triste. Tout le monde avait remarqué l'accablement de l'Impératrice dès son arrivée ; mais lorsqu'il fallut se parer pour le dîner et pour le bal qui devait succéder au spectacle, sa douleur se montra avec toute son amertume, de sorte que les illustres convives ne furent pas plus gais pendant le repas qu'ils ne l'avaient été durant la chasse. Napoléon, à qui rien n'échappait, s'était aperçu, un des premiers, de la contrainte qui régnait autour de lui ; pour y mettre un terme, il crut bien faire de dire, avant de sortir de table pour passer dans la salle de spectacle :

« Ah çà ! j'entends qu'on s'amuse et qu'on rie plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Je ne veux ni gêne ni étiquette : nous ne sommes pas ici aux Tuileries ! »

On sait ce que produisent ordinairement de pareils ordres de la part d'un souverain, ils achèvent de paralyser tout à fait ceux qui ne le sont encore qu'à moitié. Mais qu'on juge de la stupéfaction des spectateurs lorsqu'ils entendirent, dès le commencement de la pièce, *Cadet Roussel* se plaindre amèrement de ce que sa femme ne lui avait pas donné d'héritiers !

« Il est douloureux pour un homme tel que moi, disait Brunet,
« de n'avoir personne à qui transmettre l'héritage de sa gloire !
« Décidément, je vais divorcer avec Mme Cadet Roussel pour épouser
« une femme dont j'aurai des enfants. »

La plupart des autres scènes roulaient sur cette idée, et le mot *divorce* y était répété vingt fois. Chercher à peindre l'embarras de tout le monde serait chose impossible : celui de Berthier surtout était inimaginable. Joséphine ne se contenait qu'avec peine, à tout moment elle était sur le point de se trouver mal. Quant à l'Empereur, il n'avait l'air que de s'occuper de la pièce et essayait de rire ; mais ce n'était que du bout des lèvres et en grimaçant. Personne n'osait

le regarder, de peur de paraître faire une application; on s'attendait à chaque instant à une explosion. Il n'en fut rien, grâce à Berthier qui, placé derrière l'Empereur, usait largement du droit octroyé par Napoléon, en faisant entendre par intervalles un bruyant éclat de rire qui contrastait bizarrement avec sa physionomie consternée, car, s'il en avait eu le choix, il eût mieux aimé être à cent pieds sous terre.

La représentation terminée, Napoléon se leva avec vivacité, et, prenant le bras du grand-maréchal, il lui dit avec un accent animé, quoique à demi-voix :

« Duroc, je vois que vous avez bien gardé le secret de mon divorce, car s'il eût été connu, personne n'eût été assez hardi pour se permettre avec moi une pareille impertinence. »

Sur l'invitation de l'Empereur, Eugène entra pâle et la douleur peinte sur le visage. Il venait d'apprendre de la bouche de sa mère tout ce qui s'était passé dans la soirée. Cette confidence l'avait accablé, et, comme s'il n'eût pu ajouter foi à cette terrible révélation, il était venu trouver l'Empereur, pour qu'il la lui confirmât de sa bouche.

En le voyant entrer, Napoléon lui tendit la main, et, sans bouger de son fauteuil, il se contenta de répondre par un signe de tête affirmatif aux questions que lui adressa respectueusement son fils adoptif.

« Alors, Sire, dit Eugène en baissant les yeux, permettez que dès ce moment je quitte Votre Majesté.

— Comment cela, Eugène? demanda Napoléon, en se levant tout à coup.

— Oui, Sire, le fils d'une femme qui n'est plus impératrice ne peut rester plus longtemps vice-roi. Il est de son devoir de suivre sa mère dans la retraite que vous choisirez...

— Ah! Eugène!... est-ce bien toi qui menaces de me quitter? répliqua Napoléon avec un accent attendri. Ne sais-tu pas combien sont impérieuses les raisons qui m'ont forcé de prendre un tel

parti?... Ta mère ne te les a donc pas expliquées?... Et si je l'obtiens ce fils, objet de mes plus chers désirs, qui me remplacera auprès de lui lorsque je serai absent?... qui lui servira de père?... qui l'élèvera? en un mot, qui en fera un homme?... Ah! Eugène!... je te l'avoue, j'avais compté sur toi; car enfin, ne t'ai-je pas servi de père, moi? à toi et à ta sœur!... »

Ici, Napoléon n'en put dire davantage; les larmes qui vinrent à jaillir de ses yeux étouffèrent sa voix. Le prince, ne pouvant lui-même maîtriser son émotion, se précipita sur la main que l'Empereur lui abandonnait et la pressa plusieurs fois sur ses lèvres avec la plus vive effusion. Mais Napoléon l'attira doucement à lui et l'embrassa avec la plus grande tendresse.

« Oui..., répète-moi que tu ne me quitteras pas, murmura-t-il d'une voix inintelligible.

— Jamais, Sire, jamais!... »

Et l'Empereur, ayant détourné la tête pour cacher ses pleurs, fit à Eugène un signe de la main pour lui faire comprendre qu'il avait besoin d'être seul.

A dater du jour où sa nouvelle destinée lui avait été révélée par l'Empereur, Joséphine n'était presque pas sortie de ses appartements et n'avait paru que très-rarement au cercle des Tuileries, Madame mère avait fait les honneurs de la cour. Cependant Napoléon voulut que l'Impératrice assistât au *Te Deum* chanté à Notre-Dame deux jours après (le 2 décembre), pour les anniversaires du couronnement, de la bataille d'Austerlitz, et en commémoration de la signature du traité de paix de Vienne, dont les conséquences étaient devenues si tristes pour elle.

Joséphine y parut dans une tribune, entourée de toutes les princesses de la famille impériale, et Napoléon se rendit seul, en grande cérémonie, à la métropole. Le lendemain, l'Impératrice fut encore obligée d'assister à la fête que donna la ville de Paris à cette occasion.

L'Empereur avait demandé que cette fête commençât de bonne

heure, parce qu'*il voulait voir tout le monde*, et surtout le moins de *robes de cour* possible.

« J'en vois tous les jours aux Tuileries, avait-il dit à M. de Rémusat. Puisque c'est la ville de Paris qui me donne une fête, ce sont les habitants de Paris que je veux trouver sur mes pas avant tout. »

Ce bal fut magnifique. La salle du trône, entre autres, était resplendissante de fleurs, de lumières, de diamants et de femmes, toutes plus parées les unes que les autres; on eût dit une féerie. Joséphine arriva la première; jamais sa toilette n'avait paru si éblouissante, jamais sa physionomie, toujours si douce, mais ce jour-là empreinte d'une profonde tristesse, n'avait eu une expression aussi sublime de résignation. Lorsque arrivée dans la grande salle, après avoir passé sous les yeux des premiers magistrats et de l'élite de *sa bonne ville*, elle s'avança lentement vers ce trône sur lequel elle allait s'asseoir pour la dernière fois, ses yeux se fermèrent à demi, ses genoux faiblirent, et elle fut obligée, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur les bras de Mme de Larochefoucault, sa femme d'honneur.

« Je n'aurai jamais la force d'arriver jusque-là, lui dit-elle d'une voix éteinte; je me sens mourir.

— Un peu de courage, madame, lui répondit celle-ci à demi-voix. Tous les regards sont dirigés sur Votre Majesté.

— Oh! qu'une couronne pèse, dit-elle encore bien bas; et, faisant un dernier effort, elle se mit à sourire : *l'Empereur l'avait voulu.* »

Un moment après on battit aux champs pour annoncer l'arrivée de Napoléon. Il s'avança d'un pas rapide, accompagné de *sept* rois qui marchaient à sa suite [1], et vint s'asseoir à côté de l'Impératrice, après avoir parlé à la plupart de ceux qui s'étaient trouvés sur son passage. La fête commença. Napoléon, qui voulait être aimable, se

[1] Les rois d'Espagne, de Hollande, de Westphalie, de Naples, de Bavière et de Wurtemberg.

leva bientôt de son fauteuil pour aller faire ce qu'il appelait *sa tournée;* mais avant de descendre de l'estrade, il s'était penché vers Joséphine et lui avait dit quelques mots à l'oreille, probablement pour l'engager à l'accompagner, car celle-ci se leva à l'instant.

M. de Talleyrand, qui, en sa qualité de grand-chambellan, se tenait debout derrière l'Empereur, se précipita pour le suivre; mais il s'embarrassa dans la queue du manteau de l'Impératrice et manqua de la faire tomber et de tomber lui-même. Une fois dégagé, il rejoignit Napoléon, sans même adresser la moindre excuse à Joséphine. Il faut croire que le prince de Bénévent n'avait aucune intention d'insulter au malheur de l'Impératrice; mais il n'ignorait aucun des secrets du grand drame qui était en train de se jouer; il savait que le dernier acte allait s'accomplir; et, certes, lui si poli envers qui que ce fût, n'eût pas agi de la même façon un an auparavant.

Quant à Joséphine, elle s'arrêta, et, avec une dignité remarquable, elle sourit à M. de Talleyrand, comme d'une maladresse qui aurait été commune à tous deux; mais en même temps ses yeux se remplirent de larmes, et ses lèvres devinrent blanches et tremblantes de colère.

Arrivés à l'extrémité de la grande galerie, LL. MM. se séparèrent. Napoléon prit à droite et l'Impératrice à gauche. Tout le monde se porta de son côté pour la voir, car elle était adorée de la bourgeoisie et même des femmes de la cour, qui toutes se plaisaient à la proclamer bonne et indulgente; aussi cette triste promenade produisit-elle une forte impression sur la foule. Ce fut la dernière fois que l'Impératrice parut en public.

Les formalités religieuses, dont le pape avait exigé la stricte observation, une fois remplies, et la procédure prescrite par les canons de l'Église terminée, la sentence fut rendue par M. de Boislèvre, grand-officier de l'archevêché de Paris. Le mariage de Napoléon fut dissous, et lui-même condamné à une amende de *six francs* envers les pauvres. L'officialité métropolitaine le releva bientôt de cette

condamnation, parce qu'en se soumettant à ce jugement de pure forme, qui le fit beaucoup rire, il envoya le même jour cent vingt mille francs aux maires de Paris pour qu'ils les distribuassent, chacun dans leur arrondissement, aux plus nécessiteux.

« En ma qualité d'Empereur, dit-il, je dois cette fois payer plus cher que les autres. »

A cette occasion on pourra se faire une idée de la soumission de l'Empereur aux lois de l'Empire dans les actes de sa vie privée. Cette procédure ecclésiastique avait entraîné des avances assez considérables, tant pour les honoraires des assistants que pour les droits d'enregistrement d'une foule d'actes devenus nécessaires; non-seulement ces frais furent payés au fisc et rentrèrent au Trésor, mais encore ce fut Napoléon qui les acquitta avec les fonds de sa cassette particulière.

Une circonstance non moins dramatique que toutes celles de cet épisode du divorce, fut que le prince Eugène, dont on connaissait la vive tendresse pour sa mère, remplit les fonctions de conseiller d'État auprès du sénat, c'est-à-dire que ce fut lui qui porta le message dans lequel Napoléon expliquait au premier corps de l'État les motifs qui le forçaient à se séparer de sa femme.

« Les larmes de l'Empereur, dit à cette occasion le noble jeune homme, suffiraient seules à la gloire de ma mère. »

Et les siennes! Elles furent brûlantes lorsque le jour fatal arriva.

C'était le 16 décembre 1809. Déjà toute la famille impériale, ainsi que les grands dignitaires de la couronne, se trouvaient réunis aux Tuileries dans la galerie de Diane qui avait été disposée à cet effet. Napoléon s'assit sur le fauteuil qui lui avait été préparé, à droite de l'archichancelier. Il était immobile comme une statue, les mains croisées l'une sur l'autre, et il tenait constamment les yeux fixés sur la porte des appartements intérieurs. Tout à coup les deux battants sont ouverts à la fois; deux pages se rangent chacun d'un côté, et un huissier annonce à haute voix :

« Sa Majesté l'Impératrice et reine. »



Le Divorce.

A ces mots, il se fait dans la salle un mouvement bientôt suivi du plus profond silence. Tous les regards sont dirigés du même côté : l'Empereur se lève; Joséphine paraît. Elle est vêtue d'une robe de mousseline unie; un petit peigne d'écaille blonde a pris cette fois la place de la couronne dentelée qui encadre ordinairement le chignon de ses cheveux d'ébène; toute sa toilette est remarquable de simplicité : elle ne porte pas un seul bijou; seulement un petit médaillon de forme carrée, passé dans un cordonnet de soie noire, est suspendu à son cou; c'est le portrait de Napoléon, lorsqu'il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie. Elle s'avance lentement, appuyée sur le bras de la reine de Hollande aussi pâle que sa mère. Eugène, debout à côté de l'Empereur et le regard fixe, semble éprouver un tremblement violent. Napoléon se rapproche de lui, cherche sa main, et la serre à plusieurs reprises avec émotion :

« Point de faiblesse, lui dit-il à voix basse, encore un peu de courage.

— J'en aurai, Sire. »

Et le trouble du prince augmenta tellement, qu'on s'attendait à le voir défaillir. Pendant ce temps, Joséphine était venue s'asseoir devant une table recouverte d'un velours vert à crépines d'or, placée un peu en avant et à gauche de Cambacérès. Napoléon fit un signe gracieux de la main en regardant autour de lui, comme pour engager les grands dignitaires à se rasseoir.

Alors le procureur impérial, M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, donna d'une voix mal assurée lecture de l'acte de séparation. Il fut écouté dans un religieux silence. Une vive anxiété était peinte sur tous les visages; Joséphine seule semblait être calme : le bras posé négligemment sur la petite table qui était devant elle, la tête penchée, de grosses larmes coulaient de temps en temps sur ses joues. Sa fille, debout derrière elle, les coudes appuyés sur le dossier du fauteuil de sa mère, ne cessa de sangloter en cachant sa tête dans ses mains. Quant à l'Empereur, ses regards étaient presque égarés, et il semblait souffrir mille fois plus que l'Impératrice.

La lecture de l'acte achevée, Joséphine se leva, essuya ses yeux, et, d'une voix ferme, prononça les courtes paroles d'adhésion qui avaient été formulées à l'avance; puis, ayant pris la plume que Cambacérès lui présentait, elle signa l'acte que M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely avait posé devant elle, et aussitôt, couvrant ses yeux de son mouchoir, elle se retira silencieusement, soutenue par sa fille, et sans même regarder autour d'elle. Sur un signe de Napoléon, Eugène s'était élancé vers sa mère; mais les forces lui manquèrent, et il tomba sans connaissance entre les deux portes de la galerie; l'huissier, avec le secours des aides de camp du prince qui l'avaient suivi, le releva et le porta dans le salon de service. Là, tous les soins que réclamait une position si douloureuse lui furent prodigués. On conduisit ensuite Napoléon en grande cérémonie jusque dans ses appartements intérieurs, où il demeura morne et silencieux le reste du jour.

Cambacérès et Talleyrand étaient restés seuls impassibles tout le temps qu'avait duré cette scène de famille à la fois si poignante et si pleine de dignité. Les gens qui observent tout remarquèrent que pendant cette triste solennité, et malgré la saison, une horrible tempête éclata sur Paris. Des torrents de pluie, d'effroyables coups de vent portèrent l'épouvante dans les esprits; on eût dit que le ciel voulait manifester sa réprobation de l'acte qui détruisait le bonheur de Joséphine. Chose non moins extraordinaire, le semblable phénomène se reproduisait à Milan le même jour et à la même heure.

Oppressé par les diverses émotions de cette cruelle journée, Napoléon se coucha de bonne heure. Il était au lit lorsque l'aide de camp de service se présenta pour recevoir ce qu'on appelait l'*ordre*. Les valets de chambre de l'Empereur étaient encore occupés de quelques arrangements dans l'appartement faiblement éclairé, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et laissa entrevoir comme un fantôme blanc. C'était l'Impératrice, seule, les cheveux en désordre, les traits horriblement contractés. A cette vue, Napoléon terrifié se mit sur son séant, les assistants se retirèrent aussitôt au fond de la

chambre. Joséphine s'avança d'un pas chancelant. Arrivée près du lit, elle tomba sur les genoux, et, sans proférer une parole, elle étreignit Napoléon de ses deux bras en pleurant d'une manière déchirante. Napoléon lui parla avec la plus touchante affection, lui prodigua les caresses les plus tendres et pleura comme elle. L'émotion des assistants était à son comble.

« Allons, ma bonne Joséphine, lui disait-il d'une voix entrecoupée, sois donc plus raisonnable... Tu sais bien que je serai toujours ton ami... Je suis plus à plaindre que toi, mais laisse-moi. Je ne puis avoir de courage pour deux... »

Suffoquée de sanglots, Joséphine ne répondait rien. Il y eut alors une scène muette pendant laquelle leurs larmes confondues en dirent plus que les plus éloquentes paroles. Joséphine s'étant un peu calmée, l'Empereur sortit de son accablement comme d'un rêve, et s'aperçut seulement alors qu'il était resté du monde dans sa chambre. Il repoussa doucement l'impératrice, croisa les bras sur sa poitrine, et, s'adressant à ses serviteurs, il leur dit d'une voix brève et sévère, quoique altérée par l'émotion :

« Que faites-vous ici, messieurs? Ne puis-je donc être un moment seul chez moi? Sortez à l'instant! »

Tout le monde se retira en osant à peine respirer.

Un quart d'heure après, Joséphine sortit de chez l'Empereur, l'air plus abattu que jamais. Napoléon n'ayant ni sonné ni appelé personne, l'aide de camp de service, selon les devoirs de sa charge, se hasarda à rentrer dans la chambre à coucher, malgré le conseil qu'on lui donnait de n'en rien faire.

« Sire, dit-il respectueusement, je viens prendre l'*ordre* de Votre Majesté pour la nuit. »

L'Empereur ne répondit pas, mais l'aide de camp crut remarquer que l'édredon placé sur le lit remuait comme si on l'eût soulevé avec impatience.

L'officier renouvela sa demande après s'être approché davantage ;

mais Napoléon s'était enfoncé tellement dans son lit qu'il ne lui vit même pas le visage.

Il se retira doucement, et ne vint se coucher sur le lit de camp préparé pour lui dans le salon de service, que lorsqu'il eut fait, comme de coutume, sa ronde dans le château. Cette nuit, le palais fut silencieux comme la tombe.

Le lendemain matin, d'après les conventions arrêtées, Joséphine quitta les Tuileries pour aller habiter la Malmaison.

Les personnes attachées au service de LL. MM., que leur occupation ne retenait pas dans l'intérieur des appartements, s'étaient rassemblées dans le vestibule du pavillon de l'Horloge, pour voir encore une fois celle qui avait été pendant dix ans leur souveraine. On se regardait tristement sans oser se parler. Enfin, à onze heures, Joséphine parut, appuyée sur le bras de Mme Darberg, l'une de ses dames d'honneur ; mais elle était voilée et enveloppée dans un cachemire qui la déguisait entièrement. Alors ce fut un concert de lamentations inexprimables ; elle traversa le court espace qui la séparait de sa voiture, et elle franchit précipitamment le marchepied, sans même jeter un regard sur ce palais qu'elle ne devait jamais revoir. Les stores une fois baissés, les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair.

Pendant la première semaine, la route de Paris à la Malmaison fut couverte d'une foule de personnages de tous rangs, qui regardèrent comme un devoir sacré de se présenter encore une fois au moins à celle qui, bien que privée de la couronne, n'en avait pas moins conservé le titre d'Impératrice. Quant à l'Empereur, qui, de son côté, était allé s'établir à Trianon, il fit son possible pour s'accoutumer à y vivre seul ; mais il envoya tous les jours savoir des nouvelles de Joséphine ; il y serait allé lui-même s'il l'eût osé.

II

Le divorce était consommé. Joséphine était définitivement relé-

guée à la Malmaison ; et il n'y avait que quelques jours que Napoléon avait abandonné Trianon pour revenir aux Tuileries, lorsqu'il convoqua un conseil extraordinaire, où furent appelés, indépendamment des ministres et des grands officiers de la couronne, tous ceux des membres de la famille impériale (son frère Louis excepté) qui se trouvaient à Paris. L'Empereur exposa de nouveau les graves raisons d'Etat qui l'avaient déterminé, pour l'affermissement de l'Empire, à chercher dans une autre union l'espérance depuis longtemps perdue de transmettre son trône à une postérité directe ; puis il fit entendre qu'il était maître de choisir sa nouvelle épouse, soit dans la maison d'Autriche, soit dans celle de Russie, soit enfin dans les cours souveraines de l'Allemagne. Tous ceux qui faisaient partie de ce conseil, probablement instruits de la secrète détermination de l'Empereur, donnèrent leur assentiment au choix d'une princesse autrichienne. Le prince Eugène, entre autres, fut de cet avis, alléguant pour motif principal la religion catholique dans laquelle l'archiduchesse était née ; mais Murat, contre son ordinaire, s'avisa de faire de l'opposition, et se prononça pour une princesse russe. Il motiva son opinion sur l'avantage que présentait une alliance avec le souverain le plus puissant de l'Europe, et combattit énergiquement celle de l'Autriche par tous les souvenirs de l'histoire et les leçons d'une triste expérience :

« Sire, vous le savez, ajouta-t-il, une alliance de famille avec l'Autriche a toujours été fatale à la France ; vous serez obligé de supporter toutes les fautes de ce gouvernement et d'en partager le pesant fardeau.

— Bah ! s'écria l'Empereur, est-ce que les souverains ont des parents, lorsqu'il s'agit des intérêts de leurs peuples ?

— Je parie, reprit Murat, que si jamais nous avons besoin de l'Autriche comme alliée, nous ne trouverons en elle ni énergie, ni ressources, ni fidélité.

— Prévention, que tout cela !

— Soit ; mais au moins Votre Majesté sera-t-elle forcée d'a-

vouer qu'une alliance avec la Russie ne présente aucun des dangers que j'ai signalés. »

Ces observations, toutes sensées qu'elles étaient (et toutes justifiées qu'elles furent par la suite), ne purent rien contre une résolution bien arrêtée. L'empereur d'Autriche avait offert à Napoléon sa fille, *son enfant chéri*, selon son expression, et Napoléon se regardait déjà comme l'époux de l'archiduchesse. En conséquence, le soir même de la tenue du conseil, l'arrangement définitif du mariage fut conclu par le prince Eugène avec le prince de Schwartzemberg; ainsi, le fils de Joséphine dut encore signer l'acte politique qui déshéritait sa mère.

Le prince de Wagram se rendit immédiatement à Vienne pour épouser Marie-Louise, au nom et par procuration spéciale de l'Empereur son maître. Toutes les dispositions ayant été prises et arrêtées d'avance, l'exécution en fut menée si vite, que, le soir même de l'arrivée du prince de Neufchâtel à Vienne, le contrat de mariage de l'Empereur et de l'archiduchesse fut dressé et signé.

L'Empereur avait lui-même dicté le programme du cérémonial.

Ce programme fut ponctuellement suivi par tout le monde, excepté par lui.

Il avait donné au chevalier de Beauharnais des instructions particulières par lesquelles il lui était enjoint de ne point user des prérogatives de sa charge, c'est-à-dire de ne point offrir sa main à l'Impératrice lorsqu'elle aurait à monter ou à descendre les escaliers. Napoléon était-il jaloux à ce point qu'il ne voulût pas qu'un autre que lui pût toucher la main de sa femme, ou bien cette recommandation ne lui fut-elle inspirée que par un sentiment de convenance et de délicatesse? Plus tard on sut à quoi s'en tenir: Napoléon était déjà jaloux et très-jaloux de Marie-Louise, et, dans la suite, il le devint encore davantage. Toutefois, cette recommandation intime ne lui profita guère; car, dès que le prince de Trauttmansdorff eut demandé à la fille de son souverain la permission de lui baiser la main, en prenant congé d'elle à Braunau, non-seule-

ment cette faveur lui fut accordée sans difficulté, mais elle le fut de même à toutes les personnes qui composaient sa nouvelle maison, à celles qui faisaient partie de l'ancienne, et jusqu'aux serviteurs des rangs les plus inférieurs.

Napoléon n'avait encore que quarante ans : Marie-Louise entrait à peine dans sa dix-neuvième année. Elle était blonde, d'une taille élevée, et, sans être jolie, se présentait parée des grâces qui accompagnent ordinairement la jeunesse.

L'Empereur fut dès ce moment, avec tout le monde, plus affable encore que de coutume; il redoubla de soins pour sa personne; je crois même qu'il devint coquet, car il chargea ses valets de chambre de renouveler entièrement sa garde-robe, de lui faire faire ses habits plus justes et d'une coupe moins antique, de lui choisir du linge plus beau, et enfin de lui commander un chapeau neuf!... Depuis huit jours il posait devant Isabey, et ne se plaignait pas trop de la longueur des séances. Son portrait achevé, il l'envoya à Marie-Louise, qui lui donna le sien en échange. En un mot, il fit, pour plaire à sa nouvelle épouse, plus de frais qu'il n'en fit jamais pour quelque femme que ce fût, sans même en excepter Joséphine : on va en juger.

Un soir qu'il était au salon avec son beau-frère Murat, la reine Hortense et la princesse Stéphanie, sa nièce, celle-ci lui demanda malicieusement s'il savait valser.

« Ma foi, répond Napoléon un peu étonné de la demande, je n'ai jamais pu aller au delà d'une première leçon, parce qu'après deux ou trois tours il me prend des éblouissements qui m'empêchent de continuer. Mais à quoi bon cette question?

— Sire, reprend la princesse, c'est qu'il est fâcheux que Votre Majesté ne sache pas valser : les Allemandes étant folles de la valse, l'Impératrice devant nécessairement partager le goût de ses compatriotes, et ne pouvant avoir d'autre cavalier que Votre Majesté, se trouvera privée d'un grand plaisir.

— Ah! mon Dieu! vous avez raison, Stéphanie, il faut absolu-

ment que je sache valser; mais comment vais-je faire?... Si vous vouliez être assez bonne pour me l'apprendre, vous me donneriez une leçon tous les jours. Tenez, commençons tout de suite, afin que je vous donne une idée de mon savoir-faire. »

L'Empereur se lève, enlace de ses bras la taille de sa nièce, et fait quelques pas avec elle en fredonnant la fameuse valse de *la reine de Prusse;* mais à peine a-t-il fait assez gauchement deux ou trois tours dans le salon, que la tête lui tourne, et que, n'y voyant plus, il est obligé de s'arrêter et de s'appuyer contre une console pour ne pas tomber. Murat l'ayant aidé à s'asseoir, lui dit en souriant :

« Sire, en voilà bien assez pour nous convaincre que vous ne serez jamais qu'un mauvais écolier; Votre Majesté est faite pour donner des ordres, et non pour en recevoir.

— Ma foi, mon cher, reprend l'Empereur tout essoufflé et s'essuyant le front, ne pouvant faire valser ma femme, je tâcherai de la faire danser ; j'ai pour moi *la monaco*, ce n'est pas difficile. Il est vrai que c'est toujours la même chose, mais il faudra bien qu'elle s'en contente. »

L'Empereur n'avait voulu s'en rapporter qu'à ses propres yeux du soin de juger si la corbeille et les présents de noces étaient dignes de Marie-Louise. Toutes les parures, les fleurs, les étoffes, les dentelles et les pierreries avaient été, par son ordre, apportées aux Tuileries et étalées sous ses yeux dans l'ancien cabinet de toilette de Joséphine, pour être ensuite emballées en sa présence. Au moment où un des emballeurs plaçait plusieurs paires de souliers de satin dans une caisse particulière, Napoléon prit un de ces souliers, et après l'avoir examiné curieusement et retourné en tous sens :

« Voilà, s'écria-t-il, un soulier de bon augure ! Il n'y a pas, je crois, beaucoup de pieds aussi jolis que celui-là. »

Puis, appliquant un petit coup de la semelle sur la joue d'un de ses pages qui avait, en souriant, avancé la tête pour juger, lui

aussi, de la petitesse du pied de sa souveraine, il lui dit moitié gaiement et moitié sérieusement :

« Tiens, attrape!... voilà, monsieur, ce que l'on gagne à être trop curieux et à oser se permettre de rire de ce que je dis. »

Marie-Louise ne voyageant qu'à petites journées, une fête l'attendait dans chaque ville qui se trouvait sur son passage. Tous les jours l'Empereur lui écrivait une lettre de sa main; elle lui était portée par un de ses pages qui allait à franc étrier et rapportait la réponse de l'Impératrice.

A Strasbourg, Marie-Louise se reposa deux jours. Après avoir passé par Châlons, elle déjeuna à Sillery, chez le comte de Valence, traversa Reims et arriva au dernier relai qui devait la conduire à Soissons, où elle devait passer la nuit et suivre ainsi toutes les dispositions prescrites par le programme. L'entrevue ne devait avoir lieu que le lendemain, à Compiègne; mais l'impatience de Napoléon dérangea tout le protocole. Un peu en avant de Soissons, l'Impératrice fut, pour ainsi dire, enlevée d'autorité et menée d'un seul trait jusqu'à Compiègne. Voici comment, dans les salons du château, le fait fut raconté.

L'Empereur, qui apprit par les estafettes échelonnées sur la route que Marie-Louise n'était plus qu'à dix lieues de Soissons, appela son premier valet de chambre :

« Constant!... vite, vite, allez commander la petite calèche, et venez m'habiller. »

Napoléon, en effet, veut surprendre sa fiancée et se présenter à elle sans se faire annoncer; il rit tout seul comme un enfant de l'effet que cette première entrevue va produire ; il soigne sa toilette avec plus de recherche que de coutume, et, par une coquetterie de gloire, recouvre le tout de la petite redingote grise qu'il portait à Wagram; puis, accompagné seulement de Murat, il s'échappe furtivement par une porte du parc et monte dans cette calèche sans armoiries, qui est conduite par des gens sans livrée.

Cette escapade a pour but non-seulement de satisfaire le senti-

ment de curiosité auquel il n'a pas la force de résister, mais encore de simplifier l'article relatif au cérémonial du lendemain, qui disait :

« Lorsque LL. MM. se rencontreront dans la tente du milieu (où « elles devaient entrer en même temps, chacune par le côté op- « posé), l'Impératrice s'inclinera pour se mettre à genoux; l'Empe- « reur la relèvera, l'embrassera, et LL. MM. iront s'asseoir en face « l'une de l'autre, sur les trônes disposés à cet effet. »

Quelle que soit la déférence qu'un mari puisse exiger de sa femme, il eût été un peu dur pour la fille des Césars de satisfaire à cet article peu galant du cérémonial. La brusque entrevue de Napoléon et de Marie-Louise rendit inutile cette exigence de pure étiquette.

L'Empereur avait déjà dépassé Soissons et était arrivé à Courcelles au moment où les premiers courriers de l'Impératrice s'occupaient de faire préparer les relais. Jugeant inutile d'aller plus loin, il descend de sa calèche, la fait ranger de côté, et comme la pluie continuait de tomber par torrents, il alla s'abriter sous le porche de l'église, située hors du village, à moitié d'une petite côte qui domine toute la route.

Il y avait un quart d'heure qu'il se tenait ainsi à l'écart avec le roi de Naples, lorsqu'il aperçoit la première voiture du cortége de Marie-Louise. Sur-le-champ il rebrousse chemin, et au moment où l'on s'apprête à changer de chevaux, Napoléon se précipite seul vers la berline dans laquelle est l'Impératrice.

L'écuyer de service, M. de Saluces, qui le reconnaît et qui n'est pas dans le secret de l'*incognito*, s'empresse de mettre pied à terre pour déployer le marchepied, en annonçant : *l'Empereur!* mais Napoléon ne lui en laisse pas le temps : il escalade la voiture, se jette au cou de Marie-Louise et l'embrasse à plusieurs reprises. Celle-ci, qui n'est nullement préparée à cette brusque visite, demeure tout interdite; elle se débat et pousse des cris. La reine de Naples, qui est avec elle, la rassure en lui répétant :

« Mais, madame, c'est l'Empereur!... »

Marie-Louise veut alors se mettre aux genoux de Napoléon qui devine son intention et s'oppose par un nouveau baiser à cette marque de respect à laquelle il tient fort peu ; enfin il donne l'ordre de pousser en toute hâte et directement vers Compiègne.

Onze heures sonnaient à l'antique horloge du château lorsque la voiture de LL. MM. entrait au grand galop dans la cour d'honneur. Ce soir-là il n'y eut pas cercle : chacun se retira immédiatement après que l'Impératrice fut entrée dans ses appartements.

Le lendemain matin, Napoléon fit honneur à un succulent déjeuner qu'il fit apporter à onze heures près du lit de Marie-Louise. Il ne fut servi que par les femmes de l'Impératrice, qui ne se leva que fort tard. Cette matinée dut être doublement fatigante pour elle, en ce que des personnes qu'elle connaissait à peine lui en présentèrent une foule d'autres qu'elle ne connaissait pas du tout. Après ces présentations d'étiquette, LL. MM. partirent pour Saint-Cloud où un nombre prodigieux de personnes de toutes conditions attendirent les nouveaux époux.

La cérémonie du mariage civil eut lieu le surlendemain dans la grande galerie du château.

A cet effet, on avait dressé une estrade à l'extrémité de cette galerie, et on y avait préparé une table recouverte d'un riche tapis, avec deux fauteuils magnifiques pour Napoléon et Marie-Louise ; des chaises et des tabourets en forme d'X étaient destinés seulement aux princes et aux princesses de la famille. L'archichancelier Cambacérès était assis devant une table sur laquelle était un énorme registre, relié en maroquin vert, doré sur tranches ; M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, placé à côté de lui, devait remplir les fonctions de secrétaire de l'état civil. L'Empereur, s'étant assis, invita, par un geste de la main, l'Impératrice et tous ceux qui avaient droit à une chaise ou à un tabouret à faire de même ; puis, ayant aspiré une prise de tabac, il fit un signe au grand-maître des cérémonies, qui fit approcher de l'estrade tous ceux qui formaient le cercle. Alors l'archichancelier se leva, et saluant l'Empereur :

« Sire, Votre Majesté a-t-elle intention de prendre pour légitime épouse S. A. I. madame l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, ici présente?

— *Certainement, monsieur*, répondit Napoléon, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Madame, continua Cambacérès en s'adressant à l'Impératrice, est-ce la libre volonté de Votre Altesse impériale de prendre pour son légitime époux l'empereur Napoléon, ici présent?

— *Oui, monsieur*, répondit-elle en baissant les yeux.

— Au nom de la loi et des constitutions de l'Empire, continua Cambacérès, S. M. l'empereur Napoléon et S. A. I. madame l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche sont unis en mariage. »

Un cri général de *vive l'Empereur! vive l'Impératrice!* éclata dans la galerie.

Aussitôt M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely présenta l'acte à signer à l'Empereur qui, se pressant trop de prendre de l'encre, avec la plume qu'il avait pour ainsi dire arrachée des mains de Cambacérès, fit un gros *pâté* sur le papier au moment d'y apposer son nom, circonstance qui fit sourire quelques-uns des assistants; d'autres la regardèrent comme d'un fâcheux augure. Marie-Louise signa d'une main qui paraissait mal assurée; puis vint le tour des membres de la famille impériale et des nombreux témoins : l'oncle de l'Impératrice, le grand-duc de Wurtzbourg, signa le dernier, après avoir placé sur son long nez une petite paire de lunettes sans branches, dont il essuya très-longuement les verres auparavant.

Le même jour, à sept heures, il y eut au palais grand dîner de famille. Contre son ordinaire, Napoléon but du vin de Champagne au dessert.

A huit heures on passa dans les grands appartements où, cette fois, il y eut cercle : il était peu nombreux, mais très-brillant. On chanta différentes scènes italiennes; Cressentini répéta, entre autres, celle du tombeau de *Roméo et Juliette* ; c'était l'Empereur qui l'a-

vait demandée; on trouva qu'il avait fait là un singulier choix pour un jour de noces. Les valets de chambre jetèrent exprès des cartes sur les tables de jeu, mais ce ne fut que pour la forme, car LL. MM. se retirèrent à dix heures et demie. Beaucoup de personnes imitèrent leur exemple, et à onze heures il n'y avait plus une seule bougie d'allumée dans le château.

Le lendemain vit une cérémonie d'une imposante magnificence. Dès le petit jour toutes les personnes du château qui devaient y prendre une part plus ou moins active étaient debout et habillées.

Vers les neuf heures du matin, il pleuvait à verse ; mais au moment où le canon des Invalides annonça le départ de LL. MM., soudain, comme par l'effet magique d'un coup de baguette, les nuées se dissipèrent et le soleil brilla de manière à faire croire qu'il ne se croyait pas moins obligé que les autres, par le programme de M. de Ségur. Napoléon et Marie-Louise partirent de Saint-Cloud dans la même voiture, attelée de huit chevaux blancs. Une autre voiture vide, également attelée de huit chevaux, la précédait : c'était celle destinée à l'Impératrice; mais elle n'était là que pour la représentation.

Quarante voitures à glaces et à fond d'or, les vingt premières à six chevaux, les vingt autres à quatre seulement, mais toutes magnifiquement attelées, précédaient le cortége. Elles étaient remplies de rois, de reines, de princes, de princesses, de grands officiers, de grands dignitaires, de grands diplomates, etc. Toute la garde impériale à cheval, dans une tenue magnifique, ouvrait la marche; la maison militaire de l'Empereur, son état-major, ses aides de camp, ses écuyers, ses pages, étaient groupés autour de sa voiture ; ce cortége, terminé par un détachement de tous les régiments de l'armée, défila dans le plus grand ordre, et toujours au pas, depuis Saint-Cloud jusqu'aux Tuileries, en traversant le bois de Boulogne, la porte Maillot et les Champs-Elysées, déboucha sur la place Louis XV, et passa sous l'arc de triomphe que l'on avait construit sur la grille même de l'entrée du jardin des Tuileries.

Depuis la grille du château de Saint-Cloud jusqu'à la terrasse qui borde les Tuileries, les deux côtés de la route étaient encombrés par une foule innombrable de spectateurs.

Le long des Champs-Elysées on avait établi, de distance en distance, des orchestres qui exécutaient des fanfares.

Lorsque tout le monde fut arrivé au palais, le cortége se forma en ordre dans la galerie de Diane, et gagna la grande galerie du Musée, dans laquelle il pénétra par la porte qui est à son extrémité, du côté du pavillon de Flore. Là s'offrait aux regards un spectacle plus éblouissant encore; les deux côtés de cette voûte immense étaient garnis d'un bout à l'autre d'un triple rang de femmes appartenant à la haute bourgeoisie de la capitale : c'est une des plus jolies revues auxquelles je me souviens d'avoir assisté. Le vaste salon carré qui est à l'autre extrémité avait été disposé en chapelle : on avait établi dans tout son pourtour un double rang de tribunes magnifiquement décorées.

Aussitôt que LL. MM. furent arrivées, la cérémonie religieuse commença.

La messe fut célébrée par le cardinal Fesch, oncle de l'Empereur, aidé dans ses fonctions épiscopales par tous les musiciens et les chœurs de l'Opéra.

Le ministre des cultes avait convoqué à la cérémonie tout le haut clergé, tant français qu'italien. Presque tous ces ecclésiastiques y assistèrent en habits sacerdotaux; il n'y manqua que les cardinaux. Arrivé à l'autel, Napoléon s'en aperçut au vide des siéges qu'on leur avait préparés. Il fit un mouvement qui indiquait assez tout son déplaisir. Le lendemain, sa foudre tomba sur ceux des princes de l'Église qui avaient refusé d'assister à la messe célébrée pour un excommunié tel que lui, car ce fut là le seul motif de leur absence; il leur fit défendre de porter désormais le costume rouge, et dès ce moment ils furent désignés sous le nom de *cardinaux noirs*, en raison de la couleur de leur soutane de pénitence.

Le soir de ce même jour eurent lieu dans Paris des illuminations

d'une magnificence sans égale. Chaque maison particulière rivalisait de lumières avec les édifices publics. La Seine même était chargée de petits batelets ornés de verres de couleur et remplis de musiciens. Nul accident ne troubla cette admirable soirée, tant la police, sous l'Empire, était soigneuse à tout prévoir.

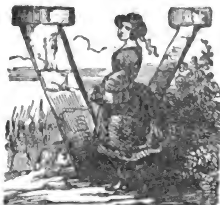
Une seule voiture non armoriée circula lentement ce soir-là au milieu des cinq ou six cent mille personnes qui piétinaient sur les quais, dans les rues et sur les places qui avoisinent les Tuileries. Cette voiture portait deux augustes époux en simple costume bourgeois : aucune suite ne les accompagnait.

Le cadeau que la ville de Paris offrit à Marie-Louise dans cette circonstance, consistait en une toilette complète en vermeil, de la plus grande richesse. Les plus grands talents avaient été appelés à fournir les dessins de ce présent de noces. Celui qui fut fait à Napoléon consistait en un magnifique service de table, aussi en vermeil, estimé huit cent mille francs ; c'est le même qui servit par la suite dans *les grands couverts*, et qui fut revendiqué, en 1814, par le Trésor royal, comme faisant partie du mobilier de la couronne.

Tous les autres arts rivalisèrent en même temps pour célébrer l'union de Napoléon avec la fille des Césars. L'Empire tout entier prit part à ces solennités. Chaque ville, chaque bourgade eut sa fête. Pendant plus d'un mois les grands corps de l'Etat se donnèrent des bals et de splendides banquets, et chaque jour, au palais, les officiers de la maison firent couler des flots de champagne à la santé de Leurs Majestés. Ces acclamations étaient si bruyantes et répétées si souvent, que Napoléon fut enfin obligé de mettre un terme à la manifestation d'un enthousiasme *infiniment trop prolongé*, disait-il en souriant. Il donna donc aux contrôleurs du palais l'ordre de pousser un peu moins à *l'ivresse* générale, parce que, ajouta-t-il encore gaiement, ces messieurs me brisent la tête avec les meilleures intentions du monde.

LE BAL, L'INCENDIE ET LE BOULET DE CANON.





ers les premiers jours du mois de juin 1810, au retour d'un voyage que Napoléon et Marie-Louise avaient fait en Belgique, il y eut à Paris, à l'occasion de leur mariage qui avait été célébré deux mois auparavant, une suite de fêtes dont les plus remarquables furent sans contredit celle que la ville de Paris offrit à Leurs Majestés à l'Hôtel-de-Ville, et celle qu'elles acceptèrent de l'armée, représentée par les maréchaux, à l'École-Militaire. Malheureusement tous ces plaisirs devaient se terminer par la plus épouvantable catastrophe.

Le prince de Schwartzemberg, ambassadeur d'Autriche, voulant à son tour célébrer dignement le mariage de la fille de son souverain, annonça un bal à l'hôtel qu'il occupait rue de Provence, au coin de la rue du Mont-Blanc (l'ancien hôtel Monthesson). Cette fête avait été fixée au dimanche 1er juillet. Selon l'usage, et pour se conformer à l'étiquette, le prince, accompagné de tous les secrétaires de l'ambassade d'Autriche, était allé quelques jours auparavant à Saint-Cloud, en grande cérémonie, inviter l'Empereur qui lui avait gracieusement répondu :

« Oui, prince, j'accepte votre invitation, désirant ainsi prouver à mon beau-père, votre souverain, l'amitié que je lui porte dans la personne de son ambassadeur, dont je fais le plus grand cas; seulement, avait-il ajouté en souriant, je dois vous prévenir que je n'ai jamais été un beau danseur, et qu'il est défendu à l'Impératrice, par ordonnance du médecin, de se livrer au plaisir du bal. (La grossesse de Marie-Louise avait déjà été annoncée officiellement dans

le *Moniteur.*) Ce sera une grande privation pour elle; mais, en revanche, nous nous promènerons, nous causerons.

— En ce cas, Sire, je prie Votre Majesté de fixer elle-même le jour où mes nombreux compatriotes auront le bonheur de la voir et de la posséder.

— Eh bien! le plus tôt possible... Dimanche prochain, si cela vous arrange; ce jour-là, personne n'a rien à faire. »

Le prince de Schwartzemberg avait envoyé des invitations à tout ce que Paris comptait de plus éminent dans les grands corps de l'État, et parmi les étrangers de distinction qui se trouvaient à Paris. Chacun avait brigué la faveur d'être admis à une fête dont à l'avance on vantait la somptuosité; plus de quatre mille personnes de tout rang s'y rendirent avec une indicible joie.

On avait élevé dans le jardin de l'hôtel une immense salle de danse, les appartements n'étant pas assez vastes pour contenir tous les invités. Cette salle improvisée était construite en planches, recouvertes de toiles peintes à l'huile; de riches tentures d'or et de soie décoraient l'intérieur, et des draperies de gaze brodées d'argent flottaient aux portiques extérieurs de ce temple, sur lequel brillait un large écusson d'azur aux armes de France et d'Autriche ingénieusement mariées.

Afin d'éviter l'encombrement, on avait décidé que l'hôtel aurait trois entrées : la première était accessible seulement aux têtes couronnées et aux Altesses impériales et royales; les autres invités devaient entrer par la seconde, et la troisième, conduisant directement dans l'intérieur de l'hôtel, était réservée aux familiers de la maison et aux gens de service; dès le matin, toutes les mesures de sûreté avaient été prises pour faciliter la circulation et prévenir tout accident. Dans l'après-midi, une compagnie de grenadiers de la vieille garde vint prendre possession de l'hôtel de l'ambassadeur, parce qu'il était d'usage, lorsque l'Empereur devait honorer de sa présence un des théâtres de la capitale, ou assister à une fête, qu'il se fît précéder par un détachement de grenadiers de sa garde

qui desservaient ce qu'on appelle *les postes d'honneur*. Dans ce cas, on choisissait les plus beaux hommes d'un bataillon, et de préférence ceux qui étaient décorés. Cette fois, Napoléon l'avait recommandé, comme s'il eût mis un malicieux amour-propre à montrer aux militaires de toutes les nations de l'Europe, qui ne pouvaient manquer de se trouver à cette fête, un échantillon des soldats qui les avaient vaincus tant de fois.

« Rapp, avait-il dit à l'aide de camp de service, n'oublie pas de donner l'ordre au major-général de la garde de fournir aujourd'hui un poste chez l'ambassadeur d'Autriche; une compagnie entière, entends-tu? Il n'y a pas de mal que les *autres* voient que mes vieilles moustaches ont encore bon pied et bon œil, et, ajouta-t-il gaiement en frappant sur l'épaule de son aide de camp, qu'ils sont toujours solides au poste. »

La fête fut précédée d'un grand dîner diplomatique auquel tous les ministres français et les ambassadeurs des puissances étrangères avaient été invités.

L'ancien hôtel Monthesson et ses dépendances brillaient, bien avant la nuit, d'une illumination magnifique; peu à peu les voitures arrivèrent de tous côtés sur plusieurs files, et quoiqu'elles n'allassent qu'au pas, elles avaient beaucoup de peine à se frayer un passage à travers la multitude qui encombrait les abords. Ce fut alors que les postes furent confiés à la garde impériale : des factionnaires furent posés à toutes les portes extérieures, avec des consignes très-rigoureuses. Or, sur les neuf heures du soir, l'affluence était devenue tout à coup si considérable, on avançait avec tant de difficultés, que beaucoup de hauts personnages descendirent de voiture dans les environs, au risque de se faire écraser par les équipages qui se pressaient, et achevèrent leur course à pied.

Déjà nombre de rois et d'altesses impériales et royales s'étaient présentés à l'entrée principale de l'hôtel, et les factionnaires les avaient laissés passer en présentant les armes, grâce à la précaution que prenaient leurs laquais de jeter leur nom comme à la

cantonade. Le roi de Saxe se présente à son tour; un de ses valets de pied le nomme; mais un des grognards de faction, ne pouvant croire à la réalité de tant de rois et de princes, s'imaginant enfin qu'on se joue de lui pour éluder sa consigne, s'écrie d'une voix formidable :

« Halte là!... Les bourgeois n'entrent pas par ici! »

Le cocher, qui connaît les usages, veut avancer : le factionnaire croise brusquement la baïonnette devant ses chevaux, en ajoutant :

« Encore un roi!... Ce n'est pas possible, on me fait la queue! en voilà plus de trente que je compte! assez de rois comme cela! Allons! arrière!...

— Mais, grenadier, lui crie le cocher qui avait arrêté court ses chevaux, c'est Sa Majesté le roi de Saxe que je mène.

— C'est une *blague!*... Il ne passera pas. Libre à ce monarque d'aller prendre la file comme les simples particuliers qui ne sont pas couronnés. »

Durant ce colloque, le roi avait mis la tête à la portière. Quelques personnes le reconnurent alors et essayèrent de faire entendre raison au grognard; mais ce dernier ayant mis tranquillement l'arme au bras, s'était contenté de leur répondre avec un froid laconisme :

« C'est la consigne. »

Les valets de pied du roi vinrent à leur tour pour témoigner de l'identité de la personne de leur maître; mais le vieux grognard resta inflexible :

« Quand ce serait le roi des Maroquins ou de n'importe quoi, leur dit-il, il ne passera pas! tout ça c'est des monarques de contrebande; et d'ailleurs, je n'en connais qu'un : c'est l'Empereur Napoléon et son auguste épouse, la fille à François. Quand il se présentera, lui, ou tous les deux ensemble, je les laisserai entrer; mais quant au reste, bien fâché de la peine, ni vu ni connu!... Allons, au large! »

Et le grognard croisa de nouveau la baïonnette sur le groupe qui l'entourait et qui recula prudemment.

Au dire de ceux qui ont assisté à cette fête, on aurait cru, en entrant dans la salle de bal, assister à l'une des fêtes dont nous parlent les contes de fées. C'étaient des fleurs avec leurs parfums enivrants, c'était une musique délicieuse, c'étaient surtout des femmes ravissantes de jeunesse et de beauté; tout cela éclairé par des milliers de girandoles dont le cristal reflétait tous les feux du prisme.

A dix heures, le bruit des tambours et des fanfares annonça la présence de l'Empereur et de l'Impératrice. Leurs Majestés arrivaient de Saint-Cloud. L'ambassadeur alla à leur rencontre, accompagné de toute la famille des Schwartzemberg et d'un grand nombre d'Autrichiens de distinction, parmi lesquels se faisait remarquer M. de Metternich par l'énorme quantité de décorations dont il avait déjà la poitrine bariolée. Ce cortége s'avança au-devant des augustes invités et leur adressa les compliments d'usage. Napoléon, donnant le bras à Marie-Louise, traversa assez rapidement les appartements et le jardin, sans donner beaucoup d'attention aux ingénieuses surprises et aux flatteuses allégories qu'on avait accumulées sur son passage. Lorsqu'il fut entré dans la salle de bal, on fut frappé de la gaieté de son visage. Il avait quitté l'Impératrice et l'avait laissée avec ses dames et le prince de Schwartzemberg, pour commencer ce qu'il appelait *sa tournée*. Le bras familièrement passé sous celui du roi de Saxe, qu'il venait de rencontrer et qui sans doute lui racontait, comme il l'avait dite à tout le monde, la plaisante algarade que lui avait faite la sentinelle à son arrivée, il se montra partout, parla à tout le monde, et accorda, avec une bienveillance charmante, toutes les faveurs qui lui furent demandées; grondant doucement ceux des jeunes invités qui ne dansaient pas; en un mot jamais il n'avait semblé plus satisfait, lorsque tout à coup, au détour d'un pilastre, s'étant trouvé face à face avec un étranger vêtu d'un riche uniforme, sa figure devint sérieuse; il fronça le sourcil: ses regards étaient courroucés. Ce militaire était un ancien compa-

gnon d'armes de Moreau, qui avait donné sa démission à l'issue du fameux procès de ce général, et était allé le rejoindre plus tard en Amérique, où il avait choisi son lieu d'exil. Cet officier l'avait quitté ensuite pour aller prendre du service dans l'armée suédoise, où il occupait un grade élevé. Napoléon, qui n'avait ignoré aucun de ces détails, lui dit d'un ton sévère :

« Ah! ah! monsieur! vous ici!... Par quel hasard, et que venez-vous y faire?

— Sire, répondit ce dernier sans se déconcerter, j'ai obtenu de mon souverain un congé pour venir en France visiter ma famille, que je n'ai pas vue depuis longtemps.

— Ah! oui! votre souverain *actuel*, reprit Napoléon avec une inflexion de voix qui faisait facilement deviner l'intention qu'il mettait à ses paroles; il vous a engagé à venir à Paris, assister au bal de l'ambassadeur d'Autriche, persuadé que vous vous y trouveriez en pays de connaissance, n'est-ce pas?

— Sire... »

L'Empereur ne le laissa pas achever et l'interrompit en disant :

« Ceux qui vous ont conseillé de venir ici aujourd'hui ont fait une *bêtise*; et vous, monsieur, vous avez fait une *sottise* en vous y trouvant. »

Puis il lui tourna le dos et passa outre.

Après avoir fait quelques pas en silence, car pendant ce court incident, la foule qui n'avait cessé d'entourer les deux souverains s'était tenue à l'écart par convenance, Napoléon dit au roi en se penchant à son oreille :

« Me faire trouver nez à nez avec l'ancien confident de Moreau! Conçoit-on une pareille balourdise! »

Le roi de Saxe hasarda quelques mots pour calmer l'Empereur, que cette brusque rencontre avait singulièrement contrarié; Napoléon reprit avec ironie :

« Et ce monsieur qui a renié sa patrie et qui vient ici se pavaner, revêtu d'une casaque étrangère! En vérité, j'admire son aplomb. Il

s'attendait peut-être à ce que je lui parlasse de son ancien patron, que je m'informasse de l'état de sa santé!... Ah! mon Dieu! la pauvre tête!... Il aurait mieux valu pour la gloire du vainqueur de Hohenlinden, qu'il ne fût jamais venu au monde. » Et l'Empereur avait accompagné ces derniers mots d'un sourire forcé, qui aurait donné beaucoup à penser à tout autre qu'à cet excellent roi de Saxe. « Tenez, mon frère, reprit-il en baissant la voix et en pressant le bras du roi, ne me parlez pas d'un homme qui se laisse mener par sa femme, parce qu'alors cet homme n'est ni lui, ni sa femme : il n'est rien du tout. N'est-ce pas Mme Moreau qui poussa son mari de façon à ce qu'il vînt se casser le nez sur les marches du palais?... Avec un caractère comme le sien, cet homme doit nécessairement finir mal! Quant à ce monsieur de tout à l'heure, je ne suis pas assez Autrichien pour croire qu'il soit venu à Paris rien que pour s'amuser à voir danser des *ronds-de-ronchats*. Demain je parlerai à Savary; je veux savoir à quoi m'en tenir sur son compte... Mais ne parlons plus de cela, et faisons un tour dans le jardin, car il fait bien chaud ici. »

En effet, la chaleur était excessive; mais les danses n'en continuaient pas moins. On avait ouvert toutes les fenêtres de la salle de bal, et beaucoup de personnes, les femmes surtout, avaient suivi l'Empereur dans le jardin pour le voir plus facilement et pouvoir respirer plus à leur aise.

Il était alors minuit. Un vent léger qui s'éleva tout à coup vint agiter les draperies extérieures; un rideau de gaze, flottant au gré de ce courant d'air, s'engagea dans une girandole de bougies et s'enflamma. Un aide de camp du prince Berthier accourt, s'élance, atteint la draperie, l'attire à lui pour l'arracher; mais elle se déchire par la moitié : une partie reste dans ses mains, tandis que l'autre va communiquer le feu à deux autres draperies. La flamme se propage avec rapidité le long des guirlandes de fleurs artificielles; le comte Dumanoir, M. Trobriant, le comte de San-Miguel, beaucoup d'autres personnes, essayent vainement d'éteindre le feu : il

gagne les plafonds de papier, et en quelques secondes l'incendie, comme une longue traînée d'artifice, s'empare de toute la salle. Bientôt au silence d'un premier moment de stupeur succède le cri terrible : *le feu!... le feu!...* Et la foule se précipite en désordre de la salle de bal dans le jardin, et se réfugie dans les appartements de l'hôtel. A ces clameurs sinistres, la terreur devient générale; on ne songe qu'à soi et à ceux qu'on aime : on veut fuir, on se heurte, on s'entasse, et les flammes continuent leurs progrès.

Quoique séparée de l'Empereur, Marie-Louise eût pu se sauver facilement; mais par une sorte d'héroïsme dont cette princesse n'a donné en sa vie que cette seule preuve, elle se dirigea tranquillement vers le trône qui avait été disposé pour Napoléon et pour elle, y monta, et attendit avec une dignité imposante que l'Empereur vînt lui-même la chercher.

Dès le commencement de l'incendie, les officiers de la maison de Leurs Majestés s'étaient mis à la recherche de l'Empereur dans le jardin. Ils l'avaient enfin trouvé dans un bosquet écarté, occupé à jouer avec de petits enfants qu'il faisait danser en rond autour de lui; aussitôt il leur donna l'ordre de faire avancer sa voiture.

« Messieurs, venez avec moi, ajouta-t-il. »

Et à ces mots, il se dirige précipitamment vers la salle de bal, agité par l'appréhension secrète que tout cela n'est peut-être qu'un attentat dirigé contre sa personne. La rencontre fortuite d'un ancien confident de Moreau dans les salons de l'ambassadeur lui semble justifier ses appréhensions; il se garde bien toutefois de communiquer cette idée que partagent quelques-uns de ses officiers. Ceux-ci, craignant également pour l'Empereur une trahison, se pressent autour de lui, la main sur la garde de leur épée. Heureusement qu'il n'était rien de tout cela. Napoléon s'élance dans la salle de bal en exhortant la foule qui s'y trouve à agir avec prudence et générosité; il escalade les degrés du trône, enlève l'Impératrice dans ses bras, en lui disant à demi-voix :

« Louise, je t'en prie, viens vite, car ceci devient sérieux. »

Et toujours entouré de ceux qui ne l'ont pas quitté un instant, il parvient à arracher sa femme à une mort qui eût été certaine, s'il eût tardé quelques minutes de plus à l'entraîner dans le jardin.

« La voiture est-elle arrivée? demanda-t-il alors.

— Oui, sire, lui répond un de ses écuyers; elle est devant la petite porte, à l'extrémité du jardin.

— Monsieur, ce n'est pas là l'ordre que j'avais donné : faites-la conduire devant la grande porte de l'hôtel; c'est par là que je suis entré ici, c'est en présence de tous ceux qui s'y trouvent que je veux en sortir avec l'Impératrice... Hâtez-vous. »

Quand la voiture eut pu percer la foule compacte de laquais, de soldats, des officiers de police et des curieux qui encombraient les abords de l'hôtel, il partit, en disant à un de ses aides de camp :

« Restez ici pour voir ce qui se passe; je vais revenir, n'en dites rien. »

Arrivé sur la place Louis XV, il fit arrêter la voiture et dit à sa femme :

« Ne te tourmente pas, ma pauvre Louise, je reviendrai bientôt; mais tu sens que dans une circonstance si critique, il faut que l'on me voie chez l'ambassadeur de ton père. Allons, adieu, et tranquillise-toi. »

Napoléon descend de voiture, donne l'ordre au premier écuyer de reconduire l'Impératrice à Saint-Cloud, entre aux Tuileries, demande ses chevaux à l'instant même, remplace sa fine chaussure par des bottes à l'écuyère, endosse sa redingote grise, et, accompagné seulement d'un écuyer, revient en toute hâte sur le lieu de l'incendie pour diriger les secours. Cette fois il rentre chez le prince de Schwartzemberg par la petite porte du jardin.

La présence inattendue de Napoléon, revêtu de son costume populaire, à la lueur des décombres embrasés, dont la teinte livide éclairait sa figure ordinairement si pâle, mais si calme dans le danger, produisit sur la foule un effet électrique : ce fut comme une fantastique apparition.

Pendant la courte absence de l'Empereur, l'incendie avait fait d'immenses progrès dans l'hôtel de l'ambassadeur. Une demi-heure avait suffi pour consumer entièrement les frêles constructions de la salle provisoire de bal. Quelques minutes après l'arrivée des pompiers, la toiture d'une partie de cette salle s'écroulait avec fracas, au milieu d'imprécations, de cris de douleur et de l'épouvante générale.

La présence du chef de l'Etat avait d'abord contenu la foule; mais, dès qu'il avait été parti, elle s'était ruée sur un seul point, ce qui avait rendu son écoulement presque impossible. Le parquet de l'un des salons ne pouvant résister à un poids si considérable, auquel se joignit un trépignement de pieds continuel, vint à craquer dans plusieurs endroits et s'entr'ouvrit... De nouvelles victimes furent bientôt dévorées par les flammes qui les enveloppèrent.

D'autres scènes non moins sinistres se passaient dans le jardin. La mère appelait sa fille, les femmes leurs maris, les sœurs leurs frères. Tout à coup, au milieu des débris fumants, on vit s'élancer une femme jeune et belle, couverte de diamants, poussant des cris inarticulés ; c'était la princesse de Schwartzemberg, belle-sœur de l'ambassadeur. La malheureuse mère allait chercher au milieu des flammes ses enfants qui, à son insu, étaient restés dans le jardin à l'abri de tout danger. Comme elle entrait dans cette fournaise, un lustre lui tomba sur la tête et lui fracassa le crâne : on ne la vit plus reparaître. Le prince Eugène avait eu le bonheur de remarquer une petite porte dérobée, pratiquée derrière le trône de Leurs Majestés, pour faciliter le service des rafraîchissements. Ce fut par ce dégagement qu'il sortit avec la vice-reine.

La reine de Naples étant tombée, fut quelque temps foulée aux pieds, et ne fut redevable de son salut qu'au grand-duc de Wurtzbourg, qui lui fit un rempart de son corps.

La reine de Westphalie dut à son époux, comme la princesse Auguste, d'être arrachée à une mort certaine. Le roi Joseph, frère

de l'Empereur, portant dans ses bras sa femme évanouie, s'élança sur les degrés déjà embrasés : l'escalier s'écroula sous lui; le prince Kourakin et une foule d'autres personnes furent précipitées en même temps. Beaucoup de dames furent atteintes par le feu dans leurs vêtements de gaze, et blessées mortellement, tandis que d'autres couraient çà et là dans le jardin comme frappées de vertige. L'une de ces dernières fut trouvée à cheval sur le chaperon du mur qui séparait le jardin de la rue, n'osant descendre d'un côté ni de l'autre, et ne pouvant expliquer comment elle s'était trouvée ainsi portée.

Mais enfin, lorsque l'Empereur reparut, l'ordre se rétablit peu à peu, et chacun reprit courage. Des renforts de troupes de la garde arrivèrent successivement; Napoléon leur indiqua les postes qu'ils devaient occuper. Le général Hullin, commandant la place de Paris, et le préfet de la Seine, accoururent auprès de lui, et lui firent un rapport où il fut question du préfet de police et du colonel des pompiers, lesquels, dans cette circonstance, n'avaient point apporté, disait-on, toute l'activité qu'on était en droit d'attendre d'eux.

« Je sais, je sais, disait l'Empereur d'un ton courroucé; mais ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de faire de la morale. Demain je leur *laverai la tête à tous* comme ils le méritent. »

Cependant les flammes venaient d'entamer les bâtiments de l'hôtel. Il s'agissait d'empêcher que ce nouvel incendie se propageât. Napoléon organisa sur-le-champ une *chaîne*. Les grenadiers s'alignèrent à cet effet sur deux rangs. Napoléon se plaça parmi eux et prit part à la manœuvre des seaux. Cet exemple produisit l'effet qu'il en attendait; en un instant tous les grands personnages présents, qui jusqu'alors s'étaient bornés à donner des conseils, rois, princes, ducs, barons, Français et étrangers, tous mirent habit bas, retroussèrent leurs manches de chemise et se joignirent à la chaîne, qui se prolongeait jusque dans la cour de l'hôtel de M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, situé en face de celui de l'ambassadeur, de l'autre côté de la rue de Provence, où un service de tonneaux avait été orga-



Le Bal, l'Incendie et le Boulet de canon.

nisé. Or, dans un de ses mouvements, le jet d'une pompe atteignit l'Empereur au milieu de la poitrine, et le renversa dans le mélange de boue et de cendres fumantes où il stationnait.

« Ce n'est rien, dit-il en se relevant avec agilité à ceux qui s'empressaient autour de lui ; j'en ai vu bien d'autres ! »

Malgré toute l'activité que sa présence avait imprimée aux secours, les flammes continuaient de faire des progrès ; on ne devait plus espérer rien sauver, lorsque heureusement un orage, qui couvait dans le ciel depuis la veille, éclata tout à coup, comme un puissant auxiliaire, sur cette vaste fournaise. La pluie qui tomba longtemps par torrents fit plus que tout le reste pour étouffer complétement l'incendie ; Napoléon ne se retira qu'à quatre heures du matin, et lorsqu'il se fut assuré que le dernier tison était éteint.

La foule des étrangers qui n'avaient point quitté l'hôtel de l'ambassadeur s'écoula peu à peu après lui, et bientôt il ne resta plus, sur ces ruines fumantes, que des soldats et quelques fonctionnaires, chargés de maintenir l'ordre et de faire procéder aux recherches. On ne saurait dire la quantité d'objets précieux, de décorations de tous les ordres de l'Europe, de montres, de tabatières d'or, de bijoux, de diamants, qu'on retrouva dans les décombres. D'après les ordres de l'Empereur, les soldats de la garde furent chargés des fouilles, et tous les objets retrouvés furent fidèlement déposés par eux entre les mains du duc de Rovigo. Ce nouveau ministre de la police avait fait entourer l'hôtel d'un cordon de troupes, et avait donné la consigne de laisser sortir du cercle tous ceux qui le voudraient, mais de n'y laisser entrer aucune personne inconnue. Cette mesure était sage, car, dès le commencement de l'incendie, un grand nombre d'adroits filous s'étaient introduits chez l'ambassadeur, et, sous le prétexte de porter des secours, avaient fait main basse sur tout ce qu'ils avaient trouvé à leur convenance. Ce fut ainsi que le prince Kourakin, ambassadeur de Russie, fut porté évanoui, par ces industriels, dans une arrière-cour de l'hôtel, et que là, tandis que les uns éteignaient avec l'eau du ruisseau le feu qui s'était attaché à ses

vêtements, les autres enlevaient ses boutons, ses épaulettes, ses ordres en brillants. On dit que ce prince avait sur lui pour plus de 800,000 francs de diamants, qu'on lui vola de cette façon.

Chez le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély, les appartements du rez-de-chaussée, ainsi que l'office et tous les ustensiles de la cuisine, furent pillés ; dans la loge du suisse, on ne laissa que les quatre murs et une vieille hallebarde.

Quand l'orage eut entièrement cessé et que les personnes blessées (plus de deux cents l'étaient très-grièvement) eurent été transportées chez elles, en un mot, lorsqu'il n'y eut plus rien à craindre, la garde impériale, qui avait fait preuve de tant de zèle, prit enfin un peu de repos. Quelques grenadiers se réunirent dans un des vestibules de l'hôtel, dont les murs avaient été noircis et lézardés par l'action du feu. Certes, jamais vins plus exquis et chère plus délicate n'avaient été distribués à ces braves. Les rafraîchissements et les comestibles, disposés pour la fête dans les caves de l'hôtel, étaient les seules choses qu'eût épargnées la flamme. Les fatigues de la nuit ne devaient pas peu contribuer à leur faire faire bon accueil, et, tout en devisant à leur manière sur les déplorables incidents dont ils avaient été témoins, les grognards dévoraient les galantines de volaille, les suprêmes à la financière, les gelées au marasquin, etc.

« Je voudrais bien connaître, disait un jeune grenadier, la bouche pleine de massepains à la vanille, le facétieux pompier qui s'est amusé à *seringuer* le petit Caporal au milieu de l'estomac. Ce pékin-là ! je me donnerais volontiers le plaisir de le faire passer, à sec, par le robinet de sa pompe, pour lui apprendre à badiner devant ses chefs avec des armes à feu.

— Laisse donc ! lui répondit un camarade, qui achevait d'avaler sa huitième glace framboisée, il ne l'a pas fait exprès. Est-ce qu'il l'aurait osé ?... N'est-ce pas, caporal Ploquet, que ce n'est pas de sa faute à cet infirme de pompier?

— Hein ! fit le caporal Ploquet, qui fumait tranquillement sa

pipe, enfoncé jusqu'aux épaules dans un édredon de satin cramoisi à franges d'or, sur lequel il s'était assis, les jambes croisées à la manière des Turcs ; qu'est-ce qui parle ?

— Quand le petit Caporal est tombé là-bas? reprit le grenadier.

— Ah oui ! contre cette petite *estatue* de Cupidon qui n'a plus qu'un bras... je sais, je sais... Eh bien ! je n'y étais pas ; j'étais en train, avec le Mâconnais, de tirer par les jambes une princesse batave qui s'était incrustée sous une masse de banquettes, et qui flambait avec ; n'est-ce pas, Mâconnais ?

— Laissez-le donc dormir, caporal Ploquet! dit un autre ; le Mâconnais est malade, il a trop mangé hier au soir après sa faction.

— De quoi, de quoi ! s'écria alors un vieux soldat dont les moustaches étaient entièrement brûlées et qui s'était étendu par terre, la tête appuyée sur le coffre brisé d'un nécessaire en bois des îles.

— Vous êtes un peu malade, n'est-ce pas ? lui dit-on.

— C'est vrai que je suis indisposé. C'est cette drogue dont m'a fait manger un grand flandrin en culotte jaune, avec son sac de taffetas noir derrière la tête. Il me demanda ce que je voulais. — Histoire de casser une croûte, lui *réponds-je;* du vin à vingt, et n'importe quoi de ce qu'il y aura à la cuisine. Cet esclave m'apporte une espèce d'oie, plus grosse que mon bonnet à poil et bourrée en dedans de petites pommes de terre noires, dures et biscornues, qui avaient un goût de moisi, que cinq cent millions de diables en auraient pris les armes, et il me dit en allemand : — Voilà ! c'est ce que nous avons de plus excellent.

— Mâconnais, vous n'êtes encore qu'un conscrit, reprit le caporal Ploquet d'un ton de suffisance ; c'étaient des *truffles*, tout ce qu'il y a de plus cher au monde ; il y en a de toutes les couleurs et de toutes les grosseurs. Moi qui vous parle, j'en ai mangé des boisseaux à Berlin, l'année dernière, chez une vieille Berlingeoise, riche comme une Crésus, où je faisais des mirotons dans ses marmites d'argent, et où je buvais plusieurs gouttes tous les matins dans de grands verres de diamant. Maçonnais, vous n'avez jamais fréquenté

la bonne société ; vous ne connaissez pas ce qui est bon. Les *truffes !*... Mais il n'y a que les maréchaux de l'Empire qui ont le droit d'en manger en fricassée.

— C'est possible, répondit le Mâconnais en faisant la grimace, mais j'aime mieux les haricots rouges de l'ordinaire. »

A ces mots, le caporal Ploquet lança au Maconnais un regard de pitié, tout en bourrant sa pipe qu'il avait achevé de fumer.

Un roulement de tambour mit fin à cette conversation. La garde impériale se rassembla dans la cour de l'hôtel, et après avoir été relevée par la garde de Paris, elle retourna à son quartier de l'Ecole-Militaire.

Dans cette déplorable circonstance, les pompiers étaient arrivés trop tard, et leurs pompes étaient en si mauvais état, qu'il leur avait fallu plus d'un quart d'heure de dispositions avant de pouvoir les faire agir avec efficacité.

L'Empereur, qui sut toutes ces particularités, vraies ou fausses, fit appeler le colonel des pompiers le lendemain, à Saint-Cloud, et le destitua. Quant au préfet de police, qu'il manda de même, après lui avoir reproché très-vivement son peu de prévoyance, il ajouta :

« Monsieur, je vous remplacerai dès que j'aurai trouvé un homme sur lequel je puisse compter ; retirez-vous. »

Les accidents causés par l'incendie étaient innombrables ; parmi ceux qui en souffrirent le plus, on signala le prince Kourakin, sur le corps duquel la foule avait passé. Pendant trois mois il fut obligé de garder le lit. Plus de trente personnes avaient trouvé la mort dans cette funeste soirée. Plusieurs femmes s'étaient noyées dans un petit bassin fort peu profond, situé au milieu du jardin, soit qu'elles y fussent tombées par accident, soit qu'elles s'y fussent précipitées elles-mêmes pour éteindre la flamme qui s'attachait à leurs vêtements.

La malheureuse princesse de Schwartzemberg ne fut retrouvée que le matin, dans le cratère refroidi de la salle de bal : ce n'était plus qu'un cadavre informe, rétréci et carbonisé. On ne la reconnut

qu'à une chaînette d'or, passée autour de son cou et à laquelle étaient attachés plusieurs petits cœurs en pierres précieuses, formant un mot cabalistique, comme c'était alors la mode d'en porter. Paris fut plongé dans la consternation ; les plus riches familles se comptaient avec effroi, tremblant de se trouver incomplètes. On se rappela que, dans une circonstance à peu près semblable, les fêtes du mariage de Louis XVI, encore dauphin, avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Antoinette, avaient été changées en un jour de deuil ; la superstition s'empara de ce rapprochement.

Le souvenir de cette catastrophe poursuivit longtemps l'Empereur lui-même : il en parlait à tout propos. Son imagination avait été frappée ; et, comme il était un peu fataliste, il se persuada que cet incendie et que ce violent orage étaient un avertissement providentiel, et que tôt ou tard il fallait un holocauste au destin. La gravité des événements politiques qui vinrent à se succéder si rapidement put seule affaiblir ce pressentiment.

En effet, trois années avaient suffi pour faire descendre la France de cet apogée de gloire et de puissance où elle était parvenue ; ce même prince de Schwartzemberg, qui s'était trouvé trop heureux de ce que Napoléon avait daigné, trois ans auparavant, honorer ses fêtes en y paraissant, était devenu depuis son ennemi le plus acharné. Il commandait un des corps de l'armée des coalisés ; la plupart des princes, naguère ses alliés et qu'un seul de ses regards faisait alors trembler, avaient enfin tourné leurs armes contre lui.

On était aux derniers jours du mois d'août 1813. L'Empereur attaquait Dresde. Depuis quarante-huit heures on se battait avec une égale furie de part et d'autre : la bataille continuait. L'Empereur fit redoubler le feu ; la ligne de nos batteries gagna du terrain ; elle entoura les collines environnantes, et forma devant lui comme une ceinture de flamme. Le fracas de tant de bronzes avait fini par faire crever les sombres nuées qui, depuis le matin, enveloppaient le champ de bataille.

La lueur des éclairs permit de distinguer au loin, sur les hauteurs

de Nottnitz, de nombreux chevaux de main. Le quartier-général des alliés est rassemblé sur ce point; tous les souverains de l'Europe sont encore une fois en présence. Le prince de Schwartzemberg est avec eux : l'Empereur le sait. Sur ces entrefaites, une batterie de la garde, placée dans un bas-fond, avait ralenti son feu, puis l'avait tout à fait cessé. Napoléon court à cette batterie; il apprend qu'elle est découragée par l'inutilité de ses coups.

« N'importe! dit-il au commandant, il faut attirer l'attention de l'ennemi de ce côté; faites recommencer le feu.

Puis, s'adressant aux canonniers, il ajoute :

« Eh! vous autres, de l'ensemble! Ne foulez pas trop : vous fatiguez vos pièces inutilement; c'est aux pointeurs, c'est aux servants à faire attention! Que diable! reprend-il après avoir braqué sa lorgnette sur Nottnitz, je vois du monde là-bas, beaucoup de monde qui ne devrait pas y être; il ne tient qu'à vous de l'en chasser. Allons, en batterie!... Surtout ne vous pressez pas, si vous voulez faire de bonne besogne. »

Quelques secondes sont à peine écoulées, que ces vieux artilleurs recommencent un feu si bien nourri que Napoléon sent la terre trembler sous les jambes de son cheval; il le flatte de la main, il caresse sa crinière :

« A la bonne heure! s'écrie-t-il, voilà qui est bien; continuez ainsi, et on verra! »

Mais au même instant un mouvement extraordinaire a lieu sur cette hauteur : un personnage important vient sans doute d'être frappé par un de nos boulets. Le plateau est évacué presque aussitôt, la pluie redouble, les éclairs se succèdent plus vifs au milieu de la fumée du canon qui s'élève lentement.

« Cette fois, nous n'avons pas fait *chou blanc*, dit un vieux pointeur en passant son gant sur la lumière de sa pièce pour l'essuyer.

— J'en étais sûr! reprend l'Empereur qui avait constamment tenu sa lorgnette braquée sur le même point; votre serviteur, je ne vois plus personne. »

Et il partit au galop. Le soir, on amena à son bivouac un paysan du village de Nottnitz, où les souverains avaient eu leur quartier-général pendant les deux jours qu'avait duré cette première bataille ; il le fit interroger par le duc de Vicence. Cet homme raconta qu'en effet un grand personnage avait été blessé par un de nos boulets, sur les trois heures de l'après-midi, au milieu de l'état-major des alliés. Il l'avait vu, ce devait être un général du premier rang ; mais il ignorait son nom. Il était à cheval à côté de l'empereur de Russie au moment où il avait été atteint. Alexandre paraissait lui porter un vif intérêt; on s'était hâté de le transporter hors de la portée de nos canons. Le chirurgien particulier de l'empereur d'Autriche était venu aussitôt lui faire l'amputation; puis on l'avait transporté sur des piques de Cosaques jusqu'à Dippoldiswald.

En apprenant ces détails, Napoléon se persuada que c'était le prince de Schwartzemberg qui avait été frappé.

« Ah! ah! monsieur l'ambassadeur d'Autriche, dit-il en hochant la tête, il y a trois ans, à pareille époque, vous me donniez le bal à Paris ; je me rappellerai longtemps ce funeste bal ! Je vous le rends aujourd'hui à Dresde, avec cette différence que vous m'aviez courtoisement invité au vôtre, et que Dieu m'est témoin que ce n'est pas moi qui vous ai convié à celui-ci. Vous y êtes venu de votre plein gré et sans que rien vous y forçât!... Vous n'avez que ce que vous méritez, monsieur de Schwartzemberg!... »

Et, comme honteux de s'être laissé aller à un premier mouvement peu généreux, qui était loin de s'accorder avec ses sentiments naturels d'humanité, il reprit aussitôt :

« Cependant c'était un brave homme, je le regrette. J'ai toujours eu dans l'esprit le souvenir de ce bal comme un pressentiment sinistre. Il est bien évident maintenant que c'est à lui que le présage s'adressait et non à moi : je suis plus tranquille. »

Mais le lendemain on apprit d'un officier russe, fait prisonnier pendant la nuit, que le prince était sorti sain et sauf des derniers combats, et que c'était lui qui avait présidé à la retraite des alliés.

« En ce cas, qui donc a été frappé? dit l'Empereur avec une sorte d'anxiété; je donnerais volontiers mon meilleur cheval pour le savoir ! »

Une circonstance fortuite vint enfin éclaircir ce mystère. Un magnifique lévrier, qui suivait le brancard du personnage blessé, fut pris et amené au roi de Saxe, qui envoya le collier de l'animal au prince de Neufchâtel. Napoléon était avec quelques-uns de ses maréchaux et le général Bacler-d'Albe, occupé à suivre sur une immense carte la marche de l'ennemi, lorsque le major-général de l'armée entra précipitamment dans sa tente et lui dit avec émotion :

« Tenez, Sire, regardez; voici le mot de l'énigme que Votre Majesté avait tant à cœur de deviner ce matin. »

Napoléon prend le collier que Berthier lui présente, l'examine attentivement, tressaille et s'écrie d'une voix retentissante :

« C'était donc lui!... Et par un boulet de la garde!... Tenez, messieurs, il est facile de le deviner à l'étiquette du sac... Ah! la Providence est juste ! tel est le châtiment qu'elle réserve aux traîtres, à ceux qui portent les armes contre leur patrie ! C'était celui-là qui devait purger la fatalité du bal de l'ambassadeur d'Autriche ! »

Autour de ce collier, en cuir de Russie, on lisait ces mots gravés sur une petite bandelette d'argent : *J'appartiens au général Moreau.*



EN ESPAGNE.

I



Monsieur le colonel, répondit d'un ton d'humeur le général qui avait bien dîné, je n'admets pas le besoin de subsistances.

— Mais..., permettez..., mon général, reprit notre colonel avec une sorte d'hésitation; si les hommes et les chevaux...

— Colonel, je vous le répète, interrompit le général, depuis tout à l'heure vingt ans que je fais la guerre, je ne me suis jamais inquiété ni des chevaux ni des hommes; d'ailleurs je n'aime pas les observations. »

Il fallut obéir, et nous repartîmes à dix heures du soir.

Notre colonel avait parlé de subsistances, parce que depuis que nous avions quitté le quartier-général, nous ne vivions que d'oignons crus et de cigarettes, ce qui n'est pas très-nutritif, et qu'il n'aurait pas été fâché de passer une bonne nuit chez quelque alcade du voisinage, tandis qu'il en passa un très-mauvaise.

Des guérillas s'étaient embusqués de ce côté, et, à peine avions-nous fait trois quarts de lieue, que nous fûmes brusquement réveillés de dessus nos chevaux par une fusillade assez vive. Du milieu des buissons, du fond des ravins, des fentes de rochers qui bordaient la route, les balles sifflaient au-dessus et à côté de nos têtes comme une bénédiction de l'enfer. A de courts intervalles, nous voyions dans l'obscurité luire au loin un éclair, et, avant que le bruit de la détonation fût parvenu jusqu'à nous, un homme tombait; une douzaine des nôtres restèrent ainsi en chemin. Cette ennuyeuse sérénade ne cessa que vers le point du jour. Accablé de fatigue, mourant de soif et de faim, aveuglé par la poussière, je commençais à m'assoupir sur mon cheval, lorsque des cris, des éclats de rire m'éveillèrent tout à fait.

« Oh! bravo! bravo! disait un de nos jeunes lieutenants, c'est un coup d'œil magnifique.

— Les habitants sont enterrés, la ville est en deuil, la marmite et les logements sont encore enfoncés pour aujourd'hui! répétait un vieux maréchal-des-logis. Tiens, regarde donc, mauvais cavalier! »

Ces derniers mots s'adressaient à un hussard couché sur l'arçon de sa selle, les pieds d'aplomb sur les étriers, et tenant d'une main une poignée de crins. Le camarade ne répondit pas; une balle espagnole l'avait frappé droit au cœur : il était mort.

Les hussards n'en criaient pas moins en battant des mains :

— Oh eh! oh eh! les habitants sont enterrés, la marmite est enfoncée!... »

J'avais ouvert les yeux et je dormais encore. Devant nous, au-dessus des bandes bleues et rouges de l'horizon, se dessinait une masse noire, irrégulière, semblable à la carcasse brûlée d'un grand feu d'artifice : c'était Torquemada, jolie petite ville de la province de Biscaye, abondante en blés et en bestiaux, heureusement située et traversée par la petite rivière de la Célada, au dire du *Dictionnaire géographique portatif* que j'avais dans ma sabretache. Il était facile de voir que la division Lasalle y avait fait un séjour.

« Pays de malheur! dit le vieux maréchal-des-logis, pressé de répéter ce qu'il avait entendu dire à des officiers de l'état-major ; l'endroit a déjà été incendié quatre fois, et celle-ci fait cinq ; apparemment qu'il était habité par le grand-inquisiteur, car ça sent diablement le roussi. »

Cependant nous approchions.

Auprès du pont, des palissades brisées, quelques cadavres çà et là étendus, dépouillés et verdâtres, prouvaient que les Espagnols avaient défendu le passage. On eût dit alors que la paix était faite, car le plus grand calme régnait dans la ville. Aux sons des trompettes du régiment qui sonnaient le *défilé*, point d'Espagnols aux balcons pour saluer, à coups d'escopette, notre entrée triomphale ; personne dans les rues, aucune femme aux fenêtres ; des maisons sans portes : toute la population avait battu en retraite.

J'ai souvent remarqué, au début d'une campagne, quelle singulière expression produit sur un régiment la vue des premiers morts qu'il rencontre : silence subit dans les rangs, recueillement religieux en songeant malgré soi à son pays natal. A cette espèce d'avertissement, les animaux même semblent réfléchir ; le cheval s'arrête et renâcle. Dès le lendemain on y est accoutumé, et si un conscrit fait encore attention aux cadavres semés sur la route, c'est pour jurer contre eux quand ils n'ont pas de bottes qu'on puisse leur prendre. Mais en entrant dans une ville complétement aban-

donnée, on est toujours saisi d'un sentiment de tristesse et de terreur. Chose étrange, en effet, que l'absence de la vie, le désert au milieu de cet amas de maisons à demi brûlées! Le silence ordinaire des tombeaux est moins lugubre que le retentissement des pas des chevaux dans ces rues sans peuple, dans cette solitude contre nature. J'aime mieux les cris des blessés sur le champ de bataille.

J'entrai au hasard dans une maison que je croyais inhabitée. Du haut en bas, pas un meuble; à en juger par quelques inscriptions charbonnées sur les murs et un tableau de la Vierge avec des moustaches noires et une pipe à la bouche, il était probable que des Français avaient bivouaqué au milieu de cette pièce.

En pénétrant dans une salle basse (la cuisine sans doute, car il y avait une cheminée, seule chose qui indique une cuisine en Espagne), quelle fut ma surprise de trouver deux vieillards et un jeune garçon d'environ onze ou douze ans, accroupis devant le feu! Au bruit de mon sabre traînant sur les dalles, l'enfant retourna la tête, fit un signe de croix comme s'il eût vu le diable, et se glissa derrière un grand fauteuil de bois, placé au-dessous d'une madone.

L'un des hommes me regarda fièrement; et, sans se lever, sans même ôter son chapeau :

« Seigneur Français, me dit-il, je me nomme Antonio Nudez; voici l'ancien alcade de cette ville, mon frère aîné. Trop vieux et trop malade pour suivre nos compatriotes, il a voulu mourir dans sa maison. Je suis resté pour le soigner; quant à ce petit garçon, c'est lui qui nous sert.

— Pourquoi les autres ne sont-ils pas restés comme vous? lui demandai-je.

— Je ne sais; ils aiment les montagnes quand les nuits sont belles. »

Et un demi-sourire éclaira la face maigre du malade.

Dans ce moment une grande rumeur se fit au dehors. Je vis sur la place, au milieu d'un groupe de soldats, un capucin à cheval, jurant en bon français, et damnant l'Espagne et les Es-

pagnols en termes fort peu catholiques. Son capuchon cachait un aide de camp du général. Je le conduisis au colonel, que nous trouvâmes déjà endormi sur un lit de paille. Après quelques questions à l'aide de camp :

« Le diable emporte l'Espagne, le Portugal et toute la damnée boutique ! s'écria-t-il en me regardant ; voilà qu'on a besoin de nous du côté de Palencia. A cheval ! Romeuf restera ici avec dix hussards et un brigadier, pour le service des estafettes, s'il en vient. »

Romeuf fit une grimace diabolique. Romeuf était le vieux maréchal-des-logis qui n'aimait pas les villes brûlées.

« Pays de malheur ! répéta-t-il en retroussant sa moustache rousse ; pas seulement des pommes de terre crues !... pas d'eau à boire. »

Et il montrait du doigt à son brigadier les bords desséchés de la Célada, dont les maudits Espagnols, disait-il, avaient emporté l'eau pour les faire crever de *faim*.

Je lui indiquai la maison de l'alcade, et je me hâtai de rejoindre le régiment, guidé par le bruit de la fusillade ; nous marchions aussi vite que lorsque nous avions passé sous les espingoles des guérillas.

Nous arrivâmes trop tard ; l'affaire était à peu près terminée ; seulement, vers la gauche, un régiment d'infanterie espagnole, formé en carré, tenait encore bon. De loin on eût dit un régiment d'infanterie légère. Je pensai que le choc serait rude ; mais, à la première charge, toutes ces barbes noires se débandèrent sans combat, firent de grands signes de croix, tournèrent les talons, et se mirent à fuir à toutes jambes en recommandant leur âme à la Sainte Vierge. Nous les suivîmes, la pointe du sabre haute, jusqu'au bout de la plaine, en taillant quelques croupières, par-ci, par-là ; mais un mur de cinq pieds, masquant un ravin profond, nous arrêta court et devint un sûr asile pour les fuyards. Ils en

profitèrent, disparurent de l'autre côté, en nous laissant tout ébahis d'une victoire si facile.

Un fait cependant réhabilita un peu les Espagnols à nos yeux : un jeune tambour, qui n'avait pu courir aussi vite que les autres, sentant la pointe de nos sabres, s'arrête, et, pour demander grâce de la vie, agite en l'air son shako, en criant : *Viva Napoléon !* A cette exclamation, un officier de son régiment (je le vois encore avec ses énormes favoris noirs et son petit chapeau à plumet blanc), qui déjà était à cheval sur le mur, et, pour ainsi dire, hors de danger, redescend de notre côté, s'élance sur le jeune tambour, et lui passe son épée à travers le corps, en s'écriant à son tour avec indignation et les yeux flamboyants : *Muera el traidor !* (Meure le traître !) et il tombe lui-même haché de coups. Tel était ce peuple : parfois un de leurs régiments ne valait pas un homme, un de leurs hommes valait tout un régiment. Mais nous devions bientôt avoir une autre occasion de prouver quelle force d'âme, quel mépris de la vie peut montrer un Espagnol isolé et agissant pour son compte.

II

Le lendemain, lorsque nous revînmes à Torquemada, Romeuf n'y était plus. Le colonel, le croyant parti en avant avec ses douze hussards et son brigadier, alla se coucher ; moi, j'entrai chez l'alcade.

« Où sont donc nos hussards ? lui demandai-je.

— Bien loin, tous ensemble, » me répondit Nunez d'un ton emphatique.

Et, comme pour éviter de nouvelles questions, il se hâta d'ajouter selon la formule espagnole :

« Toute la maison est à votre disposition ; mais il n'y a rien dans la maison. »

Heureusement que les hussards sont doués d'un instinct merveil-

leux pour trouver quelque chose dans ces maisons où il n'y a rien. Ils s'étaient déjà répandus comme une nuée de fourmis dans tous les coins de la ville, explorant caves et greniers, déterrant les plus secrètes cachettes. De la cuisine où j'étais, je les apercevais dans le jardin, fureter, s'arrêter, sonder le terrain avec la baguette de leur carabine. Tout à coup, au-dessous de la fenêtre où j'étais, les bras appuyés, dans un angle où la terre semblait fraîchement remuée :

« Un trésor! un trésor! crie un hussard; c'est moi qui l'ai trouvé! »

Aussitôt les autres d'accourir et de se ranger en demi-cercle, et de creuser à grands coups de bêche. Bientôt un des travailleurs rencontre un obstacle; tous s'élancent à la fois, et le plus heureux serre dans sa main une main froide...; puis un bras sort, puis une tête, puis un hussard tout entier, deux, trois, quatre hussards, le détachement complet, y compris Romeuf et son brigadier. Ils y étaient *tous ensemble*, l'Espagnol avait dit vrai, tous la gorge coupée.

Qu'on s'imagine la stupeur, la rage de nos soldats! J'examinai la figure de mes hôtes. Nunez fumait tranquillement une *cigaretta*, en regardant cette scène avec l'indifférence d'un fossoyeur qui déjeune dans le cimetière. Le petit garçon attisait le feu, et, sur un banc de pierre, l'alcade, au teint mauresque, en manteau brun, immobile et impassible, semblait une vieille statue de bois enfumée.

En un instant la maison se remplit de hussards; elle retentit de malédictions et de menaces. Sans moi, à la place des morts, l'alcade son frère et l'enfant, étaient enterrés tout vivants. J'eus peine à les protéger, jusqu'à ce qu'on eût été réveiller le colonel. Alors, dans la cuisine même, en présence de ce monceau de cadavres, une Cour martiale improvisée commença le procès des Espagnols.

« Qui a égorgé ces hussards ?»

L'alcade ne daigna pas répondre.

« Qui a égorgé ces hussards? » répéta le colonel d'une voix terrible.

L'enfant resta muet.

« Quand je vous jurerais que ce n'est pas moi, dit Nunez avec calme, vous ne me croiriez pas ; alors c'est moi.

— Toi seul ? c'est impossible.

— Pardonnez-moi, seigneur général ; les Français ont trouvé une outre d'eau-de-vie, ils se sont enivrés hier au soir. Cet enfant les vit tous endormis ici dans cette salle ; il vint m'en prévenir ; je leur coupai le cou à tous, et, ce matin, il m'a aidé à les enterrer. Mais tandis qu'avec ce couteau (et il tira de sa poche un *navaja* qui avait au moins un pied et demi de long) je vengeais ma patrie, Perico (c'était le petit garçon) était là haut, auprès de mon frère. S'il y a crime, c'est moi seul qui l'ai commis.

— Frère ! s'écria sévèrement le vieux alcade, vous n'avez agi que par mes ordres.

Puis, se levant avec effort :

— Tuez-nous tous les deux, ajouta-t-il, et que tout véritable Espagnol nous imite.

— Alcade, dit le colonel en bâillant, vous serez pendus vous et votre frère.

— Je le crois », dit froidement Nunez.

III

De l'autre côté de Torquemada, sur la route de Valladolid, il y avait une grande croix entourée d'un bouquet d'arbres ; ce fut le lieu du supplice. Au milieu d'une escorte de vingt-cinq hussards, l'alcade marchait, la tête haute et d'un pas assez ferme, malgré les douleurs que lui causait la goutte. Nunez le soutenait, et Périco, servant ses maîtres jusqu'à la fin, portait une petite échelle et un paquet de cordes. Arrivé au pied de la croix, l'alcade se mit à genoux. Pendant qu'il priait, Nunez s'approcha de l'adjudant chargé de présider à l'exécution :

« C'est mon frère aîné, c'est l'alcade de cette ville, lui dit-il ; à

ce double titre je lui dois respect et honneur ; empêchez, je vous prie, qu'aucun de vos hommes ne porte la main sur José de Quintana ; je me charge de lui, moi.

— Arrangez-vous comme vous voudrez, lui répondit l'adjudant ; mais dépêchons-nous, parce que je n'aime pas ces sortes d'expéditions. »

Nunez embrassa son frère et le pendit lestement.

Mais, pour pendre Nunez, ce fut une autre affaire. Aucun de ces hussards, si furieux une demi-heure auparavant, ne voulut servir de bourreau.

« Ce n'est pas mon métier, dit l'un.

— Je n'ai jamais pendu personne, dit un autre.

— Qu'on le fusille, c'est différent, je le veux bien» , dit un troisième.

Pendant cette discussion, Nunez attendait au haut de l'échelle ; et interprétant mal les scrupules des hussards, il leur cria :

« N'ayez pas peur, je ne remuerai même pas. »

Puis, s'étant passé lui-même la corde au cou, il appela Périco, qui monta à l'échelle, accrocha la corde au clou, et le lança, comme on dit, dans l'éternité.

Il y avait là de braves soldats, mais pas un bourreau. Nous repartîmes tristes et silencieux. Périco nous suivit en rapportant l'échelle.

« A quoi bon te fatiguer ? lui dis-je d'un ton d'humeur, laisse là cette échelle. »

Le jeune garçon me regarda, posa l'échelle contre un arbre, se signa et monta.

« Que fais-tu donc? lui dis-je impatienté ; il n'y a plus personne à pendre.

— Ah !... reprit-il tranquillement, je croyais que c'était à mon tour.

— Non, mon pauvre Périco, on ne veut pas te pendre, toi.

— Comme il plaira à vous et à Dieu ! »

Il descendit, revint avec nous à Torquemada, où il nous aida à remettre dans le trou ce malheureux Romeuf, son brigadier et leurs camarades.

Le lendemain, avant le jour, Périco avait pris la fuite, en emportant avec lui le couteau de Nunez.



LE PETIT CHIEN DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

On sait qu'en 1810 le maréchal Berthier fut chargé par Napoléon d'aller chercher à Vienne la future impératrice Marie-Louise, pour l'amener à Paris. Or, lorsque toutes les cérémonies d'étiquette furent terminées (ce qui n'est pas un chapitre médiocrement long à la cour d'Autriche), on songea au départ; mais tout le temps que durèrent les préparatifs, Marie-Louise ne fit que pleurer en songeant qu'elle allait être séparée de sa famille. Elevée dans les principes de Marie-Thérèse, la fille de François II pleurait à la pensée, non-seulement de quitter ses sœurs, ses frères, son père, peut-être même sa belle-mère, mais encore à celle d'être forcée de vivre auprès d'un homme qu'elle ne connaissait pas, et qui ne devait être pour elle qu'un objet de terreur, car ses oncles n'avaient cessé de lui répéter que Napoléon avait tenté deux fois d'anéantir leur maison. Cependant le jour fixé pour le départ arriva. Marie-Louise, après avoir reçu les adieux de sa famille, se retira dans son appartement afin d'y pleurer plus à son aise en attendant Berthier qui, d'après le cérémonial prescrit, devait la conduire à la voiture. Au moment où on l'introduisit dans le cabinet de sa nouvelle souveraine, il la

trouva donc tout en larmes. Enfin, après un moment de silence, elle lui dit d'une voix brisée par les sanglots :

« Prince, ma douleur n'est-elle pas excusable? jetez les yeux autour de vous : je ne suis entourée ici que de choses qui me sont chères et précieuses : ces dessins sont de mes sœurs, cette boîte d'ivoire est l'ouvrage de mon frère Ferdinand ; c'est mon oncle Charles qui a peint ce tableau, et ce coussin en tapisserie m'a été donné par ma mère, qui l'avait brodé de ses mains. »

Et Marie-Louise, continuant sur ce ton l'inventaire de son cabinet, il ne fut pas jusqu'à un tapis de pieds, usé, qui ne lui eût été donné par une main amie. Et puis vint le tour des fleurs artificielles qui garnissaient de magnifiques vases de porcelaine de Saxe; des oiseaux d'Amérique, emprisonnés dans une volière à réseaux d'argent; du perroquet juché sur son bâton d'acajou, etc. Mais, de toute la collection, la pièce la plus importante et la plus regrettée était un petit épagneul à longs poils, de pure race anglaise, qui faisait à lui seul plus de bruit que le perroquet dans son bavardage austro-russe.

Au palais, on n'avait pas laissé ignorer à la jeune archiduchesse combien les chiens de l'Impératrice Joséphine, à commencer par *Fortuné*, qui eut l'honneur de faire la première campagne d'Italie, d'où il ne revint pas, jusqu'à *Fox*, qui suivit sa maîtresse à Malmaison, après son divorce, avaient déplu à Napoléon. Aussi, en père prudent, François II avait-il prévenu sa fille qu'il lui faudrait laisser à Vienne son chien, son perroquet, ses oiseaux, et n'emporter avec elle, à Paris, aucune des jolies bêtes qu'elle aimait tant.

Mais, pour l'intelligence de ce qui doit suivre, il nous faut ici interrompre un moment ce récit, pour parler, selon leur mérite, de Fortuné et de Fox, ces deux petits chiens de Joséphine, qui occupèrent une place importante dans la vie intime des Tuileries.

Fortuné était un petit chien chauve, fort laid et très-hargneux, qui avait été donné à Joséphine, avant son mariage, par Mme Tallien, l'une de ses bonnes amies. Devenue Mme Bonaparte, Joséphine

se brouilla avec Mme Tallien; mais elle conserva à Fortuné une affection si tendre, que, ne se sentant pas le courage de vivre un jour séparée de lui, elle l'emmena en Italie lorsqu'elle alla y rejoindre son mari, en 1797. Flattée, caressée par tous les officiers de l'état-major, la petite bête devint un personnage vraiment important du quartier-général, au grand déplaisir de Napoléon, qui détestait Fortuné, parce qu'il avait, entre autres habitudes, celle de mordre les jambes de ceux qui s'approchaient trop près de sa maîtresse.

Un jour, cependant, dans une arrière-cour du palais de Passeriano, que Napoléon occupait alors, Fortuné ayant attaqué avec plus d'acharnement que de coutume le chien du chef de cuisine du général en chef, dogue énorme, mais calme et patient comme tout ce qui est fort et puissant sur la terre, ce Gargantua à quatre pattes, poussé à bout, se vengea enfin d'un seul coup de dent, et pour toujours, des mépris et des imprudentes agressions de Fortuné, qui, les reins broyés, ne survécut que quelques heures à ces funestes représailles.

Le chef de cuisine tâcha de justifier la conduite de son chien en prétendant que « c'était toujours *monsieur* Fortuné qui *dévorait* son dogue » ; et, dans la crainte qu'on ne l'empoisonnât, il le cacha avec soin. Napoléon dissimula le mieux qu'il put la secrète joie que lui causa l'événement; quant à Joséphine, elle pleura beaucoup son chéri. Les courtisans, pour plaire à la femme de leur général, donnèrent des larmes à l'infortuné Fortuné, comme ils l'avaient appelé après sa catastrophe ; il n'y eut pas jusqu'à un grenadier qui ne s'avisât de pleurer comme certains de ses chefs, dans l'espérance d'obtenir les galons de caporal. C'était toujours un pas de fait vers le maréchalat. Napoléon vint à passer devant ce grenadier, qui était en faction dans l'intérieur du palais; il remarqua ses yeux pleins de larmes, et s'arrêtant devant lui :

« Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il avec bienveillance; est-ce que ta mère serait morte ?

— Non, mon général..., c'est le petit chien... »

A ces mots, Napoléon fronça le sourcil.

« Ah ? toi aussi, tu fais de la *sensiblerie*, reprit-il sévèrement. Eh bien ! tu iras passer vingt-quatre heures à la salle de police ; les grandes douleurs ont besoin de calme et de solitude. »

Cependant Fortuné n'avait pas tardé à être remplacé par un carlin de race anglaise, appelé Fox, qui hérita bientôt de tous les droits de son prédécesseur dans l'affection de Joséphine, ainsi que dans l'aversion de Bonaparte, malgré la précaution qu'elle avait prise de lui donner un nom anglais. Aussi Bonaparte ne laissait-il échapper aucune occasion de le taquiner, soit en l'agaçant, soit en lui appliquant à l'improviste, sur le museau, une énorme prise de tabac qui faisait éternuer Fox pendant un quart d'heure, et cela, lorsqu'il était sur les genoux de sa maîtresse, qui disait à son mari d'un air suppliant :

« Mon Dieu ! Bonaparte, que tu es méchant ! Ne vois-tu pas que la pauvre bête ne demande pas mieux que de se laisser caresser par toi ?

— Hum ! je ne m'y fierais pas, répondait celui-ci en riant ; c'est un Anglais. »

Un jour que Fox, qui n'avait pas de rancune, sautillait autour de Bonaparte pour qu'il le fît jouer, celui-ci, de meilleure humeur que de coutume, s'assit dans un fauteuil, et, se baissant pour frapper de sa main sur le tapis de pied, appela à lui le carlin en disant :

« Ici, monsieur ! venez à ce maître..., là..., tout de suite ! »

Le chien obéissant arrive ; mais lentement et l'oreille basse, comme s'il eût deviné que les avances qui lui étaient faites cachaient un piége. Bonaparte le place entre ses deux jambes, et d'une main le saisit par la nuque. Le chien, placé comme dans un étau, se met à grommeler.

« Hein !... qu'est-ce que c'est ? dit Bonaparte en le secouant doucement ; vous n'êtes pas content, je crois ? Encore !... Taisez-vous, monsieur ; taisez-vous, ou sinon... »

Mais Fox continue de manifester sa mauvaise humeur.



Imp. Bénard et Cie

LE PETIT CHIEN.

« Il te mordra, je t'en préviens, dit Joséphine, qui semble plus impatientée que son carlin.

— Ah ! parbleu ! je voudrais bien voir cela !

— Tu le verras.

— Qu'il s'en avise seulement ! »

Et Napoléon serra le chien plus fortement encore entre ses jambes. Le chien, voulant s'affranchir de cette étreinte, fit un effort décisif en aboyant plus fortement ; Bonaparte lâche prise alors, et, d'un coup de pied, envoie le carlin à dix pas. Joséphine se précipite, le prend dans ses bras et s'écrie :

« Ah ! pauvre bête !

— Mais il m'a mordu, réplique Bonaparte en portant la main à sa botte.

— Ne te l'avais-je pas dit ? Tu ne trouves de plaisir qu'à faire souffrir cette pauvre bête. Depuis qu'elle est ici, tu lui as changé le caractère.

— Il est affreux, ton chien.

— Tant mieux, je ne l'en aime que davantage.

— Oh ! voilà bien les femmes ! »

Quelques instants après cette petite scène, Bonaparte étant sorti, rencontra au bas d'un petit escalier son chef de cuisine.

« A propos ! as-tu encore ton gros chien ? lui demanda-t-il.

— Mais..., général... »

Et l'artiste culinaire, craignant que cette question n'eût d'autre but que de venger la mort de Fortuné, hésitait à répondre.

« Je te demande, répète Bonaparte, si tu as encore ton gros chien ; c'est oui ou non.

— Eh bien..., oui, général, répond celui-ci en baissant les yeux et en roulant dans ses mains son classique bonnet de coton.

— En ce cas, reprend Bonaparte, tâche qu'il rencontre M. Fox comme il a rencontré M. Fortuné..., tu sais..., par hasard... ; tu me rendras un grand service... Tu peux compter sur une récompense honnête. »

Et maintenant revenons à Marie-Louise.

Il y avait certainement dans les regrets de la jeune archiduchesse une preuve de bonté de cœur que comprit parfaitement Berthier. En voyant une pareille douleur, là où il ne s'attendait à trouver que de la joie, il dit à sa nouvelle souveraine :

« Madame, je venais au contraire prévenir Votre Majesté qu'elle ne pourra se mettre en route que dans deux heures, et qu'en conséquence je lui demande la permission de la quitter jusqu'au moment de son départ. »

Et, se retirant aussitôt, le prince de Neufchâtel alla trouver l'Empereur d'Autriche, à qui il confia le plan qu'il avait conçu. François II comprit ce qu'on lui demandait et donna des ordres en conséquence.

Enfin, la jeune Impératrice quitta Vienne et arriva bientôt en France. Les fêtes qui l'accompagnèrent sur toute sa route commencèrent à lui faire oublier un peu l'épagneul et le perroquet qu'elle avait semblé tant regretter. Nous avons raconté dans un de nos *Souvenirs* comment sa voiture fut arrêtée à quelques lieues en avant de Compiègne; comment un homme y monta sans façon et prit place à côté de celle qui n'était encore que sa fiancée. Enfin comment, arrivé à Paris, l'Empereur, prenant la main de cette jeune femme qu'il croyait être un gage de paix et d'éternelle alliance, traversa, en présence de toute la cour impériale rassemblée, la grande galerie du Louvre, où les cris de vive l'Empereur et de vive Marie-Louise ébranlèrent la voûte du vieux palais de Catherine de Médicis. Alors l'Impératrice oublia tout à fait sa petite ménagerie de Vienne, au milieu des enivremente de ce glorieux bonheur. Puis, le lendemain, au balcon du pavillon de l'Horloge des Tuileries, Napoléon présenta lui-même sa femme aux Parisiens, et, comme la veille, cent mille voix crièrent vive l'Empereur, vive Marie-Louise! Quant à lui, le cœur ivre de joie, il ne pouvait répondre à la foule que par des saluts. Lorsqu'il se retira, il dit à sa femme, les larmes aux yeux :

« Viens, ma bonne Louise, que je te paye de tout le bonheur que tu m'as donné. »

Et, la conduisant par un de ces sombres corridors du palais qui, même en plein jour, sont constamment éclairés par des lampes, il la fit marcher à grands pas.

« Sire, où me conduisez-vous ? demanda la jeune femme ; j'ai peur ici, ajouta-t-elle en serrant le bras de Napoléon.

— Viens toujours, te dis-je, est-ce que tu as quelque chose à craindre avec moi ! »

Mais tout à coup l'Empereur s'arrête devant une porte fermée.

« Louise, écoute ! » lui dit-il en prêtant l'oreille.

Aussitôt une voix qui semblait n'avoir rien d'humain, et les clapissements d'un chien se font entendre. L'animal avait senti plutôt qu'entendu ceux qui s'étaient approchés, et de ses pattes grattait de l'autre côté de la porte. Napoléon l'ouvre et pousse doucement l'Impératrice dans une pièce très-éclairée, où l'éclat du jour empêche d'abord celle-ci de distinguer ce qui s'offre à sa vue. Bientôt les objets deviennent plus distincts. Alors un délicieux frémissement, causé par la surprise, vient agiter la jeune femme. Elle veut parler, les paroles expirent sur ses lèvres ; elle ne peut que pencher sa tête, en pleurant, sur la poitrine de Napoléon.

C'est que, dans cette chambre, Marie-Louise, impératrice et reine, rassasiée, pour ainsi dire, des pompes triomphales qu'elle a partagées avec un époux, le plus puissant souverain du monde, Marie-Louise retrouvait tout à coup, grâce à lui, ces joies de l'enfance, ces souvenirs de la patrie qu'elle avait tant regrettés quelques jours auparavant. Outre son chien, son perroquet et ses oiseaux, cette chambre renfermait, rangés dans le même ordre qu'à Vienne, tous les objets qu'elle y avait laissés en partant, tout, jusqu'à la boîte d'ivoire façonnée par son frère, jusqu'au petit coussin que l'impératrice, sa mère, lui avait donné.

Lorsqu'elle fut un peu remise d'une émotion si douce, Napoléon lui dit :

« Tu es contente, ma bonne Louise? Eh bien! moi aussi, et je crois qu'en ce moment je recevrais avec indifférence la nouvelle d'une victoire. »

Cependant l'Impératrice parcourait avec ravissement ce cabinet, tandis que ses oiseaux gazouillaient dans leur volière, que son perroquet s'agitait sur son bâton, et que son chien pleurait de joie. La pauvre petite bête semblait craindre d'approcher de son ancienne maîtresse. Alors Napoléon appela l'épagneul et le caressa :

« A la bonne heure, lui dit-il en le flattant de la main ; tu es gentil, bien élevé; tu ne ressembles pas aux autres chiens, toi, à M. Fortuné, à M. Fox. Aussi, je ne te recommanderai pas aux rencontres fortuites de leur ennemi mortel. »

Cependant le perroquet restait muet, contre l'habitude des oiseaux de sa bruyante espèce.

« Monsieur Jacquot, vous me faites l'effet d'être un peu bête, dit en riant Napoléon.

— Je suis malade! » répondit tout à coup le perroquet d'une voix gutturale et d'un air piteux.

A ces mots, Napoléon laissa échapper un éclat de rire vraiment homérique.

Lorsque cet accès fut passé, il demanda à l'Impératrice quel avait été, à Vienne, le précepteur de ce perroquet. Celle-ci répondit, en souriant, que son éducation avait été un peu négligée.

« Mais, Sire, ajouta-t-elle, il n'y avait que M. de Metternich qui lui parlât français, et malheureusement il n'a pu lui apprendre que cette seule phrase, qu'il prononce très-bien, comme vient d'en juger Votre Majesté. »

Napoléon et Marie-Louise se prirent à rire de plus belle, et comme les larmes sont bien près du rire, celle-ci, pour le remercier de tant d'aimables attentions, se jeta avec attendrissement dans ses bras. Il était alors près de la fenêtre, et la foule, rassemblée dans la cour des Tuileries, vit du dehors ce mouvement. Aussitôt des battements de mains et des acclamations à faire trembler les murs du Palais,

furent poussés par le peuple qui, sans doute, assignait à cette scène d'intérieur quelques motifs de haute politique. Au même moment, un léger bruit se fit entendre du côté de la porte, restée entr'ouverte, et la tête du prince de Neufchâtel se laissa voir.

« Berthier, vous pouvez entrer, lui dit l'Empereur. Et allant au-devant de lui, il le prit par le bras et le présenta à l'Impératrice, en disant :

« Tiens! ma bonne Louise, c'est lui qui, à Vienne, a eu l'idée, en voyant tes larmes, de faire transporter ici tout ce que tu vois, pour tâcher d'adoucir un peu des regrets qui prouvent en faveur de ton cœur. Berthier mérite bien que tu le récompenses, n'est-ce pas? Embrasse-le, ma chère amie. »

A cette proposition inattendue, Marie-Louise, naturellement timide, baissa la tête sans mot dire. Berthier, retenu plus encore par le respect que par les convenances de l'étiquette, restait comme cloué à sa place.

« Allons, mon cher, dit l'Empereur en touchant légèrement le coude du prince, est-ce que pour la première fois vous ne voudriez pas m'obéir?

— Sire...

— Allons, allons, ce devrait être déjà fait. »

Alors Berthier avança de deux pas et prit respectueusement la main de l'Impératrice pour la porter à ses lèvres. Mais Napoléon, qui devina son intention, se récria; et, poussant doucement le prince vers Marie-Louise :

« Non, non, mon vieil ami, lui dit-il avec des larmes dans la voix, ce n'est pas cela : embrasse-la, te dis-je, je le veux. »

Voilà l'homme que, quatre ans plus tard, l'un devait abandonner, et dont l'autre allait répudier même le glorieux nom.

L'ATTAQUE DU CONVOI.

1812.



I



n était à la fin d'août 1812. L'affaire de Smolensk avait eu lieu. Napoléon continuait son mouvement en poussant toujours devant lui les Russes qu'il avait battus. Le 4e corps, sous les ordres du prince Eugène, formant l'extrême gauche de la grande armée, était obligé, pour se maintenir à la hauteur de ceux du centre, de marcher par des routes qui n'avaient jamais été fréquentées. Ces chemins, étroits et coupés par de nombreux ravins, étaient souvent si resserrés, qu'ils ressemblaient à ces sentiers que l'on trace en France pour marquer la division des propriétés. Les nuits étaient alors très-courtes, et la chaleur du jour tellement insupportable, que l'Empereur, malgré l'impatience qu'il avait d'atteindre Moscou, était forcé d'accorder à ses troupes plus de repos qu'il ne l'aurait voulu. Tous ceux qui avaient fait la guerre d'Egypte assuraient que le soleil de cette contrée n'était pas plus brûlant que celui de la Russie. Les soldats dont les bivouacs étaient éloignés des rivières souffraient cruellement de la soif. Pour se procurer un peu d'eau, ils étaient obligés de creuser la terre avec leurs baïonnettes, et lorsqu'ils avaient le bonheur d'en trouver, cette eau était si bourbeuse, qu'il leur fallait, avant de la boire, la tamiser au moyen de leurs mouchoirs.

Arrivé à Makaïlowskoé, petite ville où se trouvaient quelques maisons bâties en pierre, le vice-roi y laissa un poste de correspondance et passa outre pour établir son camp sur un plateau situé à peu de distance d'un bois de bouleaux et d'un château qu'on apercevait distinctement par delà d'autres bouquets de bois, bien qu'il fût éloigné de trois ou quatre lieues au moins. Ce petit camp offrit bientôt un coup d'œil pittoresque. Eugène ayant fait dresser sa tente au milieu d'un bosquet formé par la nature, les officiers généraux allèrent dormir dans leur voiture ; ceux qui n'en avaient pas firent abattre des arbres avec lesquels on leur improvisa des cabanes. Quant aux soldats, les uns s'occupèrent de préparer leurs aliments, les autres de nettoyer leurs armes; le plus petit nombre profita du restant du jour pour se livrer à la maraude et faire la guerre aux volailles échappées à la voracité des Cosaques qui rôdaient dans les environs.

Les soldats ne souffraient point encore de la disette, parce que l'ordre et la discipline étaient sévèrement maintenus, et que les distributions avaient lieu assez régulièrement; cependant, lorsqu'on faisait séjour, on était forcé d'avoir recours à la maraude pour se procurer du fourrage, dans un pays où ceux qui fuyaient à notre approche dévastaient, pillaient ou brûlaient tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage ; mais du moins cette maraude se faisait-elle avec une sorte d'ordre.

Le soir, au moment où les soldats du camp allaient se livrer au repos, le général qui commandait la brigade de cavalerie légère du 4e corps donna l'ordre au colonel du 9e chasseurs d'envoyer un capitaine avec une cinquantaine d'hommes au château dont on ignorait le nom, pour tâcher d'y faire des approvisionnements; il se plaignit en même temps à cet officier supérieur de la mollesse qu'un de ses escadrons avait montrée à la dernière affaire contre les Russes.

En effet, les chevaux de ce régiment, épuisés par la chaleur et les longues marches, n'avaient exécuté que faiblement leur charge. De retour à son bivouac, le colonel fit appeler le plus ancien des

capitaines de l'escadron désigné, et lui rapporta, mot pour mot, les reproches qui lui avaient été faits, en ajoutant d'un ton d'humeur :

« Eh bien ! qu'avez-vous à répondre?

— J'ai à répondre, mon colonel, répliqua naïvement le vieux capitaine, que nos chevaux n'ont pas de patriotisme. Qu'ils aient ou non quelque chose dans l'estomac, nos chasseurs se battent toujours de même; mais ces maudites bêtes normandes ne veulent rien faire quand elles n'ont pas le ventre plein.

— Raison de plus, ajouta le colonel en souriant, pour que vous vous acquittiez bien de la mission dont il s'agit : soyez prudent, ne vous aventurez pas, et faites en sorte surtout que vos hommes ne commettent aucun dégât; vous connaissez sur ce point la sévérité du prince. Partez donc, et revenez le plus tôt possible. »

II

A neuf heures du soir, le capitaine, un lieutenant, quatre sous-officiers et cinquante chasseurs quittaient le camp de Makaïlowskoé pour aller enlever poliment tout ce qui pouvait se trouver de subsistances dans ce château. Il fallait agir avec promptitude et pousser droit au but avant que l'ennemi eût le temps de surprendre cette poignée d'hommes. Un juif, qui devait servir de guide pendant la nuit, fut placé entre le capitaine et le lieutenant, et bientôt au cliquetis des armes succéda le calme des champs. Le canon qui grondait au loin sur la droite rappelait seul la présence des deux armées. Deux chasseurs détachés en avant, la carabine au poing, examinaient avec précaution le terrain qui se développait devant eux. Le détachement marchait ainsi depuis une heure, engagé dans un petit bois : ils allaient en sortir, lorsque le lieutenant adressant la parole au capitaine :

« N'entendez-vous rien? » lui demanda-t-il avec inquiétude.

Après avoir écouté attentivement, celui-ci se retourna vers sa troupe.

« Halte ! » commanda-t-il à demi-voix.

En effet, un bourdonnement sourd retentissait dans le lointain : presque aussitôt les deux chasseurs de vedette se replièrent.

« Qu'est-ce donc? leur demanda le capitaine avec curiosité.

— La nuit est noire, capitaine, répondit un des éclaireurs ; nous n'avons rien vu, mais nous avons entendu : il y a quelque chose, c'est sûr.

— Ce sont les Cosaques! dit le lieutenant.

— Eh ! non, c'est le vent ! répliqua un vieux brigadier.

— Silence donc! » reprit le capitaine impatienté.

Tout le monde se tut et prêta l'oreille : chacun cherchait à percer du regard dans l'obscurité.

« Mon capitaine, entendez-vous ce bruit régulier? reprit le lieutenant, c'est de la cavalerie ; encore ces damnés Cosaques ! »

Et machinalement le jeune officier porta la main à la poignée de son sabre.

« Croyez-vous qu'ils viennent à nous? demanda le capitaine après un silence.

— Ma foi..., je ne sais; mais si ce sont eux, eh bien! nous les recevrons. Peut-être passeront-ils derrière nous, ajouta le lieutenant. Si nous poussions en avant?...

— Oui, au trot, et serrons la botte ! » dit le vieux brigadier dont le cheval, qui avait senti l'éperon, s'était mis à caracoler.

Le capitaine allait commander : En avant ! lorsque le bruit augmenta sensiblement, et le hennissement d'un cheval retentit dans la plaine.

« Il est trop tard, dit à voix basse un maréchal-des-logis ; si nous avançons maintenant, nous risquons de tomber au milieu des Russes sans connaître leur nombre.

— Vous avez raison ! Pied à terre !... commanda aussitôt le capitaine à voix basse ; éloignez-vous les uns des autres, tenez le

fourreau de vos sabres, restez devant vos chevaux, et silence! Quant à toi, ajouta-t-il en s'adressant au juif, si tu dis un mot, si tu fais un geste, tu es mort! »

En prononçant ces paroles, le capitaine avait dirigé la pointe de son sabre sur la poitrine de l'israélite qui était resté immobile comme une statue.

A peine ces ordres étaient-ils exécutés, que la cavalerie ennemie apparut tout auprès. Le plus profond silence régna dans la petite troupe, et chacun attendit l'événement avec cette résignation qui caractérise les vieux soldats.

En effet, un régiment de Cosaques réguliers, après avoir poussé une reconnaissance sur la gauche de l'armée française, regagnait son cantonnement; leurs éclaireurs, s'engageant de l'autre côté du bois, passèrent à trente pas des chasseurs que les arbres et l'obscurité dérobèrent à leurs regards. Cette cavalerie chemina silencieuse et serrée; mais la lune venant à se dégager tout à coup des nuages qui la voilaient, l'œil put voir cette masse noire onduler selon les accidents du terrain, et briller le fer des lances que les cavaliers tenaient élevées. Peu à peu le bruit diminua, et les Cosaques disparurent derrière un coteau.

« Et d'un! s'écria le vieux brigadier.

— Nous tremperons la soupe demain matin, dit un chasseur dont la lèvre supérieure n'était pas, comme celle de la plupart de ses camarades, ombragée d'une épaisse moustache.

— Tais-toi, conscrit! répliqua un vieux soldat décoré de trois chevrons, les blancs-becs n'ont pas la parole à cette heure. »

III

Le jour commençait à poindre lorsque le détachement arriva au château. Depuis deux jours ceux qui l'habitaient l'avaient abandonné; mais un régisseur fidèle y était resté pour agir suivant les circon-

stances. Les chasseurs mirent pied à terre, et après que le capitaine eut expliqué à l'intendant la mission dont il était chargé, tout le monde s'occupa de rassembler les provisions de bouche qui pouvaient être emportées. En un instant deux chariots en furent chargés; puis les soldats se répandirent dans les appartements, et, pour se dédommager de leurs longues privations, se mirent à boire les vins exquis qui garnissaient les caves, et à dévorer ces délicates pâtisseries que les nobles russes ont toujours en grande quantité; puis ils furetèrent partout, poussés par un sentiment de curiosité assez naturel chez des hommes pour qui tout cela était nouveau. Quelques-uns allaient pénétrer dans une petite pièce qui servait de pharmacie, lorsqu'un sous-officier essaya de les en détourner, en leur disant :

« Camarades! c'est ici l'ambulance des propriétaires : respect aux localités!

— Laissez donc, brigadier, reprit un chasseur à moustache grise, je connais cela, moi! C'est ici que les bourgeois cachent leurs plus fameuses liqueurs! Ces bocaux de toutes les couleurs ne sont remplis que d'excellentes choses, et ce que vous voyez là de verdâtre est de la véritable absinthe suisse; ce qui est rouge, là-bas dans le coin, doit être du *parfait-amour*, et le grand bocal blanc, ici présent sur la table, n'est rempli que de *kirsch-wasser* première qualité, avec lequel les Russes et les Prussiens ont coutume de faire le punch au rhum. J'en suis certain, c'était la boisson ordinaire du régiment lorsque nous étions à Berlin il y a cinq ans; au surplus, vous allez voir. »

En disant ces mots, le vieux chasseur s'était emparé d'un flacon rempli d'une matière épaisse et jaunâtre et l'avait porté à ses lèvres... C'était en effet de l'hydromel, liqueur dont les Russes font un usage habituel.

« Parbleu! je le disais bien ! s'écria-t-il dès qu'il eut repris sa respiration; c'est le ratafia des princes du pays! »

Aussitôt les chasseurs vidèrent dans leurs gourdes la liqueur con-

tenue dans la plupart des bocaux, sans même épargner celui que le vieux soldat prétendait être du *kirsch*, bien que ce ne fût que de l'eau de Cologne.

IV

Sur un ordre du lieutenant, tous les chasseurs étaient descendus dans la cour, où le capitaine, après avoir examiné la manière dont les chariots avaient été chargés, et s'être assuré que les chevaux avaient mangé, partit avec sa troupe et reprit, au grand jour, la route qu'il avait parcourue quelques heures auparavant dans les ténèbres. On hâta le pas, et l'on marcha pendant quelque temps en silence.

« Au moins nos camarades auront de quoi *se refaire* ce matin, dit enfin le capitaine au vieux brigadier placé près de lui; nous sommes sûrs d'être bien reçus cette fois.

— Oui, capitaine; d'autant plus que nous allons arriver à Moscou, et que l'Empereur voudra y entrer tout de suite, histoire de voir comment les rues y sont faites. Cependant, je crois que nous pourrions bien avoir des *mots* avec les Russes auparavant.

— Pourvu que nous arrivions assez à temps, dit le vieux chasseur, car je n'aime pas qu'on jase quand je n'y suis pas.

— Soyez tranquille, l'ancien, fit le lieutenant en souriant, tout le monde pourra se mêler de la conversation. »

Cet officier allait continuer, lorsqu'il en fut empêché par les chuchotements des soldats qui se retournaient sans cesse sur leur selle pour regarder derrière eux.

« Capitaine, nous sommes poursuivis! dit-il.

— Oui, mon lieutenant, ajouta le premier chef de file; c'est positif. Tenez, regardez tout là-bas, à droite de ce petit monticule.»

On distinguait à une certaine distance une masse mobile qu'on

reconnut pour de la cavalerie à la rapidité de sa marche. Le capitaine, dont le but était de regagner le camp avec les provisions qu'il avait faites, donna l'ordre aux conducteurs des chariots, qui étaient Russes, d'avancer le plus rapidement possible, et le détachement se mit au trot ; mais à chaque instant ces lourdes voitures étaient arrêtées par les difficultés du terrain ; il fallait marcher à travers champs, les obstacles se multipliaient.

Deux fois déjà la roue du premier chariot, mal fixée sans doute, avait quitté l'essieu et était allée en tournoyant tomber sur elle-même à quelques pas. Le capitaine, craignant quelque trahison, s'était avancé sur le conducteur et lui avait appliqué le canon de son pistolet sur le front, en lui disant avec un gros juron :

« Je crois que tu le fais exprès ! S'il arrive encore quelque chose à ta guimbarde, je te brûle la cervelle. »

Le Russe n'avait pas entendu le sens de ces paroles; mais au geste il les avait parfaitement comprises : aussi avait-il stimulé son attelage à l'aide de son knout, qui avait produit un effet merveilleux. Cependant la colonne ennemie approchait : il fallut abandonner une des voitures pour sauver l'autre, à laquelle un renfort de chevaux fut ajouté. Bientôt on put distinguer un pulek de Cosaques quatre fois plus nombreux que la petite troupe.

« Poussez en avant ! s'écriait le capitaine en s'adressant aux conducteurs, nous ne sommes pas éloignés du camp. »

Puis, après avoir recommandé à ses soldats de se serrer les uns contre les autres et de faire bonne contenance, il attendit l'ennemi de pied ferme. Il était temps : les Cosaques venaient de se déployer, leurs cornets sonnaient la charge, ils s'étaient élancés ventre à terre en poussant des *hourras* prolongés. En un instant ils avaient entouré les chasseurs et s'étaient rués sur eux ; nos soldats se défendirent en désespérés, les lances volèrent en éclats, des coups terrib es furent échangés de part et d'autre. Le jeune lieutenant avait été tué d'un coup de pistolet; le capitaine, atteint l'un des premiers d'une balle à la tête, était gisant aux pieds de son cheval; le vieux

brigadier seul, invulnérable au milieu de cette mêlée sanglante, encourageait de la voix et de l'exemple le jeune maréchal-des-logis, qui faisait de véritables prouesses à ses côtés.

« Tenez ferme, major!... lui criait le brigadier, si vous ne voulez que nous laissions notre cuir à ces mougiks... Vive l'Empereur!... Tiens, pare-moi celle-ci, toi, le bonnet pointu... Enfoncé! Vive l'Empereur! Et le commandant de la bande ennemie, remarquable par la longueur de sa barbe rousse, atteint d'un coup de pointe, était tombé dans les bras de ses Cosaques.

Cependant ce qui restait de cette valeureuse petite troupe, cerné et poussé de toutes parts, allait être infailliblement massacré, car le pulck avait été trop maltraité pour qu'il se contentât de la faire prisonnière, lorsqu'un escadron de hussards, envoyé en reconnaissance, fut attiré dans cette direction par le bruit des coups de feu. Le commandant fit sonner la charge, l'escadron partit au galop, les sabres brillèrent, mais déjà la mêlée avait cessé. A la vue du péril qui les menace, les Cosaques se sont dispersés et ont fui de toute la vitesse de leurs chevaux, en emmenant avec eux le chariot abandonné, et bientôt ils disparaissent dans la plaine.

Le capitaine respirait encore; on le plaça, ainsi que ceux qui avaient été le plus grièvement blessés, sur le chariot que les Cosaques s'étaient contentés de piller, n'ayant pas eu le temps de l'emmener avec l'autre; puis les corps du lieutenant, d'un sous-officier et de douze chasseurs, morts glorieusement dans cette rencontre, furent enterrés au pied d'un bouquet de bois. Une même fosse les ensevelit. Le cortége se remit en route, escorté par les hussards; et, après une demi-heure de marche, il arriva aux avant-postes. Ce détachement était attendu avec impatience. On accourut à sa rencontre, et l'on se réjouissait d'avance à la vue d'un chariot qui paraissait si bien chargé; déjà quelques officiers du 9e chasseurs s'approchaient de la troupe pour féliciter le capitaine du succès de son expédition... Leur joie fut courte en apprenant ce qui s'était passé. On entoura le chariot, on s'empressa pour en

descendre le capitaine; un chirurgien était accouru; mais le brave officier était mort pendant le trajet.

Alors seulement le vieux brigadier fut forcé de convenir qu'il était blessé. Il avait reçu deux coups de sabre et trois coups de lance.

« Oh! oh! dit-il en souriant au chirurgien occupé à le panser, quand je disais que ces sauvages-là ne sont propres à rien. Est-ce que je me suis amusé à les blesser, moi?... Allez le demander à leur cornac, qui avait un bonnet en forme de pain de sucre! Il n'a que faire maintenant de se peigner la barbe, elle ne poussera plus!



TRIGAUD ET KOBILINSKI.



et épisode du grand drame de 1812 aurait passé inaperçu comme tant d'autres traits isolés de courage et de dévouement, si un témoin n'en eût recueilli le souvenir. C'est de sa bouche même que nous tenons les détails suivants :

Après être sorti de Moscou, le 18 octobre 1812, Napoléon, accompagné du maréchal Davoust qui commandait le premier corps, commença cette longue retraite si désastreuse pour la grande armée. A la suite d'une marche que rendaient plus difficile encore l'état marécageux des chemins et une pluie continuelle, l'Empereur était arrivé le 23 à Borowsk avec son quartier-général et y avait passé la nuit. Le lendemain matin, comme il indiquait l'ordre de marche à suivre pour gagner Malo-Jaroslawetz et Ouvarowshé, où il comptait faire séjour, il apprit que, devant lui, à quatre lieues de distance, la division Delzons, du qua-

trième corps, sous les ordres du prince Eugène, avait trouvé inoccupée par les Russes la ville de Malo-Jaroslawetz, ainsi que les hauteurs et les bois qui la dominent. Cette position était importante; Kutusof, qui marchait parallèlement avec les colonnes françaises, pouvait encore s'en emparer et nous couper la route de Kalouga. Songeant aussitôt à assurer par sa présence la libre possession de ce point, l'Empereur se porte du côté où il suppose devoir être le général russe, et malgré une pluie battante, il examine tranquillement le terrain qui, peut-être, va devenir un champ de bataille. Tout à coup le bruit lointain d'un combat, qui semble vif, arrive jusqu'à lui. Il s'inquiète, et, pressant son cheval, il court se placer sur un petit monticule d'où il espère tout voir ; mais le rideau de bois qui l'entoure l'empêche de rien distinguer. Il écoute plus attentivement : le bruit augmente :

« Les Russes nous auraient-ils prévenus ? demanda-t-il à Davoust qui ne l'a pas quitté ; n'aurions-nous pas mis assez de rapidité dans notre marche ! Je ne voulais que dépasser le flanc gauche de Kutusof.

— Sire, répond le prince d'Eckmül, peut-être y a-t-il eu de la part des troupes, dans la manœuvre prescrite par Votre Majesté, un peu de cet engourdissement qui suit toujours un long repos après de grandes fatigues.

— Croyez-vous, monsieur le maréchal ? Cependant nous avons déjà fait plus de seize lieues.

— Il est vrai, Sire, mais Moscou n'est séparé de Malo-Jaroslawetz que de cent dix werstes tout au plus; quatre journées suffisaient pour franchir cet espace, on en a mis six; Kutusof nous aura devancés.

— Est-ce donc une bataille? s'écrie de nouveau Napoléon ; car le bruit de la mousqueterie parvient à son oreille plus distinct et plus rapproché. Allons, Davoust, allez et pressez vos troupes, ajouta-t-il d'un ton d'humeur ; car il s'agit maintenant, non plus de conquérir, mais seulement de conserver. »

Malgré l'empressement que mit le maréchal à exécuter les ordres

de Napoléon, il n'arriva sur le champ de bataille que lorsque le succès de la journée était assuré. Cependant on se battait encore avec acharnement à l'extrémité de la ville, et lorsque la deuxième division du premier corps, commandée par le général Friant, vint prendre position sur une des hauteurs de Malo-Jaroslawetz, le canon de l'ennemi tira avec une nouvelle ardeur. Davoust dépêcha aussitôt un de ses aides de camp, le colonel Kobilinski, au prince Eugène; mais en traversant la ligne de bataille, cet officier supérieur fut atteint par un boulet *en plein fouet* qui lui emporta la cuisse et le laissa pour mort sur le terrain.

Le soir de ce brillant combat, dont le succès appartient tout entier au quatrième corps, selon l'expression du *Bulletin*, le prince d'Eckmühl, qui ignorait encore le sort funeste de son aide de camp, parcourait, dans l'espoir d'en avoir des nouvelles, le champ de bataille qui présentait le spectacle le plus horrible. Tout en s'informant de Kobilinski, il s'était arrêté un moment à l'endroit où, quelques heures auparavant, Delzons, jugeant la victoire assurée, l'annonçait à ses soldats, lorsqu'une balle russe l'atteignit au front. Son frère, général comme lui, le couvrant de son corps, avait voulu l'arracher de la mêlée; mais une seconde balle avait frappé celui-ci au cœur, et tous deux étaient morts en se tenant étroitement embrassés. Davoust, ému à ce récit, donnait des éloges à l'héroïsme des deux frères, lorsqu'un homme couvert de sang, se soulevant avec effort du milieu d'un monceau de cadavres, fit entendre ces mots prononcés d'une voix dolente :

« Hélas! mes amis, me laisserez-vous mourir sans secours? »

Cette voix est celle de Kobilinski : Davoust l'a reconnu. Il saute à bas de son cheval, se précipite sur le corps de son aide de camp, le soulève dans ses bras, lui parle, cherche à le ranimer et envoie chercher des chirurgiens. Ceux-ci arrivent et examinent la blessure. Le malheureux Polonais a eu la cuisse emportée un peu au-dessous de la hanche, son état est désespéré. Un des praticiens a échangé avec le maréchal un de ces coups d'œil qui ne laissent aucun espoir.

« N'importe, dit Davoust à voix basse, il faut tâcher de le sauver ; messieurs, faites votre devoir. »

L'effet du boulet avait occasionné un tel désordre dans les chairs, qu'une nouvelle amputation fut jugée nécessaire. Un chirurgien-major la pratiqua aussitôt en présence même du prince d'Eckmühl, qui tenait une des mains de Kobilinski. Le brave Polonais supporta cette opération avec un courage stoïque. Le premier appareil posé, Davoust adressa encore des paroles d'espérance et de consolation à son aide de camp, l'embrassa avec une tendre effusion, et, après l'avoir recommandé aux soins de ceux qui l'entouraient, il remonta à cheval pour aller rejoindre l'Empereur, qui l'attendait avec impatience.

Pendant le combat et tout le reste du jour, Napoléon était resté en observation, à droite de la grande route de Moscou à Malo-Jaroslawetz, sur le bord du ruisseau le Ghorodina, dans la chaumière d'un pauvre tisserand. C'était dans une chambre infecte, partagée en deux pièces au moyen d'un rideau de grosse toile, que le sort de la grande armée et le succès de la retraite se décidaient. Lorsque Davoust y arriva, Napoléon était avec Murat, Eugène, Bessières, Berthier, Rapp. Cette chétive demeure renfermait ainsi un empereur, deux rois, trois maréchaux et un général. On avait déjà discuté avec chaleur sur le plus ou moins de sécurité qu'il y aurait à faire prendre à l'armée telle ou telle direction. Cette discussion stratégique s'était échauffée et aurait infailliblement dégénéré en personnalités, comme cela n'arrivait que trop souvent, lorsque Napoléon y mit fin en disant d'une voix brève :

« Assez, messieurs ! je me déciderai. »

Puis il s'était assis devant une petite table, la tête appuyée dans ses deux mains, sans doute pour cacher l'anxiété peinte sur son visage. Tous les assistants avaient respecté le silence imposé par le maître, lorsque Murat, qui n'agissait jamais que par boutade, le rompit en voyant entrer Davoust. Depuis le commencement de la campagne, une rivalité animait ces deux chefs l'un contre l'autre;

le combat qui venait d'avoir lieu et auquel Murat n'avait pris aucune part avait encore aigri sa jalousie. Jetant donc un regard plein d'audace au maréchal, il s'écria en gesticulant vivement, selon son habitude :

« Eh bien ! qu'on m'accuse encore d'imprudence et de témérité ! Je prétends, moi, qu'à la guerre les circonstances sont tout, et que parfois la véritable prudence, c'est la témérité. Sire, donnez-moi seulement la cavalerie dont peut disposer M. le prince d'Eckmühl, et je promets qu'avec elle je refoulerai jusque dans leurs forêts ces bataillons russes dont nous sommes, dit-on, entourés, et qui voudraient couper à Votre Majesté la route de Kalouga. »

Napoléon, prévoyant un nouvel orage, leva la tête et fit tomber toute cette jactance de son beau-frère, en disant froidement :

« C'est assez de témérité, vous dis-je ; on n'a que trop fait pour la gloire ; il est temps de songer au salut de l'armée. »

Davoust se contint et dit avec calme, sans même regarder le beau-frère de l'Empereur :

« Sire, Votre Majesté devrait déshabituer le roi de Naples de ces attaques inutiles qui ne font que fatiguer et appauvrir la cavalerie. Croyez-moi, Sire, elle est bonne à conserver dans une retraite comme celle qui se prépare.

— Monsieur le prince d'Eckmühl a trouvé un excellent moyen pour cela, répliqua Murat avec dédain ; c'est d'empêcher ses soldats de se battre, comme il l'a fait ce matin. Cette recette, j'avais cru jusque-là qu'il la gardait pour lui seul. »

Davoust, qui avait prouvé tant de fois sa bravoure, piqué au vif du reproche injuste qui lui était adressé, répondit aussitôt, mais cette fois en se contenant à peine :

« Sa Majesté le roi de Naples sait très-bien que si le premier corps n'a pris aucune part au glorieux combat de ce matin, c'est que Son Altesse Impériale le vice-roi n'a besoin du secours ni des conseils de personne quand il agit ; et cependant, à cette heure, ajouta-t-il avec émotion en se retournant vers l'Empereur, j'ai à

regretter la perte d'un des plus braves officiers de Votre Majesté. Oui, Sire, mon aide de camp, le colonel Kobilinski, a été frappé par un boulet en traversant la ligne de bataille. Au surplus, je doute que Sa Majesté le roi de Naples, même à la tête de la cavalerie, eût été d'un grand secours à Malo-Jaroslawetz; Son Altesse Impériale le vice-roi et *d'autres*, Sire (le maréchal appuya sur ce mot), ont prouvé qu'en présence des ennemis de Votre Majesté ils savaient se passer du roi de Naples. »

A ces paroles, Murat, exaspéré, allait répliquer, lorsque Napoléon, qui jusqu'alors avait semblé indifférent à ces débats, se leva brusquement de l'escabeau sur lequel il était assis, en disant d'un accent d'autorité qu'il ne prenait que rarement, mais qui était irrésistible.

« Encore une fois, assez, messieurs! Seul je puis disposer comme bon me semble des troupes que je place sous le commandement de chacun de vous. Personne ici n'a d'ordres à recevoir que de moi, de moi seul, entendez-vous bien! Quant à vous, monsieur le prince d'Eckmühl, reprit-il d'un ton plus doux, vous allez former l'avant-garde avec le premier corps. Vous vous retirerez par Medy, sur Smolensk, par où doit désormais s'opérer la retraite : vous m'y attendrez si vous y arrivez avant moi. Allez, monsieur le maréchal, allez rejoindre vos divisions; votre présence doit être nécessaire à vos soldats. »

Davoust, satisfait de ces paroles, se retira à son quartier-général; mais avant de congédier Murat, qui bouillait de colère, Napoléon prévint doucement son beau-frère que si ses interminables querelles avec le prince d'Eckmühl se renouvelaient encore une seule fois, il le mettrait, lui, roi de Naples et des Deux-Siciles, à l'ordre de l'armée et qu'il le renverrait dans ses Etats.

Déjà les deux premières divisions du premier corps exécutaient le mouvement ordonné par l'Empereur, lorsqu'un officier d'état-major que Davoust avait envoyé s'informer de l'état de Kobilinski, vint lui annoncer que, contre toutes les prévisions, cet officier vi-

vait encore. Le maréchal en eut une grande joie ; mais les ambulances étaient restées en arrière : qu'allait donc devenir le pauvre blessé ? Une soudaine résolution vint éclairer l'esprit du maréchal. Se portant aussitôt vers le front du 48e régiment de ligne qui défilait, il s'adresse à la compagnie de grenadiers du deuxième bataillon, qui s'arrête à sa voix :

« Grenadiers ! leur dit-il, mon aide de camp, le colonel Kobilinski, a eu hier la cuisse emportée par un boulet en vous donnant l'exemple de l'obéissance et du courage : c'est un Polonais. Le laisserez-vous au pouvoir des Russes ?

— Non ! non ! vivent les Polonais ! s'écrièrent en masse les soldats.

— Vive l'Empereur ! crièrent ceux qui avaient mal compris ou qui n'avaient point entendu les paroles du maréchal.

— Voyons donc ! reprit Davoust en promenant ses regards sur cette compagnie qui avait conservé toute la sévérité de la tenue ; y a-t-il parmi vous quatre hommes de bonne volonté ? »

A cette invitation, un grenadier sort précipitamment de son rang.

« Voilà, dit-il en se redressant. »

Il est immédiatement suivi d'une douzaine d'autres : toute la compagnie fait de même ; alors le maréchal s'adressant au grenadier qui le premier a donné l'élan :

« Ton nom ? lui demanda-t-il.

— Joseph Trigaud.

— Bien !... Trigaud, c'est à toi que je confie mon aide de camp. C'est un dépôt sacré, entends-tu ! Toi et tes camarades vous me répondez de lui. Et vous autres, soyez-lui en garde comme à votre drapeau !

— Oui ! oui !... Vive l'Empereur !... Nous en répondons ! » s'écrièrent tour à tour les grenadiers.

Un brancard est dressé à l'instant, et le Polonais est porté au centre de la compagnie, qui suit lentement le mouvement rétrograde de l'armée.

Cependant cette retraite, commencée d'abord en bon ordre, allait, par suite de l'intensité du froid, présenter un aspect effrayant de désorganisation, d'égoïsme et de misère. La compagnie de grenadiers cheminait lentement, et pour ainsi dire isolée, au milieu des plaines immenses couvertes de débris de l'armée. Tantôt formée en cercle autour du brancard de Kobilinski, elle repoussait avec la baïonnette les charges échelonnées et régulières des dragons de Miloradowitch, ou bien, à l'aide d'un feu roulant, les hourras inattendus de l'hetman Platow. Tantôt, reprenant l'offensive, mais toujours calme, silencieuse et inébranlable, elle se faisait jour, après une brusque attaque, à travers les masses ennemies. Toutefois, le 30 novembre, à Viasma, le 1er corps avait déjà perdu dix mille hommes, et la compagnie de grenadiers du 48e était réduite de moitié... Mais pourquoi ces braves, pour ainsi dire abandonnés à eux-mêmes, ne conservaient-ils pas moins, au milieu du découragement général, cette force morale qui maîtrise les événements? C'est que ce n'était plus leur vie qu'ils défendaient, c'est qu'un des plus illustres maréchaux de l'empire, un des premiers lieutenants de leur Empereur leur avait dit : « Je confie mon aide de camp à votre honneur, à votre bravoure, vous me le ramènerez. » Aussi, après trois semaines de luttes continuelles, le peu d'hommes qui restaient encore de cette héroïque compagnie repoussaient-ils comme un outrage la prière du Polonais qui, se voyant l'objet de tant de sacrifices et de souffrances, suppliait ceux qui veillaient à sa conservation, non de l'abandonner, mais de l'achever.

« Il faut, disait-il à Trigaud dans ses accès de découragement, que tu sois bien lâche pour ne pas oser me brûler la cervelle !

— Mon colonel, répondait celui-ci avec sa stoïque tranquillité, vous avez beau me *chercher des raisons injustes*, je m'en moque. Mort ou vif, il faut que nous vous rapportions à Smolensk : c'est la consigne du maréchal, qui ne badine pas avec le service.

— Que ne m'avez-vous enseveli dans la neige, hier, quand ces Cosaques vous ont attaqués! aujourd'hui je ne souffrirais plus.

— Ils vous auraient écorché vif, répondait Trigaud qui, pendant le hourra de la veille, avait fait un rempart de son corps au blessé, et avant que des mangeurs de chandelles *jouissent* de votre peau, il leur faudra avoir pris la mienne : c'est convenu; mais pour cela je leur conseille de choisir une autre paire de mitaines que celles de leur grande tenue d'hiver. Oh! les vilains sauvages...

— Vous n'avez pas de cœur! répétait le Polonais dans son transport fiévreux en s'agitant sur son brancard.

— Fixe et du calme, mon colonel; vous savez que les carabins du maréchal disent que c'est de première nécessité à ceux qui se trouvent *indisposés* comme vous. Voilà pourquoi vous avez tort de de nous dire des choses *désagréables;* quant à moi, ça m'est égal, je ne vous réponds pas : c'est comme si vous chantiez la *Mère Camus;* mais vous en prendre aux soldats du centre dans leur position, vraiment c'est *peu délicat* de votre part! »

Celui qui parlait ainsi faillit, le 9 septembre suivant, être englouti avec tous ses camarades au passage du Vop, en protégeant le précieux dépôt qui lui était confié. Les eaux de ce torrent s'étaient métamorphosées, dans l'espace de vingt-quatre heures, en glaçons massifs et tranchants, et beaucoup de grenadiers périrent dans cette circonstance. A quelques jours de là, Trigaud se réveillait, lui cinquième de sa compagnie, de l'engourdissement qui avait causé la mort de ses camarades, pendant une de ces fatales nuits de désastre et de deuil qui ont laissé dans nos annales militaires tant d'horribles souvenirs. Vers le soir on avait découvert à l'horizon brumeux, dans la direction de la route de Wolodimérowa, jalonnée de distance en distance par des cadavres dépouillés, un rideau de maisons : c'était Smolensk, cette terre promise, cette nouvelle Capoue, avec ses délices tant désirées : du feu, un abri, de la paille et l'espoir d'un peu de pain. Un cri de joie avait ranimé le courage des cinq braves qui soutenaient encore le brancard sur lequel gisait le colonel Kobilinski... Trois cependant tombent morts en vue du faubourg de la ville; un quatrième fait quelques pas encore..., puis un seul, un seul gre-

nadier, Trigaud, dispute aux éléments déchaînés le corps inanimé du Polonais. Ne pouvant seul le porter, il le traîne; il rampe avec lui... Puis un horrible silence suivit jusqu'au moment où, apercevant au loin quelques hommes isolés, qu'on appelait encore pompeusement la 2e division du 1er corps, il cria au secours, il supplia... Ses prières furent écoutées; on lui vint en aide. Enfin, un dernier cri de victoire est poussé par le grenadier, car il est dans Smolensk, après vingt-deux jours de combats, de fatigue et de misère. Il est entré seul de sa compagnie, il est vrai; mais n'importe, il a rempli religieusement la promesse qu'il a faite au prince d'Eckmühl.

Le lendemain, Trigaud, apprenant que l'Empereur est à Smolensk depuis le 10 octobre, s'informe du maréchal, qui a dû y arriver peu de temps après. (On était au 15.) Il parcourt cette ville devenue un vaste hôpital protégé par le bivouac plus vaste encore qui l'entoure. Des squelettes, des chevaux disséqués jusqu'aux os, sont étendus çà et là dans les rues; les portes et les fenêtres des maisons ont servi à alimenter les feux dont on foule aux pieds les charbons mal éteints. C'est dans une de ces maisons du faubourg que le prince d'Eckmühl a établi son quartier-général. Le grenadier retourne sur ses pas, et, aidé de quelques soldats de son régiment qu'il rencontre sur son chemin, il transporte le Polonais moribond jusqu'au logement de Davoust, et le dépose à la porte sur un peu de paille; puis il entre dans la maison, et, s'adressant à un officier enveloppé d'un lambeau de manteau de cuirassier et accroupi dans une première chambre, il demande à parler au maréchal.

« Vous a-t-il fait appeler? lui répond celui-ci sans changer de posture; que lui voulez-vous?

— Je viens lui rendre compte de la mission dont il m'a chargé à Malo-Jaroslawetz, et lui remettre le dépôt qu'il m'a confié.

— Le prince tient un conseil en ce moment, vous ne pouvez lui parler ni même rester ici.

— C'est juste, dit Trigaud; mais alors, mon commandant, ajouta-t-il avec une sorte de tristesse, voudriez-vous lui faire con-

naître que les grenadiers du 2e du 48e de ligne, division Friant, premier corps, entre les mains desquels il avait *déposé* son aide de camp, le colonel Kobilinski, natif de Pologne, en Pologne, ont rempli leur mission, et que la compagnie est venue pour réclamer de passer son inspection ? »

Au nom de Kobilinski, Davoust, qui avait entendu le colloque, s'élança d'une pièce voisine, et, s'avançant vers le grenadier qu'il a peine à reconnaître dans son nouvel accoutrement, il lui demanda avec vivacité :

« Où est mon aide de camp?

— Ici à côté, mon maréchal.

— Et ta compagnie? » se hâta d'ajouter le prince.

A ces mots, Trigaud, prenant la position du soldat sans armes, plaça les talons sur une même ligne, arrondit les bras, et, la poitrine en avant, répondit d'une voix grave :

« Présente, mon maréchal !

— Je te demande où est la compagnie de grenadiers du 48e, reprend le prince d'un ton d'impatience.

— J'ai répondu : Voilà ! »

Et Trigaud avait porté le revers de la main à son front.

« Mais tes camarades, te dis-je ?

— Ah ! c'est différent, mon maréchal, réplique le grenadier avec un sang-froid imperturbable. C'est-à-dire que vous me dites : Dis-moi où tu as laissé tes camarades, n'est-ce pas? »

Davoust fit un signe de tête affirmatif et frappa du pied.

« Eh bien ! là-bas !... au fin fond du Vop, et ici près, sous la neige. Tous.

— Comment ! tous?

— Tous, et au grand complet », répliqua le soldat d'une voix sourde et en roulant autour de lui des yeux hagards.

Le prince d'Eckmühl ne put réprimer un mouvement de terreur et de pitié ; il avait saisi la main de Trigaud qu'il serrait convulsivement, et répétait d'un ton sinistre :

« Tous! dis-tu?...

— Oui, tous!... excepté moi qui en suis le *résidu.* »

Sans ajouter une parole, Davoust quitta le grenadier et s'élança hors de la maison, tandis que Trigaud désignait de la main la place où il avait déposé l'aide de camp qui vivait encore, quoique agonisant et raidi par le froid. Et Trigaud répétait avec orgueil : « Il est là, le Polonais!... C'est moi qui l'ai apporté! »



DEUX CHARGES DE CUIRASSIERS.

I



Varhubert était un de ces braves et beaux jeunes gens qui chaque année sortaient de l'Ecole militaire de Saint-Germain pour aller prendre rang d'officier dans nos braves régiments de cavalerie. Il arriva le 6 mai 1813 à Lunéville, où se trouvait le dépôt du régiment de cuirassiers auquel il venait d'être attaché. Varhubert fut reçu par ses nouveaux camarades avec cette cordialité franche qui de tout temps a fait du corps d'officiers comme une famille; sa bienvenue fut largement fêtée dans un banquet dont la prévoyance d'une tendre mère lui avait permis de faire les frais en garnissant lourdement sa bourse. Chacun se félicita de l'acquisition que faisait le corps d'un officier paraissant aussi distingué ; deux ou trois des plus anciens cependant, par suite de ces traditions routinières que l'on a toujours eu peine à faire disparaître des régiments, se proposèrent *in petto* de voir si le nouveau venu était aussi franc du collier qu'à table ; l'occasion,

du reste, ne pouvait pas tarder à se présenter, et aux façons résolues que Varhubert avait témoignées, on pouvait juger qu'il suffirait d'un propos piquant, du moindre sarcasme pour être en mesure de le tâter. Dès le lendemain on sut à quoi s'en tenir sur la bravoure du jeune officier, et en même temps sur son esprit, sa gaieté et sa bonne camaraderie.

Après le déjeuner, pris à la pension des officiers, mais arrosé de quelques bouteilles de vin du Rhin, toujours à la santé du nouveau venu, une partie d'impériale s'engagea, et celui qui jouait avec Varhubert ayant perdu plusieurs fois de suite, laissa échapper quelques jurons énergiques, et finit par dire à son partner qu'il ne pouvait jouer plus longtemps avec lui; qu'à n'en pas douter il était Normand et que l'on devait compter dans sa famille quelque pendu dont il avait de la corde en poche.

« Vous avez tort, monsieur, de plaisanter les morts, répondit Varhubert sans s'émouvoir ; qui sait si vous n'irez pas bientôt leur tenir compagnie?

— Tout beau, tout beau, monsieur le frais émoulu des bancs de l'école, répondit l'officier de cuirassiers ; vous n'avez sans doute pas la main aussi assurée pour manier l'épée que pour caresser la dame de pique?

— C'est ce que vous apprendrez quand vous voudrez, monsieur le beau joueur.

— Messieurs, dit en se levant son adversaire, vous êtes sans doute aussi curieux que moi de voir à l'œuvre cet habile homme ; je viens de succomber sous ses coups à la triomphe, peut-être n'est-il pas d'une égale force à tous les jeux. »

Tout le monde se leva gaiement.

« Où allons-nous? » demanda un des témoins.

— Derrière le rempart, mon enfant, dit le plus vieux de la compagnie : je connais un endroit délicieux d'où nous n'aurons pas deux cents pas à faire pour arriver au *Grand-Canard* dont les salmis sont si justement renommés.

— Il paraît, dit Varhubert, que monsieur a consulté sa bourse et son estomac, et qu'il en a reçu un bon conseil.

— Que dit-il donc? Plaît-il? est-ce que c'est moi qui me bats?... Ce serait tant pis, mon garçon, car j'ai plus d'un bon coup à votre service; mais je défie le plus madré de me faire trouver un écu... Au reste, l'usage est là, et les nouveaux venus...

— L'usage, reprit vivement Varhubert, est la loi des sots : les anciens peuvent s'en accommoder, mais les nouveaux venus de ma trempe s'en moquent.

— Bravo! s'écria l'ancien, voilà un bon mot qui pourra bien te coûter une laide grimace; mais, d'honneur, je serais fâché que la leçon fût trop forte, car j'aime les lurons comme toi. »

Cependant on marchait toujours, et l'on arriva bientôt au lieu désigné. L'ancien réclama l'honneur de donner ce qu'il appelait l'initiation au nouveau, et les deux champions mirent aussitôt l'épée à la main. Varhubert, calme, décidé, attaqua tout d'abord son adversaire avec beaucoup de vigueur.

« Bien cela, disait le vieux soldat... Plus haut le fer... ferme!... Effacez la poitrine... et parez ce coup de seconde... Ce gaillard-là a un poignet de fer... nous en ferons quelque chose; mais il ne faut pas trop le fatiguer pour la première fois... Allons, seulement une égratignure de six lignes... »

Et cette dernière parole était à peine prononcée, que Varhubert se sentait atteint au bras droit; la blessure n'avait pas une ligne de plus ni de moins que ne l'avait annoncé le vieux sabreur. Le jeune homme ne voulut pas même qu'on le pansât, et il pressa son second adversaire de se mettre en garde. Les témoins firent de justes observations : ils ne voulaient pas que le blessé engageât sitôt un nouveau combat; mais ce dernier insista si vivement qu'il fallut bien que son premier agresseur se rendît à ses pressantes injonctions.

Le combat fut plus long cette fois; mais pour Varhubert l'issue n'en fut pas plus heureuse. Le fer de son adversaire l'atteignit au côté droit, glissa sur les côtes, et sortit un peu au-dessous de l'épaule.

« Diable, s'écria Varhubert, je n'ai pas la main heureuse.» Tandis que les témoins s'empressaient autour de lui, on reconnut avec joie que la blessure n'était pas assez grave pour que cette affaire n'eût pas la suite qu'avait prévue le vieux sabreur; bon gré, mal gré, il fallut que Varhubert se laissât porter à l'auberge du *Grand-Canard*, où la bande joyeuse commença à faire bombance, sans s'inquiéter de savoir quel serait, en définitive, le généreux amphitryon.

La réconciliation avait été plus prompte encore que la querelle, et non-seulement personne ne gardait rancune à Varhubert, mais il était en quelque sorte le héros de la fête. Porté dans un large fauteuil, soutenu de deux moelleux oreillers, il figurait fort gravement une sorte de présidence, tandis que ses joyeux amis buvaient à son prompt rétablissement avec un enthousiasme si sincère qu'en un instant la table présenta le glorieux aspect d'un champ de victoire jonché de morts et de débris. On mangea comme des écoliers, on but comme des tambours, et la soirée était déjà fort avancée avant que personne songeât à retourner au quartier.

On retardait ainsi le quart d'heure de Rabelais, auquel chacun s'était bien gardé de penser d'abord; il vint enfin. La carte était étourdissante : vingt bouteilles de bordeaux, vingt de champagne, le reste à l'avenant; puis enfin, pour clore dignement le bulletin de cette courte campagne, une majestueuse addition dont le total effrayant s'élevait au delà de cent écus.

Or, toutes les poches des convives sondées, fouillées, pressurées, retournées, à peine pouvait-on parfaire le tiers de la somme.

« Quel parti prendre cependant? On connaissait de longue main l'hôte du *Grand-Canard*, et l'on savait qu'il n'était pas homme à entendre raison sur le chapitre crédit; à minuit, il n'était, d'ailleurs, pas facile de trouver quelque expédient pour sortir de ce mauvais pas. La gaieté des convives était sensiblement diminuée, et déjà le remords saisissant nos écervelés à la gorge, en menaçait plus d'un d'une indigestion, quand Varhubert s'écria :

« Allons, mes amis, puisqu'il le faut, je me dévoue, et je vous tirerai d'embarras.

— Toi? mais tu as dix écus à peine, et il en faut cent?

— Aussi n'est-ce pas de mon pécule qu'il s'agit; ce que j'ai, je prétends le garder : je veux seulement que ce Grand-Canard intraitable nous accorde du temps.

— Impossible! le vieux reître se ferait plutôt couper en quatre comme un salmis, que de nous accorder vingt-quatre heures.

— C'est ce que nous allons voir. D'abord je vous préviens que je me sens excessivement faible; je ne sais si ma seconde blessure est plus grave qu'il n'a semblé d'abord au docteur, mais il est certain que je me sens défaillir.

— Sacrebleu! s'écria le vieux loustic, il fallait donc le dire plus tôt; je vais réveiller tous les chirurgiens de la ville.

— Inutile, mon ami, je n'ai besoin pour le moment que d'un notaire et d'un prêtre.

— Que nous chante-t-il à présent? Le vin que nous avons bu lui a-t-il tourné la cervelle?

— Voulez-vous sortir d'ici sans bourse délier?

— Autant vaudrait dire au diable s'il veut se moquer du bon Dieu.

— Eh bien! alors, sans commentaires, faites-moi donner deux oreillers de plus; attendrissez-vous si bon vous semble, mais que l'on m'amène, sans plus tarder, un prêtre et un notaire. »

L'assurance et le ton goguenard de Varhubert rendirent la confiance aux moins rassurés, et tandis que les uns criaient, commandaient, priaient pour que de prompts secours fussent donnés au blessé, d'autres battaient le pavé, cherchant un garde-notes et un abbé, sans trop comprendre comment il serait possible de satisfaire l'hôte du *Grand-Canard* avec une pareille monnaie.

Cependant Varhubert était entouré des gens de la maison. Le sang qu'il avait perdu en assez grande abondance, sa pâleur, les taches qui souillaient ses vêtements, le désespoir de ses amis, tout

s'accordait à la fois pour persuader qu'effectivement sa blessure était bien plus dangereuse qu'on ne l'avait présumé d'abord.

« Allons, jeune homme, lui disait l'hôte, un peu de courage; que diable, on ne meurt pas pour un coup d'épée.

— C'est selon, mon ami... Je sens que le poumon a été touché... Ce n'est pas la mort qui m'effraie..., et j'espère le prouver en faisant mon testament... Mes chers amis, c'est maintenant que je me sens heureux d'avoir été comblé des dons de la fortune : je pourrai du moins, grâce à mes vingt mille livres de rente, reconnaître les soins affectueux que vous me prodiguez.

— Vingt mille livres de rentes, et il va faire son testament! se dit l'hôte *in petto*. Mais, mon officier, dans l'état où vous êtes, un bon lit vous conviendrait mieux qu'un fauteuil.

— J'avoue, mon cher, qu'un bon lit...; mais ces malheureux lits d'auberge...

— Mon officier, c'est dans le mien, dans mon propre lit que je veux vous faire porter. Allons, François, Bertrand, Thérèse, Catinette... »

Puis, baissant la voix, il ajoutait:

« Vingt mille livres de rente, c'est quelque fils de fermier général. Allons vite! que l'on m'aide à transporter ce brave gentilhomme dans ma chambre...

— Ah! mon cher hôte, je ne saurais trop reconnaître tant de zèle, de dévouement; combien je regretterais sincèrement que le notaire arrivât trop tard!

— Vous verrez, marmottait l'hôte, que le scélérat de garde-notes arrivera quand il n'y aura plus personne!...»

Varhubert fut accompagné par ses camarades jusque dans la chambre de l'hôte : ils ne voyaient pas encore comment tout cela finirait; mais on ne parlait plus de la malencontreuse carte, et c'était le point important. Enfin, le prêtre arriva le premier.

« Ah! mon père, s'écria Varhubert, quel soulagement votre présence apporte à mon âme! que je me trouverais heureux de vous

pouvoir faire ma confession générale ; mais je le sens, ma dernière heure est proche ; le notaire va arriver, et, vous le savez, un des devoirs les plus impérieux du chrétien en face de la mort, est de faire un louable usage des biens qu'il possède en ce monde... Or, mon père, j'ai à disposer de vingt mille livres de revenu ; et il ne me reste peut-être pas cinq minutes à vivre... Au nom du ciel, donnez-moi l'absolution !

— Je vous la donnerai de grand cœur, mon cher fils, mais vous savez combien l'Eglise et ses ministres sont pauvres... Les gens de votre profession ont d'ailleurs d'ordinaire la conscience passablement chargée ; j'espère que vous allez mériter par vos bonnes œuvres envers notre sainte mère l'Eglise l'absolution que vous sollicitez. »

L'abbé prononçait ces dernières paroles comme le notaire entra.

« Eh ! vite donc, monsieur, s'écria l'hôte ; le malheureux sera peut-être sans connaissance dans un quart d'heure. »

Une table était déjà dressée près du lit ; le notaire s'y installa, et Varhubert commença ainsi à lui dicter ses dernières volontés :

« M'étant toujours tenu dans le giron de notre mère la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, et désirant par mon œuvre pie racheter les fautes de ma jeunesse, je lègue à un de ses respectables ministres... Comment vous nommez-vous, mon père ?

— Gervais Rigault, mon fils.

— A l'un de ses respectables ministres, Gervais Rigault, du diocèse de Lunéville, une rente viagère de cinq mille livres, hypothéquée sur mes meilleures propriétés... »

Diable ! pensa l'hôte, s'il y va de ce train, le testament ne sera pas long, et ce ne sera pas le cas de dire aux derniers les bons...

Ces réflexions judicieuses furent interrompues par Varhubert, qui continua ainsi :

— Item, je lègue à la deuxième compagnie du premier escadron du 2e régiment de cuirassiers, auquel j'ai l'honneur d'appartenir, tous les vins de mes caves et les servantes de mes fermiers...

— Mais voilà qui est épouvantable ! s'écria l'abbé.

— Doucement, mon père, laissez-moi achever, je vous prie... Et les servantes de mes fermiers, à la charge par eux d'en faire autant de rosières... »

Malgré la gravité de la cérémonie, un éclat de rire étouffé couvrit un instant la voix du testateur.

« Les mourants ne plaisantent pas, messieurs, dit-il d'une voix faible et pourtant assurée ; l'institution des rosières est fort respectable..., ma dernière maîtresse en était une, et je sais à quoi m'en tenir... Continuons, s'il vous plaît...

— Item, je lègue à mon respectable hôte, homme vénérable, aimable, incomparable, dont je veux reconnaître l'estime pour le corps des cuirassiers en général, et en particulier pour ceux de messieurs les militaires appartenant au 2e régiment, qu'il a l'honneur de recevoir chez lui ; je lègue, dis-je, à cet estimable citoyen... »

L'hôte du *Grand-Canard* avait les larmes aux yeux d'attendrissement et suffoquait de reconnaissance.

« A cet estimable citoyen, la perle des bourgeois de Lunéville, 20,000 livres espèces ; plus une somme de 319 livres, montant de la carte de ce jour, le tout quoi lui sera compté dans le délai de trois mois, à partir de mon décès, par mon exécuteur testamentaire, à la charge par lui de me faire enterrer décemment... ce qui sera très-prochain... car je sens que je perds le peu de forces qui me restent.

— Ah! mon officier, mon général, mon prince! s'écria l'hôte, soyez tranquille sur ce qui est de cela ; vous aurez la croix d'or et la plus riche bannière ; les cloches sonneront en volée tant que le service durera ; je vous promets le plus magnifique bout de l'an par-dessus le marché, sans compter les messes hautes et basses... Ah! ah! sainte Vierge, vous en aurez de toutes les paroisses, de tous les prix... Faut-il que je voie ainsi périr à la fleur de l'âge un si brave gentilhomme!... Jésus! rien que d'y penser je suis capable d'en mourir de chagrin... »

Et l'excellent hôte du *Grand-Canard*, sentant son éloquence fai-

blir, se mit à gémir de toute sa force, suant sang et eau pour faire sortir de son orbite rebelle quelques larmes, provoquées par la joie bien plutôt que par la douleur.

« C'est bien, mon brave hôte, reprit Varhubert d'une voix qui semblait devenir plus faible de moment en moment; c'est bien, je suis content, très-content de vous...; si j'en avais le temps, je changerais l'article pour doubler le legs... Que le Ciel m'accorde vingt-quatre heures seulement, et nous reviendrons là-dessus... » Puis, se retournant du côté du notaire : Écrivez, monsieur, lui dit-il.

Item, je lègue à mes braves camarades du 2e régiment, cantonnés à Lunéville, une somme de 30,000 francs, aux charges et conditions par eux d'en dépenser les deux tiers au moins en banquets et festins à ma mémoire. Il est entendu que le respectable hôte du *Grand-Canard*, dont les soins pieux ont prolongé de quelques moments une douloureuse agonie, sera, dans ces circonstances, exclusivement chargé de la fourniture des comestibles. »

A ce dernier trait, l'aubergiste se prit à pleurer tout de bon, tandis que les camarades de Varhubert faisaient tous leurs efforts pour contenir le fou rire qui menaçait de les étouffer. Le joyeux moribond, qui, de son côté, commençait à craindre que la comédie ne se terminât pas aussi heureusement qu'elle avait commencé, se hâta d'arriver au dénoûment. Il déclara donc que ses legs de conscience étant consignés au testament, il laissait le reste de sa fortune à ses héritiers naturels, et, après avoir nommé le vieux sabreur son exécuteur testamentaire, il lui recommanda à plusieurs reprises de tenir la main à ce que le respectable hôte fût traité selon ses intentions; puis, après avoir de nouveau demandé au prêtre sa bénédiction, il dit d'une voix éteinte :

« Mes bons amis, aucun de vous n'est cause volontairement de ma mort, et ce ne sont pas vos regrets et vos soins qui peuvent en retarder le cruel moment; je veux donc vous épargner le spectacle affligeant de mon agonie. Faites-moi seulement l'amitié de dire cinq

pater et cinq *ave* chacun pour le repos de mon âme, et retournez au quartier. »

La bande joyeuse ne se le fit pas dire deux fois, et toutes les lèvres se mirent en mouvement de concert à la fois, comme les dociles instruments d'un orchestre, au premier signal du maestro. Or, le *pater* était assurément de l'hébreu pour la plupart de nos étourdis, et Dieu sait ce que leurs bouches impies marmotèrent à la place. Quoi qu'il en soit, Varhubert ayant laissé langoureusement tomber sa tête sur son épaule et paraissant sans connaissance, tous ses camarades se retirèrent, laissant auprès du moribond le prêtre et l'aubergiste, braves gens qui se croyaient en conscience obligés de fermer les yeux de l'honnête homme qui les avait traités si magnifiquement. Une demi-heure après, le prétendu moribond dormait à poings fermés.

« Miséricorde ! monsieur le curé, je crois qu'il ronfle.

— Rassurez-vous, mon ami, c'est le râle.

— Vous croyez, monsieur le curé?

— Vraiment, je voudrais bien voir qu'il en revînt !... Un païen qui s'est fait donner deux fois l'absolution sans se confesser.

— Pourtant s'il en revenait !...

— Impossible, vous dis-je... ; d'ailleurs il y aurait abus de confiance, surprise..., escroquerie à l'aide de promesses fallacieuses... S'il avait le malheur d'en revenir, ce serait un homme ruiné, perdu de réputation... Car, voyez-vous, mon ami, le clergé prend, c'est juste, mais il ne rend jamais, c'est une règle sans exception.

— C'est comme les aubergistes, mon père, ils ont la bonne..., la sainte habitude, voulais-je dire, de ne rendre que ce qu'il leur est impossible de garder... Mais écoutez donc..., avez-vous entendu beaucoup de moribonds râler de cette force-là?

— Il est possible que cela soit causé par un épanchement intérieur...

— Vraiment, les vauriens se sont épanché à l'intérieur une assez

belle quantité de mes meilleurs vins... Mais heureusement le testament est là... »

Tant que dura la nuit, Varhubert continua son vigoureux somme, au grand déplaisir de ses gardiens, qui s'attendaient à chaque instant à lui voir rendre l'âme. Au point du jour, il ouvrit les yeux, et, comme les fumées de la veille l'avaient singulièrement altéré :

« A boire! à boire ! » s'écria-t-il aussitôt qu'il eut aperçu quelqu'un près de lui.

L'hôte s'empressa de lui présenter un verre d'eau, qu'il avala à moitié d'un seul trait; mais, s'arrêtant tout court :

« Quelle diable de drogue me donnez-vous là?... N'y a-t-il donc plus de vin dans votre cave, *Grand-Canard*, mon ami?

— Pardonnez-moi, mon gentilhomme; mais vous êtes si faible..., un mourant...

— Vous avez parbleu raison, et ma léthargie me faisait perdre la mémoire... Mais enfin, puisque je suis faible, ne pourrait-on me donner quelque tonique qui me rendît un peu de force?

— Ah! cher curé, dit l'hôte à demi-voix, mes pressentiments ne m'ont pas trompé. Il en reviendra.

— Qu'il s'en avise, et je le fais excommunier.

— Ce sera sagement fait, mon père; mais le testament?

— Ne vous occupez donc pas des intérêts de ce monde, et donnez-lui ce qu'il demande.

— Quoi! du vin?

— Allez, vous dis-je, le vin est le père de la fièvre, et la fièvre est la plus sûre alliée des légataires. »

L'hôte eût de grand cœur vidé ses caves s'il ne se fût agi que de cela pour avancer l'heure du convoi dont il devait faire les frais; il partit donc comme un trait, et reparut bientôt portant sous chaque bras deux bouteilles du meilleur et du plus généreux de ses vins.

« D'honneur ! mon cher hôte, dit Varhubert après en avoir longuement dégusté un verre, je ne crois pas avoir jamais rien bu de meilleur... Versez donc, versez, je vous prie... Encore, car je suis

bien malade, et c'est le coup de l'étrier... Ah çà! voulez-vous donc que j'entreprenne à jeun le grand voyage?... N'avez-vous pas là sous la main quelque débris présentable encore?...

L'hôte sortit en faisant une grimace piteuse, et bientôt Varhubert se trouva dans son lit en face d'un vaste pâté qu'il attaqua bravement en l'arrosant de telle sorte, que le dernier verre de la provision du bonhomme ne tarda pas à saluer la dernière bouchée du restaurant déjeuner; puis, sans dire merci ni bonsoir à la compagnie, il remit la tête sur l'oreiller et recommença à ronfler de plus belle.

« Hélas! fit l'aubergiste d'un ton dolent, je l'avais bien dit que le scélérat en reviendrait.

— Ne nous défions pas de la Providence, répondit le prêtre d'un air contrit, il nous reste la chance d'une indigestion. »

Mais deux heures s'écoulèrent, et Varhubert continua de dormir du sommeil de l'innocence et de la digestion; le prêtre se retira pâle de colère, et l'aubergiste commença à se promener piteusement de long en large, en s'arrachant les cheveux.

« Ne vous désolez pas ainsi, mon ami, dit Varhubert qui se réveilla tout à coup; je me sens mieux, je vous le jure; rassurez-vous, je suis sauvé, sauvé à tel point que je veux à l'instant même me rendre au quartier pour consoler mes bons amis... Faites-moi donner mes vêtements, je vous prie. »

A ces mots, l'hôte ébahi ne pouvait répondre du geste ni de la voix; il demeurait immobile, médusé.

« Mais, monsieur, le testament?... dit-il enfin d'une voix suppliante.

— Eh bien! n'est-il pas en sûreté chez le notaire?... Soyez tranquille, si j'en réchappe cette fois, je vous promets de me faire tuer à la première occasion, et vous ne perdrez rien pour attendre.

— Tout cela est bel et bon, répondit l'hôte, qui commençait à flairer la mystification; mais quand on compte sur les souliers d'un mort on est exposé à marcher longtemps nu-pieds; il me faut mes 319 livres, ou...

— Tout beau! tout beau! bonhomme, vous avez perdu l'esprit, je pense! oubliez-vous que le montant de votre cause est porté au testament? Ce qui est écrit est écrit... Il y a contrat bilatéral dont vous avez accepté toutes les clauses avec joie, et le notaire pourrait le certifier au besoin... Diable, mon camarade du *Grand-Canard*, vous avez la mémoire courte!...

Le pauvre aubergiste semblait anéanti, et Varhubert, qui s'était habillé à la hâte, tout en établissant d'une manière si lumineuse cette belle question de droit, avait enfilé l'escalier et se trouvait déjà plus près de la ville que de l'hospitalière maison, avant qu'il eût pu se reconnaître et revenir du stupéfiant désappointement que lui causait cet étrange événement.

Deux mois après, Varhubert rejoignait son régiment, et prouvait à ses camarades du 2e régiment qu'il n'était pas moins bon compagnon devant l'ennemi qu'à table et que sur le terrain.

II

Cependant l'armée française se rassemblait; elle ne pouvait tarder à entrer en campagne; les régiments arrivaient de toutes parts, bien équipés, bien armés et tous pleins d'ardeur. Varhubert retrouva deux anciens amis, Bernier et Albert, qui, comme lui, venaient d'être faits officiers, mais dont la bourse n'était guère mieux garnie qu'autrefois : cela n'empêcha pas les trois amis de faire bombance pendant quelques jours; mais les fonds de Varhubert furent bientôt épuisés, et il fallut avoir recours aux expédients. Ils réfléchissaient tous trois à l'issue d'un bon dîner dont la carte devait emporter leur dernier écu; tout à coup Bernier s'écria :

« Parbleu! mes amis, nous ne sommes qu'à sept lieues de Valenciennes!

— Cela nous avance beaucoup, répondit Varhubert; si c'est là tout ce que tu as à nous offrir...

— Laisse-moi donc développer ma proposition : nous ne sommes qu'à sept lieues de Valenciennes, et j'ai dans cette ville un respectable oncle, curé de son métier et assez bon diable de son naturel, mais passablement dur à la desserre. Il y a bien quelques années que le brave homme n'a eu de mes nouvelles. Je pense donc qu'il ne serait pas impossible d'obtenir de lui un léger subside capable de nous faire prendre patience... Mais il ne faut pas se montrer là en uniforme ; mon respectable oncle a horreur de l'uniforme depuis que je lui en ai fait payer trois en un an, alors que j'étais à l'école militaire. Je me rappelle que la dernière fois que je le vis, il me dit :

« Mon ami, tu as choisi là un mauvais métier ; je ne conçois pas que l'on se fasse casser les bras et les jambes pour le seul plaisir de se faire mettre à l'hôpital et d'aller mourir aux Invalides.

« — Mon cher oncle, répondis-je, il faut bien faire quelque chose, et j'aime à voir du pays.

« — Eh bien ! est-ce qu'on a besoin d'avoir un sabre au côté pour cela ? Voyage, mon garçon ; fais un pèlerinage en Terre-Sainte, par exemple, et tu gagneras des indulgences plénières pour toute la famille. »

« Je lui promis bien d'y penser, continua Bernier. Voici donc ce que j'imagine : nous obtenons une permission de trois jours, et nous partons. Arrivés à Valenciennes, nous louons des habits de pèlerins ; ça ne doit pas être rare, et nous allons chez le curé. Nous arrivons de la Terre-Sainte, et nous avons naturellement une soif d'enfer et une faim de tous les diables... D'ailleurs, nous avons tant de choses admirables à raconter, que l'on se hâte de nous faire mettre à table. Mais voici le beau de l'affaire. Nous apportons une foule de reliques du plus grand prix, des reliques qui valent un royaume, mais dont nous donnons les deux tiers pour 25 louis, attendu que nous n'en faisons pas un objet de spéculation... Eh bien ! comment le trouvez-vous celui là ? »

Plus la proposition était extravagante, mieux elle devait être accueillie. Dès le soir même la permission fut obtenue, et le lende-

main les amis étaient à Valenciennes. Ce ne fut pas sans peine que l'on se procura les costumes nécessaires; mais enfin on en vint à bout, et, vers la fin du jour, les trois amis, bourdon en main, se présentèrent chez le pasteur.

« Mon respectable oncle, s'écria Bernier en se jetant dans les bras du bonhomme, recevez mes remerciements pour le saint conseil que vous m'avez donné dans le temps!...

— Grand Dieu!... serait-il possible!... c'est toi, Bernier? et tu reviens...

— De la Terre-Sainte, mon très-cher oncle. Dieu merci, la famille ne manquera pas d'indulgences.

— Ah! mon ami, elles ne pouvaient arriver plus à propos, car nous sommes au temps de l'abomination et de la désolation. Depuis qu'on a vendu les biens du clergé!... Conçois-tu cela, Bernier? avoir vendu les biens du clergé! c'est une rage, une frénésie.

— Nous en avons de toutes les façons : des petites, des grandes, des plénières, des archi-plénières...; ce qui, pour le moment, mon cher oncle, ne nous empêche pas de mourir de faim.

— Allons donc, Thérèse, dépêchez-vous, ma fille; ces pauvres gens ont dû tant souffrir! »

Malgré l'abomination de la désolation dont se plaignait le curé, son garde-manger était toujours bien garni; aussi la table se trouva-t-elle promptement couverte.

« Apportez de la bière, dit le pasteur, de ma bonne bière que vous savez.

— Non, mon oncle, s'écria Bernier, non, cela est inutile; il ne nous est pas permis de boire des liqueurs fortes.

— C'est donc un vœu que vous avez fait, mes enfants?

— Oui, monsieur, répondit Varhubert avec le plus grand sang-froid, nous avons fait vœu de ne boire que du vin.

— C'est un singulier vœu pour des pèlerins, mes chers fils...

— C'est que nous avons voulu que les biens périssables de ce monde nous rappelassent en toutes circonstances les biens qui sont

promis au juste dans le ciel... Prenez et buvez, a dit Jésus, prenez et buvez, ceci est mon sang... Or, ce sang, monsieur le curé, c'était d'excellent vin de lacryma-christi ; certains auteurs disent du tokai... Il est vrai que saint Augustin nous apprend que ce pouvait bien être du vin de Chypre... Il y a des auteurs qui penchent pour le champagne, d'autres pour le bourgogne ; mais, dans tous les cas, il est certain que ce n'était pas de la bière... Vous comprenez, monsieur le curé... »

Le saint homme ne comprenait pas du tout ; il ne se rappelait pas que saint Augustin eût rien dit de pareil ; mais, craignant de passer pour un ignorant, il fit signe en soupirant à Thérèse, qui disparut et rapporta bientôt un panier de douze bouteilles. Les trois pèlerins mangèrent comme des écoliers et burent comme des Anglais, malgré les questions multipliées du pasteur, qui faisait tous ses efforts pour amener des temps d'arrêt dans ces rapides évolutions mâchelières.

« Vous disiez donc, mes enfants, que vous apportiez des reliques précieuses?

— Des reliques impayables, mon oncle. Tenez, voici trois dents du chien qui mordit saint Pierre quand il renonça son maître... »

A ces mots, il fouilla dans sa poche; mais comme les douze bouteilles étaient vides, et que les amis avaient le cerveau tant soit peu chargé des vapeurs de ce vieux bourgogne, au lieu des dents qu'il annonça, Bernier présenta à son oncle une pipe élégamment culottée.

« Qu'est-ce que cela, mon ami?

— C'est, répondit Bernier en s'apercevant de sa méprise, c'est la pipe de Malchus..., qui perdit une oreille au jardin des Oliviers.

— Malchus... Cet homme-là fumait?

— Comme un Hollandais, mon cher oncle, et il avait de quoi.

— Et n'avez-vous point quelque morceau de la vraie croix?

— Quelque... Dis donc, Varhubert, n'avons-nous pas quelque morceau de la vraie croix?

— Certainement; tu sais que pour éviter la convoitise des gens à qui nous étions obligés de demander l'hospitalité, je pris le parti d'en faire faire un manche au couteau de la sainte Vierge. »

Et il exhiba un mauvais couteau dont il s'était muni à tout événement.

« Voici, dit Albert, un morceau du saint suaire.

— Mais, mon cher frère, je croyais que le saint suaire tout entier était à Besançon?

— Certainement il y est, monsieur le curé; personne n'en doute; mais le saint suaire est une de ces reliques qui ont le privilége de se trouver en même temps dans plusieurs lieux différents. »

Il n'y avait rien à répliquer à cela : le curé était dans l'admiration; la vieille Thérèse était tentée de se prosterner devant de si saintes choses. Les amis achevèrent de vider leurs poches; celui-ci en tira un fragment de la robe de saint Joseph; celui-là les boutons de la culotte de Chrysostôme, Varhubert la guimpe de la sainte Vierge. Le brave pasteur était dans l'admiration et se béatisait d'autant plus qu'il comprenait moins; aussi les trois écervelés eurent-ils un succès admirable.

— J'espère, mon cher neveu, dit enfin le curé, après un soigneux inventaire, que vous ne me refuserez pas quelqu'une de ces saintes reliques.

— Nous rougirions, mon cher oncle, d'en faire un objet de spéculation, et nous vous les céderons avec d'autant plus de plaisir, au prix coûtant, que c'est à votre intention que nous les avons acquises... pour vingt-cinq louis; c'est un marché d'or... et les indulgences par-dessus le marché... Remarquez, je vous prie, que nous ne vous comptons pas le port. »

Le visage du curé se rembrunissait à chaque parole; vingt-cinq louis! dans ces temps de désolation où l'on vendait les biens du clergé!

« Hélas! mes frères, dit-il en soupirant, je ne suis pas riche.

— Raison de plus, mon oncle; c'est une pacotille que vous pla-

cerez avantageusement. Il y a, certes, mille contre un à gagner.

— Les fidèles deviennent plus rares de jour en jour.

— Et les reliques donc ! on n'en trouve plus... Profitez de l'occasion ; les temps peuvent devenir meilleurs, et trop heureux sont ceux qui peuvent placer aussi sûrement leur argent.

— Vingt-cinq louis ! disait mentalement le bonhomme, c'est un beau denier... il y a bien des messes là-dedans !... Ma paroisse, il est vrai, sera pourvue de reliques de manière à me faire des envieux ; et, si les confrères en sont curieux, ils ne les auront qu'à bonnes enseignes... »

Après ce judicieux raisonnement, le curé alla chercher la somme, que les honnêtes pèlerins empochèrent de bonne grâce ; puis, comme toutes les bouteilles étaient vides, et qu'il se faisait déjà tard, Bernier donna le signal de la retraite en promettant à son oncle de le venir voir le lendemain ; mais, le lendemain, les trois amis avaient rejoint le régiment, et, huit jours après, ils entraient en campagne.



LES FEUILLES D'OR.

I



n sait qu'un des passe-temps favoris de Napoléon, lorsque la paix ou quelque armistice, toujours trop courts, le ramenaient à Paris, était de parcourir incognito les quartiers populeux, et de pénétrer ainsi dans les familles laborieuses et les ateliers, afin de voir de près ce peuple *qu'il aimait tant*, comme il devait dire plus tard

dans le dernier vœu de son agonie ; ce peuple sur l'amour et l'admiration duquel était bâtie sa puissance.

Un jour qu'avec Duroc il traversait les appartements des Tuileries, où l'on faisait quelques réparations nécessaires, il remarqua que les ouvriers doreurs, malgré les précautions minutieuses dont ils s'entouraient, perdaient, par l'action du vent, une certaine quantité de feuilles d'or.

« Cette perte, renouvelée chaque jour, et lorsque l'on exécute de grands travaux, doit être considérable, dit Napoléon au maréchal du palais.

— Pardon, Sire, répondit Duroc, cette perte est de peu d'importance, les feuilles employées par ces ouvriers sont si légères...

— Légères tant que vous voudrez, insista Napoléon ; c'est de l'or, et il n'en faut pas beaucoup pour faire une grosse somme.

— Sire, pour se faire une idée de cette légèreté, reprit Duroc, il suffit de penser que l'or passé au laminoir, après diverses préparations, et ensuite battu dans un livret de baudruche, peut être réduit en feuilles tellement minces, qu'elles deviennent en quelque sorte impalpables, et qu'il en faudrait plus d'un millier pour composer l'épaisseur d'une feuille de papier.

— Oh ! oh ! voilà qui est trop fort ! qui diable vous a fait un pareil conte ? interrompit l'Empereur en souriant.

— Ce n'est rien moins qu'un conte, Sire, et je puis assurer à Votre Majesté que je suis certain de ce que j'avance.

— Mais songez donc à ce que c'est que l'épaisseur d'une feuille de papier, et dites-moi si vous comprenez, quelle que soit la ductilité de la matière et la perfection des procédés, comment cette épaisseur pourrait se diviser mille fois.

— Je conviens, Sire, que cela doit paraître incroyable, impossible ; mais cela est, cela se pratique tous les jours.

— Parbleu ! monsieur l'entêté, il faut que je me donne le plaisir de vous convaincre d'exagération. Préparez-vous à m'accompagner cette après-midi : habit bourgeois, chapeau rond, pas de décoration ;

vous prendrez un cabriolet bien simple que nous conduirons nous-mêmes. »

Cet ordre fut ponctuellement exécuté; et, vers trois heures, l'Empereur et le grand-maréchal parcouraient en cabriolet le quartier Saint-Martin. Bientôt le véhicule s'arrêta à la porte d'un des batteurs d'or les plus en réputation ; on mit pied à terre, et Napoléon, suivi de Duroc, entra dans l'atelier. L'Empereur se fit passer pour un Italien que le désir de connaître toutes les merveilles de notre industrie avait amené à Paris.

« Ce que l'on m'a dit de l'immense étendue que vous pouvez donner à un grain d'or m'a semblé tellement prodigieux, ajouta-t-il en s'adressant au maître de la maison, que je suis venu tout exprès ici, afin de vous prier de m'expliquer les divers procédés au moyen desquels vous obtenez ce résultat. »

Le batteur dor donna, avec autant de simplicité que de précision, les détails techniques que son interlocuteur lui demandait.

« Mais est-il vrai, demanda Napoléon, que vous puissiez faire que mille feuilles d'or battu, superposées les unes aux autres, ne forment que l'épaisseur d'une feuille de papier ordinaire?

— Rien n'est plus vrai, monsieur, répondit le fabricant.

— Je le crois, puisque vous l'affirmez; cependant le fait me semble tellement extraordinaire, que je voudrais le voir de mes yeux pour en demeurer bien convaincu. »

Le batteur d'or assura qu'il était facile de donner cette satisfaction à l'étranger. En effet, faisant réunir mille feuilles d'or, il les pressa dans les feuillets d'un livret. Napoléon, forcé, lorsque l'opération fut terminée, de convenir que Duroc lui avait dit vrai, jeta un regard de satisfaction sur l'atelier dont sa présence n'avait en rien interrompu les travaux, et dit, comme en se parlant à lui-même et à demi-voix :

« Que de merveilles dans les petites choses ! »

En ce moment, une jeune ouvrière quitta la place qu'elle occupait près d'un établi, pour prendre le livre que lui présentait le

maître, afin que les feuilles d'or fussent, par elle, remises dans l'ordre habituel; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que se trouvant face à face avec l'Empereur :

« Ah ! mon Dieu ! » fit-elle, en accompagnant cette exclamation d'un mouvement de surprise.

Napoléon, voyant qu'il était reconnu, fit à la jeune fille un signe d'intelligence imperceptible pour l'engager à ne pas trahir son incognito. La gentille ouvrière comprit à merveille; mais son acclamation avait attiré l'attention de tout l'atelier, et il fallait la justifier.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda sévèrement le maître.

— Rien, monsieur, répondit-elle; ou plutôt, pardonnez-moi..., c'est que monsieur, que je n'avais pas vu d'abord, ressemble d'une manière tellement frappante à mon frère, mort glorieusement à Marengo, que je n'ai pu retenir un cri de surprise. »

Tandis que la jeune fille donnait cette explication, Duroc s'empressait de distribuer quelques pièces d'or aux ouvriers et ouvrières; puis, il se hâta de rejoindre l'Empereur, qui déjà avait regagné le cabriolet.

— Toutes les femmes, dit alors Napoléon au grand-maréchal, possèdent l'esprit du moment à un degré incroyable. N'avez-vous pas été, comme moi, surpris et charmé de la présence d'esprit de cette jeune fille, ainsi que de l'adresse avec laquelle elle a fait prendre le change à son maître, en même temps qu'elle tirait le plus grand parti possible de sa situation... Je veux lui tenir compte de tout cela... Vous vous ferez informer de son adresse, et demain, avant l'heure qui l'appelle à son travail, vous lui ferez porter vingt-cinq louis par Constant. »

Le lendemain, dès six heures du matin, le valet de chambre de l'Empereur arrivait tout essoufflé au sixième étage d'une maison de la rue Saint-Méry, et pénétrait dans une petite mansarde proprette et rangée avec une coquette symétrie. Une jeune fille, qui arrosait des fleurs sur l'unique fenêtre du modeste logement, interrompit cette occupation pour venir au-devant du visiteur.



Imp. Benard et Cie.

LES FEUILLES D'OR

— C'est à mademoiselle Julie Bélinard, sans doute, que j'ai l'honneur de parler? dit celui-ci.

— Oui, monsieur, c'est moi-même, répondit la jeune fille.

— L'Empereur a été charmé, mademoiselle, continua le valet de chambre, de l'esprit d'à-propos dont vous avez fait preuve, hier, à votre atelier. Grâce à vous, il a pu échapper à une de ces petites ovations qu'il évite autant que possible. Je suis chargé par Sa Majesté de vous remettre, à titre de souvenir et de témoignage de satisfaction, ce petit présent.»

En disant ces mots, Constant présentait à la jeune ouvrière une jolie bourse verte, brodée d'abeilles et contenant 500 fr. en napoléons.

«De l'argent! c'est de l'argent! s'écria Julie; mais je n'ai pas besoin d'argent, monsieur, j'en gagne assez, plus même qu'il ne m'en faut.

— Eh bien, mademoiselle, ces quelques pièces d'or à l'effigie de l'Empereur, qui vous les offre, grossiront vos petites économies : ne faut-il donc pas songer à votre dot?....»

A peine ces paroles étaient prononcées, que le visage de la jeune fille, vive, enjouée, rieuse tout à l'heure, se couvrit d'un voile de sombre inquiétude et de tristesse.

«Monsieur, dit-elle, après quelques instants de silence, puisque l'Empereur a bien voulu faire attention à moi, pauvre fille presque abandonnée, cela m'encourage à lui demander une grâce; mais il faudrait que Sa Majesté daignât m'accorder une audience de quelques minutes; serez-vous assez bon pour me présenter?»

Constant était si loin de s'attendre à cette demande, qu'il demeura d'abord interdit, et ne sachant comment y répondre :

«Mais, mademoiselle, dit-il enfin, ignorez-vous donc qu'une audience de l'Empereur est une chose de la plus haute importance?

— C'est parce que je le sais, répondit sans se troubler la jeune ouvrière, c'est parce que je sais cela, que je songe à profiter d'une circonstance qui ne se présentera jamais. Peut-être aussi ai-je quel-

que droit à cette faveur, ajouta-t-elle : mon père, brave officier, tué à la bataille de Fleurus, a servi dans le même régiment que l'Empereur, alors qu'il n'était lui-même que lieutenant.»

Le valet de chambre de Napoléon hésita, puis il se décida à emmener la jeune fille, sauf à la faire reconduire, si l'Empereur ne paraissait pas d'humeur à accueillir la demande tant soit peu indiscrète qu'elle le chargeait de lui adresser. Moins d'un quart d'heure après, tous deux arrivèrent aux Tuileries, et, contre toute attente, Napoléon, souriant au récit que Constant lui faisait du résultat de son ambassade, accordait sans difficulté et sur-le-champ l'audience sollicitée.

«Que me voulez-vous, mademoiselle? demanda de son ton séduisant l'Empereur à la jolie ouvrière, dont le corsage trahissait l'émotion ; quel est ce secret qui ne peut avoir que moi pour confident?»

Julie, d'abord interdite, et dont un rouge de pourpre avait coloré les joues, se remit bientôt, et d'une voix assurée :

« Sire, dit-elle, mon père, sans doute on vous l'aura rappelé déjà, était un vieil et brave officier que le feu de l'ennemi a enlevé sur le glorieux champ de bataille de Fleurus; mon frère unique, mortellement atteint à Marengo auprès de Desaix, n'a pas survécu à ses blessures... Ma famille a donc payé sa dette à la patrie!

— Sans doute, mon enfant, et la patrie a un devoir à remplir vis-à-vis de la fille et de la sœur de si braves gens; c'est à moi désormais qu'il appartient d'acquitter cette dette.

— Ah! Sire, combien cela vous serait facile! d'un mot, Votre Majesté peut assurer pour toujours mon bonheur.

— Parlez, que désirez-vous que je puisse vous accorder? interrompit l'Empereur.

— Henri Bélinard, mon cousin, est de la conscription de cette année, dit la jeune fille en rougissant, mais d'une voix ferme et assurée; Sire, dispensez-le de servir, c'est la seule grâce que je veuille jamais vous demander.»

La physionomie de Napoléon, jusque-là calme et sereine, se

rembrunit tout à coup. De semblables demandes lui arrivaient de toutes parts, et rien ne pouvait l'affecter plus péniblement ; l'esprit militaire lui était trop nécessaire, il avait accompli de trop grandes choses à l'aide de ce formidable levier, pour qu'il lui fût possible de consentir à son affaiblissement. Pour la France, telle qu'il l'avait faite, il en avait la conscience, là était la question de vie ou de mort.

« Mademoiselle, dit-il, de cet accent bref et sévère devant lequel s'abaissèrent tant de prétentions justifiées, tant d'héréditaires orgueils ; mademoiselle, quand on a l'honneur de devoir la naissance à un brave officier français, on devrait savoir et se souvenir que la patrie a besoin de tous ses enfants... Et puis, qu'y a-t-il au fond de tout cela ? quelque subite amourette..., et c'est moi, l'Empereur, l'ancien compagnon d'armes de votre père, que vous voulez rendre complice de votre légèreté... de votre faiblesse peut-être ! »

Ces paroles sévères, si bien faites pour atterrer celle à qui elles étaient adressées, produisirent un effet tout différent sur la jeune ouvrière du batteur d'or. Se redressant de toute la hauteur de son innocence, elle oublia que l'homme qui l'offensait était le maître du monde, et son courage l'éleva à ce point de sublime exaltation, qu'elle n'hésita pas à répondre à l'outrage par la menace :

« Ah ! Sire, s'écria-t-elle, je sens maintenant qu'il y a une puissance capable de braver la vôtre même, c'est celle que donne le désespoir !... Henri sera soldat, puisque vous êtes inflexible, mais vous me répondrez de lui sur votre tête, et s'il éprouve le sort de mon père et de mon frère : malheur à vous ! »

Cette véhémente apostrophe de la jeune fille, ces imprécations inattendues, cette bizarre issue d'un entretien accordé avec tant de bienveillance, toute cette scène rapide parut tellement extraordinaire à Napoléon, qu'il n'en put d'abord croire le témoignage de ses sens ; puis, la colère succédant à l'étonnement, il sonna avec violence, et s'écria :

« Que l'on mette dehors cette folle !... »

II

Le 10 décembre 1812, au point du jour, et par un froid de dix-huit degrés, une misérable chaise de poste traversait les rues de Varsovie. Deux hommes, couverts de pelisses et enveloppés de fourrures, étaient dans cette voiture : l'un d'eux était Caulaincourt, l'autre Napoléon.

« Votre Majesté veut-elle descendre au palais de l'ambassade? demanda timidement le duc de Vicence.

— Non, non!... je veux que ma présence ici soit ignorée; nous descendrons au premier hôtel venu, et vous irez sur-le-champ prévenir de Pradt..., vous me l'amènerez. »

La voiture, arrivée dans la cour de l'hôtel d'Angleterre, s'arrêta ; Caulaincourt s'empressa de mettre pied à terre, et se rendit aussitôt au palais de l'ambassadeur. En même temps, Napoléon, passant pour un simple officier supérieur de l'armée française, était introduit dans une petite salle basse, sans feu, et dont les volets étaient à demi fermés. Sans songer à donner aucun ordre aux domestiques qui l'avaient introduit, et qui, surpris de sa préoccupation, se retiraient, il se mit à se promener d'un pas agité, mais rendu plus pesant par les doubles bottes fourrées qui le chaussaient.

« Quel désastre! disait-il en se frappant le front... On ne manquera pas de m'accuser d'impéritie, d'imprévoyance..., et cependant je ne puis pas empêcher qu'il gèle. Peut-être dira-t-on que je suis demeuré trop longtemps à Moscou... Cela est possible; mais il faisait beau ; la saison a devancé l'époque ordinaire... Et d'ailleurs, j'y attendais la paix!... On me reprochera d'avoir abandonné mes soldats; mais je pèse plus sur mon trône qu'à la tête de mon armée... Mon armée!... où est-elle?... détruite! ensevelie sous la neige!... Eh! mon Dieu, je ne commande pas aux éléments! »

Comme il venait de prononcer ces derniers mots d'une voix stri-

dente, la porte de la petite salle où il se trouvait s'ouvrit brusquement, et livra passage à une femme qui s'avança d'un pas assuré. Une pâleur livide couvrait son visage, mais de ses yeux, creusés par la misère et la souffrance, des éclairs semblaient jaillir à travers les ténèbres qui l'environnaient.

« Qu'est-ce? que me veut-on? s'écria Napoléon.

— Te souviens-tu des feuilles d'or et de ma prière, répondit une voix claire et perçante comme la pointe d'un poignard... Bourreau, qu'as-tu fait de Henri Bélinard? Il est mort, n'est-ce pas? Cache-toi dans l'ombre pour ne pas voir son sang qui a rejailli sur toi !

— Qu'on arrête cette furie, s'écria l'Empereur, oubliant l'incognito dont il s'était enveloppé.

— Et qui m'arrêterait? répondit la voix. Ici, je suis ton égale; là-haut, je serai ton juge! »

En ce moment, un grand retentissement se fit dans l'hôtel. C'était l'ambassadeur français, l'évêque-abbé de Pradt, qui arrivait accompagné du comte Stanislas Potocki, et du ministre des finances. Caulaincourt, entrant pour les annoncer, demeura muet et immobile de surprise, en voyant l'Empereur en proie à une exaltation tellement violente, qu'elle approchait du délire.

« Arrêtez cette femme! emparez-vous d'elle, criait-il en frappant du talon de sa botte sur le parquet. »

Caulaincourt regarda autour de lui : il ne vit personne. M. de Pradt crut un instant que la raison de l'Empereur avait succombé sous le poids de l'effroyable revers qui venait de le frapper ; mais il fut presque aussitôt rassuré, quand il entendit le grand homme énumérer toutes les ressources à l'aide desquelles il devait reprendre victorieusement l'offensive.

« Je vais chercher trois cent mille hommes, dit-il d'une voix assurée. Le succès rendra les Russes audacieux, tant mieux! Je leur livrerai deux ou trois batailles sur l'Oder, et dans six mois

je serai encore sur le Niémen... Je quitte mon armée à regret, mais il faut surveiller la Prusse et l'Autriche.»

Quelques jours plus tard, en remontant dans la voiture qui allait l'emporter d'une extraordinaire vitesse sur Paris, Napoléon disait avec inquiétude à Caulaincourt :

« Vous êtes bien assuré de n'avoir vu personne dans cette étroite et sombre salle basse où vous êtes venu me trouver?

— J'en suis certain, Sire.

— C'est bien !... Et voilà cependant, ajouta-t-il, une singulière apparition ! »

Puis il rompit sur ce sujet, qui semblait l'agiter péniblement, et dont il ne fut plus question durant le voyage. Mais, dès le lendemain de son arrivée à Paris, il donna ordre à Constant de faire les recherches nécessaires pour savoir ce qu'était devenue la jeune ouvrière du batteur d'or. Au bout de quelques jours, le valet de chambre lui rapporta qu'elle avait quitté Paris depuis plusieurs mois, après avoir vendu son modeste mobilier; c'était là tout ce qu'il avait pu découvrir.

Le 15 avril 1813, Napoléon, après cette noble et touchante entrevue où il avait placé sa femme et son fils sous la sauvegarde de l'honneur et de la fidélité de la garde nationale de Paris, quittait les Tuileries pour aller se mettre à la tête de la nouvelle et puissante armée qu'il venait de créer comme par enchantement. Les cris enthousiastes de Vive l'Empereur l'avaient accueilli sur son passage, des cours du Louvre à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, lorsqu'au moment où il passait la barrière, un cri sinistre se fit entendre, apportant à son oreille ces mots qui y retentirent comme un sifflement aigu :

«Feuilles d'or!... Henri!... Malheur! malheur!...»

III

Le 7 mars 1815, Napoléon marchait sur Grenoble à la tête d'un petit nombre de braves qui l'avaient accompagné à l'île d'Elbe.

Le moment décisif était arrivé : le destin de la France dépendait d'un coup de fusil. Superstitieux comme tant de grands hommes, l'Empereur se rappelait avec satisfaction les présages heureux des jours précédents, lorsque tout à coup une jeune femme arriva en courant jusqu'à la colonne impériale, devant laquelle elle tomba à genoux, en élevant ses mains vers le ciel.

« Encore cette femme! s'écria Napoléon, qui reconnut tout d'abord Julie Bélinard; quelle déplorable fatalité!

— Ah! Sire, par pitié, ne me maudissez pas! s'écria la jeune femme. Pardonnez à une malheureuse dont le désespoir troublait la raison... Oui, Votre Majesté disait vrai : la patrie est une mère qui a besoin de tous ses enfants... C'est ainsi que pense mon Henri, que j'ai retrouvé, et qui, avant une heure, sera près de vous avec tout le régiment dont il fait partie.

« Que dites-vous? s'écria Napoléon, en s'empressant de relever la pauvre femme dont les yeux versaient des larmes de joie.

— La vérité, Sire : le 7e régiment de ligne vient au-devant de vous avec l'aigle glorieuse et la cocarde nationale... Me pardonnez-vous, Sire?

— Oh! de grand cœur, dit Napoléon, qui déjà entendait retentir dans le lointain les cris et les vivats du régiment de Labédoyère.

Le 18 juin suivant, Henri Bélinard tombait mortellement blessé sur le plateau de Mont-Saint-Jean : et huit jours plus tard, des mariniers tiraient de la Seine, près des Tuileries, le cadavre d'une jeune femme. Un étui, trouvé dans ses vêtements, contenait un écrit portant cette suscription :

A l'Empereur Napoléon!

A l'intérieur étaient écrits ces seuls mots :

« Sire, je meurs pour ne pas vous maudire.

« Julie Bélinard. »

LE MANTEAU DE L'EMPEREUR

I



ersonne n'ignore quelle fut l'issue de la déplorable campagne de Russie; nous savons tous comment, dans cette fatale retraite, nos cohortes repassèrent sur un terrain dépouillé, ravagé, à travers des villes incendiées. On sait, en un mot, comment nos soldats, les membres raidis par le froid, se traînèrent sur les pas de Napoléon. Bientôt l'armée ne vit plus devant elle qu'un immense tombeau de glace, et dès lors le désespoir amena le chaos. Empereur, généraux, soldats étaient plongés dans la même misère; mais toutes ces calamités n'étaient rien encore en comparaison de l'inquiétude de Napoléon, qui n'avait aucune nouvelle de Ney, l'un de ses plus intrépides lieutenants. Le maréchal s'était égaré, disait-on, avec son corps d'armée; peut-être même avait-il été fait prisonnier. A cette idée, Napoléon serrait les poings convulsivement, en s'écriant:

« Un de mes maréchaux prisonnier des Russes! un maréchal de l'Empire contraint de rendre son épée à un Miloradowich ou à un Platow!... Ney, le brave des braves, le héros de la Moscowa, promené comme un trophée dans les rues de Saint-Pétersbourg, exposé aux insultes de la canaille! quelle honte, ou plutôt quel malheur!

— Sire, répliqua avec dignité le comte de Lobau, son aide de camp, si les Russes ont l'épée de Ney, ils ne l'auront que brisée, soyez-en sûr; ou plutôt ils n'auront que son cadavre!

— Eh! qu'importe! il sera toujours perdu pour nous. »

Et Napoléon s'interrompit pour prêter l'oreille au bruit lointain

qui semblait lui annoncer l'arrivée du maréchal et de son corps d'armée. Puis, quand il vit son espérance encore une fois trompée, il continua d'interroger son aide de camp, qui se tenait debout devant lui, en face d'un feu faiblement alimenté par quelques branches de sapin.

Bientôt accoururent des officiers d'état-major, envoyés du quartier-général d'Orcha, pour recueillir des renseignements sur la position réelle du maréchal et de ses soldats. Napoléon les pressa de questions, mais leurs rapports ne firent qu'augmenter son incertitude, ses anxiétés.

« C'en est fait! monsieur le général, s'écrie de nouveau Napoléon en fixant un regard découragé sur l'aide de camp, nous ne devons plus revoir le maréchal.

— Sire, Votre Majesté me permettra de ne pas désespérer aussi promptement de M. le prince de la Moscowa; s'il avait succombé, quelques hommes échappés au désastre nous l'auraient annoncé. L'ennemi, lui-même, aurait bien trouvé le moyen de nous en instruire.

— Mais, général, songez donc que le maréchal a dû rencontrer à Krasnoë les vingt-cinq mille hommes de Miloradowich. Comment aurait-il pu franchir cette barrière de fer et de feu? Oh! le doute est affreux, et jusqu'au silence même qui règne autour de nous, tout justifie mes appréhensions. »

En ce moment, le prince Eugène vint annoncer que le séjour à Orcha devenait de plus en plus périlleux, et compromettait le sort de l'armée. Les colonnes de Kutusow se rapprochaient : elles menaçaient d'envelopper le quartier-général.

— Abandonnerons-nous donc le prince de la Moscowa? s'écria Napoléon; non, je ne le puis, je ne le veux pas!

— Mais, Sire, répliqua le vice-roi, que pouvons-nous faire maintenant pour sauver le maréchal? La route pour arriver jusqu'à lui nous est fermée.

— Nous l'ouvrirons comme tu l'as ouverte, toi ! Allons, messieurs, tout le monde à cheval! »

Napoléon, entraîné par un élan généreux et par une héroïque inspiration, quitta brusquement la place qu'il occupait depuis deux heures; et, suivi de son état-major, hélas! bien diminué quant au nombre, se dirigea vers les ruines qui marquaient encore l'enceinte du village d'Orcha. Alors les ténèbres de la nuit avaient remplacé la clarté du jour; elles étaient encore épaissies par des flocons de neige qui couvraient les hommes et les chevaux. L'Empereur, à la vue des feux immobiles de Kutusow, s'arrêta, et se retournant vers le comte de Narbonne :

« Pourquoi donc Kutusow n'avance-t-il pas? lui demanda-t-il. Ah! j'ai maintenant la preuve que le prince de la Moscowa n'a point succombé, il doit encore occuper Miloradowich. »

Et un rayon d'espoir vint tout à coup éclairer la figure grave de l'Empereur; son coup d'œil si positif avait jugé la situation :

« Non, messieurs, tout n'est pas perdu, ajouta-t-il. Préparons-nous à passer sur le ventre de Kutusow : nous irons nous-mêmes chercher le maréchal Ney! »

Ces nobles paroles, ce signal d'une nouvelle bataille ranimèrent l'énergie des cœurs abattus. Il y avait dans l'accent de Napoléon un gage de délivrance pour le prince de la Moscowa et une promesse de victoire. Le soldat ne songeait plus à Wilna, que tout à l'heure ses souffrances et ses vœux demandaient avec tant d'impatience, parce qu'il espérait y trouver enfin des approvisionnements et quelques jours de repos : « Allons au secours du maréchal Ney ! s'écriait-on au quartier-général d'Orcha. Les blessés, les malades, demandaient des armes; ils voulaient affronter le canon des Russes.

Mais la neige, en tombant, redouble de violence; l'ouragan ouette les visages et condense l'obscurité qui ne permet plus à ces braves de diriger leur marche. Il faut donc s'arrêter encore, attendre la fin de la tourmente, et peut-être le jour! Napoléon s'indigne de ces nouveaux obstacles que lui suscitent les éléments conjurés.

Mais il doit céder ; il ne peut tenter l'impossible, et Ney est encore abandonné à son courage et à l'héroïsme de la poignée de braves qu'il a ralliés autour de lui.

On ranime la flamme des feux presque éteints ; les faisceaux se reforment, et les soldats silencieux, le regard fixé sur la terre, s'abandonnent à leurs sombres préoccupations. Quelquefois ils relèvent la tête pour chercher des yeux la place où est l'Empereur ; et alors ils ont encore foi en son étoile, à la fortune de la France.

Tout à coup le bruit des pas d'un cheval se fait entendre : un lancier polonais traverse Orcha, et vient annoncer à Napoléon l'arrivée du maréchal Ney et de sa petite troupe.

« Ah ! s'écrie l'Empereur avec l'accent d'une vive satisfaction ; j'ai deux cents millions dans mes caves des Tuileries ; je les aurais donnés de bon cœur pour sauver le prince de la Moscowa ! »

Cependant, et malgré lui, il conservait encore des doutes ; il n'osait adopter sans réserve le récit du lancier polonais. Mais des officiers attachés à l'état-major du maréchal viennent bientôt confirmer la nouvelle. Alors Napoléon remonte à cheval ; mais à peine a-t-il fait quelques pas que les tambours retentissent. C'est le prince de la Moscowa qui vient lui-même au-devant de l'Empereur. Le maréchal met aussitôt pied à terre : Napoléon l'embrasse avec effusion, en lui disant :

« Allons, mon cher maréchal, la fortune ne nous en veut pas encore trop, puisque vous nous êtes rendu. »

Après quelques mots échangés entre eux, ils se rendirent dans les cantonnements du prince Eugène, où arrivaient successivement les troupes échappées à Miloradowich. Quand celles-ci aperçurent l'Empereur, elles le saluèrent de leurs acclamations, et leurs cris, répétés sur toute la ligne française, apprirent à l'avant-garde russe que Napoléon avait encore une armée.

L'Empereur ne voulut pas s'éloigner avant d'avoir fait les honneurs du quartier-général aux intrépides compagnons d'armes du maréchal. Il veillait lui-même à la distribution des secours si néces-

saires à ces braves qui avaient disputé si longtemps leur existence à la faim, au froid et à la mitraille de l'ennemi. Il faisait placer les blessés sur les voitures, leur adressait des éloges et des consolations; quelques-uns d'eux expirèrent devant lui; mais avant de fermer les yeux pour toujours, tous criaient : Vive l'Empereur!

Quand il se fut acquitté de cette tâche à la fois noble et douloureuse; quand il eut rempli ce devoir de général et d'empereur envers les soldats de Ney, Napoléon reprit le chemin de son bivouac; mais au moment où il saluait le brave colonel du 84e de ligne, Jean Pegot, de Saint-Gaudens, un vieux soldat, dont la capote était en lambeaux, se précipita au-devant de lui, tenant à la main le fragment d'un drapeau russe et le présenta à Napoléon :

« Que veux-tu, mon brave? lui demanda l'Empereur.

— Sire, vous offrir ce que mes mains engourdies ont pu conserver de cet étendard. Les Cosaques n'avaient voulu m'en laisser que ces lambeaux; veuillez le prendre, mon Empereur, car je crains bien de ne pouvoir le conservér plus longtemps.

— Bien! mon ami, très-bien! je te remercie. »

Napoléon prit le lambeau de soie que lui présentait le soldat, et le regarda avec attention.

« Oui, c'était un drapeau russe, dit-il en l'examinant; j'y vois encore le chiffre qui le fait reconnaître. Il vaut autant pour moi que s'il était entier. As-tu la croix?

— Oui, Sire, vous me l'avez donnée à Wagram.

— Eh bien! je te donnerai autre chose.

— Merci, mon Empereur; je n'ai plus besoin de rien; car j'ai là une terrible entaille qui ne me rend pas ma tête très-solide sur mes épaules. »

En disant cela, le vieux soldat détournait une bande de chiffons serrée autour de son cou, et qui cachait une plaie profonde. L'Empereur y porta les yeux et dit :

— Moi, je veux que tu vives! et tu vivras. Allons! il faut aller te faire soigner à l'ambulance; je l'exige : on va t'y conduire.



Le Manteau de l'Empereur.

— Mais, mon Empereur, il y en a qui sont encore plus mal hypothéqués que moi. Mes jambes font encore assez bien leur service, et moi, je ne veux pas abandonner mon régiment, je veux suivre mon drapeau; si je reste en route, c'est différent, tant pis. »

Napoléon n'insista plus :

— Eh bien! soit! reprit-il, puisque tu es si entêté, reste donc avec ton régiment, mauvaise tête, je ne t'oublierai pas.

— Mauvaise tête est le mot, dit encore le soldat, en portant la main à son bonnet; puis il fit quelques pas pour s'éloigner, mais se ravisant aussitôt :

— A propos! mon Empereur, je vous ai dit que je n'avais besoin de rien : foi de Marc Chaussard, je suis un menteur. Si vous pouviez me faire donner quelque vieille capote pour remplacer l'ancienne, qui ne figure plus que pour mémoire sur mes épaules, je vous en serais infiniment obligé. Je ne vous demande que cela, mon Empereur. »

Napoléon ne put s'empêcher de sourire :

« Une capote! je t'en ferai donner une. Tu n'as pas le temps d'attendre, n'est-ce pas?

— Pas trop, Sire, c'est la pure vérité. »

Napoléon portait alors, par-dessus sa polonaise à fourrures, un manteau bleu, que Constant, son premier valet de chambre, avait prudemment jeté sur ses épaules au moment où la neige avait commencé à tomber. Par un mouvement rapide, il se débarrassa de ce manteau, et le faisant rouler aux pieds du soldat :

« Tiens! lui dit-il, cela vaudra bien une capote. Prends! c'est pour toi. »

Le soldat étonné, confondu, regardait alternativement le manteau et l'Empereur. Il se préparait à adresser de nouvelles observations, lorsque Napoléon lui ferma la bouche, en lui disant d'un ton sévère :

« Prends! te dis-je, je le veux!

— Alors, je ne dis plus rien; merci, mon Empereur. »

Et Napoléon s'éloigna, tandis que Marc Chaussard, soulevant le manteau de l'Empereur d'une main affaiblie, priait un de ses camarades de l'aider à le placer sur ses épaules.

« Il a ma foi raison, le petit Caporal, dit le grenadier, cela vaut mieux qu'une capote de soldat. En voilà un fameux Empereur, qui se déshabille pour pomponner un de ses soldats! C'est peut-être mal à moi d'avoir accepté; mais, chut! le général a commandé, et le grenadier doit obéir au commandement, les yeux fermés. »

Et Marc Chaussard rejoignit le peloton de soldats qui représentaient le 84e de ligne. Il ne se souvenait plus de sa blessure, et, malgré les instances des chirurgiens, de son colonel lui-même, il ne voulut jamais abandonner le régiment.

L'armée française continuait sa retraite en livrant chaque jour des combats partiels, où elle soutenait dignement l'honneur de ses aigles. Les Russes avaient d'avance marqué notre tombeau au milieu des neiges; leur poursuite devenait de jour en jour plus vive, plus acharnée, et la route que suivaient les débris de nos régiments était jonchée de cadavres. Dans ce grand désordre, dans cette confusion, conséquence inévitable d'un horrible désastre, plusieurs corps obéissaient cependant aux lois de la discipline; ils avaient conservé leurs cadres, et marchaient comme s'ils eussent été au grand complet. L'un d'eux, le 84e, se distinguait par sa constance héroïque. Dans ses rangs clair-semés, un soldat se faisait remarquer par son manteau bleu, dont le luxe tranchait avec le misérable accoutrement de ses camarades : il était toujours le premier au feu, quoiqu'il ne portât qu'un sabre. Ses doigts raidis par le froid ne pouvaient plus manier un fusil; mais il encourageait ses compagnons; il les animait par ses paroles, dirigeait la fusillade, et plus d'un officier russe, qu'il signala aux balles françaises, tomba victime de l'expérience du vieux soldat. Quant à lui, aucune balle ne vint l'atteindre; il paraissait invulnérable ou plutôt croyait l'être sous le manteau de son Empereur.

Mais il ne le gardait pas toujours ce manteau protecteur. Quand

il voyait un de ses camarades près de succomber, il allait à lui, et se dépouillait de son manteau pour l'en couvrir, pour réchauffer ses membres glacés. Il avait dit et déclaré d'une manière positive que le manteau de Napoléon appartenait au 84e; ce soldat désintéressé, c'était toujours Marc Chaussard.

Jusqu'au passage de la Bérézina, les choses allèrent assez bien pour lui. Il traversa cette rivière sous la mitraille de l'amiral Tchischakow et du comte Polslen, et se dirigea, avec une trentaine de soldats échappés à cette dernière catastrophe, sur Wilna. Mais alors l'indiscipline et le désordre achevèrent la désorganisation de presque tous les corps. Chez bon nombre de soldats la générosité fut remplacée par l'égoïsme. Souvent même la propriété ne fut pas respectée même par les Allemands qui faisaient partie des contingents de la confédération du Rhin. Le soldat isolé, qui avait la bonne fortune de quelques pommes de terre ou d'un vêtement passable, échappait difficilement à l'avidité de ces terribles maraudeurs qui dévalisaient indistinctement Français, Russes ou Polonais. Malheur au fantassin qui se trouvait trop éloigné des colonnes ! il était impitoyablement dépouillé, et quelquefois aussi payait de sa vie sa résistance à des attaques aussi déplorables.

Or, il arriva souvent à Marc Chaussard d'être retardé dans sa marche par des accidents imprévus, car le besoin de repos le forçait à s'arrêter. Alors, il était exposé à de fâcheuses rencontres, loin de ses fidèles du 84e qui échangeaient incessamment des balles avec les Cosaques. Son manteau faillit plus d'une fois lui devenir funeste ; il faisait bien des jaloux et tentait l'avidité des officiers qui étaient presque nus pour la plupart. Mais Marc Chaussard était doué d'une singulière croyance: il avait foi dans l'inviolabilité du manteau de l'Empereur, et croyait fermement que qui que ce fût ne pouvait porter sur ce manteau une main sacrilége.

Un jour, entre autres, il fut rencontré par trois cuirassiers saxons, qui, démontés, suivaient la même route que lui. A la vue de ce vêtement splendide, de cette agrafe d'argent qui le retenait

sur les épaules du vieux grenadier, ces hommes se disposaient à le lui arracher ; déjà leurs mains l'ont saisi :

« Arrêtez, malheureux ! s'écrie en allemand Marc Chaussard ; ne touchez pas à ce manteau, il a appartenu à l'Empereur ! »

Ces mots, prononcés avec une singulière énergie, suffirent pour imposer aux soldats saxons. Il leur sembla qu'ils commettraient un crime en cherchant à dépouiller de ce vêtement le grenadier blessé. Ces hommes rougirent de leur pensée, et s'offrirent même pour protéger Marc Chaussard qui, du reste, avait bien besoin de leur aide, car sa blessure s'était rouverte ; et c'était appuyé sur les bras des trois cuirassiers saxons, qu'il était enfin arrivé à Wilna.

Alors le 84e, ou ce qui restait de ce régiment, n'était plus dans cette vieille capitale de la Lithuanie. La division du général Loison, composée de troupes fraîches, l'occupait. Dès lors, Marc Chaussard crut qu'il pouvait, sans manquer à son devoir, s'arrêter dans un des hôpitaux militaires de la ville. Il se souvint du conseil que Napoléon lui avait donné, et ce souvenir fit taire les scrupules du blessé. D'ailleurs, il lui eût été impossible d'aller plus loin : les fatigues d'une longue marche, les privations de tout genre qu'il avait endurées, avaient empiré son état ; à peine pouvait-il se soutenir. Le vieux soldat vint demander asile dans l'un des hôpitaux de Wilna, et le chirurgien en chef, prévenu en sa faveur par l'histoire bien connue du manteau, s'empressa de lui prodiguer les secours de son art.

Mais il n'était plus temps ; Marc Chaussard reconnut bientôt qu'il lui fallait se résigner à quitter à la fois la vie et son manteau : le sacrifice de l'une lui coûtait beaucoup moins que le sacrifice de l'autre. Il avait gardé celui-ci avec lui, malgré l'usage reçu ; et les règlements avaient été forcés de transiger avec la volonté inébranlable du blessé, qui menaçait d'en appeler à l'Empereur lui-même de l'injure dont son manteau était menacé. Marc Chaussard, mourant à trois cents lieues de son pays, se consolait en regardant avec amour le gage d'estime qu'il avait reçu de son Empereur.

Cependant, une pensée de haute prévoyance le préoccupait vivement; à qui laissera-t-il ce manteau? A qui léguera-t-il ce trésor? Encore, si le 84e était là, il choisirait le plus brave du régiment, le colonel peut-être, pour son légataire ! Et puis il connaissait les terribles chances de la guerre, et les risques que pouvait courir le legs qu'il voulait faire, s'il ne le confiait pas à un dépositaire fidèle, scrupuleux exécuteur de ses dispositions testamentaires. Il lui fallait aussi les consigner dans un écrit pour qu'elles fussent exécutées. Or, Marc Chaussard ne savait pas écrire, et force lui fut de recourir à l'obligeance d'un secrétaire. Telles étaient les idées qu'il roulait dans sa tête, lorsqu'un soir il appela auprès de lui l'aide-major qui lui avait constamment témoigné de l'intérêt.

« Mon major, lui demanda-t-il, en ai-je pour deux jours ? »

Le chirurgien hocha la tête et ne répondit pas. Marc Chaussard comprit ce silence.

« C'est bon, fit-il, suffit. Maintenant, mon major, voulez-vous me rendre un dernier service?

— Volontiers, de quoi s'agit-il ?

— Ecrire sous ma dictée quelques lignes.

— Tu veux écrire à ta femme?

— Non, mon major; je n'ai jamais voulu me marier, j'ai fait comme ma sœur : je suis resté garçon.

— A ta mère, peut-être? demanda le praticien.

— Encore moins, attendu que je ne l'ai jamais connue.

— A qui donc alors? à ton père, à ton frère, à un de tes parents enfin?

— Pas précisément, mon major, mais à la 3e compagnie du 2e bataillon du 84e régiment de ligne, dont j'ai eu l'honneur de faire partie, car je vois bien que je ne puis plus figurer sur le contrôle de l'effectif.

— Eh bien ! soit. »

Et l'aide-major alla chercher une plume, un encrier et une feuille de papier blanc.

— Voyons, dit-il, en se mettant en mesure d'écouter le moribond, je vais écrire.»

Et Marc Chaussard dicta les dispositions suivantes:

A mes amis les grenadiers de la 3e compagnie, etc.

« Mes chers camarades,

« Je reste à Wilna, et pour longtemps..... Impossible à votre an-« cien d'aller plus loin. *Item*, je vous lègue, et donne en toute pro-« priété, un superbe et magnifique manteau bleu, première qua-« lité..., lequel manteau est tout ce que je possède... C'est notre « Empereur qui me l'a donné à Orcha. M. Aussandon, aide-major « de l'hôpital, ici présent, est chargé de vous le remettre.»

« Un moment! mon brave, dit l'aide-major, en interrompant le testateur; que veux-tu que la compagnie de ton régiment fasse de ce manteau?

— Attendez donc, mon major, je n'ai point fini.»

« *Item*. J'entends et je prétends qu'au reçu du susdit manteau, « le tailleur du régiment le coupe en portions égales suivant l'effectif « de la compagnie, de manière que chaque homme puisse avoir un « souvenir de son Empereur..., et aussi de Marc Chaussard.»

« Cette relique-là en vaudra bien une autre, dit le chirurgien, en écrivant les derniers mots de cette épître testamentaire.»

Marc Chaussard savait à peu près formuler son nom; il le dessina plutôt qu'il ne l'écrivit au bas de la lettre, opération dans laquelle il fut puissamment aidé par l'aide-major.

«A présent, dit le moribond, il faut que je m'acquitte envers vous. Voici ma croix, ma croix de Wagram! Gardez-la, c'est pour vous, mon major; elle vous portera bonheur.»

M. Aussandon reçut la croix; et, pressant la main déjà glacée du grenadier, lui dit d'une voix attendrie :

« Sois tranquille, mon brave, le manteau et la lettre iront à leur adresse. »

Deux heures après cette scène qui l'avait tant ému, lorsque le chirurgien revint visiter son malade, celui-ci avait cessé de souffrir : ses traits n'offraient aucune trace des dernières convulsions de la mort; sa physionomie avait conservé une douce sérénité; mais ses mains serraient encore contre sa poitrine le manteau de l'Empereur, qui ne l'avait pas quitté un seul instant.

II

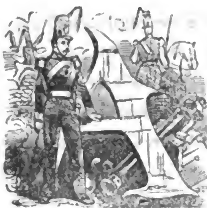
Le 2 mai 1813, Napoléon, visitant le champ de bataille de Lutzen, s'arrêta quelque temps au village de Kaya, qui avait été le théâtre d'une lutte acharnée. Il demanda à quel régiment appartenaient les soldats qui avaient payé de leur vie la conquête des batteries russes et prussiennes; il y avait là cent cinquante grenadiers couchés près des canons ennemis qu'ils semblaient garder.

C'était la 3e compagnie du 2e bataillon du 84e régiment de ligne; chacun des officiers et des soldats qui la composaient portait sur sa poitrine un petit morceau de drap bleu : chacun d'eux était légataire de Marc Chaussard, car le testament de Wilna avait été fidèlement exécuté.



LE SABRE DE PAIN D'ÉPICES.

I



u mois de juillet 1813, l'Autriche s'étant déclarée contre nous, les négociations du congrès de Prague furent brusquement rompues, et l'armistice de Dresde dénoncé le 10 août suivant. La bataille de Dresde, livrée les 27 et 28 du même mois, ne fut que la conséquence de ces événements. Cette bataille est certainement une de celles où le génie de Napoléon brilla du plus vif éclat (nous la raconterons un jour); elle devait avoir les immenses résultats qu'il s'en était promis; mais la fortune, qui commençait à nous abandonner, en décida autrement. En même temps que Vandamme, en Bohême, se voyait contraint de poser les armes à Kulm pour s'être aventuré imprudemment dans la profonde vallée de Tœplitz, Macdonald se faisait battre à Gross-Beern par Bernadotte. Le maréchal Ney, envoyé de ce côté pour rétablir les affaires, n'ayant pas été plus heureux à Dennewitz et à Buterborg, ces désastres avaient détruit toutes les espérances de paix que l'Empereur avait fondées sur sa récente victoire.

Après avoir appris le détail de ces pertes, Napoléon dit froidement à ceux qui étaient présents dans son cabinet :

« Que voulez-vous, messieurs, je ne puis pas être partout!... Mais ce que je ne puis concevoir, c'est que Vandamme se soit laissé entraîner en Bohême. A une armée qui fuit, il faut faire un pont d'or ou opposer une barrière d'acier ; or, Vandamme ne pouvait être cette barrière. »

Puis s'adressant au major général :

« Aurions-nous donc écrit quelque chose qui ait pu lui inspirer cette fatale pensée?... Berthier, allez chercher vos minutes, et vous, Fain, voyez les miennes; vérifions tout ce que nous avons écrit. »

Le major général apporta son livre d'ordre; le secrétaire du cabinet représenta ses minutes, on relut toutes les lettres, et l'on n'y trouva rien qui pût autoriser le malheureux général à quitter sa position de Peterswald, dans laquelle l'Empereur lui avait recommandé de se tenir *coi*, selon l'expression textuelle employée dans la dépêche.

« Eh bien! dit l'Empereur au duc de Bassano, voilà la guerre. »

Puis, devenu tout à coup pensif, il fixa de nouveau les yeux sur sa carte, et mesurant machinalement les distances avec un compas, on l'entendit répéter tout haut ces vers qui lui revenaient à la mémoire :

J'ai servi, commandé, vaincu quarante années!
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des combats dépendait d'un moment.

« Ah! Talma disait bien cela! ajouta-t-il en paraissant se livrer à d'autres pensées. Pauvre Talma, il y a longtemps que nous nous connaissons. C'est un honnête homme; mais il aime mieux être à Paris qu'à Dresde!... Il a parbleu raison; cela se conçoit, mais moi! Allons! il faut changer mes plans, et cette fois, faisons en sorte de me multiplier. »

En effet, dès le soir même, il indiqua aux principaux officiers de son état-major, Leipzick, comme devant être désormais le point de réunion de tous les corps de l'armée; puis, le 3 septembre, il quitta Dresde.

A partir de ce jour commença une série de marches et de contre-marches, remarquables autant par la vivacité des manœuvres exécutées par l'Empereur, que par la patience avec laquelle il poursuivait un dénoûment qui devait nous être bien funeste.

Dans ce trajet de Dresde à Leipzick, trajet qui dura six semaines, il fit plus d'une fois la triste observation qu'une fatale disposition au découragement dominait les esprits; les signes de mécontentement n'étaient que trop visibles à ses yeux clairvoyants.

« Il semble, dit-il un jour à cette occasion, qu'une lime sourde cherche à rompre tous les liens de confiance et de dévouement qui si longtemps ont rendu l'armée et moi forts l'un par l'autre, et l'un par l'autre invincibles. »

Enfin, le 15 octobre 1813 il arriva à Leipzick, déjà occupée par les troupes du maréchal Marmont et du duc de Castiglione.

Mais, pour l'intelligence de ce qui va suivre, je crois devoir donner brièvement la description topographique de cette ville de Saxe qui, sans être d'une grande étendue, est cependant devenue importante à cause des événements dont elle fut le théâtre à cette époque.

Leipzick est renfermée dans une enceinte irrégulière, de forme presque triangulaire, qui consiste en une vieille chemise de maçonnerie; elle est protégée par un fossé sans contrescarpe et presque comblé par le temps. Autour de ce fossé règne un large boulevard planté de deux rangées d'arbres. Quatre portes servent de communications à la ville avec ses boulevards : au nord se trouve la porte appelée Halle; c'est la route de Lindenau par le pont de l'Elster.

Au midi est celle de Grimma, qui est en même temps le nom du faubourg le plus considérable de la ville; à l'ouest est la porte Saint-Pierre, et à l'est, du côté de Lindenau, les faubourgs de Randstad, qui conduisent à Leutzen par un long défilé renfermé entre les marais de l'Elster et de la Pleisse. Ce faubourg n'a pour débouché que le pont qui est à l'extrémité du boulevard, du côté de la porte de Halle, et pour issue que la rue longue et étroite qui mène à la barrière de Machranstadt. Nos soldats appelèrent cette sortie barrière de *la Massacrade*, à cause de l'horrible boucherie dont ce lieu fut témoin quelques jours plus tard; ce fut par là, en effet, que l'armée française tenta d'opérer sa retraite.

Murat, instruit de l'arrivée de l'Empereur, s'empressa de se rendre auprès de lui pour lui donner des détails sur les divers combats qui avaient eu lieu auparavant, et pour lui rendre compte en même temps de la position qu'il avait fait prendre à l'armée pour couvrir Leipzick. Napoléon, voulant s'assurer par lui-même des dispositions prises par son beau-frère, remonta à cheval et se dirigea du côté des campements. Il arriva bientôt au pied d'un coteau qui domine une immense plaine, et sur lequel est une maison isolée appelée la *Bergerie de Meusdorff*. Après avoir jeté de ce point un premier coup d'œil sur l'ensemble de nos positions, il voulut les parcourir en détail, et redescendit dans la vallée, où la tête des premières colonnes autrichiennes commençait déjà à se montrer. En avançant un peu, les vedettes des deux armées ne furent plus éloignées les unes des autres que de quelques portées de fusil tout au plus.

De nouveaux régiments étaient arrivés de France; pour la première fois ils allaient paraître en ligne sous les yeux de l'Empereur. Parmi eux se trouvait le régiment de cuirassiers commandé par d'Avranges, un des plus jeunes colonels de l'armée, et que Napoléon connaissait particulièrement. Ces régiments n'avaient point encore inauguré leurs aigles, et l'Empereur ordonna qu'on procédât sur-le-champ à cette solennité.

Aussitôt les troupes se rangèrent sur les trois côtés d'un grand carré; l'état-major occupa le quatrième. Napoléon s'avance au milieu de l'enceinte; tous les officiers des régiments se groupent devant lui. Le prince de Neufchâtel, exerçant alors la charge de vice-connétable, met pied à terre; les officiers de son état-major ont tiré les aigles des étuis qui les renfermaient; les bannières dont elles sont ornées déploient leurs couleurs, tous les tambours battent aux champs; Berthier, chargé de ce noble faisceau, vient se placer au centre des officiers, en face de l'Empereur qui, tenant d'une main les rênes de son cheval et de l'autre montrant les drapeaux, s'écrie d'une voix vibrante :

« Soldats! que ces aigles soient désormais votre point de ralliement! Jurez-moi de mourir plutôt que de les abandonner!... Me jurez-vous de préférer la mort au déshonneur de nos armes?...

— Oui! oui! Vive l'Empereur! » s'écrièrent les officiers et les soldats sur lesquels ces paroles semblent produire un effet magique.

Alors Napoléon, élevant la voix et désignant de son bras étendu les Autrichiens, reprend avec plus d'énergie que la première fois :

« Soldats! voilà l'ennemi! Souffrirez-vous jamais un affront?...

— Non, non, jamais! Vive l'Empereur! répètent encore tous les officiers en brandissant leurs épées.

— Alors je confie ces aigles à votre courage et à votre honneur. »

A ces mots, chaque régiment reçoit un drapeau des mains de son colonel, et toutes les troupes, transportées d'enthousiasme, se séparent et défilent en poussant des *vivat* que les échos portent jusqu'aux Autrichiens.

Lorsque le régiment des cuirassiers commandé par d'Avranges vint à passer devant Napoléon, et quand le colonel lui eut adressé le salut d'usage, l'Empereur se découvrit en disant à voix basse :

« Encore un de mes braves colonels! »

Il continua son inspection. Arrivé au village de Wachau, occupé par le duc de Bellune, il lui donna de vive voix quelques instructions, puis il revint à la Bergerie de Meusdorff, où il fit une halte. Les fourgons de la cantine n'étant pas encore arrivés, Napoléon dut se contenter pour souper de quelques noix sèches; elles étaient le seul mets qu'on pût se procurer, tant l'habitation était pauvre. Le duc de Bassano ajouta à ce frugal repas une tablette de chocolat; mais, en revanche, l'Empereur s'étendit sur un monceau de foin et prit avec délices quelques heures de repos.

Dans la nuit du 15 au 16, il apprit que l'ennemi débouchait par toutes les routes qui aboutissent à Leipzick; il fit de suite toutes ses dispositions. Le lendemain, à neuf heures du matin, la fusillade qui se fit entendre au sud de Leipzick annonça que Schwartzemberg avait engagé la bataille dans cette direction. Le canon répondit

bientôt, de tous les points de l'horizon, aux décharges d'artillerie qui tonnaient du côté de Wachau : à midi l'engagement devint général.

Napoléon était descendu de la Bergerie de Meusdorff, et s'était dirigé en toute hâte sur ce point; mais avant d'y arriver, il aperçoit sur la droite des colonnes autrichiennes qui se sont avancées en bon ordre par Mackelberg. L'attaque semble si furieuse de ce côté, elle est accompagnée de cris si terribles, que tout le monde en est frappé. L'Empereur s'arrête, et, ne connaissant au juste ni les desseins ni le nombre des ennemis, fait avancer les grenadiers de la vieille garde, qui ne sont qu'à peu de distance derrière lui; il leur fait former le carré, et, sûr qu'aucune puissance humaine ne pourra ni vaincre ni dépasser cet obstacle, il s'élance dans la plaine; il arrive au moment où notre grosse cavalerie se distinguait par des charges irrésistibles, suivant son expression, et tandis que Macdonald faisait d'héroïques efforts pour enlever la redoute de Gross-Possana, défendue par une artillerie formidable.

Napoléon juge, à la première vue, que de la prise de cette redoute dépend peut-être le succès de la journée; il s'y porte de toute la vitesse de son cheval, et vient se placer sous le feu de l'ennemi.

« Quel est ce régiment? demande-t-il avec vivacité au général Charpentier, près duquel il s'est arrêté pour lui désigner du doigt un régiment d'infanterie qui restait en position au pied de la hauteur.

« Sire, c'est le 22ᵉ léger.

— Ce n'est pas possible, général; je connais le 22ᵉ léger : il ne resterait pas là, l'arme au bras, à se faire mitrailler; finissons-en! »

t sur un signe ce régiment s'élance..., la redoute est emportée.

L'Empereur songe alors à porter le coup décisif en perçant le centre de l'ennemi pour le mieux culbuter. La cavalerie de Latour-Maubourg, de Kellermann et de Poniatowski se jette aussitôt à droite et à gauche pour le déborder; tout ce qu'elle rencontre est écrasé, tué ou mis en fuite.

Cependant la nuit approche, et l'extrême fatigue des combat-

tants ne permet plus de songer à de nouvelles entreprises. A six heures, la canonnade cesse entièrement, et les feux des bivouacs des deux armées en présence se rallument peu à peu dans les mêmes positions où ils s'étaient éteints le matin. Les tentes de l'Empereur ont été dressées en avant de la Bergerie de Meusdorff, autour de laquelle la vieille garde vient s'établir. Napoléon passe la soirée à recueillir les rapports de la journée.

Tout le monde, généraux et soldats, avait fait son devoir. La cavalerie s'était surtout distinguée. Malheureusement Latour-Maubourg avait eu la cuisse emportée par un boulet.

Pendant l'opération que subissait, avec un courage stoïque, le général sur le champ de bataille même, son domestique se livrait à un désespoir qu'il manifestait par des cris et des pleurs.

« Ah çà! veux-tu te taire, lui disait Latour-Maubourg, que ces clameurs impatientaient; de quoi te plains-tu? Tu es gros et gras, il ne te *manque* rien.

— Ah! général, c'est votre jambe. Quel malheur pour moi!

— Mais au contraire, nigaud, reprit celui-ci, croyant ainsi consoler le fidèle serviteur, c'est fort heureux pour toi, parce que tu n'auras plus désormais qu'une botte à cirer au lieu de deux. »

A ce combat de Wachau, Poniatowski gagna son bâton de maréchal. Cédant à je ne sais quel pressentiment, Napoléon, comme s'il n'eût pas eu de temps à perdre pour acquitter sa dette envers le Polonais, lui envoya le soir même les insignes de maréchal de l'Empire.

Parmi les colonels qui se sont rendus dignes des faveurs de l'Empereur, Berthier cite avec orgueil le jeune d'Avranges, qui est son neveu.

« Ah! oui..., d'Avranges! répète Napoléon d'un air pensif; on ne saurait être bon fils sans être brave soldat. Celui-là a foi en sa mère et en son Empereur; il ira loin si la fortune ne le trahit pas. Je pense à votre parent, Berthier, et d'Avranges ne sera pas oublié;

mais il ne faut pas aller trop vite avec les jeunes gens, de crainte de les gâter. »

A cet instant, l'aide de camp de service entra dans la tente impériale pour annoncer l'arrivée du général autrichien Merfeldt, qui avait été fait prisonnier le matin dès le commencement de l'action. Napoléon avait donné l'ordre qu'on le lui amenât.

« Attendez un moment, répondit-il à son aide de camp. Lui avez-vous rendu son épée?

— Sire, on ignorait que Votre Majesté voulût...

— Qu'on remette au général son épée; vous l'introduirez ensuite. » Puis, se tournant vers Berthier, il ajouta : « Merfeldt est une ancienne connaissance, vous devez vous le rappeler. C'est lui qui est venu à Léoben solliciter l'armistice; c'est avec lui que j'ai négocié à Campo-Formio. Vous souvenez-vous de la nuit d'Austerlitz? Ce fut encore lui qui me fit passer le billet écrit au crayon pour obtenir les premières paroles de paix auxquelles le salut de l'empereur d'Autriche et celui d'Alexandre étaient attachés. N'est-ce pas une singulière destinée que la sienne? Elle me le ramène au moment où j'aurais moi-même besoin d'armistice et de paroles de paix. »

Aussitôt que le général autrichien fut introduit, l'Empereur lui adressa des paroles consolantes sur son malheur, l'invita à partager avec lui et les officiers de son état-major le modeste repas qu'on avait préparé dans la tente voisine, en lui disant avec bienveillance :

« Je vous préviens, général, que vous allez faire un mauvais souper; mais ensuite, pour vous en dédommager, je vous renverrai sur parole; seulement, vous voudrez bien vous charger de porter à votre maître l'Empereur d'Autriche de nouvelles offres de conciliation. »

Après un repas qui ne dura pas dix minutes, Napoléon quitta la table.

« Notre querelle devient bien sérieuse, n'est-ce pas, général? dit-il à M. de Merfeldt. Vous voyez comme on m'attaque et comme

je me défends. Est-ce que votre cabinet ne prévoit pas les suites d'un tel acharnement!... S'il est sage, s'il est bien conseillé, il peut encore tout arrêter; il le peut dès ce soir, mais demain peut-être il ne le pourra plus, car qui peut prévoir les événements de demain?... »

Comme le général autrichien ne répondait rien, après un moment de silence, Napoléon ajouta, en mettant dans son débit plus de vivacité :

« Notre alliance est rompue, c'est vrai! mais entre votre maître et moi n'en existe-t-il pas une autre?... et celle-là n'est-elle pas indissoluble?... Eh bien! c'est elle que j'invoque. Je veux avoir toute confiance dans les sentiments de mon beau-père. C'est à lui que je n'ai cessé d'en appeler depuis le commencement de tout ceci. Allez donc le trouver, et répétez-lui ce que je lui ai déjà fait dire par Bubna, il y a quatre mois, lorsque j'étais à Dresde. Je ne saurais trop vous le répéter, général, on se trompe étrangement sur mon compte. Je ne demande pas mieux que de me reposer à l'ombre de la paix et de rêver le bonheur de la France après avoir rêvé sa gloire... Et cependant votre politique sacrifie à la peur qu'elle a de moi, non-seulement les affections les plus naturelles, mais encore ses plus chers intérêts. Vous craignez jusqu'au sommeil du lion; vous croyez ne pouvoir être tranquilles qu'après lui avoir arraché les griffes et coupé la crinière... Eh bien! quand vous l'aurez réduit à ce triste état, quelles en seront les suites? Les avez-vous prévues?... Tourmentés par le désir ardent de recouvrer d'un seul coup tout ce que vous avez perdu par vingt ans de malheurs, vous n'avez que cette idée, et vous ne remarquez pas que depuis vingt ans tout a changé autour de vous, que vos intérêts ont changé de même, et que, désormais pour l'Autriche, gagner aux dépens de la France, c'est perdre. Vous y réfléchirez, général; ce n'est pas trop de l'Autriche, de la France et même de la Prusse pour arrêter sur la Vistule le débordement d'un peuple à demi nomade, essentiellement conquérant, et dont l'immense empire s'étend depuis nous

jusqu'à la Chine..., la Russie, enfin, dont l'ambition vous aurait dévorés déjà si je n'avais eu le soin de la tenir muselée.

« Au surplus, je dois finir par faire des sacrifices, je le sais; je suis prêt; et pour gage de l'armistice à conclure dans les vingt-quatre heures, j'offre d'évacuer sur-le-champ l'Allemagne, et de me retirer derrière le Rhin. Adieu donc, général, ajouta Napoléon en congédiant M. de Merfeldt; lorsque de ma part vous parlerez de paix aux deux empereurs, je ne doute pas que la voix qui frappera leurs oreilles ne soit pour eux bien éloquente en souvenirs; voilà pourquoi je m'attends à vous revoir. »

Le général autrichien fut aussitôt reconduit par son ordre aux avant-postes, et ce fut dans le moment où ses amis déploraient sa captivité qu'ils le virent reparaître au milieu d'eux, honoré d'une mission qu'un vainqueur eût ambitionnée... Mais M. de Merfeldt ne devait pas revenir.

II

La journée du lendemain n'ayant pas été troublée par un seul coup de canon, ce calme absolu sembla de bon augure à Napoléon, qui ne doutait pas que la mission de M. de Merfeldt n'eût trouvé un bon résultat. Il s'abusait.

Presque toute sa vie il se fit illusion sur les sentiments de ces rois qui l'avaient tant flatté dans sa prospérité. Il oubliait qu'à leurs yeux, lui, Empereur de *fortune*, n'était qu'un *intrus*, fils de la Révolution et représentant de cette France contre laquelle, depuis vingt ans, ces mêmes rois conspiraient. L'occasion était trop belle pour se venger à la fois d'une nation qu'ils n'avaient pu empêcher de s'affranchir, et de l'homme qui les avait vus tous à ses pieds, après les avoir tous vaincus.

En retardant leur attaque d'un jour, les alliés n'avaient eu d'autre intention que de donner le temps à Bernadotte de se rallier à Benigsen et à Colloredo, dont les corps d'armée réunis formaient

120,000 hommes. Ce que Napoléon ne sut pas deviner, ses généraux en chef le devinèrent, et, après s'être longtemps consultés, ils furent d'avis d'appeler Berthier et Daru à un conseil qu'ils tinrent à ce sujet.

On discuta longtemps, et en résumé les avis se trouvèrent tous d'accord sur ce point : c'était que l'Empereur ne devait pas livrer bataille avec des forces aussi faibles que les siennes, comparées à celles de ses ennemis. Il nous restait à peine 600 pièces de canon, et les alliés en avaient 1,200. Napoléon ne pouvait mettre en ligne que 160,000 hommes au plus, tandis qu'on pouvait lui en opposer 350,000. Tout ce que notre armée avait conservé de bonnes troupes, de vieux soldats, était à Dresde, ou renfermé dans les places de Dantzick, de Magdebourg et de Hambourg. Il fut convenu qu'après la conférence, Berthier et Daru iraient trouver l'Empereur pour déposer à ses pieds de *respectueuses mais justes remontrances.* Ces messieurs avaient sans doute oublié qu'on n'était plus au temps de Louis XV et des Parlements.

En les voyant entrer dans sa tente, où il était seul, Napoléon remarqua tout d'abord l'agitation de Daru ; mais l'air solennel du major-général le frappa davantage, et, s'asseyant devant sa table, il leur demanda d'un ton froid ce qu'ils lui voulaient. Berthier prit la parole le premier et lui représenta, dans les termes les plus doux et en employant d'excessifs ménagements, le désavantage qu'il y aurait à livrer bataille dans un pareil moment. Il lui exprima une vérité que l'Empereur avait sentie avant lui, à savoir, que les généraux étaient eux-mêmes si découragés qu'ils ne pouvaient ranimer le courage de leurs soldats.

« Et cependant, ajouta le major-général, Votre Majesté sait jusqu'où vont leur amour et leur dévouement à son auguste personne. Tous sont prêts à sacrifier leurs biens, leur vie pour elle ; mais si ces sacrifices ne peuvent servir à rien, si Votre Majesté, en s'exposant elle-même comme elle fait chaque jour, avec une témérité qui... »

Ici un regard foudroyant de Napoléon arrêta court l'orateur. Toutefois il se remit et termina son tableau en balbutiant et en rappelant quelles seraient les terribles suites d'une bataille perdue, qui ouvrirait aux ennemis la route de Paris.

Enhardi par le silence de l'Empereur, qui avait écouté Berthier avec une morne attention, Daru prit la parole à son tour. Il démontra que les munitions seraient insuffisantes pour peu que l'action se prolongeât plus d'un jour; que l'armée n'avait pas d'ambulances, qu'aucun hôpital n'avait pu être formé sur les derrières de l'armée.

« Ces précautions, Sire, dit Daru en terminant, ont toujours rendu les soldats de Votre Majesté invincibles, parce que, lorsque le soldat sait que des secours, des soins et un lit l'attendent s'il est blessé ou malade, il va au feu avec plus d'assurance. Votre Majesté sait encore que, dans cet état de choses, il n'y a de la faute de personne; l'administration a constamment fait son devoir. »

Lorsque l'intendant-général de l'armée eut fini de parler, Napoléon, qui jusqu'alors n'avait pas dit un mot, regarda tour à tour Daru et Berthier avec une expression extraordinaire; puis il leur dit avec une tranquillité feinte, mais pleine d'ironie :

« Messieurs, tandis que vous y êtes, avez-vous encore quelque chose à dire? Parlez, je vous écoute. Par ma foi, le moment est bien choisi! »

Et ses bras, qu'il avait croisés sur sa poitrine, empêchaient qu'on ne vît ses doigts crispés froisser les revers de son habit. Daru et Berthier ayant témoigné par une légère inclinaison de tête qu'ils n'avaient plus rien à dire :

« Eh bien! c'est à mon tour, n'est-ce pas, messieurs?» s'écria-t-il en se dressant de toute sa hauteur.

Puis, fixant des yeux de feu sur l'intendant de l'armée, il lui dit avec ce calme qui était toujours chez lui précurseur de l'orage :

« Comte Daru, vous êtes un homme de plume et non d'épée, en un mot, vous êtes l'intendant de l'armée, et par cela même inha-

bile à juger une pareille affaire. Je ne vous veux aucun mal du zèle inconsidéré qui vous a dicté les paroles que je viens d'entendre; cependant, croyez-moi, vous eussiez mieux fait de vous abstenir. »

Puis se retournant vivement vers Berthier, et le toisant de la tête aux pieds, il dit, en affectant encore plus de calme, quoique son visage fût devenu affreusement pâle :

« Quant à vous, monsieur le major-général, j'ignorais qu'entre nous deux les rôles pussent changer ; mais je sais maintenant que, de même que la fortune, il y a des hommes qui changent du jour au lendemain. Je sais qu'il en est ici quelques-uns qui préféreraient les douceurs d'une vie oisive aux nobles fatigues des camps... »

Puis faisant deux pas vers le major-général, qu'il regarda fixement :

« Il en est, vous dis-je, qui aimeraient mieux chasser dans leurs terres princières que de travailler avec moi à la conservation intégrale du territoire, au maintien de l'honneur national ; n'est-ce pas, prince de Neufchâtel? Et ceux-là, je les connais, vous dis-je encore une fois. Ce sont des hommes que j'ai tirés de la poussière pour les combler d'honneurs et de richesses ; des hommes qui me doivent tout, excepté de la reconnaissance. Mais ceux-là ne sont pas mes soldats ! Mes soldats n'ont point changé et ne changeront jamais. Messieurs, avec l'aide de Dieu et de cela (l'Empereur avait frappé vivement du plat de sa main gauche sur le fourreau de son épée), je saurai bien réduire des princes qui, parce que je les ai trop ménagés, ont conjuré ma perte. Mais malheur aux traîtres ou aux ingrats ! »

Au geste sublime que Napoléon avait fait, à ses paroles dites avec feu, Berthier et Daru avaient éprouvé comme un sentiment de terreur, bien qu'à coup sûr ils ne pussent prendre pour eux ces mots si durs de l'Empereur, et que lui-même ne songeât point à les leur appliquer.

« Au surplus, vous le savez depuis longtemps, reprit-il bientôt, toujours en s'adressant à Berthier, votre opinion n'est jamais en-

trée pour rien dans mes déterminations; vous pouviez donc vous épargner la peine de parler comme vous venez de le faire tout à l'heure ; et quant à ceux qui vous ont envoyé vers moi, s'écria-t-il avec un éclat de voix, dites-leur qu'ils n'ont qu'à obéir ! »

Enfin, se calmant peu à peu, il s'assit, et après s'être essuyé le front avec son mouchoir, il ajouta froidement ;

« Messieurs, vous avez ma réponse. »

Et d'un signe il les congédia.

Il est à remarquer que, lorsque Napoléon avait quelque mauvaise humeur, ou lorsqu'il croyait avoir à se plaindre de quelqu'un, son mécontentement passait comme un orage, parce qu'il l'exhalait aussitôt en paroles dures quelquefois, et en apostrophes toujours vives. Le premier moment de sa colère était comme un coup de massue sous lequel il était difficile de ne pas succomber ; ce n'était qu'à l'aide de beaucoup de sang-froid, de franchise et d'impassibilité qu'on pouvait espérer d'en atténuer l'effet. Mais une fois calmé, non-seulement l'Empereur ne pensait plus à *la scène qu'il avait faite*, mais même il ne voulait pas que ceux qui l'avaient provoquée en conservassent le moindre souvenir.

Puis, comme au fond du cœur il était essentiellement bienveillant, comme il avait une extrême sensibilité et (qu'on me pardonne l'expression), comme il était *bon homme*, il lui arrivait toujours de regretter d'avoir poussé les choses un peu trop loin, comme il le disait encore, et il faisait en quelque sorte des avances pour qu'on ne lui gardât pas rancune. L'expression de sa figure s'épanouissait, il devenait enjoué, indulgent ; ses paroles, son regard, son sourire, ses gestes même, avaient un charme auquel il était impossible de résister : on peut dire que l'Empereur avait une physionomie, des manières, un langage pour chacune des émotions qui l'agitaient. Il est vrai que nous ne pourrons jamais convaincre certaines gens de cette vérité, que Napoléon était homme et homme comme un autre, avec cette différence, toutefois, qu'il valait par le cœur infiniment mieux que la plupart des autres hommes,

de même qu'il leur était éminemment supérieur par l'intelligence. Il le prouva plus que jamais le soir même du jour où il avait *lavé la tête* à Daru et à Berthier ; il employa toute la nuit du 16 au 17 à faire avec eux ses dispositions pour le lendemain, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire entre lui, l'intendant et le major-général de l'armée.

III

Le 17 au matin le temps était pluvieux et sombre. La venue du jour n'avait pas interrompu le calme qui régnait dans le camp. Tandis que les caissons se remplissaient, que les ambulances s'improvisaient, que le soldat disposait ses armes, et que de tous côtés on se préparait au combat, l'Empereur passa la journée dans sa tente et arrêta le nouvel ordre de bataille dans lequel il voulait recevoir l'ennemi. Il retint à dîner Daru et Berthier, comme pour effacer jusqu'au souvenir de la mercuriale de la veille. La nuit arriva ainsi sans qu'on eût aucune nouvelle de M. de Merfeldt.

« Poniatowski pourrait bien avoir raison », dit plusieurs fois Napoléon en regardant à sa montre.

Pour comprendre ces paroles, il faut savoir que l'Empereur avait fait part au prince Poniatowski de son espoir dans la mission de M. de Merfeldt, vis-à-vis d'Alexandre surtout, et que le Polonais, dans sa franchise toute militaire, lui avait répondu :

« N'y comptez pas, Sire. L'empereur de Russie vous jouera. »

L'événement prouva que le prince avait deviné juste.

Cependant la pluie continuait de tomber à torrents sur les bivouacs. Un profond silence régna autour des tentes du quartier-général jusqu'au moment où le lever de la lune permit enfin à l'Empereur de monter à cheval et de se porter dans la direction de Leipzick. Il était une heure du matin. Chemin faisant, un moulin à tabac qui se trouve en arrière du Probstheyda, sur une éminence appelée le *Thonberg,* lui parut être un emplacement favorable pour son état-major. En

effet, après avoir tout visité, il revint à huit heures du matin à ce même moulin de Thonberg. A peine eut-il mis pied à terre que le canon de Schwartzenberg se fit entendre.

« Ah! ah! dit-il en écoutant, il paraît que *les autres* ne perdent pas de temps! N'est-ce pas aujourd'hui le 18 juin? Eh bien! il y a précisément treize ans, à pareille heure, que j'assistais, dans la cathédrale de Milan, au *Te Deum* chanté en commémoration de la victoire de Marengo. Messieurs, c'est un glorieux anniversaire que celui-là! faisons en sorte de nous le rappeler! »

Et il remonta à cheval aussitôt.

Du moment où l'ennemi avait abordé nos lignes, la bataille était devenue terrible : on s'était heurté avec furie; mais, quels que fussent leurs effors, les assaillants avaient trouvé partout une résistance invincible. Pendant sept heures que dura ce combat de géants, on vit 120,000 Français repousser victorieusement 330,000 ennemis. Pendant sept heures, 450,000 hommes se battirent sur une surface de moins de trois lieues carrées, et, par des miracles de valeur et d'audace, les Français repoussaient les attaques sans cesse renaissantes d'une masse trois fois plus forte qu'eux.

Malheureusement, ce que le nombre n'avait pu contre la valeur, la trahison devait le faire. Tout le monde sait l'immense désastre qu'entraînèrent la défection des Saxons, et cette rupture du pont de Leipzick qui coupa la retraite à l'arrière-garde de notre armée. Nous ne nous arrêterons donc pas sur ces faits, qui sont l'une des pages les plus douloureuses de notre histoire, et nous passerons enfin à l'épisode qui doit seul nous occuper, mais pour l'intelligence duquel ces détails étaient indispensables.

Le 24 octobre, l'Empereur était arrivé de bonne heure à Freybourg, où son logement avait été préparé dans la maison du pasteur protestant. Il s'enferma avec Berthier, et, avant de prendre la moindre nourriture, il s'occupa des affaires de la France, dicta le décret de convocation du Corps législatif, distribua de l'avancement, des dotations, des honneurs.

Le major-général lui mit ensuite sous les yeux le rapport plus détaillé de nos pertes. Berthier lui-même avait à regretter celle de son neveu, le jeune d'Avranges, ce colonel d'un nouveau régiment de cuirassiers auquel Napoléon avait fait don d'une aigle quelques jours auparavant. Ce brave officier était mort en combattant près du prince Poniatowski, pour protéger sa retraite dans le faubourg de Leipzick.

A ce nom de d'Avranges, prononcé par Berthier avec une émotion bien naturelle, Napoléon avait éprouvé comme un tressaillement; puis il avait regardé le prince de Neufchâtel avec une expression extraordinaire, en lui disant d'un ton bref :

« Et après, monsieur le major-général, quelles pertes ai-je encore à déplorer?

— Sire, le général de division Delmas, qui est tombé sous le feu de l'artillerie saxonne, et avec lui Vial, Rochambeau...

— Assez! assez! » fit Napoléon en couvrant son visage de ses deux mains; puis il répéta tout bas : « Bessières, Duroc, Kirgener, Bruyère, Vial, Rochambeau, Delmas, Poniatowski!... Ah! oui, Poniatowski, voilà quel devait être le vrai roi de Pologne! et aujourd'hui il est mort! tous sont morts! tous!... Ah! c'est affreux! quand donc cela finira-t-il! n'est-ce pas déjà assez de sang versé? Encore, si ce n'était qu'à moi qu'ils en veulent! » Et après un silence il ajouta : « Vous disiez donc que parmi mes braves colonels, d'Avranges...

— Sire, les Prussiens l'ont massacré. Les dernières paroles de mon neveu ont été un remerciement à Votre Majesté de toutes les bontés qu'elle a eues pour lui, et son dernier soupir a été pour sa patrie, pour sa mère. Sire, elle est ma sœur, et lui... »

A ces mots, Berthier se tut et se couvrit les yeux.

Tandis qu'il parlait, un léger tremblement avait agité les mains de l'Empereur, ses lèvres avaient pâli, et chez lui c'était là le signe d'une émotion profonde. Il s'était penché sur la table devant laquelle il était assis, il avait allongé le bras pour chercher la main de Berthier, et il la lui avait serrée à deux reprises, mais sans prononcer une parole.

Cependant le prince de Neufchâtel avait continué ainsi :

« Sire, entre autres particularités relatives à la mort de mon neveu, il en est une qu'on ne saurait expliquer, car, bien qu'elle m'ait été attestée, j'ai peine à y croire...

— Qu'est-ce donc?... demanda Napoléon.

— Sire, une chose inimaginable, une puérilité : on a trouvé sur lui, entre sa veste et sa cuirasse... Et cependant d'Avranges n'était pas fou...

— Mais qu'est-ce donc? répéta l'Empereur avec la plus vive impatience.

— Sire, on a trouvé un petit sabre de pain d'épices, de ceux qu'on donne aux enfants, mais tellement durci par le temps, que d'abord on ne savait pas ce que ce pouvait être. Toutefois, le soin avec lequel il était enveloppé dans un papier de soie et roulé dans le brevet d'officier de la Légion-d'Honneur dont Votre Majesté daigna honorer mon neveu l'année dernière, a donné à penser qu'il tenait beaucoup à cet objet.

— Cela est étrange! avait dit Napoléon à voix basse en regardant fixement devant lui, mais avec distraction et comme une personne qui regarde sans voir.

— Il est présumable qu'il lui aura été donné, lorsqu'il était enfant, par une femme, sa cousine peut-être. Il avait pour elle beaucoup d'attachement.

— Vous vous trompez, Berthier, avait interrompu l'Empereur en passant légèrement sa main sur son front. Oui, ma foi!... Puis il était redevenu pensif.

—Quoi qu'il en soit, ajouta Berthier, ce fait est vraiment bizarre.»

A peine le prince de Neufchâtel eut-il prononcé ce mot, qu'il fut effrayé de l'effet qu'il avait produit. L'Empereur se leva brusquement, et, marchant droit à lui, lui serra le bras avec une violence presque convulsive, et fut quelques secondes sans pouvoir parler. Enfin il sourit, mais ce sourire avait tant d'amertume, que Berthier craignit de l'avoir offensé, surtout lorsqu'il entendit ces parolès :

« Vous vous trompez encore ; ce n'est pas bizarre, c'est sublime ! D'Avranges a été de parole, il a tenu son serment. Maintenant, monsieur le major-général, avez-vous autre chose à me dire ?

— Non, Sire.

— En ce cas, c'est bien. Occupez-vous sur-le-champ de faire ordonner les gratifications que j'ai accordées. Allez, Berthier, je désire être seul. »

Et Napoléon posa ses deux coudes sur la table et sa tête dans ses mains, et il se mit à réfléchir. Le major-général le quitta en cherchant vainement quel rapport pouvait exister entre Napoléon, son malheureux neveu et un petit sabre de pain d'épices.

Voici l'explication de cette énigme.

IV

Au temps où la place Vendôme portait le nom de *place des Piques*, et où les pierres du monument élevé à Louis XIV étaient encore éparses çà et là sur les pavés encadrés d'herbe verte et touffue, en 1794, un homme, vêtu d'un uniforme d'officier d'artillerie, dont la propreté minutieuse faisait encore ressortir la vétusté, se promenait circulairement sur cette place à peu près déserte, l'air pensif et les mains croisées sur le dos. Cet homme paraissait avoir vingt-cinq ans au plus; il était de petite taille, maigre et svelte. Ses longs cheveux noirs, coupés *en oreille de chien*, selon la mode de l'époque, qui descendaient jusque sur ses épaules, donnaient à sa physionomie naturellement pâle, mais animée par des yeux d'une vivacité extrême, un caractère indéfinissable d'originalité. Cet officier s'arrêtait de temps à autre pour contempler, d'un air mélancolique, cette place veuve de l'espèce de trophée qui naguère encore l'embellissait. Puis il fixait ses regards sur le piédestal de la statue absente, et les élevait ensuite jusqu'au ciel, comme un homme qui bâtit, en imagination, un temple, un arc, une colonne...

L'officier était plongé dans cette espèce d'extase, lorsqu'un jeune enfant s'élança de la porte d'un des hôtels voisins, et s'approcha de lui à l'improviste en lui demandant avec une hardiesse toute martiale :

« N'est-ce pas, citoyen, que vous êtes général?

— Non, mon petit ami.

— Ah!... vous n'êtes pas général! vous n'êtes donc pas dans l'artillerie?

— Pardonnez-moi, j'ai l'honneur d'appartenir à cette arme; mais je ne suis encore que commandant... C'est bien peu de chose, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec simplicité.

— Commandant! commandant! répéta l'enfant, en ayant l'air de réfléchir; puis, relevant la tête et ouvrant de grands yeux : C'est égal, reprit-il en grossissant sa voix, je voudrais être commandant, moi!... J'ai entendu dire à mes oncles que c'était déjà joli. Je voyais bien à votre uniforme que vous étiez dans l'artillerie, quoique Job ne voulût pas le croire; mais il ne cherche qu'à me taquiner.

— Et quel est donc ce M. Job, qui ose vous contrarier?

— C'est le jockey de maman. Nous étions tous les deux sur le balcon, occupés à vous regarder, là-haut, voyez-vous, où il y a écrit en rouge, à côté de la grande fenêtre : *Vivre libre, ou mourir*... Il y a au moins une heure que vous vous promenez autour de ces pierres, n'est-ce pas? »

A cette brusque demande le militaire rougit.

« Il est vrai que depuis longtemps j'attends ici quelqu'un, répondit-il en souriant.

— Alors, puisque votre ami ne vient pas, reprit le petit bonhomme en jetant autour de lui des regards curieux, je puis vous adresser une question sans crainte de vous ennuyer.

— Faites-moi toutes les questions que vous voudrez, se hâta de répondre le militaire, qui, bien qu'il ne connût pas cet enfant, se sentait pris déjà d'un intérêt tout particulier pour lui, je serai enchanté d'y répondre si je le puis.

— Eh bien! dites-moi tout de suite si vous me recevriez dans votre régiment? Je suis grand, je sais très-bien lire, j'écris passablement *en fin*, et j'apprends la géographie. Mon précepteur m'a assuré que...

— Oh! oh! mon jeune camarade, interrompit l'officier, on ne prend pas les soldats à la taille, vous pouvez en juger par moi, mais à l'âge et au patriotisme. Quel âge avez-vous?

— J'aurai bientôt huit ans, citoyen! regardez-moi bien. »

Et le petit bonhomme prit la position du soldat sans armes, les talons rapprochés, les coudes au corps; et se tenant droit, la tête haute, le regard fixe, il ne perdait pas, dans cette posture, une ligne de sa taille élancée et gracieuse. Le commandant le regarda un moment avec tendresse; un sourire vint de nouveau errer sur ses lèvres minces et colorées.

« Mon petit ami, reprit-il, vous êtes encore beaucoup trop jeune. Il faut avoir, à défaut de la taille exigée par l'ordonnance, la force de supporter les fatigues de la guerre.

— Mais il y a des fifres et des tambours qui ne sont pas plus grands qu emoi. Si Job était là, il vous le dirait; hier encore nous en avons vu passer sur le *boulevard des Droits-de-l'Homme*, à la tête d'un régiment et devant la musique : on disait même qu'ils allaient se battre à l'armée de Sambre-et-Meuse.

— C'est possible, mais ce n'est pas là une raison, fit l'officier en hochant la tête. Il ne s'agit ici que de la force, et il faut avoir celle de manier une épée; car, voyez-vous, mon jeune ami, en présence des ennemis de la patrie, le cœur et le courage ne suffisent pas.

— Oh! si ce n'est que cela, je manie très-bien une épée; demandez plutôt à mes oncles, qui sont militaires comme vous, si je ne sais pas tenir même leur grand sabre d'une seule main : vous allez voir. »

Et montant avec la rapidité d'un chat sur la borne près de laquelle ils causaient tous deux, le petit bonhomme, s'appuyant

d'une main sur l'épaule du commandant et de l'autre saisissant la poignée de son épée, allait la tirer de son fourreau.

A ce geste inattendu, Napoléon fit un mouvement brusque, et retenant la main de l'espiègle, il lui dit d'un ton sérieux, et le regard très-animé :

« Un moment! personne ne touche à cela que moi! il est de ces choses avec lesquelles un enfant ne doit jamais badiner : descendez à l'instant, monsieur!

— C'était seulement pour vous montrer, bégaya l'enfant d'un air contrit ; êtes-vous fâché contre moi, citoyen ? »

En disant ces mots, il enlaça doucement de ses deux bras le cou du commandant, et, le front appuyé contre la joue du militaire, sur laquelle celui-ci sentait couler une larme brûlante, il répétait d'une voix que le repentir rendait encore plus touchante.

« Pardonnez-moi, citoyen, je ne le ferai plus jamais. »

Ému au dernier point de l'émotion même de l'enfant, l'officier l'embrassa plusieurs fois :

« Non, non, lui dit-il en le posant à terre ; mais je ne pouvais vous permettre l'expérience que vous vouliez tenter. Pour vous prouver que je ne vous en veux pas, et pour satisfaire votre ardeur belliqueuse, je vous offre un beau sabre de pain d'épices : l'acceptez-vous? Peut-être un jour vous en donnerai-je un d'une autre espèce ; mais c'est à condition que vous ne pleurerez plus, parce que vous me feriez du chagrin, à moi aussi.

— Ah! je veux bien, s'écria le petit bonhomme en sautant de joie et en battant des mains ; mais c'est qu'il n'y a pas de marchande de pain d'épices sur cette vilaine place, ajouta-t-il en essuyant ses yeux.

— Nous en trouverons à quelques pas d'ici, dans le *jardin des Capucines*, si vous voulez me faire l'amitié d'y venir avec moi... Cependant, interrompit-il après un moment de réflexion, ne craignez-vous pas qu'on ne soit inquiet de votre absence?... Au surplus, je vous ramènerai à cet endroit.

— Bah! on me laisse aller seul sur la terrasse des Feuillants; cependant, pour ne pas faire gronder Job par maman, il faut le prévenir que je vais avec vous et que nous ne serons pas longtemps absents.

— C'est plus convenable.

— Job! cria l'enfant en faisant un signe au jockey qui était resté en sentinelle sur le balcon de l'hôtel, je vais au jardin des Capucines avec le commandant, acheter un beau sabre; si maman me demande, tu lui diras que je reviendrai bientôt. »

Le jockey s'était empressé d'accourir vers son jeune maître en voyant l'officier disposé à l'emmener; mais le petit bonhomme, ayant deviné les scrupules de Job, reprit d'un ton d'humeur et en frappant du pied avec pétulance :

« Puisque je vais revenir tout de suite. Et se rapprochant encore davantage du commandant qui le tenait par la main, il ajouta avec une sorte d'orgueil et de fierté dans le regard : Je le savais bien, moi, que le citoyen était dans l'artillerie! mais tu ne veux jamais me croire. »

Le militaire et son jeune compagnon eurent bientôt rencontré ce qu'ils cherchaient. Ce fut l'enfant qui lui montra du doigt une vieille femme assise devant une petite boutique de gâteaux. Lui-même choisit un sabre de pain d'épices, le plus beau qu'il put trouver, après les avoir tous examinés et comparés les uns aux autres.

« Combien? » demanda le commandant à la marchande, en fouillant dans la poche de son uniforme.

« Ceux-là, deux sous, citoyen; les autres ne coûtent qu'un sou la pièce. »

Le commandant présenta à la marchande un assignat de cinq livres. C'était pour le moment sa seule fortune.

« Tenez, rendez-moi, lui dit-il. »

A cette vue, la vieille femme fit un peu la grimace :

« Hélas! mon cher citoyen, dit-elle d'un ton piteux, cet assi-



Le sabre de pain d'épice.

Imp. BÉNARD ET Cie,
rue Damiette, 2

gnat ne vaut plus, au jour d'aujourd'hui, que quinze sous de bon argent.

— Je le sais, répondit sèchement le militaire.

— J'aimerais mieux, si cela vous était égal, que vous me donnassiez deux sous en numéraire, car je n'aurais pas assez pour vous rendre.

— Je n'ai point de numéraire sur moi, répliqua le commandant avec un léger sourire de honte, mais gardez tout.

— Ah ! Jésus, bon Dieu ! pour qui me prenez-vous? fit la bonne femme en reculant d'un pas ; j'aime mieux vous faire crédit : vous m'avez l'air d'un ci-devant. La patrie n'est pas en danger, comme la semaine passée ; vous me devrez deux sous, en numéraire, ajouta-t-elle en appuyant sur le dernier mot. »

Le militaire se trouvait dans un effroyable embarras, lorsqu'au même instant il se sentit toucher doucement sur l'épaule. Croyant que c'était le petit bonhomme, il ne tourna pas même la tête ; mais celui-ci, une fois possesseur du sabre de pain d'épices, avait profité du débat qui s'était élevé, pour traverser le jardin à toutes jambes et rejoindre Job, qui commençait à se repentir de ne l'avoir pas suivi.

« A ce que je vois, le commandant Bonaparte aime le pain d'épices et en fait provision !... dit le nouveau venu d'une voix grave et sonore.

— Ah ! c'est vous, Talma... Parbleu, mon cher, vous arrivez bien à propos ! Donnez pour moi, je vous prie, deux sous à cette bonne femme, qui n'a pas grande confiance, à ce que je crois, dans la monnaie de la république. »

L'artiste tira de sa poche une pièce de douze sous, et, cette fois, la marchande se trouva assez riche pour rendre les dix sous qui revenaient sur la pièce.

« Je vous ai attendu plus d'une heure sur la place Vendôme, mon cher Talma, dit ensuite Napoléon d'un ton de reproche amical, car nous supposons qu'on a deviné que c'était lui. Je serais parti depuis longtemps si un charmant petit garçon... Eh ! mais..., par où est-

il donc passé, l'espiègle? fit-il en jetant autour de lui des regards inquiets.

— Ne vous en tourmentez pas, je l'ai vu se diriger en courant et en agitant un sabre de pain d'épices qu'il tenait à la main, vers l'hôtel que ses parents occupent place Vendôme. Je le connais... Mais, pardonnez-moi, mon cher Bonaparte, si je vous ai fait attendre si longtemps, interrompit Talma en lui serrant une main dans les siennes, je ne fais que sortir de la répétition.

— Le Théâtre de la République va-t-il donc enfin nous donner quelque chose de nouveau et de bon?

— De nouveau, pas précisément; de bon, je l'espère pour mes camarades : c'est le *Charles IX* de Chénier, et cette fois j'ai recréé le rôle...

— Que vous êtes heureux, Talma! interrompit à son tour Napoléon avec un mélange de satisfaction et d'amertume. Vous avez obtenu les suffrages du peuple ; vous jouissez chaque jour d'un triomphe nouveau; votre art est le premier de tous ; être applaudi chaque soir par une foule enthousiaste!... Ah! Talma! votre position, comme artiste, est bien supérieure à toutes les positions possibles!... Il me faudrait des victoires, à moi, pour conquérir le quart de la popularité que vous possédez déjà, et pour les obtenir, ces victoires, il faut des soldats, des canons, de l'argent...

— Et vous aurez tout cela un jour, soyez-en sûr, mon cher ; votre mérite sera reconnu, apprécié, mis en lumière et récompensé plus que vous ne croyez peut-être : c'est moi qui vous le dis. »

Et, prenant tout à coup une pose théâtrale, Talma, avec un geste plein de dignité, toucha légèrement le bras de Napoléon, en ajoutant :

« Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas!

— Bravo! Talma! vous dites toujours ce vers d'une manière admirable.

— Mon cher commandant, vous me flattez toujours, vous!...

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit à l'heure qu'il est. Nous devions aller dîner ensemble *aux Frères-Provençaux;* une invitation du général d'Avranges d'Haugeranville, que j'ai trouvée chez moi hier au soir en rentrant, ne me permet pas de dîner aujourd'hui ailleurs que chez lui. Je suis allé le voir ce matin pour tâcher de lui faire agréer mes excuses; impossible, on veut absolument que je me trouve à ce dîner, où Chénier sera et où seront aussi les frères de Mme d'Avranges, César Léopold et Alexandre Berthier, dont vous avez sans doute entendu parler; puis Barras, Perregaux et d'autres encore... Bien plus, j'ai promis au général de vous amener avec moi; or, il n'y a pas moyen de s'en dédire.

— Mais je ne puis aller dîner dans une maison où je n'ai pas encore été présenté.

— Vous n'avez pas besoin d'être présenté, puisque vous êtes attendu. Mme d'Avranges, ses frères, ses sœurs, qui sont fort aimables, toute sa famille, en un mot, brûlent du désir de vous voir.

— Mais, encore un coup, je ne puis y aller vêtu de la sorte! dit Napoléon avec un geste d'impatience, et jetant un regard soucieux sur son habit, dont la vétusté attestait suffisamment l'ancienneté de service : on me prendra pour un émigré, ou tout au moins pour un aristocrate, ajouta-t-il en souriant à demi.

— Mon cher, l'uniforme d'un officier supérieur d'artillerie peut toujours aller de pair avec les clinquants et les panaches de nos sommités républicaines. D'ailleurs, je ne suis pas fâché que vous fassiez connaissance avec tout ce monde-là.

— Ah bien, soit! fit Napoléon; et, tâchant d'imiter le geste et la voix du tragédien, il ajouta :

Ami, je m'abandonne au destin qui m'entraîne.

Seulement, poursuivit-il, vous m'excuserez auprès de ces dames. »

Talma fit un signe affirmatif, et conduisit le commandant vers l'un des plus beaux hôtels de la place Vendôme. Ils entrèrent, et la première personne que Napoléon aperçut, quand son ami l'intro-

duisit dans un somptueux salon déjà rempli de monde, fut le petit garçon au sabre de pain d'épices. En le voyant, l'enfant s'élança de dessus les genoux de son oncle, Alexandre Berthier, et vint se jeter dans ses bras, en s'écriant :

« Ah! maman, c'est mon bon ami de tout à l'heure. » Puis s'adressant à Napoléon : « N'est-ce pas, citoyen, que vous m'avez promis, lorsque je serai grand, de me changer ce sabre contre un beau sabre *de vrai* qui coupera bien?

— Certainement, mon jeune ami », lui dit Napoléon en l'embrassant tendrement.

Le général d'Avranges était allé au-devant de lui et l'avait présenté à sa femme. Cette dame, après lui avoir adressé un compliment avec une grâce parfaite, dit à son fils :

« Oui, mon ange, conserve-le bien, afin qu'un jour le commandant Bonaparte n'ait pas plus à se repentir de t'avoir donné ce sabre de pain d'épices qu'un sabre de colonel. »

C'est de ce jour que date la fameuse amitié qui exista, pendant dix-huit ans, entre Napoléon, le jeune d'Avranges et Alexandre Berthier. Peut-être même, et sans que le major-général de l'armée s'en fût jamais douté, le souvenir de ce sabre de pain d'épices contribua-t-il à placer dans ses mains l'épée de vice-connétable, qu'au reste il était si digne de porter.

Quant à Talma, tout le monde sait avec quelle bienveillance et quelle générosité l'Empereur le traita toujours. Plus d'une fois, en payant ses dettes, Napoléon acquitta celle que le commandant d'artillerie avait contractée jadis envers le grand acteur à l'égard de la pauvre marchande de pain d'épices du jardin des Capucines.

Maintenant, reportons-nous à dix-neuf ans plus tard, c'est-à-dire au commencement de l'année 1813.

V

Un dimanche du mois de mars 1813, six semaines avant le dé-

part de l'Empereur pour cette malheureuse campagne de Saxe, qui devait se terminer par le grand désastre de Leipzick, Napoléon passait en revue, dans la cour des Tuileries, les troupes qui devaient le lendemain même rejoindre la grande armée, et, malgré l'enthousiasme que sa présence faisait toujours éclater parmi les troupes, pour l'augmenter encore et stimuler davantage les sentiments de patriotisme dont elles paraissaient animées, l'Empereur se fit amener le roi de Rome; et, le prenant dans ses bras, il parcourut les lignes des régiments en montrant son fils aux soldats. Ce fut alors comme un délire qui se manifesta par des vivats et des protestations dont la sincérité ne pouvait être suspectée, car il était facile de voir que ces cris partaient du cœur. Napoléon en fut profondément ému, et rentra au palais dans une disposition d'esprit dont plus d'un courtisan sut habilement profiter.

En traversant la grande galerie, encombrée ces jours-là de personnages de toutes sortes dans la hiérarchie civile et militaire, il caressait son fils, le couvrait de baisers, et faisait remarquer à ceux qui l'entouraient l'intelligence précoce de cet enfant.

« Il n'a pas eu peur du tout, dit-il avec bonhomie à quelques officiers-généraux devant lesquels il s'était arrêté ; il semblait deviner que tous les braves que je lui ai fait voir étaient de la connaissance de son *papa*. »

Puis il parla à ceux qui s'approchaient de lui pour quêter un regard ou une parole, tout en pinçant doucement le bout du nez de l'enfant, qu'il tenait toujours dans ses bras, ou en lui tirant les mèches de cheveux blonds qui s'échappaient de son petit béguin de velours vert parsemé d'étoiles d'or.

Apercevant son premier architecte confondu dans un groupe de membres de l'Institut, il fit quelques pas de ce côté.

« Eh bien, monsieur Fontaine, lui demanda-t-il avec gaieté, songez-vous à notre palais du roi de Rome? Avance-t-il? »

L'architecte s'inclina respectueusement en signe d'affirmative.

« Mon fils l'habitera un jour », ajouta-t-il.

Et ses regards s'étant fixés sur l'enfant avec tout l'orgueil de la tendresse paternelle, il l'embrassa une dernière fois avec effusion, et le remit aux mains de sa gouvernante. Mais, en le voyant parcourir cette longue galerie d'un pas encore mal assuré, son front devint tout à coup soucieux, et lorsque l'huissier eut refermé les deux battants sur le jeune prince, Napoléon dit à demi-voix, après un soupir :

« Oui !... nous te bâtissons un beau palais !... Et s'ils nous accablent, cette fois, tu n'auras peut-être pas de chaumière. »

Ces paroles de l'Empereur sont d'autant plus remarquables qu'elles semblaient être prophétiques. Cependant son visage reprit bientôt toute sa sérénité, et il commença de faire ce qu'il appelait *sa tournée*.

On sait qu'après les grandes parades, les officiers-généraux et les colonels de régiments qui avaient passé sous les yeux de l'Empereur se réunissaient dans cette galerie, et que là, Napoléon distribuait lui-même la part d'éloge ou de blâme aux chefs de corps dont les troupes avaient bien ou mal manœuvré. Cette fois, il n'eut que des paroles flatteuses à adresser à chacun d'eux. A celui-ci il dit : « Je vous fais compliment sur le choix des hommes dont vous avez formé vos compagnies d'élite. » A un autre : « Vos officiers et moi nous nous sommes vus sur plus d'un champ de bataille. » A un quatrième : « Vos chevaux semblent avoir la même ardeur que leurs cavaliers; c'est d'un heureux augure. » Puis, avisant tout à coup, à l'extrémité de la galerie, un jeune colonel de cuirassiers, il se dirige vivement de ce côté et s'arrête en face de lui. Sa physionomie semble rayonner de joie.

« Bonjour, monsieur d'Avranges, lui dit-il avec un accent qui dut faire battre le cœur du jeune colonel; je suis bien aise de vous voir ici avant votre départ. Comment se porte Mme votre mère? »

Napoléon avait tenu la promesse qu'il avait faite au jeune d'Avranges dix-neuf ans auparavant. Dès l'âge de dix-sept ans, ce jeune homme était sorti du Prytanée français pour entrer dans une école

militaire, où il était resté deux ans; et avec l'épaulette de lieutenant, il avait fait, dans un régiment de cavalerie, les campagnes de Prusse et de Pologne. A Wagram, où il s'était particulièrement distingué, d'Avranges avait été décoré et nommé capitaine sur le champ de bataille. Avant l'expédition de Russie, il était déjà chef d'escadron; au retour de cette désastreuse campagne, l'Empereur l'avait nommé colonel, et de plus officier de la Légion-d'Honneur. Il avait à peine vingt-huit ans; mais il est juste de dire que, malgré les services éclatants du jeune d'Avranges, le souvenir que Napoléon en avait conservé, joint à sa parenté avec le prince de Neufchâtel, avait peut-être un peu contribué à ce rapide avancement, qui n'était pas sans exemple à cette époque.

A la question de l'Empereur, le jeune d'Avranges, baissant modestement les yeux, répondit :

« Sire, ma mère est bien âgée; cependant sa santé est assez bonne pour lui permettre d'aller chaque jour adresser au Ciel des vœux sincères pour le bonheur de Votre Majesté et pour la gloire de ses armes.

— Je sais que Mme d'Avranges est très-pieuse; je sais aussi qu'elle donne journellement à sa famille l'exemple des vertus et de l'obéissance qu'on doit au souverain qui se sacrifie pour le bonheur de tous... A propos, colonel, interrompit Napoléon d'un ton moins solennel et en changeant de manières et d'inflexion de voix, vous rappelez-vous encore notre première entrevue sur la place Vendôme? Il y a longtemps de cela!

— Ah! Sire, le souvenir m'en est toujours présent à la mémoire.

— C'est comme à moi. Je n'étais alors que simple commandant d'artillerie, ajouta-t-il en hochant la tête; tandis que vous, aujourd'hui, vous êtes colonel. Vous commandez, moi j'obéissais; et cependant je n'étais guère moins âgé à cette époque que vous ne l'êtes à présent.

— Oui, Sire, répliqua d'Avranges en souriant, mais depuis Votre Majesté a bien su rattraper le temps perdu. »

Cette réponse fit à son tour sourire l'Empereur, qui reprit aussitôt :

« Ma foi, mon cher, j'espère que vous n'avez pas à vous plaindre non plus. Il est vrai que les temps sont bien changés ; mais on regrette toujours celui de sa jeunesse, celui où l'on *croquait* des sabres de pain d'épices, n'est-ce pas? avait-il ajouté avec un coup d'œil significatif. Vous rappelez-vous celui que je vous donnai pour faire la paix, car nous nous étions un peu brouillés?

— Ah! Sire, je ne le *croquai pas,* je le conservai religieusement : je l'ai encore. »

Et comme en disant ces mots le colonel était vivement ému :

« Bah! vraiment, dit l'Empereur d'un ton de surprise et de ravissement tout à la fois, au moins n'est-ce pas de ce sabre-là que vous vous êtes si bien servi à la tête de votre escadron, à la Moscowa?

— C'est vrai, et cependant je l'ai emporté avec moi dans toutes mes campagnes.

— Eh bien ! colonel, si vous l'emportez encore, dit l'Empereur avec un gracieux sourire, je souhaite bien sincèrement que vous le rapportiez de même au retour de celle-ci.

— J'ai fait le serment à ma mère de ne le quitter qu'avec la vie, reprit d'Avranges avec feu, et croyez-le, Sire, je tiendrai ma promesse. »

A ces paroles prononcées avec effusion, Napoléon regarda fixement d'Avranges, puis, lui faisant de la main un petit salut, il passa outre en lui disant encore de cette voix qui allait au cœur :

« Adieu donc, colonel; bientôt, je l'espère, nous nous reverrons. »

On sait le reste.

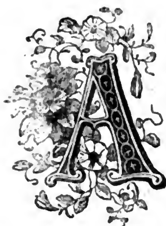


CAMPAGNE DE SAXE DE 1813.

LUTZEN.



I



l'ouverture du Corps législatif, que Napoléon fit en personne, à Paris, le **14** février **1813**, il rappela à grands traits, aux représentants de la nation, les motifs et les malheurs de la guerre de Russie, la valeur de l'armée française, les services que ses alliés lui avaient rendus, les intrigues et les complots qu'avait fomentés l'Angleterre pendant son absence, et enfin ses sentiments particuliers relativement à la paix.

« Je la désire, avait-il ajouté, elle est nécessaire au monde. Quatre « fois depuis la rupture du traité d'Amiens j'ai fait des démarches « personnelles et officielles pour l'obtenir; on l'a refusée... Je ne ferai « jamais qu'une paix honorable et conforme aux intérêts et à la « grandeur de mon empire. Ma politique, à moi, n'est pas mysté- « rieuse. J'ai fait connaître les sacrifices que je pouvais faire; tant « que cette guerre *maritime* durera, mes peuples doivent se tenir « prêts à toute espèce de sacrifices. »

Ainsi, Napoléon avouait que c'était à l'Angleterre qu'il faisait la guerre, à cette Angleterre pour la ruine de laquelle il avait imaginé le système continental, à cette Angleterre qu'il était allé combattre en Prusse, en Autriche, en Espagne, en Portugal et en Russie; à cette Angleterre toujours présente ou cachée, avec ses ruses ou son or.

Toutefois, avant de rien entreprendre de décisif, l'Empereur assembla aux Tuileries un conseil privé auquel assistèrent les ministres, l'archichancelier, Talleyrand, le président du Sénat et quelques grands dignitaires de l'Empire. Après leur avoir exposé lui-même ce qu'il appelait *son état de situation*, il termina en disant :

« Je pose la question suivante : « Dans les circonstances où nous « nous trouvons, me conseillez-vous de négocier pour la paix ou de « faire de nouveaux efforts pour continuer la guerre? »

Comme personne ne se hâtait de répondre, il demanda avec vivacité à l'archichancelier, assis près de lui :

« Voyons, Cambacérès, quelle est votre opinion?

— La paix, Sire, la paix, parce que je crois...

— La paix! la paix!... » interrompit l'Empereur, accoutumé à plaisanter avec l'archichancelier toutes les fois qu'il n'était question ni de législation ni de jurisprudence; et, sans lui donner le temps d'achever sa phrase, il reprit avec un sourire ironique : « A vous entendre, il semblerait que vous avez peur que je vous donne à commander le seul escadron de cuirassiers qui me reste encore. N'ayez pas cette crainte, monsieur l'archichancelier, je sais que vous n'êtes pas fort sur vos étriers. » Puis, s'adressant à Talleyrand, placé à l'extrémité de la table, il lui demanda son opinion. Mais, soit que le prudent diplomate ne voulût pas la faire connaître à tout le monde, soit qu'il eût un autre motif, il fit une réponse évasive.

« Je ne comprends pas, dit l'Empereur.

— Eh bien! Sire, répliqua Talleyrand, il faut négocier.

— Voilà bien comme vous êtes! reprit Napoléon. Vous allez dire partout qu'il faut faire la paix!... Certes, je ne demande pas mieux; mais comment, et par quels moyens?

— Sire, c'est la chose du monde la plus simple, dit Talleyrand; Votre Majesté a encore dans les mains des effets négociables; si elle attend davantage, elle ne pourra plus négocier. »

L'Empereur répliqua, en s'impatientant un peu :

« Toujours des amphibologies! expliquez-vous? »

Talleyrand semblait hésiter, Napoléon fit un geste d'impatience bien manifeste :

« Vous n'avez pas changé, lui dit-il; vous serez toujours le même.»

Et, passant au duc de Feltre, il lui demanda son opinion. Le ministre de la guerre parut réfléchir un moment, puis répondit d'une voix ferme :

« Sire, je regarderais Votre Majesté comme déshonorée si elle consentait à l'abandon d'un seul village réuni à l'Empire français par un sénatus-consulte.

— Voilà qui est clair! » dit l'Empereur en lançant un coup d'œil sardonique à Talleyrand.

Le diplomate se pinça les lèvres et dit à demi-voix :

« C'est précisément ce qui n'est pas clair du tout. »

Soit que Napoléon n'eût pas entendu ces paroles, soit qu'il ne voulût pas avoir l'air d'en comprendre le véritable sens, il reprit aussitôt, en s'adressant toujours à Clarck :

« Alors que faut-il faire?

— Sire, armer toute la France.

— A la bonne heure, s'écria encore l'Empereur en faisant un bond sur sa chaise, voilà ce qui s'appelle parler! »

Cependant un membre du Conseil se hasarda à prononcer le mot de *traité*...

« Point de traité! reprit Napoléon d'une voix tonnante; de la mitraille! »

Après de telles paroles, on pense bien qu'aucun des assistants ne s'avisa d'être d'un sentiment opposé à celui qui paraissait le plus flatter le maître.

La volonté forte d'effacer les revers de Russie par de nouvelles victoires fit employer à l'Empereur ce qu'il appelait *les grands moyens*, en donnant à l'opinion publique une impression et un élan aussi rapides qu'incroyables. Tout marcha de front : il fit rentrer sous les drapeaux 180,000 hommes, créa une artillerie et un matériel immenses, forma les gardes d'honneur, termina toutes les

grandes affaires qu'il avait commencées, entre autres celles du concordat, qui lui tenait le plus au cœur. Il avait appelé à Paris quelques-uns de ses maréchaux pour leur procurer un peu de distraction, et, comme il le disait en plaisantant, pour *leur faire changer d'air.* En les envoyant prendre le commandement de leur corps d'armée, il fut envers eux généreux jusqu'à la munificence. Il donna à Ney cent mille écus et au maréchal Oudinot cinq cent mille francs, parce que sa maison de Bar-sur-Ornain avait été brûlée.

Avant de quitter la capitale, Napoléon, effrayé par le souvenir de la tentative de Mallet, voulut s'assurer que de pareilles entreprises n'auraient plus lieu. Il nomma l'Impératrice régente; et afin de la faciliter dans les grands travaux que sa nouvelle dignité lui imposait, il plaça près d'elle l'homme dans la probité duquel il avait le plus de confiance, son secrétaire intime, M. de Menneval, auquel il recommanda de lui écrire directement *tous les jours.* Enfin l'avant-veille de son départ pour l'armée, il organisa définitivement la nouvelle garde soldée, sous la qualification de *Garde de Paris,* et il la mit sous les ordres immédiats du ministre de la police. Après avoir soumis son plan au conseil des ministres, qui l'approuva, il dit au duc de Feltre au sortir de la séance :

« Eh bien! monsieur le ministre de la guerre, que dites-vous de mon organisation? »

Celui-ci avait déjà proposé à l'Empereur un projet de *garde urbaine*, qui n'avait pas été accueilli, et il était l'ennemi déclaré du ministre de la police depuis l'échauffourée de Mallet; aussi répondit-il avec un dépit qu'il ne chercha même pas à dissimuler :

« Sire, Votre Majesté est la maîtresse de faire ce qu'elle veut; mais, avec une semblable organisation, il ne me reste plus aucun moyen d'empêcher M. le duc de Rovigo de se faire maire du palais, de vous détrôner, Sire, et de se mettre à la place de Votre Majesté.

— Oh! oh! fit l'Empereur en riant de la colère de Clarck, ceci me paraît un peu fort. Il me semble, monsieur le ministre de la guerre, que vous dites là une... *sottise*... Ce n'est pas lui qui son-

gerait jamais à faire pareille chose. N'est-ce pas, Savary, demanda-t-il au ministre de la police, que vous n'avez pas envie de prendre ma place? La vôtre vous occupe déjà assez ; s'il vous fallait encore y joindre la mienne, ce serait aussi par trop de besogne à la fois.

— Sire, répondit Savary avec un calme apparent, mais en lançant un regard terrible à son collègue, si jamais un de nous deux, ou de M. le duc de Feltre ou de moi, vient à abandonner Votre Majesté, certes ce ne sera pas moi le premier.

— Mais, ni moi, monsieur! du moins je l'espère», répliqua Clarck avec emportement.

Savary allait répondre, mais l'Empereur, qui n'aimait pas ces sortes de luttes, lui imposa silence en disant à ses deux ministres d'un ton moitié plaisant moitié sérieux :

« Allons, du calme; ce n'est ni vous ni lui qui me quitterez : ce sera moi qui vous *planterai là* tous les deux si vous ne marchez pas droit ou si je viens à être mécontent de vos gestions. » Puis changeant tout à coup de discours et s'adressant au duc de Rovigo : « A propos, lui dit-il, vous qui connaissez l'affaire, croiriez-vous que le pape m'a écrit avant-hier pour me dire qu'il était bien fâché d'avoir signé le concordat, que sa conscience lui en faisait un reproche, et qu'il me priait avec instance de le regarder comme non avenu?

— Eh bien! Sire, dit tranquillement Savary, qu'est-ce que Votre Majesté répondra au Saint-Père?

— Je lui ai répondu ce matin qu'il avait signé le concordat librement et de son plein gré, et que, puisqu'il m'avait dit qu'il était infaillible et que je l'avais cru sur parole, il n'avait pu se tromper. »

Les deux ministres ne purent s'empêcher de sourire. Après un moment de silence le duc de Rovigo ajouta :

« Ma foi, Sire, quand il n'y aurait pas de pape, je ne vois pas où serait le mal.

— Ni moi », continua Napoléon sans trop songer à l'effet que devaient produire de telles paroles et paraissant céder à une con-

viction intime. « Un pape n'arrive au souverain pouvoir qu'avec un esprit rétréci par un long usage de l'intrigue et avec la crainte de se faire des ennemis puissants qui pourraient dans la suite se venger sur sa famille. Son successeur est toujours inconnu, ce qui est un vice dans la hiérarchie... Mais, interrompit Napoléon, ceci nous mènerait trop loin. »

Alors le ministre de la guerre, qui s'était tout à fait calmé, dit qu'il serait à désirer que le plus vieux des cardinaux fût de droit installé sur le trône pontifical ; il voulait, en un mot, qu'un cardinal fût élu pape par droit d'ancienneté.

« Comme on passe capitaine dans l'armée, reprit Napoléon en souriant; vous raisonnez toujours par analogie. »

Puis il congédia ses deux ministres en leur disant d'un ton un peu goguenard :

« Allons, que la paix soit avec vous ! L'union fait la force, et plus que jamais nous avons besoin d'être forts. Adieu, messieurs, je ne vous reverrai plus, car je compte partir cette nuit ou demain. »

Maintenant, un mot sur la situation de l'armée qui avait fait la campagne de Russie.

Après la désastreuse retraite de Moscou le prince Eugène avait pris, à Posen, des mains de Murat qui l'avait abandonné, le commandement en chef des débris de la grande armée. Par une constance, une activité, une valeur sans exemple, il était parvenu à arrêter l'ennemi, à lui disputer le terrain pas à pas. Forcé de quitter les rives de l'Oder, il avait manœuvré pendant le reste de l'hiver aux environs de Magdebourg sur la Saale. Mais au printemps, lorsque le plus redoutable allié des Russes, l'hiver eut disparu, et que Napoléon, après avoir créé comme par enchantement une nouvelle armée, l'eut dirigée sur la Saxe, Eugène, de son côté, avait conduit à l'Empereur celle qu'il lui avait conservée. Le moment décisif approchait : le sort de l'Europe pouvait se décider dans une seule bataille. L'Empereur allait avoir affaire à deux armées formidables : l'une russe, l'autre prussienne, qui toutes deux se croyaient sûres

de la victoire parce qu'elles avaient chacune leur souverain à leur tête. Cet ennemi, qui venait au-devant de nous, était de moitié plus fort en nombre ; il avait beaucoup d'anciens soldats et plus de six cents escadrons de cavalerie. Napoléon ne pouvait lui opposer que des bataillons de conscrits, tous fiers à la vérité de remplacer de vieux braves, et bien décidés à se faire tuer pour sa cause et celle de la patrie. Notre cavalerie ne comptait pas dix escadrons; mais en revanche nous avions une artillerie formidable.

L'Empereur partit de Saint-Cloud le 15 avril 1813, à deux heures du matin; le 16, à minuit, il était à Mayence, et le 24 à Erfurth, qu'il quitta le 25 pour aller à Weymar saluer la duchesse régnante: c'était la seconde fois que, suivi de la grande armée, il allait visiter cette princesse. La première, en 1806, il descendait du champ de bataille d'Iéna, et cette fois il y remontait. Après dix minutes d'entretien, il s'élança à cheval et fit sa première marche militaire à la tête de l'escadron de service de la garde. Quoiqu'il s'avançât au pas, il avait peine à se faire jour au milieu des colonnes qui encombraient la route. De toutes les directions les conscrits accouraient sur son passage et le contemplaient avec admiration, car la plupart de ces jeunes gens ne l'avaient jamais vu. L'Empereur avait à ses côtés le prince de Neufchâtel, major-général; le duc de Frioul, grand-maréchal du palais; le duc de Vicence, grand-écuyer, et le comte Daru, intendant-général de l'armée; venaient ensuite ses aides de camp, tous généraux, les douze officiers d'ordonnance, dont le nouvel uniforme bleu d'azur, relevé de broderie d'argent, était des plus élégants; puis enfin les quatre pages de service et quelques officiers de santé. Le cortége était fermé par une foule de piqueurs et de gens de livrée qui conduisaient de nombreux chevaux de main. Cette première journée fut employée à se reconnaître; chacun avait pris sa place et son rang, l'ordre le plus parfait s'était établi, personne ne doutait du succès de la campagne; on savait la victoire fidèle à nos aigles.

Le 29 avril, on arriva, le soir, à Eckarlsberg; l'Empereur se

logea militairement dans une des maisons situées sur la grande place de ce bourg. Cette habitation n'avait qu'une chambre à chaque étage ; après les avoir parcourues, il dit en souriant au prince de Neufchâtel :

« Major-général, voilà notre bâton de perroquet pour cette nuit. »

La suite de l'Empereur occupa les degrés de l'escalier, le rez-de-chaussée et les paliers. Le bataillon de la garde établit ses bivouacs et alluma ses feux sur la place même. Le lendemain 30, Napoléon s'avançait sur la route de Weissenfeld, à la tête de ses colonnes, lorsqu'un aide de camp d'Eugène, le comte Cornaro, arriva à toute bride, mit pied à terre, et lui dit :

« Sire, l'armée du vice-roi passe en ce moment la Saale, sur le pont de Mersebourg ; Son Altesse Impériale m'envoie auprès de Votre Majesté pour l'en prévenir et recevoir ses ordres.

— Où avez-vous laissé Eugène?

— A Schraplan.

— C'est bien ; dites-lui que je vais me diriger sur Leipzick ; qu'il pousse droit aux Russes... S'il exécute ce mouvement avec vivacité, demain nous les tenons. »

Arrivé devant Weissenfeld, à deux heures de l'après-midi, la division Souham, qui formait l'avant-garde de l'armée, se trouva tout à coup en présence de deux divisions de cavalerie russe. Souham n'avait pas un cavalier ; mais, sans attendre les ordres de l'Empereur, il marcha à l'ennemi. Aussitôt les Russes démasquèrent douze pièces de canon ; les Français en mirent un nombre égal en batterie ; de part et d'autre la canonnade s'engagea et devint très-vive. Les Russes, voulant en finir, essayèrent plusieurs charges sur nos jeunes soldats; mais ils furent vivement repoussés par les feux de file de leurs carrés. Forcés bientôt de battre en retraite, ils abandonnèrent deux de leurs canons, et cette division de conscrits entra dans Weissenfeld en poussant des cris de victoire et en traînant à sa suite les deux pièces de canon qu'elle avait prises aux Russes. Napoléon, qui s'était arrêté pour les voir défiler, leur dit :

« Jeunes gens, vous avez bien débuté. Vous venez de prouver que je pouvais compter sur vous.

— Vive l'Empereur!... » Et sur toute la ligne les shakos s'agitèrent au bout des fusils.

Le quartier-général passa la nuit à Weissenfeld. Le lendemain 1er mai, à la pointe du jour, les avant-postes signalèrent une forte arrière-garde ennemie qui s'était établie sur les hauteurs de Pozerna. Napoléon monte à cheval et va lui-même reconnaître la position : c'est le défilé de Rippach qu'il faut traverser pour déboucher dans les plaines de Lutzen. Ces hauteurs sont occupées par Wintzingerode, avec du canon et de la cavalerie. Aussitôt l'Empereur ordonne aux troupes d'enlever la position ; c'est encore la division Souham qui est d'avant-garde. Cette belliqueuse jeunesse s'avance, et l'attention des vétérans se porte aussitôt sur ses manœuvres. L'action s'engage; de chaque côté on se bat avec un acharnement égal; mais, dès le début, l'armée fait une perte cruelle.

En ouvrant la campagne, Napoléon avait voulu donner au maréchal Bessières une preuve éclatante de la confiance qu'il avait en lui en le nommant commandant-général de toute la cavalerie de l'armée, comme l'était ordinairement Murat. Mais nous avions bien peu de cavalerie; les quelques escadrons de la garde que nous possédions étaient encore en arrière de plusieurs marches. En voyant ce défilé si terriblement défendu, et comprenant de quelle importance il était pour l'armée qu'elle s'en rendît maîtresse, Bessières n'avait pu borner son rôle à celui de simple spectateur : il avait mis pied à terre avec ses aides de camp et quelques grenadiers de son escorte, et, l'épée à la main, il avait entraîné les tirailleurs en les encourageant de la voix et de l'exemple. Ces jeunes soldats, qui n'avaient encore pour souvenir que l'escarmouche de la veille, mais dont les pères avaient souvent prononcé le nom de Bessières dans leurs chaumières, suivirent le héros dont ils connaissaient l'histoire. L'ennemi pointe sur ce groupe : un premier boulet coupe en deux le brigadier de l'escorte, et, tandis que le maréchal ordonne de préparer la sé-

pulture de ce brave dans un champ voisin, un second boulet vient le frapper au milieu de la poitrine et le renverse mort, sans même qu'il ait eu le temps de souffrir. Ses aides de camp couvrirent aussitôt le corps d'un manteau et cachèrent cette mort à l'armée; Napoléon seul apprit ce malheur : il en fut accablé comme souverain et comme ami; baissant la tête et passant la main sur ses yeux, il dit en étouffant un soupir :

« Mais enfin il est mort de la mort de Turenne; c'est une mort que j'envie. »

Cependant de puissants renforts arrivaient à l'ennemi, toute sa cavalerie se déployait dans la plaine, son artillerie s'était augmentée de plus de vingt pièces de canon. Napoléon, qui voit tout, dit alors à demi-voix : « Il est temps d'en finir. » Et s'adressant aussitôt à l'un de ses aides de camp : « Drouot, faites mettre en ligne douze pièces; vous dirigerez vous-même les coups. » Dix minutes après, l'ennemi commençait à reculer sous la mitraille de l'artillerie de la garde. Bientôt les jeunes soldats de la division Souham s'emparent des hauteurs; la division Girard, qui vient par derrière, franchit le défilé au pas de charge et aux cris de Vive l'Empereur ! La division Marchand poursuit l'ennemi sur la route de Lutzen, tandis que Brenier et Ricard passent le défilé à la tête de ces valeureuses recrues qui se déploient et entrent en ligne de l'autre côté. Mais déjà l'ennemi était en pleine déroute et l'affaire décidée. Le gros de l'armée française suivit la route de Lutzen.

Au bruit du canon de Pozerna le prince Eugène s'était vivement porté sur la droite. La division que le général Roguet ramenait à l'Empereur se composait de troupes de la vieille garde qui avaient fait la campagne d'hiver : c'était l'élite de la grande armée. La jonction s'opéra, et les vétérans de Moscou tendirent la main aux conscrits de Paris. Dès le même soir les grognards prirent les postes d'honneur autour d'une maison déserte où Napoléon établit son quartier-général. La jeune garde dressa ses bivouacs en avant de la pyramide de Gustave-Adolphe, près de laquelle Napoléon fit pla-

cer des sentinelles pour préserver de la hache des sapeurs les peupliers qui ombrageaient le monument funèbre, et à peine fut-il établi dans cette maison qu'il fit appeler le baron Fain, et lui dicta la lettre suivante à la maréchale Bessières :

« Ma cousine, votre mari est mort au champ d'honneur. La « perte que vous faites est grande sans doute, mais la mienne l'est « davantage encore. Le duc d'Istrie est mort sans souffrir, et de la « plus belle mort qu'un soldat puisse envier. Il laisse une réputa- « tion sans tache; c'est le plus bel héritage qu'on puisse léguer à « ses enfants. Ma protection leur est acquise ; ils hériteront de l'af- « fection que je portais à leur père. Ne doutez jamais de mes senti- « ments pour vous. Cette lettre n'étant à d'autre fin, je prie Dieu, « ma cousine, qu'il vous ait toujours en sa sainte et digne garde.

« De mon quartier-général de Lutzen, 2 mai, une heure du « matin. NAPOLÉON. »

Après avoir signé, l'Empereur dit à son secrétaire :

« Vous connaissiez Bessières depuis longtemps?

— Oui, Sire ; sa perte sera un deuil pour l'armée, qui le chérissait.

— Il me faut une victoire pour compenser un tel malheur, reprit Napoléon comme à part lui.

— C'était pour Votre Majesté un ami fidèle, un sujet dévoué, ajouta Fain.

— Dites aussi, monsieur le baron, que c'était un honnête homme, reprit l'Empereur, car ce mot comprend tous les éloges. »

Puis il donna des ordres pour que le corps du maréchal fût embaumé sur-le-champ et envoyé à Paris pour être exposé aux Invalides. La France paya les funérailles de Bessières. Plus tard, le roi de Saxe lui fit élever un monument à l'endroit même où il avait été frappé, et, par un glorieux rapprochement, il voulut qu'il fût semblable à celui de Gustave-Adolphe, non loin duquel il se trouve placé.

Sur les deux heures de la nuit, l'aide de camp de service prévint l'Empereur qu'un aide de camp du vice-roi venait d'arriver au quartier-général.

« Il ne pouvait venir plus à propos, dit Napoléon, je l'attendais : amenez-le-moi. »

C'était le comte Cornaro, ce même aide de camp que le vice-roi avait déjà envoyé la veille à l'Empereur. Il le trouva cette fois occupé à signer le travail que chacun des ministres lui avait expédié de Paris. Le baron Fain avait devant lui plusieurs portefeuilles ouverts dans lesquels il remettait chaque pièce aussitôt que Napoléon en avait pris rapidement connaissance, car il ne signait jamais aucun papier avant de l'avoir lu. Le comte Cornaro resta debout et attendit. Lorsque Napoléon eut congédié son secrétaire, il dit à l'aide de camp du prince :

« A nous deux, maintenant, et faites bien attention à ce que je vais vous dire, afin de le rapporter fidèlement à Eugène... Approchez-vous donc... »

L'aide de camp, qui par respect s'était tenu à distance, fit quelques pas, et Napoléon lui exposa le plan de la grande bataille qui devait avoir lieu quelques jours après.

Il fit répéter au comte Cornaro tout ce qu'il venait de lui dire, en lui montrant, sur une carte qu'il déplia devant lui, les localités qu'il avait indiquées, et quand il fut assuré que l'aide de camp l'avait bien compris, il lui dit de repartir sur-le-champ, et envoya chercher le prince de la Moscowa.

« Mon cher maréchal, lui dit-il en allant au-devant de lui, si toutes mes prévisions se réalisent, après-demain il y aura une bataille. Il nous faudra donner un terrible coup de collier. Je compte sur vous.

— Sire, répondit l'intrépide Ney, que Votre Majesté me donne de ses jeunes soldats, je les mènerai où elle voudra. Nos vieilles moustaches en savent autant que nous; elles jugent les difficultés et le terrain, tandis que ces conscrits ne regardent ni à droite ni à

gauche, mais toujours devant eux ; c'est de la gloire qu'ils veulent.

— Eh bien! mon cher, personne mieux que vous n'est à même de les satisfaire. Vous les aurez tous. Je vous donne le commandement du troisième corps, avec les divisions Souham, Girard, Brenier, Ricard et Marchand. Moi, je ne les quitterai pas, nous combattrons ensemble ; vos dernières instructions vous seront expédiées demain ; allez prendre un peu de repos. »

Le maréchal s'éloigna. Il était trois heures. L'Empereur, vêtu de sa petite redingote grise, accompagné seulement de son aide de camp Drouot, sortit du quartier-général et se dirigea, à pied, vers le monument de Gustave-Adolphe.

Il était profondément triste ; la mort de Bessières, qu'il voulait encore cacher, le forçait, pour ainsi dire, à refouler en lui-même des sentiments et des regrets qu'il eût sans doute voulu épancher dans le sein d'un ami ; mais pendant ce trajet il garda le silence. Arrivé près des peupliers qui entouraient la tombe du héros mort jadis à Lutzen, il dit à Drouot :

« Général, laissez-moi, j'ai besoin d'être seul. »

Et se faisant reconnaître des factionnaires qui déjà avaient crié Qui vive! il pénétra sous les arbres. Le calme de la nuit, le monument funèbre dont la lune éclairait la croix de pierre qui le surmontait, l'ombre des sentinelles qui se projetait autour de lui comme de gigantesques fantômes, la gravité de sa position à la veille d'une bataille peut-être décisive, tout dans ce lieu donnait à ses pensées déjà si grandes une teinte majestueuse et solennelle. Napoléon ne se laissait pas facilement dominer par les choses extérieures ; mais ici l'effet moral eut sa réaction, et il avoua plus tard que, durant cette espèce de pèlerinage, il avait éprouvé d'étranges impressions et comme une sorte de révélation de l'avenir. Le jour commençait à poindre ; il rejoignit Drouot, auquel il dit seulement :

« Il est bon quelquefois de chercher à entr'ouvrir les tombes pour s'entretenir un peu avec les morts. »

Puis ils regagnèrent silencieusement le quartier-général. En tra-

versant le bivouac des grenadiers de la vieille garde, qui l'avaient suivi des yeux dans son excursion, un d'eux voulut s'approcher pour lui remettre une pétition; mais un caporal l'en empêcha, en lui disant d'un ton de reproche :

« Laisse-le donc tranquille, tu vois bien qu'il revient de faire sa prière.

— Sa prière ! s'écria le grognard avec une sorte d'incrédulité dérisoire : *plus souvent!* il vient de voir les postes avancés. »

A ces mots, le caporal reprit d'un ton qui n'admettait ni doute ni réflexions :

« Je te dis, moi, que le petit Caporal vient d'exécuter sa prière à l'intention du maréchal Bessières, qui est mort.

— Pas possible, caporal ! » s'écria le grognard. Et se redressant d'un air d'importance : « C'est que je le connais, moi, et que je l'ai vu hier, ajouta-t-il.

— Possible le matin; mais le soir, impossible, parce qu'un boulet de trente-six mille l'a entortillé et ficelé dans son manteau pour l'emporter avec lui; je l'ai vu, moi qui te parle, mais toi, ni vu ni connu, tu n'étais pas présent.

— Suffit, reprit le grognard avec résignation, je garderai ma pétition indéfiniment.

— Et tu auras raison, ajouta le caporal. Et lui montrant l'Empereur qui traversait le rang des soldats, de l'air le plus abattu, les mains croisées sur le dos et la tête penchée sur la poitrine, il dit d'un ton attendri : « Regarde comme il a l'air triste... Pauvre petit Caporal, va, il a perdu un ancien camarade de chambrée... Je suis sûr qu'il vient d'aller demander pour lui, à ce bon Dieu de pierre qui est là-bas sous les arbres, son admission définitive dans le paradis des braves.

— Il en a le droit », reprit le grognard en faisant un geste d'assentiment.

En arrivant à son quartier-général, Napoléon se jeta tout ha-

billé sur son lit et dormit trois heures. A huit heures du matin, il était sur pied et prêt à monter à cheval.

II

Le 2 mai, dès que le jour parut, les troupes qui avaient passé la nuit à Lutzen se mirent en route pour Leipsick; la garde marchait après elles. Le général Lauriston, qui avait pris les devants, se trouvait à neuf heures du matin vis-à-vis de Lindenau, faubourg de Leipsick, et préludait par des coups de canon aux passages de l'Elster et de la Pleisse qu'on semblait vouloir lui disputer. En entendant cette canonnade, Napoléon monta à cheval en recommandant à ses secrétaires et à ses interprètes de se trouver en même temps que lui à Leipsick, point signalé d'avance comme un des plus importants et des plus difficiles à tenir, à cause de la bataille qu'il s'attendait à livrer le lendemain. L'Empereur avait à ses côtés le prince Eugène qui l'avait rejoint le matin, et le maréchal Ney qui était venu prendre ses instructions de la bouche même de Napoléon. Déjà on apercevait les feux de l'avant-garde de Lauriston autour des premières maisons de Leipsick, et Napoléon avançait toujours. Mais impatient de savoir si cet engagement était sérieux, il mit pied à terre sur une petite hauteur, et, pointant sa lunette sur la ville, il vit à sa grande surprise que les toits des maisons étaient chargés d'habitants qui s'étaient postés là pour être spectateurs du combat.

« Où diable la curiosité va-t-elle se nicher ! » dit-il à Eugène en haussant les épaules; et lui donnant sa lunette : «Tiens, ajouta-t-il, regarde devant toi : je parie qu'avant que nous soyons arrivés, la plupart de ces bonnes gens vont dégringoler les uns sur les autres, et se tuer en tombant, pour éviter de se faire blesser en restant où ils sont.» Et reprenant sa lunette des mains du vice-roi pour regarder en deçà de la ville, il dit encore : «Cependant je ne vois pas qu'aucune masse ennemie se présente.»

A peine avait-il achevé de parler qu'une épouvantable canonnade se fit entendre sur la droite, un peu en arrière, dans la direction du point où les troupes du prince de la Moskowa avaient passé la nuit, c'est-à-dire autour des villages de Gross-Gorschen, de Kaya et de Klein-Gorschen. Napoléon s'adressant aussitôt au maréchal :

« Est-ce qu'ils auraient eu l'envie de nous surprendre! lui demanda-t-il. Cela serait possible : écoutons donc. »

Le prince de la Moskowa prêta l'oreille avec attention.

« Sire, l'attaque est vive.

— Eh bien! allez voir : vous m'enverrez quelqu'un pour me dire ce que c'est. »

A l'instant même le maréchal partit pour rejoindre son corps d'armée. Dès ce moment, toute l'attention de l'Empereur se porta sur ce point :

« Oh! oh! dit-il à Eugène, en braquant de nouveau sa lunette; je ne me suis pas trompé; j'aperçois là-bas plusieurs colonnes bien profondes et bien noires... Je parie que ce sont les Russes... »

Il ordonne de faire arrêter les bataillons de la garde qui marchent en avant, ainsi que ceux qui suivent; le bruit de la canonnade redouble, des tourbillons de fumée s'élèvent des villages qui sont dans la plaine.

Un aide de camp du prince de la Moskowa arrive à bride abattue.

« Eh bien! monsieur, lui demande Napoléon avec impatience, que se passe-t-il de votre côté?

« Sire, l'armée ennemie débouche tout entière de Pégau et tombe sur le corps de M. le maréchal. »

L'Empereur fit un mouvement involontaire et se mordit les lèvres.

« A qui a-t-il affaire en ce moment? demanda-t-il encore. Est-aux Prussiens ou aux Russes?

— Sire, ce sont les Prussiens qui ont commencé l'attaque; mais les Russes sont arrivés, c'est-à-dire les landwers noirs...

— C'est-à-dire, interrompit l'Empereur, toute l'armée ennemie;

je ne m'étais pas trompé tout à l'heure. C'est bien, monsieur ; retournez dire au prince de la Moskowa que je vais hâter mes dispositions en conséquence, et qu'avant une demi-heure nous nous reverrons. »

Quoique Napoléon ne s'attendît à être attaqué ni ce jour-là, ni dans cette position, il prit aussitôt son parti, et s'adressant aux officiers généraux qui l'entouraient :

« Nous n'avons pas de cavalerie, leur dit-il, n'importe !... ce sera une bataille d'Égypte. Partout, l'infanterie française doit suffire ; je ne crains pas de m'en fier à la valeur de mes jeunes conscrits. »

Des officiers d'ordonnance sont aussitôt dépêchés au duc de Raguse et au général Bertrand pour leur donner l'ordre de presser le pas et de se diriger à travers champs, sur l'ennemi. Le vice-roi quitte l'Empereur et va se mettre à la tête des troupes du duc de Tarente. Quant aux colonnes qui sont échelonnées sur la route de Leipsick, Napoléon leur ordonne de serrer les rangs, de faire demi-tour à droite et de développer leurs lignes dans la plaine, en s'avançant au pas de course au secours du maréchal Ney. Cette manœuvre s'exécute sous ses yeux. En voyant cette fière jeunesse défiler devant lui aux cris de *Vive l'Empereur!* Napoléon les salue, et dit plusieurs fois en se frottant les mains :

« Si mes petits Parisiens ne se démentent pas, à trois heures la bataille sera gagnée. Ney a eu raison de me les demander : il me faut aller les voir. »

Et il part au grand galop pour rejoindre le corps d'armée du maréchal, en se portant du côté où la canonnade lui semble la plus vive.

Napoléon, de son propre aveu, *avait été pris en flagrant délit*. Attaqué sur son flanc pendant qu'on exécutait un mouvement qui devait tourner l'ennemi, éloigné de ses réserves, il s'était trompé aussi bien que les armées alliées elles-mêmes. Celles-ci avaient marché, depuis Dresde, sous une inspiration prussienne, pour reprendre, à Iéna même, la revanche d'Auerstadt; mais quand elles entendirent le

canon de Lauriston à Lindenau, elles crurent qu'elles allaient prendre à revers une partie de l'armée française, engagée sous Leipsick, et que le reste ne pourrait lui échapper.

Ce fut alors que Blücher, qui était en première ligne, soutenu par une division russe, aidée elle-même du corps d'York et d'une réserve commandée par Wittgenstein, engagea la bataille sur les villages occupés par le corps du maréchal Ney; mais les conscrits du prince de la Moskowa débutèrent par mériter que cent mille hommes s'ébranlassent contre eux, et ils opposèrent à cette masse énorme la plus belle résistance qu'on eût jamais vue. Cependant le grand effort de l'artillerie et de l'infanterie ennemie portait sur le centre. Des cinq divisions de Ney, quatre étaient déjà fortement entamées : le combat était devenu terrible. Kaya surtout était le théâtre de la mêlée la plus sanglante.

Le carnage durait depuis trois quarts d'heure; l'ennemi était parvenu à enlever les quatre villages et se disposait à déboucher sur Lutzen, lorsque tout à coup, au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, parut l'Empereur... La garde était derrière lui. Sa présence pouvait seule arrêter l'élan des Prussiens!... Elle produisit sur nos troupes l'effet accoutumé.

« Conscrits, s'écria Napoléon d'une voix retentissante, votre Empereur est avec vous; il attend tout de votre courage! »

A ces mots, l'enthousiasme reparaît sur les figures ensanglantées de ces braves jeunes gens; ils ne veulent pas faiblir sous les coups meurtriers qui les dispersent; ils retournent dans les champs de Kaya, se rallient en se pelotonnant, et, sans cesser de crier Vive l'Empereur! ils reforment leurs rangs, épaississent leurs colonnes d'attaque et recommencent le combat avec plus de fureur que jamais.

Au milieu du désordre, Napoléon rallia lui-même un bataillon de conscrits, et tandis que cette petite troupe s'avance l'arme au bras, il reconnaît dans les rangs un chef de bataillon qu'il avait suspendu de son emploi quelques jours auparavant pour une faute

de discipline. Il fait arrêter le bataillon, court à cet officier et lui rend son commandement.

Des vivats et des cris de joie éclatent aussitôt dans le bataillon, qui forme au même instant la tête d'une colonne d'attaque aux acclamations des vieux grognards, témoins de cette scène. En passant devant eux au pas de charge, ces soldats, électrisés par leur présence, crièrent :

« Vive la vieille garde!

— Vive l'Empereur ! conscrits...» reprirent en masse les vieilles moustaches. Et quand ces jeunes gens furent près d'eux, quelques grenadiers leur dirent en faisant de gros yeux :

« Allons, les Parisiens! allez chauffer les Prussiens un peu ferme, nous sommes là, nous autres; après vous, s'il en reste. »

Les premières dispositions de Napoléon eurent pour objet de reprendre le village de Kaya. Il chargea un de ses aides de camp de diriger l'attaque avec les conscrits de la division Ricard. Ceux-ci s'élancèrent ; le bruit le plus épouvantable de mousqueterie se fit entendre : bientôt, aux cris des combattants succéda un moment de silence...

Sur ces entrefaites, le corps du duc de Raguse étant entré en ligne sur la droite, la cavalerie, que l'ennemi croyait pouvoir jeter dans la plaine de Lutzen, fut tout à coup arrêtée, au village de Starsiedel, par la division de marine de Compas, *général de bataille de premier mérite*, selon la belle expression de Napoléon. Elle forma ses carrés qui devinrent autant de redoutes, et ce fut contre ces murs d'hommes que vinrent successivement se briser *sept* charges de vingt-cinq mille cavaliers qui ne purent jamais les entamer. Pendant ce temps, toutes les forces dont les alliés pouvaient disposer ne cessaient de s'accumuler au centre. C'était principalement sur Kaya que ces grands efforts étaient dirigés. Ce village allait devenir incessamment le théâtre d'un gigantesque combat. Toutefois, le maréchal Ney continuait de faire face à tout : son chef d'état-major, le général Gouré, est tué près de lui ; l'un de ses plus braves

lieutenants, le général Girard, déjà blessé de deux coups de feu, tombe atteint par une troisième balle; on veut le porter à l'ambulance :

« Non! dit-il en cherchant à se relever, je veux rester sur le champ de bataille, puisque le moment est arrivé, pour tout Français qui a du cœur, de vaincre ou de mourir; laissez-moi! »

Les généraux Cheminau et Guillot sont amputés; le général Gruner tombe mort; les officiers d'ordonnance Prétet et Béranger sont blessés en portant des ordres; mais Souham, Ricard et Marchand restent debout au milieu du feu. Pendant quatre heures on se battit avec une animosité toujours croissante. Gross-Gorschen, Klein-Gorschen et Rahna furent pris et repris sans qu'aucun des deux partis voulût céder du terrain. Les conscrits de France et les jeunes gens de Prusse, la fleur des universités du Nord, les enfants des meilleures familles de Paris, étaient là, pêle-mêle, luttant corps à corps dans les décombres fumants de ces malheureux villages. Des deux côtés on faisait ses premières armes, des deux côtés une brillante jeunesse avait répondu à l'appel de son souverain.

Quant à Napoléon, il était toujours resté devant Kaya, à demi-portée du canon de l'ennemi, soutenant le combat malgré l'infériorité du nombre, allant et venant pour veiller à ce que l'on relevât les troupes fatiguées par des troupes plus fraîches, revenant ensuite se placer en avant du groupe de son état-major afin d'avoir constamment sous la main des officiers auxquels il pût confier un ordre à porter ou un commandement à prendre.

Dans cette terrible position, les batteries prussiennes établies près de Gorschen et de Rahna tiraient à chaque instant sur la garde, rangée en bataille à peu de distance derrière l'Empereur; les boulets ronflaient au-dessus de sa tête, les balles et la mitraille sifflaient à ses oreilles. Nous ne craignons pas de dire que dans aucune bataille Napoléon ne parut plus visiblement protégé par sa destinée, car tout le temps qu'il demeura près de Kaya en avant de Lutzen, il s'exposa au feu de l'ennemi plus peut-être que dans aucun

des nombreux combats auxquels il avait assisté jusqu'alors. Cependant une balle ayant emporté en passant quelques-unes des torsades d'or qui ornaient le dessus des fontes de sa selle de velours cramoisi, il fit un mouvement involontaire; mais son cheval qui, peut-être, avait mieux que lui l'instinct du danger, baissa les oreilles, agita convulsivement ses naseaux et indiqua assez par le tremblement continuel de ses membres qu'il ne voulait plus rester à cette place. L'Empereur, tenant la bride courte, se pencha sur l'arçon de la selle et allongeant la main jusque sur le cou de l'animal, le flatta doucement comme pour le rassurer; puis reprenant son aplomb, il redevint impassible et continua de braquer sa lunette sur les mouvement qui s'exécutaient devant lui.

Les guides de l'escorte se tenaient en arrière de l'état-major et un peu à l'écart. Ils avaient remarqué l'effet de la balle et le geste de l'Empereur ne leur avait point échappé. L'un d'eux, vieux grognard, qui datait de la création des guides et dont la bravoure allait jusqu'à la témérité, dit alors à demi-voix, à un de ses camarades nouvellement admis dans les chasseurs de la garde :

« Moustachon, as-tu vu le petit Caporal? ce n'est pas lui qui a eu peur; c'est le poulet d'Inde.

— C'est ma foi vrai! répondit avec admiration le jeune chasseur. Il est toujours solide au poste et tranquille comme Baptiste : les lanciers du deuxième me l'avaient bien dit.

— Cette bêtise! dit une autre vieille moustache en se mêlant à voix basse à la conversation; je le crois bien qu'il peut être solide et tranquille, puisque les balles viennent tout exprès s'aplatir sur son habit; et c'est si vrai, que le soir de la Moskowa, M. Constant a trouvé dans la poche de sa veste deux chevrotines qui étaient comme des poires tapées.

— Chasseur de la garde, mon collègue, reprit le vieux guide en se donnant un air d'importance, vous répétez là une incohérence. Encore si vous disiez que c'est sur son grand cordon de la Légion-d'Honneur, qui est sous son habit, qu'elles se *raplatissent,*

à la bonne heure ; ça arrive, parce que je l'ai vu ; et si on n'avait point envoyé ce brave lieutenant Krettly garder les lapins dans les eaux et forêts de Montélimart, pays de l'adjudant-major, où il n'y a que des loups, il vous le dirait comme moi ; mais ce n'est pas là le motif. Tiens, Moustachon, regarde là-haut ; vois-tu?... » Et d'un mouvement de tête le vieux guide indiquait le ciel. « Eh bien ! continua-t-il, c'est à cause de son étoile, qui a une queue que nous ne pouvons pas voir parce qu'il y a trop de fumée ; mais quand cette étoile n'aura plus de queue, alors, rrrrouf ! ! ! le premier boulet d'enfant qui viendra sera pour le petit Caporal. C'est un appelé le grand Gustave-Adolphe, monarque des environs, qui est mort et enterré dans une pierre, et avec lequel il a été causer un instant cette nuit pour lui tirer les vers du nez, qui lui a rapporté cela ; au surplus, le cardinal *Flech* avait déjà dit la même chose au petit Caporal le jour de sa naissance. »

Le jeune chasseur était comme tous les enfants de Paris, incrédule, moqueur et taquin. Il n'avait pas pour les croyances et la personne du vieux guide beaucoup de respect. Aussi lui répondit-il d'un ton goguenard, tout en regardant en l'air :

« C'est possible, mon ancien ; mais en attendant, ce ne sera ni le roi de Prusse ni le papa beau-père qui feront la queue à cette étoile-là : ils n'ont pas les bras assez longs. Je crois même qu'ils ne nous la feront pas à nous, aujourd'hui, quoique nous ne logions pas aussi haut que la comète dont vous nous parlez et dont j'ai bu du vin l'année dernière chez mon oncle qui est curé.

— Ce n'est pas une raison, petit Moustachon, reprit le vieux soldat en fronçant le sourcil de ce qu'on osait mettre ses paroles en doute, parce que tu ne sais pas encore que les rois en général, et les empereurs en particulier, ont le bras très-long, quand ils le veulent. C'est ce que disait hier encore le lieutenant Piquemal, pendant le pansement ; mais assez causé, Moustachon, les chapeaux brodés ont l'œil sur nous. »

Et le vieux hussard se tut en lançant un regard de mépris au

jeune guide, qui n'y fit pas attention, tant il était occupé de ce qui se passait autour de lui.

Des obus et des grenades venaient rouler, bondir et éclater aux pieds de l'Empereur; la mitraille continuait à passer au-dessus de sa tête avec son affreux sifflement, sans qu'il en fût atteint. Malheureusement, il n'en était pas de même pour son état-major. Déjà quelques hussards de l'escorte avaient grommelé entre leurs dents:

«Voilà que ça recommence à chauffer un peu dur.»

Le vieux guide, de son côté, avait l'habitude, depuis vingt ans, de parler aux obus, et de dire des sottises aux boulets qu'il voyait passer près de lui.

«Au moins, dit-il au jeune hussard, en parlant des obus, *celles*-là s'annoncent quand *elles* viennent vous donner une tape, au lieu que ces scélérats de boulets passent sans dire gare! et ne vous avertissent que quand on est mort, ce qui est très-malsain, Moustachon.»

Au même instant, un boulet de neuf vint friser les jambes de son cheval en labourant la terre.

«Oh! le brigand, dit le vieux guide en serrant les dents et en suivant des yeux le projectile pour juger de son effet; passe donc ton chemin, brutal, je ne te connais pas.»

Un instant après, un obus vint s'enterrer à quelques pas de lui: «Gare dessous!» dit-il encore en détournant un peu son cheval.

L'obus éclata, blessa un officier d'état-major et deux guides. Bientôt un autre boulet arriva en plein fouet et tua raide l'officier de santé Goulet et un pharmacien appelé Desrosoires. Deux autres individus furent blessés grièvement du même coup.

«Ceci devient trop long, dit une voix dans le groupe de l'état-major.

— La position n'est pas tenable, reprit une autre.

— Nous y passerons tous», ajouta d'une voix sourde un troisième. »

L'Empereur feignait de ne pas entendre ces conversations particu-

lières ; mais il était facile de lire sur son visage tout le mécontentement et toute l'impatience que lui faisaient éprouver ces chuchoteries continuelles. Enfin, un officier général, ayant dit de manière à être distinctement entendu de ses voisins, qu'un régiment de ligne venait de périr tout entier devant Gorschen, Napoléon, poussé à bout, se retourna vivement sur sa selle en disant d'un ton d'humeur :

«Messieurs, un régiment ne périt pas devant l'ennemi, il s'immortalise.»

Tout à coup, on aperçut dans le lointain, un peu sur la gauche, derrière un bouquet de peupliers qui bordait le ruisseau de Floss-Graben, une grande poussière. Bientôt des feux signalèrent l'arrivée d'un nouveau corps d'armée...

«C'est Eugène!» s'écrie l'Empereur d'un ton de satisfaction; puis s'adressant de nouveau à son état-major : «Ah! ah, messieurs les trembleurs, reprit-il avec un sourire sardonique , le moment est arrivé où nous serons obligés de payer de nos personnes!... Suivez-moi!»

En même temps, il se dirige précipitamment vers le centre de son armée dont il fait prolonger les deux ailes comme les cornes d'un vaste croissant pour mieux envelopper les forces que les alliés n'ont cessé d'accumuler sur le même point. Le général en chef ennemi voit le danger qui le menace, mais il s'obstine à frapper un coup décisif sur Kaya, que l'Empereur paraît abandonner. Les dernières lignes russes et prussiennes s'ébranlent; Blücher et York se jettent à corps perdu dans le village: le général prussien Scharnost et le prince de Mecklembourg-Strelitz sont blessés mortellement ; le prince Léopold de Hesse-Hombourg est tué sur les ruines; notre centre fléchit ; quelques-uns de nos bataillons sont repoussés et se débandent.

Napoléon, qui n'a pas perdu Kaya de vue un seul moment, quitte son état-major, accourt au galop de son cheval, et, presque seul, se jetant à la traverse :

«Conscrits, s'écrie-t-il, quelle honte!... C'était sur vous que

j'avais fondé toutes mes espérances, et vous fuyez!... Ne me voyez-vous donc pas? N'avez-vous donc plus de confiance en votre Empereur? »

A ces paroles prestigieuses, ces braves jeunes soldats se rallient aux cris de *Vive l'Empereur!* et, le cœur plein d'enthousiasme, ils retournent au combat.

III

« Le moment de crise qui décide du gain ou de la perte d'une bataille est arrivé, dit Napoléon aux officiers de son état-major, qui s'étaient hâtés de le rejoindre. Messieurs, ajouta-t-il, il n'y a pas un moment à perdre si nous voulons en finir. »

Sur un signe de l'Empereur, les seize bataillons de la jeune garde, commandés par Dumoustier, arrivent en bon ordre. Le duc de Trévise est chargé de les conduire au feu, de marcher sur Kaya tête baissée et de faire main-basse sur tout ce qui s'y trouvera. Cette attaque est soutenue par les six bataillons de la vieille garde, « *vieux* « *guerriers endurcis aux périls, et qui ne craignent ni le feu ni* « *la glace* », dit plus tard Napoléon dans son bulletin. Le général Roguet les commande ; et, pour rendre ces forces irrésistibles :

« Drouot! s'écrie l'Empereur, réunissez une batterie de quatre-vingts pièces; placez-la en écharpe pour déborder le village par la droite, et balayez tout ce que vous verrez devant vous. »

Un mouvement de cette importance n'est que l'affaire d'une parole. Drouot, secondé des généraux Dulauloy et Devaux, l'exécute rapidement. L'Empereur vient lui-même se placer au milieu des pièces que l'ennemi couvre de mitraille. En même temps la jeune garde se précipite sur Kaya comme un torrent. Le duc de Trévise, qui est à la tête, disparaît dans la mêlée : son cheval est tué sous lui; le général Dumoustier tombe aussi : tous les deux se relèvent et se dégagent. Cette fois, nos jeunes soldats luttent contre les vétérans de

l'armée russe et prussienne ; ils combattent corps à corps et à l'arme blanche. Ils emportent une dernière fois le village, et l'effet terrible de la grande batterie achève d'écraser l'ennemi. Enfin, cette masse de feux, de poussière et de fumée, restée si longtemps immobile sur le même point de la plaine, prend son cours et repasse à travers le malheureux village qui n'est qu'un amas de décombres embrasés et fumants. Napoléon juge que tout est fini.

« Rien n'est impossible avec cette jeunesse », dit-il ; puis, il demanda à un de ses aides de camp : Quelle heure est-il?

— Trois heures, Sire.

— J'avais donc raison ce matin; la bataille est gagnée. »

Napoléon défendit qu'on poursuivît l'ennemi. Il connaissait la nombreuse cavalerie dont les alliés pouvaient disposer ; et d'ailleurs il avait remarqué que la plus grande partie n'avait pas donné. Des courriers s'élancèrent alors du champ de bataille même pour aller porter à Paris, dans toute l'Europe et jusqu'à Constantinople, la nouvelle que Napoléon avait ressaisi la victoire.

Il faisait presque nuit lorsque le vice-roi expédia à Napoléon le comte Cornaro, pour lui mander de vive voix, en attendant le rapport qui devait lui être envoyé plus tard, le détail circonstancié de ce qui s'était passé de son côté, et enfin pour recevoir ses ordres. En présence de l'Empereur entouré de son état-major, l'aide de camp s'acquitta de sa mission. Lorqu'il eut fini de parler, Napoléon lui dit d'un air satisfait :

« Eh bien! avez-vous entendu ma canonnade de Kaya?

— Sire, aussi bien que Votre Majesté a dû entendre la nôtre de Gross-Gorschen, lui répondit Cornaro.

— Il a fait chaud chez vous aussi, n'est-ce pas?

— Sire, le village de Gross-Gorschen a été pris et repris par trois fois, et toujours à la baïonnette, et la quatrième fois nous l'avons bien tenu. »

Alors Napoléon, s'adressant aux officiers généraux qui l'entouraient, leur dit avec exaltation :

« Messieurs, depuis vingt ans que j'ai l'honneur de commander des armées françaises, je n'avais pas encore vu autant de bravoure et de dévouement. » Puis, se retournant vers l'aide de camp du prince : « Commandant, allez vous reposer; vous direz à Eugène qu'il en fasse autant. En fait de valeur, rien ne peut désormais m'étonner de lui. Messieurs, reprit-il en élevant la voix, je suis content de tout le monde; mais il nous reste encore beaucoup à faire... N'importe, avec une armée comme celle de Lutzen, je suis sûr du succès. »

L'Empereur voulut que l'armée restât en colonnes serrées, tant il craignait que la cavalerie des alliés ne vînt à profiter de l'obscurité pour renouveler ses attaques. La nuit était si noire, qu'on ne distinguait rien à dix pas devant soi; et nous avions si peu de cavalerie, que l'Empereur prescrivit à l'infanterie de faire feu sur toute celle qui paraîtrait, tant il était persuadé que ce ne pourrait être que des ennemis.

Ce qu'il avait prévu arriva : vers les neuf heures du soir, comme il revenait à Lutzen à travers le champ de bataille, au moment où il côtoyait avec son escorte une haie basse, il fut tout à coup salué par un feu de mousqueterie. Au même instant l'alerte devint générale.

« Ah! ah! dit l'Empereur d'un ton presque gai, il y a des gens qui ne sont jamais contents; ceux-ci, à ce qu'il me paraît, n'en ont pas encore assez. »

L'ennemi avait voulu profiter du premier désordre d'un campement de nuit pour essayer de jeter sa cavalerie au milieu des bivouacs; mais les premiers sur lesquels elle tomba étaient de la jeune garde, commandée par Dumoustier. On la reçut avec une fusillade à bout portant, de telle sorte que les assaillants furent culbutés les uns sur les autres, et que la plupart périrent étouffés sous leurs chevaux.

Quelques heures après, rien n'était magnifique et horrible à la fois comme l'illumination du champ de bataille couvert de morts et de mourants. Les blessés faisaient entendre des plaintes et des gé-

missements, et on les voyait s'agiter de tous côtés à la lueur sinistre de l'incendie des trois villages où les divers combats avaient été livrés et où le feu de l'artillerie avait fait de si épouvantables ravages. Il y avait eu quarante mille coups de canon tirés par l'armée française.

Napoléon arriva à Lutzen à dix heures. Il travailla toute la nuit, dicta le bulletin de la bataille, et cet ordre du jour, si remarquable par son laconisme, qui devait être lu le lendemain à chacun des corps de la grande armée.

« Soldats! je suis content de vous! vous avez rempli mon attente.
« Vous avez suppléé à tout par votre dévouement et votre bravoure.
« Vous avez, dans la célèbre journée d'hier, vaincu et mis en dé-
« route les armées russes et prussiennes, commandées par l'Empe-
« reur Alexandre et le roi de Prusse en personne. Vous avez ajouté
« un nouveau lustre à la gloire de mes aigles. Vous avez prouvé
« tout ce dont vous étiez capables. La bataille de Lutzen sera mise
« au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna et de la Moskowa. Sol-
« dats! vous avez bien mérité de l'Europe civilisée : l'Allemagne
« vous rend des actions de grâce, la France s'enorgueillit d'avoir
« des enfants tels que vous; votre Empereur vous contemple! »

Nos jeunes soldats accueillirent cette proclamation par des trépignements de joie et des cris frénétiques de *Vive l'Empereur!*

Le lendemain 3 mai, à la pointe du jour, les troupes ayant déjà pris les armes, Napoléon remonta à cheval et commença l'inspection du champ de bataille, qui s'étendait sur une surface de deux lieues carrées. Plus des trois quarts de la perte de la journée avaient été supportés par l'armée prussienne. Jamais l'acharnement de la guerre n'avait été si loin; jamais aussi grande lutte n'avait soulevé d'aussi grands peuples. La Russie, la Prusse, et la France avaient été là plutôt comme nations que comme armées, et jamais les haines nationales n'avaient débordé avec tant de fureur. Ecrasés et tombant en masse, les Prussiens étaient morts dans leurs lignes, sans céder leur position ; et quand, sur la fin de la journée, le feu de la

terrible batterie commandée par Drouot eut mis leurs bataillons en lambeaux, et quand ils ne purent plus que mourir sans résultat, ils se retirèrent, ainsi que les Russes, en poussant un immense *hourra!* dernier soupir du colosse expirant.

En s'approchant de Kaya, l'Empereur remarqua que beaucoup de nos conscrits morts avaient encore leurs baïonnettes engagées dans le corps d'un ennemi. Il détourna la tête en disant :

« Je m'explique maintenant pourquoi il s'est fait si peu de prisonniers. »

Il ne passa devant aucun de ses soldats blessés sans en être salué du cri de Vive l'Empereur! Ceux mêmes qui avaient perdu un membre ou qui allaient mourir quelques moments après lui rendaient ce dernier hommage, et il répondait à leurs acclamations en se découvrant devant eux. Ayant aperçu un officier de la garde impériale russe qui respirait encore :

« Yvan, dit-il à son premier chirurgien, descendez de cheval et voyez si vous pouvez sauver cet homme : ce sera toujours une victime de moins. »

Plus loin il vit le cadavre d'un jeune Prussien, de la division des volontaires de Berlin, qui semblait encore tenir quelque chose serré contre son sein. Il s'approcha : c'était un lambeau de drapeau de sa nation. Ce jeune homme, en mourant, n'avait pas voulu l'abandonner. A cette vue, l'Empereur ne chercha pas à dissimuler ce qu'il éprouvait. On l'entendit murmurer : « Brave enfant! tu étais digne de naître Français. » Puis, s'adressant à ses officiers, il leur dit d'une voix pleine d'émotion :

« Vous le voyez, un soldat a pour son drapeau un sentiment qui tient de la tendresse : il est l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse... Qu'un de vous, messieurs, fasse rendre sur-le-champ les honneurs funèbres à ce brave jeune homme; je regrette de ne pas connaître son nom, j'écrirais à sa famille. Ne le séparez pas de son drapeau. Ce morceau de soie sera pour lui le plus glorieux linceul. »

A peine achevait-il ces mots, qu'une détonation se fit entendre ngt pas en arrière. On se précipite à l'endroit indiqué par un petit tourbillon de fumée qui se dissipe en l'air... C'était un conscrit qu'on venait d'amputer et qui avait voulu se faire sauter la cervelle. Le malheureux ne s'était pas tué sur le coup, mais il était horriblement défiguré. Napoléon s'approcha et lui dit doucement :

« Que signifie cet acte de désespoir? On allait t'emporter d'ici, te secourir; pourquoi as-tu voulu te tuer?

— Mon Empereur, répondit le jeune soldat d'une voix mourante, vous avez passé tout à l'heure près de moi sans me regarder; vous êtes allé parler là-bas à des Prussiens qui ne pouvaient vous comprendre. Je n'ai pas pu vous voir hier, parce que nous n'avons pas même eu le temps de nous retourner; aujourd'hui je ne voulais pas mourir sans que vous prissiez garde à moi. J'ai réussi, je suis content. Pardon, mon Empereur, de vous avoir dérangé.

Et le conscrit retomba.

Napoléon se jeta à bas de son cheval, se précipita sur le corps ruisselant de sang de cet infortuné, et chercha à le ranimer; mais cette fois il était mort tout à fait. Alors il entr'ouvrit ses vêtements, chercha dans ses poches avec l'espoir de découvrir un livret, un papier qui pût lui faire connaître son nom; il ne trouva rien. Seulement, le numéro des boutons de son habit lui apprit qu'il appartenait au 18e d'infanterie légère. C'était un régiment presque entièrement composé d'enfants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et qui s'était couvert de gloire la veille. L'Empereur remonta à cheval en essuyant ses yeux, donna des ordres pour faire achever l'enlèvement des blessés, et se dirigea vers les bivouacs du prince Eugène.

Tout en avançant, la tristesse que lui avait causée cette visite au champ de bataille se dissipa peu à peu, et lorsqu'il aperçut le vice-roi qui venait au-devant de lui, elle disparut entièrement. Il mit pied à terre, l'embrassa avec effusion, et, passant son bras sous le sien, ils se promenèrent tous deux devant les feux éteints qu'on

voyait encore jalonnés çà et là. Un brouillard si épais s'était abaissé sur la plaine qu'on ne distinguait rien à vingt pas de soi. Napoléon attendait que le temps se fût un peu éclairci pour examiner ce qui se passait autour de lui avant d'ordonner de nouvelles dispositions.

Dans cet intervalle, le général Charpentier se présente : l'Empereur l'accueille avec gracieuseté, fait l'éloge de la division qu'il commande, et le complimente en termes expressifs sur sa belle conduite de la veille.

« Sire, lui répond modestement le brave général, je n'ai fait que mon devoir.

— Oui, oui, je sais, général, reprend Napoléon en reculant d'un pas et en portant la main à son chapeau comme pour saluer; vous l'avez toujours fait ainsi. »

Charpentier, voyant les bonnes dispositions de l'Empereur à son égard, profita du moment pour lui demander le grade de général de brigade pour l'adjudant-commandant Bourmont, son chef d'état-major, qui s'était particulièrement distingué à la dernière attaque de Gorschein.

« Sire, ajouta Eugène, M. de Bourmont a fait partie de mon état-major pendant toute la campagne de Russie. J'ose vous affirmer qu'il s'est constamment bien conduit... Il n'a encore reçu aucune faveur de Votre Majesté. »

A ces mots, le front de l'Empereur se rembrunit; il y eut un moment de silence, après lequel il dit :

« Bourmont! votre Bourmont! Je ne sais..., mais on verra. » Puis il sembla réfléchir, et il reprit bientôt après : « Au fait, s'il s'est bien comporté, il doit être récompensé. Général Charpentier, faites-lui dire de venir me parler. »

On alla chercher M. de Bourmont, qui ne se fit pas attendre. Dès que Napoléon l'aperçut, il fit quelques pas au-devant de lui :

« Monsieur de Bourmont, lui dit-il, je vous fais général de brigade; désormais ne serez-vous pas de mes amis?

— Sire, depuis que j'ai l'honneur de servir Votre Majesté, je me

flatte qu'elle n'a rien eu à me reprocher : elle peut compter sur mon dévouement absolu.

— Maintenant, général, je ne saurais en douter : touchez là. » Et l'Empereur lui tendit la main. M. de Bourmont se précipita dessus et y posa ses lèvres. Alors Napoléon se retournant du côté de Labédoyère, premier aide de camp d'Eugène, qui était survenu pendant cet entretien : « Charles, lui dit-il en souriant, je te nomme colonel du 113e de ligne, est-tu content? » Comme Labédoyère faisait éclater sa joie : « C'est bon, c'est bon, lui dit Napoléon avec un geste amical, ce sera plus tard que tu me remercieras. »

Pour prouver sa reconnaissance à l'Empereur, Labédoyère se fit blesser trois jours après en emportant Kolditz à la tête de son nouveau régiment, et scella de son sang, deux ans après, la foi qu'il avait promise à Napoléon. Quant à M. de Bourmont... Mais nous allions oublier que nous ne devons parler que des événements du lendemain de Lutzen, et non de la veille de Waterloo.

Une semblable victoire, au début d'une campagne, devait avoir un effet moral prodigieux. Elle arrêta pour un temps la défection de nos alliés, et exalta le courage de nos jeunes bataillons, qui gagnèrent dès lors la fermeté et l'aplomb des plus vieilles troupes. En France, on chanta le *Te Deum* partout. Marie-Louise en fit chanter un à Notre-Dame, où elle se rendit en grand cortége, accompagnée de toute la cour impériale et des troupes de la garde que Napoléon avait laissées auprès d'elle.

Dans la matinée du 3 mai, l'armée française passa l'Elster sur tous les ponts qu'elle avait devant Leipsick, et le général Lauriston prit possession de cette ville. Le soir, l'Empereur établit son quartier-général à Pegau. Il se hâta d'envoyer deux habitants de ce bourg porter, par différentes routes, à la garnison de Torgau, la nouvelle de la bataille, et donna de sa cassette mille francs en or à chacun de ces messagers. Le 4, il marcha en avant avec les corps de Macdonald, de Marmont et sa garde. Le vice-roi ouvrait la marche.

Pendant ce temps, l'Empereur de Russie et le roi de Prusse

étaient à Dresde; mais, par une marche et des dispositions aussi promptes que savantes, Eugène, ayant battu trois jours de suite le général Miloradowitch à Seffersdorff, à Ertzdorff et à Limbach, ouvrit les portes de Dresde à Napoléon, qui marchait derrière lui, et le 8 mai au matin, à l'approche de notre avant-garde, les souverains alliés se décidèrent à abandonner cette capitale de la Saxe. A midi, le général Grundler, chef d'état-major du 11ᵉ corps, prit possession de la ville au nom de l'Empereur.

A cette nouvelle, Napoléon descendit dans la vallée de l'Elbe. Les riches coteaux de Dresde s'offrirent à ses regards, le printemps y avait déjà développé toute sa magnificence; mais sur le vaste amphithéâtre qui s'offrait devant lui, les baïonnettes Russes brillaient encore de toutes parts. De noires colonnes de fumée signalaient, à droite et à gauche, l'incendie des ponts de l'Elbe, et dans le lointain on entendait encore le canon qui grondait, tandis que dans la ville toutes les cloches des églises célébraient l'arrivée du nouveau vainqueur.

A quelque distance des barrières, Napoléon trouva une députation composée des notables de la ville; il ne voulut ni les voir ni les écouter, et passa outre. Il avait appris que quatre jours auparavant les habitants étaient allés en foule à la rencontre des souverains alliés, que des jeunes filles formant une double haie et portant des corbeilles remplies de fleurs les avaient semées sur le passage des monarques étrangers, enfin que le soir la ville avait été illuminée, et que sur de nombreux transparents cette devise : *Délivrez-nous de lui*, avait été tracée en caractères allégoriques. D'ailleurs, le départ du roi de Saxe pour la Bohême avait à ses yeux une gravité toute particulière; on lui avait persuadé qu'il existait entre ce prince et les souverains alliés des arrangements secrets. Accoutumé qu'il était depuis quelque temps à trouver partout la trahison, Napoléon crut trop facilement qu'il avait à venger des injures personnelles, à punir des griefs et à prévenir de nouveaux périls. Aussi, lorsque arrivé près du pont de l'Elbe, qui sépare la

ville vieille de la ville neuve, et quand il eut aperçu les membres du corps municipal de Dresde qui l'attendaient avec la harangue d'usage sur les lèvres et dans les mains le plat d'argent sur lequel étaient les clefs d'or de la ville, ses regards s'allumèrent, il poussa son cheval droit à eux, et il épargna à ces magistrats la honte de lui exprimer des vœux qu'ils avaient encore, depuis la journée de Lutzen, offerts à ses ennemis. Il leur dit d'une voix retentissante :

« Je ne vous connais plus!... Il n'y a plus de municipalité!... Votre souverain s'est vendu à mes ennemis!... Je le déclare félon et hors de ma protection. Il a cessé de régner. »

Et, s'emparant avec vivacité des clefs qu'on lui avait présentées à genoux, il les lança avec force dans l'Elbe, en s'écriant dans l'excès de son exaspération :

« Vous n'avez plus qu'un maître... Et c'est moi... »

C'en était trop pour le cœur d'un peuple accoutumé à l'adversité, mais non pas au mépris. Un murmure s'échappa de toute cette foule pressée qui l'entourait. Sans s'inquiéter de cette courageuse protestation, l'Empereur reprit d'une voix plus élevée :

« Vous mériteriez que je vous traitasse en pays conquis. Je sais ce que vous avez fait pendant que des rois coalisés contre la France occupaient votre ville. Je sais quelles insultes vous m'avez prodiguées. Vos maisons portent encore les débris de vos guirlandes. Je vois sur le pavé le reste des fleurs que vos jeunes filles ont semées sous les pas de mes ennemis. »

Ici Napoléon se tut, comme pour juger de l'effet de ses paroles foudroyantes. Voyant qu'elles avaient plongé ceux à qui elles s'adressaient dans la stupeur et l'abattement, il se calma; et, promenant ses regards plus doux sur la foule attentive et muette, il reprit avec une sorte de sensibilité et une inflexion de voix rassurante :

« Je devrais vous punir tous, et cependant je veux tout pardonner. Bénissez votre roi, car c'est lui qui sera votre sauveur; malgré ses torts envers la France et envers moi, je ne puis oublier l'ancienne amitié qui me lie à lui. Je veux croire qu'on l'a abusé, qu'on a sur-

pris sa religion et qu'il s'en justifiera. En attendant, je permets que vous nommiez une députation pour qu'elle aille le prier de vous rendre sa présence, et j'oublierai tout. Aussi bien, vous avez été assez punis, puisque vous venez d'être administrés par un Prussien obéissant à un Russe, et vous devez savoir à quoi vous en tenir sur les beaux sentiments des alliés. Je veillerai moi-même à ce que la guerre vous cause le moins de maux possible, et, pour vous donner un gage de ma clémence, c'est le général Durosnel, mon aide de camp, qui sera votre gouverneur. Votre roi lui-même le choisirait pour vous... Allez. »

A peine l'Empereur eut-il fini de parler, que la multitude fit éclater sa joie par des vivats et des bénédictions ; et si quelque chose avait pu encore exalter la reconnaissance de ce peuple, c'était la certitude que son roi allait lui être rendu. On sait que ce vénérable prince était adoré de ses sujets; aussi, lorsque Napoléon eut été entièrement désabusé sur son compte, employa-t-il tous les moyens pour prouver à son fidèle allié toute l'estime et toute l'amitié qu'il avait pour lui. Le retour du roi de Saxe à Dresde (le 12 mai suivant) fut un triomphe. L'Empereur envoya au-devant de lui son aide de camp, M. de Flahaut, et lui-même alla à sa rencontre. Toute la garde impériale, en haie, lui présenta les armes, depuis Pirna jusqu'à son palais. En l'abordant, l'Empereur se jeta dans ses bras et l'embrassa presque les larmes aux yeux, en lui disant avec effusion :

« Sire, mon frère, c'est aujourd'hui que je cueille le laurier de Lutzen. »

Tout le temps qu'il séjourna à Dresde, Napoléon s'étudia à témoigner au roi les attentions les plus délicates. Or, on sait que lorsqu'il le voulait, il avait les manières les plus séduisantes, jointes à l'adresse et à l'esprit qu'il savait mettre à ce *qu'il fallait bien faire*, pour nous servir d'une de ses locutions ; mais revenons au jour de son entrée à Dresde.

Ce ne fut pas sans peine que l'Empereur put se dérober aux actions

de grâce et aux démonstrations d'une foule ivre de joie. Il se disposait à entrer dans la ville neuve, lorsqu'il apprit que l'arrière-garde de Miloradowitch paraissait vouloir se maintenir à Neustadt, faubourg de la ville en deçà de l'Elbe. Il voulut reconnaître lui-même le fleuve, sortit par la porte de Preitznitz, mit pied à terre, et seul, avec le grand-écuyer et un page, se dirigea du côté où les Russes avaient établi leur pont de bateaux. Eugène vint rejoindre son beau-père, et ils descendirent ensemble sur le bord de la rivière, d'où l'on apercevait les postes ennemis sur la rive opposée. Une batterie lança quelques boulets, mais elle cessa bientôt après. C'eût été en effet une folie que de continuer de tirer sur deux hommes isolés; si cependant les Russes avaient pu deviner qu'un de ces deux hommes était Napoléon et l'autre le prince Eugène!...

Il était sept heures du soir quand Napoléon revint à Dresde. En traversant la ville, des milliers de têtes se montrèrent partout, depuis les soupiraux des caves jusqu'aux mansardes les plus élevées, et des milliers de bouches firent retentir les airs du cri sans fin de Vive Napoléon! Quant à lui, accablé de gloire et de fatigue, il arriva au logement qui lui avait été préparé dans le palais du roi. Là, tout en marchant à grands pas, ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur un double cadre appendu au-dessus d'un meuble, et qui renfermait les portraits de l'empereur de Russie et du roi de Prusse mis en regard. Aucun doute que ces peintures n'eussent été oubliées à cette place par suite de la précipitation avec laquelle l'appartement avait changé de maîtres. Quoi qu'il en soit, Napoléon les regarda un moment d'un œil de feu; puis, reprenant sa promenade, il se croisa les bras sur la poitrine en disant avec une étrange inflexion de voix :

« Qu'ils viennent me proposer des traités!... Ce n'est plus avec la plume que je les ratifierai maintenant, c'est avec l'épée!... »

UNE TRAVERSÉE.





e fut pendant son séjour à Passezino, au mois de septembre 1797, où fut convenu le traité signé plus tard à Campo-Formio, que le vainqueur de l'Italie, voyant approcher le terme de ses travaux en Europe, porta pour la première fois ses regards vers l'Orient. Pendant ses longues promenades du soir dans le parc magnifique de ce château, il se plaisait à parler des empires fameux qui ont couvert ce vieux sol de leurs débris, et dont le souvenir, après tant de siècles, vit encore dans la mémoire des hommes.

« Bah ! s'écria-t-il un jour, l'Europe n'est qu'une taupinière ! Il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cents millions d'hommes. C'est là seulement qu'on peut faire de grandes choses ! »

Nommé général en chef de l'expédition d'Orient le 12 avril 1798, Bonaparte mit une activité sans exemple à préparer ce qui devait assurer le succès de sa périlleuse entreprise. Plus il demandait, plus on lui accordait, tant les directeurs désiraient l'éloignement d'un rival si dangereux pour eux. En peu de temps, la flotte qui devait concourir à cette grande expédition réunit 72 bâtiments de guerre, 400 bâtiments de transport, montés par 10,000 gens de mer, et ayant à bord 36,000 hommes de troupes réglées. Cette escadre était commandée par l'amiral Brueys. Tout étant prêt, Bonaparte, accompagné de sa femme et de son secrétaire particulier, Bourrienne, partit de Paris le 4 mai 1798 pour Toulon, où il arriva le 9. Dix jours après, à la pointe du jour, l'*Orient* mettait à la voile.

Ce ne fut pas sans difficulté que l'escadre sortit de la rade. Plusieurs vaisseaux labourèrent le fond sans pourtant s'arrêter; mais l'*Orient*, qui portait cent vingt canons et tirait plus d'eau, pencha assez sensiblement pour donner de l'inquiétude aux nombreux spectateurs qui couvraient le rivage, et surtout à Mme Bonaparte, qui, du balcon de l'Intendance, suivait les mouvements du vaisseau amiral. Elle fut bientôt rassurée en voyant ce bâtiment entrer majestueusement en pleine mer aux acclamations de la foule, au bruit des fanfares et de l'artillerie des forts.

L'escadre longea les côtes de Provence jusque vers Gênes et rallia le convoi parti de cette ville; elle tourna ensuite vers le cap Corse et y fut rejointe par le convoi d'Ajaccio. Là, elle attendit inutilement plusieurs jours celui de Civita-Vecchia. Bonaparte attachait d'autant plus d'importance à l'arrivée de ce convoi, qu'il devait amener Desaix. L'amiral Brueys expédia à sa recherche la frégate l'*Artémise*, commandée par le capitaine Stangnelet, auquel il donna pour instructions précises de se borner à reconnaître ce convoi et de revenir en rendre compte immédiatement. Enfin, lassé d'attendre le retour de cette frégate, et craignant de rencontrer la flotte de Nelson, l'amiral se dirigea sur l'île de Malte.

L'ennui fut le plus grand mal dont la majeure partie des passagers eut à se défendre. Pendant les premiers jours on eut recours au jeu; mais comme ce jeu n'était rien moins que modéré, et que les ressources des joueurs n'étaient pas inépuisables, l'argent de tous se trouva bientôt réuni dans quelques poches pour n'en plus sortir; alors on se rejeta sur la lecture, et la bibliothèque que Bonaparte avait lui-même choisie fut d'une grande ressource. Arnault, qui en avait la clef, devint un homme fort important. En la lui confiant, Bonaparte lui avait donné pour instructions qu'il ne devait prêter des livres qu'aux personnes auxquelles il était permis d'entrer dans la chambre du Conseil, qui tenait lieu de salon de réunion aux individus qui faisaient partie du *gros état-major*, encore ne devaient-ils les lire que là, sans autrement se déplacer.

« Arnault, avait ajouté le général en chef, ne prêtez que des romans ; gardons pour nous les livres d'histoire. »

Les premiers jours, le bibliothécaire eut peu de demandes à satisfaire ; mais elles se multiplièrent dès que les joueurs malheureux, à l'exemple de celui de Regnard, s'avisèrent de chercher des consolations dans la philosophie. La collection des romans suffit à peine. Le temps du déjeuner au dîner était celui que ces messieurs consacraient à la lecture, couchés sur le divan qui régnait autour de la pièce. De temps à autre Bonaparte sortait de sa chambre et faisait le tour du salon, tirant gaiement l'oreille à l'un, ébouriffant les cheveux de l'autre, ce qu'il pouvait se permettre sans inconvénient, chacun ayant supprimé les crêpes et les toupets pour adopter la coiffure à la Titus ou les Caracalla.

Dans une de ces tournées, la fantaisie prit à Bonaparte de savoir ce que chacun lisait :

« Que tenez-vous là, Bessières?

— Un roman, général.

— Et toi, Eugène?

— Un roman, général.

— Et vous, Lavalette?

— Un roman, général.

— Un roman ! un roman ! répétait Bonaparte en levant les épaules. Et toi, Lannes, qu'est-ce que tu lis?

— Ma foi, général, quelque chose de fort ennuyeux, un petit bouquin intitulé *Émile*, par Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, auquel par parenthèse je ne comprends rien du tout ; mais c'est pour tâcher de m'endormir. »

Duroc lisait aussi un roman, ainsi que Berthier, qui avait demandé à Arnault quelque chose de bien sentimental, et s'était endormi sur les *Passions du jeune Werther*.

« Lectures de portières et de femmes de chambre que tout cela, reprit Bonaparte avec un ton d'humeur ; Arnault, ne donnez plus

que des livres d'histoire à ces messieurs; des hommes ne doivent pas lire autre chose.

— Alors, général, dit en souriant le bibliothécaire, pour qui garderai-je les romans? car il n'y a ici ni portières, ni femmes de chambre. »

Tant que Napoléon fut en mer, il se leva rarement avant dix heures du matin. L'*Orient* présentait presque l'image d'une colonie de deux mille habitants. C'était un admirable spectacle que cette innombrable réunion de bâtiments de toute grandeur, ville flottante au-dessus de laquelle les vaisseaux de haut-bord s'élevaient comme les églises de la capitale au-dessus de ses plus hautes maisons, et que l'*Orient*, comme une cathédrale, dominait de toute sa hauteur.

Chaque jour, Bonaparte invitait quelques personnes à dîner avec lui, sans compter l'amiral, l'état-major, les colonels et ceux qui formaient sa maison et qui mangeaient habituellement à sa table. Après le dîner, lorsque le temps le permettait, il montait sur la galerie, qui par son étendue formait une véritable promenade.

Une après-midi, le général en chef, qui s'était jeté tout habillé sur son lit, dit à Berthier :

« Faites-moi l'amitié d'aller chercher Arnault. » Celui-ci arriva. En le voyant entrer : « N'avez-vous rien à faire, monsieur le bibliothécaire? lui demanda-t-il.

— Non, général.

— Eh bien! ni moi non plus, ajouta Napoléon en cherchant à retenir un long bâillement. Si nous lisions quelque chose? cela nous occuperait.

— Que voulez-vous lire, général? de l'histoire, de la philosophie, de la littérature, de la politique, des voyages, de la poésie?

— Lisons de la poésie, aujourd'hui.

— Quel poëte, général? Homère vous conviendrait-il? c'est le père à tous.

— Je connais peu l'Odyssée : lisons l'Odyssée. »

Arnault va chercher l'Odyssée; et, comme il rentrait, Duroc, qui,

averti par la sonnette, était venu prendre les ordres de son général, reçut injonction de ne laisser entrer qui que ce fût et de ne revenir lui-même que quand il serait appelé.

« Par où commencerons-nous, général? dit Arnault lorsqu'ils furent seuls.

— Parbleu, par le commencement. Allez, je vous écoute. »

Voilà donc le bibliothécaire de l'armée d'Egypte lisant tout haut comme quoi les *poursuivants* de Pénélope mangeaient, en lui faisant leur cour, l'héritage du prudent Ulysse, le patrimoine du jeune Télémaque et son douaire à elle, égorgeant leurs bœufs, les écorchant, les dépeçant, les faisant rôtir ou bouillir, et s'en régalant, ainsi que de leur vin. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point cette naïve peinture des mœurs antiques égaya Bonaparte; mais tout à coup, interrompant son lecteur en se levant brusquement de son lit :

« Et vous me donnez cela pour du beau! lui dit-il. Eh bien! mon cher, sachez que ces héros-là ne sont que des maraudeurs, des polissons, des *fricoteurs!*... Si nos cuisiniers se conduisaient comme eux, en campagne, je les ferais fusiller tous, les uns après les autres! Voilà de singuliers rois, ma foi!... »

Arnault eut beau répéter qu'il ne fallait pas juger cette naïve peinture de mœurs d'après nos goûts modernes. Bonaparte l'interrompait toujours en répétant d'un ton goguenard :

« Et vous appelez cela du sublime, vous autres poëtes!... Quelle distance de votre Homère à mon Ossian! Tenez, ajouta-t-il après avoir donné un peu de calme à sa gaieté, moi, je vais vous lire un peu d'Ossian : vous jugerez de la différence. »

Et, prenant un petit exemplaire de ce poëte, coquettement relié en maroquin rouge et doré sur tranche, lequel était toujours sur une petite table près de son lit, de même qu'Homère sous le chevet d'Alexandre, le général en chef se mit à déclamer *Témora*, son poëme favori.

Il faut le dire : quoique Napoléon racontât très-bien de mémoire,

lorsqu'il lisait, il était loin de faire valoir son sujet. Par suite de son peu d'habitude à lire haut, la langue lui tournait souvent; quelquefois même, remplaçant un *t* par un *s*, et quelquefois aussi un *s* par un *t*, il faisait ce qu'on est convenu d'appeler des *liaisons dangereuses*. Estropiant ainsi les mots, ou mettant un mot à la place d'un autre, par l'effet naturel de sa précipitation et de l'emphase avec laquelle il débitait son texte, il prêtait un caractère moins épique que burlesque à son enthousiasme; et cependant il s'arrêtait après avoir lu deux ou trois strophes, en s'écriant :

« Hein! quelles pensées!... quels sentiments! voilà qui est bien autrement noble que les rabâchages de votre Odyssée! Voilà du véritable sublime, du grand et du sentimental tout à la fois. Mon Ossian est un poëte, tandis que votre Homère n'est qu'un radoteur.

— Homère, il est vrai, général, répondait froidement Arnault, radote quelquefois; Horace le lui reproche : cependant, si Horace ressuscitait, et jugeait Ossian, je doute fort qu'il partageât votre opinion sur ce barde.

— Horace, votre Horace n'était qu'un pamphlétaire, un abbé Geoffroy de son temps, jaloux, caustique, envieux, qui faisait de la critique à tel prix que ce fût!... Ne pas aimer Ossian!...

— Général, j'admire ses beautés; mais cela n'empêche pas qu'Homère soit le plus sublime de tous. »

Bonaparte, qui ne se tenait jamais pour battu, allait répliquer quand on ouvrit le porte : c'était Duroc.

« Qu'est-ce? dit Bonaparte en fronçant le sourcil; que voulez-vous? Je n'ai point appelé, je n'ai pas sonné.

— Général, comme l'escadre a mis en panne, le général Kléber a profité de la circonstance pour venir vous voir : il est là, dans la chambre du Conseil.

— Ne vous ai-je pas dit d'attendre, pour entrer, que je sonnasse? Ai-je sonné? Pourquoi vous permettre de déroger à mes ordres?

— J'ai cru, général...

— Vous avez mal cru, monsieur, rien ne vous autorisait à désobéir. Retirez-vous et ne revenez pas que je vous appelle. »

Duroc se retira tout déconcerté. Arnault ne l'était guère moins que lui. Quelques secondes de silence succédèrent à cette explosion. Enfin tout signe d'humeur ayant disparu :

« Général, se hasarda de dire doucement Arnault, il me semble que vous avez été bien sévère pour ce pauvre Duroc, il vous est si attaché!...

— N'est-il pas militaire? Ne sait-il pas ce que c'est qu'un ordre?

— La circonstance, comme il l'a dit, pouvait faire passer là-dessus ; le général Kléber peut avoir des choses importantes à vous apprendre, plus importantes sans doute que celles que j'avais l'honneur de vous dire il n'y a qu'un moment. Il ne peut pas revenir à volonté...

— Il n'appartient à personne de juger de l'importance des objets dont nous nous occupons. Eût-elle porté sur des matières très-graves, notre conversation n'en eût pas moins été interrompue.

— Mais, général, ne va-t-on pas, d'après votre sévérité, lui prêter une tout autre importance que celle qu'elle a? Le général Kléber peut s'imaginer que nous décidons ici du sort du monde, tandis que nous ne nous occupons que de questions assez innocentes, puisque je plaide pour Homère et vous pour Ossian. »

Cette réflexion ayant fait sourire Bonaparte, il se jeta à bas du lit et reçut Kléber.

Cependant, on approchait de Malte. La frégate qui éclairait la marche signala tout à coup des voiles au sud.

« Ce sont les Anglais! s'écria-t-on de toutes parts; ils se sont placés entre nous et Malte : il y aura bataille! »

Il y eut branle-bas. Toutes les cloisons qui partageaient le vaisseau furent enlevées, tous les bagages portés à fond de cale, et les postes distribués. Personne ne devait être inutile. Les militaires devaient se battre, les savants porter les gargousses.

Une bataille navale dirigée par Bonaparte eût dû avoir un carac-

tère tout particulier. Autant qu'on en pouvait juger par les propos qui volaient de bouche en bouche, abrégeant la canonnade, qui ne pouvait être que désavantageuse, on devait serrer l'ennemi le plus promptement et le plus près possible, et l'aborder. Les préparatifs étaient faits dans ce but.

Tout était prêt quand les signaux de l'escadre légère annoncèrent que la flotte en vue était celle que l'on attendait depuis si longtemps, ce convoi de Civita-Vecchia à la recherche duquel l'*Arthémise* avait été envoyée et par laquelle il était escorté. Cette nouvelle fut bientôt confirmée par le capitaine Stangnelet lui-même.

Ce capitaine, quelques jours après avoir quitté la flotte, ayant rencontré le convoi à peu de distance des bouches du Tibre, avait fait route avec lui; et, présumant avec raison que l'escadre s'était ennuyée de l'attendre, au lieu de se rendre à Maretimo il était allé droit à Malte, où, après avoir attendu l'*Orient*, il revenait à sa rencontre. Tel fut le résumé du rapport qu'il fit à l'amiral en présence du général en chef.

« Capitaine, cette marche n'est pas celle que je vous avais tracée, dit l'amiral: vous deviez nous rejoindre à la station de Maretimo, ou nous y attendre. Si vous l'aviez fait, la jonction serait opérée depuis quatre jours.

— Il est dur, monsieur l'amiral, quand on a fait pour le mieux, de s'entendre blâmer. Il me semble que le résultat de ma mission me donne droit à autre chose qu'à des reproches, et qu'il y a peu de justice dans la manière dont vous me traitez. J'en appelle au général en chef, au général Bonaparte lui-même. »

Confidents des inquiétudes que l'absence prolongée de l'*Arthémise* avait causées à Bonaparte, ceux qui étaient présents n'entendirent pas sans crainte le capitaine lui adresser cette interpellation. La figure de Bonaparte, jusqu'alors impassible, prit une expression formidable : de bleus qu'ils étaient dans le calme, ses yeux, devenus noirs, semblèrent lancer des étincelles :

« N'en appelez pas à moi, jeune homme, répondit-il à Stangnelet

avec un accent terrible : ne me demandez pas mon avis, je ne veux pas le donner! Quand je songe à la responsabilité que vous avez assumée en manquant à vos instructions; quand je songe à toutes les conséquences que pouvait entraîner le retard que vous avez apporté à la marche de la flotte, je ne puis que m'étonner de l'indulgence de M. l'amiral à votre égard. N'en appelez pas à l'avis du général en chef, vous dis-je, il ne pourrait s'empêcher de vous faire traîner devant un conseil de guerre pour cause de désobéissance! oui, jeune homme, de désobéissance formelle! et vous savez qu'il y va de la tête... Encore une fois, n'en appelez pas à moi! »

Foudroyé par ces mots, Stangnelet ne répliqua rien. L'amiral Brueys, un des meilleurs hommes qui fussent au monde, était atterré lui-même. Il fit sortir le capitaine, et, se réunissant à Berthier, à Junot, à Lavalette et à d'autres pour apaiser le général en chef, il parvint à assoupir l'affaire.

« Je ne voulais pas me mêler de cela, répétait Bonaparte; pourquoi m'a-t-il forcé à sortir de ma neutralité? »

Le même soir, et longtemps après son dîner, comme il prenait le frais sur la galerie en s'entrenant de la panique du matin, on entendit tout à coup un bruit sourd.

« Un homme à la mer! » s'écria-t-on.

Aussitôt on jette à l'eau les cages à poulet, les bouées de sauvetage, les chaloupes. Le temps était calme, mais la nuit était tellement obscure, qu'il était impossible de rien distinguer. Au bruit de la chute, un matelot provençal s'était élancé dans la mer. L'intérêt excité par le péril du premier s'accrut naturellement de tout celui qu'excita le péril du second. Penché, comme tous les assistants, sur le balcon de la galerie, le général en chef attendait avec anxiété le dénoûment de cette scène, lorsqu'une voix s'écria :

« Les voilà! ils sont sauvés! »

Et aussitôt on entrevit dans l'ombre le nageur qui poussait devant lui un corps d'une grosseur énorme; on applaudit en masse au courage, au dévouement et à l'adresse du Provençal. Or, qu'avait-

il sauvé?... La carcasse d'une vache que le cuisinier du vaisseau n'avait pas cru devoir faire manger à l'équipage, parce qu'elle était décédée le matin même de mort naturelle. Un rire général et inextinguible accueillit la découverte de cette méprise. Quand sa propre hilarité fut un peu calmée :

« Hé bien ! messieurs, dit Bonaparte, le trait n'en est pas moins digne de récompense; c'est pour sauver la vie à un homme que ce brave matelot a exposé la sienne ; il ne faut juger que de l'intention.» Et il lui remit quelques louis qui s'augmentèrent aussitôt des libéralités de tous les assistants. « Tu es bien heureux, lui dit le général en chef, que la flotte n'ait pas marché; s'il avait venté bon frais, comment te serais-tu tiré d'affaire ?

— Bagasse ! j'aurais nagé jusqu'à Malte.

— Soit; mais la flotte marchant toujours, aurais-tu pu la rejoindre ?

— Hé donc ! j'aurais nagé jusqu'en Egypte. »

Le lendemain 10 juin, à la pointe du jour, l'île de Malte fut signalée. Le général en chef fit demander au grand-maître de l'ordre la faculté de s'approvisionner d'eau dans les différents mouillages de son île : celui-ci refusa. Le soir même, la ville était cernée de toutes parts et le reste de l'île occupé. Le 13, à minuit, des chargés de pouvoirs du grand-maître vinrent à bord du vaisseau amiral demander une capitulation définitive, et le 15, l'armée française entrait dans une place la mieux fortifiée de l'Europe et qui avait résisté pendant deux ans à toutes les forces de l'Orient, commandées par l'invincible Dragut. Cinq jours avaient suffi à Bonaparte pour détruire la puissance des chevaliers de Malte.

Treize jours après, le soleil, qu'on appela depuis tant de fois le *Soleil de Bonaparte*, éclairait les minarets d'Alexandrie. La *Tour des Arabes*, sur laquelle fut arboré le premier drapeau tricolore, montra à l'armée le but de son voyage, l'Égypte, cette vieille terre des merveilles, où de si grandes choses allaient s'accomplir !

PÉRINETTE.



I



La bataille de Leipsick était perdue : une défection sans exemple dans l'histoire des nations avait, après trois jours d'un combat de géants, enlevé la victoire à l'armée française. Le général Poret de Morvan, qui avait vu tomber autour de lui ses meilleurs et ses plus braves officiers, soutenait la retraite à la tête des troisième et quatrième régiments de tirailleurs-grenadiers de la garde impériale. Placé à l'arrière-garde, il défendait pied à pied le terrain, afin de protéger les convois des blesssés, dont la marche était lente, et que menaçait l'ennemi. Cependant la situation devenait à chaque instant plus difficile et plus périlleuse ; une fusillade, engagée presque à bout portant, faisait d'affreux ravages dans les rangs des deux régiments de la garde, déjà si éclaircis par les combats précédents, et l'ennemi, sans qu'on pût l'empêcher, faisait filer des troupes sur les flancs de notre arrière-garde, qui bientôt se trouva enveloppée de tous côtés. Le général fit alors une charge désespérée ; armé d'un fusil arraché des mains d'un grenadier blessé mortellement, il s'élança à la tête de ses braves. La fusillade cessa alors sur ce point ; les baïonnettes se croisèrent, on se battit corps à corps, et, après des efforts inouïs, l'ennemi fut culbuté.

Au bout de quelques instants, l'ordre se rétablit, les carrés se reformèrent, et les convois furent en sûreté.

Les deux régiments allaient se remettre en marche, lorsque tout à coup un grenadier sortant des rangs s'approcha du général Poret de Morvan :

« Mon général, lui dit-il, tous les convois ne sont pas sauvés ; regardez, je vous en supplie, regardez à droite, sur la lisière du bois, à deux portées de fusil de nous environ. »

Les regards du général se dirigèrent vers le point indiqué par le grenadier.

« Je vois, dit-il, une petite charrette dont le cheval abattu a probablement été tué pendant l'action; mais il n'y a pas de blessés sur cette voiture.

— Non sans doute, répondit le grenadier ; mais à côté il y a une femme, et cette femme c'est Périnette, la vivandière du 3e. Elle compte sur nous, bien sûr, général, et si vous vouliez permettre seulement à quatre hommes de bonne volonté d'aller la débarrasser d'une escouade de Saxons qui l'empêche de rejoindre le régiment... »

Le général hésita, car le moindre retard pouvait compromettre le salut du corps qu'il commandait; mais, d'un autre côté, l'abandon de la vivandière pouvait produire un mauvais effet sur le moral du soldat. M. de Morvan prit un terme moyen.

« Eh bien ! soit, dit-il, au lieu de quatre hommes de bonne volonté, partez douze; mais ne perdez pas plus de dix minutes pour consommer votre expédition, dix minutes, pas davantage! »

Le grenadier et onze de ses camarades s'élancèrent aussitôt au pas de course ; dédaignant de répondre aux coups de fusil envoyés à leur adresse par les tirailleurs ennemis, ils arrivèrent en un clin d'œil auprès de la vivandière en culbutant à la baïonnette tout ce qui s'opposait à leur passage. Les limons de la voiture furent promptement débarrassés du cheval mort ; Périnette fut placée au milieu de ses provisions ; deux des grenadiers s'attelèrent aux brancards, deux autres poussèrent par derrière, et, le feu bien nourri des autres

aidant, l'équipage ainsi manœuvré arriva, à travers une grêle de balles, sur le front de l'arrière-garde.

Le grenadier alors qui avait provoqué cette petite expédition s'approchant de M. Poret de Morvan, la main au bonnet :

« Mon général, dit-il, quand on vient de contracter une dette que la reconnaissance de toute une vie ne peut acquitter, il faut au moins dire à son créancier qui l'on est. Je me nomme Louis Boudier, simple grenadier, 1re compagnie, 2e bataillon, 3e régiment ; Périnette est ma femme, ou à peu près, et à moins qu'un boulet ne nous coupe la respiration à l'un ou à l'autre, ou à tous les deux, nous tâcherons de vous prouver que nous sommes bons à autre chose qu'à ébrécher les coupe-choux de ces gredins de Saxons, qui font plus de bruit que de besogne. »

Cela dit, le grenadier alla reprendre son rang.

Périnette obtint aisément un cheval des convois pour suivre la retraite qui continuait. Bientôt l'armée rentra en France, et commença cette immortelle campagne dont les prodiges ne purent préserver Paris de l'invasion ; puis, après une année de deuil, arriva le 20 mars 1815, qui calma tant d'amers regrets, fit naître tant d'éphémères espérances.

II

Le général Poret de Morvan avait, un des premiers, repris son commandement dans l'armée impériale, et, le 18 juin, à la bataille de Waterloo, il était à la tête d'une brigade de vieux grenadiers.

Vers dix heures et demie, les chasseurs arrivèrent sur le plateau de Waterloo. Le général Friant est à leur tête ; le général de division Michel et le général de brigade Henrion le suivent. Le premier régiment est commandé par Cambronne ; le deuxième, aux ordres du général Poret de Morvan, reste en position sous le feu de l'ennemi. Cambronne se trouve assailli par le feu le plus meurtrier ;

le maréchal Ney, commandant cette vaillante colonne, est partout, mais bientôt les généraux Michel et Friant sont grièvement blessés; Cambronne tombe presque en même temps et est fait prisonnier; le désordre commence à se mettre dans les rangs, lorsque les grenadiers commandés par le général Poret de Morvan arrivent au pas de charge sous des feux croisés de boulets, de mitraille et de mousqueterie.

Le calme de ce général, l'attitude impassible de ses grenadiers, inspirent l'espoir et la confiance; l'ordre se rétablit; on se déploie.

Le combat devient plus terrible; la ligne anglaise est enfoncée, et le plateau auquel paraissait attaché le sort de la journée va rester aux braves commandés par le général Morvan, lorsqu'une seconde colonne anglaise et une masse formidable de cavalerie fondent sur eux et leur arrachent la victoire.

Cependant le général Poret de Morvan combat toujours; couvert de blessures, harassé, cerné de toutes parts, il parvient à faire une trouée avec les grenadiers qui lui restent; mais ses forces sont épuisées avec son sang; il ne peut aller plus loin, et tombe sur un monceau de cadavres.

« Retirez-vous, mes amis, dit-il à ses soldats d'une voix défaillante; pour moi j'ai rempli ma tâche.

— Halte à la tête! s'écrie en ce moment avec énergie un des grenadiers; comment, mille noms d'un nom, nous abandonnerions le général, qui n'a jamais abandonné personne, lui? »

Cette voix était celle de Louis Boudier, qui, le bras cassé par une balle et ne pouvant plus manœuvrer son fusil, s'en servait, depuis un quart d'heure, tour à tour comme d'une lance ou d'une massue.

Les paroles du grenadier furent néanmoins impuissantes à faire cesser le mouvement rétrograde; la retraite continuait, rapide et sans ordre.

Alors Boudier, mettant entre ses lèvres deux doigts de sa main droite, fit entendre un coup de sifflet tellement aigu et prolongé,



Perrinette la Vivandière.

qu'il résonna au loin, traversant en quelque sorte le bruit du canon et de la fusillade.

A ce coup de sifflet il en fit succéder un second, puis un troisième, et il se disposait à redoubler, lorsqu'à la faveur d'une éclaircie qui se fit au milieu de l'épais nuage de fumée dont le champ de bataille était couvert, il aperçut une femme qui, un drapeau d'une main, un pistolet de l'autre, un léger petit baril en sautoir, s'avançait leste et fringante, sans s'occuper des balles qui sifflaient à ses oreilles.

« Ici ! ici, Périnette ! cria le grenadier.

— C'est un peu tard, le baril est vide, répondit la vivandière.

— Il s'agit bien de ton baril et de ta cantine ! où est la carriole ? réponds vivement !

— Ne te fâche pas, vieux, la carriole est ici près, aux Quatre-Bras; mais on la mettrait sens dessus dessous qu'on ne trouverait pas de quoi rafraîchir une poule... Et j'aurais eu dix fois davantage, qu'il n'en resterait plus. Jour de Dieu, quelle frottée ! j'ai cru qu'il neigeait des boulets.

— Silence, Périnette ! Ne vois-tu donc pas là notre brave général ? Aide-moi à le charger sur ma bonne épaule, et marche toi-même en éclaireur. »

En un instant il fut fait ainsi qu'avait dit Boudier. Le lieu où ils se trouvaient était tellement encombré de cadavres d'hommes et de chevaux, de canons démontés, de caissons brisés, qu'ils purent marcher d'abord à couvert derrière cette espèce de rempart. Ils parvinrent ainsi à gagner le lieu où se trouvait la carriole de la vivandière, dans laquelle le général fut placé le plus commodément possible. Le grenadier s'assit sur le brancard, et Périnette enfourcha le cheval qui, stimulé par les coups de plat de sabre que la vivandière ne lui épargnait pas, arriva vers minuit à six lieues du champ de bataille.

« Quel désastre ! disait le général ; j'ai bien peur, mon pauvre

Boudier, de ne pouvoir jamais reconnaître le service que je viens de recevoir de toi.

— Ne vous inquiétez pas de ça, général ; la chose est faite, et je me suis donné ma récompense *à soi-même.*

— Comment cela, mon brave?

— Suffit; je m'entends! Vous êtes faible, la conversation n'est pas dans la consigne du moment, au contraire ; ainsi donc, je ne vous répondrai plus un seul mot. »

Il fallut bien que M. Poret de Morvan se contentât de ces excellentes raisons, car il ne put en obtenir d'autres.

Cependant l'armée commençait à se rallier; les ambulances s'organisaient; le général put être pansé, et Boudier parvint à se procurer un fourgon avec lequel il put être transporté jusqu'à Paris.

III

Plusieurs mois s'étaient écoulés ; la capitale de la France avait une seconde fois ouvert ses portes à l'étranger. Triste, mais résigné, le général Poret de Morvan vivait paisiblement à Paris, au milieu de sa famille, lorsqu'un matin il vit entrer chez lui l'ex-grenadier Boudier, qui, licencié avec l'armée de l'autre côté de la Loire, avait repris le costume civil.

« Eh bien! mon brave, lui dit M. de Morvan, n'avais-je pas raison de dire que je ne pourrais malheureusement pas te récompenser comme ton dévouement le méritait?

— Pardon, excuse, général, mais vous aviez tort ce jour-là, et aujourd'hui vous avez encore un tort plus grand.

— Très-bien! fit le général en souriant, et tu viens sans doute ici pour me mettre à la raison?

— Bien touché! Cette fois vous avez deviné d'emblée... C'est bon ; je sais bien que vous pouvez avoir votre idée; mais ça ne peut pas m'empêcher d'avoir la mienne, et avec un corps de rechange encore.

— Que diable viens-tu donc me conter, mon brave garçon ?

— Oh ! une bagatelle ; tenez, général, voici la chose en deux temps. Voyant que vous restiez tranquillement à Paris, je me suis dit : Faut croire que le général est contrarié de n'avoir pas passé l'arme à gauche, et qu'il veut se rattraper avec les messieurs qui ont déjà fait passer le goût du pain à Ney, à Brune, à Ramel, à Labédoyère. »

Le général fit un mouvement de douleur et d'impatience.

« Ah dame ! c'est comme ça, continua Boudier : ils feraient fusiller le Père éternel, s'ils pouvaient le pincer avec une cocarde tricolore à son serre-tête. Voilà l'idée qui me vint et que je communiquai à des camarades qui en parlèrent probablement à d'autres, si bien qu'hier je fus demandé chez le gouverneur de Paris, le comte Despinois, qui m'a fait sur votre compte des questions à n'en plus finir, et qui m'a renvoyé en me prévenant qu'on avait les yeux sur moi, et que je n'avais qu'à bien me tenir, si je ne voulais pas qu'on me mît quelques onces de plomb dans la tête : merci ! Pour lors, je me retirai en grognant dans mes moustaches, ça soulage toujours ; mais voilà qu'en ce moment j'entendis qu'il disait à une sorte de secrétaire qui venait de prononcer votre nom :

— C'est bon ! nous l'enverrons à Strasbourg, cela fera moins d'éclat !

— En conséquence, général, je viens vous prévenir que si vous n'êtes pas las de respirer le grand air sous la calotte des cieux, vous ferez bien de gagner au large immédiatement et vivement. »

Le général Poret de Morvan remercia le vieux soldat, mais fit peu de cas de l'avis qu'il venait d'en recevoir.

« Je ne suis porté sur aucune des listes de proscription, se disait-il, et il n'est pas probable que l'on s'occupe beaucoup de moi, qui ne m'occupe de personne. »

Son illusion fut de courte durée ; vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis la visite de Boudier, lorsqu'un colonel de l'état-major se présenta chez le général de la vieille garde, accompagné d'un maréchal-des-logis de gendarmerie et d'un commissaire

de police, et lui déclara qu'il était chargé de l'arrêter et de le conduire à l'Abbaye.

La famille du général, vivement alarmée, fit de nombreuses et inutiles démarches pour obtenir sa liberté : sa femme, avec des peines infinies, parvint enfin jusqu'au duc de Feltre, alors ministre du département de la guerre.

« Madame, lui dit cet homme, qui avait été le compagnon d'armes du général Poret de Morvan, et sans laisser à la malheureuse femme le temps d'articuler un seul mot, je ne sais ce qui vous amène, et je vous engage à mieux employer votre temps désormais. Votre mari est un conspirateur; il faut que justice se fasse. Le général Poret de Morvan sera conduit à Strasbourg, et il aura le sort de Ney et de Labédoyère. »

L'infortunée, en proie au désespoir, retourna à son hôtel; à peine y était-elle de retour, qu'un homme se présentant demanda à lui parler.

« Ne vous chagrinez pas, madame, lui dit-il; puisque ces brigands-là, comme disait l'adjudant-général Augros, veulent nous avaler tout crus, c'est le cas de nous mettre en travers.

— Que voulez-vous dire?

— Ah! c'est juste, vous ne me connaissez pas; c'est égal. Je me nomme Boudier, un grognard, un grenadier de la vieille : oh! le général me connaît, lui... Laissez bouillir le mouton, ma bonne chère dame, et faites en sorte que l'on vous permette d'accompagner votre mari. Vous passerez nécessairement, en allant à Strasbourg, à Sainte-Marie-aux-Mines; tâchez d'obtenir que le général et son escorte y restent la nuit. Il n'y a qu'une auberge un peu sortable, le Lion-d'Or; j'y serai, car je pars aujourd'hui même avec Périnette, pour vous préparer des logements; Périnette c'est ma femme, dévouée comme moi, corps et âme, au général. Je connais le pays; le général est bon nageur, et il y a longtemps que nous avons fait connaissance tous les deux avec le Rhin.

— Et vous le sauveriez...

— C'est bien comme cela que je l'entends, nom de nom d'un nom!

— Mais jamais il ne consentira à fuir.

— Eh bien! s'il est assez obstiné pour ne pas vouloir marcher, je l'emporterai... Ah! c'est comme si le notaire y avait passé. Surtout, madame, n'oubliez pas Sainte-Marie-aux-Mines, l'auberge du Lion-d'Or, et l'ex-grenadier Louis Boudier. »

Et, sans s'expliquer davantage, le vieux soldat disparut.

M[me] de Morvan n'était que bien médiocrement rassurée. A force de sollicitations, cependant, elle obtint la permission d'accompagner son mari dans son funeste voyage. Bientôt le général se mit en route sous la garde de quatre gendarmes commandés par un brigadier, ayant l'ordre de requérir au besoin la force armée et même la garde nationale sur leur passage.

Dès ce moment, M[me] Poret de Morvan fit plusieurs tentatives près de son mari pour l'engager à profiter des moyens d'évasion que pourraient faire naître les incidents du voyage; mais, ainsi qu'elle l'avait prévu, le général, repoussant avec indignation ces ouvertures, ne voulut pas entendre parler de fuite.

Enfin on arriva à Sainte-Marie-aux-Mines. M[me] de Morvan, en proie à la plus vive anxiété, obtint, sans beaucoup de peine, que l'on descendît à l'auberge du Lion-d'Or.

C'était un premier, mais bien faible succès, car le brigadier poussait d'ordinaire la précaution jusqu'à faire dresser son lit dans la chambre même du prisonnier.

Deux heures s'écoulent; les gendarmes, et le brigadier surtout, sont accablés de prévenances par une servante vive, accorte, enjouée. Stimulé par quelques verres d'un vieux vin du Rhin, le brigadier risque des compliments d'abord, puis des propos lestes, égrillards; la servante sourit et permet même quelques libertés. La nuit vient; l'intrigue marche au gré des désirs du brigadier : un rendez-vous est demandé; on le refuse de manière à laisser deviner que l'on consent. Le brigadier se dit à lui-même que cette aventure

ne peut avoir aucun résultat fâcheux, car la chambre de la gentille servante est porte à porte avec celle du général : une simple cloison les sépare l'une de l'autre.

A onze heures, le général dormait profondément; à minuit, le brigadier entrait dans la chambre voisine.

Mais le gendarme est gendarme partout et dans toutes les situations de la vie. Au moment où le brigadier venait de saisir la main que lui tendait la gentille chambrière pour le guider dans l'obscurité, il lui sembla entendre un bruit singulier dans la pièce qu'il venait de quitter.

La consigne avant tout, même avant l'amour, pensa le gendarme; et il se mit en devoir de retourner sur ses pas.

Mais il n'était plus temps : l'intrépide Périnette, car c'était elle, venait de fermer la porte à double tour, et elle en avait jeté la clef par la fenêtre.

« Ouvrez, je vous l'ordonne! dit le brigadier effrayé, je veux sortir à l'instant.

— Impossible, mon ancien, répondit Périnette; vous êtes ici chez moi, et j'ouvre la porte quand il me plaît...

— Ouvrez, vous dis-je, ou je brise la porte.

— Tu ne briseras rien, pékin, reprit avec fermeté la vivandière; si tu fais du bruit, tout le monde sera bientôt sur pied; on te trouvera ici, et nous verrons à qui tu feras accroire que je t'y ai fait venir de force. »

Le brigadier voulut s'élancer contre la porte : alors une lutte s'engagea; lutte terrible : forte, leste, hardie, Périnette, qui avait de plus l'avantage de connaître les êtres et de pouvoir profiter de l'obscurité, parvint à renverser son adversaire sur le lit où, à l'aide d'un oreiller, elle étouffa ses cris.

Pendant ce temps, une autre scène se passait dans la chambre voisine, où le général, réveillé en sursaut, s'était trouvé tête à tête avec Boudier.

« Hâtez-vous, général, disait ce dernier ; allons, vivement, il faut partir.

— Impossible, mon ami ; ma conscience ne me reproche rien ; je ne veux pas fuir mes juges.

— Mais ils vous assassineront !

— Tant pis pour eux.

— Mais nom de mille noms de nom ! je ne veux pas qu'ils vous assassinent, moi ! »

En disant ces mots, Boudier étend ses bras nerveux sur le lit, saisit draps et couvertures, roule le général dans le tout, le charge ainsi, en quelque sorte emmaillotté, sur ses épaules, et descend rapidement les escaliers en lui disant :

« Maintenant, si vous vous débattez, si vous criez et qu'on vous arrête, du moins vous ne serez pas fusillé tout seul. »

Ces paroles arrêtèrent un cri près d'échapper au général Poret de Morvan ; il comprit qu'en effet ce n'était plus de sa vie seulement qu'il s'agissait, mais aussi de celle de ce vieux brave qui se dévouait encore une fois pour le sauver.

En moins d'un quart d'heure, Boudier arriva au milieu de la campagne. Alors seulement il s'arrêta, déposa le général sur le gazon, et le pressa de se couvrir des habits dont il avait eu soin de se munir. M. de Morvan ne se sentit plus la force de résister : il s'habilla, et le lendemain, lui et son guide intrépide arrivèrent sur les bords du Rhin, qu'ils passèrent à la nage un peu au-dessus de Rhente.

IV

Deux ans après, le général Poret de Morvan rentra en France. Les premières ardeurs réactionnaires n'avaient pas tardé à se calmer, et il n'avait plus désormais rien à redouter : il voulut donc, en revenant d'Allemagne, passer à Sainte-Marie-aux-Mines, et visiter cette auberge du Lion-d'Or, où il avait été sauvé d'une ma-

nière si bizarre et si audacieuse. Quelle fut sa surprise, en y arrivant, d'y être reçu par Boudier et Périnette, qui en étaient devenus propriétaires !

« Général, lui dit l'ancien grenadier, permettez que je vous présente ma femme : nous sommes ici chez nous, et c'est à vous que nous devons tout cela ; car si vous n'aviez pas eu pitié de la vivandière à Leipsick, il y a longtemps qu'elle, sa carriole et le petit magot qu'elle contenait seraient bien loin.

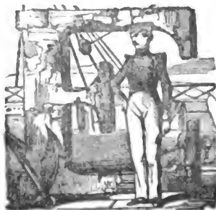
— Mes bons amis, répondit le général attendri, n'est-ce pas moi qui vous dois la vie, le bonheur et le repos de ma famille ? Pourrai-je jamais reconnaître tant d'abnégation, tant de dévouement ?... Pauvre Périnette ! quand je pense que ce brigadier pouvait vous tuer !

— Ah bah ! général, j'en avais vu bien d'autres ! » répondit en souriant l'ex-vivandière du 3e régiment de grenadiers.



UNE CHARGE DE DRAGONS.

I



douard de Bremont avait été un des plus brillants élèves de l'école de cavalerie de Saint-Germain. Fils unique du riche banquier Bremont et Ce de Paris, il avait obtenu son brevet de sous-lieutenant au mois de décembre 1813 ; mais avec ses lettres de service, le ministre de la guerre lui avait expédié l'ordre de rejoindre, dans les vingt-quatre heures, le 10e de dragons dans lequel il avait été incorporé. Ce fut à peine si

notre jeune homme, tout fier de son épaulette, eut le temps de venir embrasser son père et de se faire habiller au Palais-Royal, chez le fameux Walther, ce tailleur breveté des dragons de l'Impératrice, qui avait la rare qualité de confectionner les plus élégants uniformes en une journée; mais ce qui avait été le plus pénible pour Bremont, c'était de s'être vu forcé de prendre des bottes toutes faites chez Sakoski, ce bottier fashion de tous les beaux officiers de l'état-major. Enfin, quarante-huit heures après sa sortie de l'Ecole militaire, il avait quitté la capitale pour aller rejoindre son régiment, cantonné dans les environs de Langres. Or, il n'avait pas attendu longtemps l'occasion de prouver à ses dragons qu'il était digne de les commander. Quelques jours après son arrivée, il s'était trouvé en face de l'ennemi, et le duc de Trévise, qui l'avait vu à la tête de son peloton charger un escadron de hulans autrichiens, lui avait promis de demander pour lui la croix dans le premier rapport qu'il adresserait à l'Empereur.

Toutefois, Bremont n'était pas encore quitte envers son régiment; il avait payé sa bienvenue à l'ennemi, en lui sabrant quelques hommes avec vigueur; mais il n'avait pas payé sa bienvenue aux officiers ses camarades; les circonstances ne lui avaient pas permis de s'acquitter de ce tribut établi par l'usage. Toujours à cheval et le sabre à la main, Bremont ne pouvait que promettre, et se justifiait par la nécessité impérieuse d'un ajournement. Cependant ses jeunes camarades, qui comptaient peu sur l'avenir dans une lutte contre tant d'ennemis, commençaient à désespérer de voir se réaliser la promesse de Bremont, car il avait été question d'un déjeuner fabuleux, où le vin de Champagne devait être à discrétion; enfin d'un déjeuner digne de l'opulence proverbiale du père de l'amphitryon.

De son côté, Bremont ne se faisait pas faute de magnifiques assurances, pour calmer un peu l'impatience de MM. les officiers; il avait réglé d'avance la carte du repas qui, d'après le programme, devait être historique. Mais Napoléon, mais Blücher, mais Schwart-

zenberg, mais Platow et ses Cosaques ne laissaient pas un moment de trêve à nos troupes; le moyen de formuler le menu d'un tel déjeuner au milieu d'un bivouac ou d'un village incendié! On digère mal au bruit du canon ou de la fusillade.

Bremont crut un instant que le congrès de Châtillon lui permettrait enfin de tenir sa parole et d'offrir cette bienvenue dont l'ajournement forcé l'exposait incessamment aux plaisanteries de quelques lieutenants, et surtout aux sermons de son capitaine, vieux troupier qui tenait rigoureusement aux anciennes traditions, et qui ne plaisantait jamais sur le chapitre des bienséances de rigueur. Le capitaine adressait à Bremont de graves remontrances touchant l'observation des usages reçus dans le régiment, et se montrait même assez disposé à accepter un déjeuner sans façon, rien que pour ne pas déroger au principe. Mais Edouard avait promis beaucoup mieux que cela; son amour-propre de jeune homme repoussait la transaction offerte par son capitaine, il ne voulait point entendre parler d'un accommodement qui semblait laisser à ses camarades l'honneur d'un généreux sacrifice, et à lui le rôle d'un vantard.

Mon régiment faisait partie, comme vous savez, de la division de cavalerie du général Vernier, et combattit vaillamment à Champ-Aubert, puis à Montmirail. A cette dernière affaire, la cavalerie se couvrit de gloire. Bremont et ses dragons en eurent leur bonne part; mais les chevaux fatigués avaient besoin de repos, et on fut obligé de bivouaquer près du champ de bataille, malgré l'impatience de l'Empereur, qui brûlait d'atteindre Blücher en personne, dont il avait battu successivement l'arrière-garde et l'avant-garde. La correspondance de Paris pour le quartier-général le trouva donc à Montmirail, et là furent distribuées les lettres. Il y en avait une pour Bremont : elle était de son père, qui se plaignait d'abord du silence de son fils, comme si le jeune homme avait eu le temps de lui écrire, et qui ensuite le priait de l'informer de l'état dans lequel il trouverait sa propriété de Bremont située à un quart de

lieue de Montmirail, si par hasard le mouvement de l'armée le conduisait près de cette magnifique propriété. En outre, le banquier manifestait à son fils les plus vives inquiétudes pour son cher château, dont les embellissements et l'ameublement lui avaient coûté « les yeux de la tête », lui disait-il textuellement. Il plaignait surtout le sort de ses caves, où il y avait un assortiment complet des meilleurs vignobles de la Bourgogne et de la Champagne. « J'ai manqué de prévoyance, ajoutait le banquier, ou plutôt j'ai eu trop de confiance dans le génie de l'Empereur; il est maintenant trop tard pour essayer de faire transporter à Paris tous ces vins. Hélas! ces 4,000 bouteilles, que vont-elles devenir! »

Edouard (c'était le nom de baptême du jeune homme) sourit en lisant la lettre de son père :

« Je le reconnais bien là, dit-il en mettant la lettre dans sa poche : il tremble depuis les pieds jusqu'à la tête pour son vin et pour son château, qui pourrait bien trembler, lui, depuis la cave jusqu'au grenier. »

Déjà il avait oublié la missive paternelle, lorsqu'il fut abordé par son capitaine, qui, cette fois, ne lui parla plus du déjeuner futur, mais du détestable bivouac actuel où ils avaient à peine un peu de bois pour réchauffer leurs membres engourdis et sécher leurs manteaux mouillés par une pluie glaciale. Le capitaine était de fort mauvaise humeur, et sa philosophie semblait l'avoir abandonné, quand Édouard, qui avait semblé réfléchir un moment, l'interrompit tout à coup par cette brusque question :

« Mon capitaine, aimez-vous le vin de Champagne? »

Celui-ci regarda Edouard d'un air étonné.

« Belle demande! répondit-il; allons, mon cher Bremont, pas de mauvaises plaisanteries. Ne parlons pas de vin de Champagne quand nous n'avons seulement pas d'eau à boire.

— Mais je ne plaisante pas du tout, mon capitaine. Tenez, voyez-vous là-bas, à droite de la route, ce grand bâtiment dont les blanches murailles se dessinent même à travers le brouillard?

— Certainement, je les vois! c'est un château qui semble de fort belle apparence...; et après?

— Eh bien! c'est le château de mon père! »

Le capitaine porta le revers de la main droite à son casque, comme pour faire le salut militaire, en disant :

« Mes sincères compliments à vous, mon cher, ainsi qu'à votre respectable père; mais j'ai bien peur qu'il n'ait été déjà visité par les Cosaques de Sacken ou les hussards prussiens de Blücher. Ce serait fâcheux pour lui.

— Pour qui, mon capitaine, pour Blücker, ou pour le château?

— Pour le château et plus encore pour vous, répliqua le capitaine.

— Alors consolez-vous, mon capitaine, il ne l'a pas été..., et ce qui me le prouve, c'est que j'aperçois encore les volets et les persiennes des fenêtres; tandis que si les Cosaques ou les Prussiens avaient passé par là...

— C'est juste, mon cher; votre observation est celle d'un militaire expérimenté... Mais enfin, où voulez-vous en venir?

— Vous ne devinez pas qu'il faut que nous visitions nous-mêmes le château paternel de préférence aux autres?

— Admirable idée! s'écria le capitaine; d'ailleurs, il n'est qu'à deux portées de fusil d'ici; la visite sera bientôt faite.

— Mon père lui-même vient de m'écrire pour me demander des renseignements sur l'état de sa propriété et... de ses caves.

— Nous lui en donnerons, mon cher Bremont, nous lui en donnerons; allons! à cheval!...

— Un moment, mon capitaine! fit Edouard en se frappant le front comme inspiré d'une idée sublime, si nous demandions au colonel la permission d'y mener le régiment, il y serait un peu mieux qu'ici; il y a des écuries fort vastes, des greniers remplis de fourrages, et des caves... Oh! ce sont les caves!... Quand même, ce serait un déplacement sans importance, surtout si nous ne devons pas suivre l'Empereur.

— Diable! mon cher, vous avez là une idée véritablement ornée de pierres précieuses; mais je redoute les objections du colonel, et puis le général Vernier a quelquefois des scrupules.

— Le général! des scrupules! mais c'est le château de mon père; et s'il avait été compris dans nos cantonnements, mon père aurait-il le droit de se plaindre? Écoutez, capitaine, ce que je vous propose est tout à fait dans l'intérêt du château : placé sur une route militaire, où il est exposé à toutes les alternatives de la guerre, heureux si la première visite qu'il reçoit est celle des Français! Et combien mon père ne devra-t-il pas se féliciter, quand il saura que c'est moi, que c'est son fils adoré, car il m'adore, mon père, depuis la mort de ma pauvre mère surtout, qui ai fait les honneurs de Bremont à nos soldats, à mon régiment!... Grâce à moi et aux circonstances particulières de cette visite, toute de convenance, le château ne souffrira tout juste que ce qu'il aurait souffert pour éloigner d'autres visiteurs qui seraient peut-être moins scrupuleux, car enfin je serai là, moi! nous serons là, mon capitaine, pour régulariser les distributions à nos dragons, et pour que tout se passe dans l'ordre. Comprenez-vous maintenant? »

Le capitaine, enchanté des ouvertures qui lui étaient faites, et rassuré, d'ailleurs, par le langage et les raisonnements du lieutenant, serra la main à Édouard, en s'écriant :

« Oui, certes, je comprends!... c'est une manière économique de payer votre bienvenue...

— C'est mon père qui payera pour moi. Mon père ou moi, n'est-ce pas absolument la même chose? la politesse ne sortira pas de la famille.

— C'est ma foi vrai! » fit encore le capitaine.

Et voilà celui-ci qui court au bivouac du colonel, et le colonel qui court chez le général pour obtenir le changement de cantonnement de ses dragons, tandis qu'Édouard attend avec impatience la réponse de ces chefs, souvent trop capricieux.

Elle arrive enfin, cette réponse si désirée.

« La victoire est à nous, mon cher Bremont! s'écria le capitaine ; voici la permission du général par écrit ; nous allons aller au château de votre respectable père, pour y préparer les logements. »

Une heure après, le 10e de dragons, hommes et chevaux, s'installait dans le château de M. Bremont, et, chose extraordinaire! pas un ennemi ne s'y était encore présenté ; quelques éclaireurs prussiens avaient bien rôdé autour de ses murailles, attirés par les chants du coq, qui dénonçait une basse-cour complète; mais la rapidité des mouvements de l'Empereur l'avait pour ainsi dire assuré contre les Cosaques. Le château était resté intact pour les Français, qui y furent bien reçus, car ils y étaient conduits par le fils du propriétaire.

II

Édouard fit les honneurs de la propriété paternelle ainsi qu'il l'avait annoncé, avec une grâce et une générosité qui lui valurent d'unanimes éloges. Il ouvrit lui-même les caves, donna le premier, dans la basse-cour, le signal du massacre, et mit à la disposition des dragons toutes les cheminées du rez-de-chaussée et tout le bois nécessaire pour entretenir les broches. Seulement, il eut soin de faire mettre à l'ordre du jour ces mots essentiels, que le colonel approuva :

« Respect aux meubles, aux portes et aux fenêtres. »

Les dragons observèrent rigoureusement cette consigne, et pendant les deux jours que le régiment passa dans le château, il n'y eut pas une seule infraction à punir, pas un reproche à adresser. Ce fut chose vraiment miraculeuse que cet ordre dans le pillage, que cette retenue des dragons dans un château qu'on avait obligeamment livré à leur merci. Et, chose plus incroyable, quand le moment du départ fut venu, il restait encore beaucoup de bouteilles qui n'avaient point été vidées; ce qui parut chagriner Edouard, qui se plaignit gaiement à ses camarades que les choses n'avaient point

été aussi bien faites qu'elles auraient pu l'être. Aussi, un instant avant de monter à cheval, dit-il aux dragons :

« Mes amis, il ne faut rien laisser aux Cosaques, car ils peuvent revenir par ici malgré nous. Or, il est du devoir d'un bon Français d'anéantir tout ce qui pourrait leur être utile, à commencer par les vivres et les liquides. »

Et, en disant ces mots, il donna lui-même le signal de la destruction, en brisant une bouteille de vin de Champagne sur le pavé de la cour du château. Alors, dès qu'on eut fait sortir tous les chevaux, douze cents bouteilles, qui restaient encore, furent brisées de cette façon, et en un instant le pavé de la cour fut inondé de flots de vin et jonché de tessons de bouteilles cassées. Edouard sortit le dernier du château de son père, après avoir donné dix napoléons au concierge pour calmer un peu sa mauvaise humeur, et s'en alla rejoindre son escadron.

Edouard était heureux; il avait enfin payé sa bienvenue d'une façon tout à la fois princière et originale. Cela, joint à sa réputation de bravoure, le mit en grand crédit auprès des officiers supérieurs de son régiment; et même, pendant huit jours, il ne fut question, à l'état-major général du prince Berthier, que du savoir-vivre du sous-lieutenant du 10[e] de dragons.

Mais les événements se pressaient, les plaines de la Bourgogne et de la Champagne étaient sillonnées par les hordes étrangères et par les troupes françaises. Le château de M. Bremont père ne pouvait manquer d'attirer l'attention des Cosaques qui, tour à tour, accouraient frapper à ses portes, dans l'espoir d'y trouver une abondante curée; car rien, quant à l'apparence, n'annonçait la dévastation. Chaque détachement croyait avoir découvert une propriété vierge de pillage; mais quand le concierge ouvrait la grande porte de la cour, les débris de bouteilles dont elle était jonchée, débris au milieu desquels il n'eût point été prudent de s'aventurer, faisaient reculer les maraudeurs, qui allaient chercher ailleurs quelque habitation où ils n'eussent pas été prévenus. Le génie d'Edouard avait

donc assuré une inviolable sauvegarde à la propriété paternelle qui se trouva, par le fait, mieux défendue contre la rapine des Cosaques, que si elle eût été neutralisée par des protocoles diplomatiques.

III

Cependant l'entrée des alliés à Paris avait mis fin à cette guerre d'invasion. Napoléon avait abdiqué, et les officiers français échappés aux hasards des combats purent venir embrasser leurs familles. Edouard accourut comme les autres ; et, la poitrine décorée de l'insigne de la bravoure, il comptait sur le succès de l'agréable surprise qu'il allait causer à son père, qui n'était pas prévenu de son retour; mais celui-ci, loin de lui ouvrir les bras comme il s'y attendait, le repoussa avec ces mots cruels qui furent prononcés d'un ton terrible :

« Que me voulez-vous, monsieur? que venez-vous faire ici? n'êtes-vous pas satisfait de m'avoir ruiné? Allez! je ne vous connais plus! »

Edouard demeura interdit ; il ne savait à quoi attribuer un semblable accueil :

« Mon père, dit-il au banquier, ne suis-je donc plus votre fils? comment ai-je pu mériter une pareille réception?

— Rappelez-vous votre conduite à Montmirail, monsieur!

— Ma conduite à Montmirail! mon père? mais c'est elle qui m'a valu la décoration, et je croyais au contraire...

— Monsieur! interrompit le père exaspéré, je ne vous parle que de vos exploits dans ma propriété ; vous les avez oubliés sans doute? mais, moi, j'ai bonne mémoire... Allez! monsieur, les Cosaques se sont mieux conduits que vous et les dragons que vous y avez conduits complaisamment. Ceux-là au moins ne m'ont point ruiné. Allons! monsieur, faites-moi le plaisir de retourner à votre régiment, et de ne jamais remettre les pieds chez moi. »

Edouard ouvrait de grands yeux en entendant ces paroles :

« Quoi! n'est-ce que cela, mon père! s'écria-t-il presque joyeusement.

— Qu'est-ce à dire, n'est-ce que cela? s'écria à son tour le père arrivé à l'apogée de la colère ; prétendriez-vous vous moquer de votre père, et venir impudemment l'insulter dans sa maison?

— De grâce, mon père, calmez-vous et daignez m'entendre. Vous croyez donc que votre château n'existe plus, qu'il a été saccagé, démoli?

— En vaut-il guère mieux, monsieur, d'après le récit de Lebœuf, de mon honnête concierge, que vous avez essayé de séduire à prix d'argent ; car il m'a tout avoué : il a repoussé avec indignation votre or, et il s'est empressé de me donner des détails de votre expédition de Vandales.

— Eh bien! mon père, votre honnête M. Lebœuf n'est qu'un misérable et un menteur. Il vous a trompé doublement, en ce qu'il a parfaitement empoché les dix louis que je lui ai donnés, et que votre château est resté intact. Il n'y manque pas une porte, pas un volet, pas un meuble, pas une glace, pas même un rideau. En venant à Paris, pour vous voir, je l'ai visité du haut en bas. Il est toujours magnifique. Il n'y a plus de poules dans la basse-cour, c'est vrai ; il n'y a plus une seule bouteille de vin dans les caves, c'est encore exact; mais voilà les seuls dommages : sont-ils donc irréparables? Franchement, mon cher père, au lieu de reproches, ce seraient des remerciements que vous me devriez. J'ai sauvé votre propriété, en la livrant au pillage patriotique de nos dragons. Les Cosaques n'y auraient pas laissé pierre sur pierre ; tandis que, grâce à moi, vous en serez quitte pour quelques vieilles poules, quelques canards coriaces, et quelques bouteilles de vin, que les malheurs de la patrie eussent fait tourner à l'aigre, n'en doutez pas, mon père ; et si votre vin a été consommé, du moins ne l'a-t-il pas été par des Cosaques, mais bien par de braves soldats français qui ont bu à votre santé ; n'est-ce pas une compensation flatteuse? »

Le banquier ne trouva pas ces raisons assez concluantes; il avait été prévenu contre son fils par des rapports mensongers et n'admettait pas de circonstances atténuantes dans sa conduite. Edouard chercha encore à fléchir le courroux paternel; mais n'y pouvant parvenir, il prit alors une détermination dont le résultat devait être une complète justification.

« Adieu, mon père, lui dit-il; je vais chercher une pièce qui, je l'espère, me fera rentrer en grâce près de vous. »

Le banquier voulut le retenir, car, malgré sa colère, il était disposé à pardonner à un fils qu'il aimait tendrement et qui faisait son orgueil. Mais Edouard avait à cœur de prouver son innocence; et, ayant fait seller un de ses chevaux, il partit à franc étrier pour Montmirail.

Arrivé dans cette ville, occupée par une brigade de cavalerie légère russe, il entre dans le principal café, et rencontre trois ou quatre officiers qui, bien qu'étrangers, parlaient le français plus correctement que les naturels du pays. Il les aborde poliment et leur fait part de l'objet de sa mission, en les priant de vouloir bien l'accompagner au château de son père et de venir constater l'état des lieux, pour rédiger le certificat qu'il sollicite de leur complaisance. Ces officiers, gens d'esprit et d'humeur joyeuse, se prêtèrent volontiers à ce que Bremont exigeait d'eux. Ils partirent avec lui et arrivèrent bientôt au château, où ils jugèrent que le délit reproché à Edouard par son père n'était même pas une contravention filiale.

« Eh bien! messieurs, leur dit ce dernier, si je n'avais pas eu la précaution de conduire ici mon régiment et de faire main-basse sur les bouteilles et la volaille, qu'auraient fait vos cavaliers en arrivant les premiers?

— Ils eussent certainement fait pis, répondit celui des officiers qui paraissait le plus raisonnable. »

La réponse des autres ayant été unanime pour approuver la conduite d'Edouard, ils déclarèrent que l'ivresse de leurs soldats aurait produit le même résultat que dans les autres propriétés où ils

avaient trouvé du vin à boire, et que leurs efforts mêmes n'auraient pu empêcher le pillage général et la dévastation complète du château.

Édouard s'empressa de rédiger en forme cette attestation qu'il fit signer et parapher par chacun des officiers russes; puis, après leur avoir offert un dîner que ceux-ci acceptèrent, il reprit le chemin de la capitale où il arriva le lendemain.

M. Bremont allait se mettre à table pour déjeuner avec quelques amis, quand son fils entra dans la salle à manger. Il était haletant et couvert de poussière :

« Tenez, mon père! s'écria-t-il en jetant sur son assiette un papier plié ; lisez, et voyez si je suis si coupable que vous le pensez ! »

Le banquier, un peu surpris de cette apparition soudaine, prit le papier, le lut, puis se levant et sautant au cou de son fils :

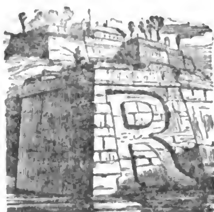
« Allons! mon ami, lui dit-il, après l'avoir embrassé tendrement, assieds-toi là, déjeune, et qu'il ne soit plus question de cela entre nous.»

Édouard mangea comme un comédien de province, but comme un chantre d'église, et, au dessert, le banquier, pour égayer les convives, lut à haute voix le certificat des quatre officiers russes. Cette pièce singulière eut un succès d'enthousiasme. Chacun voulut en avoir une copie, et le récit de l'aventure, répété à la bourse du jour, où le banquier était fort connu, parvint aux oreilles de l'empereur Alexandre, qui, lui aussi, voulut voir le fameux certificat délivré à l'officier de dragons par de sofficiers de son armée. Le czar en rit beaucoup; cependant il ordonna que les quatre officiers certificateurs garderaient les arrêts forcés chacun pendant quatre jours, pour mieux consacrer ce principe émis par Paul Ier, son illustre père : « qu'un Russe, quel qu'il soit, ne peut ni prendre d'engagement, ni signer de déclaration, sans préalablement en avoir obtenu l'agrément de son souverain. » Sans s'en douter Alexandre validait le certificat donné à Édouard, puisqu'il légalisait en quelque sorte la signature des quatre officiers de son armée.

LE 30 MARS 1814.



I



e 30 mars 1814, à cinq heures du matin, beaucoup d'habitants de Paris étaient à leur fenêtre, à demi vêtus et coiffés pour la plupart de pacifiques bonnets de coton. On eût été tenté de rire de quelques figures grotesques qui se faisaient remarquer au milieu des autres, si le grondement du canon, qui retentissait au loin dans la direction du canal de l'Ourcq, et la terreur répandue depuis la veille dans l'intérieur de quelques familles, n'avaient fait songer au grand événement qui se préparait et qui allait infailliblement décider du sort de l'Empire. Mais le bruit des tambours de la garde nationale, qui parcouraient la capitale en battant le rappel, mêlé à celui de la canonnade, qui devenait de plus en plus distinct, firent bientôt fermer toutes les fenêtres, d'autant plus que l'atmosphère était nébuleuse et très-froide.

Pendant ce temps, des groupes nombreux allaient et venaient dans les rues, dont les boutiques étaient fermées. On eût dit que cette foule empressée n'éprouvait encore d'autre sentiment qu'une vague curiosité. Aucune crainte ne se faisait remarquer sur le visage des gens du peuple : les grisettes circulaient çà et là comme à leur ordinaire, parlant haut et souriant à ceux qui les agaçaient. De petits pelotons de milice citoyenne se rendaient avec précipitation aux

lieux de leurs rassemblements habituels. La plupart des gardes nationaux avaient des pains ou de grosses brioches fixés au bout de leurs baïonnettes, et affectaient, devant les grisettes surtout, d'imiter les manières de nos vieux soldats, aux brioches près.

Depuis huit jours la capitale était sans nouvelles officielles de Napoléon; on savait cependant qu'il était dans les environs de Saint-Dizier; mais son absence et l'éloignement de l'armée avaient fait perdre à beaucoup de Parisiens l'espérance d'être secourus à temps. Le départ de l'Impératrice et du Roi de Rome avait mis le comble au découragement; enfin la fuite des ministres et des principaux chefs du gouvernement avait causé partout le désaccord et la confusion. Aussitôt que les riches eurent la certitude que les alliés marchaient sur Paris, ils ne songèrent qu'à capituler; mais les pauvres voulaient combattre, car ils avaient à conserver une gloire acquise au prix du sang de leurs enfants, et les ouvriers des faubourgs avaient demandé des armes, qu'on s'était bien gardé de leur donner.

Pendant ce temps, Napoléon livrait encore un combat aux environs de Saint-Dizier. Ce dernier triomphe devait hâter sa chute. Croyant avoir suffisamment imposé aux coalisés pour les rendre immobiles pendant quelque temps, il forme le projet de laisser à ses lieutenants le soin de couvrir Paris, et d'aller lui-même manœuvrer sur les derrières de l'armée de Schwartzemberg. Une dépêche interceptée dévoile aux généraux ennemis cette tentative audacieuse, et ils se hâtent de marcher sur la capitale, où les appellent les agents qu'ils y entretiennent. Déjà Napoléon n'est plus qu'à quelques marches, lorsqu'il apprend à Doulevant, le 29 mars, le danger dont Paris est menacé. Il ordonne aussitôt au général Dejean, son aide de camp, de partir à franc étrier pour aller annoncer son arrivée à Joseph Bonaparte. Cet officier est en outre porteur d'une lettre pour le frère de l'Empereur et du bulletin des derniers événements. En donnant ses instructions, Napoléon ajoute :

« Et surtout recommandez bien à mon frère qu'il fasse tout pour

empêcher que ma femme et mon enfant ne soient pris par les Cosaques! »

Puis il choisit parmi les chevaux de son écurie le meilleur coureur et se dirigea sur Troyes, où il arriva le 30, à cinq heures du matin, après avoir fait quinze lieues sans débrider. Ce jour-là, à la même heure, la bataille s'était engagée sous les murs de Paris.

Les jeunes soldats du duc de Trévise et du maréchal Marmont, avant d'abandonner la capitale aux étrangers, qui la cernaient déjà, avaient voulu tenter un dernier effort. Quelques milliers d'hommes, formant le noyau des dépôts restés à Paris, les élèves de l'École Polytechnique, formés en compagnies d'artillerie, le corps des sapeurs-pompiers, et cinq ou six mille braves Parisiens, fournis par la garde nationale, étaient sortis des barrières le matin avant le jour, pour prendre part au combat. Ils n'étaient pas en tout vingt mille, mais ils n'avaient pas désespéré de faire tête à l'ennemi. L'attaque avait commencé sur le bois de Romainville, par l'avant-garde du corps d'armée du prince Schwartzemberg. Le village de Pantin, pris et repris plusieurs fois, était resté au pouvoir des Français, et les alliés avaient été forcés de faire avancer leurs réserves. La résistance opiniâtre de nos troupes multipliait à tel point les obstacles qu'il était douteux que les ennemis pussent s'emparer dans cette journée des hauteurs qui dominent Paris.

Dès lors tout devenait problématique, car l'approche de Napoléon, et sa présence subite au milieu de ses troupes, toutes faibles qu'elles étaient, pouvaient en un moment changer la face des affaires ; mais à midi le plan d'attaque des coalisés se développa entièrement. Blücher, arrivé sur la droite, s'avança avec ses Prussiens à travers la plaine Saint-Denis et marcha sur Montmartre; à gauche les colonnes du prince de Wurtemberg se portèrent sur Charonne et Vincennes. Dès ce moment nos braves, enveloppés de toutes parts et resserrés davantage d'heure en heure, perdirent tout espoir et ne combattirent plus que pour mourir. Ce fut alors que le seul bataillon de la vieille garde, qui défendait Pantin, fut

forcé, après d'incroyables prodiges de valeur, d'abandonner cette position aux Russes, qui s'y établirent solidement une dernière fois. Cette poignée d'hommes battait en retraite, lorsqu'un de ces soldats, déjà atteint de deux mortelles blessures, tomba sur la chaussée et répondit à son capitaine, qui essayait de relever son courage, ces paroles sublimes :

« Ah! cette fois, ils sont trop! »

Alors le duc de Raguse fit connaître sa situation à Joseph, auquel l'Empereur avait confié le commandement en chef de l'armée parisienne. Celui-ci expédia sur-le-champ le billet suivant :

« Si M. le maréchal duc de Raguse et M. le maréchal duc de
« Trévise ne peuvent plus tenir, ils sont autorisés à entrer en pour-
« parlers avec le prince de Schwartzemberg et l'empereur de Rus-
« sie, qui sont devant eux.

« Joseph Bonaparte.

« Montmartre, le 30 mars 1814, à midi et demi.

« Ils se retireront sur la Loire avec leurs troupes. »

Le frère de l'Empereur ayant vu les flots de l'ennemi s'avancer jusqu'au pied de Montmartre, avait reconnu qu'on ne pouvait différer davantage de capituler. A midi et demi donc, c'est-à-dire immédiatement après avoir adressé à Marmont cette autorisation, il s'était dirigé sur le bois de Boulogne, en suivant l'avenue appelée *Chemin de la Révolte*, pour gagner la route de Versailles et rejoindre l'Impératrice à Rambouillet. A peine ce prince était-il parvenu à l'extrémité du bois de Boulogne que le général Dejean arrivait à Paris. Il se dirige sur Montmartre, que Joseph vient d'abandonner, court sur ses traces, le rejoint bientôt et lui remet la lettre de l'Empereur en même temps qu'il lui rend compte de sa mission. La lettre était ainsi conçue :

« Au roi Joseph.

« Conformément aux instructions verbales que je vous ai données

« avant mon départ, et à l'esprit de toutes mes lettres, dans lesquelles je vous ai dit que, quoi qu'il arrive, vous ne deviez pas « permettre que l'Impératrice et le Roi de Rome tombassent entre « les mains des coalisés, je vous préviens que j'ai manœuvré de façon « à ce que demain je sois à Paris avec ma garde. D'ici là, *tenez « ferme*. Mettez à l'abri le trésor et les munitions. *Ne quittez pas « mon fils*. Rappelez-vous que *je préférerais le savoir dans la Seine*, « plutôt qu'au pouvoir des ennemis de la France : le sort d'Astyanax prisonnier des Grecs m'a toujours paru le sort le plus « malheureux de l'histoire.

« Votre affectionné frère,

« NAPOLÉON. »

Joseph lut cette lettre sans que son visage trahît la moindre émotion. Puis il dit froidement au général Dejean, en continuant sa marche :

« Il est trop tard ! J'ai donné des ordres à Marmont pour traiter avec l'ennemi...

— Cependant, Sire..., essaya d'objecter le général.

— Il pourrait me vouloir en otage, se hâta d'ajouter Joseph, en pressant le pas de son cheval. Je ne veux pas m'exposer à cela. »

L'aide de camp de l'Empereur engage l'ex-roi d'Espagne à retourner sur ses pas, il le presse, le supplie...; le frère de Napoléon n'y veut pas consentir.

« Général, lui dit-il, après l'avoir laissé parler, vous avez accompli votre mission auprès de moi, allez au-devant de l'Empereur, et rapportez-lui ce que j'ai dit et ce que vous avez vu. »

Mais le général Dejean est un de ces militaires pour qui l'honneur est plus que la vie. Il ne peut comprendre la fuite de Joseph; son âme généreuse s'indigne de tant de faiblesse.

« Oui, Sire, répond-il avec une respectueuse dignité, je rapporterai fidèlement à l'Empereur les paroles de Votre Majesté; mais il ne voudra pas ajouter foi à ce que j'ai vu. »

Et saluant le prince, il pique des deux, traverse Paris, arrive au camp du duc de Trévise vers les trois heures et demie, et raconte au maréchal ce qui se passe.

Celui-ci écrit aussitôt à M. de Schwartzemberg :

« Prince, des négociations viennent d'être entamées. Épargnons « l'effusion du sang. Je me crois suffisamment autorisé à vous pro- « poser une suspension d'armes de vingt-quatre heures, pendant la- « quelle nous pourrons traiter, afin d'épargner à la ville de Paris, « *où nous sommes résolus de nous défendre jusqu'à la dernière ex-* « *trémité,* les horreurs d'un siége. »

Le capitaine Lacourt, aide de camp du maréchal, est chargé de porter sur-le-champ cette dépêche au quartier-général autrichien.

Sur ces entrefaites, Marmont s'était mis en communication avec l'ennemi. Ses parlementaires, d'abord accueillis à coups de fusil sur la route de Belleville, avaient été mieux reçus du côté de La Villette. Admis enfin en présence des chefs de l'armée coalisée, ils avaient annoncé que les deux maréchaux commandant les forces françaises étaient autorisés à traiter ; ils avaient demandé une suspension d'armes, et elle leur avait été accordée. Mais aussi, pendant le temps qui s'était écoulé en pourparlers, l'ennemi s'était emparé des hauteurs du Père-Lachaise ; au centre, il avait pénétré dans Belleville et Ménilmontant. Il s'était établi ensuite sur la butte Saint-Chaumont qui domine tout Paris; Blücher était maître de la barrière Saint-Denis; enfin, Montmartre venait d'être occupé. Toutefois, le maréchal Moncey essayait encore d'arrêter l'ennemi aux Batignolles. Il voulait que les gardes nationaux se jetassent dans les maisons et fissent feu par les fenêtres. Quelques-uns d'eux, vieux soldats de la République, s'étaient opposés à cette mesure et voulaient rester en plaine :

« Pourquoi nous cacher? dirent-ils, ces voleurs de Cosaques croiraient que nous avons peur. »

Et ils avaient continué de se battre à découvert. Le vieux maréchal souriait à leur imprudence et les laissait faire.

On se retire sur la barrière Clichy; bientôt des détachements isolés sont refoulés de ce côté dans le plus grand désordre. L'encombrement sur ce point commence à donner de l'inquiétude, et une grande agitation se fait remarquer dans la foule. Mais le vieux maréchal multiplie les moyens de résistance; jeune d'esprit et de courage, il adresse ces paroles aux gardes nationaux qui l'entourent et le pressent :

« Puisque nous avons si bien commencé, pourquoi ne finirions-nous pas de même? C'est ici notre dernier retranchement. Faisons encore un effort, l'honneur et la patrie nous le commandent. »

Le maréchal savait bien que de telles paroles iraient droit au cœur des braves citoyens auxquels il s'adressait. Mais les coalisés avaient amené de l'artillerie, et les barricades de la barrière furent emportées par les boulets. Déjà les obus roulaient dans la rue de Clichy, lorsqu'un parlementaire arriva annoncer l'armistice. Il était cinq heures du soir; le feu avait cessé partout.

Tandis que le sang coulait sous les murs de Paris, et principalement à la barrière de Clichy, le boulevard des Italiens n'avait pas cessé d'être couvert d'une foule de promeneurs qui paraissaient ignorer ce qui se passait si près d'eux, lorsque tout à coup, sur les quatre heures, un cri général de *sauve qui peut!* se fait entendre depuis la porte Saint-Martin jusqu'à la rue de la Paix. On s'enfuit, on se jette les uns sur les autres, comme au temps plus récent de nos émeutes populaires : les flots des fuyards épouvantés s'étendent jusque par delà le Palais-Royal.

On a cherché longtemps la cause de cette panique, sans qu'on ait jamais pu la découvrir. Suivant les uns, deux Cosaques qui s'étaient précipités dans Paris par la barrière Saint-Martin, et qui avaient galopé jusqu'au boulevard, où ils avaient été tués, avaient occasionné ce désordre. Suivant les autres, il était dû à un lancier polonais qui, ayant bu de façon à justifier complétement le proverbe, avait descendu le faubourg Montmartre à triple galop, en criant à tue-tête : « Vive l'Empereur! voici les Cosaques! »

Le soir, les ducs de Trévise et de Raguse se réunirent à la barrière de La Villette. Ils entrèrent dans un mauvais cabaret tenu par un nommé Touron, où ils avaient été devancés par MM. de Nesselrode et le comte Orlorff. Là, furent rédigés les principaux articles de la capitulation de Paris, qui fut signée par ces deux représentants des empereurs d'Autriche et de Russie, et par les colonels Fabvier et Saint-Denys, le premier appartenant au corps de l'état-major général; le second, premier aide de camp de Marmont; et, quelques jours après, tout le monde put voir sur la devanture du cabaret où le sort de la France avait été décidé, cette inscription écrite en grosses lettres blanches sur un fond rouge :

AU BOEUF A LA MODE.

Ici, le 30 mars 1814, d'auguste mémoire,

Par le secours de nos amis les alliés,

La divine Providence rendit à la France un père.

TOURON, MARCHAND DE VINS TRAITEUR.

Elle ne fut effacée qu'un an après, lors du retour de Napoléon, au 20 mars 1815 ; mais la maison existe encore, seulement elle a changé de maître et de destination : c'est aujourd'hui un hôpital pour les animaux malades.

II

Napoléon, arrivé à Troyes, ne prit que deux heures de repos et se mit en route aussitôt. Selon son habitude, il n'avait mis aucun de ceux qui voyageaient si rapidement dans la confidence du lieu sur lequel il se dirigeait. A Sens, il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour avaler un bouillon. A chaque relais, il demandait avec empressement des nouvelles de l'Impératrice et du Roi de Rome, et

apprenait successivement en changeant de chevaux, que sa femme et son fils avaient quitté Paris, que l'ennemi était aux portes de la capitale et qu'on se battait. Alors il pressait lui-même les postillons, leur distribuait de l'or; les roues brûlaient le pavé. Jamais Napoléon n'avait calculé plus impatiemment les distances. Enfin, vers minuit, il n'est plus qu'à quelques lieues de Paris. En relayant à Fromenteau, non loin des fontaines de Juvisy, l'anxiété qu'il éprouve est arrivée au dernier degré.

« Avant une heure, dit-il en frappant sur le genou de Berthier, qui n'a cessé de ronger ses ongles pendant la route, nous serons à la tête des défenseurs de la capitale. »

Au même instant arrive une estafette, qui demande à grands cris si on sait où est l'Empereur? Sur un signe, cet homme s'approche de sa voiture.

« Qui êtes-vous, et qui vous envoie vers moi? lui demande Napoléon avec vivacité.

— Sire, je suis un des courriers particuliers de M. le comte de Lavalette, qui m'a chargé de remettre cette lettre à Votre Majesté, n'importe le lieu et l'heure où je la rencontrerais.

— Donnez donc.

Le courrier cherche dans ses poches et ne retrouve pas sa lettre; il se tâte, se trouble, balbutie quelques mots. Cependant l'Empereur tient toujours le bras tendu vers lui. Ne pouvant maîtriser un mouvement de colère et d'impatience, il laisse échapper ces mots :

« Le misérable l'a perdue! »

Et ses lèvres crispées devinrent blanches.

Enfin, le pauvre courrier retrouve sa missive dans l'une de ses bottes; elle avait glissé de sa ceinture où il l'avait placée en partant. Napoléon la lui arrache des mains, l'ouvre avec précipitation... M. de Lavallette lui annonce que la capitulation de Paris a été signée ce même jour à onze heures du soir. que les alliés doi-



Le 30 mars 1814.

vent faire leur entrée dans la capitale le lendemain à midi, et termine en disant que *tout était consommé*.

« Faute d'une heure! s'écrie l'Empereur avec un accent indéfinissable. Allons, messieurs, il nous faut mettre pied à terre ici. Oh! oh! tout n'est pas encore consommé, comme on veut bien le dire! » répète-t-il en descendant de voiture.

Il entre, suivi de ses officiers, dans la maison de poste, se fait apporter la carte sur laquelle il a coutume de marquer les différentes positions de ses troupes et celles occupées par les ennemis, au moyen de petites épingles dont les têtes sont enduites de cire de diverses couleurs; mais bientôt il est forcé de renoncer à cette froide occupation de stratégie, dévoré qu'il est par l'inquiétude et l'impatience de savoir ce qui se passe en ce moment à Paris. Il sort de la maison de poste pour prendre l'air, car il répète à chaque instant que *sa tête est brûlante*, et il se promène à pas lents sur le bas côté de la grande route qui mène à Paris; les bras croisés sur sa poitrine et la tête baissée, il semble se livrer aux plus sombres réflexions. Ses officiers le suivent silencieusement. A peine y a-t-il dix minutes qu'il marche ainsi, que le général Belliard paraît à la tête d'une des colonnes d'artillerie qui viennent de quitter la capitale. Napoléon le reconnaît et l'appelle par son nom. A sa vue, le général saute à bas de son cheval, et bientôt la conversation la plus animée s'engage entre eux. Belliard raconte à l'Empereur les détails de la bataille. Dès que Bertrand, Caulincourt et Berthier avaient vu Napoléon s'entretenir avec le général, ils s'étaient tenus à l'écart; l'Empereur les rappelle bientôt.

« Eh bien! messieurs, leur dit-il, d'après ce que j'apprends, il nous faut aller à Paris tout de suite : partons. »

Et prenant le bras de Belliard, il hâte le pas pour rejoindre les voitures qui sont restées attelées devant la maison de poste.

« Sire, lui disait ce général chemin faisant, je puis certifier à Votre Majesté qu'à l'heure qu'il est il ne doit plus y avoir de troupes dans la capitale.

— N'importe! j'y trouverai la garde nationale; ma garde m'y rejoindra demain, et avec elle j'aurai bientôt rétabli les affaires; vous allez me suivre avec votre artillerie.

— Mais, Sire, il y a autour de Paris plus de cent trente mille hommes.

— Monsieur le général, reprit Napoléon avec un geste sublime et un regard superbe, ma garde saura bien se faire jour à travers ces gens-là. Ne la connaissez-vous pas comme moi?

— Sire, Votre Majesté s'expose à se faire prendre... »

A ces mots l'Empereur s'arrête, et saisissant le bras de Belliard qu'il presse avec énergie :

« Moi?... prisonnier d'un Russe ou d'un Prussien? Moi! s'écria-t-il d'un ton de dédain, jamais! entendez-vous, Belliard! Puis il ajouta avec douceur : Vous ne songez pas à ce que vous dites. Je sais le moyen d'échapper à une telle infamie, croyez-le bien. Vous allez venir avec moi, n'est-ce pas?

— Sire, je ne le puis; je suis sorti de Paris avec mes troupes; il y a une convention signée; je n'y puis rentrer, ni moi ni mes troupes. »

Après de nouvelles instances de Napoléon pour marcher en avant et de nouvelles représentations de Belliard, auquel s'étaient joints Berthier et Caulincourt pour le dissuader de son projet, l'Empereur dit d'un ton de résolution et de mépris tout à la fois :

« Allons, je vois bien que tout le monde a perdu la tête. Joseph est... un *imbécile* et Clarck un traître; car je commence à croire ce que me disait Savary l'année dernière, à pareille époque, en me parlant de M. le ministre de la guerre. »

En ce moment, l'avant-garde de la colonne d'infanterie du maréchal Mortier parut sur la route; Napoléon demanda impérieusement au duc de Vicence de faire avancer sa voiture, et il continua de marcher la tête appuyée dans ses deux mains, en laissant échapper de temps en temps quelques exclamations sur ce qu'il appelait la bêtise de son frère et la trahison de son ministre de la guerre.

Le prince de Neufchâtel voyant que l'Empereur ne prenait aucun parti et que le temps s'écoulait, car le jour commençait à poindre, le pressa d'envoyer à Paris M. de Caulincourt pour traiter avec les coalisés.

« Sire, lui dit-il, rien n'est désespéré. Il n'y a encore de signé qu'une convention ; M. le duc de Vicence... »

Ici le major-général fut interrompu par le duc de Vicence lui-même, qui se hâta de s'adresser à l'Empereur en lui disant :

« Sire, je pense que l'envoi de M. le prince de Neufchâtel serait préférable ; lié comme il l'est avec M. de Schwartzemberg, il sera plus à même de servir Votre Majesté auprès des souverains alliés, et imposera plus que moi aux habitants de la capitale, qui savent la haute position qu'il occupe auprès de votre auguste personne. »

Napoléon resta quelque temps sans répondre ; puis enfin, paraissant faire un effort sur lui-même, il dit à M. de Caulincourt :

« Monsieur le duc, Berthier a raison. Partez à l'instant, et voyez l'empereur Alexandre ; peut-être m'est-il encore possible d'intervenir. Je vous donne carte blanche. Allez, Caulincourt, et songez cette fois que l'honneur et la dignité de la France sont entre vos mains. »

Napoléon remonta dans sa voiture, et tous ceux qui l'avaient rejoint prirent la route de Fontainebleau. A six heures du matin il entrait dans la cour du Cheval-Blanc. Il ne voulut pas qu'on lui ouvrît les grands appartements du château, et campa plutôt qu'il ne logea dans un petit appartement qu'il affectionnait particulièrement ; c'est celui qui est situé au premier étage et qui longe la galerie dite de François Ier, le même où la reine Christine de Suède avait fait assassiner Monaldeschi. Il traversa cette galerie à pas précipités en disant à la cantonade d'un ton de brusquerie qu'on n'avait jamais remarqué en lui :

« Je n'ai besoin de personne. Qu'on me laisse. »

Comme l'huissier qui l'avait précédé éprouvait quelques difficultés à ouvrir la porte du cabinet :

« Dépêchez-vous donc, monsieur », dit-il encore avec un geste d'humeur et en frappant du pied.

Puis, appuyant ses deux poings fermés sur son front, il ajouta plus bas et d'une voix concentrée :

« Après tant de sang répandu, après tant de grandes actions, tant de triomphes, de travaux et de persévérance, voilà donc où viennent aboutir les choses humaines ! »

III

C'était au commencement du mois d'avril 1814.

Dans une des rues sombres et étroites du faubourg de Fontainebleau, au premier étage d'une petite maison dont la façade était peinte en rouge et conservait encore quelques lettres mal effacées de sa vieille enseigne : *A la Bonne-Foi*, qui devait être celle d'un cabaret, un homme de quarante à quarante-cinq ans environ, au visage basané, et sur lequel une blessure avait tracé un profond sillon, était debout devant une table, occupé à nettoyer un fusil de munition. De temps en temps cet homme interrompait son travail pour entr'ouvrir la fenêtre, qui ne laissait parvenir qu'une clarté douteuse dans l'intérieur de la chambre dont les murs étaient nus, et regarder ce qui se passait au dehors; puis il se mettait à l'ouvrage en murmurant des paroles qui semblaient témoigner d'une vive impatience et d'une extrême anxiété. Mais quand le bruit lointain du tambour venait à retentir à ses oreilles, quand le vent lui apportait les sons affaiblis d'une fanfare de cavalerie, alors il s'élançait hors de la chambre, se précipitant dans la rue, et courait aux grilles du château examiner les scènes dont il était chaque jour le théâtre ; ou bien il interrogeait les soldats qu'il rencontrait, pour tâcher d'apprendre ce qu'il lui importait de connaître; puis, enfin, quand sa curiosité était satisfaite, il s'éloignait en disant à part lui, avec un

gros soupir : «Il est encore là !» et reprenait lentement le chemin de sa demeure.

Quel était cet homme? Personne ne le connaissait. Il habitait Fontainebleau depuis quelques jours seulement; arrivé dans cette résidence impériale presque en même temps que l'Empereur y était venu lui-même, il avait pris un logement dans un des endroits les plus retirés de la ville, et ne sortait guère que le soir, à moins que quelque mouvement extraordinaire ne se manifestât du côté du château : habitant seul cette maison presque isolée, il savait échapper ainsi aux investigations d'une curiosité qu'il semblait craindre.

Et cependant le logis de cet homme mystérieux recevait de nombreux visiteurs, qui, eux aussi, n'y pénétraient que de façon à ne pas éveiller l'attention sur leurs démarches. C'était à la nuit close que ces visites avaient lieu : à un signal convenu, la porte s'ouvrait et se refermait aussitôt sur le nouveau venu, qui, quelques instants après, s'en allait de même pour faire place à un autre. Toute la nuit, la lueur douteuse d'une lampe qui brûlait se faisait remarquer à travers les vitres du logis, et annonçait suffisamment aux passants que là on veillait toujours.

IV

Cependant, vers le 15 avril, une nouvelle extraordinaire avait ému toute la population guerrière de Fontainebleau, qui chaque jour se pressait autour de son Empereur, et semblait implorer le bonheur de mourir pour le défendre. De vieux grenadiers erraient dans les rues avec tous les signes du découragement, et s'ils venaient à rompre le silence, ce n'était que pour échanger entre eux quelques paroles, expression de leurs sympathies et de leurs regrets. Il était facile de présumer que le dénoûment d'un drame solennel approchait, et que le sacrifice annoncé à l'Europe par la sublime résignation de Napoléon allait s'accomplir.

Les commissaires des puissances coalisées choisis pour escorter l'Empereur jusqu'à l'île d'Elbe étaient arrivés à Fontainebleau; ils venaient le sommer d'exécuter le traité du 11 avril, et de quitter la France où son nom régnait encore. Les souverains vainqueurs, quoique commandant à un million de soldats, tremblaient en pensant que Napoléon n'était séparé d'eux que par un espace qu'il pouvait franchir en quelques heures, et cependant Napoléon n'avait plus d'armée !

Le 18 avril, les commissaires ayant sollicité l'honneur d'être présentés à l'Empereur, ceux-ci se montrèrent pour la première fois dans la cour du château. En reconnaissant les uniformes étrangers, les sentinelles détournèrent les yeux.

« Voilà les gendarmes! » s'écrièrent-elles.

Et un frémissement accompagna cette exclamation de mépris.

Napoléon parcourait les pages du *Moniteur*, lorsque le grand-maréchal Bertrand vint le prévenir de la demande des commissaires :

« Que me veulent ces messieurs? demanda-t-il à son tour, en rejetant loin de lui la feuille officielle; qu'ont-ils à me dire? »

Bertrand s'attendait à ce premier mouvement de l'Empereur; aussi n'en parut-il pas étonné.

« Sire, répondit-il, Votre Majesté ne saurait voir dans leur démarche qu'un acte de simple étiquette; en manquant à ce devoir...

— Ils ne me doivent rien, général; je les remercie de leur intention; je ne veux pas les recevoir.

— Mais, Sire, Votre Majesté me permettra-t-elle de lui faire observer...

— N'insistez plus, je vous prie, interrompit Napoléon; n'est-ce pas assez d'avoir ces messieurs pour compagnons de route à travers la France? »

Le grand-maréchal se préparait à aller transmettre la réponse de l'Empereur aux commissaires, lorsque ce dernier le rappela.

« Un moment, lui dit-il, est-ce qu'il y a parmi eux un Prussien?

— Oui, Sire.

— Un Prussien! Je ne pourrai jamais supporter la vue d'un uniforme de cette nation. Et c'est peut-être un Yorck [1] ou quelque autre de cette espèce qu'ils ont envoyé ici.

— Sire, le général Yorck est cantonné avec ses troupes dans les environs de Paris : le commissaire prussien est M. de Waldbourg-Truchsen. Je crois que cet officier appartient à l'état-major de Blücher.

— Un de ses aides de camp? »

Pour toute réponse le grand-maréchal fit un geste de doute.

« Au surplus, que m'importe? reprit Napoléon, qui semblait réfléchir sur la demande des commissaires; puis, se levant avec vivacité :

« Eh bien! soit, général, ajouta-t-il, je recevrai ces messieurs, puisque cette démarche n'est de leur part, ainsi que vous me l'assurez, qu'un acte de convenance. »

En effet, quelques moments après, les commissaires étrangers furent admis en audience particulière; mais Napoléon ne leur adressa que des paroles insignifiantes. Le commissaire anglais seul n'eut point à se plaindre de l'accueil de l'Empereur qui, lorsqu'il sut qu'il était Écossais, lui parla d'Ossian et de ses poésies. Napoléon avait conservé la prédilection de son jeune âge pour les beautés sauvages de ces chants belliqueux qui ne respirent que l'enthousiasme de la gloire de la patrie. Quant au comte de Waldbourg, le Prussien, à peine daigna-t-il répondre à son salut; et comme s'il ne se fût souvenu ni de son nom, ni de l'énonciation de sa qualité, faite par le grand-maréchal au fur et à mesure qu'il lui avait présenté les visiteurs, il lui demanda brusquement :

« Qui êtes-vous, monsieur? »

[1] Le même qui vendit son corps d'armée à la Russie et provoqua la défection de la Prusse en 1812.

Le commissaire, troublé par cette brusque question, hésita à répondre.

« Comment vous appelez-vous? répéta l'Empereur.

— Je suis le représentant de la Prusse, Sire, l'une des puissances qui...

— Qui n'existe encore que par moi, interrompit Napoléon, car je ne pense pas que son roi, Frédéric-Guillaume, puisse jamais oublier ce que j'ai fait pour lui et son peuple.

— Sire, les Prussiens ont été malheureux... mais...

— Monsieur le commissaire, interrompit encore une fois Napoléon, y a-t-il des troupes prussiennes échelonnées sur la route que je dois parcourir?

— Non, Sire.

— Alors, pourquoi venez-vous ici? je n'ai que faire de vous.

— Mais, Sire, Votre Majesté me permettra de lui faire respectueusement observer que d'après les traités, la Prusse doit avoir, elle aussi, un commissaire pour accompagner votre auguste personne.

— Alors, pourquoi Bade, Darmstadt, la Bavière, le Wurtemberg et les autres puissances de la confédération germanique, qui ont fourni leurs contingents contre moi, ne m'ont-elles pas envoyé des commissaires? Répondez, monsieur? »

Le comte de Truchsen garda le silence : il était immobile, et comme fasciné par le regard et la parole brève de l'Empereur. Napoléon lui tourna le dos et rentra dans son cabinet.

Le commissaire prussien s'empressa d'expédier à son maître un courrier, pour l'instruire de la réception faite à son représentant. Mais Frédéric-Guillaume fit répondre au comte de Truchsen, qu'il aurait dû prévoir un pareil accueil.

C'était, en effet, une leçon de résignation et de philosophie que Napoléon lui donnait. Il dut se soumettre aux éventualités de la mission délicate dont il était chargé; mais plus tard, les dédommagements et les récompenses l'attendaient à Berlin, car son nom, qui

serait demeuré inconnu, devint historique, grâce à cette circonstance.

V

Il est neuf heures du soir, le plus profond silence règne dans le château de Fontainebleau; au dehors seulement, le calme est interrompu par les pas des patrouilles qui circulent en échangeant le mot d'ordre : c'est la dernière nuit que Napoléon doit passer dans cette résidence témoin de toutes les grandeurs de l'Empire. Il est seul et semble impatient d'être au lendemain; tantôt il parcourt à grands pas la longueur de son cabinet, tantôt il s'assied pour se livrer aux réflexions qui l'absorbent; enfin, voulant faire diversion aux pensées qui l'assiégent, et jetant machinalement les yeux sur un amas de journaux épars devant lui, il en prend un au hasard : c'est encore le *Moniteur*, cette feuille naguère la confidente de ses projets, l'interprète de ses volontés; le *Moniteur*, où quelques mots dictés par lui exerçaient sur le monde la puissance d'un arrêt suprême! Aussi ne le rejette-t-il pas, parce qu'il va lui apprendre sans doute de nouvelles défections; mais à peine y a-t-il jeté les yeux, qu'il voit une proclamation qui commence ainsi : « La France « tout entière s'est prononcée contre le despote Bonaparte : il n'a « pas trouvé un seul homme pour le défendre, Paris l'a repoussé « avec horreur... » Napoléon s'arrête après avoir lu ces mots, la feuille lui échappe des mains.

« Les misérables! s'écrie-t-il; ils osent parler ainsi de la France, attester son opinion qu'elle n'a pas fait connaître! Mais a-t-elle été consultée, cette France! Et Paris?... Est-il vrai que Paris me repousse? Non : c'est un mensonge odieux! Ma bonne ville de Paris recèle une population généreuse; il s'y trouve encore de mes vétérans d'Italie et d'Egypte, et il n'est pas un d'eux qui ne soit prêt à se ranger sous le drapeau de son ancien général. Cette proclamation est une insulte faite à l'honneur national..., et les gens qui écrivent

de pareilles infamies espèrent imposer à la France! Ce ne sont pas les Parisiens qui ont ouvert leurs portes aux étrangers, je le sais...»

Et Napoléon, la tête appuyée sur ses deux mains, cherche à résoudre le problème qui lui cause une anxiéte si douloureuse, lorsque tout à coup un léger bruit se fait entendre à la porte de son cabinet; il écoute, il croit s'être trompé; mais plus de doute, un colloque s'est engagé, il y a quelqu'un qui demande avec instance à le voir; il se lève et court vers la porte :

« Qui est là? demanda-t-il à haute voix; que me veut-on? »

Tout se tait. Napoléon renouvelle sa question avec impatience.

« Mon Empereur, répond enfin une voix émue, c'est un enfant de Paris, c'est un de vos anciens soldats. »

A ces mots, Napoléon hésite; non pas qu'il craigne un piége ou une surprise; il sait que sa personne est bien gardée, mais parce qu'il entend une voix qui lui est inconnue. Cependant, posant la main sur le bouton de la porte, il répète une troisième fois :

« Qui est là?

— Un enfant de Paris, mon Empereur, répond de nouveau la même voix; un de vos anciens. »

Napoléon entr'ouvre doucement la porte : un soldat, vêtu de la capote des grenadiers de la garde, s'offre à sa vue.

« Que me veux-tu? lui demande aussitôt l'Empereur, sans lui permettre d'avancer. Comment as-tu pu pénétrer jusqu'ici, malgré la consigne? »

Et ces paroles sont dites avec l'accent de la mauvaise humeur.

« Mon Empereur, il n'y a pas de consigne qui tienne... quand il s'agit de vous.

— Qu'y a-t-il donc? Voudrait-on attenter à ma vie?

— Il n'est pas question de cela.

— Alors de quoi s'agit-il? Parle...

— Vous allez le savoir, mon Empereur..., et quand vous m'aurez entendu, vous me pardonnerez d'être venu vous déranger. »

Cette assurance singulière, ce ton de franchise décidèrent Napoléon à laisser pénétrer le soldat dans son cabinet.

« Voyons, lui dit-il, explique-toi maintenant.

— Mon Empereur, vous ne partirez pas! »

Napoléon regarda le grenadier avec surprise.

« Comment! je ne partirai pas! Et qui m'en empêchera? Serait-ce toi, par hasard? reprit-il en souriant avec amertume.

— Mon Empereur, ce ne sera pas moi; mais vous ne partirez pas..., vous resterez au milieu de nous.

— Parbleu! fit Napoléon en joignant à cette exclamation un geste qui lui était familier, je le voudrais bien; mais je m'y suis engagé, j'ai signé..., tu le sais bien, ou du moins tu dois le savoir, ainsi que tes camarades.

— Je sais tout, mon Empereur, et les camarades aussi; si vous avez signé, c'est parce que vous vous êtes cru abandonné, trahi par tout le monde..., excepté par nous autres, cependant; mais la France n'a pas signé, elle!... et sa signature était indispensable à la chose...; aussi est-ce pour ça qu'on vous attend à Paris.

— A Paris! on m'y attend? cria l'Empereur avec un geste d'étonnement; mais, dis-moi, mon brave, d'où sais-tu cela? Comment, toi qui ne m'as pas quitté, peux-tu connaître ce qui se passe à Paris? »

Jusqu'alors Napoléon avait cru, d'après le costume et le langage de cet homme, qu'il faisait partie des grenadiers de sa garde qui, depuis le commencement de cette funeste campagne de 1814, ne l'avaient quitté que le 28 mars, à Saint-Dizier, et étaient venus le rejoindre, à marches forcées, à Fontainebleau, où ils n'étaient arrivés qu'après l'entrée des alliés à Paris, c'est-à-dire dans les premiers jours d'avril; mais Napoléon se trompait, car le grognard lui répondit en hochant la tête :

« Pas quitté, pas quitté!... c'est-à-dire, mon Empereur, que...; mais n'importe : pardon, excuse, ce n'est pas de cela qu'il s'agit

pour le quart d'heure. Seulement il faut que vous sachiez que vingt mille ouvriers, la plupart vieux troubadours comme moi et habitués aux coups de fusil, sont prêts à se lever en masse. Ils ont des armes et des cartouches; dites un mot, et nous tombons sur les Cosaques, sur les Prussiens, sur les Russes, sur les Anglais, voire même sur les Autrichiens, qui sont de votre famille, et sur tous ceux qui se sont imaginé qu'ils pouvaient se promener tranquillement dans votre capitale la canne à la main. Nous les chasserons de Paris; les bourgeois, en nous voyant manœuvrer, se rappelleront, faut croire, que ce n'est plus du jus de navet qui coule dans leurs veines, et le tremblement sera complet. Voilà, mon Empereur; tout sera arrangé, disposé, et l'organisation est emmanchée soigneusement. Nous avons des chefs; il ne nous manque que votre permission pour commencer le bousculement général. Maintenant, mon Empereur, voulez-vous encore partir, oui ou non? »

Napoléon avait écouté le vieux soldat sans l'interrompre; quand celui-ci eut fini de parler :

« Dis-tu vrai? lui demanda-t-il d'un ton affectueux; ne t'aurait-on pas trompé toi-même? car, je te le répète, tu n'as pu voir par tes yeux...

— J'ai tout vu de mes propres yeux.

— Mais cela me paraît bien difficile à croire, pour ne pas dire impossible; ton service ici, à Fontainebleau...

— Eh bien! mon Empereur, puisqu'il faut tout vous dire, je n'ai plus celui d'appartenir à votre garde. »

A ces mots, Napoléon fit un geste d'étonnement et recula de deux pas. Alors le soldat ouvrit sa capote et fit voir à l'Empereur la veste d'ouvrier qu'elle recouvrait, et sur laquelle brillait l'étoile de la Légion-d'Honneur.

« Mon Empereur, reprit-il, j'ai été forcé d'emprunter la casaque d'un de mes anciens camarades pour m'infiltrer jusque chez vous, car j'ai reçu mon congé définitif en revenant de Moscou; mais pendant cinq ans j'ai fait partie de la 4e du 2e du 1er des tirailleurs à

votre vieille, le même régiment qui, à Smolensk, résista aux charges successives des dragons russes..., et cependant nous n'étions pas beaucoup...

— Oh! oui, une centaine de braves au plus... Je vous croyais perdus!

— Et nous nous sommes retrouvés... une vingtaine, un peu endommagés, c'est vrai : aussi est-ce pour cela que vous nous avez fait donner notre congé; mais aujourd'hui nous vous le rendons en vous demandant la permission de reprendre notre ancien métier, et, comme j'ai de l'expérience, moi, et que vous m'avez décoré dans les temps, je me suis laissé nommer capitaine dans le bataillon en question, sauf votre approbation, mon Empereur. Mais, minute, je ne suis pas seul ici... Il y a près du château une douzaine de camarades qui n'attendent que mon retour et votre réponse pour aller la porter à Paris et commencer la manœuvre. Cependant, mon Empereur, comme il se pourrait que vous n'eussiez pas grande confiance dans mes discours, je vais vous fournir un certificat soigné et irrévocable. Tenez, lisez! »

Et en disant ces mots, l'ex-grognard présenta à Napoléon une lettre que celui-ci lut aussitôt. Elle était écrite par le caissier d'une des principales manufactures de papiers peints du faubourg Saint-Antoine, qu'en tout temps l'Empereur avait protégée. Ce caissier, homme d'énergie et de résolution, donnait à Napoléon tous les détails sur l'organisation militaire des ouvriers parisiens, sur les ressources et les moyens que leurs chefs avaient à leur disposition. L'Empereur lut ce rapport avec beaucoup d'attention.

« Il est trop tard! dit-il d'une voix concentrée, en remettant le papier aux mains du vieux soldat.

— Mille bombes! il n'est pas trop tard..., s'écria celui-ci; non, mon Empereur, c'est au contraire le moment, c'est l'instant de commencer, comme disent à la porte des petits spectacles de Paris les donneurs de représentations. »

Napoléon ne remarqua pas l'espèce de démenti énergique échappé

à la franchise militaire du vieux soldat, et il commença de se promener à grands pas en répétant : « Trop tard !... »

Pendant quelques instants, le messager regarda Napoléon se promener ainsi. Enfin, profitant du moment où il repassait devant lui :

« Mon Empereur, lui dit-il un peu brusquement, est-ce votre dernier mot ?

— Mais alors, pourquoi le 30 mars n'étiez-vous pas là?... lui demanda tout à coup Napoléon.

— Parce que nous attendions les armes et les munitions qu'on nous avait promises... Mais nous avions été trahis d'avance. Aujourd'hui c'est différent; nous ne nous adressons ni aux généraux ni aux gros bonnets : nous saurons bien nous battre sans eux, et peut-être malgré eux. »

Napoléon s'approcha de l'ouvrier, et, lui serrant la main :

« Mon brave, reprit-il, dis à tes camarades, à tes amis, aux enfants de Paris, en un mot, que leur Empereur les remercie... Dis-leur de me conserver leur affection et leur courage pour un autre temps, pour une meilleure occasion...; elle se présentera peut-être.

— Donc, mon Empereur, c'est adjugé, vous voulez partir?

— Il le faut, mon ami.

— Et... c'est demain? demanda le vieux soldat avec hésitation.

— Oui, demain..., reprit Napoléon tristement. Cependant, se hâta-t-il d'ajouter, je pourrais différer mon départ... Tu dois connaître le général Lefebvre-Desnouettes ?

— Un peu, mon Empereur. Mais, chut !... fit le soldat en posant l'index sur ses lèvres et en jetant autour de lui des regards inquiets.

— Je comprends, dit encore Napoléon, c'est lui qui t'a mis à même d'arriver jusqu'à moi.

— Tout juste, mon Empereur... Et c'est avec lui que je chuchotais quand vous m'avez ouvert la porte. »

Napoléon se doutait déjà que l'intrépide général devait être pour quelque chose dans le mouvement que les ouvriers des faubourgs de

Paris projetaient, et qu'une tentative de ce genre, dirigée par un tel chef, offrait quelques chances de succès. Aussi se hâta-t-il d'ajouter :

« Eh bien! reviens ici demain : Lefebvre-Desnouettes te fera connaître ma détermination.

— Mais demain, mon Empereur, il sera trop tard. »

A ces mots, Napoléon frappa familièrement sur l'épaule du vieux soldat, en lui disant avec un demi-sourire :

« A demain, te dis-je; nous nous reverrons; mais pas d'imprudence, surtout! Allons, va-t'en maintenant. »

Le soldat hocha la tête sans répliquer, puis il sortit du cabinet impérial en murmurant tout bas :

« Demain! demain, ce sera trop tard! »

VI

Le 20 avril 1814, vers les onze heures du matin, plusieurs voitures de voyage stationnaient dans la cour d'honneur du château de Fontainebleau; elles n'attendaient plus pour partir que l'ordre de Napoléon, quand tout à coup il parut avoir changé de résolution. Les commissaires des puissances alliées tremblèrent; aucun d'eux n'osait interroger le grand-maréchal ou ceux même des serviteurs de la maison impériale qui étaient demeurés fidèles à leur maître proscrit et malheureux. Une agitation extraordinaire régnait dans les rangs de la garde impériale rassemblée et sous les armes, pour assister à la triste scène des adieux devenue désormais historique. Un rayon d'espérance avait passé sur le front de tous ces braves, qui croyaient leur Empereur échappé à l'humiliation de l'étape étrangère et de l'escorte anglo-russe.

Napoléon avait veillé toute la nuit; il avait médité sur l'offre de l'héroïque population parisienne qui lui promettait une armée. On

avait observé que le général Lefebvre-Desnouettes, qu'il avait fait appeler de grand matin, était resté dans son cabinet plus de deux heures. Quel avait été le sujet de cette longue conférence? Personne ne pouvait le dire, excepté un homme qui portait sur sa veste d'ouvrier la décoration de la Légion-d'Honneur. Il était là, lui, causant avec quelques soldats dont il était connu, et plusieurs fois on l'avait entendu crier d'un ton décidé :

« Il ne partira pas ! »

Bientôt on vit le général Koller, l'un des commissaires, traverser la cour du château et monter à l'appartement de l'Empereur, qui l'avait fait appeler, lui aussi; puis les tambours battirent aux champs, et Napoléon parut : sa physionomie, quoique calme, trahissait les fatigues d'une nuit passée sans sommeil. Comme Napoléon allait monter en voiture, un homme traversa le groupe des officiers-généraux qui se pressaient autour de l'Empereur, et se présenta tout à coup devant lui. Napoléon le vit et lui tendit la main, que l'inconnu saisit et couvrit à la fois de baisers et de larmes.

« Oui, tu as eu raison hier, lui dit-il ; à présent il est trop tard; mais rappelle-toi ce que je t'ai dit : toi et tes camarades, vous n'aurez pas longtemps à attendre. »

Et il se précipita plutôt qu'il ne monta dans une voiture dont le grand-maréchal tenait la portière ouverte. Aussitôt l'ouvrier disparut dans les rangs des soldats qui pleuraient, comme lui, leur général. Il avait rempli sa tâche ; il avait justifié les ouvriers de Paris aux yeux de Napoléon.



LES LENDEMAINS.



AUSTERLITZ. — EYLAU.



'une des facultés les plus précieuses et les plus extraordinaires de Napoléon, c'était de pouvoir concentrer toute son attention sur un point donné. A Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Wagram, etc., il n'avait qu'une seule idée : la victoire. Cette victoire obtenue, sa pensée ressaisissait immédiatement tous les intérêts dont elle s'était séparée pour un seul; son caractère reprenait le dessus, et à la gravité silencieuse succédaient chez lui l'entrain de propos et l'originalité qui lui étaient ordinaires. Il en était de même dans les affaires d'administration et de gouvernement.

Habituellement, la veille d'une bataille, avant de prendre un moment de repos, il passait dans la petite tente qui lui servait de cabinet, et faisait appeler le major-général :

« Allons, Berthier, lui disait-il d'un air affairé, c'est demain le grand jour; nous avons beau jeu; expédions les ordres : il faut mettre le feu au pétard en attendant l'explosion de la bombe : écrivez. »

Et le prince de Neufchâtel, assis à l'un des coins de la grande table des cartes, éclairée par vingt bougies transparentes, écrivait sous sa dictée les ordres nombreux à transmettre à chacun des chefs de corps de la grande armée. Le lendemain, pendant l'action, l'Empereur, constamment à cheval, se montrait partout, prévoyait tout, continuait d'ordonner tout, et ne quittait le champ de bataille que

lorsque tous les résultats de la journée étaient connus. Le soir, un grand nombre de dépêches se trouvaient entassées dans sa tente, parce qu'il n'avait pu, ce jour-là, donner une attention suivie à l'immense correspondance qu'il entretenait lorsqu'il était en campagne. Il chargeait ses secrétaires de la lire, d'y répondre et de lui faire le rapport de tout ce qu'elle contenait ; puis il dictait ces sublimes bulletins qui apprenaient à la France qu'elle pouvait enregistrer dans ses annales un triomphe de plus. Aidé du duc de Bassano, il expédiait le travail journalier de chacun de ses ministres, sans perdre de vue, avec ses premiers lieutenants, la poursuite de l'ennemi et les avantages de la victoire. Enfin, le lendemain matin, il visitait le champ de bataille, accordait les éloges et les récompenses sur le terrain même, et ne regagnait son quartier-général qu'après avoir encouragé et consolé les soldats blessés. Ceux qu'il n'était pas possible de sauver, au moins les aidait-il à mourir, comme à Austerlitz, comme à Wagram.

Cette bataille d'Austerlitz est l'un des plus beaux monuments de gloire de Napoléon. Là, comme en Italie, il battit l'ennemi avec l'infériorité du nombre et par la seule force de son génie. Le matin même, lorsqu'il vit la direction que prenaient les colonnes russes :

« Bon! dit-il à Lannes en se frottant les mains, je les tiens : ils font justement ce que je voulais. »

Ce fut à Austerlitz qui l'on vit pour la première fois des cuirassiers français charger sur des batteries ennemies. Le soir de la bataille, Napoléon vint passer la nuit dans une chaumière abandonnée, située sur la route de Brunn, au point d'embranchement avec la route d'Austerlitz. Malgré son extrême fatigue, il était en même temps si satisfait de la manière dont tout le monde avait fait son devoir, qu'il fut d'une humeur singulièrement enjouée. Il ne refusait rien de ce qu'on lui demandait. Il invita à souper tous ceux qui se trouvaient là. Quand je dis souper, je veux dire qu'on s'assit à sa table où l'on ne servit, pour tout menu, que des pommes de terre bouillies, des fruits secs et des noix. En revanche, on vit figurer sur cette

table, recouverte du plus beau linge damassé, pour plus de cent mille francs d'argenterie, de vermeil et de cristaux. L'assiette de porcelaine de Sèvres que chaque convive avait devant lui ne valait pas moins de soixante francs. La réussite de ses plans avait inspiré tant de joie à Napoléon, qu'il débitait mille folies. Comme il avait demandé du pain et du vin de Chambertin, on lui fit observer que le pain du pays, le seul qu'on eût, était de mauvaise farine de seigle remplie de longs morceaux de paille.

« Et les soldats, que mangent-ils donc! » s'écria-t-il.

Je vous laisse à penser, lorsque les soldats apprirent que *leur Empereur* avait mangé de leur pain, si aucun d'entre eux eût osé se plaindre. Ce frugal repas achevé, Napoléon fit partir son aide de camp Lebrun pour porter à Paris la nouvelle du succès de la bataille; puis, après avoir congédié tout son monde de la manière la plus aimable, et avoir donné de nouveaux ordres à ses maréchaux, il s'enveloppa de son manteau bleu, s'étendit sur un banc, la tête appuyée sur son chapeau en guise d'oreiller, s'endormit et ne se réveilla que le lendemain à cinq heures du matin avec une légère courbature. Il appela lui-même l'aide de camp de service qui dormait sur une botte de paille placée en travers de la porte, et après lui avoir secoué légèrement l'épaule, il lui dit :

« Allons, Savary, tout le monde debout! nous allons faire notre tournée. »

Et tandis que celui-ci allait éveiller les officiers d'état-major qui devaient accompagner l'Empereur, Napoléon sortit de la chaumière pour consulter l'état du temps. Il faisait encore plus froid que la la veille, le clair de lune était magnifique. Il aperçut à quelques pas un grenadier en faction, vieux soldat qui, sachant que les honneurs militaires ne sont dus à personne entre la retraite battue et la diane, s'était mis à l'aise, le fusil entre les jambes, et continuait en présence de l'Empereur de charger tranquillement une pipe qui n'avait jamais eu de tuyau.

« Dis donc! lui cria l'Empereur, ne croirait-on pas qu'il fait froid ce matin?

— Il est sûr et certain qu'il faisait un peu plus chaud hier, reprit le grenadier en soufflant dans ses doigts et en voulant par ces paroles faire allusion à la bataille de la veille.

— Bah! bah! c'est une idée que tu as!

— C'est plutôt vous qui en avez eu une fameuse hier, quand vous les avez attirés dans le trou pour leur chauffer un bain à grands coups de canon.

— Tu crois donc que cela a bien fait?

— Je crois que ç'a été pour eux un dégel qui leur apprendra à être polis une autre fois.

— Sire, dit Savary, qui avait rejoint l'Empereur pendant ce court dialogue, quoiqu'en plaisantant, ce soldat dit la vérité : jamais Votre Majesté n'a été si bien inspirée; jamais sa brave armée n'a montré plus de valeur.

— Ils ont voulu la guerre, reprit Napoléon en continuant sa promenade devant la chaumière, je la leur ai donnée bonne! Mais jusqu'au bout il nous faut la faire en braves gens. Il doit y avoir encore bien du monde sur le terrain?

— Sire, l'armée russe a éprouvé des pertes énormes.

— Nous allons en juger... Mais c'est qu'à les en croire, ajouta Napoléon en se retournant brusquement vers le factionnaire, ces gens-là n'avaient plus qu'à nous avaler!

— Oui! oui!... mais minute! Nous nous sommes mis en travers », dit le vieux grenadier en portant les armes.

Ce bon mot fit beaucoup rire Napoléon, qui déjà avait mis le pied dans l'étrier pour monter à cheval et commencer une longue revue mortuaire. Il visita tout le champ de bataille. Il avait recommandé le silence à tous ceux qui l'accompagnaient, afin d'entendre les plaintes des blessés qu'il ne pouvait apercevoir. Alors il mettait pied à terre et faisait boire lui-même au blessé un verre d'eau-de-vie de la cantine qui le suivait toujours. L'escadron d'escorte n'était

occupé qu'à ramasser les capotes des Russes morts pour en couvrir ceux qui n'étaient que blessés. Avant de remonter à cheval, Napoléon faisait allumer du feu près de chacun d'eux, envoyait chercher un commissaire des guerres et ne se retirait pas que celui-ci ne fût arrivé. Il laissait avec le blessé deux hommes de son escorte, et leur enjoignait de ne pas le quitter qu'il ne fût transporté à l'ambulance.

Or, le jour commençait à poindre, et l'Empereur, regardant attentivement à droite et à gauche, crut distinguer à quelques pas un soldat mutilé qui faisait de vains efforts pour essayer de se lever. Napoléon s'approche de lui :

« Ton nom? lui demanda-t-il avec douceur, en se penchant sur l'arçon de sa selle.

— Jabalot, dit le *Parisien*, sergent de voltigeurs, prévôt breveté, au 4e de ligne.

— Oui, je te reconnais; seulement je ne me rappelais plus ton nom. Monsieur! s'écrie ensuite Napoléon en se retournant vers un officier de son état-major, je vous charge de veiller à ce que cet homme soit pansé sur-le-champ : vous me répondrez de lui.

— Laissez donc, major, reprend Jabalot soutenu dans les bras de l'officier qui avait mis pied à terre aussitôt, ce n'était pas la peine de vous déranger, je suis *frit*.

— J'espère bien que non, dit l'Empereur; un Parisien ne se laisse pas abattre pour une botte qu'il n'a pas su parer à temps.

— Excusez! s'écrie Jabalot en faisant un effort, touché en plein par un boulet... Il faudrait être un fameux maître d'armes pour parer un coup de ce calibre-là.

— A toi la croix et l'épaulette à la première revue, te dis-je.

— Je manquerai à l'appel, mon Empereur, dit encore Jabalot d'une voix presque éteinte; mais il n'y aura pas de déshonneur : un sergent de moins à l'effectif de la compagnie, qu'est-ce que cela fait?... De l'avancement pour les collègues, et voilà tout!... Ça n'empêchera pas le 4e de ligne de continuer à marcher *crânement*,

la baïonnette au bout du fusil, et d'être toujours dans les invincibles!... »

Napoléon n'ajouta pas un mot et continua tristement son chemin en pressant le pas de son cheval.

Quant aux Russes, au lieu de la mort qu'ils attendaient, d'après l'absurde crainte qu'on leur avait inspirée, ils trouvèrent dans leurs ennemis des vainqueurs généreux; leur étonnement était tel, qu'ils se prosternaient devant l'Empereur en lui tendant leurs bras défaillants en signe de reconnaissance.

De retour à la chaumière où il avait passé la nuit, un des premiers soins de Napoléon avait été de charger un officier d'ordonnance d'aller à l'ambulance savoir des nouvelles de Jabalot. Celui-ci était revenu bientôt après.

« Eh bien, monsieur, comment va-t-il?

— Sire, il ne souffre plus.

— Ah! ah! » fit l'Empereur en frappant plusieurs fois de sa cravache sur le pied de sa botte. Puis, après un moment de silence, il ajouta : « Monsieur, vous irez cette après-midi vous informer auprès des chefs de corps de ce sous-officier s'il était marié, s'il avait des enfants, de la famille; vous me ferez un rapport écrit sur ses services. Le 4e de ligne sera dans deux heures cantonné à Brunn ; ne l'oubliez pas. »

Pendant que toute l'armée se mettait en mouvement, l'Empereur remonta à cheval, et, se faisant suivre par toute la cavalerie de la garde, il prit le chemin d'Austerlitz. Il allait, comme à son ordinaire, de hauteur en hauteur, et envoyait des officiers en reconnaissance partout où il ne pouvait pas aller lui-même. Arrivé dans ce bourg, il demanda à qui appartenait le château qu'il apercevait sur le coteau.

« Sire, au prince de Kaunitz.

— C'est bien, j'y coucherai cette nuit. Qu'on aille prévenir le concierge; car, messieurs, ajouta-t-il gaiement en s'adressant à son

état-major, je veux vous y traiter ce soir aux frais de l'Autriche, et un peu mieux qu'hier vous ne l'avez été aux miens. »

Après s'être arrêté un moment devant le château de cet ancien ambassadeur d'Autriche et en avoir fait le tour, il poussa jusqu'à Brunn, où plusieurs divisions de l'armée se trouvaient déjà réunies; il les passa en revue immédiatement et témoigna à chacune d'elles sa satisfaction de leur brillante conduite. Arrivé devant le front d'un bataillon qui avait fléchi un moment sous l'effort d'une division de cavalerie de la garde impériale russe, son visage se rembrunit, et, faisant reculer son cheval de quelques pas, tout en parcourant la ligne d'un regard irrité, il s'écria brusquement :

« Soldats! qu'est devenue l'aigle que je vous avais donnée?... Vous m'aviez fait le serment de la défendre jusqu'à la mort! »

Un léger murmure, suivi bientôt du plus profond silence, répondit seul à cette vive interpellation; le commandant de ce bataillon sortit des rangs et s'avança la pointe de l'épé basse :

« Sire, dit-il avec une sorte d'hésitation, le porte-drapeau a été tué au moment de la première charge, et ce n'est qu'après la seconde que, le régiment ayant pu se former en carré, nous nous sommes aperçus de la disparition de notre aigle.

— Et qu'avez-vous fait sans drapeau? reprend Napoléon d'un ton sévère.

— Sire, nous sommes allés chercher ceux-ci au milieu des cuirassiers russes, pour supplier Votre Majesté de nous rendre une aigle en échange. »

Et deux sous-officiers sortirent des rangs, portant chacun un étendard russe sur lequel brillait l'aigle noire à deux têtes. L'Empereur considéra un instant ces deux trophées encore sanglants; il sembla hésiter, puis il reprit :

« Soldats, me jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle?

— Nous le jurons! répond le régiment tout d'une voix.

— Me jurez-vous que vous seriez tous morts pour la reprendre si vous l'aviez su?

— Oui! oui!

— Et vous garderez bien à l'avenir celle que je vous donnerai, car, vous le savez, un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu! »

Des acclamations frénétiques répondirent cette fois.

« Eh bien donc, dit l'Empereur en étendant la main, je consens à recevoir ces drapeaux et à vous rendre votre aigle. Quant à vous, commandant, ajouta-t-il d'un ton moins sévère que la première fois, vous viendrez me trouver après la revue : j'ai à vous parler. »

A peine cette longue inspection était-elle terminée, que ce chef de bataillon était en présence de l'Empereur.

« Ah! ah! monsieur, je suis bien aise de vous voir, lui dit-il en lui rendant un salut et en l'attirant un peu à l'écart : c'est votre bataillon qui a faibli hier?

— Sire, les Russes nous serraient de si près, qu'il nous a été impossible d'exécuter nos feux avec ensemble.

— Toujours des prétextes..., des excuses...

— Sire, ce n'est pas de ma faute si je ne suis pas tué! reprit l'officier avec une sorte d'humeur.

— Ah! commandant, que me dites-vous là! vous me comprenez mal. A Dieu ne plaise que je vous fasse le reproche d'être aujourd'hui sain et sauf : au contraire, j'en suis enchanté; seulement je voulais vous rappeler que c'est à vous autres, messieurs les chefs de bataillon, à donner l'exemple, à soutenir le moral de vos soldats. Les vôtres ont eu peur.

— Sire! s'écrie le brave officier en reculant de deux pas, les lèvres pâles et agitées; Sire!... je crois avoir fait mes preuves hier, et lorsque Votre Majesté me...

— Vos soldats ont eu peur! vous dis-je, répète encore l'Empereur en élevant la voix et en fixant sur le commandant des yeux étincelants. Je m'y connais, ce me semble, et il n'y a que des lâches

ou des menteurs qui puissent se vanter de n'avoir pas eu peur au moins une fois en leur vie. Comprenez-vous, maintenant? »

Puis, se rapprochant doucement de l'officier, il avise au collet de son habit une déchirure qui a noirci la couleur tranchante du drap.

« Qu'est-ce que c'est que cela? lui demande l'Empereur avec un sourire plein d'intérêt, en même temps qu'il fourre un de ses doigts dans cette déchirure; voilà une boutonnière qui n'est plus d'ordonnance aujourd'hui.

— Je ne sais..., répond le commandant d'un ton d'indifférence : c'est peut-être un trou...

— Et cette épaulette? continue Napoléon toujours du même ton; voyez dans quel état elle est!... Il vous en faut une autre, monsieur... »

En effet, la moitié de l'épaulette avait été enlevée par un biscaïen; il n'en restait que la torsade, à laquelle pendaient encore quelques graines d'épinard écrasées.

« Sire, peut-être est-ce une balle, répond l'officier sans avoir l'air d'attacher aucune importance à ces preuves irrécusables de son courage.

— Oui, une balle qui a fait un trou : c'est cela... Un moment, monsieur! vous êtes bien pressé, dit l'Empereur avec impatience en frappant la terre du talon de sa botte; j'ai encore quelque chose à vous dire. » Et fourrant de nouveau son doigt dans la déchirure du collet qu'il élargit encore davantage, il continue : « Ce soir, monsieur le *major,* après avoir assisté à l'appel et avoir fait l'inspection de vos hommes, vous irez trouver Berthier de ma part et vous lui direz de vous donner une rosette pour boucher ce trou-là. » Et Napoléon, voyant que celui-ci s'attendrissait, se hâta d'ajouter : « Allons, soyons calme!... Allez, et faites en sorte de ne pas vous faire tuer comme vous aviez l'air tout à l'heure de m'en faire la menace, à moi votre Empereur, à moi qui vous aime et vous apprécie mieux que personne. Est-ce là de la générosité?... Allez, mauvaise tête!... »

Après lui avoir légèrement tiré la moustache, il lui tourna brusquement le dos, sans doute pour éviter une *scène de sensiblerie*, comme il le disait, et rejoignit le groupe de ses maréchaux.

La bataille d'Austerlitz avait été *un coup de foudre*, selon Napoléon, car, non-seulement elle avait terminé la campagne de 1805, mais encore elle avait anéanti la troisième coalition formée contre la France. A Austerlitz, la victoire ne fut pas douteuse ; les bulletins russes avouèrent même leur défaite ; mais il n'en fut pas de même pour la bataille d'Eylau, que Napoléon compara à un *tremblement de terre*, et que les Russes prétendirent avoir gagnée, bien que nous ne l'ayons jamais perdue. Cette bataille fut en effet l'une des plus terribles que la grande armée eût encore livrées. La matinée entière se passa en *pourparlers de mort*, pour nous servir de l'expression de Junot, qui, là comme ailleurs et selon son habitude, fit des prodiges de valeur. Vers les trois heures de l'après-midi, l'engagement était devenu si sanglant, que les plus déterminés en eurent horreur. Deux batteries de la garde, composées de quatre pièces de douze, sous les ordres du général Lariboissière et placées en avant de nos colonnes, tirèrent à mitraille sur les Russes pendant plus de deux heures sans intervalle et les broyèrent. La nuit seule mit fin au carnage, et notre armée bivouaqua sur le champ de bataille, dans les positions où elle avait combattu toute la journée.

Le lendemain, dès le point du jour, Napoléon était à cheval, parcourant les lignes. Les soldats dormaient encore ; il défendit qu'on les éveillât pour lui rendre les honneurs d'usage, et passa ensuite sur le champ de bataille des Russes. La terre était couverte d'une couche épaisse de neige que perçaient çà et là les morts, les blessés et les débris de toute espèce. Partout de larges traces de sang sillonnaient la blancheur du sol. Les endroits où avaient eu lieu les charges de cavalerie se faisaient remarquer par une énorme quantité de chevaux tués. Des lignes de cadavres à moitié dépouillés dessinaient le plan de chaque bataillon. Les morts étaient entassés pêle-mêle avec les mourants au milieu des caissons brisés et des

canons démontés. Napoléon s'arrêtait à chaque pas, faisait questionner les blessés lorsqu'il ne les questionnait pas lui-même, et donnait des consolations et des secours à tous. Le plus horrible à voir, c'était l'intérieur d'un ravin où presque tous les blessés, par un instinct naturel, s'étaient traînés pour s'éviter de nouveaux coups.

Le zèle et les efforts de Larrey, chirurgien en chef de l'armée, et ceux des employés au service d'ambulance qu'il avait organisé avaient suffi à peine aux premiers pansements. Les moyens de transport étaient devenus nuls, car il n'existait plus ni chevaux ni voitures, tous les villages des alentours ayant été brûlés ou saccagés. Napoléon fit appel à cette population errante et sans asile que le malheur avait aigrie contre nous, et promit 20 francs à quiconque emporterait un blessé du champ de bataille. La vue de Napoléon et l'exemple qu'il donnait lui-même, plus encore que la promesse des 20 francs, produisirent l'effet qu'il attendait. Les habitants accoururent de tous les côtés : hommes, femmes, jeunes filles, enfants, vieillards, tous s'empressèrent; chaque famille avait sa brouette, et bientôt chaque blessé eut une famille.

En revenant dans la plaine, Napoléon passa sur le terrain où la vieille garde et le corps du maréchal Davoust avaient tenu tête à toute l'armée ennemie. Là gisaient seize de nos généraux, parmi lesquels les braves d'Haupoult, Dalhmann et Corbineau, commandants des divisions de la garde. En voyant cette horrible mosaïque de cadavres, il dit d'une voix sourde :

« Oh! comme la mort a passé par là! » Au même instant une longue file de chariots, de tombereaux et de brancards chargés de cadavres russes débouchait dans la plaine et venait dans sa direction. Dès que ce funèbre cortége approcha : « Halte! dit l'Empereur à son état-major, en arrêtant court son cheval : Messieurs!... chapeaux bas!... » Et se découvrant lui-même au moment où le premier brancard arriva à sa hauteur : « Honneur au courage malheureux! » ajouta-t-il en faisant un salut. Lorsque le dernier chariot eut passé devant lui, il tourna bride et s'éloigna au galop. A peine

avait-il fait trois cents pas, qu'il aperçut au loin comme une masse informe qu'un homme portait sur ses épaules. « Allez voir ce que c'est », dit-il à un officier d'ordonnance.

Celui-ci piqua des deux et revint aussitôt.

« Sire, c'est un jeune tambour que l'on conduit à l'ambulance. Il a les deux jambes emportées.

— Pauvre petit! » dit l'Empereur. Puis, faisant un mouvement brusque sur son cheval et fixant les yeux au ciel comme si un souvenir pénible fût venu tout à coup traverser sa pensée, il ajouta : « Un jeune tambour, dites-vous?... Courez, monsieur, courez pour savoir son nom, le numéro de son régiment. »

L'officier partit comme un trait. Pendant le peu de temps qu'il fut absent, Napoléon sembla agité d'une émotion qu'il tâchait vainement de maîtriser. Elle n'échappa à aucun de ceux qui étaient présents. L'officier revint.

« Sire, c'est un petit tambour du 4e régiment d'artillerie... Il se nomme Sibert; il...

— Ah! mon Dieu! s'écria l'Empereur en interrompant le messager. Assez, monsieur; je n'en veux pas savoir davantage! » Et, laissant tomber les rênes de son cheval, il se couvrit le visage de ses deux mains, en disant d'une voix entrecoupée : « Malheureuse mère!... pauvre enfant!... Oh! la guerre! la guerre!... » Puis, piquant des deux, il s'éloigna au galop. Tout le monde le suivit en silence.

La veille de la bataille, c'est-à-dire le 7 février 1807, en passant en revue, dans la vaste plaine qui borde la Passarge, le 4e régiment d'artillerie à pied, Napoléon avait, en effet, remarqué le petit Sibert, âgé tout au plus de douze ans, tambour de la 1re compagnie de ce régiment, où son père, mort à Austerlitz, avait été canonnier. La mère du jeune Sibert était cantinière et veillait avec tendresse sur un autre de ses fils, un peu plus âgé, qui était fifre dans le 20e de ligne. L'Empereur, surpris de la petite taille de Sibert, qui semblait avoir peine à porter sa caisse, s'était approché de lui en sou-

riant; puis, d'un geste caressant, lui avait pris le menton et lui avait dit en lui relevant la tête :

« Quel âge as-tu donc, petit tapin?

— Bientôt douze ans, mon Empereur.

— Ceux qui t'ont amené ici ont eu tort; ils auraient dû attendre encore trois ou quatre ans.

— Mon Empereur, c'est ma mère qui l'a voulu.

— Tu lui diras de ma part, à ta maman, qu'elle n'a pas le sens commun. Au reste, elles sont toutes de même. Comment s'appelle-t-elle, ta mère?

— Sibert, mon Empereur; elle est cantinière du 20e régiment de ligne. Elle vous connaît bien, allez!... et mon frère François aussi!

— Ah! tu as un frère... Il est sans doute avec la maman?

— Oui, mon Empereur; mais lui, il est plus grand que moi.

— Tu diras à ta mère que je t'ai trouvé trop jeune pour faire cette campagne. De beaux soldats, ma foi! à opposer aux cuirassiers de Wittgenstein!

— Oh! que non! avait répondu Sibert en se haussant sur la pointe des pieds, je connais déjà toutes mes batteries. M. Romeuf, notre tambour-maître, me donne tous les jours des leçons particulières.

— Ah! c est différent! avait repris Napoléon en faisant un geste d'approbation dérisoire. Du moment que M. Romeuf, le tambour-maître, te donne des leçons particulières, il n'y a plus rien à dire : je n'en savais rien. Au surplus, nous serons à même demain de juger de ses talents et des progrès que tu as pu faire. »

Et l'Empereur s'était éloigné en riant et en imitant les manières du petit tambour.

Mais le lendemain, le digne enfant avait tenu parole, car, en battant la charge avec l'aplomb d'un vieux soldat, au moment où une batterie russe cherchait à démonter celles de son régiment, un

éclat d'affût avait broyé les deux genoux du petit Sibert, qui s'était encore écrié, gisant sur la neige :

« Haut le bras!... feu!... Vive l'Empereur! » Puis il s'était adressé à un vieux sergent de canonniers : « Oh! mon parrain, lui avait-il dit d'une voix lamentable, ne me laisse pas là! ce soir les *Kinserlichs* me couperont en morceaux pour me manger! emporte-moi, je t'en prie, jusqu'aux fourgons du 20e, pour que je puisse embrasser encore une fois maman avant de mourir. »

L'artilleur l'avait déjà mis sous son bras et se disposait effectivement à l'emporter, lorsqu'après avoir remis à un autre servant le refouloir qu'il faisait manœuvrer, un boulet russe, *en plein fouet*, vint couper en deux le vieux sergent : parrain et filleul restèrent sur la place. Ce ne fut que le lendemain qu'un charretier des ambulances, s'apercevant que le petit tambour respirait encore, lui avait fait boire un demi-verre d'eau-de-vie, qui avait ranimé ses forces, et l'avait déjà chargé sur ses épaules lorsqu'il fit rencontre de l'Empereur.

Le pauvre enfant supporta sans jeter un cri la double amputation, qui lui fut faite par le chirurgien-major de son régiment, et vécut assez longtemps pour recevoir la croix de la Légion-d'Honneur que Napoléon avait envoyée sur-le-champ à son colonel pour qu'il la lui remît, mais non point assez pour voir accomplir le dernier vœu qu'il avait formé : celui d'embrasser sa mère, occupée loin de là à panser son autre fils François, qui, lui aussi, avait été blessé la veille.

Cette lugubre visite du champ de bataille, et surtout la rencontre du petit Sibert, avaient profondément attristé l'Empereur. Le major-général tâchait de le consoler en lui disant que nos pertes avaient été exagérées, et en lui faisant valoir la gloire nouvelle que la journée d'Eylau ajoutait à ses précédents triomphes :

« Berthier, répondit Napoléon, en de telles circonstances le cœur parle plus haut que la politique : c'est alors que la gloire n'a plus d'illusion. »

La rédaction du bulletin de cette bataille offrit les traces des

pénibles pensées qui remplissaient l'âme du vainqueur. Au bas de la minute, l'Empereur avait ajouté de sa main : « Le spectacle du « champ de bataille d'Eylau est bien fait pour inspirer aux princes « l'amour de la paix et l'horreur de la guerre. »

EBERSBERG. — ESSLING. — WAGRAM.

Tout le temps que dura la campagne d'Autriche, Napoléon fut ce que Boileau eût appelé un *foudre de guerre*. Furieux que les Autrichiens eussent osé le prévenir en portant le premier coup, il fondit sur eux avec l'impétuosité d'une trombe; en moins de trois mois il anéantit leur armée et entra dans Vienne, dont il força les vieux remparts à s'abaisser, pour la seconde fois, devant la grande armée. Davoust, Marmont et Macdonald furent les héros de cette mémorable campagne; Lannes, Saint-Hilaire, Pouzet, Lasalle, d'Espagne et d'autres généraux non moins fameux en furent les glorieuses victimes; car, il faut l'avouer, dans cette campagne si remplie de prodiges, le deuil accompagna souvent le cortége triomphal du vainqueur. Napoléon disait-il à un de ces héros : « Marche! » il marchait; lui disait-il : « Meurs! » il mourait.

Le 3 mai, le combat d'Ebersberg fut comme la préface des victoires qui allaient bientôt se succéder. Le lendemain 4, Napoléon entra dans cette ville à laquelle les Autrichiens avaient mis le feu, la veille, en l'abandonnant. Tous les édifices étaient réduits en cendres, et les malheureux blessés qui s'y étaient réfugiés avaient été brûlés. On n'en retrouva qu'un petit nombre de vivants au milieu de la grande place, où les flammes n'avaient pu les atteindre; mais le reste des rues et des maisons présentait le plus hideux spectacle. Pour achever le tableau, il suffira de dire que l'incendie était à peine éteint, faute d'aliments, que l'on fut obligé de faire passer les cuirassiers et l'artillerie à travers la ville, pour les porter sur la route

de Vienne. Que l'on se figure tous ces hommes morts et torréfiés par l'incendie, foulés ensuite aux pieds des chevaux et écrasés sous la roue des canons! Pour sortir de la ville par la porte devant laquelle le général Cohorn avait perdu tant de monde, il fallait marcher dans un bourbier de chair humaine. Pour tout enterrer, on fut obligé de se servir de pelles, comme pour nettoyer un chemin. En parcourant des yeux cet affreux spectacle, l'Empereur dit à ses aides de camp :

« Il faudrait que tous les agitateurs de guerres vissent de telles monstruosités : ils sauraient ce que leurs projets coûtent à l'humanité! »

Ce général Cohorn, descendant du célèbre ingénieur hollandais de ce nom, commandait dans le corps de Masséna une brigade d'infanterie légère composée de Corses. Cohorn était un homme magnifique, grand dissipateur, aimant le jeu et la bonne chère pardessus tout, et se battant avec un courage vraiment surhumain. Il avait, à la tête de sa brigade, résisté aux attaques successives que les Autrichiens avaient tentées sur le point qu'il occupait, et voulant en finir avec eux et s'emparer de la petite ville d'Ebersberg, il avait passé au pas de course toute la longueur du pont qui la défendait, sous le feu de douze pièces de canon ennemies placées à l'extrémité opposée et sous une grêle de mitraille et de mousqueterie qui lui était tirée des étages supérieurs de la ville. Il y avait là de quoi faire reculer d'effroi les plus intrépides; mais Cohorn, dont la valeur s'exaltait en proportion du danger, ne s'en irrita que davantage, et malgré tout il arriva sur l'autre rive.

Or, le lendemain, l'Empereur, en passant devant le front de cette brigade, dont il ne restait pas la moitié sur pied, adressa la parole en italien à quelques-uns des soldats pour s'assurer s'ils n'étaient pas démoralisés par la perte effrayante qu'ils avaient éprouvée la veille; puis, arrivé devant leur chef :

« Général, lui dit-il d'un ton sévère, vous vous êtes imprudemment engagé hier; je n'aime pas les bravades inutiles.

— Sire, c'est que la gloire est comme le vin de Champagne, elle monte à la tête.

— Mais, monsieur, le sang des soldats n'est pas comme l'argent que vous jetez par les fenêtres : ce sang ne saurait être trop économisé. Voyez ce qui reste de votre brigade! à peine la moitié!

— En ce cas, Sire, il y en a encore pour une fois!

— Quel diable d'homme!... » murmura Napoléon en s'éloignant, plein tout à la fois d'épouvante et d'admiration pour cette réponse d'un cynisme si sublime. Il fallait les géants de cette époque pour prononcer de telles paroles.

Trois semaines après l'affaire d'Ebersberg, c'est-à-dire le 22, un autre combat non moins opiniâtre, celui d'Essling, s'engageait entre les deux armées. Masséna y échangea son titre de duc contre celui de prince; mais la France et Napoléon y firent une perte irréparable, celle du maréchal Lannes, qui fut blessé mortellement. La bataille dura trente heures : des deux côtés les pertes furent énormes; les Autrichiens comptèrent plus de neuf mille morts. Le 23, les premiers rayons du jour trouvèrent Napoléon parcourant le champ de bataille. La nuit avait été employée à relever les blessés; de tous les côtés on ensevelissait des morts. Quelque horrible que fût ce spectacle, il avait attiré de toutes les campagnes environnantes un grand nombre de curieux. De pauvres habitants s'occupaient à rámasser les boulets, les cuirasses et les armes qu'on voyait éparses çà et là. Tous les villages voisins avaient plus ou moins souffert par l'incendie et le pillage. Des paysans rôdaient tristement autour des restes de bivouacs pour tâcher de recueillir les débris de quelques portes, de quelques volets, et retirer leurs meubles des tas de bois que les feux du camp n'avaient pas consumés. L'Empereur, qui avait sous les yeux ce désolant tableau, se montra profondément sensible aux calamités qui l'entouraient.

Son premier soin, en arrivant à la maison du village d'Ebersdorff qui lui servait de quartier-général, fut de donner à la hâte ses instructions à tous les chefs de corps, après quoi il s'écria :

« Maintenant occupons-nous des hôpitaux. »

Il donna l'ordre à ses aides de camp de les visiter tous. Ceux-ci portèrent une gratification de 60 francs en écus à chaque soldat blessé, et de 150 à 1,500 francs aux officiers, selon les différents grades : il en fit donner de plus considérables aux généraux qui étaient dans cet état. Pendant plusieurs jours les aides de camp de l'Empereur n'eurent pas d'autre mission. Napoléon avait recommandé qu'on ajoutât à cette distribution tout ce qui était fait pour consoler ces malheureux blessés. Par exemple on procédait à ces visites en grand uniforme, en compagnie du commissaire des guerres, des officiers de santé, des médecins et des chirurgiens en chef et du directeur. Le secrétaire de l'hôpital marchait en avant avec le registre des malades. Il les nommait à haute voix, ainsi que le régiment auquel ils appartenaient; puis on mettait douze pièces de cinq francs à la tête du lit du blessé. Il y avait là quatre valets de pied de l'Empereur en grande livrée, portant des corbeilles pleines d'or et d'argent. Les sommes affectées à ces gratifications n'étaient pas prélevées dans les caisses de l'armée : elles provenaient de la cassette particulière de Napoléon. On pourrait faire un recueil bien précieux pour l'histoire et pour la gloire de l'Empereur de toutes les expressions de la reconnaissance de ces braves gens : de grosses larmes disaient encore qu'ils étaient sensibles à ce souvenir de leur Empereur.

Pendant la bataille d'Essling, les ponts qui servaient aux communications de l'armée française, placée en quelque sorte à cheval sur le Danube, ayant été rompus, cet événement pouvait compromettre le sort des vainqueurs : le général Bertrand fit des prodiges d'audace en construisant trois ponts sur le fleuve. Ces travaux durèrent plus d'un mois, durant lequel les troupes furent réduites à manger une partie des chevaux de selle. Elles supportèrent gaiement toutes ces privations; la garde même fut obligée de faire la soupe dans le pectoral des cuirasses avec de la chair de cheval assaisonnée, en guise de sel, avec de la poudre à canon. Heureusement la sollicitude de

Napoléon devait être bientôt couronnée de succès. Le 5 juillet, la bataille d'Enzersdoff, gagnée par les Français, et celle de Rabb, quinze jours auparavant, par l'armée d'Italie, qui venait d'opérer sa jonction avec la grande armée, furent suivies de la fameuse bataille de Wagram, qui, selon l'Empereur, devait prouver aux Autrichiens qu'*il n'y allait pas de main morte.* Le 5 juillet, veille de cette bataille, contre son habitude il ne dormit pas du tout. Ses aides de camp se tenaient debout pour lui garantir les yeux de l'ardeur du feu derrière le pan de leurs manteaux; mais soit qu'il eût froid, soit que son esprit fût trop occupé des événements qui devaient avoir lieu le lendemain, il voulut tout voir par lui-même, et, revêtu de sa petite redingote grise, il alla inspecter les bivouacs que sa garde avait formés autour de son quartier. Il partit seul, à une heure du matin, par une nuit sombre et pluvieuse. Arrivé à un des bivouacs où tous les hommes s'étaient endormis auprès d'un feu presque éteint, il vit des pommes de terre qui cuisaient sous la cendre : il lui prit fantaisie d'en manger une, et il se mit en devoir de la tirer du feu en écartant quelques charbons à l'aide de la pointe de son épée. Au même instant l'un des dormeurs ouvrit les yeux, et apercevant un individu en train de lui ravir une part de son souper, il lui cria d'un ton brusque, sans cependant bouger de sa place :

« Eh! dis donc, *monsieur Sans-Gêne!* si tu voulais bien respecter nos pommes de terre et aller chercher des comestibles ailleurs!

— Mon camarade, répondit l'Empereur en se faisant un *cache-nez* du collet de sa redingote qu'il releva, j'ai tellement faim que tu me permettras bien d'en prendre seulement une seule.

— Ah! c'est différent; passe pour une et même pour deux, puisque tu as de l'appétit; mais dépêche-toi : demi-tour à droite et par file à gauche, pas accéléré..., marche! »

Comme Napoléon ne se pressait pas d'obéir à l'invitation, le soldat répéta plus vivement encore son commandement, en ajoutant :

« Ne te le fais pas réitérer, car je ne suis pas de bonne humeur pour le moment. »

Napoléon n'en continua pas moins à fouiller dans les cendres; alors le soldat, perdant patience, se leva, s'élança contre le maraudeur, et déjà il l'avait saisi par le collet lorsqu'il reconnut l'Empereur...

Peindre la stupéfaction, la honte et la douleur du grognard serait impossible. Tombant alors aux pieds de Napoléon : « Mon Empereur, lui dit-il en embrassant ses genoux, je suis un brigand! faites-moi fusiller indéfiniment! j'ai mérité la mort!

— Tais-toi, lui répond l'Empereur à voix basse, en lui mettant la main sur la bouche, tu vas réveiller tes camarades, qui ont besoin de repos.

— Non, mon Empereur, il faut que tout le monde sache que je suis un scélérat, que j'ai osé porter la main sur mon Empereur, et que je mérite d'être fusillé... Je veux être fusillé!

— Relève-toi, te dis-je, je ne t'en veux pas; c'est moi qui ai eu tort; j'ai été entêté; je n'aurais pas dû toucher à vos pommes de terre.

— Ah! mon Empereur! tenez, tenez, prenez celle-ci, c'est la plus cuite...; non, celle-là, c'est la plus grosse... Ah! misérable que je suis!... prenez-les toutes, Sire..., je veux être fusillé! »

Et le soldat lui présentait, les unes après les autres, les pommes de terre qu'il allait chercher avec ses doigts au milieu des charbons ardents.

« Tu vas te brûler les mains, malheureux! lui disait Napoléon en cherchant à le relever; garde tes pommes de terre, je n'ai plus faim.

— Oh! Sire, voyez comme celle-là est bien rissolée. Je suis un brigand! j'ai mérité la mort! Je veux être fusillé! »

Puis il attirait à lui le pan de la redingote de l'Empereur, qu'il couvrait de baisers. Napoléon, voulant mettre fin à cette scène qui pouvait devenir fatale à ce soldat si elle avait eu des témoins, lui dit d'un ton d'impatience : « Ah çà! veux-tu bien te taire et me laisser partir, ou je me fâche! » Lui ayant enfin fait lâcher prise,

il ajouta à voix basse : « Je te pardonne, je ne t'en veux plus, sois tranquille pour le présent comme pour l'avenir »; et, mettant le doigt sur ses lèvres, il ajouta : « Mais surtout ne parle de ceci à personne. » Cela dit, il s'éloigna et revint à son quartier.

Le 6 juillet, à trois heures du matin, Napoléon était à cheval et parcourait le terrain en avant du centre de son armée : « Il s'agit de voir clair dans l'échiquier », avait-il dit à son état-major, et à quatre heures, par le plus beau temps du monde, une forêt de baïonnettes étincelait au soleil dans l'immense plaine de Wagram : une immense artillerie la précédait. Tel était le prélude de cette fameuse bataille où, durant l'action, au dire du général Dupas, une colonne entière d'Autrichiens *disparut* du champ de bataille, sans qu'on pût jamais savoir quel avait été son sort. Cette large plaine qui, deux jours auparavant, était couverte de riches moissons, n'était plus, le soir, qu'un horrible charnier, où des cadavres entassés gisaient dans le sang parmi des habitations à demi consumées. Le carnage fut si grand, que le 10, c'est-à-dire quatre jours après la bataille, on ramassait encore, au milieu des blés, des hommes mutilés que leurs blessures n'empêchaient pas de crier : Vive l'Empereur! Pour sa part, Napoléon s'était exposé avec la témérité d'un soldat; et, au fort de l'action, dans le moment même où l'on se bat à coups de canon comme on se bat à coups de fusil, quand on fait des feux de peloton, le général Wather, commandant les grenadiers à cheval de la garde, lui avait crié :

« Encore une fois, Sire, ce n'est pas votre place! Retirez-vous, ou je vous fais enlever par mes grenadiers, et *coffrer* jusqu'à ce soir dans un de mes caissons.

— Il en serait capable », avait dit Napoléon au prince de Neufchâtel, en s'éloignant au pas de son cheval.

Le soir, en présence de tous les chefs de corps qui s'étaient rassemblés à son bivouac, Napoléon dit en se frottant les mains :

« Ah! ah! messieurs, je savais bien hier que je planterais aujourd'hui de la graine de maréchaux. Il en est parmi vous quelques-uns

dont je veux changer l'épée en un bâton brodé d'abeilles! qu'en pensez-vous? »

Personne ne disait mot, mais le cœur battait fortement à tous. Parmi les généraux de division qui étaient présents se trouvait Marmont. Jusqu'alors il n'avait eu aucune part aux faveurs impériales. Tout fier d'avoir pu exécuter le matin un de ces mouvements qui décident du gain d'une bataille, Marmont se mit aussitôt en évidence, croyant ainsi obtenir au moins une louange; mais Napoléon a deviné son intention, et passant brusquement devant lui :

« Vous avez manœuvré *comme une huître!* » lui dit-il en lui jetant un regard sévère.

Cette apostrophe était cruelle, d'autant plus que Marmont s'était particulièrement distingué et que, plus que tout autre, il avait payé de sa personne. Aussi rentra-t-il à son quartier le désespoir dans l'âme.

« Mon ami, dit-il à un des généraux qui servaient sous ses ordres, je suis un homme déshonoré, je suis perdu, je dois m'attendre à la plus éclatante disgrâce! Quelle ingratitude!...

— Allons donc, mon général, c'est une plaisanterie : l'Empereur a voulu vous éprouver; vous savez que dans ses moments de gaieté, surtout après une affaire, il est quelquefois un peu caustique; mais au fond il est bon, il est juste; il est impossible que tôt ou tard il ne reconnaisse pas les services que vous avez rendus aujourd'hui.

— Non, mon ami, vous vous abusez; je connais l'Empereur mieux que vous : le coup d'œil qu'il m'a lancé m'en dit assez. »

Au même instant, un aide de camp du prince de Neufchâtel entre dans la tente, et s'adressant à Marmont :

« Mon général, l'Empereur vous demande; il vous attend. »

A ces mots Marmont tressaillit et changea de couleur.

« Eh bien! mon cher, dit-il à son ami en hochant la tête, vous le voyez! Après tant de dévouement!... N'importe! allons! »

A peine vingt minutes s'étaient-elles écoulées que Marmont était

de retour. Sa physionomie, l'instant d'avant si pâle et si triste, était cette fois fort animée. Il marchait vite, un papier à la main. Du plus loin que son ami l'aperçut il ne douta plus de son malheur.

« Hélas! mon cher général, lui dit-il d'un ton piteux, c'est donc vrai ; l'Empereur veut que vous ayez manœuvré *comme une huître...?»*

— Eh non, mon cher, je suis duc et maréchal!...» répondit Marmont, en agitant au-dessus de sa tête le papier qui n'était autre que sa nomination.

Le lendemain de la bataille de Wagram, à quatre heures du matin, l'Empereur sortit de sa tente, qui avait été dressée sur le champ de bataille même; et, se promenant autour des bivouacs du quartier-général, seul, à pied, et, chose extraordinaire, sans chapeau, il s'entretint familièrement avec les soldats de sa garde. Sa figure exprimait la satisfaction et la confiance. Sur les six heures, étant monté à cheval, il se mit à parcourir le champ de bataille, pour voir si l'administration de l'armée avait fait son devoir. On était au moment de la récolte, les blés étaient très-hauts et l'on ne voyai pas les hommes couchés par terre, de sorte que plusieurs de ces malheureux blessés, qui n'avaient point été aperçus la veille, avaient, en guise de signal, mis leur mouchoir au bout de la crosse de leur fusil fiché en terre du côté de la baïonnette pour qu'on vînt à leur secours. Napoléon alla lui-même à chaque endroit où il aperçut un de ces signaux, parla aux blessés qui s'y trouvaient, et ne voulut pas retourner à sa tente avant que le dernier eût été enlevé. Il n'avait gardé personne autour de lui, et avait ordonné au grand-maréchal de se charger de cette surveillance et de faire activer le plus possible le service des ambulances. Tout en continuant de parcourir le champ de bataille, Napoléon s'arrêta un moment sur l'emplacement qu'avaient occupé la veille les deux divisions de Macdonald et de Marmont. La terre y avait été labourée par les boulets, et il put juger de l'énormité des pertes qu'avaient faites les Autrichiens. Sur une étendue d'environ une lieue carrée, il n'y avait pas un endroit qui ne fût couvert de morts ou de blessés. Cela formait

des montagnes de cadavres. Le reste du sol était couvert de biscaïens aussi nombreux que des grêlons après un violent orage.

L'Empereur reconnut parmi les morts le colonel d'un régiment d'*infanterie de bataille*, dont il avait eu à se plaindre. Cet officier, qui avait fait la campagne d'Égypte avec lui, avait ensuite fait preuve d'ingratitude envers son général en chef, croyant ainsi gagner les bonnes grâces du général Kléber. Au retour de l'armée d'Égypte en France, Napoléon, qui avait eu beaucoup de bienveillance pour ce chef de corps, durant la campagne d'Austerlitz, ne lui avait témoigné aucun ressentiment ; mais en revanche il ne lui avait accordé aucune des faveurs dont il s'était plu à combler tous ceux qui l'avaient accompagné, soit en Italie, soit en Egypte. En le voyant étendu sur le champ de bataille, l'Empereur le regarda un moment d'un œil attendri, et dit ensuite :

« Je suis fâché de n'avoir pas trouvé l'occasion de lui parler hier : je lui aurais dit que depuis longtemps j'avais tout oublié, excepté ses services. »

A un cri de Vive l'Empereur qui vint alors frapper son oreille, Napoléon se retourne et aperçoit à quelques pas de lui, étendu sur le revers d'un petit fossé, un canonnier du 6e régiment d'artillerie qui n'avait plus de jambes. Il s'approche de ce soldat :

« Est-ce donc là tout ce que tu as à me dire ? » lui demande Napoléon avec bienveillance.

« Pour le moment, oui, mon Empereur ; cependant il est bon que vous sachiez que j'ai, à moi seul, *démantibulé* quatre pièces de canon à ces satanés de *Kinzerlichs*, et que c'est le plaisir de les avoir enfoncés qui me fait oublier que je vais *tortiller de l'œil indéfiniment*. »

Napoléon ému serra la main de ce canonnier, et lui dit :

« Si tu en reviens, mon brave, à toi l'hôtel des Invalides et la pension.

— Merci, mon Empereur ; mais la saignée a été trop forte pour que j'aille jusque-là. Quant à ma pension, je crois qu'elle ne vous

coûtera pas cher, car je vois bien qu'il faut descendre la garde pour la dernière fois; et voilà pourquoi je jouis de mon reste pour crier : Vive l'Empereur! enfoncés les Kinzerlichs! »

Non loin de ce petit fossé, l'Empereur aperçut un jeune maréchal-des-logis de carabiniers qui vivait encore, quoiqu'un biscaïen lui eût fracassé la tête; mais la chaleur et la poussière ayant coagulé le sang presque aussitôt, le cerveau n'avait reçu aucune impression de l'air extérieur, et ce sous-officier pouvait espérer de survivre à cette blessure. Napoléon met pied à terre précipitamment, lui tâte le pouls, et à l'aide de son mouchoir lui ayant débouché les narines qui étaient pleines de terre, il lui versa quelques gouttes d'eau-de-vie sur les lèvres. Le blessé ouvrit les yeux, parut d'abord insensible à l'acte d'humanité dont il était l'objet, puis il fixa ses regards sur l'Empereur qu'il reconnut; ses yeux se remplirent de larmes : quelques paroles entrecoupées s'échappèrent de sa bouche :

« Oh! mon Empereur, c'est bon de mourir comme cela », dit-il en faisant un effort pour saisir une des mains de l'Empereur, qui lui soutenait la tête; « mais dépêchez-vous : il y en a d'autres qui attendent; pour moi, c'est fini! » et le brave carabinier mourut entre les mains de l'Empereur.

Napoléon remonta à cheval sans dire mot, et, rebroussant chemin, revint au milieu de ses troupes, qui commençaient leur mouvement pour suivre l'ennemi en pleine retraite. Arrivé non loin du maréchal Macdonald, il s'arrêta, et lui tendant la main :

« Touchez là, Macdonald, et sans rancune. Maintenant, nous rons toujours amis, et, pour gage de ma parole, je vous enverrai ce soir votre bâton de maréchal, que vous avez si glorieusement gagné hier. Au revoir. »

Depuis quelques années, Macdonald était resté dans une sorte de disgrâce dont il nous serait difficile d'expliquer le motif.

A peine Napoléon avait-il quitté Macdonald qu'il aperçut un soldat qui semblait diriger ses pas chancelants vers lui : son costume avait quelque chose d'étrange. La tête empaquetée dans des langes qui

ressemblaient assez aux turbans des Mamelucks de la garde, ce blessé avait sur les épaules un dolman richement brodé qui provenait de la dépouille de quelque officier supérieur autrichien, un large pantalon de toile blanche fermé au-dessus de la cheville, comme les portaient les grenadiers de la garde, en campagne.

« Qu'est-ce que cette mascarade?» dit l'Empereur en fronçant le sourcil, et en arrêtant son cheval au moment où ce singulier personnage était arrivé près de lui.

— Mon Empereur, s'écria le soldat en faisant le salut militaire, me *revoilà!*

— Ah! ah! fit Napoléon, se doutant bien à ce langage, que cet homme, malgré sa mise hétéroclite, devait être un de ses grognards privilégiés; comment t'appelles-tu?...

— Est-ce que vous ne vous souvenez plus de moi, mon Empereur?

— Comment veux-tu que je te reconnaisse ainsi fagoté!

— C'est vrai; je dois avoir l'air d'un turc d'Egypte. Ce sont ces farceurs de carabins qui m'ont déguisé ainsi, hier soir, après m'avoir ficelé la tête pour que je n'en perde pas les morceaux. Malgré les conseils de mes chefs, j'ai mieux aimé vous voir aujourd'hui que de me rendre à l'hôpital, persuadé que cela me ferait plus de bien. Je me sens déjà plus de forces!

— J'en suis enchanté. Mais tout cela ne me dit pas qui tu es?...

— Je suis l'homme aux pommes de terre, dit le soldat d'un ton presque mystérieux en baissant la voix et en se rapprochant de l'Empereur; vous savez... avant-hier..., c'est moi qui ai eu la scélératesse..., et dire qu'on ne m'a pas fusillé!

— Ah! c'est toi! se hâta d'ajouter Napoléon; tu as donc été blessé grièvement à la tête?

— Un rien du tout : trois coups de latte sur la *coloquinte!* Sans ma queue, le grand *Lansmann* me décollait la boule; et j'ai senti le moment où je n'avais plus qu'à courir après pour la ramasser. Mais, c'est égal, j'avais mérité mieux que ça! j'avais mérité d'être...

— Cela ne sera rien, tranquillise-toi ; avec quelques compresses d'eau-de-vie camphrée...

— C'est ce que les carabins m'ont dit. Aussi, depuis hier, j'en ai déjà bu pas mal. »

Ici, Napoléon ne put s'empêcher de rire de la manière dont ce soldat avait jugé à propos de s'appliquer le remède ; puis, reprenant son sérieux, il ajouta d'un ton plein de bienveillance :

« Je sais que tous, vous vous êtes conduits en braves. Que veux-tu? de l'argent?

— De l'argent! fi donc, mon Empereur! j'en ai de trop : ma masse est au grand complet. A votre service...

— C'est donc de l'avancement dans ton régiment?

— Pas si conscrit! je suis trop vieux maintenant. Depuis treize ans, j'ai moisi dans les chevrons. Ce que je voudrais... oh! mon Empereur!... voyez-vous, ce qu'il me faut..., c'est... »

Et comme le vieux grenadier mettait une sorte d'hésitation ou plutôt de modestie à faire l'aveu de l'objet de ses désirs, Napoléon tâcha de l'enhardir en lui disant :

« Voyons, explique-toi, parle : je suis pressé ; on m'attend.

— Eh bien ! c'est le bijou en question que je voudrais, reprit le soldat, la poitrine comme soulagée d'un poids énorme.

— Ah ! je comprends..., tu n'es pas difficile, toi !... mais l'as-tu mérité? »

A cette demande, le vieux guerrier redressa la tête avec fierté, et fixant sur l'Empereur un regard étincelant, il reprit avec emphase et en traînant chacune de ses paroles :

« Si je l'ai mérité !... Quelle bêtise ! mais mon Empereur, puisque voilà cinq batailles de suite où je fais mon possible pour me faire tuer sans avoir ce bonheur-là : Austerlitz, Iéna, Eylaud, Friedland, et hier, avec ces grands *Lansmanns* qui ont des casques en pain de sucre, des sabres de deux aunes !... Si je l'ai mérité !... Mais je l'ai encore plus mérité que d'être fusillé l'autre nuit!

— C'est bon ! c'est bon ! se hâta d'interrompre Napoléon ; et

puisqu'il en est ainsi, je crois que tu l'as bien gagnée; tiens!... mais promets-moi de te rendre à l'instant même à l'hôpital pour te faire soigner.»

En disant ces mots, Napoléon avait détaché sa croix et l'avait offerte au soldat. Celui-ci, en la recevant des mains de l'Empereur, était tombé à deux genoux et l'avait portée convulsivement de son cœur à ses lèvres et de ses lèvres à son cœur, sans pouvoir même, dans l'excès de son ravissement, trouver une parole de remerciement. Quant à Napoléon, accoutumé à ces sortes de scènes, il avait profité de l'extase dans laquelle le vieux brave était plongé pour continuer sa marche vers Znaim où il devait aller coucher. Seulement, lorsqu'il eut fait une trentaine de pas, il tourna la tête, et apercevant le grenadier qui, resté à genoux à la même place, avait les bras tendus vers lui, il lui fit de la main un signe amical, comme s'il eût voulu lui dire : «Adieu, nous nous reverrons.»

Le soldat se releva et couvrit de baisers cette croix qu'il contemplait avec ivresse; puis, il murmura d'une voix sombre et comme sous le poids d'un remords poignant :

«Et quand je pense que c'est à lui que je refusais une pomme de terre!...»



LE RETOUR.



Deux jours seulement avant son départ de Paris pour le quartier-général impérial de l'armée (en juin 1815), un officier supérieur de la vieille garde [1], ami d'enfance d'un de mes oncles, lui remit la relation d'un voyage qu'il avait fait, quelques mois auparavant, à l'île d'Elbe, en lui disant :

« Je vous confie mon histoire et celle du 20

[1] Cet officier est celui dont il a été question dans la déclaration du 15 mars, au prince d'Essling, alors gouverneur de la 8e division militaire, par M. P***, débarqué de l'île d'Elbe avec Napoléon, et arrêté à Toulon par ordre du préfet du Var.

mars. L'Empereur, lors de son rétablissement sur le trône, n'ayant pas parlé de moi, j'ai dû me taire; mais je suis aussi jaloux que lui de vivre dans la postérité. Je veux qu'elle connaisse la part que j'ai prise au retour de Napoléon en France. J'ai le pressentiment que je serai tué dans cette campagne. Gardez donc cet écrit, et promettez-moi de le publier un jour. »

Mon oncle le promit à son ami. Le pressentiment dont il lui avait fait part se réalisa : il fut tué à Waterloo. Mais l'Empereur ne l'avait pas oublié, car au retour des désastres du Mont-Saint-Jean, il demanda à mon oncle s'il savait ce qu'était devenu M. P***.

« Sire, il a été tué sur le fameux plateau défendu par la garde de Votre Majesté, lui répondit-il.

— Il est bien heureux!... fit Napoléon; puis il ajouta : Vous a-t-il dit qu'il est venu à l'île d'Elbe?

— Oui, Sire : il m'a même remis, il y a quelques jours, la relation de son voyage et des entretiens qu'il a eus, m'a-t-il dit, avec Votre Majesté.

— Il faudra me donner cette relation, je l'emporterai : elle me servira pour mes Mémoires que je veux écrire un jour.

— Sire, je ne l'ai plus.

— Qu'en avez-vous donc fait? il faut la ravoir à quelque prix que ce soit et me l'apporter demain.

— Je l'ai déposée dans les mains d'un ami qui n'est pas à Paris en ce moment.

— Ainsi, cette relation va courir le monde?

— Non, Sire; elle est renfermée sous enveloppe, dans une boîte dont j'ai la clef; mais je ne puis la remettre à Votre Majesté avant son départ : elle pourra, dans tous les cas, en avoir connaissance; car je me propose, suivant les volontés de mon malheureux ami, de la faire imprimer, à moins que Votre Majesté ne me le défende.

— Non, je vous le permets; seulement il faut en retrancher ce qui pourrait compromettre ceux qui m'ont montré de l'attachement. Si P*** a rapporté fidèlement tout ce qui s'est passé, les Français

verront que je me suis sacrifié pour eux, et que ce n'est pas l'amour du trône qui m'a ramené en France, mais le désir de rendre à un grand peuple les biens les plus chers : son indépendance et sa gloire. Il faudra prendre garde qu'on ne vous *vole* votre manuscrit, *ils* le falsifieraient : faites-le passer en Angleterre à ***. Il le fera imprimer : il m'est dévoué, il pourra vous être utile. Je vous donnerai un mot d'écrit pour lui, entendez-vous?

— Oui, Sire.

— Mais faites tous vos efforts pour retirer ce manuscrit avant mon départ. Je vois bien que vous y tenez; je vous le laisserai : je veux seulement le parcourir. »

En effet, mon oncle le retira, le donna à l'Empereur, qui le lui rendit après l'avoir lu, en lui disant :

« P*** a dit la vérité et rien que la vérité. Conservez scrupuleusement ce manuscrit pour la postérité; au moins cette fois l'histoire saura à quoi s'en tenir. »

Mon oncle ne publia jamais cette relation. J'ignore pour quel motif, car je lui ai souvent entendu répéter que c'était son intention. Je l'ai retrouvée dans la multitude de paperasses qu'il a laissées après sa mort : je remplis aujourd'hui ses intentions. Toutefois, je me suis permis de faire subir à cette relation quelques suppressions, et à enlever quelques phrases injurieuses aux Bourbons, parce que je me suis fait cette loi de ne jamais dire de mal de personne, et de ne pas accabler, par d'inutiles récriminations, une famille qui a payé assez cher son imprévoyance et son entêtement.

XX

En apprenant qu'on avait mis en question sa translation à Sainte-Hélène (disait M. P*** dans sa relation) et que des vainqueurs d'un jour, envers lesquels il s'était montré si généreux après tant de batailles décisives, avaient peut-être résolu déjà de l'ensevelir vivant dans les mers des tropiques, Napoléon hésita d'autant moins à pré-

venir le coup qui le menaçait, que les journaux et toutes les nouvelles venues de France lui révélaient un grand mécontentement national. Mais tandis que tout présageait un prochain bouleversement, que faisait Napoléon à l'île d'Elbe?

Privé de toute ambition, il semblait préférer à sa grandeur passée une vie modeste et paisible; aux nobles agitations de la guerre, un doux repos; aux méditations de son génie, un désœuvremen agréable. L'étude de la botanique, le soin de sa maison, les plantations qu'il avait faites, celles qu'il projetait encore, occupaient plus particulièrement ses loisirs. On a prétendu, mais à tort, qu'il conservait son goût pour les exercices militaires. Pendant son séjour à Porto-Ferrajo, il ne passa pas une seule revue : il paraissait n'avoir plus d'attrait pour les armes.

Pendant les premiers temps de sa retraite, Napoléon n'éprouvait qu'un besoin vague de régner. Affligé des maux de la France, qu'il aimait passionnément, fatigué des vicissitudes de la fortune, dégoûté des hommes, il appréhendait, en cherchant à ressaisir le sceptre, de précipiter la France et lui-même dans de nouvelles chances, dans de nouveaux malheurs; et, sans abandonner le projet de remonter sur le trône un jour, il laissa à l'avenir le soin de fixer ses irrésolutions.

Il fut bientôt tiré de cet état d'indifférence et d'hésitation par la tournure que prirent en France les affaires publiques. La substitution de la cocarde blanche, portée dans les cours et dans les camps étrangers par l'émigration, à la glorieuse cocarde tricolore, illustrée par tant de victoires; les imprudents encouragements donnés par le gouvernement royal aux prétentions des émigrés et des prêtres; tout révélait à son œil d'aigle la faiblesse du pouvoir nouveau. Il n'y avait pas un seul personnage attaché au service des alliés et au service de ses ennemis dont il ne connût parfaitement le fort et le faible. Il savait le degré d'influence que chacun d'eux était susceptible d'acquérir et d'exercer, et il calculait d'avance les erreurs dans lesquelles ils entraîneraient nécessairement la Restauration.

Les journaux français et étrangers, les écrits périodiques redevinrent l'objet de ses lectures assidues ; il les étudiait, il les commentait, et les pénétrait avec sagacité.

Il accueillait les étrangers de distinction avec grâce et bonté. Il s'entretenait familièrement avec eux de la situation politique de l'Europe et de la France; il les faisait causer adroitement sur les points qu'il voulait approfondir, et tirait presque toujours de leur conversation d'utiles éclaircissements.

C'était par ces simples moyens que Napoléon savait ce qui se passait sur le continent. Il avait trop l'habitude des crises politiques pour ne pas prévoir que la force des choses lui ouvrirait les portes de la France, et il était trop habile pour vouloir entretenir avec ses partisans des correspondances qui auraient pu révéler ses vœux secrets, et fournir à ses ennemis l'occasion d'attenter à sa liberté.

Ce fut sur ces entrefaites que le colonel P*** résolut de se rendre à l'île d'Elbe. Au moment de partir, il fut arrêté par cette réflexion : « L'Empereur, se dit-il, abandonné par ceux qu'il avait comblés de bienfaits, ne croira pas à l'attachement que je lui ai gardé ; peut-être même me suspectera-t-il d'avoir été envoyé près de lui par ses ennemis, pour épier ses paroles et ses actions. Que faire?» Il avait conservé des relations avec trois personnes investies autrefois de la confiance de l'Empereur; leur conduite depuis la Restauration avait été franche et loyale : fidèles à Napoléon par sentiment, dévouées à sa cause par principes et par patriotisme, elles n'avaient dissimulé ni leur fidélité ni leur dévouement, et étaient restées inaccessibles aux tentatives faites pour les attirer dans le parti contraire. Il pensa que ces personnes, en le recommandant à l'Empereur, pourraient le préserver de ses soupçons : il leur confia donc sans détour ses desseins et ses inquiétudes.

La première et la seconde lui témoignèrent le plus vif intérêt, et le chargèrent d'exprimer à l'Empereur leur douleur de l'avoir perdu, leur espérance de le revoir ; mais l'une et l'autre craignirent

de se compromettre en lui écrivant, et il les quitta sans en avoir rien obtenu.

Il se présenta chez la troisième, le duc de Bassano, et lui exposa ses projets, ses appréhensions.

« Vos craintes, lui dit le duc, sont fondées. Ma recommandation vous serait sans doute fort utile, mais je ne pourrais vous la donner sans danger, non pas pour moi, mes sentiments sont connus, mais pour l'Empereur lui-même. Si l'on vous enlevait ma lettre, on pourrait la remettre à un espion. »

Cette raison parut décisive au colonel P***.

« Il me vient une inspiration, lui dit-il : il a existé entre l'Empereur et vous des relations si multipliées que vous devez avoir conservé le souvenir de quelques circonstances, de quelques épanchements qui, rappelés par moi à Sa Majesté, pourraient lui prouver que j'ai votre confiance, et que je suis digne de la sienne.

— Votre idée est bonne... Mais, non, ajouta le duc, je ne saurais vous donner que des détails insignifiants, et alors l'Empereur ne s'en ressouviendrait plus, ou vous révéler des choses importantes, et mon devoir s'y oppose... Je réfléchirai, revenez demain matin. »

Le colonel fut exact.

« J'ai scruté ma mémoire, lui dit le duc de Bassano en l'abordant, et cette note, que je vous confie, vous permettra d'aborder sûrement l'Empereur. Je n'avais considéré votre voyage à l'île d'Elbe que sous les rapports qui vous concernent ; mais il est d'une importance bien plus grande que vous ne le pensez, et que je ne l'avais pensé moi-même. Napoléon ne peut être indifférent aux événements actuels. S'il vous interrogeait, que lui répondriez-vous ? Vous devez sentir combien il serait dangereux de lui donner, sur notre situation, des renseignements erronés.

— Quoique militaire, je ne suis pas totalement étranger à la politique. J'ai souvent réfléchi sur la position dans laquelle se trouve la France, et je crois la connaître assez pour être en état de satisfaire la curiosité de Sa Majesté.

— Je n'en doute pas; mais, voyons, qu'en pensez-vous? »

Le colonel lui fit une analyse raisonnée des fautes de la Restauration et de leurs conséquences... Leur conversation s'échauffa graduellement, et, quand après avoir examiné le présent, ils portèrent leur attention sur l'avenir, leurs pensées prirent tout à coup un essor si rapide, elles les transportèrent si loin de leur premier but, qu'ils en furent comme effrayés, et restèrent plongés, l'un et l'autre, pendant quelques moments, dans une sorte de stupéfaction.

« Allons, dit le duc en rompant le premier le silence, vous êtes en état de répondre à toutes les questions de l'Empereur. Adieu. »

Et ils s'embrassèrent à plusieurs reprises avant de se séparer.

A peine le colonel P*** eut-il quitté le duc, que tout ce qui s'était passé se reproduisit à sa mémoire. Il mesura, dans toute son étendue, l'espèce de mission qu'il était appelé à remplir, et ne put se défendre d'une émotion mêlée de surprise et d'effroi. Tant que son intention n'avait été, en se rendant à l'île d'Elbe, que d'offrir ses services à l'Empereur, il lui avait semblé que son voyage était une chose toute naturelle, et il aurait volontiers déclaré au gouvernement qu'il allait rejoindre son ancien bienfaiteur; mais depuis que le motif de ce voyage s'était agrandi, depuis qu'il pouvait avoir, suivant l'expression du duc de Bassano, d'immenses résultats, il lui semblait que le gouvernement devait avoir les yeux sur lui, qu'il devait faire épier ses pas, et chercher à pénétrer ses desseins et jusqu'à ses moindres pensées. Il parut défiant et inquiet, la note du duc lui devint pressante, il l'apprit par cœur, puis il la brûla. Au lieu de demander son passe-port pour Gênes ou Livourne, comme il en avait eu l'intention, il le demanda pour Milan. Il connaissait dans cette ville un officier-général, et il songea qu'il pourrait déclarer à la police, si elle venait à le questionner, qu'il allait à Milan réclamer de cet officier, son ami, le remboursement de sommes qu'il lui avait prêtées jadis.

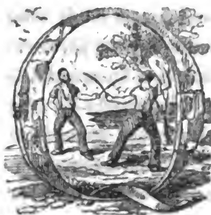
Ce plan ainsi arrêté, il se rendit à la préfecture de police; mais, en franchissant le seuil de la porte, il se sentit tout à coup saisi d'un

tel battement de cœur, qu'il put à peine trouver la force de se tenir. Si, dans ce moment, une voix lui eût crié : Malheureux ! où voulez-vous aller? il serait tombé interdit et aurait tout confessé. Ce trouble n'était cependant pas l'effet d'une lâche terreur : ce n'était chez lui que l'impression qu'éprouve l'homme de bien lorsque, pour la première fois, il commet une action qu'il ne peut avouer. Quelques minutes suffirent pour le rendre à lui-même. On lui fit subir un assez long interrogatoire. Ses réponses furent claires et positives ; son air d'assurance prévint toute espèce de soupçon, du moins il le crut. Cependant il eut le soin, à tout hasard, d'examiner s'il était suivi, et deux jours durant il s'aperçut à son grand étonnement qu'on observait ses pas. Il feignit de l'ignorer, et, pour mieux tromper l'espion, il le conduisit aux Messageries royales, retint et paya sa place pour Lyon ; mais, dans la nuit, il fit prendre des chevaux de poste sous un nom supposé et partit en toute hâte. En peu de jours il était arrivé à Milan, non sans avoir couru vingt fois, dans ce voyage, les risques d'être saisi et livré à la police autrichienne ; mais le Ciel, qui sans doute veillait sur lui, favorisa son entreprise, car après des périls sans nombre, il parvint à toucher l'île d'Elbe : alors il fut sauvé ; il put voir l'Empereur, lui parler et accomplir sa mission. Peu de jours après son arrivée, il était attaché à la personne de Napoléon, et faisait partie de sa maison.



DEUX CONQUÊTES DE GROGNARDS.





uelques jours avant Waterloo, l'armée française avait pris position sur les frontières de la Belgique. Toute la garde impériale à pied, sous les ordres des généraux Friand et Morand, avait été réunie en colonne à Beaumont, et ne formait plus qu'un seul corps que Napoléon devait commander en personne. Cette troupe d'élite dut, le soir même, disposer ses bivouacs de manière à ce que ses feux ne pussent être observés par l'ennemi. Le but du mouvement qui devait s'exécuter le lendemain matin avant le jour était connu : il s'agissait de se porter, le plus vivement possible, sur Charleroy, pour fondre sur le corps prussien de Ziethen, campé sur les bords de la Sambre, dans une complète ignorance de la position de l'armée française : c'était ainsi que l'Empereur voulait commencer son dernier duel avec l'Europe.

La vieille garde arrive le soir dans une plaine qui a été piétinée le matin par la cavalerie, et labourée l'après-midi par l'artillerie : il avait plu toute la journée. Cependant c'est dans cette espèce de cloaque que les soldats doivent bivouaquer. L'ordre est donné : on fait halte. Une escouade de chaque compagnie est envoyée dans les environs pour rapporter du bois, de la paille et des vivres, s'il se peut. On forme les faisceaux, les feux s'allument, la nuit est venue, tous ont fait leurs petites dispositions pour se mettre à l'abri; mais chefs et soldats sont trop préoccupés des résultats de la grande bataille qui va probablement se livrer bientôt, pour s'abandonner au sommeil : chacun discute, selon sa portée, ses intérêts ou sa position.

Dans un de ces bivouacs, occupé par les fusiliers de la vieille garde, la conversation était très-animée, quoiqu'elle ne roulât pas sur le texte ordinaire.

« Bibochard, disait un soldat à un autre, couché près de lui et qui paraissait beaucoup plus jeune, ce qui entortille le moral du père Mandarou, c'est le souvenir de son épouse qu'il a laissée à Nanterre, en train de manutentionner des gâteaux. »

— Ah ! ouitch ! répliqua celui-ci sans changer de posture, depuis que je suis dans le bataillon, je l'ai toujours vu de même ; pendant toute la marche de ce matin il a grogné, dissimulé qu'il était sous son bonnet à poil, comme un vieil ours blanc dans sa tanière.

— Tu te plais, reprit l'autre, à manquer de subordination à son égard ; enfin, c'est ton chef comme à moi ?

— Oui, caporal par rang d'ancienneté... Joli grade ! Tiens, tiens, vois-le donc, qui fait la toilette de sa pipe ; il faut que je lui parle. Et élevant la voix :

« Eh ! père *Marabout!* » appela-t-il.

Le vieux soldat leva la tête, regarda Bibochard de travers ; mais il ne lui répondit pas.

« Caporal *Marabout!* répéta le jeune soldat.

— C'est *Mandarou!* dit à demi-voix son camarade, en lui poussant le bras ; tu l'estropies toujours, ça lui fait mal...

— C'est juste, reprit Bibochard, qu'on appelait également *Parisien*, parce qu'il était né dans un faubourg de Paris ; cela ne m'arrivera plus. Et d'un ton badin, en élevant davantage la voix : Père *Marabout*, dit-il encore, il me semble que ce soir vous n'êtes pas dans votre gamelle ordinaire ?

— Que t'importe, conscrit ! répondit le vieux soldat, avec un geste d'humeur. Au résumé, veux-tu me rendre un service ? ajouta-t-il.

— Un service, caporal ? quelle question !... Demandez-m'en huit cents, je vous les rends tout de suite.

— Je n'en veux qu'un ! reprit le grognard en lançant au jeune

soldat un regard plein d'orgueil ; c'est celui de me laisser tranquille, parce que, lorsqu'on a, comme moi, paraphé ses nom et prénoms sur les pyramides d'Egypte, qu'on a été, comme moi, contemplé par quarante siècles, à la vue du petit Caporal, et qu'on a fait sa faction près de lui au Kremlin, quand Moscou n'était qu'une mer de feu, on ne se laisse pas mécaniser par un blanc-bec comme toi, entends-tu, Parisien, propre à rien?

— Oh ! alors, dit Bibochard, du moment où les anciens se susceptibilisent, il n'y a plus moyen... Vive l'Empereur !

— C'est positif, père Mandarou, ajouta un camarade, vous avez raison, parce que tous ces mots-là ! ne nous racontent pas l'histoire de votre mariage avec Mme Mandarou. Vous nous l'avez promise bien des fois déjà, cette fameuse histoire. Or donc, puisque nous n'avons rien à faire, au lieu de vous jalouser mutuellement, partez du pied gauche, nous écoutons fixes et immobiles... Et vous autres, motus!... ajouta le soldat.

— Oui, dit à demi-voix le grognard, en étouffant un soupir dans sa poitrine; j'ai le pressentiment que je ne dois plus revoir ma pauvre Nelly.

— Eh bien ! raison de plus, répliqua le premier interlocuteur, parlez-nous de votre épouse; ça vous fera écouler la douleur.»

A ces mots, les soldats s'étant groupés de chaque côté du grognard, celui-ci resta un moment comme absorbé par ses souvenirs ; puis, il s'exprima ainsi :

« Il y a dix-huit ans, c'était du temps de l'invincible république ; le petit Caporal n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie ; nous venions de frotter un peu crânement le prince Charles dans la personne des Autrichiens, lorsque ma brigade fut envoyée en cantonnement dans le Tyrol. Mon bataillon se répand dans la vallée, et moi, je reçois un billet de logement pour un village dont j'ai oublié le nom. J'arrive chez le particulier qui se trouve être deux particulières. L'une avait bien mérité les Invalides, tant elle avait de services effectifs, la pauvre vieille; mais l'autre était une charmante

petite enfant de troupe, avec des nattes pommadées, astiquées et retroussées en guirlandes derrière son chignon, comme celles des ci-devant hussards de Berchigny; elle possédait en outre deux yeux châtains et un corsage entièrement occupé, enfin, un vrai petit flanqueur. Ma présence sembla d'abord les effaroucher; c'était à tort : aussi me dis-je en moi-même : «Attention, Mandarou, la beauté va te passer en revue»; et retroussant modérément ma moustache, je leur demandai des nouvelles de leur santé, en ajoutant : «Si vous croyez que je viens dans ce séjour pour mettre tout à l'envers, c'est une erreur; voilà mon billet de logement. Si je pouvais changer de caserne, je vous débarrasserais de moi; mais le fourrier m'a cloué chez vous peut-être pour un mois, la valeur de trente jours, mesure de France; je m'y conduirai comme chez les indigènes qui ont déjà eu l'avantage de loger un de leurs vainqueurs ordinaires. Une place à votre feu, si vous consommez du bois; *item*, à votre lumière, si vous en possédez; la petite goutte de coquette joyeuse, si vous la pratiquez; le tout avec un peu de paille, si vous en avez de reste. Voilà tout ce que le règlement de la République m'alloue par jour; je ne réclame pas autre chose de vous, car les femmes sont un sexe que je révère lorsqu'elles font tout ce que je veux.»

« La vieille ne me répondit pas parce qu'elle était aveugle; mais la jeune, que j'appris plus tard être sa petite-fille, me dit avec son petit nez en l'air et les yeux baissés : «Monsieur le Français, soyez le bienvenu.» «A ces mots, je crus que c'était du trois-six qui coulait dans mes veines et que j'avais de la poudre à canon dans l'estomac, tant mon cœur y dansait la carmagnole. Après avoir partagé avec moi une espèce de bouillie pour les chats, qui était excellente tant elle était sucrée, chacun se retira dans son logement respectif : c'est-à-dire que les femmes ne bougèrent pas; mais la plus jeune, que la vieille avait appelée Nelly, me fit signe d'entrer dehors où avait été préparé mon bivouac. Je commençai par consommer quelques bouffardes de simple caporal, histoire de profiter du grand air dont j'avais grand besoin pour me rafraîchir. J'allai peu

après me coucher sur de la paille fraîche, sous un hangar qui servait en même temps de poulailler; à preuve que je vis perché, sur un bâton au-dessus de ma tête, un superbe coq, véritable coq républicain, avec le plumage bleu, les revers blancs sur l'estomac, et sur la tête une aigrette rouge qui lui retombait sur l'œil gauche comme aux grenadiers de la trente-deuxième légère. C'était d'un bon augure, d'autant que j'étais certain d'être réveillé de bonne heure, le lendemain, par le camarade de chambrée. Je m'endormis donc en pensant machinalement à la jeune bourgeoise.

« Mais pas du tout! voilà que des sournois de Kinzerlicks, après s'être dissimulés dans le village, s'amusent tout à coup à y mettre le feu au milieu de la nuit, pour nous transformer en grillade. Bientôt toutes les maisons flambent, tous les naturels du pays s'éclipsent. Moi, je me précipite dans la chambre de mes particulières hospitalières. La jeune criait comme un fifre du roi de Prusse qu'on frictionne avec le fourreau d'un sabre; quant à la vieille, elle avait abusé de la circonstance pour s'évanouir. Cette vue me fendit le cœur. Cependant il était temps que j'arrivasse, le feu gagnait. N'ayant pas la force de les emporter toutes les deux, en un tour de main je vide le mobilier dans la cour et je le fais passer par le soupirail de la cave, y compris la mère, que le feu avait déjà légèrement roussie, puis je rentrai.

« Eh! eh! mademoiselle Nelly, dis-je à la jeune fille qui se désolait toujours en augmentant, il faut se sauver plus vite que cela. »

« Et je l'emporte dans mes bras à travers les flammes, à preuve encore qu'elle se cramponnait à mes tresses, et que, depuis ce jour-là, j'ai compris de quelle utilité les cheveux pouvaient être en campagne. Et cependant on disait alors que le général en chef voulait nous retrancher ce plus bel ornement de la nature.

« Je déposai provisoirement Nelly à quelques pas de la maison entièrement submergée par le feu, dans l'église qu'on avait ouverte pour sonner le tocsin, et je me rendis au logement de mon capitaine. Le lendemain, l'ordre le plus parfait régnait dans le village,

tout y avait été pillé ou brûlé!... J'allai aux informations; j'appris que la petite bourgeoise s'était casernée à une demi-lieue de là, chez une de ses parentes. J'y allai. Et voilà justement la bêtise! je n'aurais jamais dû la revoir, connaissant parfaitement mon cœur de tropique. J'avais été amorcé déjà ; ce jour-là je fus harponné comme un jeune marsouin.

« — Mandarou, me dis-je à moi-même, en récidivant tu vas t'enfoncer dans la manœuvre ; autant vaudrait-il être amoureux de l'épouse du roi de Prusse ! Eh bien ! pas du tout, je m'égarais considérablement : vous allez en juger.

« Je continuais de fréquenter la Tyrolienne sous le prétexte de m'informer de sa santé qui était excellente. Un beau matin, elle m'apprend, en pleurant comme plusieurs Madeleines, qu'elle avait perdu sa mère la veille.

« — En cherchant bien, lui dis-je dans ma simplicité, on peut la retrouver.

« — Hélas ! répliqua-t-elle, elle a cessé de vivre. »

« Ce fut alors la désolation des désolations, car, en effet, la vieille bonne femme était morte de l'incendie rentré qu'elle avait attrapé dans la cave.

« Quand Nelly se fut un peu calmée, je lui dis avec sensibilité :

« — Mademoiselle, je voudrais pouvoir vous servir de mère, car vous êtes un pauvre ange.

« — Ah! monsieur le Français, répliqua-t-elle en braquant sur moi deux grands yeux brillants de larmes, qui me firent plus d'effet que la bouche de deux canons de trente-six ; si pour être un ange il suffit de bien aimer quelqu'un, vous avez raison, car après ma grand'mère, c'est vous que j'aimais le plus au monde; et maintenant, vous le voyez, je n'ai plus de mère.

« En disant ces mots, ce cher ange de Dieu avait pris une de mes mains qu'elle serrait en tremblant dans les siennes, toujours avec continuation du même regard.

« On m'eût jeté une poignée de cendre chaude dans les yeux que

cela ne m'eût pas stupéfié davantage. Cependant je conservai toute ma présence d'esprit pour lui répondre :

« Nelly, vous me confusez,

« — J'ai dit la vérité», ajouta-t-elle pour achever de me mettre la cervelle à l'envers.

« Oh! c'est-à-dire qu'à dater de cet instant je fus complétement toqué; je devins possesseur des deux plus méprisables maladies : je n'avais plus ni faim ni soif. Cependant je ne pouvais avoir la crânerie de croire que je pusse jamais inspirer de l'amour à une jeunesse de seize ans. Eh bien! messieurs les blancs-becs, s'écria Mandarou en s'adressant de préférence à Bibochard, voilà ce qui vous trompe et moi aussi, car mes chefs ayant appris que je montais tous les jours de fameuses factions chez une jeune Tyrolienne douce et honnête, que j'adorais perpétuellement, me firent appeler. Sur mes réponses, qui ne furent point évasives, ils prirent sur Nelly des renseignements satisfaisants; et, un jour après l'appel du matin, mon capitaine me fit dire, par son *philistin* [1], d'avancer à l'ordre à son logement. Il m'offre la goutte; moi, pas fier, j'accepte.

« Mandarou, me dit-il, tu as fait un bon choix, quoique tu ne t'en sois pas rapporté à l'ancienneté : il faut te marier avec la Tyrolienne. J'ai obtenu pour toi, du gros-major, une permission de vingt-quatre heures pour le jour nuptial. » Puis il m'offre la goutte derechef; j'accepte en réitérant; enfin, avant de retourner à la chambrée, il m'articule ces paroles que je n'oublierai jamais :

« Mandarou, souviens-toi que le mariage est la salle de police du sentiment : tel est l'avis du général en chef, pour lequel tu feras une chose agréable en épousant indéfiniment ta fiancée, qui est étrangère, mais que tu naturaliseras naturellement. »

« Je me mariai donc avec ma chère Nelly, qui, jusqu'à présent, a été la crème de la fidélité, la reine des épouses. Quoique je n'aie

[1] C'est ainsi que les soldats de l'Empire désignaient ceux d'entre eux qui servaient leurs officiers; la qualification de *domestique* ne leur paraissant pas en harmonie avec l'habit militaire. Aujourd'hui on les appelle des *brosseurs*.

pas toujours été présent, je crois avoir été son seul et unique sultan, lors même que j'étais en Égypte et elle à Courbevoie ; et si j'ai du chagrin aujourd'hui, c'est que, n'ayant pas encore trente ans de services effectifs dans mon sac, en supposant que je vienne à passer l'arme à gauche demain ou après, comme cela en prend la tournure, madame veuve Mandarou n'aura pas la moindre chique à se mettre sous la dent : c'est dur à avaler! »

A peine le vieux soldat avait-il achevé, que Bibochard, dont le cœur était excellent et que ce récit avait ému, se leva précipitamment et, saisissant la main du grognard, la serra plusieurs fois en lui disant avec une sorte d'attendrissement :

« Pardon, excuse, caparol Mandarou, de vous avoir batifolé tout à l'heure : c'est mon caractère; il n'y a pas eu d'affront à votre intention. Mais si, comme vous le croyez, vous venez à être rayé définitivement des contrôles par force majeure et intempestive, soyez paisible, moi Bibochard, dit Parisien, fusilier à la 1re du 2e de la vieille, engage ma foi, en présence des braves anciens, ici présents et acceptants, que je couperai ma solde en deux avec Mme veuve Mandarou, qui a mon estime. Fin finale : si votre malheur réussit, elle ne manquera de rien; c'est mon ancienne, je la respecterai comme ma propre mère, qui était ma seule parente, car mon père a toujours gardé le plus profond incognito à mon égard.

— Merci, merci, Bibochard, lui répondit le caporal en essuyant une larme tombée sur sa moustache grise, le petit Caporal y pourvoira. Je n'ai pas de rancune : chez vous le fond n'est jamais fautif; d'aucuns n'ignorent pas que c'est l'effet de la jeunesse.

— Le Parisien n'est pas un soldat du pape, ajouta un camarade, et peut-être aurait-il l'épaulette au jour d'aujourd'hui s'il fût resté dans le centre.

— Fi donc! le centre!... répliqua Bibochard d'un ton de fierté; je ne méprise personne; mais qu'est-ce qu'un soldat du centre? un simple tourlourou [1], un gobe-choux, une machine à fatigue, un

[1] Les soldats de la vieille garde donnaient cette épithète aux conscrits, et ne dé-

vrai brûle-pavé, auquel on n'accorde d'autre réjouissance, en campagne, que celle de se faire bousculer par la cavalerie des Kinserlicks, et au quartier, que des corvées ordinaires ou extraordinaires; tandis que dans la garde c'est différent : on fait sa faction dans les palais avec des chambellans brodés sur tranche. C'est moins récréatif, peut-être, mais c'est plus flatteur.

— Allons, allons, camarade, reprit Mandarou, c'est tout de même une fameuse chance que vous avez eue que celle d'entrer, à votre âge, dans les fusiliers de la vieille.

— Il faut, dit un de ceux qui n'avaient point encore parlé, en s'adressant à Bibochard, pour avoir mérité votre incorporation parmi les anciens, que vous ayez fait au moins une action d'éclat?

— Une action d'éclat!... répéta le jeune soldat en relevant la tête avec orgueil, j'en ai fait plusieurs.

— Un drapeau enlevé aux Prussiens?... Un officier russe fait prisonnier? demanda-t-on dans le groupe.

— Mieux que cela : c'est à propos d'une conquête que je fis il y a deux ans, en Saxe.

— Celle d'une pièce de canon, peut-être? dit une voix d'un ton goguenard.

— Vous n'y êtes pas, reprit Bibochard : c'était celle d'un navet.

— Un navet! répétèrent à la fois les camarades avec étonnement.

— Oui, un pur navet! mon capitaine était tellement vexé, qu'il me dit tout en colère :

« Parisien, tu étais sur la liste pour avoir la croix, eh bien! tu ne l'auras pas.

« — Mon capitaine, cela serait une fameuse injustice, lui répondis-je.

« — Tais-toi, reprit-il en se fâchant de manière à ce que le diable en eût pris les armes; jamais on ne vit tant de sang versé

signaient jamais autrement ce qu'on appelait alors l'*infanterie de bataille*. Pour un vieux grognard, un soldat de la ligne n'était qu'un *tourlourou*.

pour un simple navet, et quand l'Empereur le saura...—Au surplus, ajouta-t-il, je vais vous conter la chose :

« C'était au mois d'octobre 1813, dit Bibochard, nous étions aux environs de Leipsick : toute la nuit, il avait fait très-faim et très-soif; le lendemain matin, tout le monde se plaignait; et cependant on avait fait, la veille, au bataillon, une distribution de...

— Alors, pourquoi le tourlourou se permettait-il de ne pas être content? interrompit Mandarou d'un ton d'humeur.

« Silence donc! reprit le jeune soldat avec impatience... Comme j'avais celui de vous le dire, on avait fait la veille une distribution de guêtres. C'était bien pour la marche, mais pour l'appétit, ce n'était pas suffisant. Nous possédions, il est vrai, dans l'escouade une marmite en bon état; seulement nous n'avions rien à y mettre. Pour surcroît d'appointement, le sergent s'approche de nous : « Camarades, nous dit-il, j'en suis réellement mortifié, mais, foi de gradé, je ne puis faire autrement que de manger la soupe avec vous ce matin. Je vous engage donc à mettre le pot-au-feu avec vivacité, et vous autorise en outre à le faire bon.

« — Eh bien! graissons la marmite! s'écrièrent les camarades.

« Les amis se mettent en campagne et reviennent bientôt avec un superbe petit cochon d'Inde, une énorme galette, trois poires cuites et une tête de mouton parfaitement crue, enfin, de quoi faire un potage excellent. Notre sergent, comme tout sergent de voltigeurs, était porté sur sa bouche. Un de nos hommes, plus flatteur que les autres envers les chefs, a l'incohérence de dire en voyant ces provisions : « Il nous manque des légumes; le sergent adore les légumes : comment faire?»

« Nous avions aperçu, au delà de nos lignes, un superbe champ de comestibles champêtres qu'un de nos petits tapins avait dépisté à la vue du feuillage. Mais ce champ faisait partie des avant-postes ennemis, il était même gardé par un Prussien en sentinelle. N'importe! j'y vais, j'ajuste le Prussien, et je le descends sur lui-même. Le poste prend les armes; et moi, je tire les carottes, et j'arrive

essoufflé et triomphant! Ce n'était pas tout encore : le caporal d'ordinaire, très-gourmet de son naturel, prétend qu'il faut des poireaux. La possession de ce produit potager devait nous coûter un peu plus cher. Nous courons aux poireaux; les Prussiens nous reçoivent à coups de fusil; nous perdons deux voltigeurs, mais nous vendangeons impitoyablement, et notre intrépidité nous procure encore le légume généralement demandé.

« Je croyais la marmite au grand complet, lorsque le sergent s'avance vers moi, et me dit d'un air très-agréable :

« — Parisien, votre potage ne vaudra pas le diable si vous n'y introduisez un navet. Un navet entre essentiellement dans la théorie du pot-au-feu. »

« Le reproche était élégant, continua toujours Bibochard.

« — Le sergent a raison ! s'écrient les amis; il nous faut un navet! un navet est de première nécessité !

« — Eh bien! va pour le navet! leur dis-je avec tranquillité; le champ de légumes est en face. En avant! »

« Ce qui est dit est fait : nous partons au pas de course, nour arrivons. Cette fois les Prussiens, qui s'étaient méfiés, étaient en masse. Nous attaquons le poste, qui riposte ; nous fonçons sur les Kinserlicks à grandissimes coups de baïonnette. Il faut le dire, pour la gloire des voltigeurs français, les Prussiens seuls reculèrent; le navet fut enlevé d'assaut et rapporté intact. Nous avions encore perdu trois voltigeurs cette fois; total, cinq hommes et un caporal de tués; mais la soupe était excellente! »

Bibochard en était là de son récit lorsque le cri : *Aux armes!* se fit entendre.

« Alerte! s'écria Mandarou.

— Au diable le grand alignement! s'écria le Parisien, on ne peut seulement pas se dire deux mots sans être subtilisé par le service. »

Les soldats du bivouac s'étant précipités, en courant, vers leurs armes dressées en faisceau, rejoignirent leur peloton, et bientôt le plus grand silence régna dans les rangs des fusiliers de la vieille garde.

LE BRIMBORION DU PETIT CAPORAL.



I



Je ne saurais préciser au juste si ce fut avant Bautzen ou après Leipsick, ou après toute autre affaire (quoique j'aie la certitude que ce dut être pendant la campagne de Saxe de 1813) que Napoléon, voulant donner le temps à une division d'infanterie de se déployer dans la plaine, ordonna au colonel d'un régiment de ligne d'envoyer sur-le-champ une de ses compagnies d'élite pour défendre une espèce de défilé par lequel cependant une colonne de cavalerie ennemie, qu'il savait être à peu de distance, pouvait déboucher. La compagnie de voltigeurs de ce régiment se dirigea en toute hâte sur ce point. L'événement justifia bientôt les prévisions de l'Empereur, car à peine le capitaine de voltigeurs avait-il pris position, qu'un régiment de hussards prussiens se présenta à l'entrée du défilé. Il fut reçu avec un feu si bien nourri, qu'il hésita. Les Prussiens, honteux de se voir repoussés par une poignée d'hommes, revinrent plusieurs fois à la charge en engageant avec nos intrépides voltigeurs un combat aussi opiniâtre que meurtrier. Enfin, ne pouvant triompher de la valeur française, le commandant prussien se retira avec le reste de ses hussards. Il faut dire que ceux-ci auraient peut-être réussi à s'emparer du défilé, et que pas un de nos braves soldats n'eût échappé à la mort, si le bataillon, auquel appartenait cette compagnie de voltigeurs, ne fût arrivé à temps pour la soutenir et décider l'ennemi

à la retraite. Le major-général de l'armée ayant fait connaître à Napoléon les détails de ce fait d'armes :

« Demain, dit-il froidement, le capitaine me sera présenté à l'ordre. »

Le lendemain, Napoléon, après avoir passé l'inspection d'un des nouveaux régiments de sa jeune garde, mit pied à terre pour parler aux officiers supérieurs qui formaient cercle autour de lui. Le capitaine arriva.

« Capitaine, lui dit l'Empereur de ce ton qui était déjà une récompense, j'ai voulu vous voir pour vous témoigner ma satisfaction de votre belle conduite d'hier. Vous direz à vos soldats que je suis content ; vous leur direz qu'ils sont dignes de se compter au nombre des enfants de la France. » Puis, s'adressant au major-Général : « Prince de Neufchâtel ! ajouta-t-il, remettez à cet officier ce que vous savez. »

Berthier donna au capitaine un papier que celui-ci parcourut avidement des yeux. Pendant ce temps, l'Empereur l'examinait avec intérêt; mais croyant s'apercevoir que cette lecture produisait sur lui plus d'étonnement que de satisfaction :

« Est-ce que l'on vous y aurait oublié? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Je ne le crois pas, Sire.

— Alors, qu'est-ce donc? reprit-il en fronçant légèrement le sourcil.

— Sire, répondit le capitaine avec une sorte d'embarras, d'après le rapport que je vois, Votre Majesté daigne accorder douze décorations à ma compagnie...

— Eh bien! monsieur? demanda l'Empereur d'un ton sévère.

— Eh bien, Sire..., c'est que de ma compagnie il ne reste que six hommes, en me comptant. Or, douze croix, Sire, me paraissent...

— Capitaine! interrompit l'Empereur avec vivacité, vous et vos soldats vous en porterez chacun deux. »

Et, remontant à cheval, il se dirigea au galop vers un équipage de train qu'il avait aperçu au loin.

Parmi les fusiliers de la jeune garde rangés en bataille et présents à cette scène, l'un, appelé Grondart, Parisien de naissance, ne put entendre les paroles de l'Empereur sans faire éclater le sentiment de noble jalousie qui animait alors les soldats de la garde contre ceux de la ligne à qui l'Empereur accordait la décoration.

« Voilà une fameuse chance pour cette compagnie! dit-il assez haut pour être entendu de ses camarades; ces voltigeurs sont bien intrigants. Ils ne se contentent pas de la simple croix! il leur faut la paire! tandis que moi je n'accrocherai peut-être jamais ce *petit brimborion* [1]*!* Encore, si en se faisant tuer au commandement, on était sûr de le posséder après sa mort, je ne dis pas; mais... »

Il y a apparence que le Parisien eût continué longtemps sur ce ton, si la voix d'un lieutenant ne l'eût brusquement interrompu en s'écriant :

« Silence donc dans les rangs!

— Intrigants de voltigeurs, va!... répéta encore, mais plus bas, Grondart, en regagnant les cantonnements de la jeune garde; je veux avoir le *brimborion*, moi! Qu'on me donne double ration de cartouches! qu'on m'apporte des Prussiens tant qu'il y en aura! Les voltigeurs ne sont que des intrigants! c'est prouvé! »

II

Deux ans après, tout ce qui était capable de porter les armes s'était levé pour marcher à la défense de la patrie; Napoléon avait improvisé une armée, comme si le génie de la guerre eût frappé du pied la terre pour en faire sortir des soldats.

C'était le 18 juin 1815.

Dès la pointe du jour, la jeune garde, échelonnée sur la route qui mène de Charleroy à Bruxelles, n'attendait qu'un signal pour se

[1] A cette époque, les jeunes soldats désignaient ainsi la décoration de la Légion-d'Honneur.

porter en avant. Le soleil qui lançait obliquement ses pâles rayons du haut des parapets de planches noires chargés de bronze jusque dans les massifs de la forêt de Soignes, qui était toute hérissée de fer, allait peut-être, en se dégageant des nuages, briller d'un éclat aussi pur que le soleil d'Austerlitz. L'immense plaine de Waterloo, avec ses fermes incendiées et ses moulins démolis par les boulets de la veille, tremblait sous les pas de nos escadrons. Des centaines de drapeaux flottaient au-dessus du triple rang de nos baïonnettes, et plus de quatre cent mille hommes tressaillaient déjà des émotions qui précèdent toujours une bataille décisive. Je l'ai racontée, cette bataille : aussi ne rappellerai-je pas ce grand désastre. Je dirai seulement que les généraux Gérard, Dorsenne, Michel, Pelet, Reille, Excelmans, Friant, Petit, Alix, Gourgaud, Cambronne, et beaucoup d'autres, surent acquérir à Waterloo de nouveaux titres à une gloire immortelle; Napoléon lui-même, en les rappelant à sa mémoire, avait écrit ces mots à Sainte-Hélène : « Chacun d'eux a été un grand homme. Je destinais au comte Gérard, qui commandait le quatrième corps, le bâton de maréchal de l'empire ; Gérard est une des espérances de la France. »

A sept heures du soir, notre armée était enfin maîtresse d'une partie du terrain, après avoir fait d'incroyables prodiges de valeur, lorsque tout à coup une faible canonnade se fait entendre dans la direction de Wavres.

« C'est Grouchy ! » s'écria Napoléon, qui depuis le matin défiait les boulets.

La jeune garde accueillit en espérance ces nouveaux frères d'armes avec des cris de joie.

« Vive l'Empereur ! s'écrie Grondart, qui avait été fait sergent la veille. Je ne donnerais pas la journée de solde d'un tourlourou de voltigeur pour la peau de l'*anglicheman* Wellington !... »

Grondart devait toute sa vie garder rancune aux voltigeurs.

Napoléon se retourna et sourit du propos du sergent; puis, il reprit cette attitude que nous présente le bronze de la colonne et dont

les vieux soldats ont encore bonne mémoire. Il avait mis pied à terre sur le tertre en terrasse appelé le mont Saint-Jean. De ce petit monticule, son œil d'aigle planait au loin sur ses aiglons. A quelques pas, l'odeur de la poudre faisait hennir un cheval blanc qu'un page avait grand'peine à maîtriser, car le mameluck Rustan avait abdiqué cet office en abandonnant son maître à Fontainebleau l'année précédente; mais à cinq cents pas en arrière, et développée en front de bandière, la vieille garde, l'arme au bras, toujours silencieuse et fidèle à son culte, dévorait des yeux la perspective, prête à marcher comme un seul homme. Napoléon attendait avec confiance. Toutes les lorgnettes de l'état-major étaient braquées sur une masse noire et compacte, qui s'approchait peu à peu en se balançant sur la plaine inégale.

« Mais ce n'est pas Grouchy! » s'écrie tout à coup Napoléon en pâlissant.

En effet, c'étaient trente mille Prussiens, une armée de plus à combattre après douze heures de combat!

Napoléon remonta à cheval. Aussitôt, une canonnade effroyable se fait entendre; c'est celle de Blücher avec ses trente mille Prussiens. Les sourcils de l'Empereur se rapprochèrent insensiblement, et en froissant de ses doigts sa croix de la Légion-d'Honneur, il dit d'une voix sourde :

« C'est une armée de canons défendue par des montagnes d'infanterie. »

Puis, semblant se recueillir, ses yeux se fermèrent un instant; mais relevant bientôt la tête, il ordonna au maréchal Ney de prendre le commandement de la jeune garde. Celle-ci s'avança en poussant des cris unanimes de *Vive l'Empereur! Point de quartier!*

En voyant cette brave jeunesse si dévouée, si résolue, un sourire fatal vint errer sur les lèvres de l'Empereur.

« Peut-être est-ce trop tard », dit-il avec une tristesse indéfinissable.

Et, sans le vouloir sans doute, il arracha sa croix, qui tomba.

« Mon Empereur, dit Grondart, après s'être baissé pour la ramasser, vous avez manqué de perdre votre *brimborion;* tenez, le voilà.»

Et Grondart allongea le bras vers l'Empereur, pour lui rendre sa croix.

«Maintenant, qu'on fasse avancer la vieille garde», reprit Napoléon, sans faire attention aux paroles du sergent que la masse des soldats entraîna en se précipitant sur les Prussiens, comme une avalanche qui roule au fond d'un ravin.

Cependant le destin hésita quelques instants encore entre la coalition et la France, et Grouchy ne parut pas!

Une heure après, l'Empereur, irrité de ce que la mitraille n'avait sifflé qu'à ses oreilles, quand il lui tendait sa poitrine, se laissait entraîner, lui aussi, en ne cessant de répéter à ceux qui lui faisaient cette violence :

« Laissez-moi, vous dis-je, ma place est ici, au milieu de mes soldats, entouré de mes enfants!»

Quant à Grondart, il était à l'ambulance anglaise, frappé d'une balle à la poitrine et de deux coups de sabre sur la tête pour n'avoir pas voulu se rendre. Il avait même riposté par une injure de caserne, à l'injonction qui lui en avait été faite par un des officiers de Wellington. Lorsqu'on se bat on n'est pas forcé d'être poli.

Le chirurgien irlandais qui l'avait pansé avait essayé de lui ouvrir la main gauche, dont les doigts étaient restés crispés.

«*Goddem* de carabin! lui avait dit Grondart, en faisant un brusque mouvement, ne touche pas à cela! c'est le *brimborion* du petit Caporal.»

Et celui-ci avait laissé au blessé la croix de la Légion-d'Honneur qu'il serrait convulsivement dans sa main, en grommelant entre ses dents un *franch dog* bien articulé.

III

Quinze ans s'étaient écoulés, lorsqu'après trois jours de combats Paris, comme un champ de bataille, étala le faste héroïque de ses maisons criblées de balles et de ses pavés amoncelés en barricades.

C'était le 29 juillet 1830.

Grondart, avec sa démarche franche et militaire, son schako usé, son ancien uniforme des fusiliers de la jeune garde, encore plus troué qu'à Waterloo, et un chiffon ensanglanté noué autour de son genou, réglait le pas d'une légion d'enfants de Paris, de ce faubourg Saint-Antoine qui l'avait vu naître quarante ans auparavant.

« Il avait donc le diable au corps! dit en le voyant un garde national qui faisait partie d'un groupe sur la place de Grève.

— Du tout, répliqua Grondart qui l'avait entendu, c'est parce que j'avais le *brimborion* du petit Caporal. »

En effet, à la place de la plaque qui avait dû exister autrefois sur le schako de l'ex-sergent, brillait l'étoile de la Légion-d'Honneur, dont les reflets de l'émail mettaient en relief l'or de la silhouette impériale.

Arrivé aux marches de l'Hôtel-de-Ville, Grondart fit halte avec sa troupe, monta les degrés d'un pas chancelant et se rencontra face à face avec le général Gérard qui descendait le grand escalier.

Sur un geste du vieux sergent, les enfants de Paris présentèrent les armes en criant : « Vive Gérard ! »

« Excusez, mon général, dit Grondart en portant la main au schako, c'est une missive : l'aide de camp boite, mais les affaires marchent.

« Comment ! c'est toi !

— Oui, mon général, c'est moi-même, quoiqu'il y ait longtemps.

— C'est vrai, il y a de cela quinze ans ; mais, bien que nous

soyons vieillis l'un et l'autre, il est des époques qu'on ne saurait oublier.

— Vieillis! mon général, répéta Grondart en se redressant avec fierté, c'est bon pour moi, que les Anglais et la Restauration ont écorné suffisamment; mais vous!... Allons donc! les trois jours que nous venons de passer vous ont rajeuni de vingt ans! »

Le général répondit par un sourire au compliment du vieux soldat; puis, après avoir parcouru les papiers qu'il lui apportait, il donna quelques ordres et arrêta ensuite ses regards sur l'ancien soldat qui était resté immobile à la même place.

« Qu'est-ce que cette croix de la Légion-d'Honneur que j'aperçois à ton schako? lui demanda-t-il; il me semble qu'elle figurerait mieux sur ta poitrine!

— Impossible, mon général, je n'ai jamais été dans les voltigeurs.

— Que veux-tu dire?

— Je dis qu'il ne faut pas que je pense au bonheur de posséder cet objet-là intégralement.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est le vrai *brimborion du petit Caporal.*

— Je comprends, dit le général avec un léger signe de tête. Cependant, s'il te l'a donnée? ajouta-t-il.

— Jamais! puisque je ne suis pas mort! Je l'ai ramassé sur le champ de bataille de Waterloo! Vous le rappelez-vous, mon général?... Vous souvenez-vous encore du petit Caporal? Alors ce furent nos cœurs qui battirent au champ, lorsque le matin il vint à passer devant nous, bégaya Grondart. Eh bien! ajouta-t-il d'une voix plus émue en montrant les enfants de Paris, aujourd'hui, voilà mes *petits,* c'est un bataillon de *moutards* volontaires; je leur ai fait toucher des yeux le *brimborion* ici présent au-dessus de mon front, et cela a suffi. A la Grève, à Babylone, au Louvre, aux Tuileries, ils ont travaillé comme feu la vieille garde, qui ne vous est pas inconnue! Mais présentement qu'il n'y a plus rien *à frire,* le *brimborion du petit Caporal* leur appartient, car tous l'ont gagné,

quoique parmi eux il n'y ait pas un seul voltigeur. C'est pourquoi, lorsque je l'aurai pilé sur une enclume, j'en distribuerai les morceaux aux *grands* qui ont été blessés en combattant à mes côtés. Les *petits* qui les ont aidés en auront la poussière. Quant à moi, je m'en passerai. Le *brimborion du petit Caporal* a derechef produit son effet : je suis content, vous devez l'être aussi ? »

Tandis que le vieux soldat parlait, le général Gérard paraissait réfléchir, et après un silence :

« Garde cette croix, lui dit-il, la France doit une réparation aux braves tels que toi.

— Elle aurait trop à payer, sans parler des voltigeurs, répliqua Grondart d'un air narquois.

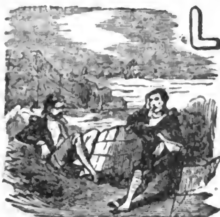
— Tu pourras avant peu porter sans scrupule le *brimborion du petit Caporal*, reprit le général en souriant : j'en parlerai à qui de droit, te dis-je. En attendant, viens me voir demain à mon hôtel. »

Et après avoir pressé la main du vieux sergent de la jeune garde, il traversa les rangs des enfants de Paris au bruit des acclamations de la foule.

Je n'ai jamais su le reste de l'histoire.



APRÈS WATERLOO.



Le lendemain de la bataille de Waterloo, à quelques lieues de ce champ de bataille où avaient été jouées les destinées de l'Europe, la fatigue avait rassemblé trois soldats de la garde dans une chaumière abandonnée. Ils étaient assis autour d'un feu qui pétillait, non pour se réchauffer, car la chaleur était extrême, mais pour regarder

cuire un morceau de porc. Assis par terre, car il n'y avait plus dans cette masure ni chaises ni bancs, chacun d'eux avait son sac entre les jambes et en tirait les provisions qui allaient composer le dernier repas qu'ils devaient prendre en commun avant de se séparer peut-être pour toujours. Par hasard, ces trois hommes se connaissaient, quoique deux seulement appartinssent au même corps. L'un, après avoir fait la campagne d'Egypte, avait été grenadier de la garde consulaire; puis, incorporé en 1804 dans le corps des grenadiers de la garde impériale, il avait suivi Napoléon à l'île d'Elbe, et en 1815 était revenu avec lui en France pour combattre à Waterloo.

Un sous-officier des chasseurs à cheval de la garde, fait prisonnier en Espagne en 1808, amené en Angleterre, échappé comme par miracle des pontons en 1813, et revenu à son corps où il avait été fait maréchal des logis chef, était le second personnage de ce groupe.

Le troisième était une jeune recrue de la dernière levée, appartenant au 1er régiment de voltigeurs de la jeune garde, se dépitant de ne pouvoir relever une moustache qui naissait à peine, et faisant la grimace quand son camarade de *la vieille* l'appelait conscrit. Il faut dire qu'il avait raison, car il s'était bien battu. Ce voltigeur, c'était Jean ***, natif de Saint-Fulgent, département de la Vendée, et dont nous tairons le nom de famille, dans la crainte d'affliger ceux des membres de cette famille qui vivent encore.

« Hum! fit le vieux grenadier, il me semble que nous ne sommes pas déjà si malheureux que le voltigeur veut bien le dire; voilà un ordinaire soigné qui se prépare pour nous : le petit Caporal n'en a peut-être pas un pareil à l'heure qu'il est... Pauvre petit Caporal, va!... fit-il encore, où est-il?... embourbé peut-être!...

— Allons donc, mon ancien, dit Jean, soyez paisible. L'*Empereur* n'est pas seul, on aura eu soin de lui.

— C'est que, vois-tu, conscrit, je ne l'ai jamais quitté, moi, depuis floréal an VI de la République. Voilà bientôt dix-sept ans que nous courons ensemble et séparément... C'est mon soleil à moi,

que le petit Caporal ; je ne vois que lui, et lorsqu'il s'éclipse, bonsoir, je ne sais plus où je suis ; c'est absolument comme en Russie, lorsqu'il ne faisait pas clair du tout.

— Et qu'a-t-il fait pour vous, mon vieux camarade? demanda le maréchal des logis chef des chasseurs ; ce qu'il ne pouvait se dispenser de faire : il vous a donné la croix... Mais c'est qu'apparemment vous aviez obtenu un brevet d'honneur auparavant?

— Pardon, excuse, mon major, mais c'est moi qui n'ai jamais rien voulu. C'est-à-dire que je ne lui ai jamais rien demandé; cependant, un jour qu'on m'avait *volatisé* ma ration, il m'invita à souper avec lui...

— L'Empereur! s'écrièrent les deux autres à la fois.

— Oui, le petit Caporal en personne, rien que cela ; mais ne vous emportez pas, il n'y avait pas gras : des châtaignes bouillies et plusieurs pommes de terre non frites. Le souper était peu de chose, il est vrai, mais cela ne s'oublie pas, attendu que c'était en Pologne et que toutes les marmites de l'état-major étaient en révolution.

— Eh bien! mon vieux, lui répondit le sous-officier de chasseurs en souriant et en lui montrant la pièce de lard qui était suffisamment cuite ; après la Révolution vient la Restauration ; déjeunons.

— Vous en avez le droit, mon major. »

Et tandis que le vieux soldat cherchait, à défaut d'assiette, une planche sur laquelle on pût découper le superbe rôti, par un bonheur inespéré, Jean, qui furetait dans tous les coins, découvrit près de la cheminée une espèce de placard ou de cachette qui contenait une demi-douzaine d'assiettes de bois, des fourchettes de fer et quelques autres ustensiles de ménage. Cette trouvaille fut pour les trois soldats une espèce de trésor. Chacun fit honneur au repas, sans que l'appétit empêchât les convives de discourir et de dresser leurs plans pour se soustraire à l'ennemi, car aucun d'eux ne se souciait d'être fait prisonnier. Alors, dans cette infime cabane se passa une scène touchante entre ces trois hommes, tristes représentants de notre malheureuse armée trahie, mais non vaincue. Chacun étala sa ceinture-

ture ; on compta l'argent qu'on avait, et il fut question de partager en frères; mais le maréchal des logis chef, bien qu'il fût le moins riche, ne voulut rien accepter, malgré les sollicitations pressantes qui lui furent faites, et il prit congé de ses camarades. Déjà des estafettes avaient parcouru la campagne pour indiquer aux soldats isolés la direction qu'ils devaient suivre pour se rallier à leurs corps. Le sous-officier de chasseurs s'orienta du côté de Condé, et le soldat de la veille garde suivit la route de Charleroy, pour de là gagner les bords de la Loire, son pays natal.

Jean, pendant la bataille, avait oublié un moment son village et sa cousine Fanchette ; mais depuis que l'armée avait été rompue et qu'il avait entendu répéter que tout était perdu, le mal du pays l'avait gagné ; il avait annoncé à ses camarades, avant de les quitter, qu'il allait, lui aussi, retourner en Vendée, son pays.

« Bon voyage, conscrit, s'était écrié le grognard ; c'est tout pavé, mais le ruban de queue est fameux. »

On s'embrassa, et quand le vieux soldat eut serré dans ses bras le jeune Vendéen :

« C'est dommage, lui dit-il avec une sorte d'attendrissement, tu aurais fait un lapin ; j'ai vu hier les voltigeurs au feu, ils ne boudaient pas plus que nous. Cependant, si j'ai un conseil à te donner, quand tu seras près d'arriver dans ton endroit, je t'engage à marcher avec précaution, non pas qu'il y ait des serpents, mais les naturels de la Vendée sont peu hospitaliers au vis-à-vis des bleus. Il y pleut toujours des chouans qui sont comme les *cocodrilles d'Egypre*, ça se cache et ça vous saute dessus, ou bien ça vous court après. Prends garde, je connais ces paroissiens-là ; la Vendée !... c'est presque mon pays, mais je n'irais pas pour le quart d'heure, il n'y a pas de risques. »

Ces deux hommes se serrèrent encore une fois la main et se séparèrent.

Jean partait seul, quand le grognard le rappela encore une fois.

« Parbleu ! conscrit, lui dit-il, puisque nous devons suivre à peu

près la même route, marchons de compagnie, les étapes nous paraîtront moins longues. »

Et, en effet, ils vinrent ensemble jusqu'à Orléans; en se quittant, le vieux soldat recommanda de nouveau à Jean de se méfier des chouans, et ils se quittèrent tout à fait.

Jean se dirigea sur Tours; il n'avait pas peur, mais il était triste. Cependant, en se rapprochant de son village, il se ragaillardit; chaque halte lui rappelait un souvenir d'enfance. Il atteignit Montreuil, Touet et Argenton.

Le matin du dernier jour de marche, avant de sortir de la ferme où il avait couché, Jean avait brossé son habit bleu et son schako, dont il n'avait pas jugé nécessaire d'enlever la plaque de cuivre jaune à l'aigle couronnée; un barbier avait rasé les poils naissants de sa barbe; son sac ne pesait pas deux onces sur ses épaules; il cheminait en chantant, sous les haies du bocage, une chanson que bien souvent, avant son départ pour l'armée, il avait entendu chanter à Fanchette. Au fur et à mesure qu'il approchait des Herbiers, il éprouvait une émotion dont il voulait vainement sé défendre. Chaque arbre lui rappelait une parole de tendresse, chaque détour du chemin un baiser qu'il avait pris ou reçu, chaque haie un serment... Il y a beaucoup de haies près des Herbiers!

Il arriva bientôt à Saint-Pierre, joli hameau de la contrée, et courut chez son oncle, le plus riche habitant de l'endroit. Il pressa Fanchette sur son cœur; Fanchette, sa cousine, jeune et fraîche brune, à l'œil ardent, recouvert d'un beau sourcil noir, qui avait bien pleuré de son absence quand il était parti. Elle avait rouvert son sac rempli par sa mère, comme pour voir s'il n'y manquait rien, et y avait glissé, avec une tresse de ses cheveux, la croix et le cœur d'or qu'elle portait à son cou. De plus, la tendre Fanchette avait bravement repoussé les amoureux qui s'étaient présentés en l'absence de son cousin, car Jean l'aimait bien.

Le vieil oncle Thomas, Fanchette et Jean s'étaient donc revus avec ravissement, bien qu'il n'y eût que trois mois qu'ils se fussent

quittés. Jean raconta les malheurs de Waterloo, dont on était déjà instruit dans le pays; Thomas écoutait avec attention, Fanchette pleurait. A peine le jeune soldat avait-il bu deux verres de cidre, qu'il parla de repartir pour la maison paternelle. Fanchette voulut le retenir quelque temps encore.

« Pas possible, fit Jean, je ne sais pourquoi, mais je tiens à arriver ce soir.

— Mais repose-toi ce soir et demain, lui objecta-t-elle; après demain dimanche, nous t'accompagnerons mon père et moi.

— Et ma mère, qui m'aime tant! reprit Jean. Elle sait nos désastres, peut-être me croit-elle mort! Ce sera un jour de bonheur de plus pour elle. Il me tarde de l'embrasser; nous vous attendrons tous deux après demain dimanche. Adieu, mon oncle. Adieu, ma petite Fanchon!

— Adieu, Jean! »

Fanchette était suspendue au cou du beau voltigeur, de son jeune cousin qu'elle aimait dix fois plus depuis qu'elle savait qu'il s'était bien battu, qu'elle avait vu une larme briller dans ses yeux quand il avait parlé de sa tante, et qu'il l'avait embrassée avec ce doux frémissement qui accompagne toujours le véritable amour.

« A dimanche donc, dit l'oncle Thomas.

— A dimanche », répétèrent ensemble Jean et Fanchette.

Jean se remit en route; il n'avait pas deux lieues à faire, il marcha vite. Il avait laissé son sac chez son oncle, mais il avait gardé son sabre. Le sabre va toujours bien, suspendu au côté du soldat qui revient au pays. Il cheminait en songeant à sa mère, à son père, à sa cousine, dont il comptait faire bientôt sa femme. Il avait payé sa dette à son pays; une fois marié, il irait demeurer avec son oncle Thomas, qui, étant veuf, avait déclaré qu'il ne se séparerait pas de sa fille; ou, si son père, déjà vieux, ne voulait pas lui laisser quitter le pays, Thomas viendrait habiter avec eux; ils vivraient ainsi tous ensemble, et laboureraient ensemble. Cependant, le jour baissait; à une montée de la route, Jean aperçut le clocher de Saint-Fulgent

qui pointait au-dessus des arbres; il avait cru distinguer à travers une clairière la maison de son père, et reconnaître les aboiements du vieux chien; le cœur gonflé d'aise, léger et dispos, il se mit à courir pour arriver plus tôt. Tout à coup un coup de feu se fait entendre, et Jean, frappé par derrière, tombe baigné dans son sang.

Un paysan qui travaillait dans un champ voisin avait remis son fusil dans le sillon d'où il l'avait tiré, puis il s'était approché du soldat encore palpitant, l'avait traîné par les pieds jusqu'à un fossé qui bordait la route, puis, après avoir couvert le corps de terre et de broussailles, il s'était éloigné en disant : « Ce sera un bleu de moins.» L'assassin du pauvre Jean, de celui qui tout à l'heure était si heureux, était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, ancien chouan qui s'était distingué pendant la guerre de la Vendée, et qui, portant à Napoléon une haine profonde, avait, à la nouvelle du désastre de Waterloo, ressaisi son fusil, croyant venger les Vendéens en assassinant des Français. Cet homme lava ses mains dans une mare, les essuya sur l'herbe, plaça sur son épaule ses ustensiles de travail, puis regagna tranquillement sa demeure, où il prit son repas ordinaire, se coucha et dormit, sans même se douter qu'il venait de commettre un crime abominable.

Deux jours se passèrent, le dimanche arriva. Il faisait beau, un magnifique soleil perçait à travers les arbres touffus et les haies épaisses de ce riche pays. Fanchette, impatiente, avait éveillé son père plus matin que de coutume; ils s'étaient mis en route aussitôt, parce que, disait la jeune fille, il ne fallait pas faire attendre Jean, avec qui ils avaient promis d'aller déjeuner; mais, en parlant ainsi, Fanchette baissait les yeux et rougissait; il n'était pas difficile de deviner que le déjeuner n'était pas ce qui l'occupait le plus.

L'oncle Thomas, chargé du sac que Jean avait laissé chez lui, disait toujours :

« Tu vas trop vite! »

Alors Fanchon s'arrêtait et disait à son tour :

« Mais non, mon père.... Il vous semble. »

Puis elle prenait le sac, comme pour soulager le vieillard, mais réellement afin qu'il pût marcher plus lestement. Il était encore de bonne heure quand ils arrivèrent à Saint-Fulgent, Fanchette à cent pas en avant de son père. Thomas souriait et disait tout bas :

« La petite folle va-t-elle être heureuse! »

« Eh bien! fit l'oncle Thomas en touchant la main à son beau-frère, te voilà content? Il est enfin revenu sain et sauf; tu avais toujours peur... Mais, je ne le vois pas; où est-il donc?

— Revenu! qui? demanda le père.

— Qui? Eh parbleu, Jean, mon neveu, ton fils, quoi!

— Notre Jean, ne sais-tu pas où il est? A l'armée donc! Peut-être tué maintenant dans cette bagarre!

— Qu'est-ce que tu dis là? Tué!... Non, ma foi! il est de retour.

— De retour?... Pas possible, nous l'aurions vu. »

Fanchette était muette d'étonnement; mais dans son impatience elle parcourait du regard tous les coins de la chambre pour y découvrir quelque objet qui réveillât la présence de son amant.

« Allons donc, frère, c'est toi qui te moques; il sera encore couché le paresseux. Eh Jean! et il l'appela de toute la force de ses poumons. Il ne bougera pas, fit Thomas. Fanchette, monte un peu là-haut, ma fille, mais ne le gronde pas trop fort.»

Il se fit un léger bruit dans la chambre supérieure.

« Ah! je savais bien », dit Thomas.

Empressée, Fanchette, en rougissant, avait déjà monté quatre marches; elle s'arrêta tout à coup en face de sa tante, qui, ayant entendu quelques mots de cette conversation, descendait en disant :

« Jean! notre fils. Ah, mon Dieu! Où donc est-il?

— Mais encore une fois, je vous dis que je ne l'ai pas vu! criait le père, la figure livide et amaigrie presque en un instant, et cloué au plancher comme une statue. Je ne l'ai pas vu, de par tous les saints du paradis!

—Ah! tu nous ennuies, lui dit enfin son beau-frère. Quand je te dis que nous lui avons parlé, nous l'avons embrassé, nous avons trinqué ensemble, que diable! Un beau grenadier, ma foi! N'est-ce pas, Fanchette? Bel habit bleu, sabre au côté.

— Tu nous l'amènes donc, frère, dit la pauvre mère qui pleurait de ravissement. Ah! pardine, j'en sommes ben sûre, voilà son sac. Jean!... mon garçon, où donc es-tu? C'est mal de se cacher ainsi pour faire attendre sa pauvre mère.

— Voyons, reprit le père avec terreur. Mon fils, où est-il enfin?

— Voilà ce que je te demande, car il y a deux jours que je te l'ai envoyé, répondit Thomas.

— Deux jours, dis-tu?

— Oui, deux jours, vendredi soir.

— A la brune?... Avec son sac.

— Il l'avait laissé chez nous pour se soulager un brin, et la preuve, c'est que le voilà, je l'apporte.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! Jean, mon fils!... Est-il possible! s'écria le père.

— Quoi donc? qu'as-tu à gémir ainsi, notre homme? demanda la mère d'une voix tremblante.

— Mort!

— Qui? notre pauvre Jean?

— Oui... vendredi soir; on nous avait monté la tête... J'ignorais... O mon Dieu! je l'ignorais... Maudit coup de fusil...

— C'est toi qui l'as tiré, ce coup de fusil que nous avons entendu? demanda encore la mère.

— Oui!... c'est moi, j'ai tué notre fils! »

A ces mots la mère tomba sans connaissance; puis, secourue par sa nièce, elle fondit en larmes. Fanchette, accroupie devant elle, l'embrassait et essayait de la consoler, elle qui avait tant besoin de consolation!... Le père ne put longtemps supporter ce spectacle, il sortit. Thomas le suivit, craignant un second malheur, et les deux femmes restèrent seules. Alors ces deux infortunées, qui per-

daient, l'une son fils, et l'autre son amant, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et exhalèrent leur douleur dans un langage que nulle plume ne saurait rendre. Etrangères aux passions politiques, elles ne comprenaient pas le meurtre ; et quand la plus jeune des deux murmurait, l'épouse arrêtait sur ses lèvres la parole terrible, et l'empêchait de maudire l'assassin; car c'était son mari. Une espérance insensée vint traverser leur esprit... Si ce n'était pas lui... S'il s'était trompé de route... S'il avait rencontré d'autres camarades. Et alors toutes deux tombèrent à genoux et se mirent à prier; mais Jean ne parut pas. Après un jour d'angoisses, le visage baigné de larmes, guidés au milieu de la nuit par le père, qui détourna la tête en désignant la place, deux femmes et un homme, tremblant d'être surpris, fouillaient dans un fossé. Tous trois cherchaient sur les traits d'un cadavre une ressemblance qui ne leur permettait pourtant pas de douter.

« Frappé par derrière, murmura Thomas, lui qui était si digne de mourir en brave!

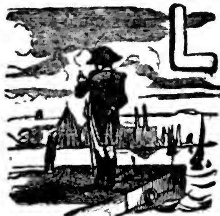
—O mon Dieu! disait Franchette, c'est moi qui n'ai pas voulu qu'il emportât son sac ; il l'eût peut-être sauvé! »

De cette famille, les deux hommes et la mère sont morts ; les uns de chagrin, un seul de remords. Fanchette est restée fille ; elle pleure chaque fois qu'elle entend parler de mariage, et nul ne sait le secret de ses larmes. Cependant, si en allant aux Herbiers vous trouvez, le soir, sur le bord d'un fossé, une femme qui prie près d'un petit arbre dont les fruits tombent tous les hivers et ne sont jamais cueillis, saluez cet arbre, où l'on n'a pas osé mettre une croix, de peur de trahir l'assassin, et de la main montrez à la pauvre femme le ciel où son fiancé l'attend, car cette femme n'est autre que la pauvre Fanchette.



NAPOLÉON A ROCHEFORT.





L'Empereur, ainsi commence cette partie des Mémoires inédits de M. Besson [1], arriva à Rochefort le 3 juillet, le matin, de très-bonne heure.

J'étais alors lieutenant de vaisseau et attaché à l'état-major de la marine française. Il m'était facile de m'apercevoir que le commandant des deux frégates que le gouvernement provisoire avait mises à la disposition de Napoléon était peu disposé à se compromettre en remplissant un saint devoir, c'est-à-dire en risquant tout, même sa vie, pour le soustraire aux mains de ses ennemis. Je me décidai donc, sans hésiter, à agir à sa place, et à offrir à l'Empereur de le transporter en Amérique sur un des bâtiments de mon beau-père, qui m'avait été envoyé au commencement de 1815; car j'avais épousé une Danoise, fille d'un riche négociant de ce pays. Je me vis dans la nécessité de communiquer mon projet à ma femme, qui l'approuva entièrement. «L'Empereur, me dit-elle, se trouve dans une position telle, que c'est une question d'honneur pour chaque homme de l'en tirer. Offrez-lui le meilleur parmi les trois vaisseaux de mon père; commandez vous-même le bâtiment, si Sa Majesté le désire; quant à moi, soyez sans crainte, je sais bien que l'on me tourmentera de toutes manières, mais j'ai-

[1] C'est à M. R. O. Spazier, un des rédacteurs les plus consciencieux et les plus *habituels* de *la Nouvelle Minerve*, que nous devons ce fragment par lui traduit de l'Allemand. Cette relation, à la fois si authentique et si piquante de la dernière crise de l'Empire, complète en quelque sorte le tableau des dernières vicissitudes que Napoléon eut à subir sur le continent.

merais mieux tout endurer, que de vous empêcher d'accomplir une si belle action.

Je me rendis aussitôt auprès du général Bertrand, que je connaissais depuis quelque temps, et je lui communiquai mon projet. Le même soir, je fus présenté à l'Empereur : il accepta ma proposition, après en avoir modifié un peu les dispositions particulières, et je fis de suite, avec le comte de Las-Cases, un traité simulé avec la cargaison. Je ne demandai pour les armateurs d'autre récompense que le remboursement des frais de l'expédition. M. de Bonnefaix, préfet maritime du cinquième arrondissement, donna également son assentiment, et m'exhiba sur-le-champ un ordre officiel qui m'ordonnait de me conformer en tout à la volonté de l'Empereur ; de le transporter, s'il le demandait, aux États-Unis, et de retourner immédiatement après en France, pour faire mon rapport sur l'issue de ma mission.

Mon projet fut conçu de la manière suivante : le brick *la Madeleine*, portant le pavillon danois, et construit à Kiel, en 1812, pour agir contre les croisières anglaises dans la mer Baltique, prit une cargaison d'eau-de-vie, consignée pour l'Amérique. Elle fut pourvue de deux expéditions, l'une pour Kiel, l'autre pour New-York. Dans le fond de cale on avait placé cinq tonneaux vides entre deux rangs de tonneaux remplis d'eau-de-vie ; l'intérieur des cinq tonneaux était matelassé, afin que, dans le cas d'une perquisition, on pût y cacher cinq personnes. Dans la dunette, au-dessous de la cheminée anglaise, se trouvait une soupape qui communiquait avec cet emplacement, et qui avait une sortie au-dessous des lits de la dunette. Ce bâtiment, ainsi organisé, devait se rendre à l'île d'Aix et jeter l'ancre au milieu des petits bâtiments qui y attendaient une brise favorable pour mettre à la voile. On y aurait embarqué les effets des passagers vingt-quatre heures avant qu'ils se rendissent eux-mêmes à bord ; le brick aurait alors mis à la voile, pour sortir du pertuis Breton, pour filer entre le continent et l'île d'Aix, se dirigeant vers l'île de Noirmoutier, et de là vers Ouessant, où il pouvait gagner la mer. Si

on eût pris cette direction, il était impossible que notre projet ne réussît pas, car les Anglais observaient encore la Gironde et l'entrée du pertuis d'Antioche, c'est-à-dire qu'ils étaient du côté opposé. Les résultats confirmèrent ces calculs; *la Madeleine* prit, un seul jour avant le malheureux embarquement de l'Empereur sur *le Bellérophon*, cette direction, et ne rencontra sur la route aucune des croisières anglaises.

Dès que ce plan fut adopté, le général Bertrand ordonna au comte Las-Cases de hâter tous les préparatifs nécessaires à son exécution. MM. Roy, Bré et compagnie, de Rochefort, furent engagés à charger le bâtiment et à diriger les expéditions nécessaires. Je m'occupai de tout le reste, et revêtis le costume de capitaine d'un navire marchand du nord, pour éviter tout soupçon. Ce déguisement me réussit si bien, que le général Becker n'apprit que j'appartenais à la marine française que lorsque l'Empereur se rendit à bord du *Bellérophon;* ce fut également à cette occasion qu'il me dit :

« Monsieur le capitaine, je regrette que vous vous soyez si gravement compromis par votre zèle; votre projet aurait mérité un meilleur sort. »

On travailla avec tant d'activité, que déjà, le 6 juillet, je partis de bonne heure de Rochefort pour me rendre à la Marine où je pris l'eau-de-vie nécessaire pour le chargement de *la Madeleine*.

Le 10, je mis à la voile pour l'île d'Aix, et là, j'appris que l'Empereur était à bord de *la Saale,* abandonné entièrement par M. Philippe, qui commandait cette frégate à titre de capitaine.

M. Philippe avait déclaré à Napoléon que la présence d'un vaisseau anglais à l'entrée du pertuis d'Antioche opposait un obstacle invincible à son départ, et que lui, capitaine, avait reçu l'ordre formel de n'exposer ni sa frégate, ni son équipage aux dangers d'un combat incertain, pour mettre en sûreté la personne de l'Empereur.

M. Pamée, autre capitaine de vaisseau et commandant la frégate *la Méduse*, se conduisit d'une manière bien plus honorable : ce

brave offrit à Napoléon de le prendre à bord pour le sauver ou mourir avec lui, ajoutant qu'il donnait sa parole d'honneur qu'il ne se rendrait jamais. Cette offre généreuse n'eut pas un meilleur sort que la mienne, et la seule raison qui empêcha l'Empereur de l'accepter fut la crainte d'exposer ceux qui le suivaient à un sort plus qu'incertain. Sa Majesté quitta *la Saale*, ce soir-là, à neuf heures.

Le même soir, je fus appelé auprès de Napoléon. Il me reçut avec beaucoup de bonté, et m'ordonna d'embarquer sur-le-champ tous ses effets et ceux des personnes de sa suite. Je commençai l'embarquement à dix heures, et vers minuit, tout fut terminé; il ne restait plus qu'à embarquer les passagers.

Il faut que je fasse mention ici d'une circonstance qui faillit me coûter la vie. Tous les points de l'île étaient soigneusement surveillés, et notamment celui opposé à l'endroit où *la Madeleine* avait jeté ses ancres. J'avais fixé le lieu de notre embarquement à cinquante pas d'un poste de marine, pour éviter tout malentendu, et j'avais eu le soin de prier le général Bertrand d'avertir le commandant de ce poste de n'avoir aucun égard au bruit qu'il entendrait peut-être entre dix heures et minuit. Convaincus que nous pourrions ainsi commencer nos opérations sans être dérangés par personne, nous nous mîmes à l'œuvre ; mais à peine eûmes-nous transporté une petite partie des effets à bord, qu'on dirigea contre nous une fusillade qui cassa un bras à un de mes Danois, et perça notre barque comme un crible. Je sautai aussitôt à terre, en m'exposant au danger d'être tué, et je courus vers le poste où l'on remit bientôt tout en ordre. Personne n'y avait reçu d'avertissement quelconque, et les braves soldats qui nous avaient entendus parler allemand avaient cru que nous étions des Anglais, et par cette seule raison nous avaient lâché des coups de fusil.

Quelques minutes après minuit, je me rendis auprès de l'Empereur, pour lui annoncer que tout était prêt et que le vent était favorable. Sa Majesté me répondit que, pour cette nuit, le départ

était impossible, parce qu'elle attendait encore son frère, le roi Joseph.

« Descendez, ajouta-t-il, parlez au général Bertrand, il vous communiquera mon nouveau projet; dites-lui là-dessus votre avis, et revenez ensuite auprès de moi. »

L'Empereur parut très-tranquille, mais très-pensif, et je ne dis cela que pour démentir les publications de cette époque, qui prétendirent que Napoléon avait continuellement dormi à Rochefort, ou qu'il avait été abattu par sa position de manière à ne pouvoir se décider à prendre aucune résolution. Je ne le trouvai certainement ni abattu, ni agité; il prenait beaucoup de tabac, comme de coutume, et écoutait avec une grande attention tout ce qu'on lui disait; il me sembla au contraire envisager sa position avec trop d'indifférence.

« Quel malheur, lui disais-je avant de me retirer, que Votre Majesté ne veuille pas partir aujourd'hui! La rade des Basques est dépourvue d'ennemis, les pertuis Bretons sont ouverts...; qui sait s'ils le seront demain! »

Malheureusement ces mots furent prophétiques!

Le 12, les Anglais ne savaient encore rien de l'arrivée de l'Empereur à Rochefort; ils ne l'apprirent que par la visite que le duc de Rovigo et le comte de Las-Cases firent au *Bellérophon*. Cela ressort incontestablement de cette circonstance, qu'ils croisaient sans bouger à l'entrée de la Gironde et du pertuis d'Antioche, pour empêcher toute tentative de fuite faite par les frégates qui stationnaient sur la rade de l'île d'Aix. Mais le même soir où ils eurent connaissance de son arrivée, par ces Messieurs, *le Bellérophon* se mit de suite en mouvement pour jeter ses ancres dans la rade des Basques, qui était en effet la véritable position qu'il aurait dû prendre dès le commencement, afin de surveiller ces deux sorties à la fois.

Je quittai l'Empereur et je descendis pour trouver le général Bertrand. Celui-ci me dit que quelques jeunes officiers, parmi les-

quels un certain Gentil, lieutenant de vaisseau, à leur tête, étaient venus offrir à Napoléon de l'embarquer à bord d'une chaloupe pontée de La Rochelle et de le transporter jusqu'à l'entrée de la rivière de Bordeaux, en passant le détroit de Monmusson; là se trouvait un bâtiment américain, qui sans doute consentirait à transporter l'Empereur en Amérique, ou dont, en cas de besoin, on pourrait s'emparer de force. En effet, plusieurs vaisseaux américains stationnaient près de Boyaut; le général Lallemand avait rendu visite à leurs capitaines, et ceux-ci avaient offert leur concours à Napoléon. Comme je connaissais bien les braves jeunes gens qui avaient fait l'offre de leurs services [1], je répondis au général que j'étais moi-même convaincu que la Providence avait indiqué à l'Empereur un moyen de salut tout à fait sûr, et qu'il fallait en profiter aussitô que possible, parce que toutes les circonstances favorables paraissaient réunies pour réussir.

« Que voulez-vous dire par ces mots? s'écria le général avec surprise.

— Je vais vous en donner une explication de suite, lui répondis-je : les deux chaloupes de La Rochelle sont des voiliers excellents, meilleurs sans doute que les croisières anglaises ; il faut les lancer, l'une par le détroit de Monmusson, l'autre par le pertuis d'Antioche, et embarquer sur toutes les deux des personnes et des effets appartenant à l'Empereur, mais de manière à ce que les hommes de l'équipage ignorent qui est à bord de l'une ou l'autre chaloupe. Puis on donnera aux deux commandants de ces légers bâtiments l'ordre d'aller eux-mêmes à la rencontre des croisières anglaises, et de se laisser chasser par elles, pour les écarter autant que possible ; ici, en attendant, on répandra secrètement le bruit que Napoléon s'est em-

[1] Leurs noms méritent d'être conservés à la postérité : c'étaient MM. Duret, enseigne de vaisseau, chevalier de la Légion-d'Honneur, jeune homme entreprenant et sincèrement dévoué à l'Empereur ; Condé, aspirant de première classe, digne, sous tous les rapports, de son père, le brave commandant Condé ; et Gentil, un des officiers les plus intrépides, qui avait fait la guerre d'Espagne dans les marins de la garde. (*Note de l'auteur.*)

barqué *incognito* sur l'une des deux chaloupes, de façon que l'équipage de chacune d'elles croira que l'Empereur est sur l'autre. Dès que ce projet sera adopté et suffisamment préparé, on fera partir les chaloupes le soir; l'Empereur ne s'embarque que le lendemain, avec moi, et aura ainsi deux chances de plus pour effectuer son départ. Il est d'autant plus nécessaire, ajoutai-je, de profiter de toutes ces circonstances heureuses, qu'il y a lieu de croire que l'ennemi, qui stationne dans ce moment à l'entrée du pertuis d'Antioche, ignore encore la présence de Napoléon ; car, s'il la connaissait, il ne manquerait pas certes de prendre une position dans la rade des Basques, où il se trouve à portée de surveiller les deux pertuis à la fois. »

Le général Bertrand parut partager entièrement mon opinion, et me ramena auprès de l'Empereur.

Nous le trouvâmes le coude appuyé sur un beau nécessaire de vermeil, cadeau de l'Impératrice Marie-Louise, que l'Empereur avait désiré garder avec lui jusqu'au dernier moment, et qui, par conséquent, de tous ses meubles, était le seul qui ne fût point encore embarqué. En nous voyant, Napoléon leva la tête, et avec un ton de très-bonne humeur :

« Eh bien ! Bertrand, dit-il, qu'est-ce que vous a dit le capitaine Besson ? »

Après que celui-ci lui eut répété tout ce que je lui avais dit, il exprima sa satisfaction de ma proposition, et ordonna de faire transporter sur-le-champ plusieurs de ses effets et quelques provisions à bord des deux chaloupes, de répandre le bruit qu'il avait l'intention de s'embarquer sur une d'elles, et de les expédier peu de temps avant son départ; « car, ajouta-t-il, je suis maintenant résolu à m'en aller avec vous, capitaine, dans la nuit du 13 au 14. »

Je vis avec une profonde douleur que ce nouveau retard pouvait faire tout échouer ; j'osai lui exprimer là-dessus ma pensée : ce fut inutilement.

Le 11 et le 12 on s'occupa des chaloupes, et le 13 au matin

elles mirent à la voile avec toutes les instructions convenues. Tout cela ne rencontra pas le moindre obstacle, bien que *le Bellérophon*, par suite de la visite qu'il avait reçue du duc de Rovigo et du comte de Las-Cases, eût pris sa nouvelle position sur la rade des Basques dès le 12 au soir.

Le 13, à l'aube du jour, M. Marchand vint me trouver à bord, et me remit une ceinture de cuir remplie d'or, pour le compte de l'Empereur ; il m'apporta en même temps l'ordre de me rendre le plus tôt possible auprès de Sa Majesté.

Il paraît que le peu d'argent que l'Empereur avait pris avec lui avait été partagé, et que M. Marchand en avait donné une partie en dépôt à tous ceux qui devaient s'embarquer avec lui.

Vers sept heures, je rejoignis l'Empereur, que je trouvai déjà habillé et se promenant dans sa chambre.

« Ah ! ah ! vous voilà, me dit-il lorsqu'il m'aperçut ; les chaloupes sont parties, n'est-ce pas ?... A ce soir donc ! le sort en est jeté. »

Puis il me demanda si j'étais sûr de bien connaître toute cette côte, en désignant du doigt la carte de Poitou et l'île d'Aix. Lorsque je voulus répondre, M. Marchand entra et lui parla à l'oreille ; après quoi on me renvoya immédiatement. En sortant, je rencontrai une personne que je n'avais jamais vue auparavant : j'appris plus tard que c'était le roi Joseph.

La journée se passa tout entière à terminer les préparatifs nécessaires au voyage ; à la chute du jour, on me dit que les messieurs envoyés de nouveau par l'Empereur au *Bellérophon* étaient de retour.

On ne peut douter que ce ne fût ce jour-là même que certaines personnes de la suite de Napoléon le décidèrent à entamer des négociations sérieuses avec le capitaine Maitland, et cela dans la crainte d'être pris avec lui à bord de mon brick. Sa réponse venait d'arriver ; mais alors je n'en savais rien encore ; au contraire, lorsque l'Empereur me fit encore une fois appeler auprès de lui, il faisait déjà sombre. Je ressentais la plus grande joie, croyant enfin être

arrivé au but de tous mes vœux. En entrant, je trouvai le duc de Rovigo, le comte de Las-Cases, le comte Montholon et une cinquième personne que je ne connaissais point.

« Capitaine, me dit Napoléon, vous vous rendrez sur-le-champ à votre bord, et vous ferez de nouveau débarquer tous mes effets. Je vous remercie sincèrement de tout ce que vous avez bien voulu faire pour moi. S'il s'agissait encore d'affranchir un peuple opprimé, comme lorsque je quittai l'île d'Elbe, je n'hésiterais pas un moment à me confier à vous ; mais ici il n'est question que de moi, et je ne veux pas exposer des personnes qui me sont restées fidèles, et qui partagent mon sort, à des dangers qui sont au moins inutiles. Je suis décidé à aller en Angleterre : je me rendrai demain à bord du *Bellérophon.* »

Un éclair lancé du haut d'un ciel sans nuages n'aurait pu faire sur moi un effet plus terrible que ces dernières paroles. Je sentis tout mon sang se retirer de mes veines, des larmes s'échappèrent de mes yeux, et pendant quelques instants je fus hors d'état de prononcer une parole. Il était évident pour moi que l'Empereur se trompait dans ses idées chevaleresques sur la générosité du gouvernement anglais, et mille idées plus tristes les unes que les autres vinrent m'assaillir ; ayant été moi-même, pendant cinq ans, victime de ce gouvernement, dont la perfidie à mon égard avait été vraiment inimaginable.

« En Angleterre, Sire ! m'écriai-je enfin d'une voix étouffée ; en Angleterre !... Alors, Votre Majesté est perdue ! Le tower de Londres sera votre demeure, Sire, et vous pourrez vous estimer heureux s'il ne vous arrive rien de pire ! Comment ! Votre Majesté veut se livrer pieds et poings liés à un cabinet qui se réjouira de pouvoir anéantir celui qui l'a blessé au cœur et qui a menacé son existence tout entière d'une perte certaine !... Sire, vous, le seul que ce cabinet a à craindre, vous voulez vous livrer à lui spontanément, sans nécessité aucune ? »

Dieu sait tout ce que, dans mon désespoir, j'aurais encore ajouté,

quand le duc de Rovigo, assis dans un coin du salon, m'interrompit et m'ordonna de me taire d'un ton sévère.

« Capitaine! s'écria-t-il, vous allez trop loin; vous ne songez pas à qui vous parlez!

— Oh! laissez-le dire », reprit l'Empereur avec un regard triste qui remua toute mon âme.

Mais, dès que je fus revenu à moi, je compris que toute tentative ultérieure serait désormais sans résultat.

« Pardon, Sire, si j'ai dit plus qu'il n'était convenable, repris-je; je ne peux rien faire maintenant qu'implorer l'indulgence de Votre Majesté. Mais quant à vous, monsieur le duc, et je me tournai vers le général Savary, je vous prie au moins d'ordonner à vos postes de ne plus tirer sur moi pendant la nuit; car il serait par trop cruel de me faire tuer par une balle française dans un moment où je débarquerais des effets que j'aurais voulu tansporter en Amérique au péril de ma vie.

— Allez, capitaine, dit Napoléon avec bienveillance, tranquillisez-vous. Quand vous aurez terminé votre besogne, vous reviendrez. »

J'exécutai les ordres que j'avais reçus, bien que je fusse dans une disposition d'âme désolante

Vers neuf heures du soir, le 14 juillet, tout fut terminé, et je retournai aussitôt auprès de l'Empereur. Je le trouvai seul avec M. Marchand, qu'on pouvait avec raison appeler la fidélité personnifiée, et dont la complaisance ne me manqua jamais; sans son intervention, peut-être n'aurais-je jamais pu aborder l'Empereur, car l'intrigue était déjà aussi puissante à l'île d'Aix qu'elle avait été aux Tuileries. Je n'en citerai qu'une seule preuve : les personnes désignées pour suivre Napoléon sur *la Madeleine* étaient le général Bertrand, le comte de Las-Cases et le général Montholon. Ces deux derniers n'étaient que très-peu compromis auprès du gouvernement royal, et n'avaient rien à craindre, tandis que le général Lallemand était déjà condamné à mort. Néanmoins, cet honorable général ne put jamais obtenir que la prière qu'il avait faite de suivre l'Empereur fût mise sous ses yeux. Repoussé par

tous les moyens possibles, il avait fini par me supplier de lui permettre de se cacher, habillé en matelot, parmi mon équipage, pour pouvoir ainsi sauver sa vie.

Aussitôt que l'Empereur me vit entrer, il vint au-devant de moi en disant :

« Capitaine, je vous remercie de nouveau; dès que vous serez libre ici, vous viendrez me retrouver en Angleterre. Sans doute, ajouta-t-il en souriant, j'y aurai encore besoin d'un homme de votre caractère.

— Ah! Sire, m'écriai-je, je n'ai pas le moindre espoir que jamais le jour vienne où je serai en état de me conformer à un ordre aussi flatteur pour moi. »

Je voulus me retirer, hors d'état de maîtriser mes sentiments, lorsque Napoléon me fit un signe de rester, et envoya M. Marchand chercher le général Bertrand; puis il prit, parmi quelques armes placées dans un coin du salon, un fusil à double canon, arme précieuse dont il avait fait souvent usage dans ses chasses, et me l'offrit en me disant d'une voix émue :

« Je n'ai plus rien dans ce moment à vous offrir, mon ami, que cette arme; veuillez l'accepter comme un souvenir de moi. »

Ce cadeau si inappréciable et la grâce indicible avec laquelle il m'était présenté m'entraînèrent involontairement à faire auprès de Sa Majesté une dernière tentative : je me jetai à ses pieds, je la conjurai en pleurant et en employant toutes les expressions que m'inspirait la conviction la plus intime du sort qui l'attendait, de ne pas se livrer aux Anglais.

« Rien n'est encore perdu, lui dis-je; en deux heures je peux de nouveau embarquer tous vos effets, et vous-même, Sire, vous pouvez partir un instant après. Il ne me faut qu'un mot. »

Tout fut inutile!

« Eh bien! Sire, m'écriai-je en me relevant... »

Mais le général Bertrand, qui était entré dans l'intervalle, m'interrompit :

« Capitaine, me dit-il avec sévérité, renoncez à ces offres inutiles; votre zèle est digne d'éloges, votre conduite est noble; mais il est trop tard. Sa Majesté ne peut plus reculer... »

Sans doute il en était ainsi : je retins encore ce que j'avais sur le cœur.

« Sire, il ne me reste donc plus, repris-je, qu'à prendre congé de Votre Majesté et à partir avec le même brick que celui qui était destiné pour elle. Je suivrai exactement la route que vous aviez approuvée, Sire; mais je crains que le temps n'apprenne que trop tôt à Votre Majesté lequel des deux partis était le plus sûr à prendre. »

La mort dans le cœur, je me retirai et je me rendis à bord.

Il était dix heures du soir, je fis sur-le-champ lever les ancres et je m'éloignai à l'aide d'une fraîche brise d'est, sans être inquiété par la moindre chose.

A l'aube du jour, je me trouvais à l'entrée des pertuis Bretons, au milieu des caboteurs. Il faut remarquer que l'Empereur ne s'était embarqué que vers cinq heures du matin sur *l'Epervier*, et n'était arrivé sur *le Bellérophon* qu'à neuf heures, le 15. J'aurais donc continué longtemps ma route avec les caboteurs sans être aperçu, et ce ne fut que lorsque je me trouvai en face des Sables-d'Olonne que je pris congé de mon capitaine, en lui ordonnant de se diriger sur Ouessant et Kiel par le détroit. En effet, il y arriva vingt jours après, sans avoir été ni visité, ni inquiété par aucune croisière anglaise. De mon côté, je retournai à Rochefort, accompagné d'un des caboteurs, et je me rendis auprès du préfet de la marine pour prendre ses ordres. Il me dit qu'il avait gardé chez lui, sur l'ordre exprès de l'Empereur, deux caisses remplies de vaisselle, pour les remettre à Mme Besson, dans le cas où il serait parti avec moi; mais que, dès que l'Empereur avait pris une autre résolution, il avait cru convenable d'expédier ces caisses, avec quelques autres qui lui avaient été confiées, pour être déposées sur *le Bellérophon*. C'étaient en effet les mêmes caisses d'argent dont la vente servit, à Sainte-Hélène, pour fournir aux besoins les plus urgents de l'Empereur.

Je ne me serais jamais douté que Sa Majesté pût aller aussi loin dans son attention pour le sort de ma femme, et la mettre ainsi à l'abri de la misère, dans le cas où nous aurions exécuté notre projet.

Ma première entrevue avec Mme Besson fut des plus tristes : longtemps nous ne trouvâmes point de paroles pour exprimer notre profonde douleur. La résolution malencontreuse de l'Empereur le perdit pour toujours, et mon sort était aussi inévitablement fixé. Je devins victime de mes intentions. *Rayé* comme indigne de servir le nouveau gouvernement, je me vis contraint de quitter ma patrie, et de laisser seule, à Rochefort, ma femme tombée malade à la suite des agitations qu'elle avait éprouvées dans ces derniers jours. Elle y resta longtemps exposée à des vexations de toute espèce. On ne lui épargna aucun désagrément; et au moyen de machinations de police, on la contraignit de se réfugier à Bordeaux, où elle trouva enfin une occasion de s'embarquer pour Kiel : c'est là que nous nous revîmes en 1816.



LA VIVANDIÈRE.



PROLOGUE.



Par une tiède soirée des derniers jours de juillet 1821, un homme, qui paraissait avoir une soixantaine d'années, quoiqu'il fût de quinze ans moins âgé (sans doute parce que les années de campagne comptent double), se dirigeait lentement et l'air pensif vers une maisonnette, qui n'était, à vrai dire, qu'une pauvre chaumière, située à Vaugirard, en

dehors de la barrière et au milieu d'une espèce de ruelle appelée *Passage Napoléon*. (Il est à remarquer que, sous la Restauration, ce chemin de traverse, bordé à droite et à gauche de masures abandonnées et de chétifs acacias, avait conservé le nom du grand homme.) Celui qui marchait ainsi était grand et maigre : ses cheveux, jadis d'un blond roux, étaient devenus d'un blanc-filasse. Il avait le teint pâle, le nez un peu crochu et le front large, quoique déprimé vers le sommet; mais dans le regard de ses grands yeux bleus on pouvait lire l'expression de douceur, de simplicité et de résignation qui faisaient la base de son caractère.

Cet homme était un ancien soldat de la grande armée, qui, pendant les vingt années qu'il était resté sous les drapeaux, après avoir commencé sa carrière comme tambour, n'avait jamais été autre chose que sapeur, malgré les *actions d'éclat* et les *faits d'armes* dont ses états de service étaient illustrés à la marge; mais il faut dire aussi que Roubelard (c'était son nom) n'avait pu de sa vie apprendre ni à lire ni à écrire, et que « ce genre d'éducation, au dire de son dernier colonel, avait été une des causes *majores* qui s'étaient formellement opposées à ce qu'il obtînt un avancement plus rapide. »

Chemin faisant, le vieux soldat rencontra Jeanne-Marie, pauvre et excellente femme chargée d'enfants, qui n'avait d'autre occupation que de mener aux champs les vaches et les chèvres que les laitières du voisinage ne craignaient pas de lui confier. Sa chaumière était attenante à celle où se rendait le sapeur tous les jours, plutôt deux fois qu'une, car depuis plus de trente ans il était amoureux de la propriétaire.

« Bonjour, monsieur Roubelard, fit la vieille Bretonne avec une révérence cagneuse. Ça vous va-t'i ben? »

Celui-ci, sortant tout à coup de sa rêverie, leva la tête .

« Ah! c'est vous, Jeanne-Marie! Bonjour! répondit-il en reconnaissant la voisine. La mère Moulin est-elle rentrée?

— Oui dame, qu'elle y est, c'te pauv' chère femme; vous la trouverez sous l'z' armes, son gros livre à la main... Ah! mon bon

monsieur Roubelard, j' sommes ben sûre, tout de même, qu'elle vous espère tout fine dret.

— C'est bon, j'y vais; bonsoir, Jeanne-Marie! »

Et, doublant le pas, Roubelard arriva bientôt devant la porte de la mère Moulin : la nuit commençait à tomber.

Cette femme, dont le nom était Marguerite (car celui de *Moulin* n'était qu'un honorable sobriquet qui lui avait été donné jadis par les soldats de l'armée du Nord dans une circonstance bien glorieuse pour elle), était petite et fort brune; mais dans ses yeux noirs et pleins de feu venaient se refléter toute la hardiesse de son caractère, toute la bonté de son cœur, toute la noblesse des passions qui l'agitaient encore. Elle était dans un déplorable état de maigreur. Son corps paraissait affaissé sous le poids des fatigues et des misères de la guerre, ou sous celui d'une douleur morale, contre lesquelles il n'est aucun remède dans ce monde. Ses cheveux, qui tombaient en nattes inégalement tressées sous le bonnet de police qu'elle portait habituellement, étaient d'une finesse et d'une longueur remarquables. Elle avait la bouche un peu grande, mais garnie de deux rangées de dents qu'une duchesse eût enviées. Ses gestes, un peu brusques peut-être, n'en avaient pas moins quelque chose d'obligeant; et enfin, à la coupe de son visage, à la souplesse de sa taille bien prise et à son pied d'une petitesse telle que l'Impératrice Joséphine elle-même en aurait été jalouse, on devinait que la mère Moulin avait été très-jolie dans sa jeunesse : elle avait alors quarante-sept ans. Toute frêle et toute délicate qu'elle semblait au premier examen, elle était cependant d'une complexion nerveuse et douée de cette force musculaire que la vie et les travaux des camps peuvent seuls donner à une femme.

La mère Moulin avait servi pendant vingt-trois ans comme vivandière et cantinière, selon les circonstances, d'abord dans le régiment d'Anjou, qui, après avoir fait partie d'une demi-brigade comme tous les régiments de l'armée, devint enfin le 5ᵉ de ligne. Pendant la campagne d'Espagne de 1809 elle abandonna un moment l'infan-

terie pour entrer dans le 1er dragons; mais des motifs et des affections qui n'avaient rien que de louable et d'honnête la firent bientôt rentrer dans l'arme où elle avait débuté. En 1812 elle passa dans la vieille garde impériale : Waterloo fut sa dernière bataille, Jemmapes avait été sa première.

A Lutzen, elle sauva l'aigle du drapeau d'un régiment d'artillerie de marine en le cachant sous ses jupes. Elle rapporta d'Austerlitz deux lambeaux d'étendards russes, qui servaient encore de trophées à sa chaumière, dans l'intérieur de laquelle on avait ébauché, à l'aide d'un charbon, l'aigle impériale avec le grand cordon de la Légion-d'Honneur en sautoir, en guise de cravate. Vis-à-vis de cette porte il y avait une huche vermoulue, le seul meuble que la vivandière possédât, et sur laquelle étaient étalés une demi-douzaine de volumes cartonnés qu'elle appelait sa *bibliothèque de campagne*, et qui se composait des livres suivants :

1° *L'Histoire de Jeanne d'Arc;*

2° *La Cuisinière bourgeoise, suivie d'une notice sur l'art de fabriquer les vins et les liqueurs;*

3° *Bonapartiana, recueil d'anecdotes, bons mots et reparties heureuses du premier Consul, par le citoyen Cousin d'Avallon;*

4° *L'Esprit de saint Augustin;*

5° *Le véritable Messager boiteux, par feu Mathieu Lænsberg, astronome et mathématicien, avec les prédictions pour l'année de grâce* 1815;

6° Enfin un *Paroissien complet, à l'usage du diocèse de Reims.*

La mère Moulin avait de tout temps aimé la lecture. Elle joignait à un esprit naturel une certaine instruction acquise dans les longues courses qu'elle avait faites, et dans les pays nombreux où elle avait séjourné lors de nos conquêtes. En outre, elle avait manifesté, dès sa tendre jeunesse, des sentiments de piété qu'elle avait su conserver même au milieu de la licence des camps. Elle eut même la velléité de se faire religieuse après l'abdication de Napoléon à Fontainebleau. Mais les événements de 1815 vinrent bientôt lui

enlever ce goût passager de la vie monastique, et elle recommença sa vie de bivouac et de champ de bataille. Toutefois, depuis qu'elle avait pris sa retraite à Vaugirard, on l'avait vue remplir exactement les devoirs que notre religion impose aux chrétiens : le curé venait la voir quelquefois. Aussi, en face du lit de la vivandière, auquel un vieux manteau blanc de dragon servait de couverture, voyait-on, fixée au-dessus d'une croix de la Légion-d'Honneur à l'effigie de Napoléon, l'image du Christ, surmontée d'un rameau de buis bénit.

A peine la mère Moulin avait-elle pris possession de cette chaumière, qu'un orage épouvantable avait enfoncé une partie du châssis de la fenêtre. Ne possédant pas même de quoi faire remplacer ses vitres brisées, la pauvre vivandière s'était servie des proclamations de l'Empereur et des bulletins de la grande armée pour réparer le dommage occasionné par la grêle; puis, lorsque les alliés étaient venus en France pour la seconde fois, elle avait montré du doigt, aux soldats autrichiens, russes et prussiens, qui étaient passés devant sa chaumière, ces trophées, ces proclamations, ces bulletins, en ricanant d'un air de triomphe.

Roubelard entra chez la mère Moulin sans que celle-ci l'aperçût; car, de nuit comme de jour, la vivandière ne fermait jamais sa porte, donnant pour raison que dans *son beau Passage Napoléon* il n'y avait pas de voleurs, et que, s'il s'y trouvait des loups, ses os étaient devenus trop durs pour leurs dents.

« Bonsoir, mère Moulin. Comment vous portez-vous aujourd'hui? demanda doucement le vieux soldat à la brave femme, qui, courbée dans l'ombre, attisait son feu.

— Qui vive? répondit-elle en brandissant un tison pour éclairer un peu sa chambre. Qui vive?... répéta-t-elle; est-ce toi, Jeanne-Marie?

— Non, mère Moulin, ce n'est pas elle; c'est moi!

— Ah! je n'avais pas reconnu votre voix, monsieur Roubelard.

— Je viens vous apprendre une fâcheuse nouvelle, continua le sapeur d'un ton attristé.

— Bah! » s'écria la vivandière en jetant le tison dans l'âtre. Puis, après avoir posé sur le manteau de la cheminée le volume de saint Augustin ouvert sur ses genoux : « Est-ce que les Russes nous auraient encore déclaré la guerre sans nous prévenir? demanda-t-elle. Ah! les sournois de sauvages! je les reconnais bien là. Ils ne se souviennent donc plus d'Austerlitz!

— Ce n'est pas cela, répondit tranquillement Roubelard ; le temps d'Austerlitz est passé, mère Moulin, et bien passé. Ce que j'ai à vous dire va au contraire vous faire de la peine, attendu que... »

Le souvenir d'Austerlitz avait serré le cœur de la vivandière. Le regard fixe, la bouche contractée, elle s'était levée de l'escabeau sur lequel elle était assise, et, agitant au-dessus de sa tête ses bras amaigris :

« Austerlitz!... répéta-t-elle sans écouter Roubelard, qui parlait en même temps; il fallait voir, cette nuit de la veille, les bivouacs s'allumer et pétiller sur toute la ligne comme un feu d'artifice de 15 août!... Et quand Napoléon voulut s'assurer que ses enfants dormaient, la lune fit reluire les obusiers que la garde devait étrenner le lendemain!... J'ai vu la grande armée avec son petit Empereur!... Je ne parle ni de celui d'Autriche ni de celui de Russie, à qui je dis un jour son fait, étant à Erfurt... Tenez, monsieur Roubelard, vienne la Sainte-Marguerite prochaine, j'aurai quarante-sept ans; eh bien! je voudrais y être encore, pour voir tout ce monde-là, si poli avec moi, et les chapeaux à plumes noires et blanches du gros état-major me saluant honnêtement. Oui, je voudrais y être encore, à ramasser sous la mitraille russe mes frères du 5ᵉ de ligne, quand les biscaïens les jetaient les uns sur les autres, ces bons ivrognes!... J'aurais voulu qu'on m'enterrât à côté du général Margotin, ou dans la même fosse que le pauvre Rossignol, mes deux pères adoptifs, vous le savez, monsieur Roubelard; ils sont morts tous deux, et la pauvre Marguerite n'a même pas eu la consolation de leur fermer les yeux... Elle n'a pu que pleurer!... Aujourd'hui, au moins, elle peut... prier... pour... eux... »

A ces dernières paroles, l'émotion de la vivandière était arrivée à son plus haut point; elle laissa tomber sa tête dans ses mains et sanglota tout bas. Un moment de silence s'écoula. Alors Roubelard, qui s'était peu à peu attendri, lui dit en essuyant ses yeux :

« Si vous pleurez toujours comme cela, mère Moulin, vous finirez par fondre en eau comme un concombre : vous n'êtes déjà pas trop grasse. Croyez-moi, cela ne vaut rien pour votre santé... Je venais pour vous annoncer qu'on a reçu la nouvelle...

— Que les Prussiens sont revenus en France, comme en 89 peut-être? » interrompit-elle encore.

Roubelard, qui n'avait pu achever sa phrase, se contenta de faire un signe de tête négatif.

« Oui, oui, c'est impossible! continua la vivandière. Dans les temps, ils ont trop mangé de raisin en Champagne, ces buveurs de bière! et, depuis, nous leur avons fait avaler trop de grappillons de mitraille pour qu'ils y reviennent jamais!

— Il s'agit bien de Prussiens! dit le vieux soldat impatienté; est-ce que nous en avons laissé, des Prussiens? C'est une erreur de croire qu'il y a encore des Prussiens, mère Moulin; pas plus de Prussiens que dessus ma main... Il s'agit de la mort... »

Ici la vivandière saisit convulsivement le bras du sapeur pour lui montrer, appendue comme un lustre au plafond, une plaque de cuivre jaune enfumée provenant d'un bonnet de la garde prussienne, retenue par la cravate d'un étendard hanovrien.

« Ils sont bien morts, ceux-là! s'écria-t-elle avec un sourire diabolique, cependant il doit en rester encore...

— Pas beaucoup, fit Roubelard d'un air de doute; cependant c'est possible, parce qu'on aura oublié de les compter dans leur patrie... Je venais pour vous apprendre...

— Que les Autrichiens étaient aux frontières?... Eh bien! monsieur Roubelard, que ne le disiez-vous tout de suite!

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria le sapeur en trépignant d'impatience et en se bouchant les oreilles. Mère Moulin? reprit-il

de toute la force de ses poumons, voulez-vous me laisser m exprimer? ou je m'en vais.

— Déjà? fit la vivandière en reprenant sur son escabeau sa première attitude; c'est à peine si vous êtes entré, ajouta-t-elle en lui désignant du regard l'autre coin de l'âtre. Asseyez-vous là, je vous écoute. »

Mais la brave femme prenait un engagement au-dessus de ses forces. Elle était dans un état d'exaltation qui augmentait de moment en moment; de sorte que Roubelard ayant voulu s'expliquer, elle lui ferma la bouche en continuant de parler elle-même sur le même ton et comme elle avait fait déjà.

« Je suis encore verte! s'écria-t-elle; je puis faire cette campagne. Nous partirons ensemble, monsieur Roubelard, et, avec l'aide de Dieu, je finirai comme j'ai commencé, au bruit du canon!... Nous verrons encore le drapeau tricolore parcourir le champ de bataille d'un bout à l'autre, et l'aigle, les ailes déployées, s'avancer à travers leurs baïonnettes, leurs carrés, et les faire dégringoler de leurs redoutes, tous ces mangeurs de choucroute qu'ils sont, comme les pommes de terre de mon sac!... Oh! ne croyez pas qu'on nous fasse reculer d'une semelle; je connais le *petit Caporal;* je l'ai vu au feu à Lutzen, à Arcis-sur-Aube, à Mont-Saint-Jean (la mère Moulin se signa), et je sais ce qu'il peut faire. J'ai toujours été en avant; mon pauvre Jemmapes, vous le savez, a brouté plus d'une fois aux fourrages des grand'gardes. J'ai vidé autant de gibernes que de barriques d'eau-de-vie; et un jour que des conscrits provençaux prenaient la route en sens inverse, parce que quelques canons avaient toussé devant eux, je me mis en travers, moi et Jemmapes!... Jemmapes! vous le rappelez-vous, monsieur Roubelard?... Aujourd'hui je m'y mettrais seule. »

Dès le commencement de ce monologue, le vieux sapeur, ayant jugé tout d'abord qu'il ne pourrait placer un mot, s'était levé, et, les mains dans les goussets de son pantalon, avait marché tout autour de la chambre en sifflant entre ses dents. Mais, au nom de

Jemmapes, répété avec intention par la mère Moulin, qui l'avait toujours suivi des yeux tandis qu'il faisait cette espèce de manége, il avait cessé de siffler, et, la tête basse, il semblait qu'un remords poignant fût venu tout à coup l'assaillir. Cependant, lorsque la vivandière, fatiguée et enrouée, se fut assise pour reprendre haleine, Roubelard s'arrêta en disant à haute voix et comme à la cantonade :

« Arrêtez les frais! on ne joue plus. » Puis, s'étant approché de la mère Moulin, il se pencha jusqu'à son oreille et lui dit avec une volubilité extraordinaire : « Il n'y a plus de frontières, plus d'armée, plus de canons, plus de champ de bataille, plus de drapeaux tricolores, plus d'aigles! descendues les aigles sans aucune exception! Vous perdez la tête, mère Moulin!... Plus de carrés, plus de grande armée, plus de gibernes, plus de conscrits, et plus de *petit Caporal!* Je vous dis que vous êtes folle, mère Moulin!... Ni vu ni connu, le pauvre *petit Caporal*. Disparu à perpétuité!... Voilà ce que je voulais vous annoncer. »

Et ayant dit, il tourna vivement sur le talon comme pour s en aller : la vivandière le retint par le pan de sa redingote :

« Monsieur Roubelard! fit-elle après un silence en le regardant avec un mélange de pitié et de mépris qu'on ne saurait peindre; mort! dites-vous? lui?... l'Empereur?... Allons donc! vous voulez rire, je pense.

— Incapable, mère Moulin, puisque je ne suis venu ce soir que pour vous apprendre la nouvelle. »

La vivandière haussa les épaules en disant d'une façon étrange :

« Laissez-moi tranquille, monsieur Roubelard. »

A son tour, le sapeur la regarda avec étonnement; puis, paraissant faire un effort sur lui-même :

« Ah çà! qu'avez-vous donc aujourd'hui, mère Moulin? lui demanda-t-il d'un ton impératif.

— J'ai, répondit-elle en passant la main sur son front, j'ai... que j'avais moins froid jadis dans les plaines de Smolensk qu'aujourd'hui devant cette cheminée.

— C'est toujours comme cela quand nous parlons politique. Causons d'autre chose, de notre mariage, par exemple ; il n'y a pas de crainte que nous nous échauffions, ajouta Roubelard en s'asseyant tout près d'elle.

— Hein ! fit la vivandière en fronçant le sourcil, après avoir retiré brusquement sa main, que le sapeur avait prise dans les siennes ; vous y songez donc toujours, monsieur Roubelard ? Fi !... un homme de votre âge !... Si vous m'en parlez encore...

— Il vaut mieux tard que pas du tout, reprit le sapeur avec beaucoup de flegme. Quand nous étions au régiment, vous remettiez toujours la noce à la paix générale. La paix ! la paix ! est-ce que c'était connu de notre temps ?... On l'a inventée avec les Bourbons ! C'est égal, j'ai attendu. Lorsque nous avons été licenciés de l'autre côté de la Loire, vous m'avez renvoyé au deuxième retour de l'Empereur : j'ai *rattendu*, ça m'a encore été inférieur ; mais à présent que le *petit Caporal* est mort et enterré, est-ce que votre intention serait de me prier d'attendre qu'il soit ressuscité ?... Merci !

— Ce n'est pas vrai ! dit sèchement la mère Moulin, l'Empereur ne peut mourir avant que les desseins de Dieu soient accomplis. Qui a pu vous faire un semblable ragot ?

— M. Anicet, le gros épicier-droguiste de la Grande-Rue ; vous le connaissez aussi bien que moi. Ce matin, devant tous ceux qui encombraient sa boutique, il a lu tout haut dans le *Journal de Paris* la mort de Napoléon à l'île Sainte-Hélène. J'étais au nombres des écouteurs, et des consommateurs, ajouta-t-il plus bas.

— Les journaux sont des *fichus* menteurs ! s'écria la mère Moulin avec colère

— On le dit, mère Moulin ; mais du calme, je vous prie, ne vous *échappez* pas encore comme tout à l'heure. » Puis, adoucissant la voix et tâchant de se donner des manières agréables : « Il faut si peu de chose pour en finir, reprit-il avec un regard de tendresse. Un petit quart d'heure d'horloge tout au plus, histoire d'aller jusqu'à la *mairrrrie* de Vaugirard, et tout est dit.

— C'est bon ! c'est bon ! il est toujours temps de se donner au diable.

— Vous me prenez donc pour un lutin? C'est flatteur, ajouta le sapeur en se rengorgeant.

— Les lutins ont de l'esprit, répliqua aigrement la vivandière un peu piquée, et vous, monsieur Roubelard, vous n'en avez guère aujourd'hui. Laissez-moi tranquille, vous dis-je; je ne puis à présent devenir Mme Roubelard... Non, jamais, c'est impossible! s'écria-t-elle en frappant la terre du pied. »

A ces mots, à ce mouvement, le vieux soldat s'approcha davantage de la brave femme, et, le regard suppliant, la voix haletante :

« Hélas! lui dit-il, avez-vous jamais trouvé un homme d'une pâte meilleure que la mienne? Depuis trente ans je vous aime, et cependant je n'ai pas oublié le jour où je vous l'ai dit pour la première fois. C'était au bas du moulin de Jemmapes (à ce nom la vivandière tressaillit); nous venions d'enfoncer l'ennemi un peu crânement; l'odeur de la poudre m'avait presque grisé; je m'étais assez distingué pour espérer de passer soldat dans une compagnie d'*élite* à la première promotion, n'étant encore que tambour, si vous vous en souvenez. Voilà que tout à coup, et au moment où j'y pensais le moins, vous me *rapparaissez* avec votre berret rouge, votre spencer noir, votre charmante petite jupe bleue et vos guêtres grises. Le pauvre Colibri (le sapeur évitait toujours, en parlant de l'âne de la vivandière, de l'appeler Jemmapes, qui était son nom de guerre) trottait en serre-file non loin de vous, comme un petit poulain naturel. Ce fut alors que je sentis dans mon cœur quelque chose qui fit *toc! toc!* absolument comme le chien de ma carabine quand je l'armais... Dans le lointain on faisait une dernière chasse aux Autrichiens. Le son de la musique du régiment, mêlé à celui de votre voix qui m'appelait, arriva jusqu'à moi, qui n'entendais alors que les râlements et les hoquets des blessés et des mourants qui m'entouraient... Vous jetâtes vos bras autour de mon cou pour me remercier de vous avoir sauvée des mains d'un Autrichien.

Je ne pus vous répondre que par des soupirs de tendresse et des larmes de joie... J'étais heureux comme un adjudant-général... Dès ce jour je vous jurai de vous aimer toute ma vie : vous en souvenez-vous, mère Moulin?... »

Pour toute réponse, la vivandière serra la main du vieux soldat; mais, les yeux toujours baissés, elle continua de feuilleter machinalement le volume de saint Augustin qu'elle avait repris.

« Mère Moulin, répéta le sapeur d'une voix encore plus émue, ne voulez-vous donc plus me parler?

— Monsieur Roubelard, répondit enfin celle-ci bien bas, je ne veux ni ne dois me souvenir de ce temps-là. »

L'imagination du vieux soldat s'était enflammée aux souvenirs qu'il venait de réveiller; et, en entendant la vivandière laisser tomber froidement de ses lèvres des paroles qui, pour la trentième fois peut-être, lui enlevaient l'espoir qu'il nourrissait avec tant de constance, il s'écria dans une agitation extrême :

« Ah! c'est comme cela que ça se joue dans le Passage Napoléon?... Je l'ignorais. Vous ne parliez pas ainsi tout à l'heure, mademoiselle Marguerite? Vous trouviez que c'était une belle et noble existence que la vie des camps, avec ses victoires, ses massacres, ces cervelles qui volent dans l'air comme des grêlons, et les ruisseaux de sang qui coulent à l'ambulance!... Voilà les émotions qu'il vous fallait il n'y a qu'un instant : nous prenions ensemble des villes d'assaut; nous faisions de magnifiques incendies; et, à la lueur des palais en flammes, nous pillions les maisons et les églises!...

— Oh! jamais! jamais! murmurait la vivandière d'une voix sourde, en se signant à chaque phrase du vieux soldat.

— Puis, vous pouviez avoir la chance de me voir emporter par la mitraille ou par un boulet, au petit bonheur; et alors vous étiez débarrassée de moi naturellement... Merci de vos sentiments de reconnaissance, mademoiselle Marguerite Moulin! Vous pouvez faire le bonheur d'un honnête homme qui vous honore comme on honore son colonel, qui vous aime comme..., comme je vous aime enfin

et vous restez muette lorsqu'il ne faut pour cela que prononcer un mot?... C'est affreux! La parole ne vous manquerait pas s'il ne s'agissait que d'aller marmotter des *Oremus* avec ces vieilles bigotes auxquelles le diable a donné le grade de chanoinesse. (Ici la vivandière fit un signe de tête négatif.) Vous avez beau dire, s'écria le vieux soldat avec un éclat de voix et un geste terrible, mais c'est épouvantable!... »

En ce moment Jeanne-Marie entra toute effarée.

A sa vue, la mère Moulin ne bougea pas, atterrée qu'elle était par les paroles de Roubelard. Elle n'osait même lever les yeux de dessus son livre. Quant au sapeur, son visage exprima la vive contrariété que cette visite inopportune lui causait; cependant il ne répondit rien à la Bretonne, qui s'était adressée à lui en lui disant d'un air ébahi :

« Eh! là là! qu'est-ce que vous avez donc, mon pauvre monsieur Roubelard? A vous entendre, j' croyons qu' vous vous *battiais.* »

Le sapeur fit un geste d'impatience, se croisa les bras sur la poitrine, et commença de se promener par la chambre sans même regarder Jeanne-Marie, qui reprit tout aussitôt :

« Ah! *dame!* mon bon monsieur Roubelard, c'est que j'ai vu tout ça comme vous, dans le pays, la guerre aves les *bleus :* c'était au détour du champ la Gaujardière, proche Ploërmel, comme qui dirait les *contrôleux* de la barrière; ils ont *floupé* mon pauvre tonton Guiloret, ces gueux de bleus! Ils y disaient comme ça : « *Queu* bord es-tu, *ta?* — *Ma?* — Oui, *ta!* — Je *seu* de rien. — Eh ben! crie un peu Vive la République! — *Nani!* je ne le ferai point!... » Et ces scélérats de bleus le *jetirent* dans la mare, où il *mourit*, l' pauvre cher tonton Guiloret.

— Oh! la vieille *Chouenne!* fit Roubelard, ne pouvant modérer plus longtemps sa mauvaise humeur en jetant à la Bretonne un regard furieux.

— Eh ben! bonsoir, *mame* Moulin, dit Jeanne-Marie, qui s'était enfin aperçue que sa présence gênait. J' vas à mes bêtes. »

La bonne femme partie, le sapeur revint s'asseoir à côté de la vivandière, et lui dit avec la bonhomie qui lui était naturelle :

« Écoutez, mère Moulin, il faut en finir : l'Empereur mort ou pas mort, cela ne nous regarde pas, nous n'en sommes pas l'auteur. Voulez-vous de moi pour mari, ou n'en voulez-vous pas? C'est la dernière fois que je vous fais la proposition. J'ai mes papiers en règle, un seul excepté, que l'agent d'affaires de Vaugirard m'a promis de me remettre bientôt. Je reviendrai demain savoir votre réponse décisive. » Puis, d'un air qui ne manquait pas d'une certaine dignité, il ajouta : « Adieu, mère Moulin... Adieu Marguerite. »

Et il s'élança, éperdu, hors de la chaumière.

Les yeux brillants comme des escarboucles, le visage rouge comme une cerise, la vivandière n'avait pas répondu; mais ce calme, cette impassibilité qui avaient si fort désespéré Roubelard, n'étaient qu'apparents chez elle : au fond de son âme un combat terrible avait lieu. Elle avait suivi des yeux le sapeur, cet ami si fidèle, ce vieux compagnon de sa vie, si patient, si généreux, et lorsqu'en s'en allant il avait repoussé la porte sur lui avec violence :

« L'ingrat! fit-elle à voix basse, il me tuera. » Puis, joignant les mains et élevant les yeux au ciel : « Dieu de bonté, dit-elle avec onction, pardonnez à Roubelard comme je lui pardonne, et donnez-moi la force d'accomplir le vœu que j'ai fait, ou bien retirez-moi de ce monde de souffrance! »

Après s'être recueillie un moment, la mère Moulin alla s'agenouiller devant le crucifix placé en face de son lit, fit une courte prière, et se coucha aussitôt, agitée d'un tremblement fiévreux.

Ceux qui, ce soir-là, auraient rencontré Roubelard sortant de chez la vivandière pour regagner le modeste logement qu'il occupait au Mont-Parnasse (chaussée du Maine), auraient pu le prendre pour un homme fou ou ivre, à le voir gesticuler avec ses grands bras, se parler haut à lui-même et faire en marchant dans le Passage Napoléon, éclairé d'une lanterne, de tels zigzags, qu'il était à craindre à tout moment qu'il ne se brisât la tête contre quelque pan de mur, ou

qu'il ne vînt à rouler dans les fossés toujours remplis d'une boue infecte, dont ce chemin est bordé. Mais il n'en était rien ; seulement il venait de s'opérer dans l'esprit du sapeur une soudaine révolution : les événements de sa vie, qu'il avait oubliés en partie, lui étaient apparus tout à coup. Il avait passé en revue, en une seconde, trente années d'existence, sans oublier un événement ; trente ans de batailles, de périls, d'amour, de misère et de soins pour la mère Moulin.

« Malédiction sur moi ! s'écriait-il dans son exaltation, la mère Moulin ne m'aime plus ; elle ne m'a jamais aimé peut-être ! N'importe, nous verrons demain... ; j'attendrai encore. »

Laissons donc le malheureux Roubelard en proie à une sorte de délire pour raconter les faits qui donnèrent naissance à cet amour, unique dans les fastes des passions, ainsi que la vie de la mère Moulin, la vivandière, si bizarrement associée à celle de Roubelard, le sapeur.



I

Le 20 juillet 1774, jour de la Sainte-Marguerite, le régiment d'Anjou, si connu par le proverbe militaire qui subsistait encore dans l'armée au moment de la Révolution, s'était disposé à changer de garnison : il quittait Tours pour aller au Mans. Déjà les deux premiers bataillons étaient en route avec l'état-major, et le troisième, que devaient suivre les bagages du régiment, se préparait à partir le lendemain à la pointe du jour, lorsque le sergent Margotin, qui commandait l'escorte des bagages, s'aperçut qu'on avait glissé, parmi les malles et les caisses des officiers, un meuble qui ne se trouvait pas sur l'inventaire des effets appartenant à l'état-major. Ce meuble était un petit berceau d'osier assez grossièrement façonné, dans lequel dormait comme une bienheureuse, et en tétant son pouce, une petite fille qui pouvait avoir tout au plus six ou huit mois. Les

traits de l'enfant étaient pleins de gentillesse et de douceur, son embompoint attestait également la force de sa constitution.

« Caporal Rossignol! appela le sergent, arrivez donc ici, il y a du nouveau. »

Le caporal avança, et ne fut pas moins étonné que son sergent de voir la nouvelle recrue dont une main inconnue venait de doter le 3e bataillon du régiment d'Anjou.

« Sergent, voilà une belle petite créature, dit Rossignol en regardant l'enfant avec complaisance; il m'est avis que sa mère a dû bien pleurer avant de l'abandonner de la sorte. Mais qu'allez-vous faire de cette gaillarde-là? il n'y a pas moyen de la colloquer sur le contrôle de la compagnie, ajouta-t-il en souriant, car elle n'a probablement ni cartouche jaune ni cartouche blanche pour lui servir de feuille de route, et ce n'est pas elle qui nous donnera l'adresse de son père. Qu'allez-vous faire de ce bagage sergent?

— Il y aurait de la cruauté à laisser sur le pavé cette innocente, répondit Margotin. Et, tenez, Rossignol, si vous voulez être de moitié avec moi, je l'emmène au Mans en la glissant dans le fourgon de l'état-major, où elle voyagera là comme sur les genoux de sa mère, et je l'adopte incontinent.

— La mère? demanda Rossignol.

— Et non! caporal bestial que vous êtes! puisqu'elle nous est totalement inconnue pour le quart d'heure, mais l'enfant. Voulez-vous de la succession?

— Si j'en veux! repartit Rossignol avec feu; certainement que je la réclame de moitié : vous savez bien, sergent, que lorsqu'il s'agit d'être utile à un supérieur je ne boude pas plus pour me repasser un coup d'espadon que pour boire bouteille avec un inférieur quand je veux lui être agréable. Ainsi donc...

— Il n'est question, pour le moment, ni d'espadon ni de bouteille, interrompit le sergent avec humeur; il s'agit de faire de la bouillie et d'astiquer un peu la petite de temps à autre. Voulez-vous, pour votre part, vous occuper de veiller à son *ordinaire* et à

l'entretien de ses effets, non compris le linge et la chaussure, puisqu'elle n'en a pas? moi je me chargerai du reste.

— Soyez paisible, sergent, je vous promets...

— Pas de paroles oiseuses, interrompit encore Margotin d'une voix magistrale, la chose est entendue. Le rappel ne peut tarder, le bataillon va se mettre en route ; aidez-moi auparavant, et *sufficit.* »

Rossignol enleva doucement le berceau : l'enfant ne se réveilla pas. Margotin la couvrit de son manteau et la plaça lui-même avec précaution au milieu de caisses et de paquets empilés sur une espèce de petit chariot à quatre roues, qu'une vieillle tapisserie devait protéger de l'ardeur du soleil pendant la route; puis il recommanda expressément au caporal de ne pas perdre de vue le fourgon.

En ce moment les tambours battirent tous ensemble, et l'enfant se réveilla en sursaut; mais, au lieu de crier et de pleurer, il se mit à sourire aux deux soldats qui venaient de l'adopter si généreusement et leur tendit ses petites mains.

« Ah ! ah ! luronne ! fit Margotin en la prenant dans ses bras pour l'embrasser. Le *si-fa-sol* de la peau d'âne ne t'effarouche pas plus que cela? C'est d'un heureux augure : nous ferons de toi une vivandière... Sais-tu bien qu'une vivandière du régiment d'Anjou c'est, après la reine de France, la première femme du monde. »

Et la petite fille frappait ses mains mignonnes l'une contre l'autre en frétillant comme un poisson.

« Sergent, dit Rossignol ému de plaisir, on dirait qu'elle vous entend ni plus ni moins qu'une personne naturelle.

— Attention ! lui répondit Margotin ; remets l'enfant dans sa giberne d'osier, et donne-lui un peu de chique, histoire de l'amuser, en attendant que nous soyons arrivés à la première étape. »

A cette recommandation, Rossignol regarda son sergent d'un air tout étonné.

« Eh bien? lui répéta ce dernier avec brusquerie, quand vous

ouvrirez des yeux aussi grands que la bouche d'une pièce de quarante-huit, qu'est-ce? M'avez-vous entendu?

— Comment, sergent, vous voulez que j'offre une chique à un enfant qui ne fume pas encore !... Vous voulez rire?

— Vous êtes un Nicodème, caporal : je vous ai dit *histoire de l'amuser*, et à cette seule fin qu'elle ne tette pas son pouce. Je sais bien, ce me semble, qu'une marmotte de six mois ignore complétement l'usage du tabac. »

Rossignol, un peu vexé de l'épithète que lui appliquait son sergent, replaça l'enfant dans le berceau, et après lui avoir mis dans la main une petite boulette de tabac haché qu'il avait pétri avec ses doigts :

« Dors, mon petit poupon, lui dit-il avec tendresse, et ne mange pas cela, si tu ne veux pas avoir *bobo* à ta petite estomac, qui n'y est pas encore accoutumée. »

Aussitôt le fourgon s'ébranla et suivit le reste du convoi. A chaque halte, les deux soldats ne manquaient pas de visiter minutieusement le berceau, et dès qu'ils étaient arrivés à leur logement, Rossignol s'empressait de songer à l'enfant, de lui faire de la bouillie et de la lui faire manger... La frêle créature payait les soins *maternels* du caporal par des sourires qui sont la monnaie des anges.

Ce 3ᵉ bataillon arriva au Mans le quatrième jour. Là, les soldats du régiment d'Anjou, ayant appris l'étonnante trouvaille du sergent Margotin, voulurent, de même que le caporal Rossignol, s'associer à la bonne action qu'il avait faite en adoptant cet enfant ; mais comme on ignorait son nom, il fallait lui en trouver un. Le sergent proposa fort judicieusement de lui donner celui de Marguerite, non-seulement parce qu'il avait quelque analogie avec *Margotin*, mais encore parce qu'il lui était patronymique. Tous ses camarades applaudirent à la proposition, et, à l'unanimité, la petite orpheline fut appelée Marguerite d'*Anjou*.

II

La révolution de 1789, en changeant les institutions politiques de la France, donna une physionomie toute nouvelle à l'armée. Les officiers, qui étaient presque tous nobles, se retirèrent dans leurs foyers, ou suivirent les princes en émigrant. Il arriva alors que les grades qu'ils avaient occupés échurent naturellement aux sous-officiers, qui, dès ce moment, remplirent le cadre des emplois depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de colonel. Ce fut ainsi que, dès l'année 1791, le caporal Rossignol était devenu lieutenant et le sergent Margotin capitaine. Pendant ce temps, la petite Marguerite avait atteint sa dix-septième année, et était devenue l'idole du régiment d'Anjou par sa bonté plus encore que par sa beauté, qui était déjà remarquable. Le major du régiment, M. de Précy, officier de fortune, marié depuis longtemps, avait conçu pour la petite orpheline un sentiment tout paternel, que Mme de Précy avait partagé. Celle-ci avait appris à l'enfant à lire et à écrire d'abord ; puis ensuite elle s'était appliquée à former son cœur et son esprit par des lectures attachantes et instructives. Marguerite avait si bien profité de cette éducation, qu'elle passait pour une petite merveille aux yeux de tous, et que dans le régiment chacun ne lui parlait qu'avec une sorte de respect et de déférence, sans en excepter même ses deux pères adoptifs, qui déjà ne la traitaient plus comme un enfant. Aussi la joie de Marguerite avait-elle été vive lorsque M. de Précy était devenu colonel du régiment d'Anjou à la place du marquis de la Roserie, qui avait été mendier du service à Catherine de Russie ; et surtout lorsque plus tard elle vit le sergent Margotin et le caporal Rossignol troquer le pompon et les épaulettes de laine contre le plumet et les épaulettes d'argent :

« Père Margotin, et vous, père Rossignol, leur dit-elle un jour dans sa fièvre de plaisir et de reconnaissance, vous voilà sur le

chemin de la fortune ; il semble que je vous aie porté bonheur ; car le bon Dieu a récompensé la bonne action que vous avez faite en l'adoptant une pauvre fille abandonnée. Sa bonté n'en demeurera pas là, soyez-en sûrs ; mon cœur me le dit tous les jours.

— Il est certain, répondit Margotin, que depuis le jour où nous t'avons trouvée, Rossignol et moi, il ne nous est arrivé que de bonnes aubaines. Pour peu que cela continue sur le même ton, je ne sais jusqu'où la gamme montera.

— Vous deviendrez général, vous, papa Margotin, et vous aussi, papa Rossignol ; mais alors ne songerez-vous peut-être plus à la petite Marguerite ! »

En disant ces mots, la pauvre enfant avait des larmes dans la voix. Rossignol en fut ému.

« Mille bombes ! mademoiselle Marguerite, s'écria-t-il presque en balbutiant, si jamais je deviens général !... Oh ! mais non, parce qu'il faudrait que je me fisse tuer auparavant, et alors je ne vous verrais plus... J'aime mieux...

— Mais toi-même, Marguerite ! interrompit le capitaine d'un ton doctoral en voyant le lieutenant s'attendrir, en grandissant tu deviendras encore plus avenante et plus jolie, c'est positif et indubitable : ne voudras-tu pas porter des rubans et des affiquets pour faire la belle dame et la ci-devant ?

— Des rubans, des affiquets, à moi ? répéta-t-elle en étouffant un soupir. Non, je ne veux d'autre vêtement, d'autre parure que l'uniforme du régiment d'Anjou. Seulement, lorsque vous aurez le chapeau bordé d'or, permettez-moi de vous appeler toujours père Margotin, père Rossignol ; je serai encore trop heureuse ; car, je le sens là, je ne saurais m'habituer à vous dire : *Mon général.* »

A cet aveu naïf, les deux officiers ne purent s'empêcher de rire ; et, après avoir embrassé l'orpheline avec effusion

« Va, ma chère Marguerite, reprit Margotin, nous avons encore bien des grades et des ponts à passer avant d'arriver au généralat. En attendant, sois toujours bonne fille, sage surtout ; car, vois-tu, ma

coucoulette, la vertu d'une femme, c'est comme l'honneur du militaire, l'un et l'autre peuvent conserver ce trésor aussi facilement au milieu des camps que partout ailleurs : le drapeau les protége ; et, tant que j'aurai l'avantage de faire partie du régiment, personne n'osera dire ni de toi ni de moi : C'est ci..., c'est ça..., parce que...

— Parce que je leur dirai, moi : Voilà ce que c'est ! s'écria Rossignol en faisant un geste énergique.

— Tenez, père Margotin, dit la jeune fille en s'appuyant d'un air câlin sur le bras du capitaine, j'ai lu dernièrement, dans un livre que m'a prêté maman de Précy, l'histoire de Jeanne d'Arc, la bergère de Vaucouleurs, dont nous avons vu la statue en passant sur la place d'Orléans.

— Oui, une ancienne cuirassière, fit Rossignol.

— Jeanne d'Arc ! fit à son tour le capitaine d'un air étonné. Eh bien ! après ?

— Après, continua Marguerite ; elle sut toujours conserver sa vertu, même lorsqu'elle était prisonnière dans le camp des Anglais, auxquels un méchant évêque l'avait livrée... Je veux lui ressembler, mon père.

— Propos de jeunes filles ! Quand même, ces sortes de vœux-là sont maintenant prohibés avec sévérité. Mon enfant, lorsque tu seras en âge de te marier, tu pourras faire le bonheur d'un brave officier...

— Jamais ! jamais ! interrompit Marguerite avec véhémence ; je ne veux d'autre mari que le drapeau du régiment d'Anjou, et je tiendrai ma promesse, ajouta-t-elle en levant les yeux et la main, comme pour prendre le Ciel à témoin de ses paroles.

— C'est beaucoup à la fois, dit Margotin en souriant. N'importe, va pour le régiment ! Tu peux être certaine que ce mari-là ne te maltraitera pas.

— J'en réponds, mademoiselle Marguerite, ajouta Rossignol ; seulement, comptez que vous n'aurez pas la félicité d'être veuve de sitôt.

III

L'immense cri de liberté qui s'était fait entendre des Alpes à l'Océan, et du Rhin aux Pyrénées, avait effrayé les rois de l'Europe. Ils armaient, mais ce n'était qu'en tremblant, comptant bien sur le secours de la trahison pour conquérir la France; et à cette déclaration : « La patrie est en danger!... » un million de défenseurs s'étaient levés comme un seul homme, quatre armées s'étaient mises en marche : 1792 était arrivé!

Nos soldats avaient répudié leurs vieilles chansons de guerre, car les dragons ne chantaient plus :

> « Ah! si le roi savait la vie que nous menons,
> Il quitterait son trône et se ferait dragon. »

Les hussards avaient oublié la fameuse ronde de la bataille de Lanfeld, qui commençait ainsi :

> « Sabrons les mistigris,
> Les hulants verts et gris. »

Toutes ces chansons de régiment avaient été remplacées par l'hymne de *la Marseillaise*. Il n'y avait en effet rien à mettre au-dessus de ces strophes de flamme, qui excitaient au carnage après avoir appelé au combat :

> « Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!
> Marchons!... marchons!... »

Ce chant, sorti de cent mille bouches saturées d'eau-de-vie et de poudre à canon, produisait toujours de magiques effets; la Victoire semblait déployer ses immenses ailes à mesure que les paroles patriotiques montaient au ciel.

Cependant le régiment d'Anjou, qui venait de perdre son nom

primitif pour prendre celui de 5me de ligne (et peut-être à cause de ce changement), n'avait pas oublié cette chanson traditionnelle que les soldats répétaient en chœur, matin et soir, sur l'air d'une marche de tambour :

« Picardie marche avant Champagne;
Mais Anjou marche le premier
Quand il faut entrer en campagne.
Se battre et cueillir des lauriers.
En avant! fils de la grenade!
Amorcez! voilà l'ennemi.
En joue!... feu!... vite à l'escalade;
Il ne faut pas vaincre à demi. »

Il y avait alors au régiment un tambour de quinze ans qui s'appelait Roubelard, de son véritable nom, mais que ses camarades avaient surnommé *Cascaret*, à cause de l'étrange façon dont il portait son bonnet de police, toujours placé trop en arrière sur sa tête. Le pauvre petit diable essayait, mais vainement, d'exécuter cette marche sur sa caisse. Le tambour-maître la lui avait inutilement battue sur les épaules avec sa grande canne de jonc, sans que la mesure du *ra* et du *fla* pût lui entrer dans la tête et dans les poignets. Ses collègues les *tapins* se moquaient de lui, qui ne se moquait de personne; aussi y avait-il dans son caractère une sauvagerie, une timidité, une défiance de lui-même, bien rares alors chez les soldats de son âge, volontaires de Paris qui, pour la plupart, taquins, hardis et tapageurs, portaient fièrement le bonnet de police sur l'oreille droite, et n'auraient pas souffert qu'on les traitât comme l'était quelquefois le malheureux Cascaret. Par une fatalité inexplicable, il ne réussissait à rien : jouait-il *à la drogue?* il perdait constamment. Soit malice de ses camarades, soit qu'effectivement son nez dépassât de beaucoup en longueur les proportions admises par la nature, comme le prétendait son voisin le tambour de gauche qui, chaque matin à la parade, lui répétait la même plaisanterie en lui disant :

« Cascaret! range ton nez, que je m'aligne! »

Soit pour tout autre motif, toujours est-il que la drogue énorme qu'on lui suspendait au bout du nez le pinçait si douloureusement, que les larmes lui en venaient aux yeux.

Les soldats de sa compagnie lui permettaient-ils de prendre part à une de leurs parties de main-chaude? dès que son tour d'être le patient arrivait, au lieu de frapper avec la main (et quelles mains que celles des grenadiers de l'ex-régiment d'Anjou!), ceux-ci prenaient leurs ceinturons de peau de buffle, ou même se servaient de leurs gros souliers à clous pour frapper dans la main du pauvre Roubelard, qui se relevait de douleur et de rage et s'en prenait à tout le monde, parce qu'il ne pouvait deviner le véritable auteur de ses souffrances. S'il lui arrivait de renoncer au jeu, alors on l'appelait *pleurnichar*, et on le chassait ignominieusement de la chambrée.

Le lendemain matin, à l'école de tambour, comme l'infortuné Cascaret avait encore les mains tout endolories de l'exercice de la veille, les *ra* et les *fla* n'étaient ni *perlés* ni *plaqués*, et le tambour-maître essayait, toujours à l'aide de sa canne, de rétablir la mesure. Alors Roubelard, n'y pouvant plus tenir, se sauvait; ses camarades le huaient en le poursuivant jusqu'à la cantine de Marguerite, où il était certain de trouver aide et protection ; car, pour ne pas se séparer de ses deux pères adoptifs, la jeune fille avait mieux aimé se faire cantinière et suivre le régiment que de demeurer avec Mme de Précy, malgré les instances de son mari et les sentiments de reconnaissante affection qu'elle avait conçus pour la femme du colonel. Marguerite était alors ravissante de beauté; elle venait d'entrer dans sa dix-huitième année, et les couleurs de l'uniforme du régiment qu'elle avait adoptées, dans son costume semi-masculin, lui donnaient encore un charme de plus. Aussi le capitaine Margotin ne cessait-il de veiller sur elle comme une mère veille sur son enfant bien-aimé, et dès qu'il croyait s'apercevoir qu'un officier faisait les yeux doux à *Coucoulette* (comme il avait coutume de l'appeler dans l'intimité) ou qu'il lui tenait des propos de muscadin, il lui parlait en particulier, et celui-ci n'y revenait plus.

La dernière fois que Roubelard vint se réfugier à la cantine, tandis que Marguerite lui bassinait les doigts avec un mélange d'eau et de sel, parce que le pauvre Cascaret avait eu l'imprudence, la veille, de se laisser aller à une partie de main-chaude des plus animées, Margotin entra tout à coup.

« Qu'est-ce que ce méchant petit tapin fait donc tous les jours ici? demanda-t-il à la jeune fille d'un ton sévère. Pourquoi ne se calfeutre-t-il pas dans la chambrée de MM. les tambours?

— Voyez, père, lui répondit celle-ci avec un regard de compassion et en lui montrant les mains du jeune homme, dont les doigts étaient horriblement enflés ; voyez comme les camarades l'ont martyrisé... Il faut bien que je le soigne, puisque personne n'a pitié de lui.

— Cela n'est pas dans vos attributions, Marguerite! répliqua le capitaine en fixant sur le tambour des yeux furibonds; si M. Cascaret a des engelures aux pattes, qu'il aille trouver l'aide-major, qui appliquera dessus une compresse d'eau-de-vie et de poudre à canon mêlées avec un peu de suif, cela les lui guérira avantageusement. Allons! fit-il au tambour, par file à droite!... décampons vivement. »

Roubelard ne s'en allant pas assez vite, Margotin le prit par une oreille pour le faire sortir.

« Écoute, dit-il en continuant de la lui tirer de manière à ce qu'elle lui restât dans la main; voilà plusieurs fois que je te vois rôder autour de Mlle Marguerite. Elle te trouve intéressant, et toi tu la trouves gentille, n'est-ce pas? C'est très-bien; mais je t'invoque à ne plus fourrer ton nez à la cantine, parce que... vois-tu... Je ne te dis que cela pour aujourd'hui. »

Et le capitaine avait fait, en arrondissant le bras, un geste que les soldats prussiens comprennent mieux que personne.

Cette menace, loin de diminuer le sentiment instinctif que Roubelard ressentait déjà pour Marguerite, ne fit que l'augmenter, et

ce qui n'était chez lui qu'un amour d'enfant devint dès ce moment une passion de jeune homme.

IV

La Convention venait de succéder à l'Assemblée législative. Le combat de Valmy avait marqué le terme de l'invasion des Prussiens dans la Champagne, comme l'héroïque résistance de Lille celui du débordement des Autrichiens dans les Pays-Bas. En deux mois seulement, la France avait soumis la Savoie, le comté de Nice, le Palatinat et une partie de la Belgique. Dans l'enivrement de nos triomphes, la Convention avait aboli la royauté pour décréter la république « une et indivisible! » en appelant les peuples à la liberté, à l'égalité et à la fraternité. Le général Dumouriez, qui s'était réservé le commandement de l'armée du Nord, lors de l'invasion des Pays-Bas, devait diriger les opérations contre le principal corps d'armée autrichien, que commandait le duc Albert de Saxe-Teschen. Ce prince s'était établi, avec ses troupes, sur les hauteurs de Jemmapes, en avant de Mons, et avait rendu ce poste presque inexpugnable en y établissant des retranchements garnis d'un triple étage de bouches à feu. C'est sur ce point que Dumouriez résolut de tenter une attaque décisive, tandis que, de son côté, le duc Albert s'était proposé de courir les chances d'une bataille décisive dans les plaines de Jemmapes. Le général français, ayant deviné ses intentions fit aussitôt des dispositions en conséquence.

Déjà une première attaque avait été effectuée par la division Beurnonville sur le bois de la Serre ; mais nos troupes, s'étant précipitées au combat avec trop d'ardeur, avaient été repoussées. Dampierre fut envoyé pour réparer cet échec, et, avec lui, la fortune ne tarda pas à changer : rien ne put résister aux volontaires parisiens, qui se rendirent maîtres du bois de la Serre et des positions d'alentour. Dès ce moment, le général en chef ne douta plus que les im-

périaux voulussent lui offrir la bataille : on était au 5 novembre 1792.

A cette attaque du bois de la Serre, à laquelle le 5ᵉ régiment avait pris part, Marguerite fit ses premières armes comme vivandière. Dès son entrée en campagne, les grenadiers de la compagnie de Margotin s'étaient cotisés pour lui acheter un âne magnifique, au moyen d'une journée de solde que chacun d'eux avait abandonnée. Outre que l'animal avait une robuste constitution, il était haut de trois pieds et demi, il portait bien l'oreille, et avait une robe tigrée avec une tache blanche sur le front qui lui donnait une noble supériorité sur ses confrères de l'armée du Nord. Cet âne avait été appelé, par un fourrier de la compagnie de Margotin, du nom de *Colibri,* qu'il devait bientôt abandonner pour en recevoir un autre, sinon plus gracieux, du moins plus glorieux.

Le lendemain, c'est-à-dire le 6 novembre, Dumouriez divisa son armée en trois corps, et resta au centre pour diriger l'ensemble de l'attaque. Le commandement de la gauche fut confié au général Ferrand; Dampierre et Beurnonville commandèrent la droite. Le 5ᵉ régiment, toujours sous les ordres du colonel de Précy, faisait partie de ce corps d'armée.

A la pointe du jour, la fameuse redoute que les impériaux avaient hérissée de canons ayant commencé de vomir la mitraille sur nos troupes formées en ordre de bataille, Dumouriez, qui se trouvait au centre, comme nous l'avons dit, arriva à bride abattue devant la division de Beurnonville, et, se plaçant en avant du 5ᵉ régiment qui était en tête, harangua les soldats en leur disant :

« Voilà les hauteurs de Jemmapes et voilà l'ennemi. Pour y parvenir et pour les vaincre, il vous suffira d'employer la baïonnette ! »

A peine le général en chef s'était-il porté sur le front d'un autre régiment, que Margotin, sortant des rangs, s'adressa à ses grenadiers :

« Ah çà ! *mes lapins*, leur dit-il en caressant sa moustache grise, il ne s'agira pas de caponner tout à l'heure. En attendant que nous

puissions faire fonctionner la baïonnette un peu soigneusement, comme vient de vous le dire le citoyen général en chef, quand vous tirerez, tâchez de viser un peu plus bas qu'hier : il vaut mieux casser les jambes des kinserlicks que leurs plumets. »

Puis, s'adressant au tambour-maître de son bataillon, nonchalamment appuyé sur sa longue canne de jonc, l'éternel cauchemar de Roubelard :

« Et toi, lui dit-il d'un ton impératif, soigne un peu ton harmonie et ouvre l'œil sur tes musiciens... Eh! eh! ajouta-t-il avec un sourire diabolique en s'approchant davantage des tambours, le citoyen Roubelard est pâle comme un déterré; je sais le moyen de lui donner du cœur. Citoyen Clapaud, cria-t-il en levant la tête, avance à l'ordre. »

Aussitôt le premier grenadier de la compagnie de Margotin arriva au pas ordinaire, le jarret tendu, la pointe basse, jusqu'à trois pas du capitaine, et présentant les armes :

« Présent! » dit-il.

Jamais figure n'avait été moins avenante que celle de ce grenadier. Une immense balafre sillonnait son visage, que décorait une épaisse moustache noire.

« Écoute, lui dit Margotin en lui désignant Roubelard de la pointe de son épée, si tu vois broncher ce paroissien-là, ou seulement si tu t'aperçois que ses poignets se fatiguent pendant la danse, tu auras soin de lui distribuer quelques encouragements avec la crosse de ton fusil. Voilà l'ordre de la marche.

— Suffit, citoyen capitaine », répondit d'une voix rauque le grenadier Clapaud en portant vivement la main droite à la première capucine de son fusil.

Le pauvre Roubelard parut si mal à son aise après la recommandation du capitaine, que le tambour-maître lui-même en eut pitié et se mit en devoir de ranimer son courage :

« Tu me parais suspect! lui dit-il en faisant le moulinet avec sa canne. Ton estomac est un peu dans les serrés, n'est-ce pas, Cas-

caret? Ah çà! mon élève, ne va pas faire la *cagne* et déshonorer tes baguettes; je t'y convie au nom du citoyen général en chef, qui ne peut rien sans nous un jour de tremblement comme celui qui se mitonne aujourd'hui. Il n'y a que les vingt premiers coups de fusil qui éblouissent; après, ce n'est rien, on s'y accoutume comme à l'ordinaire de la soupe. Soigne davantage tes *ra*, précipite moins tes *fla*, mets-y un peu d'amour-propre, ou sinon, je te donne ta démission : la République une et indivisible saura parfaitement se passer d'un citoyen tel que toi. »

Bientôt toutes ces masses s'ébranlèrent à la fois. Nos troupes ne s'arrêtèrent à aucun obstacle. La *Marseillaise*, qu'elles avaient entonnée comme d'une seule voix, servait de marche guerrière aux braves, qui mesuraient leurs pas sur ce chant patriotique. Le village de Jemmapes était déjà en notre pouvoir; les redoutes autrichiennes sont successivement emportées; les grenadiers hongrois qui défendent ces formidables retranchements sont attaqués de front; de part et d'autre le carnage devient épouvantable.

Pendant ce temps, Marguerite est partout, prodiguant aux blessés des soins, versant aux combattants force petits verres d'eau-de-vie, et électrisant chaque soldat par son exaltation et son sang-froid au milieu du feu. A peine le village de Jemmapes avait-il été emporté, que l'intrépide jeune fille s'était établie militairement au fameux moulin auquel la bataille donna son nom. Elle y avait improvisé une ambulance où elle se rendait si utile aux amputés, que le chirurgien en chef Croulebois s'écria dans son admiration :

« Si l'armée possédait une compagnie de femmes comme celle-là, notre besogne serait plus facile et les guérisons plus sûres. »

Sur la fin de la journée, le 5ᵉ régiment, chargé en flanc par une division autrichienne, se trouvait dans une position critique, lorsque tout à coup un grenadier ennemi, apercevant Marguerite qui s'était un peu trop aventurée, se met à sa poursuite; mais Roubelard, qui n'a plus peur et qui n'a pas perdu de vue un seul instant la vivandière, voit le danger qui la menace, et, armant sa carabine, couche

en joue l'Autrichien et lui loge une balle dans la tête au moment même où il allait atteindre Marguerite. Celle-ci, ne se piquant pas d'être parfaite écuyère, galopait sur Colibri en se cramponnant à la crinière de sa monture.

Délivrée de l'Autrichien, la jeune vivandière veut tempérer l'ardeur de son âne en saisissant la bride, qu'elle tire vivement à elle; mais le temps d'arrêt est si brusque, qu'elle perd l'équilibre et tombe. Une fois débarrassé de son amazone, Colibri s'arrête : Marguerite, toute honteuse, veut le battre; Roubelard demande sa grâce et l'obtient. Ce fut à partir de ce jour qu'il s'établit entre le tambour, la vivandière et l'âne, une sympathie, une intimité si cordiale, que rien, si ce n'est la mort, ne put la rompre.

De retour au moulin de Jemmapes, Marguerite eut la douleur d'y voir amener, parmi les blessés, le colonel de Précy, atteint mortellement d'un biscaïen qui lui avait traversé la poitrine, et le capitaine Margotin, qui jurait comme un possédé. En la voyant ainsi, belle de dévouement, M. de Précy leva les yeux au ciel, et par signe indiqua à la jeune fille qu'il voulait lui parler. Celle-ci se précipita sur les mains du colonel, qu'elle arrosa de ses larmes.

« Marguerite, lui dit-il d'une voix presque éteinte, je vais mourir; mais tu as su réserver à mes derniers instants une consolation qui m'est bien douce : celle de te voir encore et de t'apprendre enfin que... tu... es... »

Marguerite avait approché son oreille de la bouche du mourant; elle attendait avec anxiété le reste d'une confidence si nécessaire à son cœur, quand elle s'aperçut que M. de Précy avait cessé de vivre. Dans le peu de mots que l'infortuné colonel avait pu articuler, il y en avait assez pour lui donner à penser qu'il pouvait être son père. Après lui avoir pieusement fermé les yeux, elle s'agenouilla quelques instants à ses pieds pour prier; puis elle détacha son hausse-col, qu'elle conserva comme une sainte relique.

« C'est, disait-elle en le montrant avec orgueil, mon acte de naissance et mon titre de noblesse. »

Après avoir quitté le colonel, qui n'avait plus besoin de ses soins, elle courut au capitaine Margotin, dont la blessure, quoique grave, ne faisait appréhender aucune suite fâcheuse. La jeune fille lui raconta en sanglotant la mort de M. de Précy.

« C'était un brave, dit le capitaine, qui s'était un peu calmé à la vue de la vivandière, et, pour un ci-devant, il ne *caponnait* pas; mais si tu as perdu en lui un bienfaiteur et un père, il t'en reste encore un dans la personne de Rossignol, qui est un pur patriote. Pauvre colonel! reprit-il en baissant la tête tristement, cela fera toujours un peu d'avancement pour les autres; car, pour moi, je serai avant peu enrégimenté dans le royaume des taupes. N'importe : Vive la République!...

— Oh! vous ne mourrez pas! s'écria Marguerite en étreignant Margotin dans ses bras; l'armée ne peut perdre en un jour deux braves tels que le colonel et vous.

— Allons, allons, Marguerite, ne va pas faire la religieuse avec moi comme avec le colonel : ce ne sont pas des *Pater* qu'il me faut, c'est un verre de schnick : verse! afin de me faire avaler la douleur. »

Cependant, la bataille était définitivement gagnée : *la Marseillaise*, il faut bien le dire, avait eu autant de part que nos généraux à cette victoire. On apercevait au loin la cavalerie poudreuse revenir de la poursuite de l'ennemi; l'artillerie reprenait, en ramenant à sa suite ses caissons vides, sa place de bataille; les colonnes d'infanterie se dédoublaient au son d'une musique guerrière qui jouait :

« Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé! »

Les grenadiers et les volontaires parisiens mettaient leurs chapeaux au bout de leurs baïonnettes; les hussards et les carabiniers agitaient en l'air leurs lames sanglantes en criant : Vive la nation! Les drapeaux flottaient majestueusement au milieu de ces bataillons

et de ces escadrons ivres de joie... Mais tandis que les tambours battaient au champ, que les trompettes sonnaient la fanfare en se mêlant aux hennissements des chevaux et au cliquetis des armes, le général en chef passait devant le front de bataille de son armée, et adressait des félicitations à tous les chefs de corps. La vue du général victorieux augmentait encore l'enthousiasme des soldats, et les hourras se prolongeaient sur toute la ligne.

Après cette revue, Dumouriez, voulant visiter les blessés, s'était porté avec son état-major vers le moulin de Jemmapes, où le plus grand nombre avaient été dirigés. L'arrivée du général en chef y fut saluée comme sur le champ de bataille. Il mit pied à terre, remercia tous les braves qui avaient payé de leur sang la victoire qu'il venait de remporter; puis, s'arrêtant devant Margotin, qu'il connaissait :

« Citoyen capitaine, lui dit-il, le 5e régiment, comme tous ceux de l'armée du Nord, a fait aujourd'hui noblement son devoir ; mais s'il a plus souffert que les autres, c'est qu'il a eu à soutenir à lui seul le feu de l'artillerie ennemie. De votre bataillon il ne reste que quelques officiers subalternes ; rétablissez-vous pour le reformer au plus vite, et, en attendant, recevez au nom de la République le grade de commandant, que je vous confère.

— Citoyen général, répondit Margotin, c'était le meilleur appareil que la République pût mettre sur ma blessure : mais comment m'acquitterai-je avec elle ?

— En la servant comme vous l'avez fait jusqu'à présent, citoyen commandant. On m'a dit, ajouta Dumouriez, que je trouverais ici une jeune vivandière de votre régiment, qui s'est particulièrement distinguée sur le champ de bataille et dans les ambulances en secourant les blessés? Je voudrais la voir.

— C'est Marguerite ! s'écria Margotin. Elle était là il n'y a qu'un instant; elle se sera *extravasée* à votre arrivée, citoyen général. Mais, ajouta-t-il en fronçant le sourcil, elle ne peut être bien loin, car j'aperçois ce damné de Roubelard. »

En effet, le tambour était là, qui cherchait à se dissimuler derrière un pharmacien d'une corpulence énorme.

Sur l'ordre de Dumouriez, un de ses aides de camp se mit à la recherche de la jeune fille, qu'il amena tremblante et timide devant le général en chef.

« Votre nom, citoyenne?

— Marguerite d'Anjou, citoyen général, répondit-elle en baissant les yeux.

— Approchez, citoyenne Marguerite, et recevez de votre général le tribut d'éloges que méritent votre intrépidité et votre dévouement. Pour un cœur tel que le vôtre, l'hommage que je vous rends ici au nom de l'armée du Nord doit vous suffire. »

La vivandière, rouge d'émotion, ne répondit à Dumouriez que par un regard de reconnaissance.

« Citoyen général, dit alors le major du 5e, qui avait pris la place du colonel de Précy, la citoyenne Marguerite est la fille adoptive du régiment; elle n'a d'autre patrimoine que le drapeau; c'est dans le moulin de Jemmapes qu'elle a déployé le plus de zèle et de dévouement pour le salut de ses frères. Permettez-lui, citoyen général, de joindre à son nom celui de *Moulin*, que le régiment voudrait lui *décerner* comme souvenir de sa reconnaissance et de son admiration.

— Oui! oui! dirent les soldats, Marguerite Moulin!... Vive Marguerite Moulin! s'écrièrent les uns : Vive la République! » s'écrièrent les autres.

Dumouriez fit un signe d'assentiment.

« Brave vivandière, dit-il à la jeune fille, au nom de l'armée du Nord, je vous donne et vous autorise à ajouter à votre nom celui de *Moulin*. Puisse ce nom, honoré par tous les défenseurs de la patrie, faire la gloire et la consolation de vos vieux jours. Citoyenne Marguerite Moulin! ajouta-t-il en élevant la voix et en ouvrant ses bras, venez recevoir l'accolade fraternelle de votre général. »

Puis l'ayant embrassée :

« Jeune citoyenne, ajouta-t-il, soyez toujours ce que vous avez été jusqu'à présent, et prouvez au monde que de nos jours la vertu peut aussi bien habiter les camps que les ci-devant monastères. »

Le général en chef remonta à cheval, et, suivi de son état-major, disparut bientôt dans la plaine.

Jamais Marguerite n'avait été témoin de tant de splendeur militaire. Le compliment et la récompense dont elle venait d'être l'objet l'avaient plus effrayée que la détonation de l'artillerie, le sifflement des balles et l'explosion des obus.

« Eh bien ! ma chère Marguerite, lui demanda Margotin dès qu'elle se fut rapprochée de lui, tu viens d'être embrassée et complimentée au nom de la République tout entière ; sais-tu bien que c'est on ne peut plus avantageux? Donne-moi un verre de schnick au nom de la liberté et de l'égalité, et souviens-toi qu'un surnom, quelque glorieux qu'il soit, n'est qu'un *rien du tout*, lorsqu'il n'est pas porté honorablement et crânement.

— Je l'oublierai si peu, répliqua la jeune vivandière en laissant briller dans ses yeux noirs une flamme héroïque, que, dès ce soir, je vais commencer la vie à laquelle je me voue désormais... Holà ! un caporal de corvée et douze hommes de bonne volonté ! » s'écria-t-elle.

Un caporal et une vingtaine d'hommes arrivèrent à la voix de Marguerite. Celle-ci, escortée de Roubelard, qui s'était de son chef institué son aide de camp, et montée sur Colibri, abondamment pourvu d'eau-de-vie et de tabac haché, parcourut immédiatement le champ de bataille. Elle fit quatre lieues cette même nuit, et fut assez heureuse pour arracher à une mort certaine une demi-douzaine de victimes entassées parmi les morts, et qu'on aurait infailliblement inhumées avec eux. Le lendemain matin, à son retour au camp, les soldats la placèrent sur un brancard, fait à la hâte avec des branches d'arbres et du feuillage, et la portèrent ainsi en triomphe jusqu'à la tente où elle avait établi sa cantine. En défilant ils la montraient à leurs camarades, et disaient :

« C'est notre petite *mère Moulin!* »

A partir de ce moment, Marguerite ne fut plus désignée autrement que sous cette qualification, qui lui rendit plus facile le bien qu'elle voulut faire. Quant à son âne, qui avait partagé avec elle les travaux et les fatigues de la journée, les soldats du 5ᵉ, ne voulant pas être en reste avec lui, de leur propre autorité changèrent son nom de *Colibri* contre celui de *Jemmapes*, parce qu'il avait su, lui aussi, prendre sa part de gloire à cette bataille, et, dès ce jour, la *mère Moulin* et *Jemmapes* devinrent populaires dans l'armée.

V

Marguerite fit glorieusement toutes les campagnes de la République. Elle servit tour à tour avec Jourdan, avec Schérer, avec Moreau et avec Masséna. Sa réputation avait grandi avec le temps, et bien que pendant ces huit années de guerre elle eût changé plusieurs fois de régiment, selon que l'organisation des armées l'exigeait, les soldats, à quelque corps qu'ils appartinssent, la regardaient non-seulement comme leur camarade, mais comme leur ange tutélaire. Quant à Roubelard, il eut le bonheur de n'être jamais séparé de la vivandière. Un trait de rare intrépidité du jeune tambour lui permit enfin de quitter la caisse pour le fusil, et de prendre rang parmi les grenadiers du bataillon commandé par Margotin, qui, à dater de ce moment, conçut pour Cascaret une bienveillance justifiée par le courage et le sang-froid qu'il déploya dans cette circonstance.

C'était au camp de Maubeuge. Le général qui commandait la brigade dont le 5ᵉ régiment faisait partie, reçut l'ordre de Houchard, qui commandait en chef, de s'emparer d'une position défendue par une batterie autrichienne, qui déjà avait prodigieusement éclairci les rangs des bataillons qui s'en étaient approchés. Tout à coup un aide de camp de Houchard arrive au grand galop, et transmet verbalement au commandant Margotin l'ordre de fondre tête baissée

sur la batterie, appelée *le Tramblay*, et de s'en emparer. L'entreprise était des plus hasardeuses; il était évident que le bataillon y serait sacrifié ; aussi, lorsque Margotin s'écria :

« Grenadiers, en avant !... »

Les soldats ne bougèrent pas; malgré leur intrépidité ordinaire, ils se regardèrent entre eux et secouèrent la tête ; on entendit même un sergent dire à son camarade en haussant les épaules ·

« Est-ce que le citoyen général en chef a l'envie de nous servir en hachis aux kinserliks qui desservent cette batterie?

— Citoyen commandant, s'écria l'aide de camp d'un ton impératif, faites donc marcher vos hommes!

— Grenadiers! répéta Margotin avec d'énergiques jurons, ne m avez-vous pas entendu ?... Attention! Serrez vos rangs; pas accéléré, marche!... Tambours, battez donc la charge! ajouta-t-il en marquant la mesure du pas avec son épée, qu'il agitait au-dessus de sa tête.

— Mille tonnerres! s'écria le grenadier Clapaud en assujettissant sa baïonnette au bout de son fusil; puisque la République nous prie poliment d'aller nous faire tuer, en avant! »

Cependant l'indécision est telle dans la compagnie, qu'aucun soldat n'a encore bougé, si ce n'est Clapaud, qui, au signe de Margotin, a fait deux pas en avant; mais il est rentré aussitôt dans le rang. Par deux fois déjà le commandant a fait signe au tambour-maître de faire battre la charge; celui-ci est resté appuyé sur sa grande canne, en disant comme à part lui :

« Le citoyen commandant s'imagine apparemment que les cadets qui sont là-bas lancent des pommes cuites! »

Pendant ce temps, Roubelard, posé sur la hanche droite et sifflant entre ses dents, battait doucement la charge sur le cercle de bois qui borde le haut d'une caisse, en regardant attentivement le tambour-maître et Margotin; enfin, sur un geste de ce dernier, que la colère semble suffoquer, Roubelard se met à battre la charge aussitôt, et passant devant le tambour-maître, le toise avec orgueil

et lui rend d'un seul mot toutes les injures qu'il a sur le cœur, en lui disant, avec un sourire plein de mépris :

« Eh bien ! passe donc devant, grande *cagne;* as-tu donc oublié ton métier aujourd'hui ? »

A la vue du jeune tambour, au bruit qu'il fait avec sa caisse, les grenadiers, honteux de leur irrésolution, le suivent, et le bataillon est entraîné aux cris de Vive la République ! Une décharge terrible abat bon nombre de soldats, qui ne se relèvent pas. La fumée, poussée par le vent, enveloppe un moment le bataillon, étourdi par le fracas du canon ; mais le bruit cesse, la fumée passe, et les grenadiers voient debout, à vingt pas devant eux, l'intrépide Cascaret, qui frappe toujours sur sa caisse. Une seconde décharge, plus meurtrière que la première, éclate et renverse la moitié de la compagnie. A cette vue, Roubelard, comme transporté d'une sainte fureur, presse davantage le pas : jamais tambour-maître n'a si hardiment battu une caisse. Les soldats s'élancent de nouveau à la suite de Roubelard, qui, le premier, pénètre dans la terrible redoute, n'ayant perdu que son chapeau, qu'un biscaïen a emporté en passant.

Ce fait d'armes héroïque valut au tambour, quelques années plus tard, une paire de baguettes d'honneur.

Après l'action, Margotin l'avait embrassé aux applaudissements unanimes des grenadiers qui avaient survécu, et il lui avait dit :

« Citoyen Roubelard, désormais mon estime vous est acquise à perpétuité : égalité et fraternité. »

Et il lui avait serré la main de manière à lui briser les os.

Quant à Marguerite, elle s'était élancée au cou du jeune tambour.

VI

Au commencement de 1801, après le 18 brumaire et l'enterrement politique du Directoire, Napoléon était devenu premier Con-

sul, c'est-a-dire souverain maître de la République. La mère Moulin, élevée au milieu des phalanges républicaines, témoin des merveilles enfantées à cette époque héroïque, la vivandière, comme ses compagnons d'armes du Nord et du Midi, n'avait pas vu sans quelque regret celui que les soldats ne désignaient que par le sobriquet de *petit Caporal* se poser en roi dans ce palais des Tuileries, d'où la Convention et le Comité de salut public envoyaient aux généraux l'ordre de battre et d'humilier les souverains de l'Europe; mais comme avant tout elle aimait la gloire, elle n'avait pas non plus entendu sans plaisir le récit des victoires remportées en Italie et en Égypte par le général en chef Bonaparte.

« Après tout, dit-elle philosophiquement, puisque la République s'est laissé étrangler et qu'il faut à la nation un chef pour la remplacer, autant celui-là qu'un autre, quoique je ne l'aie jamais vu. Depuis huit ans, j'ai cependant versé bien des verres d'eau-de-vie à Augereau, à Davoust, à Brune, à Oudinot, à Soult, à Ney, à Lannes, à Bernadotte, et à beaucoup d'autres encore, tandis que je n'ai seulement pas aperçu le petit chapeau du premier Consul, qui pourtant ne doit pas être plus fier que les autres. »

Mais la *tolérance* avec laquelle la mère Moulin avait d'abord regardé le premier Consul devint un culte d'enthousiasme lorsque, après avoir ajouté à sa couronne militaire le fleuron de Marengo, il ceignit son front victorieux du bandeau impérial. La curiosité de voir l'Empereur se manifesta chez elle par une inquiétude vague, indéfinissable, incessante, et elle répétait chaque jour :

« Je donnerais la moitié de ma vie, même mon pauvre *Jemmapes* et M. Roubelard par-dessus le marché, quoique je les aime autant l'un que l'autre, pour me trouver un moment face à face avec l'Empereur Napoléon le Grand ! »

A cette époque, Roubelard était éperdument amoureux de la mère Moulin. L'ex-tambour, que la nature avait doué d'une taille de cinq pieds neuf pouces et d'une magnifique barbe rousse, avait passé des grenadiers dans les sapeurs du régiment, humble poste

qui devait servir de borne à sa carrière militaire. Quant à la mère Moulin, elle était restée tour à tour vivandière et cantinière, suivant les circonstances. Mais il s'était opéré en elle un changement sensible : elle avait peu à peu perdu ses habitudes premières ; ce n'était plus, comme en 1792, la jeune fille douce et timide qui rougissait au compliment d'un officier général : c'était alors une maîtresse femme, vive, emportée, et qui, habituée à vivre au milieu des camps, avait pris peu à peu le langage et les manières d'un soldat, sans cependant que les bonnes qualités de son cœur se fussent affaiblies, ou qu'elle eût oublié les principes sévères qui lui avaient été inspirés dans son enfance par Mme de Précy.

Or, en 1805, son régiment, qui se trouvait en garnison à Lille, fut envoyé à Abbeville, pour le rapprocher de l'armée rassemblée sur les côtes de Boulogne. Un matin, Napoléon, se rendant dans cette dernière ville, s'arrête à Abbeville pour passer en revue ce régiment, qu'il ne connaissait pas encore. Arrivé au milieu de la cour de la caserne, il passe l'inspection, questionne les officiers, s'entretient un instant avec le colonel; puis, après le défilé, au lieu de se diriger du côté des bâtiments, qu'on avait appropriés à la hâte, il se dirige seul et à pas précipités vers le côté qui lui paraît moins bien entretenu, et où d'ordinaire sont établis les ateliers du régiment. Il monte vivement l'escalier étroit et délabré. Mais il est forcé de ralentir sa marche en rencontrant sur un des paliers un soldat à barbe longue, qui tient d'une main un balai et de l'autre une paire de bottes éperonnées : c'était Roubelard. A la vue de Napoléon qu'il reconnaît, le sapeur s'efface le plus possible le long du mur, et portant respectueusement la main droite à hauteur de l'œil :

« Pardon, excuse, mon Empereur, dit-il d'une voix pleine d'émotion en baissant les yeux.

— Hum! dit à demi-voix Napoléon en fronçant le sourcil; un soldat domestique! et il passe devant lui en détournant la tête.

— Domestique! s'écrie Roubelard avec une sorte de fierté; non,

mon Empereur, non ! mais sapeur, et sapeur du gros-major seulement !

— Ah ! ah ! c'est différent, ajouta Napoléon en faisant à Roubelard un petit signe de tête comme pour atténuer le ton de mépris qui avait percé dans ses paroles, c'est soldat du major que j'ai voulu dire. »

Parvenu au haut de l'escalier :

« Qu'est-ce que cela ? s'écrie-t-il à la vue d'une petite femme brune, égrillarde, ayant sur la tête un bonnet chiffonné, et qui porte dans ses mains une énorme gamelle remplie de pommes de terre accommodées. Qui êtes-vous ? »

A ces mots, à ce ton brusque, celle-ci pose sa gamelle à terre et regarde Napoléon d'un air étonné :

« Ce que je suis ?... ce que je suis ? balbutie-t-elle avec étonnement ; je suis la mère Moulin, cantinière du régiment ; et ce que vous voyez là est le souper des cordonniers et des tailleurs. A votre service, ajouta-t-elle en faisant le salut militaire en même temps qu'elle se rangea le long du mur, comme avait fait Roubelard un moment auparavant pour laisser passer l'Empereur.

— Ah ! ah ! très-bien ! Passez, passez ! dit-il en souriant : je serais désolé de faire attendre messieurs les cordonniers et messieurs les tailleurs. Mais passez donc...

— Alors, excusez, monsieur », fit la mère Moulin en saluant de nouveau et en reprenant sa gamelle. Elle passa lestement.

Arrivée à l'extrémité du corridor où logeaient les cordonniers et les tailleurs, qui tous avaient quitté les ateliers et s'étaient mis aux fenêtres, elle trouva Roubelard en train de se plonger la tête dans un énorme baquet rempli d'eau.

« Eh bien ! que faites-vous donc là, monsieur Roubelard ? vous allez vous enrhumer !

— Vous voyez bien que je me *rafistole !* Ne faut-il pas *astiquer* un peu sa personne, après avoir *astiqué* les effets du major ?... Mais

laissez-moi, mère Moulin, je n'ai pas le temps de vous répondre : je suis pressé.

— Bah ! fit celle-ci en posant ses deux mains sur ses hanches, prenez donc garde de déranger monsieur le sapeur qui se *mirliflote!* Cependant notre saint-père le pape trouve bien le temps de se faire la barbe et d'écouter ses paroissiens! Je veux savoir seulement ce que c'est qu'un petit bonhomme en chapeau à cornes et en capote grise que je viens de rencontrer dans l'escalier. Il a passé par ici, et il a eu l'air de se moquer de moi et de ma cuisine. Vous avez dû le voir ?

— Comment ! dit Roubelard en se tordant la barbe pour en extraire l'eau qui en sortait comme d'une éponge, un petit homme tout *pâlot,* en capote grise, avec des bottes fines reluisantes comme un miroir et un petit chapeau à trois cornes sur la tête !

— Oui, un vrai chapeau de *riz-pain-sel.*

— Mais c'était *lui!* le petit Caporal en personne ! cria Roubelard en agitant ses bras comme ceux d'un télégraphe ; c'était Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, qui voulait voir si la literie était au grand complet et si tous les hommes de corvée avaient des balais.

— Le petit Caporal !... l'Empereur ! s'écria la mère Moulin en posant ses deux mains sur sa poitrine, comme quelqu'un qui étouffe. Ah ! mon doux Jésus ! si je l'avais su, j'aurais mis un bonnet blanc... Eh bien ! foi de Marguerite Moulin, reprit-elle, je ne l'aurais jamais deviné ; je m'imaginais qu'il devait avoir au moins l'uniforme des maréchaux de l'Empire. Quand les camarades ont crié : Vive l'Empereur ! dans la cour, j'ai regardé par la fenêtre de la cuisine ; j'ai bien vu des chapeaux bordés qui causaient avec ce petit bonhomme ; mais j'ai cru que c'était le vétérinaire de l'état-major, et je suis retournée à mes pommes de terre, que je ne voulais pas laisser brûler. Et c'était lui ! Ah ! mon Dieu ! moi qui l'aime tant, qui lui donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! Et quand je songe qu'il a poussé l'honnêteté jusqu'à me faire passer devant lui ! Est-ce

malheureux pour moi, monsieur Roubelard! j'en ferai une maladie! »

Le surlendemain du passage de l'Empereur par Abbeville, le régiment quitta cette résidence pour aller au camp de Boulogne. On sait comment la grande armée abandonna tout à coup ses campements des bords de la Manche pour aller combattre l'Autriche et la Russie, liguées de nouveau contre nous. L'enthousiasme exaltait l'esprit des soldats. La mère Moulin assista à la grande bataille d'Austerlitz, qui valut à l'Empereur et à la grande armée le plus beau triomphe que fastes militaires puissent mentionner à l'honneur d'un peuple. Iéna, Eylau et Friedland suivirent de près ce premier triomphe. La vivandière y prit sa part de gloire ; et au mois de septembre 1808, elle se trouvait à Erfurt avec son régiment, lors de l'entrevue de Napoléon avec Alexandre.

L'Empereur habitait le palais du prince primat : le Czar occupait une maison modeste, située dans un des faubourgs de la ville. Les rois, les princes et leur suite étaient entassés chez les bourgeois et jusque chez les cordonniers, dont l'industrie enrichit Erfurt. A cette époque, la mère Moulin avait établi dans une échoppe, à quelques pas du quartier où se trouvait caserné son régiment, un petit magasin de comestibles à l'étalage duquel on voyait rangés avec propreté une pile de pains de munition, des pommes et des poires cuites, des pipes et du tabac, avec quelques cruchons d'eau-de-vie. Pendant le jour elle se tenait dans cette échoppe, à côté de laquelle le sapeur Roubelard était plus souvent de planton que devant la porte de son colonel. Un jour que l'empereur Alexandre, qui aimait à se promener seul et incognito, s'était égaré dans les rues de la ville, il aperçoit la mère Moulin dans son petit magasin. Il s'approche de la cantinière et lui demande :

« Pourriez-vous m'indiquer la demeure de l'empereur de Russie ? »

A ces mots, la mère Moulin lève les yeux et reconnaît l'empereur Alexandre. Son cœur bondit au souvenir des pertes cruelles que les Russes lui ont fait éprouver (car c'est à Austerlitz que Margotin et

Rossignol sont morts frappés par la mitraille russe); ses yeux s'allument de colère; mais, se calmant, elle regarde fixement Alexandre, se croise les bras sur la poitrine et lui répond en hochant la tête :

« Parbleu ! il faut que vous autres Russes, vous soyez bien bêtes ! comment ! c'est vous qui êtes l'empereur de Russie, et vous ne savez pas où vous demeurez ? »

Puis elle s'occupe tranquillement d'empiler ses fruits.

Alexandre était resté stupéfait d'une pareille réponse. La mère Moulin, voyant son embarras, reprit plus doucement :

« Tenez, quoique vous m'ayez causé bien des chagrins, je ne dois plus vous en vouloir, la paix est faite. Voilà M. Roubelard, qui est là depuis ce matin à me dire toujours la même chose, parce qu'il n'a rien de mieux à faire : il va vous reconduire à votre logement; cela l'occupera. »

Alexandre refusa, ne voulant pas, dit-il, donner cette peine au sapeur. Roubelard fut enchanté d'éviter la corvée ; car il n'avait rien compris aux paroles et à l'embarras du czar, qu'il ne connaissait pas. La vivandière reprit alors en indiquant du doigt à Alexandre le chemin qu'il devait suivre :

« Que Dieu protége Votre Majesté et nous préserve d'une nouvelle guerre avec les Russes ! »

Alexandre se plaisait à raconter cette anecdote.

VII

La mère Moulin devait faire en Espagne une perte dont elle ne se consola jamais : celle de son âne, auquel elle avait voué, ainsi que Roubelard, un sentiment profond de reconnaissance, car il l'avait préservée à Jemmapes du sabre d'un Autrichien, et il avait sauvé la vie à Roubelard à la bataille d'Auerstaedt. Depuis ce fait Roubelard n'avait plus juré que par *Jemmapes*. Il s'était fait tatouer sur le bras le portrait en pied de l'animal. Ce serait, au reste, chose

singulière à raconter, que les aventures de cet âne guerrier. Il avait cinq blessures sur le corps, dont deux coups de feu à la tête. On l'avait fait prisonnier deux fois; à la seconde il avait été enlevé par une reconnaissance ennemie à nos postes avancés, où on l'avait repris, mais dépouillé de ses harnais et de la lourde bardelle de chaque côté de laquelle pendaient les provisions liquides du petit état-major. Enfin, comme nous l'avons dit, la guerre d'Espagne devait lui être fatale. Le régiment se trouva bloqué étroitement de tous côtés par les Espagnols, qui, n'osant attaquer nos soldats face à face, trouvaient moins dangereux de les prendre par la famine. C'était au fond de la Vieille-Castille. Ce pays était occupé par la bande du curé Mérino, qui ne faisait qu'une guerre d'embuscade. La famine y était telle, qu'un matin Roubelard dit à la vivandière qu'il adorait :

« Mère Moulin, je vais me faire couper le bras gauche; ce sera comme si un boulet me l'eût emporté ; vous le salerez, et en l'économisant un peu, vous pourrez vivre pendant trois ou quatre jours; après quoi, s'il le faut... eh bien! je porterai une jambe de bois en sus. C'est le moins qu'un Français puisse faire pour sa fiancée et la maîtresse d'un âne qui lui a sauvé la vie. »

La vivandière parut réfléchir; elle avait des larmes dans les yeux. Roubelard crut un moment qu'elle allait accepter; mais elle lui répondit bientôt très-sérieusement :

« Monsieur Roubelard, vous faites là une bien mauvaise plaisanterie : me prenez-vous pour une anthropophage? »

Et elle tourna le dos à Roubelard en haussant les épaules.

Le lendemain, une compagnie de voltigeurs du régiment se révolta contre l'innocent *Jemmapes*, qui depuis longtemps, disaient-ils, aurait dû être tué et mangé. Roubelard essaya de les attendrir.

« Vous avez faim, vous en avez le droit, leur dit-il; moi aussi, j'ai faim, et plus que vous, mille tonnerres! mais, puisqu'il vous faut quelqu'un à manger, je demande la préférence sur ce brave *Jemmapes*. Si je ne suis pas gras, au moins suis-je fort; je pèse

cent soixante-quatre livres et demie, tandis que *Jemmapes* est maigre, exténué, presque paralytique et incapable de faire une étape. Il a dix-huit ans d'âge, dont dix-sept de service effectif et quatorze campagnes. »

Mais l'éloquence de Roubelard fut inutile. Il en prit alors son parti en bon philosophe. Le soir même, il s'attabla sous une tente avec les voltigeurs devant un énorme ragoût noir dont la fumée chatouillait délicieusement l'odorat général. Vers la fin du repas et au moment où pour la troisième fois la main de Roubelard retournait au plat, une femme entra sous la tente : c'était la mère Moulin. Elle s'approcha de Roubelard lentement et sans parler. Celui-ci la regarda tout ébahi et se leva tout frissonnant de crainte, en lui disant d'un air troublé :

« Comment va votre santé, mère Moulin ?

— Monsieur Roubelard, lui demanda-t-elle d'un ton grave, qu'avez-vous fait de *Jemmapes?* Je vous l'avais confié, cependant !

— Je crois qu'il s'est laissé choir, lui répondit le sapeur en baissant les yeux.

— Il s'est laissé choir ! répéta la mère Moulin avec un geste d'indignation. Oui, là !... reprit-elle en montrant du doigt les restes du ragoût ; vous avez mangé *Jemmapes!* Vous n'êtes qu'un monstre et un ingrat. Je ne veux plus vous revoir. »

A ces mots, le pauvre Roubelard se leva en s'écriant comme un insensé :

« Oui ! je suis un misérable !... J'ai mangé à moi seul le râble de *Jemmapes!* Malédiction sur moi ! »

La mère Moulin volut tenir parole : elle passa en qualité de vivandière dans le 1er régiment de dragons, que commandait le colonel Darmoncourt, aujourd'hui maréchal de camp en retraite. Cet officier supérieur avait conçu pour elle une estime toute particulière. Sur ces entrefaites, l'Empereur ayant rappelé ceux de ses plus beaux régiments, que l'Espagne décimait en pure perte, pour les emmener en Russie, Roubelard passa de la ligne dans le 1er régiment des

grenadiers de la vieille garde, toujours en sa qualité de sapeur. Le souvenir cuisant de *Jemmapes* s'étant peu à peu effacé de sa mémoire, la mère Moulin, vaincue par les supplications de Roubelard, son vieux frère d'armes, demanda enfin à entrer dans le même régiment. C'était alors une faveur insigne que de passer dans la vieille garde. Cependant le colonel Dorsenne accueillit favorablement la demande de la vivandière, dont toute l'armée connaissait la vie héroïque. Le sapeur et la vivandière firent donc ensemble la désastreuse campagne de Moscou.

En Russie, en Prusse, en Autriche, en Espagne, en Saxe, et plus tard en France, partout infatigable et dévouée, la mère Moulin rendit d'éminents services à nos braves soldats. Dans la retraite de Russie elle avait vendu jusqu'aux anneaux d'or de ses oreilles pour secourir des blessés. Dans la fatale campagne de France elle ne vendit plus, elle donna aux conscrits, harassés par les marches, toutes les provisions qu'elle avait faites. Enfin, à Waterloo, son dernier verre d'eau-de-vie fut versé gratis à un canonnier mourant. Elle suivit la fortune des débris de la grande armée ; c'est assez dire que, suspecte, pauvre et persécutée, elle fut obligée, à la seconde Restauration, de se créer une existence nouvelle.

La mère Moulin vint à Paris, la ville des grandes fortunes et des grandes misères, et alla cacher ses regrets et peut-être ses espérances dans le *passage Napoléon*, commune de Vaugirard, se montrant fidèle jusque dans les moindres choses à son adoration pour l'Empereur. Dans cette solitude, elle ne voyait que Roubelard, repoussé comme elle des rangs de l'armée. Elle avait enfin pris l'engagement d'épouser le vieux sapeur, mais seulement lorsque l'Empereur reviendrait de Sainte-Hélène. Cette promesse équivalait à une fin de non-recevoir, car elle avait juré de rester fille.

Dans sa simplicité, Roubelard s'était toujours mépris sur la nature des sentiments de la mère Moulin, qui l'aimait comme un ami, comme un frère. Les choses en étaient là depuis six ans, lorsque la nouvelle de la mort de Napoléon, à Sainte-Hélène, fut apportée à



Imp. Benard et Cie

LA MÈRE MOULIN.

Paris par les feuilles anglaises et répétée par tous les journaux de la capitale. On a vu le reste au commencement de cette biographie.

ÉPILOGUE.

En entrant chez la mère Moulin le lendemain de la scène que nous avons racontée en commençant, Roubelard fut fort étonné de trouver la vivandière alitée. Elle était pâle, ses yeux étaient rouges : elle paraissait abattue et souffrante. Jeanne-Marie, assise au chevet de son lit, employait toute son éloquence à lui persuader de manger une énorme assiettée de soupe aux choux qu'elle lui avait préparée et que celle-ci refusait obstinément. A la vue du sapeur, la vivandière tendit une main que Roubelard pressa dans les siennes avec une émotion dont il ne fut pas le maître, car l'état dans lequel il retrouvait la mère Moulin l'avait frappé dès son arrivée. Enfin, comme elle ne lui adressait pas la parole :

« Mère Moulin, lui demanda-t-il avec douceur, est-ce que vous êtes indisposée ce matin ? Le temps est cependant magnifique.

— Ce n'est qu'un mal de tête, répondit celle-ci; cela passera comme tout le reste. Eh bien ! monsieur Roubelard, reprit-elle en faisant un mouvement comme pour se lever, avez-vous réfléchi à ce que vous m'avez demandé hier ?

— Il y a quinze ans que la réflexion est faite, répondit-il d'un ton grave ; et c'est pour cela que je viens aujourd'hui.

— Assez, monsieur Roubelard, interrompit la vivandière en lui imposant silence d'un regard ; nous en reparlerons quand je serai mieux portante. »

A ces mots, le sapeur eut peine à contenir sa joie. Désireux de voir sa fiancée à son bras le plus tôt possible, il eut l'idée de s'adresser à un médecin, dans la ferme persuasion que ce dernier lui rendrait immédiatement la santé.

« Mère Moulin, reprit-il, permettez-moi de vous amener l'ancien sous-aide-major du régiment, qui a repris du service avec les tourlourous casernés à l'Ecole-Militaire; celui-là s'y connaît, et dès ce soir...

— Ne vous donnez pas cette peine, monsieur Roubelard ; demain il n'y paraîtra plus.

— Je vous en prie, mère Moulin, laissez-moi faire, répliqua le sapeur en joignant les mains. En attendant, je vais aller vous chercher un jambonneau et une vieille bouteille de *coquette joyeuse* (d'eau-de-vie) que j'ai à mon logement; cela vous fera beaucoup plus de bien à l'estomac que cette soupe aux choux que veut vous faire manger la Bretonne, qui oublie toujours d'y mettre du lard. »

Et le sapeur, ne tenant aucun compte des refus et des protestations de la vivandière, courut chez lui, apporta le jambonneau et la bouteille, qu'il déposa sur la huche à côté des livres, et repartit de suite pour l'Ecole-Militaire; mais, n'ayant pas trouvé l'Esculape, il revint en toute hâte, et, faute de mieux, s'adressa à un vétérinaire de Vaugirard qui s'occupait un peu de médecine, et qui lui avait inspiré la plus grande confiance depuis qu'il avait guéri le cheval de son propriétaire. Il amena l'artiste chez la mère Moulin, après lui avoir donné sa parole que ce n'était que pour un rhume de cerveau qu'il réclamait son ministère, car le vétérinaire avait fait quelques difficultés en apprenant qu'il s'agissait d'une femme malade.

Après que celui-ci eut questionné la malade :

« Ce ne sera rien, dit-il à Roubelard ; il y a eu surexcitation : c'est l'effet ordinaire produit par la fièvre. Il faut qu'elle fasse diette, qu'elle prenne un grain d'émétique dans un verre d'eau et un bain de pieds ce soir, avant de s'endormir; demain elle se portera comme vous et moi.

— Entendez-vous, brave mère Moulin? s'écria Roubelard en se frottant les mains; demain vous vous porterez comme *vous et moi!* »

La vivandière hocha la tête en signe d'incrédulité. Le vétérinaire transcrivit sa prescription sur un morceau de papier, puis se retira. Le vieux soldat voulut aller chercher lui-même le médicament et l'offrir à la mère Moulin. Il courut chez l'*épicier-droguiste* de la Grand'Rue, qui lui avait appris, la veille, la mort de l'Empereur à Sainte-Hélène, et chez lequel il allait tous les matins boire la goutte avec le tambour-maître de la garde nationale de Vaugirard. N'apercevant pas l'épicier dans son arrière-boutique, il s'adressa au garçon, qu'il trouva installé dans le comptoir.

« Monsieur Placide, lui dit-il tout essoufflé en lui présentant l'ordonnance, la mère Moulin, que vous connaissez, et que tout le monde estime dans le *passage Napoléon,* est malade ; le médecin, que nous avons consulté, lui a ordonné de prendre un *brin* de *métique* en un seul canon ; *astiquez-moi* cela vivement et ne ménagez pas l'ingrédient ; je ne regarderai pas au prix de la chose, attendu que la mère Moulin *guérite*, cette fois je l'épouse, c'est convenu. Ah ! ajouta-t-il en tirant de sa poche un petit écu de cinquante-cinq sous, je vais vous payer tout de suite pour ne pas confondre avec l'écot d'hier matin.

— Oh ! monsieur Roubelard, répondit le garçon épicier, le bourgeois n'est jamais inquiet avec les pratiques comme vous; ce n'est pas comme si vous étiez dans la *partie du bâtiment.* Mais, ajouta-t-il, si vous voulez attendre que M. Anicet soit revenu, il vous donnera cela, parce qu'il m'a défendu de servir des drogues aux pratiques. Si c'était tout autre détail, je ne dis pas.

— Comment ! s'écria Roubelard avec impatience, est-ce que vous n'êtes pas assez savant pour débrouiller ce chiffon de papier ? Tenez, voyez ! il y a écrit dessus : Un *brin* de *métique* avec un *zigzag* au bas, pour indiquer que ça presse. Je vous répète que la mère Moulin attend après pour prendre son bain de pieds.

— Je vois bien que c'est écrit, répliqua le garçon, qui, pas plus que le sapeur, ne savait lire; mais si le patron...

— Allons, allons ! répliqua Roubelard avec beaucoup d'humeur,

vous ne connaissez pas votre état, jeune homme, vous voulez me faie une sottise aujourd'hui ! »

Le garçon se laissa convaincre; il monta sur le comptoir, prit dans un casier le bocal qui contenait l'émétique en poudre; puis, comme il cherchait dans le trébuchet la mesure d'un grain pour peser le vomitif, Roubelard, qui bouillait d'impatience, lui dit avec vivacité :

«Parbleu ! je n'en veux pas une demi-livre. Mettez-moi cela dans un cornet à la bonne vue, et faites surtout belle mesure à cette brave mère Moulin. Elle le mérite à tous égards.

— C'est qu'on n'en donne guère à la fois, répliqua le garçon en secouant doucement le bocal sur un papier.

— Allons donc ! jeune homme ! fit Roubelard en lui relevant le coude; vous oubliez le bain de pied parce que la pauvre chère femme n'est pas présente ! allez donc, comme pour vous; je payerai bien.

— Ce n'est pas que la marchandise soit chère ! » objecta le malheureux garçon épicier, qui, se piquant d'honneur, ménagea si peu le médicament qu'au lieu d'un grain il en mit au moins deux gros, quantité suffisante pour purger un escadron de cavalerie; puis, ayant plié le petit papier, il le remit au sapeur en lui disant d'un air content de lui-même :

« Voilà, monsieur Roubelard; j'espère que vous êtes satisfait, et que vous reviendrez nous voir quand vous aurez besoin d'autre chose. »

Le sapeur retourna en toute hâte chez la mère Moulin, qu'il trouva beaucoup mieux portante et bien moins abattue qu'avant son départ.

« Tenez ! lui dit-il d'un air triomphant, voilà votre sauveur définitif. Mais ce n'est pas sans peine, allez !... Je vais vous arranger cela tout de suite, comme je l'ai vu faire aux infirmiers du Val-de-Grâce quand j'y étais, et puis vous l'avalerez en bloc, sans le regarder, et en retenant votre respiration, car j'ai dans l'idée que ce doit

être amer comme cinq cent mille chicotins. Vous dormirez par là-dessus, et demain matin vous m'en direz de bonnes nouvelles. Nous mangerons le jambonneau avec Jeanne-Marie. Attendez seulement une minute.

— Allez, monsieur Roubelard, on se conformera à votre consigne », dit la vivandière en souriant.

Le sapeur passa dans la chambre de la Bretonne, délaya l'émétique dans un verre d'eau tiède, et s'apercevant que la substance n'avait nullement coloré l'eau :

« Pour ce qui est du jambonneau, dit-il, elle n'en aura pas aujourd'hui; mais pour une petite goutte de Cologne de hussard, c'est différent : j'ai entendu dire au chirurgien du régiment que cela ôtait à l'eau sa crudité. »

Et ayant ajouté à l'émétique un petit verre d'eau-de-vie, il remua le tout, et revint présenter cette potion à la vivandière, en lui disant d'un ton décidé :

« Tenez, mère Moulin, à votre santé!... Buvez vite pendant que c'est chaud... »

Celle-ci avala le verre d'un seul trait.

« Ce n'est pas mauvais, dit-elle en s'enveloppant de son vieux manteau de dragon; on dirait du punch. Merci, monsieur Roubelard. A demain matin, je vous attends.

— Je ne manquerai pas à l'appel, soyez-en sûre. Bonne nuit! »

Et il partit, roulant dans sa tête mille pensées de bonheur.

A peine avait-il quitté la chaumière de la vivandière, que le breuvage commença de produire de terribles effets. L'émétique, administré à semblable dose, est un poison actif. Aucune boisson ne put calmer les douleurs qu'éprouva la pauvre vivandière. Pendant de rares intervalles de calme elle priait avec ferveur et à voix haute. Elle eut alors le courage de retirer d'une cachette, pratiquée dans son bois de lit, deux doubles napoléons d'or qu'elle enveloppa dans une petite image de sainte Marguerite, et qu'elle remit à Jeanne-Marie, en lui disant :

« Pour Roubelard, qui fut toujours mon ami, et qui ne sera jamais mon mari dans ce monde; priez tous deux pour moi. »

Ces derniers mots furent presque inarticulés. Enfin, après cinq heures d'une affreuse agonie, la mère Moulin rendit le dernier soupir, enveloppée dans son manteau de dragon, qui lui servit de linceul.

Le lendemain matin, lorsque Roubelard, tout joyeux et en habits de fête, arriva dans le passage Napoléon, il trouva Jeanne-Marie sur le seuil de la porte.

« Ah! mon pauv' monsieur Roubelard, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, elle est là!... là! Les larmes qui la suffoquaient l'empêchèrent d'en dire davantage.

— La mère Moulin! s'écria le sapeur comme frappé d'un sinistre pressentiment. Que lui est-il donc arrivé?... »

Et en même temps il se précipita dans la chaumière, où le corps de la vivandière était entouré de fleurs des champs que les enfants avaient parsemées sur sa tête et à ses pieds, selon l'usage de la basse Bretagne. A cette vue, le vieux soldat poussa un gémissement sourd, et tombant sur les genoux devant ce corps horriblement défiguré:

« Marguerite! s'écria-t-il en proie au plus violent désespoir, c'est moi qui vous ai tuée avec mes discours!... Je n'en suis pas moins votre fiancé... Je ne vous quitte pas..., je veux qu'on m'enterre avec vous! Je vous apportais mon présent de noce, ma chère Marguerite; tenez! tenez!... »

Et comme Roubelard faisait un effort pour tirer de son sein un papier, sa tête se pencha sur le visage de la vivandière, et il tomba comme une masse à côté du cadavre.

Aux cris du vieux soldat et de la Bretonne, les habitants du passage étaient accourus. Ils avaient emporté le sapeur, croyant que le grand air le ferait revenir plus vite de son évanouissement; mais il resta encore longtemps privé de sentiment. Chacun voulut voir une dernière fois les traits d'une femme qui peut-être avait conservé plus de soldats à la France qu'elle ne comptait de jours.

On lut dans les journaux quelques jours après, à l'article *Nouvelles diverses :*

« Dernièrement, dans le passage Napoléon, commune de Vau-
« girard, on a rendu les derniers devoirs à une ancienne vivandière
« de la grande armée. Cette brave et modeste femme a emporté
« avec elle l'estime et les regrets de tous ceux qui la connaissaient.
« Un grand nombre d'habitants ont accompagné son convoi jusqu'au
« cimetière du Mont-Parnasse, où, en sa qualité de légionnaire,
« les honneurs militaires ont été rendus à sa dépouille mortelle
« par un peloton de soldats de la ligne auquel s'était jointe la com-
« pagnie de voltigeurs de la garde nationale de Vaugirard. »

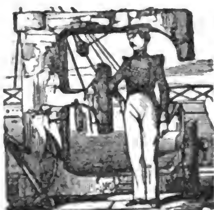
Deux jours après on lisait dans les mêmes journaux :

« Hier matin, à la levée des filets de Saint-Cloud, on a trouvé
« le cadavre d'un homme de haute taille, paraissant être âgé de
« soixante ans environ. Aucune marque de violence n'ayant été
« remarquée sur son corps, on suppose que le malheureux s'est sui-
« cidé. Rien chez cet homme, dont la mise était celle d'un ouvrier
« aisé, n'a pu faire présumer les causes de cet acte de désespoir.
« On n'a trouvé dans la poche de côté de sa redingote qu'un pa-
« pier timbré, rédigé en forme de procuration, par laquelle un
« nommé Roubelard, militaire retraité, disposait pendant sa vie
« durant, en faveur d'une demoiselle Marguerite, *dite* Moulin, de
« la pension de 250 fr. affectée aux légionnaires de l'Empire. Par
« les soins du commissaire de police de la commune de Saint-
« Cloud, qui a dressé procès-verbal, le corps de cet inconnu a été
« provisoirement transféré à la Morgue. »



LE CHATEAU D'ARENENBERG EN 1831.





n traversant le Zellerzée, ou lac inférieur de Constance, le voyageur qui vient de Schaffhouse par le bateau à vapeur aperçoit à sa droite, en face de l'île de Reichnau, sur un mamelon assez élevé qui domine le lac, une petite maison carrée, blanche, entourée de grands arbres qui n'en laissent voir qu'une partie du côté du couchant. Du plus loin qu'on la découvre, on se la montre du doigt comme un objet qui intéresse vivement la curiosité, et aussitôt il se fait un assez grand bruit sur le pont du bateau où tous les passagers montent avec empressement; tous les regards se fixent sur un seul point, vers la rive suisse du lac, et l'on entend le capitaine du bateau dire avec une sorte de solennité allemande :

« C'est le château de S. A. I. la reine de Hollande, fille de S. M. l'impératrice Joséphine. Cette fenêtre, au premier étage, que vous voyez ouverte du côté de la Souabe, c'est celle de la chambre où elle se trouva mal de joie, quand elle apprit la révolution de Juillet; et cette petite terrasse à l'italienne, qui s'avance vers nous comme la proue d'un vaisseau, c'est là qu'elle est venue pendant longtemps, en deuil, à chaque coucher de soleil, pleurer la mort de l'empereur Napoléon. »

C'est ainsi qu'à la manière des ciceroni, à chaque voyage qu'il fait, le capitaine, avec son flegme accoutumé, répète en passant ces paroles, presque toujours les mêmes, mais qui, par leur simplicité, évoquent les grands souvenirs de ce siècle. Il ne se

doute peut-être pas de l'analogie poétiquement mélancolique qu'il établit entre le soleil couchant et l'image homérique de l'Empereur tombé. On dit qu'il a servi longtemps sous les drapeaux de Napoléon, et que, comme tous les soldats du conquérant moderne, il professe un culte profondément enthousiaste pour le grand homme. Ce culte s'étend à la famille impériale qui expie, dans un éternel exil, l'honneur d'être de *son sang*.

Quand le capitaine est à la hauteur du château de la reine Hortense, il se découvre avec une sorte de respect religieux, et il salue du chapeau la demeure si modeste de l'illustre proscrite. Il arrive souvent que cet hommage du vieux soldat rencontre des imitateurs, surtout quand il y a des Français sur le pont; et, il faut l'avouer, rien ne console des apostasies et des ingratitudes de ce siècle, comme cet honneur tacite qu'on rend spontanément, comme une improvisation de cœur, à une auguste infortune : les grandeurs déchues ont si peu de courtisans !

La plupart des voyageurs qui s'arrêtent à Constance, avant de pénétrer dans l'intérieur des cantons suisses, entreprennent le pèlerinage d'Arenenberg.

Une foule de notabilités françaises y furent honorées d'une hospitalité des plus gracieuses. Les arts, la poésie et l'esprit y furent toujours royalement traités. Toutes les opinions qui vivaient de leur propre foi, y reçurent un honorable accueil. Depuis la révolution de Juillet, ces visites se multiplièrent. On cite parmi les personnes hébergées au château d'Arenenberg, MM. de Chateaubriand, Casimir Delavigne, qui y choisit sa femme en y lisant ses poëmes; Pictet de Genève, Cottu, Alexandre Dumas, Labarre, les colonels Brak et d'Houdetot; le comte Léon, le baron Félix Desportes; MM. Démidoff, de Bacour, premier secrétaire d'embassade à Londres; mesdames Gay et de Girardin; les duchesses de Frioul, de Raguse; la comtesse Germain, la princesse de la Moskowa, mesdames Le Hon, Récamier, Salvage de Faverolles, qui se prit d'un dévouement passionné pour l'auguste proscrite, qu'elle n'a quittée qu'à sa mort, exemple rare d'affection

noble et pure; mesdames Waleska, de Brak, de Menou; enfin, la nièce de M. de Talleyrand, duchesse de Dino, qui, quelques jours après la mort du duc de Reichstadt, prodigua elle-même les plus touchantes consolations, sur une perte aussi grande, à la royale châtelaine d'Arenenberg.

La distance de Constance au château est de deux lieues environ, par un chemin des plus riants, entre les bords du lac inférieur et les dernières collines de la Suisse, qui se penchent vers lui comme les dernières ondulations des monts alpestres. On traverse deux jolis petits villages avant d'arriver au château, Golleben et Ermatingen. Ce dernier bourg, gracieusement situé sur une étroite langue de terre qui s'avance dans le lac, est un des plus populeux de la Thurgovie. C'est là que le fils de la reine Hortense a trouvé une patrie adoptive, civile et politique; c'est là que, frappé d'un ostracisme d'Etat qui lui interdit le sol français, et qui le dépouille de ses droits nationaux, le prince Louis Napoléon a été admis au nombre des citoyens de la Thurgovie, avec la clause honorable qu'il ne perdrait pas pour cela sa qualité de Français.

A quelques pas d'Ermatingen on quitte la route de Schaffhouse, et l'on prend, à gauche, un joli chemin bordé de peupliers, qui monte en zigzag jusqu'au petit plateau où la fille de Joséphine a, pour ainsi dire, perché sa retraite de reine bannie. A la place d'une petite ferme qu'elle avait achetée, à cause de son heureuse situation, elle a fait élever selon son goût, et d'après ses plans, une simple maison rustique, espèce de chalet impérial, que les habitants du pays ont honoré du titre de château, sans doute à cause de la qualité de l'auguste exilée qui l'habite. Elle y a tout créé: jardin, cour, terrasse, sentiers sinueux, chemins pour les voitures et petit parc à l'entrée. En arrivant, on rencontre sur la droite, du côté du lac, à l'extrémité du plateau, une grande tente, carrée de forme, peinte en coutil rayé, d'où l'on découvre au loin, d'abord la ville de Constance, avec les deux aiguilles rouges de son clocher métropolitain, puis le grand lac qui ressemble à une mer, puis la

grande rive allemande, composée de quatre Etats différents; puis, du côté opposé, la rive pittoresque de la Suisse; enfin, tout à fait à l'horizon, la grande chaîne dentelée et couverte de neige des montagnes du Tyrol, qui terminent le tableau en immense amphithéâtre, en se confondant avec les dernières sommités orientales des Alpes helvétiques. De ce point, la vue est des plus magnifiques, surtout lorsque les rayons du soleil couchant, en colorant ces vastes lignes, les rendent plus distinctes et plus rapprochées.

C'est dans cette tente, en face de cette nature à perte de vue, que la reine Hortense vient souvent se livrer aux douces tristesses de son isolement; mais c'est là aussi qu'elle aime à célébrer les rares fêtes qui interrompent la monotonie de son exil. Par-dessus toutes ces fêtes domestiques, brille celle de l'Empereur, comme s'il existait lui-même encore. Pour les siens, comme pour le monde entier, le grand homme n'est-il pas toujours vivant?

Le 15 août 1831, la tente était décorée de feuillages en festons et de bouquets de fleurs. Une grande table était dressée pour le banquet solennel. Le service se faisait dans la vaisselle de la reine, en argent ciselé, toute marquée à son chiffre, un H couronné. Elle avait invité à cette sainte commémoration quelques Français qui se trouvaient au Volsberg, château-hôtellerie, appartenant au colonel Parquin; le colonel y avait sa place de fondation avec sa femme, ancienne lectrice de la reine, qui, sous le nom de mademoiselle Cochelet, a laissé plus tard des Mémoires posthumes fort curieux.

A la droite de la reine était un ancien ambassadeur du Brésil, ami de confiance de l'empereur don Pédro, le comte de F..., qui était chargé, disait-on, de la mission délicate d'établir des relations intimes entre le monarque brésilien et la famille de la reine. C'était un tout petit homme au sourire fin, au teint basané, au regard scrutateur et plein de vivacité; il professait hautement une admiration exaltée pour Napoléon.

A la gauche de la reine, on voyait un militaire, en uniforme d'of-

ficier supérieur du génie; il était à demi chauve, et sa physionomie sévère et calme ne manquait pas d'une certaine douceur. Il avait servi dans la vieille garde. C'était le brave colonel Dufour de Genève, commandant de l'École d'artillerie de Thoun, sous lequel le fils de la reine faisait alors ses études et ses exercices dans l'art de l'artillerie.

En face de la reine, à l'autre milieu de la table, le jeune prince son fils en faisait les honneurs. Ce jeune homme, d'une taille assez élevée, ayant des traits de ressemblance avec le prince Eugène son oncle, faisait trêve à ses habitudes de mélancolie rêveuse pour célébrer la fête de l'Empereur dont il adore la mémoire. Il était d'une gaieté presque folle; mais il est facile de voir qu'il se travaillait au fond à paraître joyeux pour égayer sa mère. Pâle et souffrant, il n'était point encore remis de ses fatigues dans l'insurrection de Bologne, et l'image de son frère, mort dans ses bras en combattant pour la liberté de l'Italie, planait toujours dans ses souvenirs. A sa gauche était la femme de l'ambassadeur brésilien, et à sa droite une des personnes les plus gracieuses, les plus spirituelles et les plus jolies de la cour impériale. C'était sa cousine, la grande-duchesse douairière de Bade, Stéphanie de Beauharnais, la seule que la chute de l'Empire n'eût point renversée de sa haute position. Pendant tout le repas elle fut d'une verve intarissable de bons mots et de plaisanteries des plus délicates, assaisonnés d'un sel épigrammatique qui sentait le cru national.

A un bout de la table on avait placé le colonel Parquin, le type le plus complet des anciens grenadiers de la vieille garde impériale. Bon vivant, ferme sur ses étriers quand il s'agit de la gloire de l'Empereur, il conservait toujours une attitude militaire, qu'une grande balafre sur la lèvre supérieure rendait encore plus fière; ayant le verbe haut, toujours ému au souvenir de nos désastres de 1814, il avait à son service une foule d'anecdotes de camp qui peignent à merveille l'originalité de notre caractère français; chatouilleux à l'excès sur l'honneur de nos armes : c'était

enfin la personnification la plus vraie de l'esprit national sous l'Empire.

Auprès du colonel étaient d'un côté la dame de compagnie de la reine, fille d'un médecin de Strasbourg, jeune et jolie personne d'un mérite distingué, qui riait beaucoup des histoires du colonel ; de l'autre, une grande dame de Paris, de passage au Volsberg, à grands airs prétentieux, qui ne parlait jamais que des gens de naissance, et dont les ridicules empesés excitaient les agaceries toutes rondes du colonel, qui lui donnait de madame la marquise à pleine bouche, en faisant des signes d'intelligence au prince.

A l'autre bout de la table se tenait Mme P..., femme d'esprit et de cœur, dont la conversation piquante et animée, quand on l'aiguillonnait, ressemblait à des articles de nos petits journaux satiriques, surtout si elle se mettait à dessiner les défections de 1814. Elle était d'un dévouement à toute épreuve pour la reine Hortense, qu'elle nommait sa seconde Providence. Auprès d'elle était un jeune homme, dont le prince s'occupait à chaque instant avec le plus tendre intérêt. La pâleur de ses traits, régulièrement encadrés dans des flots de cheveux d'un blond ardent qui lui tombaient des deux côtés, l'inclinaison de son front souffrant mais calme, le doux sourire de ses lèvres presque blanches, tout lui donnait l'aspect d'une victime résignée ; on eût dit la tête du Christ à vingt ans. Lui aussi était en effet un martyr de la sainte cause, un pauvre Polonais que le prince Louis avait rencontré, la veille, à Constance, et qu'il était parvenu, à force de pressantes et fraternelles supplications, à faire entrer dans sa voiture, pour le garder avec lui jusqu'à parfaite guérison.

Le jeune malade n'avait cédé, avec les plus grandes démonstrations de joie et d'enthousiasme, qu'en apprenant le nom du prince. Il était couvert de blessures à peine cicatrisées. Douze coups de lance lui avaient déchiré le corps; il avait peine à se soutenir encore, et quand il marchait, il se tenait tout courbé. Elève de l'Ecole militaire de Varsovie, aujourd'hui bien connue, entré des premiers dans

la conspiration polonaise, dont le but était de soutenir la révolution populaire de Juillet, il avait été jeté dans un cachot sur de simples soupçons, et là, pour lui arracher quelques aveux, on l'avait suspendu par les pieds, pendant une journée, en le menaçant incessamment, s'il ne parlait pas, d'une mort lente et cruelle. Il avait triomphé de cette torture, et quand ses jeunes camarades, insurgés et vainqueurs, étaient venus le délivrer, il avait longtemps gardé ses pieds tout meurtris, gonflés et sanglants. Il en avait tiré de nobles vengeances dans les premiers combats contre les Russes en faisant des prodiges; mais un jour, dans une charge de cavalerie, entraîné par sa fougue, il avait été enveloppé par un groupe de Cosaques qui l'avaient laissé lardé et pour mort sur le champ de bataille. Un ami de collége l'avait pris tout couvert de sang sur son cheval. Quoiqu'il eût perdu connaissance, cet ami, ne voulant pas croire à sa mort, l'avait emporté à Varsovie, où il l'avait confié aux soins de sa famille. Les progrès de l'ennemi l'avaient forcé, en menaçant la capitale, de chercher un refuge hors de sa patrie. Il avait pensé à la France. Traversant l'Allemagne à petites journées, il venait d'arriver à Constance, quand le prince Louis, au premier bruit du passage d'un Polonais blessé, était accouru à sa rencontre pour le recueillir fraternellement. Le jeune étranger, quoique bien faible encore, avait vivement insisté pour figurer au banquet napoléonien, et l'on voyait avec attendrissement qu'il faisait tous ses efforts pour avoir bonne contenance. La reine prenait soin du pauvre jeune homme, qu'elle surveillait avec toute la sollicitude d'une mère. En répondant à la reine, il lui disait toujours Votre Majesté; et sa voix si pure, en lui donnant ces titres d'un passé qui semblait exister pour lui, prenait un accent indéfinissable de mélancolie. En voyant les tristesses de l'exil sur les traits d'une sœur de Napoléon, comme il la nommait, il paraissait oublier ses propres douleurs. Il était inconsolable de la proscription de la famille impériale, et ne pouvait accepter l'idée d'un tel ostracisme dans ses élans d'admiration pour le grand homme.

De l'autre côté de Mme P... c'était encore un exilé, un banni qui prenait place au banquet, le marquis de V...., jeune Milanais d'une des plus anciennes familles de la Lombardie. Sa physionomie mobile et toute méridionale contrastait avec le calme triste et pensif du Polonais. Il était lié d'une amitié forte et ardente avec le prince Louis, comme presque tous les jeunes gens distingués de l'Italie. Compromis en 1830 par une simple démonstration de sympathie pour la révolution de Juillet, il avait été obligé de se réfugier en Suisse pour échapper aux vengeances soupçonneuses de l'Autriche. Sa belle figure coupée à la romaine, son regard fin et pénétrant, sa parole scandée, l'animation accentuée de son langage, ses gestes rapides et passionnés quand il parlait du progrès social et moderne, tout en lui décelait une nature généreuse, impatiente du joug, et née pour les grands dévouements qui créent l'avenir.

Celui qui écrit ces détails[1] avait l'honneur d'assister à ce banquet, à la droite de la princesse Stéphanie de Beauharnais, qui prenait un plaisir extrême à parler de la littérature française moderne, qu'elle connaissait parfaitement et dont elle critiquait les tendances immorales. Elle reprochait surtout à l'école romantique de manquer de nationalité.

« Pas depuis 1830, lui dis-je.

— Ils ne savent donc pas, ajouta la reine Hortense, en se mêlant à la discussion, que la nationalité est une âme de plus ? »

Il fut question pendant le repas de l'admirable conduite des Parisiens dans les journées de Juillet. Le Polonais, qui avait gardé un silence profond, le rompit tout à coup en s'écriant :

« Vive le peuple français !

— Oui, ajouta le marquis de V..., le peuple de 1830.

— Il n'a pas changé ! m'écriai-je.

— Non de caractère, ajouta le marquis; il est toujours inconstant ;

[1] M. L. Belmontet, auteur de cet article non moins remarquable que celui qui vient peu après, intitulé *le Testament d'un Egyptien.*

voyez, en 1830, il a effacé tous les signes, tous les symboles de la royauté, et il refait une royauté nouvelle. On crie vive la liberté ! et les prisons se remplissent; vive l'Empereur ! et la famille de l'Empereur est encore frappée du même exil.

— Le peuple n'est ni coupable, ni ingrat, riposta vivement le prince Louis, il n'a commis qu'une imprudence, c'est de déposer trop tôt les armes et de donner trop vite sa démission; la faute en est à ses chefs qui n'ont rien compris à une si étonnante révolution. »

La reine Hortense, avec son calme accoutumé, ajouta :

« Il y a toujours de la fatalité et du hasard dans les événements de la terre; l'Empereur le disait, et j'y crois fermement. La révolution de Juillet a été prise au dépourvu, rien n'était préparé. On a fait en France ce qu'il y avait sans doute de mieux à faire. Le roi actuel, homme d'esprit et d'habileté, empêchera une grande collision. Né Bourbon, il a facilement fait accepter des autres rois l'insurrection de Juillet. Un membre de la famille de Napoléon eût attiré sur ses bras une guerre générale. Le génie de l'Empereur y avait succombé, les mêmes désastres seraient revenus avec plus d'horreurs encore. Il faut donc se résigner. La France est tranquille et respectée, souffrons patiemment l'exil pour l'amour d'elle. Expions la gloire. »

A ce langage de sublime modération, le Polonais ouvrait de grands yeux et pleurait; toutes les paupières étaient humides et se baissaient. Il était aisé de voir que la résignation de la reine n'était que sur ses lèvres, et que son cœur était brisé de subir une nouvelle proscription au nom du drapeau tricoloré. Elle avait achevé sa phrase en laissant aller sur son fils un regard inexprimable de tendresse douloureuse, comme pour faire comprendre qu'elle ne regrettait la patrie que pour ce bon jeune homme qui se trouvait sans position à la fleur de son âge, et dont la vie commencée sur un trône, sous le soleil de l'Empire, était aujourd'hui sans but et déshéritée de tout avenir.

« Si j'avais été là !... s'écria le prince, en donnant à sa tête une

attitude menaçante, mon cousin Napoléon II ne serait pas à Vienne maintenant. »

La reine lui fit signe, de l'œil, de retenir ses élans et sa pensée. Il rentra dans son silence méditatif pour ne plus le rompre. On nous dit qu'il restait quelquefois des semaines entières dans son immobilité pensive, et qu'alors il demeurait comme enseveli, nuit et jour, dans l'étude des Mémoires de l'Empereur.

A la fin du repas, la reine fit verser du champagne provenant de la cave de Napoléon qu'elle conservait avec un soin tout religieux et qu'elle consacrait aux grandes occasions. Nous nous levâmes tous spontanément, avec une exaltation vraiment pieuse, et le toast à la mémoire du grand homme fut porté à la fois par toutes les bouches. L'émotion était générale, en face de tant de glorieux souvenirs d'une part, et de tant de persécutions de l'autre. La reine surtout paraissait vivement affectée; le prince la regardait avec une tendre anxiété; il était fort pâle, et son verre tremblait dans sa main. Il serait difficile de rendre ce qui se passa dans nos esprits, pendant le recueillement de ce moment solennel et mélancolique. L'attendrissement nous avait tous gagnés, et les larmes seraient venues, si l'effet n'en eût été interrompu par une scène qui, malgré son côté amusant, avait quelque chose de grave et de saisissant.

Le colonel Parquin, emporté par un mouvement électrique, éleva son verre plus haut que personne, et le visage animé, les yeux pleins de feu et sa lèvre supérieure, déjà balafrée, se soulevant avec une indignation pleine de fierté, il s'écria :

« A la honte des traîtres qui ont vendu la France et l'Empereur, et des lâches qui l'ont abandonné!...

— Ce n'étaient pas des Polonais! s'écria d'une voix assez éclatante le jeune réfugié de Varsovie.

— Ni des Italiens! dit le marquis de V... Leurs ossements, au pied de Montmartre, attestent leur fidélité jusqu'au bout.

— Ils n'étaient pas Français! répliqua vivement le colonel : c'étaient des infâmes!... »

La reine, qui rendait justice au sentiment vrai de cette patriotique indignation, interpella doucement le colonel, et lui dit d'une voix émue :

« Je vous en prie, colonel, oublions le passé.

— Ni le passé, ni le présent, madame; ils se ressemblent tant !

— Je vous en supplie, répéta-t-elle, point de récriminations. Nous sommes à une fête de cœur pour nous tous ; ne nous souvenons que de notre gloire. Nous avons pardonné à de fatales erreurs...

— Dites des crimes, madame ; oui, des crimes et des plus grands. Je ne leur pardonnerai jamais, moi, vieux soldat de la vieille armée. Ah ! que n'en ai-je là quelques-uns de ces vendeurs de la patrie, au bout de mon sabre ! seraient-ils armés jusqu'aux dents, que je les hacherais tous, comme de mauvaises couleuvres, à vos pieds, madame, ajoutait-il en gesticulant avec une extrême vivacité, à vos pieds, le jour de la Saint-Napoléon !...

— Et je vous aiderais, moi ! disait le Polonais animé de la même colère.

— Ma foi, il en resterait beaucoup trop encore, reprit ironiquement le marquis italien, vous auriez trop à faire.

— Jamais trop pour la vieille garde ! Et le colonel s'emportait de plus en plus. Ah ! les scélérats ! ils sont toujours en faveur, et toujours la famille de l'Empereur est exilée ! Est-ce justice ça ! et le peuple français le souffre !... J'ai des millions de haine dans le cœur contre ces grands criminels, ces heureux du jour ! »

A mesure qu'il s'exaltait, les expressions devenaient plus ardentes, les qualifications plus énergiques, ses attitudes plus menaçantes... Eh bien ! tout ce bouillonnement d'une âme généreuse tomba devant quelques mots bien simples de la reine, qui resta constamment calme et digne.

« Colonel, lui dit-elle, voudriez-vous changer votre position et votre conscience contre la conscience et la position de... ces heureux du jour ? Allez, ils sont plus malheureux que nous, peut-être. Il est toujours beau d'être les martyrs d'une cause sacrée. L'Empe-

reur a été l'élu d'une grande nation, c'est pour cela que la persécution dure encore contre son sang. La France nous aime, qu'importe le reste !

— Oui, madame, la France vous aime, et cependant... »

A ces mots le prince Louis vint à lui, l'embrassa avec effusion et lui dit :

« Colonel, vous êtes un brave homme; vous avez dans le cœur le sentiment national. »

Le colonel se tut comme après un devoir rempli. La reine se leva et entraîna la compagnie sur ses pas, dans les allées circulaires de son petit parc. Nous restâmes avec le prince auprès du colonel qui, nous voyant seuls et libres, reprit avec chaleur :

« Oui, j'ai le sentiment national au cœur, et dans cette main, qui a souvent rompu des carrés russes, prussiens, autrichiens et anglais, sous les yeux de mon Empereur. Vive l'Empereur ! à bas les traîtres !»

Et il assaisonnait son éloquence militaire des jurons les plus pittoresques et les plus expressifs.

« Colonel, lui dit le prince, les beaux jours de la patrie reviendront.

— Morbleu ! ça tarde bien : je me fais vieux. Je voudrais jouir maintenant, tant que le bras est bon, comme la lame et comme l'âme.

— Il y a un Dieu pour les patriotes, colonel.

— Qu'il se montre donc !... avec le soleil d'Austerlitz ou de Juillet.

— Ça viendra. »

Et le prince prit le Polonais par le bras pour lui servir de soutien. Nous rejoignîmes la reine.

Le temps était admirable. Les sommets neigeux du Tyrol se montraient dans tout leur éclat. La reine proposa d'aller jouir du magnifique spectacle du soleil couchant, des hauteurs d'Hau-Rhaïn, où le prince avait découvert, en chassant, un des points de vue les plus

étendus et les plus beaux de la Suisse. On y avait établi un belvéder colossal, d'où l'œil embrassait au loin quatre-vingts lieues de montagnes, s'étendant à l'horizon méridional et oriental en immenses gradins. La partie fut acceptée avec joie, car tous nous avions besoin de respirer le grand air et de jeter au vent nos émotions du banquet, la reine plus que nous tous. Trois voitures découvertes vinrent nous prendre. Le Polonais eut les honneurs de celle de la reine. Nous remarquâmes qu'arrivés sur le plateau du belvéder, l'air étant devenu plus vif et plus frais, elle mit elle-même son manteau sur les épaules du pauvre malade, que cette attention délicate rendit confus et fit rougir subitement.

Le prince nous suivait, monté sur un petit cheval noir, que son frère lui avait légué avant sa mort. Il le fit manœuvrer sur toute la route en habile et aventureux cavalier, en lui faisant franchir, comme sans efforts et avec une adresse merveilleuse, les fossés, les barrières et les haies d'aubépine qu'il rencontrait dans ses excursions à droite et à gauche. Quelquefois il simulait l'attaque à la turque, ventre à terre, et il ramassait au galop sa canne qu'il avait lancée au loin. La pauvre reine avait toutes les frayeurs d'une mère.

« Louis ! Louis ! s'écriait-elle, je t'en prie : j'ai peur pour toi.

— Peur, ma mère, vous, la belle-fille et la sœur de l'Empereur ! »

Et il recommençait de plus belle.

Du reste, les inquiétudes de l'excellente reine étaient plutôt instinctives que raisonnées. Elle connaissait parfaitement l'extrême habileté du prince, et finissait toujours par rire de ses craintes, « car, disait-elle, son fils était le meilleur écuyer qu'elle eût jamais vu. »

Arrivés sur la galerie du belvéder, il n'y eut qu'un cri d'admiration pour les magnificences du tableau qui se déroulait devant nous. La reine s'improvisa elle-même notre cicérone, en nous nommant toutes les montagnes qui découpaient l'horizon et tous les cantons qui s'étendaient à leurs pieds. Il n'y a pas d'expression pour

rendre la profonde sensibilité avec laquelle elle dit au jeune Polonais qu'elle prit à part :

« Tenez, là-bas, là-bas, voilà la France; et là-bas, en se tournant vers le nord-est, voilà la Pologne. Vous êtes jeune, vous ; vour reverrez votre patrie, tandis que moi, c'est fini, je mourrai sur la terre étrangère. »

Le Polonais ne bougeait plus de sa place : ses yeux étaient inébranlablement fixés sur le point que la reine lui avait indiqué. Ses larmes coulaient silencieuses, et de temps en temps il pressait sur son cœur un petit sac de peau, que nous sûmes plus tard renfermer de la terre de Pologne qu'il avait recueillie sur le champ de bataille. Elle était imbibée de sang; peut-être du sien.

« Messieurs les patriotes, nous dit la reine en s'adressant au marquis de V..., à son fils et à moi, voyez-vous, bien loin, cet amphithéâtre verdoyant, où vous remarquez de petits carrés blancs, semés çà et là sur les flancs des grandes ondulations? Eh bien! c'est une des contrées les plus curieuses et les plus riantes de la Suisse. Là, le peuple règne souverainement, la liberté n'est pas un vain mot, et la patrie est la famille de tous. Le suffrage universel s'y exerce de la manière la plus large et en même temps la plus simple. Les assemblées générales s'y font en plein air, en plein champ, à la face du soleil et de Dieu. C'est le canton d'Appenzell : les Appenzellois sont les vrais Spartiates modernes. Leurs femmes sont admirables de force, de fraîcheur et de beauté, et j'ajouterai d'intelligence, car la liberté semble donner une âme de plus. Je vous engage à visiter ce beau pays où les voyageurs ne vont guère, parce qu'il y a de la mode jusque dans les voyages. Une occasion solennelle se présente pour vous. Dans quelques jours le landsgemeinde s'assemble pour reviser un article de la constitution et pour l'élection des membres nouveaux du gouvernement. Allez à ce noble spectacle, messieurs; vous verrez là toute la majesté des œuvres d'un peuple libre. Vous en reviendrez édifiés, enthousiastes, républicains exaltés. Ces scènes imposantes vous consoleront de vos il-

lusions perdues ailleurs : vous aurez respiré l'air pur et sacré de la grande liberté. »

En disant ces mots, le teint de la reine s'était animé ; ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire, et, dans les accents de sa voix grandissante, on sentait passer quelque chose de sa grande âme de reine, et de reine napoléonienne.

Elle se tût un instant, comme absorbée dans un grand souvenir ; puis elle ajouta :

« Messieurs, mon fils vous accompagnera. Il adore ce spectacle de la belle morale. C'est une jolie partie à faire pour des hommes comme vous. »

Et puis, revenant avec douceur au Polonais, qui n'avait rien entendu et qui était toujours en extase devant l'image lointaine de sa patrie, elle lui dit :

« Il faut de nobles distractions aux nobles douleurs; dans quelques jours vous irez voir un peuple heureux dans l'exercice de sa souveraineté. L'air d'Appenzell vous fera du bien; mon fils vous ramènera mieux portant et moins triste. Vous reviendrez avec plaisir; ce sera comme un retour dans la famille : vous serez attendu. »

Le Polonais accepta avec reconnaissance, sans pouvoir rien répondre.

Nous rentrâmes sous l'impression de ce que nous avions vu, et surtout de ce que nous avions entendu. La soirée fut d'une gaieté douce, on fit des lectures poétiques et puis de la musique. Mademoiselle Mahuzier tenait le piano. La grande-duchesse et la reine chantèrent alternativement des romances pleines de grâce et de mélancolie ; elles étaient de la composition de la reine. Aux adieux du soir, elle nous dit :

« Allez voir l'Appenzell; on n'y exile personne. »

Je n'oublierai jamais l'accent avec lequel elle prononça ces derniers mots. Hélas! ils étaient la conclusion de toutes les conversations de la reine.

LE VIEUX SERGENT.



I



Il est neuf heures... Le vieux sergent Luc Combe est assis dans sa cabane, entouré de ses parents et de ses voisins, grands et petits, qui célèbrent l'anniversaire de sa fête. Un feu de bourrées pétille dans l'âtre. Les enfants se chauffent, rangés et bouche close, sous le vaste manteau de la cheminée; les hommes boivent ou fument dans de longues pipes de bois garnies d'un couvercle en cuivre; les femmes tricotent des bas avec de la laine, aux lueurs fumeuses d'une lampe à trois becs, suspendue par un croc de fer à la plus grosse poutre du plafond. De temps à autre, un coup de vent furieux fait craquer les lattes où s'appuie le chaume du toit; la porte grince sur ses gonds rouillés; des tourbillons de feuilles sèches frôlent en courant les ais sonores des volets. Puis, çà et là dans le village, dans la campagne, c'est un coq qui chante, un dogue qui aboie, une cloche qui tinte tristement, une pesante voiture qui broie les cailloux de la chaussée. Cependant l'heure avance et les bouteilles se vident; mais nul ne songe à regagner sa maison, retenu qu'il est chez le sergent par les merveilleux récits de sa vie de guerre.

« Oh! jeunes gens! dit le vieux Luc, que Dieu vous accorde autant de gloire qu'il nous en a donné! »

« A cette époque, en l'an V, l'Empereur n'était encore que général de la République; mais plus d'un roi ployait les reins devant lui.

Quant à nous autres, simples soldats, nous traitions de pair avec tous les *signori* de Milan; nous faisions et défaisions leurs États; nous enlevions une victoire à chaque étape; nous plantions notre drapeau sur les clochers de toutes les capitales. Oh! oh! c'est qu'il ne badinait pas, *le petit Caporal*, je vous en réponds. Il fallait marcher droit et rondement, quand il s'en mêlait. En ai-je mâché de ces cartouches, en ce temps-là! en ai-je envoyé aux Autrichiens! Rien qu'à Lodi, je me souviens d'en avoir démoli quatre d'un seul choc. Et au Tagliamento, eh! eh! au Tagliamento, où notre peloton s'élança le premier en tirailleurs, peu s'en manqua que l'archiduc Charles lui-même ne descendît la garde par mon fait. Malheureusement son cheval se cabra, ma balle se perdit, et, comme je rechargeais mon fusil, un coquin de chasseur tyrolien me cassa le bras gauche à la jointure.

«Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit, poursuivit le vieux soldat. Qu'est-ce qu'un bras? D'ailleurs on me le remit gentiment, et *gratis*. Ça ne m'empêcha point ensuite de rouler ma bosse en Prusse, en Espagne, en Russie, partout où il voulut. J'attrapai bien quelque chose encore à Montmirail, une balle d'un fameux calibre, un biscaïen en plein fouet, rien que ça, au bout de la cuisse, de manière que je faillis rester dans l'opération. Mais, bah! je ne puis pas me fâcher, j'eus le ruban de la Légion-d'Honneur, et on me nomma sergent... Vive l'Empereur! Fin finale, pour en revenir, je vous souhaite, enfants, des batailles comme les nôtres et un chef comme celui-là; il en naît un tous les mille ans, et encore! Ce n'est pas qu'il se montrât fier envers le soldat ou qu'il eût l'âme dure : du tout! à preuve ce qu'il fit, à ma recommandation, pour notre bon curé, en Italie... Ecoutez, je veux vous conter ça.

II

Nous étions alors cantonnés à Tolentino, avait continué le père Luc, après un moment de silence; nous avions, en moins d'une

décade, franchi le Sénio, culbuté les troupes pontificales dans Faenza, puis enveloppé l'Autrichien en avant d'Ancône, et forcé le pape à demander la paix. L'armée devait gagner trente millions à ce coup de main, sans compter seize cents chevaux, des équipages, des buffles, du blé, des cuirs, toute sorte de comestibles; c'est pourquoi nous étions bien joyeux. Le général songeait même à s'en revenir sur l'Adige, car il allait, en tout, un train d'enfer, et on parlait déjà d'une nouvelle expédition. En attendant nous flânions, nous autres, par la ville et dans ses environs. Nous nous amusions de toutes ces larges faces de moines, qui se signaient vivement du plus loin que le bout de nos pompons frappait leurs regards. Nous frottions notre moustache à la joue de toutes les jolies filles; et il en poussait dans ce pays! Mais parfois il nous prenait de cruels serrements de cœur quand nous rencontrions dans les rues, sur les chemins, épuisé de faim et de fatigue, quelque prêtre émigré de France, auquel ces gueux de moines avaient jeté au nez la porte de leurs couvents. Il y en avait qui pleuraient en nous apercevant, mais sans oser s'approcher ni se plaindre; d'autres qui, plus hardis, nous tendaient les bras avec des prières, et baisaient les pans déchirés de ce drapeau tricolore, qu'ils avaient commencé par maudire. Les malheureux! tout retour en France leur était interdit désormais. Le gouvernement se défiait même tellement d'eux, qu'il leur avait interdit les contrées que nous occupions. Les moines italiens ne l'ignoraient pas : aussi, s'autorisant de cette défense, leur refusaient-ils souvent, non par amour pour nous, mais par avarice, jusqu'à une botte de paille dans leurs greniers, jusqu'à la bouchée de pain bis qu'ils distribuent à leurs pauvres...

Un jour (c'était le dernier de pluviôse, veille de la signature de notre traité avec le pape), voilà-t-il pas qu'en sortant de la ville, je bronche... sur quoi? devinez; après ce préambule, ce n'est pas difficile : sur notre digne curé, mes amis... Ah! j'eus de la peine à le reconnaître. Lui, si coquet jadis, si bien poudré, frisé, chaussé, si rose et si ingambe, il n'avait plus que la peau sur les os, un cha-

peau tout râpé, des souliers sans semelles, et sa soutane de serge était trouée... comme notre drapeau. Une affreuse guerre avait passé par là : la misère... Hom! j'ai senti plus tard ce que c'était en Russie; mais motus! Dès qu'il m'eut aperçu, il courut dans mes bras, il me serra à m'étouffer ; et moi, sans l'envisager, sans même lui demander son nom, cherchant aussitôt dans mon gousset, je versai tout mon pécule dans le sien. Puis ce furent des cris, des doléances, des caresses... Je crus un moment qu'il était fou.

« C'est donc toi, Luc? c'est toi!

— Oui, citoyen, que je lui dis; excusez-moi, monsieur le curé, de vous appeler citoyen. »

Mais il ne comprenait pas, il défilait son chapelet sans m'écouter.

« Cet honnête Luc! ce cher Luc! que j'ai communié, que j'aimais tant!

— Et qui vous aime aussi, saperjeu!

— Et ton père? ta mère? toute ta famille? continua-t-il d'une voix entrecoupée à chaque mot.

— Oh! mon père, ma mère! répondis-je, priez bien pour que je les embrasse encore quelque jour.

— Que dis-tu? fit-il d'un air égaré. Ah! ces gens-ci nous brûlent toutes nos messes, mon ami : c'est pire qu'en France, pire! pire!

— Eh bien! mais le bon Dieu est partout, répliquai-je.

— Eux! tu ne sais pas? ils gardent tout pour eux, mon enfant. Tout! répéta-t-il avec désespoir. »

Je me mis à rire, et pourtant le cœur me saignait.

« Ce soir, il y aura trois jours que je n'aurai mangé de pain! » reprit-il en s'inclinant à mon oreille.

A cette parole, une terrible colère me crispa tous les nerfs.

« Nom d'une bombe! » m'écriai-je.

Mais après ce juron, je me tus, car je le vis chanceler, reculer; il tremblait.

« Eh quoi! poursuivis-je d'un ton plus doux, vous, si bien bâti,

vous n'avez donc pu trouver le feu et le couvert chez quelque signora. monsieur le curé ! »

Il rougit, et fit le signe de la croix :

« Oh ! Luc, Luc, me dit-il, quelle idée! quel scandale!

— Bah !... Eh bien ! venez, répétai-je en lui saisissant la main; je vais vous installer, moi, sans façon, chez une excellente femme, qui n'a pas peur des moustaches, et, corbleu ! nous y déjeunerons tous deux à discrétion, et sans qu'il nous en coûte une baïoque. »

Et de fait, je le conduisis incontinent à l'auberge de San-Piétro, chez Ninetta, la maîtresse de l'endroit, une brune accorte, à laquelle j'avais eu l'avantage de donner dans l'œil. Puis, quand je l'y eus convenablement régalé de macaroni :

« Ah çà! monsieur le curé, lui dis-je, ce n'est pas tout que de déjeuner, même de souper; car j'ai congé aujourd'hui, vous me tiendrez bien compagnie jusqu'à demain matin. D'ailleurs, Ninetta est avertie : vous aurez toujours ici un gîte en cas de besoin. Mais ce n'est pas encore assez, mordieu! pour un homme comme vous. Je veux vous présenter à notre général, afin qu'il vous protége.

— Au général Bonaparte! s'écria-t-il épouvanté.

— Oui, citoyen curé; il ne vous avalera pas, soyez tranquille.

— On dit cependant que c'est un vrai diable, Luc?

— Pour les réprouvés, c'est possible; car il les mène tambour battant.

— Oh! il a une réputation extraordinaire, ajouta-t-il.

— Et corbleu! il la mérite, citoyen... Allons! en route. Je suis un de ceux qui l'ont retiré de dessous la mitraille, dans les marais d'Arcole; il a la mémoire longue, il vous obligera pour me faire plaisir. »

Sur-le-champ nous nous acheminâmes vers la ville, et une demi-heure après nous étions chez *le petit Caporal*. Il me semble que j'y suis encore : une table immense, couverte d'un tapis, s'étendait d'un bout à l'autre de la salle. Lannes, son ami, son compagnon, était assis d'un côté, lui vis-à-vis. Ils avaient la tête penchée tous

deux sur de grandes cartes, qui, du milieu de la table où elles étaient déployées, tombaient jusqu'à terre. Lannes leva le premier les yeux, et me dit :

« Ah! ah! c'est toi, farceur? où diantre as-tu donc pêché ce calotin? »

Mais, à cette question, le général en chef se retourna vers nous, toisa notre curé d'un regard rapide, puis, s'étant courbé vers Lannes, lui dit brusquement et à voix basse :

« Tais-toi donc! »

Lannes haussa les épaules, comme d'impatience, et s'accouda, en sifflotant, sur la carte qu'il étudiait.

« Oh! oh! pensai-je, le général s'intéresse déjà à notre protégé; en avant!

« Eh bien! Luc, me demanda-t-il tout à coup de sa voix brève, après m'avoir examiné un instant de cet œil scrutateur qui faisait qu'on s'effaçait toujours devant lui, les pieds en dehors et l'arme au bras, qu'y a-t-il pour ton service? explique-toi?

— Mon général, répondis-je, voilà le curé de notre village, un frère, un ami, quoi..., un saint, que nous chérissions tous au pays, qui n'a j'amais refusé de son pain à personne, et que les satanés moines de ce pays-ci laissaient mourir de faim à la porte de leur couvent. »

Alors il se retourna vers lui de nouveau, et lui demanda :

« Comment vous appelez-vous?

— Jean Massoni, balbutia notre pauvre curé, encore tout interdit de l'apostrophe de Lannes.

— Massoni!... J'ai connu quelqu'un en Corse de ce nom.

— C'est possible, général : le frère de mon père était major de place à Bastia, où il est mort.

— Ah! ah! oui, il est mort. Et vous, vous êtes son neveu; mais c'était un brave militaire que ce Massoni!

— Tiens, me dis-je, son oncle, un ancien! ça va glisser comme sur des roulettes.

— Et à quel âge vous a-t-on conféré les ordres? poursuivit le général.

— A vingt-quatre ans.

— C'était votre vocation.

— La volonté de mon père », répondit le bon curé en rougissant un peu.

Tout en l'interrogeant, le général lui lançait de fréquents coups d'œil. Je devinai : il regrettait sans doute qu'un homme de cette taille, et qui promettait tant, malgré sa maigreur, ne figurât pas dans une de ses compagnies de grenadiers.

« Vous avez prêté serment à la constitution civile du clergé? reprit-il après un instant de réflexion.

— Non, général.

— Pourquoi?

— C'eût été violer la foi que j'avais déjà jurée. Le prêtre a sa discipline, son honneur, comme le soldat; il doit, comme lui, obéissance et fidélité à son chef. D'ailleurs, ajouta notre curé d'un ton ferme (car il s'était enhardi sensiblement), je compris bientôt qu'on proscrirait tout sacerdoce en France, et je ne voulus pas faire à la fois une lâcheté et un sacrilége. »

Le général attacha sur lui un regard profond; puis, se renversant sur le dossier de sa chaise :

« Vous oubliez sans doute, dit-il d'un air grave, que prêtre ou laïque, il faut être, avant tout, de son pays.

— Aussi en suis-je, de mon pays! répliqua le digne homme, exalté par ce reproche. Oh! la France! la France! » continua-t-il sourdement, la voix pleine de sanglots.

Et comme s'il ne pouvait épancher d'une manière plus énergique le sentiment qui le suffoquait, notre bon curé s'était soudain jeté dans mes bras et m'étreignit contre sa poitrine avec effusion.

Ce moment fut délicieux pour moi, mes enfants, je vous l'assure. Le général s'était levé d'un bond; il se promenait d'un pas saccadé

d'un angle à l'autre de la salle. Il lui échappait, de çà et de là, quelques gestes énergiques. On voyait qu'il était touché, qu'il concentrait son émotion. Quant à Lannes, stupéfait de cette scène, il tambourinait avec ses doigts sur le bord de la table.

« Eh bien! puisque tu aimes tant la France, citoyen, se prit-il à dire, fais-lui le sacrifice de ta robe, il n'y aura pas d'obstacle à ce que tu y retournes.

— Oh! jamais, répondit-il; jamais, monsieur! »

Et il se couvrait le visage de ses deux mains.

« Quelle trahison! s'écria-t-il encore, moi, renier mon caractère! plutôt mourir! »

Le général frappa le parquet du talon de sa botte, comme choqué de ce qu'avait proposé Lannes; puis, s'arrêtant devant une fenêtre ouverte et montrant du doigt les jardins de la campagne :

« Voilà, certes, s'écria-t-il, un beau pays!... Je conçois que, sans argent, sans ressources, on ne l'apprécie pas autant qu'il le mérite; mais si je vous adressais au cardinal Mattei, ou même au neveu du pape, le duc de Braschi (tout en parlant il s'était rapproché du curé), et si l'un des deux vous offrait un emploi lucratif dans sa maison, répondez? la patrie n'est-elle pas où se trouve la fortune? (Il lui dit cela en italien, je l'ai su depuis.) Qu'en pensez-vous? » fit-il en recommençant sa promenade, et en lui décochant en même temps de sa prunelle un de ces éclairs qui vous remuaient jusqu'au fond de l'âme.

Le pauvre curé baissa la tête en soupirant : une larme bien douloureuse roula toute chaude sur sa joue.

« Mon Dieu! mais que puis-je faire pour vous? reprit le général qui, étonné de ne point recevoir de réponse, revint lentement près de lui. Qu'est-ce que tu dis, toi? me demanda-t-il en me tirant la moustache.

— Moi? tant que j'aurai un morceau de pain, mon général, il y en aura les trois quarts pour lui.

— Oui, oui, un morceau de son pain! du pain de soldat! du

pain noir! s'écria le brave homme, radieux; c'est un Français, Luc; c'est un compatriote, un frère! Ce morceau de pain ne sera pas l'aumône de la pitié, ce sera celle du cœur! Ah! je vous remercie, général. Non! point d'hospitalité, pour moi, chez les Italiens, quand ce serait même chez le duc de Braschi! La compassion des étrangers est un outrage, une flétrissure; je l'ai éprouvée, je l'abhorre!... S'il ne m'est pas permis, hélas! de rentrer en France, au moins accordez-moi la faveur d'accompagner Luc à son régiment : je ferai son ouvrage, je le soignerai s'il est blessé, je gagnerai ma vie.

— Comment! répétai-je, gagner votre vie? Et vous vous imaginez que je souffrirai ça, monsieur le curé?

— Et toi tu t'imagines que nous le souffrirons? » interrompit Lannes en se redressant sur ses jambes par un soubresaut si violent, qu'il envoya sa chaise à dix pas contre la muraille, et, s'emparant avec vivacité de la main du curé, qu'il serra dans la sienne : « Calotin ou non, s'écria-t-il avec un affreux jurement, tu es un vrai Français, toi!... Je t'estime. »

Le général, qui avait tout écouté, immobile et muet, remercia Lannes d'un coup d'œil; son sourire était triomphant. « L'ai-je bien jugé? » voulait-il dire.

Il y eut ensuite un moment d'hésitation, pendant lequel nous nous observâmes tous les quatre en silence, comme si, absorbés par les mouvements de notre cœur, aucun de nous n'eût le courage de le rompre.

« En effet, vous ne pouvez encore rentrer en France, dit enfin le général d'un air pénétré; quant à partager le pain de Luc, je m'y oppose : un soldat n'en a que pour lui; mais, ajouta-t-il, et ses yeux rayonnèrent d'une singulière expression, ce n'est pas non plus le pain de la charité qu'un Français, même proscrit, doit manger chez l'étranger. Je prétends que tous les prêtres bannis du territoire de la République, actuellement réfugiés en Italie ou dans les couvents du saint-siége, y soient, non-seulement admis sur le pied de l'égalité, mais encore qu'ils reçoivent une indemnité pro-

portionnée à leur qualité, à leur âge. Tu auras soin de publier demain cet ordre, dit-il à Lannes, ce sera une condition formelle du traité.

— Et corbleu! ils obéiront, sans regimber, ou sinon...

— Oh! oh! dis-je, sinon... Et je fis un pas en avant, un bras tendu, l'autre en arrêt, comme pour croiser la baïonnette.

— Bah! ce serait autant de volé aux Autrichiens, répliqua Lannes; un mot aux *monsignori*, c'est assez! »

Bonaparte lui frappa légèrement sur l'épaule :

« Tu crois? » ajouta-t-il.

Puis, interpellant notre curé, qui, moitié joyeux, moitié confus, essuyait ses larmes, en me désignant d'un signe affectueux :

« Monsieur le curé, demanda-t-il, vous n'avez jamais vu de ces gaillards-là au feu?

— Oh! non, répondit celui-ci ingénûment; mais je crois bien qu'on n'ose pas les y regarder de trop près.

— Eh! eh! murmurai-je, un peu qu'on s'en flatte, citoyen!

— Qu'est-ce que tu marmottes là? » me demanda le général.

Il feignit de me prendre au collet; mais c'était pour mieux me faufiler sa bourse (elle était lourde), avec ces mots à l'oreille :

« Qu'il ne se doute pas au moins de quelle part; va! »

Il fit encore quelques pas dans la salle, se rassit, salua de la main, et dit :

« Voilà, quant à présent, monsieur le curé, tout ce que le général Bonaparte peut faire pour vous; mais il espère un jour être mieux en état de témoigner toute sa considération au neveu du major Massoni. »

Je compris le geste, et demi-tour à droite, en avant marche, nous voilà sortis.

« Eh bien! dis-je à notre curé, vous n'aurez plus peur maintenant du général Bonaparte?

— Peur de lui, moi? Non, non! répondit-il; c'est un héros, Luc : aime-le bien.

— Un héros! Ah! oui, et un fameux. » Il avait raison, mes enfants; un héros! Si l'Empereur a été grand, c'est par le cœur surtout, qui lui soumettait toutes les âmes, comme son génie subjuguait toutes les intelligences. Je me souviens que, sur le champ de bataille d'Eylau, il me dit :

« Luc, si tu avais tâché de mordre aux mathématiques, tu aurais été un homme carré. Tu n'es que le fils d'un paysan, tu mourras simple sous-officier, je le crains : mais, tel que tu es, avec ton courage, ton sens naturel, ta tête de fer, je te prise autant qu'un maréchal. »

Cinq mois après, à Friedland, j'enlevais un drapeau. Il m'embrassa aux yeux de tout le régiment. Si je n'ai pas avancé davantage en grade, c'est ma faute. J'étais un sans-souci alors. L'ambition m'a monté au cerveau lorsque la gloire n'était plus de saison...

Pour ce qui est de notre curé, voûs savez le reste comme moi. Le général, devenu Empereur, lui offrit un évêché. Il s'excusa, préférant, à toutes les pompes de l'Église, le respect et l'amour de ses paroissiens; mais lorsque, en 1814, Wellington eut franchi les Pyrénées, ce fut en défendant les propriétés du petit troupeau confié à sa garde, que ce brave curé tomba sous le plomb d'un soldat anglais. Hélas! je ne pus le venger. Nous disputions, nous autres, là-bas en Champagne, le sol de la France pied à pied, à tous ces paltoquets de Prussiens qui s'y étaient abattus comme des sauterelles, et qui n'ont jamais eu l'honneur de nous vaincre, mordieu! quoique l'on glose, pas même à Waterloo!

Ayant dit, le vieux sergent tordit sa moustache grise, reposa avec orgueil son regard sur sa jambe de bois, et demeura un instant recueilli dans ses souvenirs. Puis, se réveillant tout à coup et interrompant ses enfants, immobiles d'attention sur leurs escabelles :

« Eh bien! que pensez-vous de tout ça, mes cadets? » demanda-t-il.

Mais les enfants le contemplaient, sans répondre, avec des yeux arrondis d'admiration et un sourire naïf. Il sourit lui-même d'un air narquois, déboucha deux autres bouteilles, emplit les verres, et dit :

« Voici onze heures, camarades; remmenez vos femmes; bonsoir! Une dernière rasade, à la santé de l'Empereur! Une autre fois, je vous en conterai un peu plus long. »



LA PENSION DE MM. LES CAPITAINES,

A COMMERCY.

I



La petite ville de Commercy, en Lorraine, possédait, naguère encore, une vénérable et gothique auberge [1] qui, depuis le séjour du bon Stanislas de Pologne, avait pour enseigne : *l'Epée de bois*. La renommée de sa cuisine, l'exquise propreté de ses chambres, et surtout la politesse avenante de ses propriétaires l'avaient fait choisir, de tout temps, par les officiers de la garnison, pour *cantine supérieure;* c'est-à-dire que ces messieurs, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de capitaine exclusivement, allaient prendre leurs deux repas quotidiens à *l'Epée de bois*, moyennant 45 fr. pour les lieutenants et les sous-lieutenants, et 60 fr. pour les capitaines ; ils y faisaient, au dire du plus ancien de tous, des festins de Balthazar. Le gibier des Ardennes, les aloses de la Meuse, les viandes des prés Saint-Julien, la volaille des bonnes fermes des Vosges, les sucreries de Verdun, le tout arrosé du vin blanc d'Inor, dont les coteaux tapissent les bords de la Moselle, concouraient au splendide ordinaire de ces messieurs, pour lesquels,

[1] Elle a été transformée depuis en établissement industriel.

selon l'expression du bon La Fontaine, « les jours de jeûne étaient encor des *jours de noces.* »

Or, dans l'année 1832, il y avait, comme de coutume, à Commercy, un bataillon détaché du régiment de ligne en garnison à Lunéville, et, comme d'habitude traditionnelle, les huit capitaines étaient venus s'abattre à *l'Epée de bois.* Le chef de bataillon Gontard, vieux militaire qui n'avait jamais voulu signer d'engagement illimité avec l'hymen, s'était, sous toute réserve de la dignité du grade, décidé à venir s'asseoir à la même table que les capitaines. Ceux-ci n'avaient pas d'abord été très-flattés de cette détermination de leur supérieur, car l'égalité dans le grain de l'épaulette est, entre officiers, le gage le plus sûr de la gaieté, des confidences et même des récriminations de tous ; mais comme, tout bien considéré, le commandant était un fort brave homme, quoique un peu mâchoire, à en croire les sous-lieutenants sortis de Saint-Cyr, on se consola bien vite de l'embarrassante subordination qu'il imposait à la table, même malgré lui.

C'était en hiver, et les soirées étaient longues. Cependant un repas succulent, arrosé d'excellent vin, flanqué de jolies servantes, terminé par le moka parfumé et de nombreuses libations de cognac et de kirschwaser, a l'incontestable mérite de les abréger. Mais les Français ne sont pas des Allemands, et chez eux une nourriture matérielle n'exclut pas la manne intellectuelle ; il faut que l'esprit ait aussi sa pitance d'aliments légers et plaisants. Il ne fallait pas, à Commercy, penser au spectacle, au bal, au concert ; il n'y avait rien alors de tout cela dans cet arrondissement de la Meuse : trois ou quatre réunions par mois chez les principaux fonctionnaires, décorées orgueilleusement du titre de soirées, où même tous les officiers n'étaient point admis indistinctement, défrayaient les plaisirs de l'hiver. Que faire donc? car enfin il faut, à des militaires surtout, dépenser le temps qui suit le dîner. Le billard, pour des capitaines, n'est plus un jeu assez décent (tous ne fument pas), et le froid ou la pluie rendaient la promenade impossible. Que faire donc?

« Messieurs, dit un des plus jeunes capitaines, un jour qu'une question de discipline, mise sur le tapis par le vieux commandant, avait été agitée au dessert plus longtemps que de coutume; messieurs, nous devrions raconter quelques-unes de nos aventures de garnison, quelques épisodes de nos campagnes.

— Vous seriez peut-être bien embarrassé de raconter les vôtre interrompit d'un ton goguenard le chef de bataillon.

— Peut-être, mon commandant, répliqua celui-ci en souriant; ce que j'aurais à raconter, moi, ne vaudrait sans doute pas vos souvenirs à vous; mais enfin la soirée serait remplie, et ceux d'entre nous qui n'auraient que peu de chose à dire profiteraient de l'expérience des anciens, de la vôtre surtout.

— Vous avez raison, Saint-Gaudens, répondit Gontard en tendant la main au jeune homme; excusez-moi, vous savez que je n'ai jamais l'intention d'offenser un camarade. »

Le capitaine s'inclina en signe de persuasion, et, s'adressant à ses collègues :

« Eh bien! messieurs, reprit-il, que pensez-vous de mon projet?

— Je le trouve praticable, répondit le plus ancien des capitaines; la parole vous va, à vous autres jeunes gens qui avez reçu de l'éducation dans les écoles militaires; mais à moi, par exemple, qui ne suis qu'un vieil ours...

— Nous ne sommes pas ici à l'audience, reprit un autre; nous nous attachons beaucoup plus au fond qu'à la forme du sujet; je vote donc pour le projet du capitaine Saint-Gaudens; et vous, messieurs?... »

Tout le monde s'étant prononcé d'une manière unanime, après que le chef de bataillon eut donné sa voix, ce fut à qui ne parlerait pas le premier. Le sort en ayant décidé, il tomba sur le capitaine Nacquart, enfant de troupe, devenu capitaine à force de bonne conduite et d'aptitude. Avant d'arriver à ce grade, il avait passé par tous les emplois du métier, en commençant par celui du fifre; aussi avait-il conservé de cette longue épreuve une légère teinte d'orgueil

qui semblait rappeler à ses jeunes camarades ce vers de Corneille :

« Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée. »

Du reste, bon officier, excellent camarade, le capitaine Nacquart avait la douceur d'un vieux soldat et la sensibilité d'une jeune fille.

« Messieurs, dit-il, je ne sais plus qui d'entre vous parlait dernièrement de l'exécution du jeune Straaps, en 1809, et de celle plus déplorable peut-être du chevalier de Gouault, à l'époque où les alliés envahissaient la France sur tous les points?

— C'est moi, fit un des convives, et j'ai soutenu que cette sévérité de Napoléon avait été justifiée par les circonstances délicates dans lesquelles il se trouvait alors.

— Vous avez raison, répliqua Nacquart; mais, moi, j'ai été presque le témoin, dans un temps plus reculé, d'une autre exécution qu'aucune nécessité ne provoquait, et dont le souvenir n'est jamais sorti de ma mémoire, tant elle fut inique et exécrable; je vais vous la raconter, si vous le voulez bien. »

Chacun ayant témoigné au vieux capitaine le plaisir qu'il aurait à l'entendre, il prit aussitôt la parole en ces termes :

II

C'était en 1792. Comme je vous l'ai dit souvent, j'étais fifre dans un bataillon de volontaires qui faisait partie de la division que le général Charbonnier commandait à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le représentant Saint-Just était arrivé, depuis quelques jours, de Paris, à notre quartier-général, pour activer les opérations de la campagne et anéantir *la horde de brigands étrangers* qui n'avait pas craint de déclarer la guerre à la République française *une et indivisible.*

« Pour le coup! citoyen représentant, dit le général Charbonnier à Saint-Just, un matin que nous étions sous les armes, voilà un Kinzerlick qui nous arrive de la place et qui m'a bien l'air de ve-

nir nous inviter à une *nopce* quelconque, aux dépens de sa majesté impériale kinzerliquoise.

— Dis donc du tyran autrichien! interrompit d'un ton rude un jeune homme dont le maintien farouche contrastait avec l'expression naturellement douce d'un visage efféminé.

C'était Saint-Just, qui façonnait ainsi aux manières républicaines notre général, vieux soldat plein de bonhomie et de rondeur, que les événements avaient soudainement porté des derniers rangs au commandement de l'armée de la Moselle.

— Citoyen général, ajouta l'arrogant proconsul, si tu ne peux parvenir à connaître la valeur de tes paroles, du moins devrais-tu savoir faire ton métier. C'est à coups de canon que la patrie t'ordonne de recevoir ses ennemis... Fais donc tirer sur ce parlementaire.

Le général républicain parut un moment interdit :

— Comme *t'as* le pouvoir discrétionnaire, dit Charbonnier, soit; je m'en lave les mains.

Et, sans plus de souci, il allait commettre l'attentat qui lui était commandé, lorsque de violents murmures éclatèrent parmi les officiers témoins de cette scène. Sans s'émouvoir, Saint-Just rappelle aussitôt le faible Charbonnier, et promenant de sinistres regards sur ceux qui osent improuver sa conduite :

— Indignes défenseurs de la nation! s'écrie-t-il, ce n'est pas d'aujourd'hui que votre patriotisme m'est suspect. Puisque vous ne rougiriez pas de souiller le camp de la liberté par la présence d'un séïde du despotisme, qu'on m'amène l'Autrichien! Vous allez apprendre comment le représentant d'un peuple libre doit traiter avec l'envoyé d'un tyran. »

Un officier supérieur allemand est alors introduit dans le camp, suivant les formalités d'usage. Il était chargé de traiter de la reddition de Charleroy. Cet événement était un coup de fortune pour l'armée française, que l'insensé représentant avait forcée de passer témérairement la Sambre. Au moment où le parlementaire présente

au général en chef la missive qui contenait les propositions du gouverneur de la place, Saint-Just arrache brutalement la dépêche de ses mains, la foule aux pieds, et, indiquant insolemment du geste le chemin de la ville :

« Esclave ! dit-il à l'officier allemand, va dire à ton maître que ce ne sont pas des paperasses que je lui demande, mais la fortesse : il me la faut sur l'heure et sans condition. »

En vain on répète à Saint-Just que les ressources sont insuffisantes pour pousser les opérations du siége avec vigueur ; on lui expose que les soldats sont sans vivres et sans munitions ; on s'efforce de lui démontrer que le salut de l'armée est entièrement compromis si elle est atteinte dans cette position critique par les forces supérieures de l'Autriche et de la Hollande qui s'avancent à la fois contre elle ; rien ne peut ramener à la raison l'opiniâtre représentant. Prodigue du sang des braves, ce lâche, qui n'avait jamais osé s'approcher des tranchées, ordonna, pour toute réponse, qu'une batterie de mortiers fût construite au même instant à la tête des travaux.

« Si elle n'est pas prête à incendier la ville demain dès la pointe du jour, ajoute-t-il, je jure de faire fusiller les commandants de l'artillerie et du génie. »

Le caractère féroce de Saint-Just était trop connu pour qu'on ne s'efforçât pas de soustraire à sa fureur les officiers dont il venait de prononcer l'arrêt. On s'empresse de réunir tous les moyens qui se trouvent à la disposition de l'armée pour satisfaire à la volonté absurde mais toute-puissante du représentant ; on rassemble dans les parcs, on requiert dans les environs les pelles, les pioches et tout ce qui peut concourir à la construction de la batterie dans le délai fixé.

Notre capitaine, qu'une longue expérience avait rendu expert dans les diverses branches du service de l'artillerie, est choisi pour diriger les travaux. Cet officier était un ancien chevalier de Saint-Louis, qu'un patriotisme ardent avait rappelé dans les camps malgré son grand âge. La confiance et le dévouement sans bornes qu'il

avait su inspirer à ses soldats le rendaient plus que tout autre capable d'accomplir la tâche difficile qui lui était imposée.

Les voitures sont aussitôt chargées des outils qu'on était parvenu à se procurer, et partent à la nuit tombante; mais, par une fatalité déplorable, elles s'écartent de la route et, s'étant trop approchées des murs de la place, sont surprises par une reconnaissance ennemie. Notre capitaine attendait encore ce convoi au poste qui lui avait été assigné, lorsque Saint-Just, altéré de sang, devançant le jour, arrive pour savoir si ses ordres sont exécutés. On lui raconte les événements de la nuit. Ni la noble contenance du vieil officier, ni la touchante anxiété des soldats, ne peuvent désarmer sa rage. Repoussant les preuves si palpables de la plus complète innocence, il ordonne que notre capitaine soit fusillé à l'instant sur le terrain même où il l'accuse d'avoir conspiré contre la nation, et, dans son délire, condamne les canonniers à exécuter eux-mêmes leur chef qu'ils chérissent comme un père.

A cet ordre de cannibale, plus d'une carabine s'était abaissée vers Saint-Just; c'en était fait de ce tigre, si sa généreuse victime ne se fût interposée entre ses soldats et le proconsul, que l'aspect du danger avait fait passer subitement de l'audace à une terreur pusillanime. Mais à peine se voit-il en sûreté dans le camp, que notre capitaine reçoit l'ordre de paraître devant lui. On le conjure de se soustraire par la fuite au sort qui l'attend; il répond que c'est pour mourir sous les drapeaux qu'il doit employer le peu de jours qui lui restent encore à compter. Ses fidèles canonniers veulent le suivre; le loyal officier leur rappelle que les preuves de dévouement qu'il leur a toujours demandées étaient la soumission aux lois de la discipline.

Peu d'instants s'étaient écoulés depuis que notre capitaine s'était séparé de ses soldats, quand une fusillade se fit entendre. « *Aux armes!* » crient aussitôt les canonniers, qui se précipitent vers la tente du représentant; le corps sanglant de leur vieux capitaine, palpitant dans les dernières angoisses de la mort, en barre l'entrée;

ils y pénètrent : elle est déserte... Saint-Just fut aperçu au loin dans la plaine, fuyant de toute la vitesse de son cheval.

Cependant la vengeance de ces braves n'aurait été que différée, si le Ciel, dans sa justice, n'eût voulu réserver une mort infâme à un être aussi criminel. Comme il était facile de le prévoir, l'armée de la Moselle, victime de l'incapacité militaire du représentant, fut contrainte de lever le siége devant les forces réunies des princes de Kaunitz et d'Orange ; accablée par le nombre, elle perdit ses canons, abandonna un grand nombre de prisonniers, et se replia en désordre derrière la Sambre, où ses débris, réunis à l'armée que Jourdan conduisait à son secours, formèrent cette armée de Sambre-et-Meuse, devenue depuis si célèbre dans nos fastes militaires. C'est là que l'odieux Saint-Just osa reparaître. Il ne s'attendait pas à y rencontrer les anciens canonniers du brave capitaine qu'il avait si injustement sacrifié ; mais eux ne l'avaient point oublié.

Un jour qu'il traversait un bois, entouré, suivant sa coutume, d'une nombreuse escorte, le cri de *« mort à l'assassin! »* le glaça d'effroi : une grêle de balles, suivant de près la menace, joncha la terre d'innocentes victimes ; mais le sanguinaire représentant sauva encore cette fois sa tête que réclamait l'échafaud.

« Ce fait est épouvantable ! s'écria le capitaine Saint-Gaudens, dès que Nacquart eut achevé de parler.

— Ah ! messieurs, répliqua le commandant Gontard, c'est ainsi qu'on procédait du temps de la République une et indivisible.

— Triste temps ! fit Nacquart en grimaçant un sourire.

— Que voulez-vous ? reprit Saint-Gaudens, il y a des gens qui veulent des émotions à tout prix : ce Saint-Just était sans doute du nombre. Les Anglais, par exemple, sont renommés pour leur humeur aventureuse, et l'on en a vu s'exposer, de gaieté de cœur, à des dangers imminents pour faire trêve à la monotonie de leur vie, pour retremper, dans des émotions saisissantes, leur humeur triste et mélancolique. Je ne sais si un tel remède est bon contre le spleen : je laisse aux gens plus instruits que moi à décider la question ; mais

toujours est-il que je ne partage pas la manie de ces coureurs d'aventures, qui journellement quittent l'Angleterre pour assister, comme acteurs, dans les gorges de l'Apennin ou sur les plages brûlantes de la Calabre, à des scènes de brigands. Il faut, avant tout, quand on est possédé de cette rage, avoir assez de fortune pour faire chaque jour l'abandon de sa bourse aux bandits qui, au dire de gens dignes de foi, ne sont cependant pas si diables qu'ils sont noirs.

— Quel drôle de galimatias nous fait-il là ! s'écria un camarade qui avait écouté Saint-Gaudens plus attentivement que les autres; et où veut-il en venir avec sa morale ? »

— Je veux dire..., je veux dire..., répliqua le capitaine auquel cette brusque interruption avait fait perdre le fil de ses idées et de son discours.

— Il veut nous raconter quelques-unes de ses aventures, reprit un autre. Allons, avoue-le, ajouta le camarade, nous t'écouterons; mais au moins fais-nous grâce de tes préambules.

— Ma foi, messieurs, reprit celui-ci, un peu remis de son embarras, il m'en est advenu d'assez piquantes, quelquefois même d'assez terribles pour ne pas vous en souhaiter de semblables, et puisque vous voulez bien m'accorder la parole, je vais vous raconter une aventure encore présente à ma mémoire; d'abord elle est récente, et puis elle est si riche d'émotions, que de ma vie je ne l'oublierai. C'était avant que je quittasse mon arme pour entrer dans la vôtre, et lorsque je n'étais encore que sous-officier en Afrique, écoutez-moi bien.

II

Campés dans la plaine de Messerghien, continua Saint-Gaudens, point militaire éloigné d'Oran de quatre lieues environ, les spahis dont je faisais partie n'étaient pas encore bien installés dans cette position. Les escadrons de guerre étaient au camp, tandis que l'état-

major habitait la ville. Chaque jour de prêt, les maréchaux des logis chefs des quatre escadrons détachés étaient obligés de se rendre à Oran pour y recevoir la solde des mains du capitaine trésorier, et de revenir ensuite pour payer la troupe.

Bien que nous fussions en pleine paix et que les communications du camp à la ville fussent aussi sûres qu'on pouvait le désirer, le colonel avait donné l'ordre que les quatre maréchaux des logis chefs partissent ensemble pour éviter aux nombreux Arabes, que l'on rencontrait à tout moment sur les routes, la tentation de nous enlever la paye du régiment.

Cette mesure était sage, car, toujours escortés par nos ordonnances, nous n'avions aucun danger à courir; huit hommes bien armés et bien montés présentaient assurément une force suffisante pour tenir en respect les maraudeurs que le hasard pouvait amener sur nos pas; mais, par une circonstance indépendante de ma volonté, il arriva qu'un jour de prêt je ne pus partir avec mes camarades : l'arrivée à Oran d'un ancien condisciple, comme moi enrôlé volontaire sous les drapeaux et venu en Afrique pour fuir la monotonie de la vie de garnison, m'avait retenu en ville plus tard que de coutume.

Il y avait longtemps que nous ne nous étions vus. C'était pour moi un devoir de traiter cet ami, car on ne cause jamais si bien de son pays que le verre à la main. Je tenais à lui prouver que, quoique dans un pays à peu près sauvage, on pouvait néanmoins s'y procurer toutes les douceurs de la vie. J'avais donc commandé, en son honneur, un dîner délicat chez le plus fameux traiteur d'Oran. Les vins n'avaient point été épargnés, le champagne surtout; aussi nos têtes s'étaient-elles un peu échauffées à force de nous porter de mutuelles santés en souvenir de la France. Quelque pénible que fût pour moi le moment de la séparation, j'avais cependant conservé assez de raison pour ne pas perdre de vue mon devoir; nous nous séparâmes en nous disant : « A bientôt! » Et, sautant sur mon cheval, que mon spahis tenait en main à la porte de l'hôtel, je partis au galop pour

le camp de Messerghien, non sans faire crier après moi maints individus, que ma course précipitée dans la principale rue d'Oran, qui ne ressemble guère aux rues de la capitale, avait failli renverser.

Jusqu'à ce que nous ayons atteint le blockaus du ravin, dernière limite de la place, je ne cessai de tourmenter mon pauvre cheval, qui, docile à l'éperon, semblait avoir des ailes. Il fallut nous arrêter au *Qui vive!* de la sentinelle placée en vedette; mais bientôt nous reprîmes notre course en faisant des temps d'arrêt pour laisser souffler nos montures. Le grand air, la rapidité du voyage m'avaient un peu calmé. Arrivé sur un mamelon qui domine la plaine du côté du figuier, dans la direction du lac Seghba, je mis mon cheval au pas, et mon spahis, qui avait ma pipe appendue à l'arçon de sa selle, me la présenta toute chargée.

Ce soldat, qui me servait d'ordonnance depuis mon arrivée au corps, était bien l'être le plus bourru que je connusse : il m'était sincèrement attaché, mais plus intimement encore à mon cheval; aussi lui avais-je laissé prendre un ton de familiarité que ne comportait pas toujours la discipline militaire, mais qu'il avait au moins le bon esprit de n'employer qu'en dehors du service.

« Major, vous avez mis Maleck dans un bel état, dit-il en caressant de la main l'encolure blanche d'écume de mon cheval, de pure race arabe. Il lui faudra ce soir un fameux coup d'étrille!... mais vous vous en moquez pas mal vous!... c'est à moi la peine... Ne serai-je donc jamais brigadier pour cesser une bonne fois le maniement de la brosse et du bouchon de paille!

— Allons! grognon, fais-moi grâce de tes sermons et de tes souhaits : tu sais bien que cela ne me regarde pas! »

Et, pour couper court à cette conversation, dont le début me promettait une avalanche d'exclamations plus grondeuses les unes que les autres, je lui offris un morceau d'amadou allumé pour placer sur la pipe veuve de son tuyau qu'il portait en permanence à sa bouche. Ce geste fut compris : mon spahis alluma sa pipe, et, tout

entier au bonheur d'aspirer la fumée rare de son brûle-gueule, il me laissa tranquille en me disant :

« Merci, major. »

Nous marchions déjà depuis quelque temps de compagnie, fumant tous deux et ne disant mot, lorsqu'à quelques pas devant moi j'aperçus cinq Arabes groupés en cercle près du chemin. Leurs chevaux débridés étaient entravés non loin d'eux, mangeant quelques brins d'herbe semés çà et là, que le soleil n'avait point entièrement brûlés.

A leurs burnous blancs, à leurs thumacks [1] de maroquin jaune, je jugeai que ce devaient être des chefs. Je connaissais parfaitement tous les cheiks appartenant aux tribus alliées des Douairs et des Smelahs. Ceux-là me parurent étrangers, et je pensai avec raison que c'étaient des Beni-Amers qui, au retour du marché, avaient fait une halte de quelques heures pour attendre leurs serviteurs, qui sans doute venaient derrière nous, conduisant les bêtes de somme.

En passant près d'eux, je saisis quelques-unes des paroles qu'ils échangèrent à notre vue. La phrase qui parvint distincte à mon oreille me donna la mesure de leurs dispositions peu bienveillantes à l'égard des spahis en général : *Roumi ben meniouk, empchi al krara.* Il me serait difficile de donner là traduction littérale de ces mots; vos oreilles, messieurs, en auraient trop à souffrir.

« Au trot! » criai-je à mon spahis.

Ces gredins-là, fiers de leur nombre, nous injuriaient gratuitement. Il me tardait de ne plus être à portée de leurs insolentes épithètes.

Gros (c'était le nom de mon spahis) me répondit par un juron énergique que l'on pourrait traduire ainsi :

« Ah! s'ils n'étaient pas cinq, comme je leur renfoncerais les paroles dans le ventre! »

Puis nous repartîmes rapidement.

[1] Espèce de doubles bottes que les Arabes qui sont riches portent lorsqu'ils sont à cheval.

Déjà nous avions fait un quart de lieue, lorsque le bruit précipité du galop de plusieurs chevaux arriva jusqu'à nous. Je me retournai aussitôt, et je vis nos Beni-Amers qui couraient sur nous, le fusil haut et le burnous relevé.

« Attention, Gros! nous allons avoir du nouveau », dis-je encore à mon soldat.

Arrêtant en même temps nos chevaux, nous les attendîmes de pied ferme, laissant la route libre, dans le cas où mes prévisions se fussent trouvées fausses.

Cette attitude en imposa sans doute aux Arabes, car, arrivés à notre hauteur, ils prirent le pas, comme s'ils eussent voulu faire route avec nous.

Je recommandai à mon spahis de rester en arrière pour surveiller leurs mouvements; et, de mon côté, je pris la gauche du chemin, me laissant dépasser par deux d'entre eux d'une demi-encolure; de cette manière, j'avais l'œil sur nos nouveaux compagnons de route, et l'avantage de la droite me restait. Bientôt la conversation s'engagea. Celui qui paraissait le chef, à en juger par la propreté de son costume et la richesse de ses armes, m'adressa le premier la parole en langue franque, circonstance fort heureuse pour moi, car vous verrez tout à l'heure que, certain de n'être pas compris, il se réservait le moyen de communiquer avec les siens en arabe, et de comploter ainsi notre perte, sans que nous pussions deviner la manière dont ils s'y prendraient pour arriver à leur fin.

La langue franque, en usage en Afrique, est un composé d'espagnol, d'italien et d'arabe, que tout le monde, après quelque temps de séjour dans le pays, comprend aisément; c'est ce qui établit des relations faciles avec quiconque fréquente les marchés.

« Tu es Français? me demanda-t-il.

— Oui.

— Et l'homme qui est avec toi?

— Turc de Stamboul. »

Je donnai à dessein à mon soldat la qualité de Turc, parce que

je connaissais la terreur que ces anciens maîtres de l'Algérie avaient su inspirer à tout ce qui est Arabe.

« Turc!... » exclama le Beni-Amer.

Et, se retournant vers Gros, dont la barbe noire et epaisse, l'œil vif et courroucé, lui donnaient en ce moment quelque ressemblance avec la tête de Méduse, il lui demanda en arabe s'il était bien de Stamboul. Gros ne répondit rien; cela se conçoit : il ne savait pas un mot d'arabe. Ne recevant pas de réponse, mon interlocuteur continua à m'adresser de nouvelles questions :

« Quel est ton grade dans les spahis?

— Sous-officier.

— Tes armes sont belles : sont-elles à toi?

— Oui.

— Montre-moi ton sabre?

— Volontiers. »

Et en même temps je lui présentai la pointe en tenant fortement ma lame attachée à mon poignet par la dragonne. Evidemment il dut voir que je n'étais pas assez simple pour me dessaisir d'une arme dont la longueur, plus que raisonnable (c'était ce que nous appelons une demi-latte) et le tranchant effilé, devaient produire un certain effet sur son esprit.

De son côté, Gros avait dégagé sa lame du fourreau, et, sa carabine armée, était prêt à tout événement.

Mon interlocuteur resta muet quelques instants. Il m'examinait de la tête aux pieds. Ses regards se portaient surtout sur mon cheval, dont les formes saillantes, les jambes grêles et nerveuses, l'encolure fière et redressée, semblaient lui donner des idées de convoitise. Je l'avouerai, ce voisinage de cinq Arabes, armés jusqu'aux dents, qui malgré moi me faisaient une escorte d'honneur comme à un général, me souriait peu. Complétement remis de l'exaltation factice que le champagne m'avait procurée, je jugeais les choses de sang-froid, et j'étais forcé d'avouer *in petto* que les chances n'étaient pas pour nous. J'étais inquiet. Toutefois, je me contenais assez pour

ne laisser paraître sur mon visage aucune trace d'émotion; car si les Arabes avaient pu saisir sur mes traits le moindre indice de crainte, c'en était fait de nous, adieu la paye de mes braves camarades, qui devaient attendre mon arrivée avec anxiété. J'affectais donc un air tranquille, et pourtant, si ces coquins-là eussent pu lire dans mon âme, ils auraient vu, à n'en pas douter, que j'étais loin d'être à mon aise.

Eloigné de tout secours, perdu au milieu d'un chemin dont les sinuosités ne me permettaient pas de voir à trente pas de moi, et n'ayant d'espoir qu'au hasard, j'avais un sujet de réflexion qui n'était rien moins que gai. Cependant, cette incertitude était pour moi cent fois plus horrible que la réalité quelle qu'elle pût être : elle cessa bientôt.

Mes compagnons de route, comptant sur mon ignorance de la langue arabe, ne se gênèrent pas pour comploter en ma présence.

« Au détour du chemin, disait l'un de ces brigands, le même qui m'avait fait subir la torture de son interrogatoire, je pousserai un cri; alors trois de vous ferez votre affaire du Turc. Quant au Français *imbécile* (c'était moi qu'il qualifiait ainsi), aidé de Mehemet-Bekir, je saurai bien en venir à bout.

— Alerte, Gros! dis-je à mon spahis de l'air le plus tranquille que je pus; ces gredins-là veulent nous assassiner au détour du chemin, ne nous laissons pas prévenir. Quand tu entendras l'explosion de mon pistolet, fais feu, et que le Ciel donne des ailes à nos chevaux; c'est le seul espoir de salut qui nous reste. »

Puis, sans être aperçu, armant mon pistolet posé dans ma fonte droite, je fis faire, avec la rapidité de l'éclair, un écart à mon cheval, et, lui enfonçant les éperons dans le ventre, je lâchai contre mon ennemi la détente de mon arme.

Surpris de cette attaque inattendue, les Beni-Amers durent hésiter un instant avant de nous poursuivre, car nous pûmes gagner une centaine de pas sur eux avant qu'ils commençassent à faire feu à leur tour; mais leurs coups, mal ajustés, n'arrivèrent pas au

but : leurs balles passèrent à côté en sifflant, tandis que nos chevaux, animés par l'explosion des coups de feu, semblaient dévorer l'espace.

Penché de tout mon corps sur l'encolure de Maleck, afin de donner moins de prise aux Arabes, je ne distinguais rien devant moi, lorsque Gros s'écria d'une voix de stentor :

« Des jambes! des jambes, major! si vous n'arrivez vite, nous sommes flambés. »

Quelle ne fut pas ma joie et mon bonheur lorsque j'aperçus sur la crête de la colline que nous gravissions une patrouille de spahis dont les burnous rouges se dessinaient dans le lointain!

Attirés par le bruit de la fusillade, ils arrivèrent vers nous au galop de charge, cachés à nos assaillants par un coude de la route où ceux-ci n'étaient pas encore parvenus.

Oh! alors, de poursuivis que nous étions, nous devînmes poursuivants, et, tournant bride, nous commençâmes la chasse; mais les Beni-Amers ne tardèrent pas à s'apercevoir que la chance avait tourné; ils cessèrent bientôt de prendre l'offensive, et cette fois, plus désireux de nous fuir qu'ils ne l'avaient été de nous atteindre, ils abandonnèrent la route de Messerghien pour se jeter sur la gauche, dans la direction du lac Salé. En vain cherchâmes-nous à les atteindre, ils avaient sur nous trop d'avance. Nous nous bornâmes à leur envoyer quelques balles perdues, et, brisés par la fatigue de cette course au clocher, nous reprîmes ensemble le chemin du camp.

Je me gardai bien à mon arrivée de raconter mon aventure, car le commandant, tout en compatissant aux dangers que je venais de courir, m'aurait bien certainement envoyé à la salle de police pour avoir enfreint les ordres du colonel, relatifs au départ des détachements venus d'Oran. Mes sauveurs furent largement gratifiés par moi de petits verres d'eau-de-vie et de tasses de café; et, encore tout ému de l'événement, je me livrai aux opérations de la solde, tandis que Gros, toujours bourru et grondeur, allait à l'écurie faire

donner à nos chevaux double ration d'orge et s'apprêtait à les bouchonner avec une sollicitude qu'une mère a pour ses enfants.

Ici, Saint-Gaudens ayant achevé de parler, tout le monde quitta la table en devisant, chacun à sa manière, sur le danger qu'il y avait pour un sous-officier à ne pas exécuter à la lettre les ordres qu'il recevait de ses chefs. Le lendemain, dès que les commensaux habituels de l'*Epée de bois* furent arrivés au dessert, Saint-Gaudens s'adressant au commandant Gontard :

« Maintenant c'est à votre tour, mon cher commandant.

— Oui, oui! c'est à vous! s'écrièrent les convives; nous vous écoutons.

— Messieurs, dit celui-ci d'un ton modeste, je voulais vous raconter ma première campagne, vous dire les impressions que j'éprouvai lorsque, pour la première fois, le sac sur le dos et au port d'armes, j'entendis les balles siffler au-dessus de ma tête...

— Cela ne sera pas neuf, dit une voix ; tous nous avons passé par là.

— C'est encore vrai, répondit le vieux commandant un peu piqué ; aussi n'est-ce que pour payer mon tribut que je prends la parole... Quelqu'un de vous la réclame-t-il? je la lui céderai volontiers...

— Non, non! s'écrièrent de nouveau tous les capitaines.

— Le premier qui interrompra, s'écria Saint-Gaudens, sera à l'amende d'une bouteille de champagne exigible sur-le-champ.

— Approuvé! » dit un autre.

Et le vieux commandant commença ainsi :

III

A l'époque où on fondait les cloches des églises pour avoir des canons, parce que nos frontières étaient envahies par les Autrichiens, en 1792 en un mot, un de mes oncles du côté de ma mère, le citoyen Jacquinot, commandant le bataillon de volontaires des Ar-

dennes, arriva à Mézières et, malgré les larmes de cette bonne femme et les objections de mon père, m'emmena presque de force avec lui pour faire partie de ce qu'il appelait *ses nouveaux lapins*. Juchés tous les deux sur une charrette de farine qu'un meunier conduisait à Neufchâteau, nous arrivâmes le jour même au quartier général de la division Houchard...

De joyeux éclats de rire accueillirent notre arrivée.

Un homme de haute taille, aux cheveux pendants, en oreilles de chien, jusque sur les épaules, et monté sur un beau cheval blanc, s'avança au galop : le silence succéda aussitôt à ce tapage.

« Qu'y a-t-il donc, citoyens ? demanda-t-il d'un ton bref.

— Ah ! citoyen général, répondit une jeune vivandière, c'est deux lurons qui nous arrivent, fourrés entre quatre sacs de farine. »

Mon oncle (car ce brave et bon parent avait voulu lui-même m'accompagner), étant parvenu à nettoyer un peu son visage et ses cheveux qui semblaient poudrés comme ceux d'un ex-marquis, reconnut celui qui nous parlait.

« Ah ! bon Dieu, Houchard ! » s'écria-t-il en lui tendant la main.

Le citoyen Houchard regarda un moment celui qui lui parlait ainsi ; puis faisant un geste de surprise :

« Tiens ! c'est toi, Jacquinot ! Comment te portes-tu?... Tu viens de Paris ?... Que s'y passe-t-il ?... Et l'Assemblée ?... M. Veto ?... Ces chiens de modérés ?... Quel est ce petit jeune homme ?... Comment diable arrives-tu dans une charette à farine ?

— Doucement, doucement, citoyen : on n'a jamais vu un pareil feu de file de paroles... Pour commencer par le commencement, je me porte bien. Je ne viens pas de Paris, mais de Mézières, où est ma sœur... J'avais obtenu une permission de huit jours pour affaires de famille, et ce petit jeune homme est mon neveu, un brave volontaire à qui je veux faire voir les Kinserlicks d'un peu près. Et puis je viens sur une charrette, parce que la République une et indivisible n'a pu me fournir d'autre moyen de transport. A présent, voudrais-tu me mettre un peu au fait de tes opérations, et me faire

donner un cheval, pour que j'aille rejoindre mon bataillon qui doit être en peine de moi ?

— Mon ami, je vais descendre de cheval, et nous nous en irons, bras dessus, bras dessous, jusqu'à mes fourgons, où nous te trouverons bien quelque vieille rosse : et d'abord tu sauras que j'ai fait marcher sur Bruxelles... »

Ici mon oncle l'interrompit pour me dire :

« Jules, mon fieu, ne bouge pas jusqu'à ce que je revienne ; voilà ta consigne. Et vous, citoyens, ajouta-t-il, en s'adressant aux soldats qui nous entouraient, pas de bêtises avec ce jeune cadet, entendez-vous ? »

Et tous deux s'en allèrent en causant.

« Il est bon là le citoyen général, avec ses recommandations!... Le jeune citoyen n'est pas mal tout de même ; qu'en dis-tu, Jacques ? »

C'était la vivandière qui parlait ainsi. Jacques était un grand diable de cinq pieds huit pouces, caporal, et laid comme les sept péchés capitaux, qui me toisa d'un air dédaigneux, en répondant :

« C'est un blanc-bec, un apprenti muscadin. »

Je ne fis pas semblant d'avoir entendu.

« Pauvre petit ! ajouta la vivandière, avec un regard de compassion, il n'est pas encore accoutumé : il faut que je lui parle.

— Citoyen, continua-t-elle en me frappant familièrement sur l'épaule, de quel bataillon est ton oncle, sans te commander ?

— Second, de *Patrie affranchie*, répondis-je d'un air aussi dégagé que je pus.

— Joli bataillon, ma foi ! fameux défenseurs ! Dis donc, j'veux te donner un conseil...

Et se penchant à mon oreille :

« N'oublie pas de les régaler en arrivant, crois-moi ? »

Ces mots me rappelèrent à mon devoir.

« Camarades ! criai-je au petit groupe de soldats qui étaient près de nous, si un verre d'eau-de-vie, ou même deux verres ne vous font pas peur...

— Comment donc, reprit Jacques avec une brusque politesse, il s'en faut de beaucoup, citoyen ! Allons, les autres, à la santé du nouveau venu, c'est lui qui régale !...

— C'est trop juste. »

La petite vivandière souriait en nous distribuant sa liqueur ; peut-être présumait-elle que ma docilité tenait en partie à l'effet de ses grands yeux noirs sur mon cœur de conscrit.

« Jacques, dit-elle, tu es un bon enfant quand tu veux ; il faut, puisque tu es son chef, que tu mettes le jeune citoyen aufait, pour qu'il n'ait pas l'air d'une demoiselle en arrivant au bataillon. »

Le caporal, se voyant ainsi interpellé, regarda tour à tour la vivandière et moi, d'un air plutôt sournois que malin ; puis s'asseyant sur le bord du chemin, d'une main il me fit signe de l'imiter, tandis que de l'autre il releva ses moustaches.

« Puisque *Lalouette* (c'était le nom de guerre de la sensible vivandière) le veut, me dit-il, je vas un peu t'expliquer la raison du pourquoi nous sommes en marche. Figure-toi qu'un général kinserlick, un damné d'émigré sans doute, un pur aristocrate, un ci-devant enfin ! incommodait vivement notre citoyen général. En conséquence, l'autre, qui n'est pas bête, a fait semblant de filer vers une ville des environs, qui s'appelle Maestricht ; et pendant que le kinserlick n'y pensait pas plus que rien du tout, crac ! nous avons passé la Meuse, cette rivière là-bas, qui n'en finit pas derrière les arbres, et nous lui avons donné une savonnade d'autant plus sévère, que le particulier avait éparpillé ses mangeurs de soupe, comme s'il avait été en quartier d'hiver. C'était à Huy, ça ! Ensuite il a repassé la Meuse, s'en est allé à Badègue, et insensiblement plus loin vers un village que l'on nomme Hollogne. Pour le quart d'heure, c'est à Liège que nous allons, nous autres, pour l'étriller encore un peu si c'est possible, et voilà ! »

Puis, après une pose, il reprit :

« Et maintenant, écoute. T'as l'air d'un bon enfant, je dois t'a-

vertir : Tu vois *Lalouette* (il montra la vivandière), elle te trouve gentil, et tu ne la trouves pas mal... C'est fort bien; mais pour le moment, je t'invoque à ne pas faire le muscadin dans ses alentours..., parce qu'alors... je m'appelle *Jacques Tappe-partout*, prévôt breveté du régiment *Parisien libre*, ci-devant Royal-Guémenée... Voilà la chose ; tu conçois. »

J'assurai le citoyen Tappe-partout que j'étais loin de songer à lui enlever *Lalouette*.

« Eh bien! suffit, me répondit-il; tant mieux pour toi. A présent, assez causé. Voilà le tambour qui roucoule, nous allons nous mettre en marche; ton oncle ne peut pas être loin; salut et fraternité ! »

En effet, les bataillons se reformaient et partaient aux sons mesurés des tambours.

A la suite de celui où était mon ami Jacques, la jeune vivandière arrivait sur un petit chariot, traîné par un maigre coursier. Elle sourit en m'apercevant; mais je ne lui répondis pas de même, parce que mon formidable rival, placé en serre-file, tournait obliquement sa figure basanée de mon côté. Maintenant, faut-il l'avouer?... Je n'étais rien moins que disposé à braver les menaces de ce casseur de fleurets.

Enfin parut mon oncle à la tête de son bataillon. Il me fit signe d'approcher, et m'indiqua, avec son épée, la place que je devais occuper au premier rang. Je fus m'y placer sans rien dire, et je regardai mes deux voisins. Si jamais figures furent moins avenantes, je veux être pendu ! Une immense balafre sillonnait la figure de celui de droite, en partant de son œil gauche, et allait se perdre dans son épaisse moustache noire; celui de gauche avait le nez et les yeux aussi prodigieusement rouges que le reste de son visage était pâle et blafard : il eût fait honneur à un rôle de pierrot. Je me mis facilement au pas, et j'attendais que nous fissions halte pour leur offrir la goutte conciliatrice; mais on s'arrêta sans rompre les rangs, et mon oncle s'appr ocha de moi :

« Eh bien ! Jules, me dit-il, comment va, mon garçon, comment va? Je pense que tu auras le plaisir d'entendre la première fusillade en arrivant à Liège : ne va pas faire la religieuse. Vous savez la consigne, vous autres?... S'il n'avance pas, piquez-lui saint-jean-le-rond avec vos baïonnettes.

— Suffit ! répondit d'une voix rauque mon voisin le balafré, en portant vivement la main à la première capucine de son fusil, qu'il fit sonner comme une marmite fêlée.

— Citoyen Jacquinot, cria un aide de camp en passant à toute bride, le général te demande... »

Mon oncle revint un instant après.

« Il paraît, enfants, cria-t-il, que le citoyen général autrichien ne se soucie pas de recommencer la danse ; nous allons continuer la promenade jusqu'à Liège. Ainsi, mon neveu, ajouta-t-il un peu plus bas, il est possible qu'aujourd'hui tu n'entendes pas le canon ; mais, demain, je te promets que tu n'auras pas froid aux yeux.

— En avant, marche ! cria un capitaine qui nous précédait.

— En avant, marche ! » répéta mon oncle ; et le silence ne fut plus troublé que par le bruit cadencé de notre marche pesante.

Nous venions d'arriver à un joli petit village aux maisons blanches, quand tout à coup nous distinguâmes le bruit lointain d'une fusillade assez vive. J'en ai beaucoup entendu depuis ; mais l'émotion que me causa celle-là ne s'est jamais effacée de ma mémoire ; c'est comme mon premier amour.

« Tiens ! grommela mon oncle, est-ce que par hasard il s'apercevrait de la bêtise qu'il a faite? »

Il achevait à peine ces mots, que nous vîmes revenir à nous deux cents soldats dans le plus grand désordre.

« L'ennemi ! l'ennemi ! criaient-ils...

— Eh bien ! l'ennemi ! l'ennemi ! répéta mon oncle d'une voix de tonnerre, on le verra ! Faut-il donc tant brailler pour cela ? Taisez-vous, et à vos rangs, mille canons !... Et voyant qu'on ne se

pressait pas d'obéir : Si vous ne vous alignez pas, ajouta-t-il, je fais tirer... Garde à vous, mes lapins... joue ! »

Ce dernier argument persuada les fuyards qui se rallièrent aussitôt. Nous étions sur la place du village, où aboutissaient les deux principales rues. Houchard arriva au grand galop, suivi d'une vingtaine de hussards.

« Jacquinot, s'écria-t-il à mon oncle, tiens ferme ici, la bataille s'engage dans les champs ! » et il disparut.

Les troupes dont mon oncle pouvait disposer s'élevaient au plus à six cents hommes, en comprenant les fuyards qui faisaient une assez triste mine; mais il était sûr de son bataillon, renommé par sa bravoure. Il plaça les suspects dans les maisons qui bordaient la rue dont nous défendions l'extrémité, et, après cette disposition préliminaire, il commença à nous donner de petites instructions en se promenant lentement sur le front du bataillon.

« Enfants, disait-il, en caressant sa moustache, il s'agit de ne pas caponner tout à l'heure, entendez-vous? Jules, mon ami, ton estomac est un peu dans les serrés, hein? Mais, vois-tu, c'est le premier moment qui est délicat; après les vingt premiers coups de fu sil ce n'est plus rien. Ah çà ! mes drôles, visez un peu plus haut que l'autre fois ; pas trop haut pourtant : il vaut encore mieux casser leurs jambes que leurs plumets. Diable ! il paraît que nos camarades travaillent joliment !... Jules, tu es pâle comme un navet, nom d'un canon ! un peu de cœur, mon neveu !... Oh ! oh ! je crois, sur ma parole, qu'ils arrivent ; attention, vous autres !... »

Et mon oncle entra dans les rangs pour se tenir à côté de moi.

En effet, en face de nous s'élevait un tourbillon de poussière, au travers duquel on voyait parfois étinceler des baionnettes. J'étais dans un émoi terrible; mon sang refluait, tantôt vers ma tête, tantôt vers mon cœur, avec une vitesse inimaginable ! Mon oncle me regardait d'un air à la fois inquiet et suppliant.

« Jules, mon garçon, je t'en prie, tu verras, ce n'est rien, je t'en réponds ; ne t'occupe pas de ceux qui viennent. »

Nous apercevions alors les Autrichiens et leurs uniformes blancs : mon oncle regardait avec une lunette.

« Par tous les diables! je crois que l'on me fait l'honneur de m'envoyer un général », murmura-t-il entre ses dents.

Malgré ma terreur, j'éprouvai un moment de curiosité. A force de regarder, je distinguai un petit homme maigre et sec, qui caracolait sur un beau cheval noir; il s'arrêta en voyant le drapeau tricolore et les uniformes français. J'appris ensuite que ce général autrichien, voulant à tout prix prendre le poste que nous occupions, afin de rallier à lui toute l'armée ennemie, avait fait une fausse attaque dont Houchard avait été la dupe. Voilà pourquoi, tandis que le gros de notre armée se battait contre quelques compagnies des siens, adroitement dispersées, mon oncle se trouvait avoir en tête le gros de la division ennemie, et son général (car c'était lui) put bientôt se convaincre de notre faiblesse numérique. Aussi, sans se donner la peine de faire avancer du canon, lança-t-il ses troupes dans le village. Mal lui en prit; car à peine les Autrichiens eurent-ils quelques centaines d'hommes dans la rue, qu'un feu terrible partit des fenêtres et des portes. Ce fut un désordre, un bruit de jurements atroces; mais dans notre bataillon, pas un mot, pas un cri.

Après un moment, la fumée se dissipa, et nous vîmes les ennemis en désordre, embarrassant la marche des rangs qui les suivaient : c'était ce qu'attendait mon oncle.

« En avant, marche! » cria-t-il.

Ma tête commençait à s'échauffer; et, au lieu d'hésiter comme je le craignais, je me trouvai à cinq ou six pas en avant du rang.

« Holà hé! Jules, pas si vite..., au pas, si c'est possible... Joue... Feu! Chargez!... »

Tout ce que je fis alors fut machinal. Il semblait qu'il y eût en moi deux êtres bien distincts : l'un véritable automate, mû par un ressort placé dans l'oreille, et l'autre complétement anéanti par une émotion trop forte pour essayer de la définir.

« Croisez baïonnette!... » commanda mon oncle.

A cet ordre, je marchai, ou plutôt je courus en avant sans plus savoir ce que je faisais. Un coup violent que je reçus à la tête me fit sortir de cet état de torpeur. Celui qui me l'avait porté était un Autrichien séparé de son rang, et qui se défendait à coups de crosse, parce que sa baïonnette était brisée ; heureusement une main charitable avait paré ce coup de massue improvisée. J'entrai en fureur et je plongeai ma baïonnette dans la poitrine de l'Autrichien : il tomba sur les genoux, et voulut relever son arme ; mais un coup de sabre qu'on lui asséna sur la tête, qu'il avait découverte, le renversa tout à fait. Je me retournai..., c'était mon oncle qui m'avait ainsi protégé et défendu.

« Jules, me dit-il avec vivacité, nous sommes flambés. Je vais me faire tuer. Profite du moment qui nous reste et décampe. Je ne veux pas que ma sœur ait ta mort à me reprocher. »

Et il me poussait de sa main sanglante vers le côté de la rue que nous venions de faire évacuer... Je résistais, quoique faiblement, je dois l'avouer à ma honte, quand il cessa tout à coup de me presser. « Mille canons ! s'écria-t-il, il n'est plus temps. »

Un coup d'œil rapide me prouva qu'il avait raison ; à peine 150 hommes de notre bataillon se reformaient d'un air découragé sur les cadavres de leurs camarades, que les colonnes autrichiennes arrivèrent au pas de charge.

Un phénomène singulier, c'est que cette mort, qui me faisait horreur quand je songeais que je pouvais lui échapper, me devint en ce moment presque indifférente. Je rechargeai tranquillement mon fusil. Tout à coup une colonne bleue et rouge aborda transversalement la grande route entre les Autrichiens et nous. Les fronts s'éclaircirent à l'instant, mon oncle bondit à cette vue :

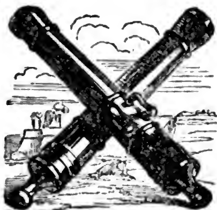
« Vive la République ! » cria-t-il.

Notre porte-étendard, blessé, se releva convulsivement et fit flotter encore une fois les plis tricolores de son drapeau ; puis retomba en criant, lui aussi, d'une voix que la mort éteignit soudain :

« Vive la nation ! »

LE BÉLISAIRE DE LA GRANDE ARMÉE.





avier de Maistre a dit quelque part, je crois, que le malheur a ses charmes. Je ne sais si l'écrivain avait ses raisons pour parler ainsi ; mais, selon nous, une vie pleine de dévouement, comme celle du vieux soldat qui nous a fourni le sujet de cet article, méritait une fin moins déplorable.

Millot était brigadier au 8e régiment de cuirassiers de l'ancienne armée. Sa touchante et glorieuse infortune a inspiré à notre poëte Victor Hugo les quatre vers inédits qui suivent :

> Aveugle comme Homère et comme Bélisaire,
> N'ayant plus qu'un enfant pour guide et pour appui,
> La main qui donnera du pain à sa misère
> Il ne la verra pas, mais Dieu la voit pour lui.

Ce quatrain est destiné à être placé au bas du portrait du brave Millot.

I

Au mois de mai dernier, par une tiède et pure matinée de printemps, sur la route qui conduit de la Lorraine à Paris, cheminait lentement une petite charrette de bois blanc recouverte de tros cercles et d'une toile cirée noire : on eût dit d'un grossier berceau d'enfant posé sur deux roues. Le chétif cheval qui traînait avec peine cet étrange équipage, ainsi que celui qui le conduisait à pied, enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans les bas côtés du chemin, car il

avait plu la veille et toute la nuit précédente. Enfin, arrivée au milieu de la Grand'Rue de La Villette, la petite voiture s'arrêta devant une habitation de modeste apparence :

« N° 48 ! s'écria avec un mouvement de joie le conducteur, qui avait examiné curieusement toutes les maisons devant lesquelles il venait de passer. Ce doit être ici que demeure notre *pays*, que je ne connais pas. »

Puis il demanda quelques renseignements à un ouvrier qui fumait tranquillement sa pipe, assis sur une borne voisine. Celui-ci lui ayant répondu que la maison qu'il lui désignait était bien celle qu'il cherchait, notre homme revint à sa voiture, souleva le pan de toile cirée qui en masquait le devant, et plongea la tête dans l'intérieur de l'équipage, en disant avec un éclat de voix :

« Eh ! eh ! père Millot ! nous sommes au poste ! Maintenant que j'ai fait ce que j'ai pu, c'est à vous, au propriétaire en question et aux autres, à faire le reste, car il me faut retourner dans mon cantonnement, et l'étape est un peu soignée. Est-ce que la petite *Millotte* dort encore ? réveillez-la modérément. »

Celui qui parlait ainsi était un homme âgé d'environ soixante ans, au nez aquilin, aux longues moustaches grises, trapu et légèrement voûté à la manière des vieux soldats d'infanterie qui ont longtemps porté le sac. Un air de bonté se peignait sur son visage aux lignes sevères, qui offrait ce type que les Vernet et les Charlet ont si bien saisi chez les anciens soldats de la grande armée. Si d'ailleurs on eût pu douter que cet homme fût un de ceux qu'on est convenu d'appeler des *grognards*, son langage seul, semé de ces locutions familières qui ne sont en usage que dans les camps, l'eût bientôt fait reconnaître.

A peine le vieux soldat avait-il prononcé les dernières paroles, qu'une voix au diapason grave et mélancolique lui répondit de l'intérieur de la voiture :

« Non, non, mon bon monsieur Péchinier, Marie ne dort pas ; nous jasions. Tenez, prenez d'abord l'enfant. »

En même temps une petite fille de neuf ou dix ans, à la tête mignonne et blondine, se montra le sourire sur les lèvres. Elle tenait avec peine dans ses mains un bâton blanc et un vieux casque de cuirassier, dont le poids semblait excéder ses forces.

« Voilà toujours le *saint frusquin!* dit le conducteur en prenant l'enfant dans ses bras et en la déposant sur le seuil de la porte après lui avoir appliqué sur la joue un long baiser. Vous faut-il un coup de main, père Millot? ajouta-t-il.

— Merci, répondit la même voix : je n'ai jamais eu besoin qu'on me mît le pied dans l'étrier.

— D'autant plus que mon caisson s'en trouve totalement privé », répliqua le premier interlocuteur.

Et il aida avec précaution un soldat en uniforme à descendre de ce qu'il appelait *son caisson.*

« Où est mon chef de file? demanda ce dernier d'un ton satisfait dès qu'il eut mis pied à terre.

— Présent à l'appel ! » répondit Péchinier en remettant à son camarade le long bâton qu'il avait pris des mains de la petite fille.

Cet autre soldat était un grave et bel homme, haut de cinq pieds dix pouces, et doué d'une de ces physionomies martiales que le crayon de M. Lalaisse a reproduites avec tant de bonheur et de fidélité. Il était habillé d'un vieux frac de cuirassier du temps de l'Empire, aux courtes basques, aux revers jaunes et aux épaulettes rouges. Un double galon de laine, de même couleur, posé en losange sur sa manche, indiquait qu'il était simple brigadier; mais sur sa large poitrine brillait, étincelante encore, l'étoile de la Légion-d'Honneur, suspendue à un ruban dont la vétusté avait singulièrement altéré la couleur primitive. Ce soldat était le père de la petite fille aux grands yeux d'azur, au caquet intarissable; les coups de sabre qu'il avait reçus jadis sur la tête l'avaient rendu aveugle. Hélas ! depuis longtemps le vieux soldat ne voyait plus sa jeune fille, il ne pouvait que l'embrasser. De ses nombreux faits d'armes, de sa jeunesse impétueuse et si active, de ses services si honorables,

tout ce qui lui était resté, avec le souvenir, c'était la décoration et une cécité complète : quelques rayons d'émail et d'or et une nuit éternelle, voilà ce que la gloire de l'Empire avait légué au pauvre Millot.

« Bien obligé, mon bon monsieur Péchinier, dit-il à son ami ; bien obligé. A présent, il s'agit de régler nos comptes ; et c'est ce que nous allons faire, n'est-ce pas ? »

Millot fouilla dans la poche de son uniforme et en retira une petite bourse de cuir plus plate encore qu'elle n'était noire.

« Laissez donc ! s'écrie Péchinier en lui saisissant le bras. Que faites-vous là, l'ancien ? vous aurais-je offensé par pur hasard ? Allons, allons, rengaînez : vous me faites de la peine avec votre indemnité de frais de route ! »

A cette boutade du vieux soldat, Millot n'ayant répondu que par un geste plein de reconnaissance, celui-ci reprit en montrant son petit cheval maigre et haletant :

« Alors c'est différent ; mais si vous croyez que j'ai fait quatre-vingts lieues avec ce Franconi, qui n'a pas son pareil pour la marche, et mon caisson, dans l'intention de vous raser le peu de monnaie monnayée que vous possédez, vous n'êtes encore qu'un conscrit de l'an V. Allez, allez, mon vieux, conservez votre masse intacte pour nourrir *cette jolie petite enfant de troupe*, jusqu'à ce que les anciens camarades passés *générals*, et le gouvernement, qui m'est totalement inconnu, vous fassent une légère haute paye qui ne les ruinera pas. Tout ce que je réclame de vous, ex-brigadier Millot de l'ex-8e cuirassiers, que je vénère, c'est un petit verre d'eau de Cologne de hussards pareille à celle de ce matin, et une poignée de main *item*. La poignée de main, voyez-vous, réchauffe le cœur, et la goutte fait un bien sensible quand elle descend dans l'estomac. Mais non pas quand elle y remonte, ajouta-t-il en souriant, parce que mon ancien capitaine est mort de cette infirmité passagère.

— Mon bon monsieur Péchinier, répondit Millot attendri, cela ne serait pas juste. Vous êtes comme moi chargé d'enfants, et je me

reprocherais d'avoir privé votre famille de votre travail. C'est une affaire d'honneur entre nous, et vous savez qu'entre militaires, la chose ne peut s'arranger ainsi : je veux au moins vous dédommager de la perte de votre temps, et si...

— Oh ! si les *si* recommencent, interrompit brusquement Péchinier, et que vous vouliez encore *m'endommager*, je n'accepte pas même le petit verre de l'amitié réclamé. Je fais faire un changement de front à Franconi, je lui commande un *adia*, et je vous plante là tous les deux avec la dernière insensiblité. Ça vous va-t-il, oui ou non ?

— Je passerai par où vous voudrez, répondit Millot avec émotion ; je vois bien...

— Vous voyez que vous n'y voyez rien du tout, puisque c'est votre état, reprit encore le vieux soldat en glissant précipitamment dans la poche du tablier de la petite Marie deux écus de cinq francs qu'il venait d'envelopper dans un paquet de tabac à fumer. Et quand, dans le rang, on ne voit que du feu, ajouta-t-il d'un air narquois, on fait silence : c'était jadis d'ordonnance dans mon bataillon. Chez les gros talons [1] ça devait être de même.

— Oui, mais alors, de retour au pays, embrassez ma femme et mes enfants, car, plus heureux que moi, ils pourront voir le brave et digne homme qui a rendu à leur pauvre père un si grand et si généreux service.

— C'est bon, c'est bon, assez causé, on s'y conformera ; et pour commencer le feu, je m'empare d'un à-compte. »

En disant ces mots, le vieux soldat, auquel les paroles de Millot avaient fait venir les larmes aux yeux, prit la petite Marie dans ses bras et l'embrassa plusieurs fois avec effusion. Le bruit de ces baisers vraiment paternels retentit jusqu'au cœur de Millot, qui dit à sa fille en essuyant ses yeux :

« N'est-ce pas que c'est bon, mon enfant?

— Oui, mais ça pique », répondit ingénument celle-ci en

[1] C'est ainsi que les soldats d'infanterie désignaient autrefois la grosse cavalerie.

passant ses petites mains sur ses joues, que la barbe un peu rude du vieux soldat avait couvertes d'un vif incarnat.

Après avoir serré la main de son camarade, Péchinier allait frapper à la porte de la maison devant laquelle cette scène se passait, lorsque, pour la première fois, ses regards parcoururent le vaste panorama de Paris, qui se déroulait à ses yeux. Il garda un moment le silence, puis, allongeant le bras dans cette direction, il reprit avec emphase :

« Tenez, brigadier, de l'endroit où nous sommes ici, on voit la colonne Vendôme et le petit Caporal qu'on y a placé en faction perpétuelle. Plus loin, à droite, l'Arc-de-Triomphe. Vous ne pouvez pas les voir, vous, parce que vous êtes aveugle; mais c'est égal, on vous les montrera. Les anciens qui sont retraités et pensionnés dans la capitale vous narreront toutes les histoires qui sont dessinées en pierre de taille, tout autour, devant, derrière et en dedans. Je les ai contemplées, moi; faites de même : ça vous ranimera un peu, attendu que vous y avez participé crânement, et que vous penserez insensiblement à tout ce que nous avons effectué ensemble et séparément, du temps de l'Autre, pour la patrie en général et pour son compte en particulier. Mais maintenant qu'il est bien définitivement mort et enterré aux Invalides, n'en parlons plus. Quand vous serez plus heureux, vous penserez un peu à votre compatriote, à votre ancien collègue Pierre-Paterne-Privat Péchinier, qui fit autrefois partie des indomptables chasseurs de la Vieille, où les *jalouseries* des nouveaux empêchaient les anciens d'être suffisamment incorporés, c'est connu! vous penserez à Péchinier, aujourd'hui paysan du village de Crésilles, arrondissement de Toul, département de la Meurthe, en vraie Lorraine, dont vous êtes *né natif*, et vous lui ferez écrire sur le papier ces simples mots par la grande poste : « Je suis entièrement content et suffisamment satis-« fait. » Voilà tout. Car, voyez-vous bien, autour de ces monuments là-bas, dans une *grande décime* ville comme Paris, il doit y avoir des gens qui ne demandent pas mieux que de faire une poli-

tesse quelconque à un vieux brave comme vous. Oui, il y en a, mon ancien, et vous en trouverez en cherchant bien.

— Et ceux-là sont tout trouvés, dit une voix grave qui se fit entendre au-dessus d'eux.

— Eh! là-haut! s'écria Péchinier surpris; qu'est-ce qu'on réclame? »

Cette voix était celle du propriétaire de la maison à la porte de laquelle le phaéton lorrain s'était arrêté. La conversation des deux arrivants l'avait attiré à la fenêtre; il avait deviné sans peine celui des deux auquel il avait fait offrir un asile; mais avant de se faire connaître, il avait été bien aise de voir de quelle façon se terminerait le combat de générosité engagé entre eux. Lorsqu'il les vit d'accord, il descendit précipitamment et fit entrer les voyageurs chez lui. Péchinier, après avoir accepté quelques rafraîchissements, « *histoire* de donner le temps à Franconi de se reposer un peu sur ses jambes », dit-il, se remit en route le même jour, en se félicitant de voir sa prédiction et ses souhaits si promptement réalisés.

Et il faut le dire, jamais bienfaits ne pouvaient tomber sur un homme qui en fût plus digne que Millot, le vieux brigadier de cuirassiers. Il nous suffira de rappeler sommairement quelques épisodes de sa vie.

II

En l'an X de la République, Millot, déjà orphelin, était en condition à Crésilles, près Toul, chez des cultivateurs, lorsque, voulant concourir à la défense de la patrie de nouveau menacée, il s'engagea, le 10 thermidor de la même année, comme volontaire dans le 8e de cuirassiers. Sa bonne conduite, son exactitude à remplir ses devoirs militaires, lui valurent bientôt après les galons de brigadier. Malheureusement, n'ayant reçu aucune espèce d'instruction, il n'obtint jamais d'autre avancement, et fit toutes ses campagnes avec ce grade inférieur, bien qu'il restât toujours dans le même régiment.

Ce fut au passage du Tagliamento qu'il donna pour la première fois des preuves de sa bravoure et de son intrépidité en tuant, dans un engagement, trois hussards hongrois.

A la bataille de Heilsberg il sauva la vie à Murat et à M. Feuillade, commandant de son escadron. Vers midi, notre cavalerie d'avant-garde, sous les ordres du grand-duc de Berg, avait atteint l'arrtère-garde de l'armée ennemie, commandée par Bagration. A deux heures, le maréchal Soult se trouva en position, débusqua d'un bois et se porta en avant. Nos troupes arrivèrent successivement et marchèrent sur Heilsberg en forçant l'ennemi à se replier jusque dans ses retranchements. Bientôt, attaqué par les fusiliers de la garde, dont Napoléon avait confié le commandement à son aide de camp Savary, les divisions Verdière et Saint-Hilaire se trouvèrent engagées sur les palissades. En vain se battit-on avec acharnement sur le front de toute la ligne : aucun succès décisif n'avait encore été obtenu de notre côté. Il était cinq heures du soir. Tout à coup, au milieu d'une charge brillante fournie par les cuirassiers, Millot voit Murat, l'impétueux et brillant Murat, enveloppé par un peloton de dragons de la garde impériale russe. Sans s'effrayer du nombre, l'intrépide brigadier pousse son cheval et s'élance au secours du prince. Au même instant, celui-ci tombe; une de ses jambes, prise sous le ventre de son cheval, percé de coups, l'empêche de se relever. C'est fait de lui. Millot met pied à terre, frappe d'estoc et de taille, tue à droite, blesse à gauche; c'est un géant aux prises avec des pygmées. Le prince, délivré, s'élance sur un cheval abandonné, *un pied chaussé et l'autre nu;* une de ses bottes est restée sous sa monture, et il disparaît dans un tourbillon de poussière et de fumée.

Mais pour Millot cette botte abandonnée semble être encore un trop noble trophée pour les Russes ; il ne veut pas même leur laisser cette dépouille, et tandis qu'il fait tous ses efforts pour s'en emparer, les dragons, revenus à la charge, font pleuvoir sur sa tête tant de coups de sabre que son casque n'y résiste pas et est mis en pièces. Toutefois, heureux possesseur de la botte conquise sur l'ennemi,

et, quoique aveuglé par le sang qui coule de ses blessures, l'intrépide brigadier parvient à se dégager, remonte à cheval, et, par une volte pleine d'audace, s'élance de nouveau sur un autre groupe de Russes qui entoure M. Feuillade, qui, lui aussi, est tombé de cheval dans l'impétuosité d'une charge exécutée à la tête de son escadron. Dans ce second fait d'armes, Millot sauve de même la vie à son commandant, le remet en selle et rejoint avec lui, toujours en combattant, l'étendard du régiment, au bruit des applaudissements de tous ses camarades.

Cependant l'armée ennemie était là tout entière; elle paraissait décidée à une défense opiniâtre. Déjà, par le feu de ses nombreuses batteries, elle nous avait fait essuyer de grandes pertes. Le général Roussel avait eu la tête emportée par un boulet, et le général d'Espagne, qui commandait la division des cuirassiers, était grièvement blessé. Murat, toujours placé au milieu du danger, avait eu un second cheval tué sous lui. La nuit seule fit cesser le combat, et les Russes, en pleine déroute, laissèrent encore cette fois nos aigles victorieuses sur le champ de bataille.

Le même soir, le grand-duc de Berg, en passant la revue de toute la cavalerie qui avait été placée sous son commandement, s'arrêta devant le front des cuirassiers et leur adressa des paroles flatteuses sur la belle conduite qu'ils avaient tenue dans cette journée.

Leur colonel s'avança alors de quelques pas, et agitant son sabre encore rouge de sang ennemi :

« Prince, dit-il, faites l'inspection des armes de mes soldats, et vous verrez qu'il n'est aucun d'eux dont la lame ne soit comme la mienne.

— Je sais, colonel; aujourd'hui les cuirassiers se sont couverts de gloire.

— Prince, reprit celui-ci, qui s'était aperçu que le grand-duc de Berg n'avait qu'une botte, votre excellence aurait-elle été blessée à la jambe?

— Je n'ai pas eu cet honneur aujourd'hui, colonel, répond Murat

en souriant. Quant à la botte qui me manque, il est un de vos soldats qui sait ce qu'elle est devenue. J'espère, ajouta-t-il d'un ton d'interrogation, que ce brave est encore parmi les vôtres et qu'il n'aura pas succombé?

— La voilà, votre botte ! » s'écrie une voix de Stentor.

Et un brigadier des cuirassiers sort des rangs, tenant la bride de son cheval d'une main, son sabre de l'autre, et entre ses dents une botte de maroquin rouge brodée d'or : c'est Millot.

« Vive Dieu ! ma botte n'est pas prisonnière ! s'écrie Joachim en sautant gaiement à bas de son cheval. Viens, mon brave, viens que je t'embrasse, car tu m'as sauvé la vie ce matin. »

Le prince et le brigadier s'embrassèrent, et après les plus franches étreintes :

« Pour te récompenser comme tu le mérites, lui dit Murat, je veux moi-même te présenter à l'Empereur. »

III

Le lendemain de cette revue, un aide de camp de Murat arrive, le matin, dans le cantonnement des cuirassiers, demande le brigadier Millot et le conduit à l'état-major général, où le grand-duc de Berg accueille le brave soldat encore mieux que la veille. Il le prend par le bras et le conduit lui-même à Napoléon, qui, la veille aussi, a fait dresser sa tente sur le champ de bataille de Heilsberg. En y arrivant, Murat trouve son beau-frère à déjeuner.

« Sire, dit-il, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté l'un des plus intrépides soldats de son armée. »

Napoléon leva la tête, regarda fixement Millot dont le front était couvert d'un bandage, puis il dit d'un air indifférent :

« Qu'a donc fait cet homme?

— Sire, il m'a sauvé la vie hier ; sans lui j'eusse été sabré, ou au moins fait prisonnier.

— Comment?

— Sire, mon cheval avait été tué, et une de mes jambes se trouvait tellement engagée sous lui qu'il m'était impossible de me relever.

— J'ai su cela, interrompit Napoléon.

— Ce fut alors, reprit le prince, que ce brave me vint en aide, car j'étais entouré par les dragons russes, qui ne m'eussent pas ménagé s'ils n'avaient trouvé dans ce brigadier un gaillard de nature à tenir bon contre leur régiment tout entier. Non-seulement il m'a sauvé de leurs mains, mais encore il m'a aidé à me remettre en selle et à rejoindre mon état-major.

—Brigadier, demanda Napoléon en se levant, comment vous appelez-vous?

— Millot, mon Empereur, répondit celui-ci timidement.

— Eh bien! Millot, je vous remercie pour le grand-duc de Berg et pour moi. »

En disant ces mots, d'une main l'Empereur se découvrit légèrement et de l'autre fit au brigadier un geste de bienveillance :

« Sire, ce n'est pas tout, ajouta Murat, en voyant Napoléon se rasseoir; quoique blessé, comme le voit Votre Majesté, Millot a délivré quelques instants après son commandant qui, comme moi, était tombé de cheval, et il l'a aidé à rejoindre l'escadron. Voyez, Sire, dans quel état les dragons russes lui ont mis la tête!

— Cela ne sera rien, répliqua l'Empereur, de telles blessures ne sont jamais dangereuses, elles ne sont que glorieuses : dans quelques jours, il n'y paraîtra plus rien.

— Je l'espère! s'écria Joachim en pressant de nouveau la main du cuirassier qu'il avait constamment tenue dans la sienne. »

Napoléon voulut alors faire asseoir à sa table l'intrépide soldat qui n'avait point hésité à se dévouer pour le salut de son général et de son commandant, et il lui dit d'un ton bref en lui montrant la place :

« Brigadier, asseyez-vous là, en face de moi. »

Celui-ci obéit. L'Empereur fit apporter un gobelet d'argent, le

remplit lui-même de vin de Chambertin, en versa une moindre quantité dans le sien :

« Je bois à votre santé, mon brave», lui dit-il en lui tendant son gobelet.

Millot hésitait à trinquer avec l'Empereur et n'osait avancer le bras :

« Allons donc, dit Napoléon en touchant avec son gobelet celui du cuirassier ; fais-moi raison ! A ta santé !

— Oh ! mon Empereur, balbutia Millot qui pouvait à peine articuler ses paroles, c'est bien plutôt à la vôtre que je dois boire, moi et tous mes camarades.

— Soit ! répliqua Napoléon en souriant, buvons à la nôtre et à celle de tous ceux qui te ressemblent. »

Et il vida son verre. Millot en fit autant. Après que le gobelet du brigadier eut été rempli et vidé deux fois de cette manière, Napoléon quitta la table en disant à Millot, qui s'était levé avant lui :

« Sans adieu, nous nous reverrons. »

Puis s'approchant de Murat, qui avait passé familièrement son bras sous celui de son libérateur :

« Joachim, lui dit-il, j'espère que tu auras soin de cet homme et que tu songeras à lui ?

— Toujours, Sire », répondit le prince.

Le grand-duc de Berg voulut accompagner Millot jusqu'au lieu où était campé son régiment. Dès que les officiers supérieurs de cuirassiers aperçurent le prince, ils s'empressèrent d'aller à sa rencontre. Croyant qu'il allait désormais attacher Millot à sa personne, le commandant Feuillade lui dit :

« Au moins, mon prince, laissez-le-nous jusqu'après la campagne.

— Messieurs, je me garderais bien de priver un régiment tel que le vôtre de la présence d'un homme dont il ne peut qu'être fier. Seulement j'étais bien aise de vous voir et de vous le ramener moi-même. »

Toujours le premier dans les charges et le dernier dans les re-



Le Brigadier Millot.

traites, Millot avait déjà glorieusement gagné quinze blessures, lorsque la bataille d'Essling fut livrée par Napoléon. Avant que les cuirassiers s'ébranlassent pour fondre sur l'ennemi, le comte d'Espagne, leur commandant, avait dit à l'Empereur :

« Sire, vous verrez mes *gros talons* entrer dans les carrés autrichiens comme dans du beurre. »

Deux charges s'exécutèrent : deux fois ramené, le général d'Espagne charge une troisième fois, après avoir adressé à ses cuirassiers cette courte mais énergique harangue :

« Cuirassiers, en avant! Au nom de Dieu, en avant, mes braves cuirassiers! »

Ce fut à cette troisième attaque que l'intrépide général fut tué, criblé par la mitraille.

Quant à Millot, il entra trois fois dans le carré, et eut chaque fois un cheval tué sous lui, entre autres le fameux *Queue de Rat*, qui fit un saut de quinze pieds en s'élançant la première fois sur les lignes hérissées de baïonnettes. A la troisième attaque, Millot avait tué d'un coup de pointe un officier supérieur autrichien. A la fin de la journée, son colonel lui ayant demandé s'il n'aurait pas pu le prendre vivant :

« Que voulez-vous! lui répondit-il, je ne donne jamais qu'un coup, mais je tâche qu'il soit bon. »

IV

A Essling, Millot reçut deux blessures. Dans les différents engagements qui suivirent cette sanglante bataille, à la tête de quelques pelotons de cuirassiers, l'ardent brigadier porta l'épouvante dans les avant-postes de l'ennemi. Toujours infatigable, il était partout où il y avait des coups de sabre à donner et des blessures à recevoir. Trois mois après, le 15 août 1809, l'Empereur le décorait de sa main.

Les divisions de grosse cavalerie étaient rassemblées dans la vaste plaine qui est en avant de Schœnbrunn. Arrivé devant le front du 8e régiment de cuirassiers, Napoléon, entouré d'un brillant état-major, s'adressa au colonel, et lui ordonna de faire mettre pied à terre à ses soldats.

« Quel est celui de vos hommes, lui demanda-t-il ensuite, qui a déployé le plus de bravoure dans cette campagne?

— Sire, répondit ce chef de corps, qui savait parfaitement qu'il s'agissait de décorations à accorder, mon régiment en compte un grand nombre qui, depuis longtemps, ont mérité la croix. »

Napoléon fit un geste d'impatience et reprit :

« Colonel, répondez catégoriquement à ma question : Quel est celui de vos sous-officiers ou soldats qui s'est le mieux conduit?

— Sire, c'est un ancien brigadier.

— Dites à son commandant de le faire sortir des rangs et de me l'amener. »

Millot, car c'était lui, fut conduit à l'Empereur par M. Feuillade[1].

« J'ai vu cet homme quelque part, dit Napoléon en regardant attentivement le brigadier.

— Sire, c'est Millot : il a eu déjà l'honneur d'être présenté à à Votre Majesté, il y a deux ans, par S. E. le grand-duc de Berg.

— Oui, je le reconnais maintenant ; c'était à Heilsberg. »

Puis s'adressant à Millot, il ajouta avec une sorte d'enjouement :

« Tu vois bien que tu n'es pas mort de tes blessures. Combien en as-tu reçu depuis?

— En tout dix-sept, mon Empereur, dont cinq sur la tête.

— Oh ! fit Napoléon en souriant, celles-là ne sont pas dangereuses : *les blessures reçues à la tête ne comptent que pour mémoire*, tu le sais bien. Ainsi, qui de 17 paye 5, reste 12. Tiens, voilà pour régler nos comptes jusqu'à ce jour. »

En disant ces mots, Napoléon prit une croix des mains de son

[1] Cet honorable officier s'est retiré depuis à Clermont.

aide de camp Savary, et la fixa lui-même, à l'aide d'une épingle d'or, sur l'avant-bras de Millot, en ajoutant :

« Fais en sorte de te montrer toujours digne de la récompense que je t'accorde. Tes camarades ne devront pas s'en montrer jaloux, car en te décorant, l'honneur que tu reçois aujourd'hui rejaillit sur eux. »

Si l'on songe combien l'Empereur se montrait avare de décorations, on comprendra la joie que dut éprouver Millot ; le 8e de cuirassiers ne comptait encore à cette époque, nous a-t-on dit, que deux croix parmi les sous-officiers et soldats. La première avait été donnée, à Milan, au cuirassier Ravel[1] pour avoir sauvé la vie à son capitaine, M. de Failles ; la seconde, au nommé Boulingrin, maréchal des logis chef, aujourd'hui aux Invalides, pour s'être emparé de deux étendards russes à la bataille d'Eylau : Millot obtenait la troisième.

Quoique n'ayant jamais compté une seule journée d'hôpital dans sa longue et périlleuse carrière, les dix-sept blessures que Millot avait reçues l'avertirent bientôt que la fatigue des camps n'était plus faite pour lui ; et, au commencement de 1810, il sollicita son envoi dans la gendarmerie. Il fut incorporé, en qualité de simple gendarme, dans la 33e légion, à Groningue, dont le colonel Boussart était chef. Dans cette arme nouvelle, Millot donna encore des preuves de son courage et de son dévouement. En 1814, fait prisonnier de guerre à Reims, où il avait été envoyé par suite de l'envahissement du territoire par les coalisés, il aima mieux s'évader sans vêtements que de rester au milieu d'un pays où le drapeau de la France ne flottait plus. Il perdit, par suite de cette retraite un peu précipitée, comme il l'appela lui-même, tout ce qu'il possédait ; il rejoignit l'armée de Napoléon à Troyes.

En 1816, soixante-sept gendarmes de la même compagnie, lui compris, furent renvoyés du corps, comme *soupçonnés de bonapar-*

[1] Ce même Ravel est mort depuis peu à Versailles ; il avait été maître d'armes à l'École de Saint-Cyr.

tisme. Aucune indemnité, aucun traitement ne furent accordés à Millot.

« Mon général, dit-il à cette occasion au comte d'Hoffliz, qui signa son congé définitif, mieux vaudrait pour moi qu'on me tirât un coup de pistolet dans l'oreille, comme à un cheval morveux, que de me chasser comme on le fait aujourd'hui. Que voulez-vous que je devienne? Je ne puis me faire ni mendiant ni brigand ! »

Force fut donc à Millot de retourner dans son pays natal, et, faute de connaître aucun autre métier que celui des armes, de se livrer aux travaux de la terre pour faire vivre sa nombreuse famille. Malheureusement en 1829, épuisé par le sang qu'il avait perdu sur les champs de bataille, par les fatigues d'une vie toute consacrée à la patrie militante, Millot devint aveugle. Il était père de sept enfants, dont six filles, et leur mère était impotente. Aussi, en 1830, lors du voyage que Louis-Philippe fit dans le nord de la France, le pauvre Millot lui fut-il présenté par les autorités de la ville de Nancy, comme jadis il l'avait été à Napoléon par Murat. Le roi l'accueillit, s'entretint un moment avec lui et lui dit en présence du maréchal Soult, après lui avoir laissé un témoignage de bienveillance :

« Mon brave Millot, je vous quitte, mais je ne vous oublierai pas. »

Cette parole devait rester dans le cœur du vieux soldat. Il s'en souvint, et au bout de dix ans il se dit : « Infirme et aveugle, je vais sans doute bientôt mourir; mais avant que Dieu m'appelle à lui, je veux aller recommander au roi ma femme et mes enfants. » Et Millot est venu à Paris, comme nous l'avons dit, après s'être muni des pièces authentiques qui peuvent attester ses faits d'armes et ses services. Parmi les nombreux certificats qui lui ont été délivrés, nous ne citerons que le suivant, parce qu'il les résume tous.

« Nous soussignés certifions que le sieur Millot (Dominique), ex-
« brigadier attaché à notre régiment (8e cuirassiers de la grande
« armée), a sauvé la vie au prince Murat, alors grand-duc de Berg,
« à l'affaire de Heilsberg (Prusse, 1807), et à son commandant,

« M. Feuillade, à la même affaire. Nous certifions, en outre, que le « susdit Millot est entré trois fois dans un carré autrichien à la ba- « taille d'Essling (Autriche 1809).

« Et si ledit Millot ne pouvait administrer d'autres preuves, un « certificat de la gendarmerie attestera que lorsqu'il faisait partie de « cette arme, il fut fait prisonnier de guerre à Reims, le 12 mars « 1814, et qu'étant parvenu à s'évader, il perdit son cheval, ses « armes, ses papiers et tout ce qu'il possédait.

« En foi de quoi nous lui avons délivré le présent pour lui servir « au besoin.

« *Signés* : PERNOT, SCHLECTER, CHENEAU, MIRA, THIERRY « et BRUXELLES, cuirassiers; RAVEL, maréchal de logis; « COLLOT et d'HIEBERT, lieutenants; MAJOREL, capitaine; « MOLLARD, capitaine de la compagnie dont Millot faisait « partie : tous appartenant à l'ex-8e régiment de cui- « rassiers. »

Et plus bas est écrit :

« Je soussigné, major au 5e régiment de chasseurs, ex-adjudant- « major au 8e régiment de cuirassiers de la grande armée, certifie « comme témoin les faits relatés dans le premier paragraphe du « présent certificat. J'atteste, en outre, avoir vu le brigadier Millot « mettre pied à terre devant l'ennemi, pour dégager le prince « Murat de dessous son cheval, qui venait d'être tué.

« *Signé* GOBIN.

« Verdun, le 3 juin 1833. »

« Je me joins avec empressement à messieurs les officiers, sous- « officiers et soldats signataires de l'attestation que j'ai devant les « yeux, datée de Verdun, le 3 juin 1833, pour donner l'assurance « que les faits qui y sont mentionnés sont véritables et à ma par- « faite connaissance.

« Le maréchal de camp en retraite, ancien colonel de l'ex-8e « régiment de cuirassiers. *Signé* : baron MERLIN.

« Versailles, 10 juillet 1833. »

V

Comme Bélisaire, auquel l'a comparé notre poëte Victor Hugo, le vieux soldat, appuyé d'une main sur son bâton, et de l'autre sur son enfant, ira sans doute aux Tuileries, rappeler au roi sa promesse de Nancy, et le roi, nous l'espérons, laissera tomber, au nom de la France, l'obole due au malheur et à la gloire, dans le casque du vieux cuirassier ; et, en faisant cela, le roi se montrera plus généreux que Justinien ne le fut pour Bélisaire.

Nous ne saurions terminer cette notice sans raconter un fait dont nous avons été témoin, et qu'une plume plus habile que la nôtre pourrait seule décrire comme il conviendrait.

Un matin, Millot nous avait quitté pour retourner, toujours guidé par sa jeune fille, chez son hôte de La Villette. Nous l'avions engagé, cette fois, à traverser le jardin du Luxembourg, non que ce chemin abrégeât de beaucoup la longue route qu'il avait à faire, mais parce qu'il lui offrait plus de sécurité que les rues de la capitale. Quoique aveugle, Millot, toujours droit comme un soldat qui passe l'inspection, s'acheminait lentement vers la grille située en face de l'Observatoire, devant laquelle le vétéran de service se promenait tranquillement l'arme au bras. Lorsque, de loin, celui-ci aperçut Millot venir à lui, à son allure, au long bâton avec lequel il éclairait ses pas, il devina sans peine que le vieux brave était aveugle; mais, à l'aspect de la décoration qui brillait sur sa poitrine comme sur lui, ce factionnaire s'arrêta, et, par un sentiment de délicatesse et d'orgueil, sachant bien qu'il ne pouvait être vu de cet ancien frère d'armes, il voulut au moins en être entendu ; aussi, en lui rendant les honneurs militaires, fit-il résonner les capucines de son fusil d'une façon si étrange et si expressive à la fois, que ce cliquetis inattendu fit tressaillir Millot. Il s'arrêta. Mais aussitôt se redressant avec fierté, il tourna la tête dans la direction du vétéran, et, voulant répondre par le salut des armes à l'éloquent hommage d'un

vieux soldat comme lui, il exécuta le moulinet du sabre avec le bâton qui lui servait d'appui.

Ce qui dut se passer dans l'âme de ces deux vieux soldats, nous jugeons inutile de le dire, le lecteur le comprend assez. Nous ajouterons seulement qu'en voyant Millot s'éloigner silencieusement, le vétéran, qui avait repris son port d'arme, essuya furtivement une larme tombée sur sa moustache grise. Nous sommes encore à nous demander ce qu'il y eut de plus admirable chez ces deux hommes, l'ingénieux artifice de l'un, ou l'instinctive gratitude de l'autre.



LE TESTAMENT D'UN ÉGYPTIEN.



Ce n'était pas un enfant de Memphis : c'était un de ces vieux soldats de la République qui, sur les pas de Bonaparte, avait pris sa part de gloire dans la merveilleuse campagne d'Egypte. La dénomination *d'Egyptiens* était restée, comme un titre d'honneur, à tous les braves de cette héroïque expédition. Dans les grandes armées de l'Empire, le lendemain de nos plus belles victoires, quand, sous nos aigles, on disait : « Voilà un Egyptien ! » les autres braves, qui venaient eux-mêmes de faire des prodiges, l'accueillaient avec une sorte d'estime respectueuse ; et cette habitude de considération parmi ses frères d'armes, qui le regardaient comme leur aîné dans la gloire, lui inspirait des sentiments de dignité et de mâle énergie qui ajoutaient encore à la bonne opinion qu'on avait de lui ; il en était fier, et la sévérité de sa tenue militaire était en parfaite harmonie avec sa tenue d'âme, si on peut le dire. Napoléon, qui avait l'esprit et la hauteur de son génie, avait disséminé dans tous les rangs de ses armées la plus grande partie de ses Egyptiens ; ils devenaient comme autant de types modèles, qui devaient représenter en quelque sorte la haute moralité de nos régiments. L'influence

de ces vieux braves était grande sur nos jeunes troupes : ils continuaient l'esprit d'héroïsme en exerçant un véritable magnétisme d'honneur; ils étaient comme les rayons primitifs du grand homme, ce soleil de nos drapeaux ; ils vivifiaient l'amour des grandes choses.

Quand les fatalités de 1814 arrivèrent, les Egyptiens étant rares parmi les débris de nos armées, ils en étaient d'autant plus remarqués. Rentrés dans leurs foyers domestiques, ils devinrent l'objet d'une vénération générale : on les honorait tant, qu'on les en aimait. Ces témoignages de profonde sympathie les consolaient peu de la chute de leur Empereur; les tristesses qu'ils traînaient après eux les décimaient bien plus vite encore que le fer de l'ennemi. On dit que l'année qui suivit l'abdication de Napoléon dévora la majeure partie de ces nobles existences : elles tombaient rapidement, comme sous les atteintes d'une contagion morale.

Le peu de ces braves qui survécurent aux grandes douleurs de 1814 et de 1815 vivaient plutôt de l'âme que du corps. La forte trempe de leur caractère les faisait se tenir debout sur les ruines de l'Empire et dans le vide qu'il laissait après lui. Bien que frappés au cœur, rien ne pouvait les abattre; ni les insultes qu'on prodiguait au héros tombé, ni les outrages dont on les abreuvait eux-mêmes, soit dans leurs souvenirs, soit dans leurs droits acquis au prix de leur sang, soit dans les services rendus à la patrie. Ils s'en estimaient davantage; et plus on cherchait à les humilier, plus ils relevaient, avec un juste orgueil, leur front basané par le soleil des Pyramides.

L'homme dont nous allons parler, sorti des rangs du peuple par l'élan patriotique de 91, était parvenu à une position distinguée. Il était venu au monde en 1773. Enfant de Paris, né de parents du Midi, il participait de la double nature de cette origine. A une grande activité d'intelligence il joignait l'ardeur d'un sang méridional, de ce sang qui engendra les Murat, les Lannes, les Soult, les Clausel, les Brune, les Bessières et les Pelet. D'une grande austérité de mœurs et de principes, bornant son ambition à l'amour le plus pur de la patrie, il avait fait lentement son chemin, de grade en grade, jusqu'à celui d'officier supérieur. Nommé membre de la Légion-d'Honneur dès la promotion, il était marqué pour la décoration d'*officier* quand l'Empire s'écroula sous le poids des trahisons.

A cette époque malheureuse, où tant de braves militaires se voyaient menacés dans leur avenir interrompu, il reçut de Lausanne une lettre toute de prévenance pour lui, et qui faisait également honneur à celui qui la recevait et à celui qui l'avait écrite; elle était de l'ex-roi de Hollande, Louis Bonaparte, qui l'avait pris depuis longtemps en amitié. Cette lettre, qui nous a été communiquée, disait :

« Quand j'étais riche et puissant, je vous ai appelé auprès de moi; quand j'ai été malheureux, je vous ai laissé libre, parce que c'était pour votre bien. Maintenant que je suis seul, j'ai besoin de mon plus ancien ami. Si vous voulez unir votre sort au mien, je vous recevrai avec un grand plaisir; si vous ne le pouvez pas, venez me joindre au moins pour quelques jours; je vous le demande avec instance. Adieu. LOUIS, comte de SAINT-LEU. »

Le fidèle Egyptien ne resta en effet que quelques jours auprès de son royal ami; des devoirs impérieux le rappelèrent en France. Il fut mis en demi-solde en 1816; et, quoique dans la force de l'âge, il fut condamné à la retraite en 1826, n'ayant que quarante-quatre ans. Qu'eût fait la Restauration d'un jeune vétéran d'Egypte?

A la révolution de Juillet, il espérait mieux de la justice des hommes : il fut oublié; les réparations du drapeau national n'arrivèrent point jusqu'à lui; il réclama, mais vainement. Cette nouvelle injure lui fut plus sensible que toutes celles qu'il avait subies avec résignation sous le drapeau blanc. Il protesta avec énergie par plusieurs lettres adressées aux différents ministres de la guerre. A chaque anniversaire de l'époque où il avait été mis à la retraite, il protestait seulement pour ne pas perdre l'habitude de protester, et disait dans ses lettres :

« Jamais je ne fléchirai ni ne demanderai grâce; la justice est ma souveraine loi : que m'importe la faveur ou la disgrâce des grands? Ma consolation est dans une vie irréprochable; une réputation sans tache m'accompagnera au tombeau.

« Je ne veux rien, je ne réclame rien. L'affront que j'ai reçu pèsera sur mon cœur jusqu'au dernier soupir; je ne pardonnerai jamais à mes oppresseurs. Tous mes droits ont été renversés; et sous trois rois et neuf ministres de la guerre, je n'ai pu trouver une âme ferme qui me rendit justice, à moi bon et loyal Français!

« Tant de services ont été oubliés, tant de victimes existent, que je me range avec orgueil de ce nombre. Ma devise éternelle sera toujours celle dictée par Napoléon le Grand : *Honneur et Patrie!* »

On sent, à ce langage d'un vieux soldat, la profonde blessure faite à son âme de brave citoyen; il y règne une tristesse amère qui fait mal.

Relégué, pauvre, mais sans reproche, l'honorable Egyptien se renferma dans ses souvenirs de guerre. N'ayant qu'une modeste retraite de 1,750 fr., il s'était réfugié à Toulouse ; il s'y rendit propriétaire d'une petite maison avec un très-petit jardin, où il donnait l'hospitalité à quelques vieux frères d'armes, qui venaient s'entretenir avec lui des grandes choses de l'Empire. Quand il passait dans les rues, on le saluait avec une déférence empressée, même les enfants, et l'on disait, après qu'il était passé :

« Il était avec Napoléon en Egypte! »

C'était un homme d'une taille élevée, portant la tête haute. Ses traits, brunis par le hâle des conquêtes, étaient d'une régularité pleine de noblesse et de franchise; ses yeux bleus, d'une douceur extrême au repos, lançaient des regards d'aigle en s'animant; il était constamment vêtu d'une grande redingote bleue, sans ruban rouge : depuis la rentrée des Bourbons, il n'avait plus voulu porter de décoration. Il l'avait remise à sa boutonnière à la chute de Charles X; mais, voyant que l'exil de la famille de Napoléon continuait, par respect pour la mémoire de son Empereur, il l'avait déposée de nouveau : c'était sa manière d'être en deuil. Il fermait toujours sa chemise sur sa poitrine avec une épingle immuable, dont la tête, à double face, renfermait d'un côté l'effigie de Napoléon, de l'autre celle de Louis Bonaparte. Chaque soir en la quittant, chaque matin en la reprenant, il l'approchait de ses lèvres avec une religieuse émotion.

Il avait fait de sa chambre une sorte de chapelle impériale et de petit temple militaire. Partout sur les murs on voyait des gravures et des tableaux de toutes dimensions représentant les portraits du grand homme : son couronnement, ses grandes batailles, ses traits de générosité et de clémence, son retour de l'île d'Elbe, sa captivité et sa mort; enfin toute l'épopée napoléonienne. Un long crêpe, entrelacé à une couronne d'immortelles, était suspendu au-dessus d'une grande lithographie représentant les funérailles de l'illustre captif; on pouvait remarquer deux ou trois larges taches sur le cercueil : c'étaient des larmes que le brave homme n'avait pu retenir la première fois qu'il avait contemplé cette scène de désola-

tion. Il serait mort à la peine, si on ne l'avait arrachée de ses mains : il sanglotait comme un enfant. A chaque retour du 5 mai, même désolation, mêmes devoirs pieux rendus à sa chère idole, même deuil, mêmes pleurs. On ne le voyait paraître nulle part ce jour-là, et les voisins se disaient :

« Il n'est pas sorti, c'est aujourd'hui la mort de l'Empereur. »

Au pied de son lit, en face de son sommeil, hélas! et de ses longues insomnies, sur une petite corniche de bois doré, il avait placé le petit buste en plâtre de son cher dieu. Au-dessous, il avait suspendu sa croix d'honneur, mise sous verre; des deux côtés, ses épaulettes d'argent pâli, et au-dessus une aigle entourée de trophées et de ses insignes militaires, à lui. Il ne s'endormait jamais sans avoir souri à son Empereur en lui disant adieu. Il avait une vieille domestique qu'il avait prise en grande affection, parce qu'elle avait un soin parfait de ses reliques, et qu'à chaque retour du 15 août, elle honorait d'une couronne de laurier et d'un grand bouquet nouveau le buste sacré.

Ce jour-là, le digne Égyptien était d'une joie toute rayonnante. Depuis 1815, il avait la sainte coutume de célébrer une grande fête de son cœur avec quelques vieux compagnons de gloire. Le rendez-vous était chez le restaurateur le plus renommé de la ville. A ce banquet annuel, jamais il n'avait manqué que ceux que la mort avait enlevés à l'amitié des autres dans l'intervalle des deux anniversaires. Il y arrivait toujours le premier, portant sous sa redingote et sur son sein le petit buste, qu'il déposait avec sa couronne au milieu de la table bienheureuse. Tous les convives se découvraient en présence de l'image vénérée. Pendant tout le banquet, il n'était question que des merveilles du grand homme : le premier toast était toujours à sa mémoire. Les libations étaient fréquentes, et, malgré son extrême sobriété, notre Égyptien n'en refusait aucune : c'était son plus beau jour de l'année. Le soir, il rentrait chez lui, accompagné de sa vieille servante, qui venait le chercher, sachant bien qu'il en aurait pour quelques jours avant de se remettre de cette réjouissance, et qu'à la sortie du banquet commémoratif, il faudrait redoubler de soin auprès de lui. Toutes les fois qu'il se mettait à table, soit chez lui, soit ailleurs, au premier morceau de pain qu'il portait à sa bouche, il s'écriait à haute

voix qu'il devait le pain de sa vie à ses bienfaiteurs, Napoléon et Louis; il leur adressait de pieux et de graves remerciements; du reste, son extrême sobriété ne l'empêchait pas d'expier au moins une fois l'an, surtout depuis sa mise à la retraite, ses honorables et vieux services. Ses fatigues de guerre se payaient alors en douleurs aiguës: les rhumatismes vengeaient largement l'Europe par d'affreuses tortures. C'est alors que l'Égyptien, enchaîné sur son lit de misère, appelait à son aide toute la vigueur de son âme pour remporter sur ce dernier ennemi une dernière victoire; c'est alors qu'il invoquait son dieu favori. Quand les premières atteintes se faisaient sentir, il pre ait son parti en brave; il est vrai qu'il avait recours à un remède suprême qui ne manquait jamais son effet: un de ceux qui avaient assisté aux derniers moments de l'Empereur, à son retour de Sainte-Hélène, avait donné à notre enthousiaste Egyptien une précieuse relique qui l'avait presque rendu malade de bonheur: c'était une chemise de Napoléon mourant, ayant son chiffre couronné et portant des traces du sang du grand homme. Rien ne calmait les tortures du vieux soldat comme la vue et l'imposition de ce talisman: il le plaçait en sautoir autour de son cou, après l'avoir baisé, et quand la crise était violente, les yeux fixés sur le buste chéri, il s'écriait d'une voix forte:

« Allons! tais-toi, vieux grognard, et ne te plains pas! tu portes sur ta poitrine la chemise de ton Empereur: voilà son sang, tais-toi!... Tu ne dois pas te plaindre en songeant à ce qu'il a souffert sur son rocher. Qu'est-ce que ta souffrance à côté de la sienne? Fais comme lui, sois calme et résigné. Tais-toi, grognard! Napoléon le Grand est mort à Sainte-Hélène! »

Et l'horrible douleur qui le rendait immobile était quelquefois vaincue et domptée. Le mal passé, il renfermait religieusement le talisman, et le cachait inexorablement à tout regard profane. Les intimes seuls, mais fidèles, étaient admis à l'honneur de le voir.

Enfin, comme sa vie n'était plus qu'une lutte morale presque autant que physique, il attendait son dernier jour dans le calme d'une conscience irréprochable, comme il le disait. Il parlait souvent de sa future séparation, que ses pressentiments lui faisaient regarder comme prochaine. Il ne désirait qu'une dernière faveur du sort, c'était de mourir le 5 mai: il s'y était préparé depuis longtemps.

Quand ce mois funèbre commençait, il s'imaginait toujours que ses vœux allaient être accomplis : et ils ne le furent qu'à moitié.

C'était en 1836 : le 3 mai, vers le soir, il se sentit indisposé. Après avoir renvoyé sa domestique, il mit en ordre les papiers qu'il voulait transmettre à ses amis, et il brûla tous les autres, comme à la veille d'un long voyage ; puis il se mit tranquillement dans son lit. Comme sa vue s'était affaiblie, il plaça le buste de l'Empereur sur sa table de nuit, près de sa tête, et il s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, sa vieille servante, en entrant dans sa chambre, poussa un cri en courant vers lui : elle le trouva assis sur un large fauteuil, en face du tableau du convoi de Sainte-Hélène, la tête enveloppée dans la sainte chemise, dont un pli était pressé entre ses lèvres décolorées. Le buste était renversé à ses pieds : il paraît qu'il l'avait laissé échapper de ses mains dans un moment d'agonie. Comment était-il mort?... c'est ce que les médecins ne m'ont jamais pu expliquer. Un large papier avec un cachet noir était auprès de lui.

C'était son testament, où la noble originalité de son caractère conservait encore toute son énergie; où toute son âme de loyal officier lui survivait avec l'éternel souvenir des injustices dont il avait été la victime.

Voici ce testament tel que nous l'avons textuellement copié.

VOLONTÉS SUR MA SÉPULTURE.

« 1° Je mourrai fidèle à mon pays et à mon Empereur.

« 2° Quatre heures après ma mort, mon cœur sera ouvert et il y sera incrusté les effigies de Napoléon le Grand, empereur des Français, vainqueur de l'Europe, et de S. M. Louis-Napoléon Bonaparte, roi de Hollande. Tous les deux m'ont comblé de bontés et de bienfaits; et ma reconnaissance, mon dévouement et ma fidélité devant être éternels envers ces illustres souverains, il sera manifeste que je n'ai jamais fait partie des ingrats qui les ont lâchement abandonnés.

« Quoique mon corps reste inanimé, il m'est doux de penser que je conserverai, dans la tombe, l'image de mes deux augustes protecteurs et que je leur rendrai, même après la vie, le même culte des sentiments qui ont fait battre si souvent mon cœur. C'est une consolation pour moi de savoir que nous ne nous quitterons plus.

« 3° Je veux que les deux effigies soient enveloppées du ruban qui est attaché à ma décoration.

« Quant à ma croix, je la lègue, comme un témoignage de ma respec-

tueuse estime, au fils de mon bienfaiteur le roi Louis Bonaparte, au prince Napoléon-Louis, qui a joué quelquefois sur mes genoux et qui, bien jeune encore, a montré en Italie, en combattant pour la cause des peuples, qu'il était le digne neveu de Napoléon le Grand.

« 5° Je refuse obstinément les devoirs funèbres militaires que la loi accorde à mon grade et à mon titre de légionnaire. Je repousse, de toute mon indignation de loyal soldat, les honneurs de ceux qui m'ont refusé toute justice; je les méprise trop pour cela.

« 6° Il ne sera placé aucun insigne sur mon cercueil.

« 7° Mon corps sera porté directement, de mon lit de mort, au champ du repos : mon espérance étant toute dans la miséricorde de Dieu qui protége la France.

« 8° Mon cortége funèbre se composera seulement d'un tambour et de douze vétérans, pauvres, de l'ancienne armée, portant cocarde nationale en tête et n'ayant servi que sous le drapeau tricolore, jusqu'à Waterloo inclusivement. Après la cérémonie il sera donné de suite cinquante francs au tambour et à chacun des douze soldats de la vieille armée : ces frais seront acquittés par M***, mon notaire, que j'institue pour exécuteur de mes dernières volontés.

« 9° Il ne sera employé ni cierges ni bougies : il ne sera fait ni invitations, ni billets de faire part. Je veux mourir *incognito*, comme j'ai vécu.

« 10° Aucune décharge militaire n'aura lieu sur ma fosse. Il faut garder la poudre pour combattre les ennemis de la France.

« Aime la vie qui voudra; quant à moi, je remercie la Providence de m'avoir arraché aux affronts, aux injustices et au glaive empoisonné des hommes. Mon âme ira se réunir à celle de l'Empereur et de mes vieux compagnons d'armes : c'est le seul bonheur que j'envie.

« 11° Je lègue à Catherine, ma vieille et fidèle domestique, une rente viagère de 600 francs, pour les soins constants qu'elle a eus du buste de mon Empereur et de la santé de son vieux grognard. La rente sera prise sur la vente de ma maison.

« 12° Je prie le capitaine C..., soldat d'Egypte comme moi, d'accepter mon épée comme une marque de mon attachement et de mon estime.

« 13° Je lègue la chemise au chiffre de l'empereur Napoléon, qui porte les traces de son illustre sang, à M***, écrivain patriote, comme un témoignage de ma haute admiration pour son courageux dévouement à l'auguste famille de Napoléon, pour laquelle nous éprouvons tous les deux les sympathies les plus immuables. Je le remercie, pour ma part, d'avoir, le seul en France, défendu de sa plume la cause de ces illustres proscrits. Je désire que la chemise de l'Empereur reste dans sa famille comme une preuve éternelle de ma reconnaissance.

« 14° Je supplie et requiers le capitaine C....., serviteur comme moi de l'ancienne gloire nationale, de diriger mon convoi funèbre et de faire exécuter, avec fermeté et courage, mes dernières volontés, qui sont expresses et absolues. »

« *Signé*, ...

« Officier en retraite, membre de la Légion-d'Honneur.

« Toulouse, le 29 juillet 1834. »

TROIS VISITES A L'HOTEL DES INVALIDES.





otre intention n est pas de donner ici une description minutieuse de l'Hôtel royal des Invalides et de nous faire le *guide du voyageur* ou le *cicerone* du lecteur; ce n'est ni une topographie, ni une statistique, ni un inventaire que nous voulons lui offrir, mais seulement la naïve histoire de quelques-uns des héros relégués jadis et aujourd'hui dans ce caravansérail de la gloire et de la bravoure françaises.

Pourtant nous dirons sommairement que Louis XIV, après avoir donné à la France la paix d'Aix-la-Chapelle, voulant faire goûter les avantages de cette paix glorieuse à ceux qui, au prix de leur sang, y avaient le plus contribué, conçut le noble projet de réparer les maux de la guerre, en pourvoyant aux besoins et à l'avenir des officiers et des soldats que le sort des armes avait mis hors d'état de servir désormais la patrie. Il voulut les réunir dans un vaste et magnifique établissement, qu'un édit royal de 1674 créa sous le nom d'*Hôtel royal des Invalides,* et bientôt la généreuse idée du monarque se réalisa, avec la pompe qui marquait d'un sceau prestigieux les monuments de cette époque.

Le somptueux édifice, bâti sur les dessins de Bruard, fut construit en moins de sept années; mais le dôme gigantesque qui couronne la chapelle ne commença à s'élever que quinze ans plus tard. Cette chapelle est un carré long d'une grande simplicité; peu de sculpture décore la nudité de ses murailles; la prévoyance de l'architecture s'en fia, sans doute, à la fortune de nos armes pour y ajouter la plus imposante des décorations, les drapeaux pris sur les ennemis de la patrie, sachant bien que les pierres de la voûte ne resteraient nues que jusqu'à la première bataille!... En effet, les étendards de toutes les nations du monde vinrent successivement se dresser sous ces voûtes silencieuses. Depuis, l'Europe, coalisée contre nous, put déchirer cette glorieuse tapisserie et éclaircir les

lignes de ces trophées..., mais les brèches de la gloire se réparent vite chez nous!...

De magnifiques tableaux représentant les conquêtes de Louis XIV, qui augmentèrent le royaume de quatre riches provinces, sont appendus aux murailles des réfectoires. Les effigies des maréchaux de France, depuis Louis XII jusqu'à nos jours, ornent *le salle du Gouvernement;* et le soldat mutilé peut contempler avec orgueil les traits du général sous les ordres duquel il combattit. Bien vêtus, bien nourris, bien logés, les défenseurs de la patrie trouvent, au sein de cette basilique guerrière, toutes les aises et tous les passe-temps de la vie civile. Ils ont une bibliothèque composée de livres de guerres, de voyages et de piété, dans lesquels ils peuvent refléter leurs souvenirs de soldats dans ce monde, et leurs espérances de chrétiens dans l'autre.

Nous avons parcouru les dortoirs, la lingerie, l'infirmerie, le logement des officiers, les appartements de l'état-major et du gouverneur : tout y est simple, convenable et noble; tout y rappelle le siècle du grand Roi, et le temps du grand Empereur venu après lui.

Nous avons également visité les cuisines, et nous pouvons affirmer que les casseroles y sont nettes et brillantes comme ces cimbales qui servent de miroirs aux bayadères; mais nous n'avons pas goûté à la soupe, d'abord parce que nous n'avions pas faim, et ensuite parce que nous n'avons l'honneur d'être ni roi de France, ni même prince étranger.

Enfin, les invalides ont, tout autour de leur hôtel, de frais ombrages pour promener leurs rêveries, une église magnifique pour invoquer le Dieu des armées ; la mémoire de Louis XIV, de Turenne, de Vauban et les cendres de Napoléon pour glorifier leur courage et raviver leurs héroïques souvenirs.

I

Le 9 mai 1705, les soldats de l'Hôtel des Invalides étaient rangés en ligne dans la vaste cour d'honneur. C'était un spectacle magnifique et touchant à la fois que de voir quatre mille braves, tous plus

ou moins mutilés et brisés par le canon et les ans, se presser autour des drapeaux qu'ils avaient conquis dans tant de combats.

La joie était peinte sur tous les visages : on attendait Louis XIV, qui, pour la première fois, venait visiter les défenseurs du trône. Le roi avait écrit de sa propre main au maréchal de Grancey, alors gouverneur des Invalides, qu'il quitterait Versailles pendant quelques heures pour *venir se mirer devant les glorieux débris de ses bataillons.*

Un piqueur à la livrée du roi, couvert de poussière et agitant en l'air son feutre gris, garni de plumes rouges, accourt ventre à terre et annonce à la foule qui se pressait sur la grande avenue de l'Hôtel, l'arrivée du cortége royal. Aussitôt le canon gronda, les invalides reprirent leurs armes, et le silence s'établit sur cette longue ligne d'anciens combattants.

Bientôt on vit distinctement le carrosse royal déboucher sur l'esplanade. Il était entouré des écuyers et des gentilshommes de la maison militaire du roi, précédé de deux coureurs, la longue canne à la main, et d'un piquet de gardes du corps, à la casaque de velours rouge galonnée d'argent sur toutes les coutures. Mais, par une de ces délicates convenances que Louis XIV savait si bien ménager, à peine les gardes du corps avaient-ils passé les grilles de l'Hôtel, qu'ils mirent l'épée dans le fourreau, descendirent de cheval et se rangèrent, à droite et à gauche, sur la chaussée :

« Monsieur de Breteuil, avait dit le monarque à son capitaine des gardes, un roi de France n'a pas besoin d'escorte quand il se trouve au milieu de ses soldats. »

Puis il était descendu de son carrosse, et, suivi du Dauphin, et de son premier menin, du ministre de la guerre, du maréchal de Luxembourg, du duc de La Force et des autres seigneurs de la cour qui l'avaient accompagné, il avait passé devant la véritable milice, non sans adresser à quelques soldats et à plusieurs officiers de ces nobles paroles qu'il savait si bien trouver dans l'occasion. Arrivé en face du groupe de drapeaux porté par les plus jeunes invalides, le roi se découvrit et s'arrêta : alors le maréchal de Grancey s'approcha e lui dit respectueusement :

« Sire, jouissez de votre ouvrage! Avant vous, les défenseurs de la France n'avaient point d'asile : les illustres aïeux de Votre Ma-

jesté n'accordaient à leurs services, à leurs infirmités, que des aumônes... Aujourd'hui, grâce à vous, Sire, ils ont un palais, et le découragement et la détresse ne peuvent plus atteindre ceux qui ont versé leur sang pour le service de Votre Majesté. Daignez recevoir, Sire, nos actions de grâce pour un tel bienfait. Chaque jour nous prierons le Dieu tout-puissant d'étendre sur Votre Majesté les trésors de ses précieuses faveurs, et si le sang qui nous reste encore pouvait être utile à son repos ou à sa gloire, qu'elle ordonne, nous montrerons à ceux qui nous ont succédé que, pour servir son roi et la France, le cœur peut toujours faire oublier l'âge. »

A ces mots, un vieux canonnier, qui avait eu une jambe emportée au passage du Rhin, s'avança en chancelant vers le roi et lui dit avec ce ton de franchise des vieux soldats :

« Sire, monseigneur le gouverneur a raison : vos invalides peuvent encore montrer l'exemple ; et, pour sa part, Laramée est tout prêt à reprendre, sur un bastion, son ancienne place de bataille. »

Louis parut touché de cette preuve de dévouement, et promenant un regard majestueux sur la ligne qui s'étendait devant lui :

« Eh bien ! mes enfants, leur demanda-t-il, vous trouvez-vous heureux ici ? »

Jusqu'alors le respect et l'étiquette avaient imposé un silence solennel ; mais lorsque le roi interrogeait il fallait répondre, et deux mille voix s'écrièrent :

« Oui !... oui !... Vive le roi !... vive Louis ! »

Et les chapeaux s'agitèrent au bout des baïonnettes et des piques, quelques bras s'élevèrent au-dessus des rangs avec un murmure semblable à celui du champ de bataille après la victoire.

Le roi, accompagné du maréchal de Grancey et de ses courtisans, et suivi d'un piquet d'honneur choisi parmi les officiers invalides, parcourut toutes les parties de l'Hôtel.

En entrant dans l'église, dont la nef n'était pas encore achevée, il dit encore à son ministre de la guerre :

« Monsieur le ministre, vous veillerez à ce que cette chapelle soit agrandie : le Dieu de la France est aussi le Dieu des armées, son temple ne saurait être trop vaste. Vous ferez élever un dôme au milieu, et sous ce dôme, nous voulons que soient appendus les drapeaux pris sur nos ennemis. Dans les caveaux de l'église reposeront

les cendres de nos maréchaux. Je veux que désormais notre Hôtel royal des Invalides soit le Saint-Denis de nos grands capitaines.

— Sire, les ordres de Votre Majesté seront exécutés, répondit le secrétaire d'État en s'inclinant profondément. »

Au moment où le roi sortait de la chapelle, un carrosse à six chevaux arrivait dans la cour du Gouvernement, et la Dauphine, accompagnée de Mme de Maintenon et des duchesses de Chevreuse et de Roquelaure, en descendit :

« Eh quoi ! mesdames, dit le roi après s'être avancé galamment vers la Dauphine, le chapeau à la main, est-ce donc ainsi que vous venez traîtreusement me surprendre?

— Sire, répondit la princesse en souriant, les fidèles sujettes de Votre Majesté étaient jalouses de partager un bonheur dont elle leur avait fait mystère. La marquise, ajouta-t-elle en désignant de son éventail madame de Maintenon, a bien voulu nous accompagner.

— Sire, dit avec finesse cette dernière, après avoir fait une révérence cérémonieuse, madame la Dauphine n'a point oublié que jadis Votre Majesté la rendit témoin des exploits de ses soldats aux siéges de Landrecies et de Mons ; elle a voulu revoir pendant la paix ceux dont elle avait admiré la valeur pendant la guerre...

— Ah ! madame, interrompit le roi, qui avait parfaitement senti l'allusion que la favorite avait voulu faire à Mme de Montespan, à laquelle elle avait succédé, est-ce donc un souvenir qui ne puisse s'oublier?

— Sire, reprit la marquise d'un ton caressant, Votre Majesté a accoutumé tous ceux qui ont l'honneur de la servir à aimer les héros, trouvera-t-elle surprenant qu'ils aient voulu visiter l'asile qu'elle leur a consacré ?

— Véritablement, mesdames, répliqua plus galamment encore le monarque, ce jour est si heureux pour moi, que votre présence devait le couronner. Accompagnez-moi donc au milieu de mes braves soldats, ne serait-ce que pour leur faire oublier, par vos grâces, les soucis d'une existence bien triste, hélas ! puisqu'ils ne peuvent plus servir ni sous les bannières de l'Amour, ni sous celles de Bellone.

— La gloire, Sire, doit être la seule consolation des héros, dit la favorite d'un ton doctoral.

— Elle console, c'est vrai, reprit le roi en étouffant un soupir;

mais elle ne compense pas toujours la perte de nos belles années. »

Le cortége royal quitta l'Hôtel au milieu des acclamations et des vivats des soldats rassemblés sous les portiques, sur les courtines et à toutes les fenêtres des bâtiments. Le canon salua le départ de Louis XIV, comme il avait salué son arrivée ; et, le lendemain, les canonniers, voulant perpétuer le souvenir de cette visite, firent graver sur le bronze d'une pièce de rempart l'inscription suivante :

« Louis le Grand a, pour la première fois, honoré de son auguste présence son Hôtel royal des Invalides, le 9 mai 1705. »

II

Le vainqueur de Charles XII, l'homme qui n'avait reculé ni devant un obstacle, ni même devant une impossibilité pour doter son peuple, encore demi-barbare, des bienfaits de la civilisation, Pierre le Grand était venu à Paris incognito, dans les premiers jours de mai 1717, avec l'intention d'y récolter de nouvelles lumières pour lui-même. Le régent, Philippe d'Orléans, s'était empressé, au nom de Louis XV encore enfant, de mettre à la disposition du czar quelques gentilshommes du Palais-Royal pour le conduire partout où il voudrait aller. Mais qu'un héros a de caprices !... Le 13 mai 1717, à l'heure où l'on attendait le czar de Moscovie à la cour de Versailles, il entrait aux Invalides.

Pierre ne portait sur ses habits aucun insigne qui pût faire deviner sa qualité princière; vêtu d'une espèce de casaque de gros drap vert, taillée à la mode polonaise, il était coiffé d'un bonnet de fourrure d'Astracan et portait, avec une culotte collante de peau de daim fauve, de longues bottes à éperons d'acier ; un large ceinturon de cuir noir, auquel était attaché par une boucle un sabre à poignée de cuivre, complétait sa parure. Ainsi équipé, il avait traversé la cour principale de l'Hôtel ; et après s'être fait indiquer le logement du gouverneur, il avait su pénétrer jusqu'à lui sans s'être fait annoncer.

« Monsieur, dit-il brièvement au maréchal de Belle-Isle, après avoir échangé une salutation, je voudrais visiter votre Hôtel ; veuillez donc me faire conduire, par un de vos gens, dans toutes les par-

ties de l'édifice; et dépêchez-vous, je vous prie, car je suis pressé; je dois aller aujourd'hui même à Versailles.

— A votre accent, monsieur, répondit le gouverneur encore tout étonné de l'apparition de ce singulier personnage, je m'aperçois que vous êtes étranger?... (Ici Pierre fit un signe de tête affirmatif.) Je suis donc obligé, poursuivit-il, de vous faire observer qu'il m'est impossible d'obtempérer à votre demande ; les ordres du roi sont formels à cet égard : je ne puis laisser visiter l'Hôtel des Invalides aux étrangers, quels qu'ils soient, sans une permission expresse du ministre de la guerre. Munissez-vous donc de cet ordre d'abord, puis ensuite je me ferai un plaisir véritable de vous faire conduire, ici, partout où vous voudrez aller.

— Ouais!... fit Pièrre en regardant de travers le vieux maréchal. Il faut un ordre du ministre pour visiter l'Hôtel royal des Invalides?... (A son tour le gouverneur s'inclina en signe d'affirmation.) Eh bien! je n'en ai pas, répliqua le czar dégagé...; mais je m'en passerai pour l'instant...

— Cela vous sera difficile, monsieur.

— Pas autant que vous le croyez... Holà! quelqu'un! appela Pierre en élevant la voix; qu'on me conduise sur-le-champ à la salle d'armes de l'Hôtel, puisque monsieur le gouverneur ne veut pas se donner la peine de se déranger pour m'y conduire lui-même. »

Et en même temps le czar frappa vigoureusement sur le panneau de la porte d'entrée avec la poignée de son sabre.

« Tout beau! monsieur, s'écria le maréchal d'un ton plus sévère; savez-vous bien à quoi vous vous exposez en vous comportant chez moi de la sorte?... L'Hôtel des Invalides est une résidence royale, et...

— Je le sais parbleu bien!... interrompit Pierre, et c'est pour cela que je veux la visiter...

— Encore une fois, monsieur, le devoir de ma charge exige que je vous refuse. Si, comme je le suppose à votre air, vous êtes militaire, vous me permettrez de vous dire que vous connaissez bien mal le respect dû à la volonté du roi, et la déférence qu'un gentilhomme de ma sorte a droit d'attendre d'un inconnu tel que vous.

— Je vous répète, monsieur, que je veux visiter cet Hôtel; et, bien que je sois, moi, d'aussi bonne maison que la vôtre, je ne veux

être, pour vous, qu'un soldat qui vient voir des soldats!...Il ne sera pas dit que je sois venu de l'hôtel de Lesdiguières inutilement ! repartit le monarque, dont l'émotion commençait à faire place à la colère. »

La discussion allait devenir plus orageuse encore, si dans le moment même le vieux marquis de Charnancé et le jeune comte de Saint-Florentin, qui, ce jour-là, devaient accompagner le czar à Versailles, ne fussent entrés chez le gouverneur.

« Mon cher maréchal, dit le marquis, Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies n'a pas besoin de permission spéciale pour visiter l'Hôtel des Invalides. Le vainqueur de Pultawa est chez lui partout où il y a des héros et de la gloire. »

A ces mots une soudaine révolution s'opéra chez M. de Belle-Isle, qui, stupéfait et ouvrant de grands yeux, plia un genou devant le czar, en balbutiant :

« Qoi !... il se pourrait !... Ah ! Sire, Votre Majesté daignera-t-elle jamais me pardonner ?... J'ignorais...

— Vous êtes tout pardonné, monsieur le maréchal, interrompit Pierre en saisissant la main du gouverneur pour le relever; personne n'eût reconnu plus que vous, sous l'habit de soldat que je me fais un mérite de porter, un cousin du roi de France. »

En ce moment, les officiers de l'Hôtel entrèrent en grand nombre dans l'appartement, prévenus qu'ils avaient été, par le comte de Saint-Florentin, de la présence de l'empereur de Russie au milieu d'eux.

« Messieurs, dit le maréchal, faites battre le rappel sur-le-champ. Que les invalides prennent les armes et se rangent en bataille dans la cour d'honneur...

— Non pas ! non pas ! mon cher maréchal, interrompit encore le czar en souriant ; je vous ai dit que je n'étais qu'un soldat ; je vous répète que c'est un soldat, et non un empereur, qui vient visiter aujourd'hui les vieux soldats français. Je ne veux pas que vous dérangiez ces braves... Où sont-ils en ce moment ? demanda-t-il avec vivacité aux officiers.

— Sire, répondit le gouverneur, c'est l'heure du dîner : ils sont au réfectoire.

— C'est donc au réfectoire que je veux aller les voir. Allons,

messieurs, ajouta-t-il en prenant familièrement le bras du maréchal, venez avec nous si vous n'avez rien de mieux à faire. »

A l'aspect de ces longues tables où quatre mille convives prenaient un repas sain et frugal; à la vue des soins empressés dont les plus vieux et les plus infirmes étaient l'objet; au milieu du calme et du silence qui n'étaient troublés que par la voix d'un sous-officier qui lisait tout haut l'histoire des grands capitaines, Pierre ne put maîtriser son émotion; une larme roula dans ses yeux, et, attendri, il s'appuya sur le bras du vieux maréchal. Mais bientôt cette émotion devint plus vive et ses larmes coulèrent avec abondance, quand il entendit que le sujet de la lecture était la relation de la bataille de Pultawa, que lui, souverain voyageur, avait gagnée naguère contre Charles XII de Suède. A ce passage, que le sous-officier lut lentement et d'une voix accentuée : «... Pierre, dans cette journée mé« morable, s'acquit une gloire immortelle. Il se battit comme un « lion; et, après la victoire, il étendit sa sollicitude paternelle sur « les blessés des deux partis »; à ces mots tous les invalides se levèrent en silence et comme un seul homme, en portant à leur chapeau le revers de la main gauche, tandis que, de la droite, élevant leurs gobelets, tous fixèrent des regards d'admiration sur Pierre le Grand.

A cette scène muette mais sublime, le czar ne résista plus; il se pencha en sanglotant sur l'épaule du gouverneur et lui dit d'une voix étouffée :

« Il n'y a que des Français pour faire naître de tels à-propos... Mon cher maréchal, vous me faites pleurer de bonheur et de joie. »

Mais bientôt surmontant cette émotion trop vive, le monarque reprit son humeur de soldat, et élevant lui-même le bras :

« Mes amis! demanda-t-il à haute voix, donnez-moi un verre. »

Un laquais à la livrée du roi (dans ce temps-là les invalides étaient servis par la livrée royale) lui présenta un gobelet d'argent, et le maréchal voulut lui verser du vin de sa cave particulière.

« Non! non! s'écria le czar en repoussant doucement le flacon que tenait le gouverneur, c'est un gobelet pareil à celui de ces braves, et de leur vin, qu'il me faut. »

Alors un sergent lui donna son gobelet d'étain. Pierre le remplit lui-même de vin, puis, élevant ce gobelet au-dessus de sa tête :

« Mes camarades ! reprit-il d'une voix de Stentor, Pierre de Russie boit à votre santé ! »

Et il vida le verre d'un seul trait.

« A la santé de Pierre ! s'écrièrent en masse les invalides ; et tous le saluèrent après avoir bu.

— Du vin ! demanda le czar en tendant de nouveau son gobelet au sergent qui le lui avait donné. Mes amis ! à la santé du roi, à la santé de la France !

— Vive le roi !... Vive la France ! répétèrent les invalides.

— Adieu, mes vieux camarades, dit le monarque en se retirant, je ne vous oublierai pas. »

Suivi de son escorte, le czar visita toutes les parties de l'édifice. Sa perspicacité, son esprit d'analyse lui faisaient juger, mieux que les explications qu'on s'empressait de lui donner, de la nécessité des choses qu'on faisait passer sous ses yeux et des améliorations dont elles étaient susceptibles.

« Si Dieu me prête vie, dit-il au gouverneur, je tâcherai d'imiter, à Saint-Pétersbourg, l'œuvre de Louis XIV. J'y fonderai un Hôtel des Invalides. Le marbre, le bois et le fer ne manqueront pas pour élever les bâtiments ; mais des hommes tels que vous, messieurs, me manqueront, sans doute, pour diriger dignement un si noble établissement. Pourtant, reprit-il avec un soupir, puis-je commencer tout cela sans savoir qui je laisserai après moi pour l'achever ?

— Dieu ! Sire, repartit le vieux marquis de Charnancé, qui protége les grands empires quand les grands hommes ne sont plus. »

Pierre pressa la main du maréchal, adressa aux soldats un signe touchant d'adieu, puis monta dans la voiture qui avait amené le marquis de Charnancé et le comte de Saint-Florentin, pour retourner à l'hôtel de Lesdiguières, près de l'Arsenal, où il avait voulu fixer sa résidence ; car cette fois encore, il n'alla pas à Versailles.

III

Le 1er septembre 1806, par une belle soirée d'automne, Napoléon monta à cheval et quitta Saint-Cloud, cette résidence de prédilection, dans l'intention de faire une courte promenade.

Arrivé en face des Invalides, il arrêta son cheval et demeura un moment en contemplation devant l'œuvre créée par Louis XIV. Déjà le jour commençait à baisser, les derniers rayons du soleil couchant venaient refléter sur le dôme de l'édifice qui s'élevait haut et étincelant d'or, au milieu des toits sombres de l'Hôtel.

« C'est beau! c'est beau ! répéta-t-il plusieurs fois ; en vérité Louis XIV était un grand roi! Puis s'adressant à Rapp, qui, lui aussi, paraissait éprouver le même sentiment d'admiration : — Est-ce que tu n'as jamais eu la velléité de monter jusqu'à la lanterne que tu vois là-haut, au-dessus de la flèche? lui demanda-t-il.

— Non, Sire; cependant le maréchal Sérurier me l'a proposé : j'ai refusé.

— Et pourquoi? Tu n'es cependant pas poltron!

— Je le crois, Sire; mais je ne sais..., juché dans cette espèce de cage, la tête peut tourner, et ma foi...

— Eh bien ! moi, je n'y monterais pas non plus, non par prudence, mais parce que de ce point je craindrais de voir mes soldats trop petits.

— D'autant plus que Votre Majesté ne les trouve déjà pas trop grands de plain-pied, répliqua Rapp en souriant.

— Je veux aller voir comme ils se portent aujourd'hui, reprit l'Empereur sans avoir eu l'air de faire attention à la réponse de l'aide de camp; mais je veux y aller seul et sans que le maréchal le sache. Accompagne-moi jusque-là, tu garderas mon cheval, je n'y resterai qu'un moment. »

Et Napoléon reprit sa course.

« Sire, dit Rapp en passant sur le pont du Corps-Législatif, je ferai respectueusement observer à Votre Majesté qu'il est tard, tout à l'heure nuit, elle n'a pas d'escorte, et...

— Tu me l'as déjà dit, se hâta d'interrompre Napoléon.

— Et Sa Majesté l'Impératrice l'attendra pour dîner, continua l'aide de camp.

— Bah ! bah ! elle aura déjeuné deux fois. Attends-moi là, personne ne fera attention à toi, je reviendrai dans un moment te reprendre à cette place.

Ayant dit, il s'achemina à grands pas vers l'entrée principale des Invalides. La nuit était tombée. A la vue d'un homme coiffé d'un

chapeau militaire, chaussé de bottes molles à éperons d'argent, et portant deux épaulettes à graine d'épinard que dissimulait mal la redingote à demi boutonnée de l'Empereur, le factionnaire préjugea que ce devait être un officier supérieur et le laissa passer sans lui demander : « Où allez-vous ? » quoique la retaite eût été battue déjà dans l'intérieur de l'Hôtel.

Selon son habitude lorsqu'il voulait observer, Napoléon, les mains croisées sur le dos, flâna dans les cours et sous les galeries. Un calme profond régnait partout, car il y avait longtemps que le repas du soir était achevé et que les soldats étaient rentrés dans leurs dortoirs. Quelques sentinelles, armées d'un sabre, se promenaient de distance en distance. Celles-ci, supposant également que l'individu qui passait devant elles devait être un officier supérieur attaché à l'Hôtel, ne le troublèrent pas dans ses méditations.

Napoléon s'était dirigé vers la chapelle, et là, devant le portique du temple, la conversation de deux invalides qui en sortaient attira toute son attention. Pour mieux entendre ce qu'ils disaient, il les suivit sans affectation en réglant son pas sur les leurs, car ils marchaient bien lentement. Ces deux hommes paraissaient courbés sous le fardeau des ans. Le plus caduc, conduit par le moins âgé, semblait l'implorer, tandis que les regards de ce dernier se portaient alternativement de l'entrée de la cour, éclairée par une lanterne, sur le camarade dont il dirigeait les pas chancelants :

« Jérôme, dit d'une voix chevrotante le plus vieil invalide, tu ne le vois donc pas venir ?

— Non, père ; mais soyez tranquille, je lui ferai un sermon dont il se souviendra : sa conduite n'est pas celle d'un homme.

— Jérôme, il faut avoir un peu d'indulgence pour ses enfants, reprit le plus vieux ; nous avons été jeunes aussi, nous autres, et, ma foi, à son âge, je valais peut-être moins que lui, moi !... Eh ! eh ! fit le vieillard en s'appuyant sur sa canne à béquille, il y a bien de cela une centaine d'années : c'était du temps de feu Sa Majesté Louis XIV ; je n'avais pas encore épousé ta mère.

— Jamais, père, jamais ! répliqua Jérôme en se frappant le front de la seule main qui lui restait. Respect aux anciens : telle était notre devise du temps du maréchal de Saxe, à plus forte raison quand les anciens sont nos propres pères.

— Allons, allons, mon bon Jérôme, il va venir ce pauvre petit Cyprien. Que veux-tu! auprès de nous, c'est un enfant; il aura pensé que ma prière serait plus longue qu'elle ne l'a été aujourd'hui, et il se sera amusé à la grille. Ne le gronde pas trop, car il t'aime bien aussi, toi! et, vois-tu, ajouta-t-il encore en baissant la voix, c'est ma faute : j'aurais dû dire un bon *Confiteor* de plus. »

Napoléon avait tout entendu, et dans l'intention d'en apprendre davantage, il aborda franchement les deux invalides en leur disant:

« A ce que je présume, mes amis, vous attendez quelqu'un? »

A ces mots, le moins âgé leva la tête, et porta aussitôt la main à son chapeau, car il avait vu reluire sous la redingote de Napoléon les torsades de deux épaulettes d'or:

« Oui, mon colonel, répondit-il, moi et mon père Maurice que voilà, attendons notre coureur d'enfant qui n'arrive pas. Il sait pourtant bien, le sans-cœur, que son grand-père a besoin de ses deux bras pour monter au dortoir, car il les a lui!... tandis que moi...»

Et Jérôme agita sa manche sans bras.

« Vous êtes un brave homme! lui dit Napoléon avec effusion : votre fils a tort. Mais, lui demanda-t-il tout en cheminant de compagnie, pourquoi votre vieux père est-il resté si tard à la chapelle? c'est contraire aux règlements.

— Mon colonel, c'est en vertu d'une permission de notre maréchal. Tous les ans, le 1er septembre, mon père passe une partie de la journée à réciter le répertoire de ses prières pour le repos de l'âme du roi qu'il a servi jadis, et depuis que je suis avec lui à l'Hôtel, je ne l'ai pas vu manquer une seule fois à ce pieux exercice.

— De quel roi? demanda Napoléon.

— De feu Sa Majesté Louis XIV, dit le vieillard, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

— De Louis XIV! répéta Napoléon avec un mouvement d'étonnement; mais comment cela? Où l'avez-vous vu?

— Ici même, à cette place; il m'a parlé et je lui ai répondu, répliqua Maurice d'un ton de fierté.

— Vous êtes bien heureux! reprit Napoléon; mais alors il faut que vous soyez plus que centenaire?

— Mon colonel, j'aurai cent vingt et un ans, vienne la Chandeleur prochaine.

— Cent vingt et un ans!... s'écria l'Empereur stupéfait; et, passant rapidement à la droite du père Maurice, il prit son bras en lui disant d'un ton plein de bienveillance : Appuyez-vous sur moi, mon vieux camarade, c'est à moi à vous aider.

— Ah! mon colonel, répondit le vieillard d'une voix attendrie, je n'oserais, je sais trop le respect...

— Donnez-moi votre bras, je le veux!... interrompit l'Empereur. »

Et s'emparant du bras de l'invalide, qui s'en défendait encore, il l'appuya doucement sur le sien :

« Allons, père, il faut obéir, lui dit Jérôme; vous voyez bien quand même que le colonel ne ressemble pas à nos marquis d'autrefois, et avec tous vos salamalecs, vous finirez par vous enrhumer ce soir. Vous savez que le petit père Coste vous l'a défendu sous peine de tisane?... Et ce damné de Cyprien qui n'arrive pas!... Mauvais sujet, va! tu me le payeras demain matin.

— Vous n'avez pas dû assister à beaucoup de combats? demanda Napoléon au centenaire en reprenant lentement leur course interrompue un moment, car vous deviez être bien jeune lorsque vous vîtes Louis XIV?

— Eh!... eh!... fit le père Jérôme en toussant plus fort, j'avais dix-huit ans lorsque je débutai à Friedlingen [1]. L'année suivante je reçus ma seconde blessure à Hochstett [2], au même moment que le fils du maréchal de Tallard qui était cornette dans une des compagnies rouges.

— Hochstett! dites-vous? Il y a longtemps de cela, répliqua Napoléon. Ce furent les Français qui perdirent cette bataille, bien que commandés par deux maréchaux de France en personne, et un prince bavarois, je ne sais plus lequel...

— Oui, mon colonel, l'électeur de Bavière et le maréchal de Marsen, de fameux guerriers du temps de feu Sa Majesté Louis XIV.

[1] La bataille de Friedlingen, en Souabe, gagnée le 14 octobre 1702 par le marquis de Villars sur le prince de Bade. Villars fut salué maréchal de France, par ses troupes, sur le champ de bataille.

[2] Ou Blenheim, en Allemagne, livrée le 13 août 1704. Le prince Eugène et Marlborough y remportèrent une victoire complète sur l'électeur de Bavière et les maréchaux Tallard et de Marsen. A cette bataille, Tallard perdit son fils unique, tué d'un coup de coulevrine, et fut fait prisonnier.

Oh! je m'en souviens encore : une balle de mousqueton m'est entrée par l'épaule gauche et m'est ressortie par la droite... Je suis tombé sur le coup en criant Vive le roi! Un an après ma guérison, j'obtins de feu Sa Majesté Louis XIV la faveur d'entrer aux Invalides...

— Ce n'était point une faveur, interrompit Napoléon, c'était justice.

— Et il y a bientôt cent deux ans que j'habite l'Hôtel; je m'y suis marié et j'ai vu passer bien des camarades depuis ce temps. Quoiqu'à présent il n'y ait plus que des jeunes gens, j'y suis heureux... oh! oui, bien heureux, surtout depuis que mes enfants sont venus m'y joindre.

— Monsieur Jérôme, demanda Napoléon attendri par le récit de ce Nestor des soldats, vous, qui êtes fils de ce vieux brave, quel âge avez-vous donc?

— Je vais sur quatre-vingt-onze ans, mon colonel; je suis né en 1715.

— Oui, interrompit le centenaire, juste la même année que feu Sa Majesté Louis XIV mourut [1]. Oh! je m'en souviens comme si c'était hier.

— Quatre-vingt-onze ans! s'écria encore Napoléon... Certes, je ne vous les eusse pas donnés; en ce cas, vous avez dû faire longtemps la guerre, vous?...

— Pendant vingt-huit ans, mon colonel : j'ai servi successivement sous les maréchaux de Saxe, de Soubise, de Broglie, de Contades, et sous le prince de Condé. J'étais à Fontenoy, à Lawfeld, à Rosback, à Berghen et à Fribourg. C'est là que j'ai perdu mon bras, comme vous voyez. Je suis à l'Hôtel depuis 1763, il y aura bientôt quarante-trois ans; mais moi, c'était à l'époque de Louis XV.

— Oui, Louis XV, dit Napoléon à voix basse, un pauvre roi qui signa ce traité honteux par lequel la France abandonnait quinze cents lieues de côtes [1].

— Et depuis quarante-trois ans, reprit le centenaire, Jérôme se conduit avec moi en bon fils. Pourquoi le sien ne lui ressemble-t-il pas!»

[1] Louis XIV mourut à Versailles, le 1er septembre 1715.

[1] Le traité de Paris de 1763.

Cette amère réticence tombait d'aplomb sur la tête de l'absent.

« Père, dit Jérôme avec un calme apparent, Cyprien est jeune : il y a de la ressource.

— Certainement, ajouta Napoléon, les jeunes gens ont besoin d'indulgence : vous-mêmes, mon vieux camarade, vous en conveniez tout à l'heure.

— Mon colonel, répondit bien bas le centenaire, c'est une ruse de guerre. Eh ! eh !... fit-il en toussant toujours, parce que lorsque je vois mon fils en colère contre le sien, je fais semblant d'être plus courroucé que lui ; au moyen de cette tactique, la paix se rétablit bientôt entre eux. »

En ce moment le petit groupe était arrivé à l'entrée d'une longue galerie éclairée faiblement par un réverbère qui ne jetait qu'une lueur douteuse. Le père Maurice s'y était arrêté :

« Tu n'aperçois pas Cyprien ? avait-il demandé doucement à son fils.

— Non père, avait répondu celui-ci avec un accent de tristesse et en regardant tout autour de lui ; je gage que le garnement aura obtenu la permission de découcher sans nous en rien dire. Oh ! demain, demain !...

— Voyons, dit d'un air dégagé Napoléon au centenaire, puisque M. Cyprien vous fait défaut, voulez-vous que je le remplace ? Nous allons, votre fils et moi, vous aider à monter. Le vent fraîchit et à votre âge il ne fait pas bon monter une garde à la belle étoile.

— Oh ! la veille d'Hochstett, du temps de feu Sa Majesté Louis XIV, je suis resté six heures en faction devant les lignes, et à une demi-portée de mousquet des sentinelles du duc de Marlborough... ; l'anspessade [1] m'avait oublié tout net.

— L'anspessade en était parbleu bien capable du temps de M. de Marlborough ! dit Napoléon en souriant ; mais alors vous aviez cent ans de moins qu'à présent, et cela ne laisse pas que de faire une différence...

— Mon colonel..., dit Maurice en voulant dégager son bras que Napoléon n'avait pas quitté.

— Allons, allons, père, puisque le colonel veut bien avoir cette

[1] C'était jadis le plus bas sous-officier d'infanterie. Il remplissait alors les mêmes fonctions que celles de caporal.

bonté, profitez-en. Le vent s'élève, vous toussez déjà beaucoup, gare à la tisane demain matin. »

Le centenaire se laissa conduire par l'Empereur en s'appuyant sur son fils, qui semblait lui servir d'étai, et tous trois se mirent en devoir de monter les quelques marches du perron de la galerie, lorsque Jérôme s'écria :

« Enfin le voilà !...

— Cyprien ? demanda Maurice.

— Oui, père, répondit Jérôme en grommelant entre ses dents les épithètes de coureur et de libertin.

— Ne le gronde pas trop, dit Maurice d'un ton de douceur, ne le gronde pas trop, cela ne lui arrivera plus.

— Je sais ce que j'ai à faire, répliqua sèchement celui-ci : c'est un mauvais sujet incorrigible.

— Où voyez-vous donc votre Cyprien ? demanda Napoléon à Jérôme.

— Parbleu ! là-bas ! mon colonel ; il est devant vous. »

L'Empereur regarda curieusement de tous côtés pour voir ce mauvais sujet, cet espiègle, cet enfant peu respectueux ; il n'aperçut au loin qu'un invalide dont le menton d'argent brillait à la lueur de la lune, et qui venait droit à eux, aussi vite que ses deux jambes de bois pouvaient le lui permettre. C'était là le *coureur*, le *libertin* sur lequel étaient tombées si grotesquement les récriminations paternelles de deux générations. A la vue de ce martyr de batailles, Napoléon ne put se défendre tout à la fois d'un sentiment de pitié et d'admiration.

L'invalide n° 3 pouvait avoir une soixantaine d'années. Sa figure était horrible à voir, tant elle avait été mutilée jadis, ainsi que ses membres. En outre du menton postiche que l'art de l'orfévre était parvenu à lui *monter* sur la partie inférieure du visage, il avait encore un œil de verre dont la fixité donnait à sa physionomie une expression étrange. Un œil de verre, chez un invalide, était alors le *nec plus ultrà* de la coquetterie, et Cyprien avait dû être très-bel homme dans sa jeunesse. Il était grand, vigoureusement constitué, et marchait lentement, il est vrai, mais parfaitement droit, sans même le secours d'une canne, et les deux mains dans les poches. Il fallait qu'il fût bien coupable, car en ce moment il avait l'air bien

doux. Déjà Jérôme ouvrait la bouche pour faire pleuvoir sur lui un déluge de reproches, lorsque celui-ci, après avoir salué militairement l'Empereur, qu'il n'avait jamais vu de près, lui coupa la parole en disant à son père avec un admirable sang-froid et d'un ton presque enjoué...

« Papa, papa, du calme! il ne faut pas juger sans ouïr, comme disait l'illustre Dugommier mon général. Je n'étais pas présent à l'appel, c'est positif, mais écoutez-moi : j'avais remarqué que lorsque grand-père passait, comme aujourd'hui, une partie de son temps à la chapelle à réciter, le matin, son Paroissien complet, et, le soir, son Ancien Catéchisme, un verre de vin de plus qu'à l'ordinaire le ragaillardissait et lui donnait des jambes naturelles pour remonter au *doctoir*. Eh bien! moi qui n'en ai que d'artificielles, il m'a fallu courir à la recherche de Galibert, mon camarade de chambrée, pour qu'il me cédât sa portion de vin en échange d'une garde que je monterai pour lui, demain, au logement du maréchal. La voilà cette portion de consolation ! Maintenant, grondez-moi, si cela vous fait plaisir, quoique je sois radicalement innocent; je suis bien sûr que, cette fois, grand-père ne me donnera pas tort. »

En disant ces mots, l'invalide avait tiré de sa poche une bouteille recouverte d'osier et l'avait présentée au centenaire. Jérôme ne répondit pas; mais Maurice regarda son petit-fils d'un œil attendri, et s'adressant à Jérôme :

« Eh bien! ne te le disais-je pas que Cyprien ne serait pas dans son tort?... Mais, mon enfant, ajouta-t-il en prenant la bouteille qu'il secoua d'une main tremblante, il y a là plus que la portion ordinaire?

— C'est prouvé, grand-père; il y a aussi la mienne qui est tombée dans la gourde sans le faire exprès. Ne seriez-vous pas bien gras avec une seule portion? Et Cyprien, tirant encore de sa poche quelques morceaux de sucre et un croûton de pain blanc, ajouta : — J'ai profité de la coïncidence pour acheter, à la cantine de l'infirmerie, ces denrées coloniales prohibées : avec cette croûte et ces ingrédients, je vais vous manutentionner une fricassée à la façon de l'ordinaire des perroquets. Cela fera sur votre pauvre estomac, un peu rouillé par les années de service, l'effet d'une vraie camisole de velours d'Utrecht.

— C'est bel et bon, reprit Jérôme tout à fait calmé; mais en attendant, tu nous as mis dans un cruel embarras; et, sans le secours du colonel, qui a eu l'obligeance d'aider mon père, je ne sais comment j'aurais fait pour l'amener jusqu'ici, avec le froid qui se fait déjà sentir. »

Cyprien salua encore l'Empereur :

« Papa, l'étape n'est pas longue, et la route est magnifique : c'est tout pavé, répliqua-t-il en levant au ciel, en ce moment scintillant d'étoiles, son œil unique; ce temps-là me rappelle le camp de la Lune. Et, passant en même temps à la gauche du centenaire, il ajouta avec gaieté : Je reprends ma place de bataille et mon poste d'honneur, suffit.

— Oui, monsieur Cyprien, dit en s'éloignant un peu Napoléon, qui jusqu'alors s'était borné à écouter la justificatiou de l'invalide, cette place est maintenant pour vous un véritable poste d'honneur que vous devez vous montrer jaloux de ne céder à personne.

— Oui, mon colonel, je n'abandonnerais pas plus celui-là aujourd'hui, que je n'ai abandonné les autres jadis.

— Je le crois... A quelle affaire avez-vous donc été martyrisé ainsi?

— Mon colonel, à la bataille de Fleurus, gagnée sur les Autrichiens par le général Jourdan, aujourd'hui maréchal de l'Empire. En nous précipitant sur les pièces ennemies, une d'elles, chargée à mitraille, me rasa le menton, comme vous voyez, me décrocha un œil et me débarrassa de mes deux jambes sur le même temps. Mais, fit Cyprien en frappant sa large poitrine de ses deux mains, l'estomac est resté intact et le cœur n'a pas été touché; aussi figure-t-il sur le contrôle du corps comme jouissant de la solde d'activité. »

Napoléon sourit à ce propos de Cyprien.

« La journée de Fleurus, lui demanda-t-il, n'eut-elle pas lieu le 26 juin 1794?

— Oui, mon colonel, il y faisait plus chaud qu'à cette heure, je vous en réponds.

— C'était déjà du temps de Bonaparte? dit le centenaire.

— Grand-père, reprit Cyprien avec vivacité, dites, sans vous commander, de l'*Empéreur* Napoléon le Grand! ce sont ses noms de baptême, et on ne l'appelle plus autrement à l'Hôtel.

— Oui, comme feu Sa Majesté Louis XIV.

— Eh! grand-père, s'écria de nouveau l'invalide, en pirouettant sur une de ses jambes, laissez-moi donc avec ce monarque de l'ancien régime; votre Louis XIV n'était qu'une vraie culotte de peau en comparaison de Napoléon, Empereur des Français, roi d'Italie. A la bonne heure, voilà un monarque, un héros consolidé! N'est-ce pas, mon colonel? »

A cette interpellation imprudente, l'Empereur avait froncé le sourcil, et, de cette voix grave qui dictait les destinées du monde, il répondit froidement :

« Vous vous trompez, monsieur Cyprien; Louis XIV a été un grand roi! C'est lui qui a élevé la France au premier rang des nations de l'Europe; c'est lui qui, le premier, a eu quatre cent mille hommes sur pied, et cent vaisseaux en mer. Il accrut la France du Roussillon, de la Franche-Comté et de la Flandre; il assit un de ses enfants sur le trône d'Espagne; enfin, c'est lui qui a créé l'Hôtel des Invalides!... Depuis Charlemagne, il n'y a pas de roi de France qu'on puisse lui comparer! »

En entendant l'Empereur faire ainsi l'éloge du prince pour lequel il professait une sorte de culte, le centenaire fit un effort pour se redresser tout à fait, et, l'œil brillant de souvenirs, la voix émue d'admiration :

« Bravo! bravo! dit-il à l'Empereur. Ah! mon colonel, vous étiez digne de servir feu Sa Majesté Louis XIV. De son temps, où le mérite savait si bien être apprécié, il vous eût fait maréchal de camp... »

Cyprien, plus atterré par l'accent avec lequel Napoléon avait exprimé sa pensée que par les paroles qu'il avait prononcées, baissa la tête en essayant de balbutier :

« Pardon..., excuse, mon colonel : je n'ai jamais connu le monarque de grand-papa; je n'en ai entendu parler que par les anciens camarades de l'Hôtel.

— Et ceux-là, monsieur, en agissant ainsi, aggravent leurs torts, répliqua vivement Napoléon; car s'il est un lieu où la mémoire de Louis XIV doive être respectée et vénérée, c'est ici..., à cette place! Qu'ils jettent les yeux sur tout ce qui les environne!... Cette magnificence, la prévoyante sollicitude dont ils sont entourés ne leur disent-elles pas que le grand roi a voulu leur laisser une preuve éclatante de sa générosité et de sa puissance? »

En ce moment, une vive clarté apparut tout à coup à l'autre extrémité du bâtiment, en même temps qu'un bruit de pas, mêlé à un bourdonnement de voix, se fit entendre. C'était Rapp, conduit par le maréchal Sérurier, accompagné de son état-major et suivi de plusieurs invalides tenant des torches de résine à la main.

Voici ce qui s'était passé :

Rapp avait attendu patiemment, pendant une demi-heure, à la place que l'Empereur lui avait assignée; mais ne le voyant pas revenir, il avait quitté son poste et s'était peu à peu rapproché de la grille par laquelle il l'avait vu entrer. Là, une autre demi-heure s'était écoulée. La nuit étant close, l'inquiétude chez l'aide de camp avait bientôt succédé à l'impatience, et, un quart d'heure après, ne tenant plus aucun compte de sa consigne, il s'était fait reconnaître de la sentinelle, avait donné le cheval de l'Empereur et le sien à garder à un invalide; puis, s'étant dirigé en toute hâte vers le logement du gouverneur, qu'il avait trouvé à table avec sa famille, il lui avait dit d'un air effaré que l'Empereur, entré seul et *incognito* dans l'Hôtel depuis plus d'une heure, n'en était pas encore ressorti.

A cette nouvelle, le maréchal Sérurier avait passé précipitamment son habit de velours bleu brodé sur toutes les coutures, après avoir fait prévenir les officiers de l'état-major. En un moment, ceux-ci étaient accourus en pleurant de joie de savoir Napoléon au milieu d'eux, et s'étaient précipités à la recherche de leur chef bien-aimé, qu'ils avaient enfin rencontré, causant sous la galerie avec le père Maurice, Jérôme et son fils.

Aux cris de : « Le voilà!... Vive l'Empereur!... Par ici, camarades!... » Cyprien, qui, dans la chaleur de ses discours, n'avait pas fait grande attention ni à la figure ni au costume de Napoléon, fixa plus attentivement ses regards sur le prétendu colonel, et, reconnaissant en lui celui qui, deux ans auparavant, était venu distribuer les croix d'honneur à l'Hôtel, joignit les mains en s'écriant :

« Ah! mon Empereur! pardonnez-moi toutes mes incohérences. » Puis, s'adressant à Maurice et à Jérôme : « Mais, père, mais, grand-père! leur dit-il en tordant convulsivement son chapeau dans ses mains, c'est Sa Majesté l'Empereur et roi qui est devant vous!... c'est l'Empereur Napoléon en personne!

— Vous êtes l'Empereur, mon colonel? s'écrièrent avec naïveté

les deux vieillards, comme frappés de la même étincelle électrique.

— Oui, mes enfants, leur répondit Napoléon en les retenant affectueusement par le bras pour les empêcher de tomber à ses genoux; je suis votre père, car je suis le père des soldats qui ont vaillamment combattu, à toutes les époques, pour l'honneur de la France. »

Ce fut à cet instant que Rapp, le gouverneur, son état-major et les invalides, armés de torches, abordèrent Napoléon aux cris répétés de « Vive l'Empereur! » Ce dernier lança, à la dérobée, un regard de reproche à son aide de camp, en lui disant à voix basse :

« Cette fois encore tu n'as pas eu la patience de m'attendre!... N'importe, je ne t'en veux pas. »

Puis, après avoir fait quelques pas et s'adressant à tous :

« Approchez-vous, messieurs, dit-il du ton le plus aimable aux officiers, approchez-vous, monsieur le maréchal, et vous, mes vieux camarades (il appelait ainsi les invalides), entourez-moi!... Vous allez m'aider à récompenser dignement trois générations de héros. Voilà trois braves, ajouta-t-il en désignant le père Maurice, Jérôme et Cyprien, qui ont combattu à trois journées également glorieuses pour la France : à Friedlingen, à Raucoux et à Fleurus. La même récompense doit être décernée à leur valeur, car ces trois grandes batailles sont sœurs. Mon cher maréchal, dit-il à Sérurier, veuillez me prêter votre croix; je vous la rendrai demain, ajouta-t-il en souriant. Donne-moi la tienne », demanda-t-il à Rapp.

Ayant pris les deux décorations, Napoléon donna l'une à Jérôme et l'autre à Cyprien; puis, détachant sa propre croix, il la fixa lui-même sur la poitrine du centenaire, au-dessous de deux petites épées en croix, dont le médaillon la décorait déjà, en lui disant avec bonté :

« Mon vieux camarade, je regrette de n'avoir pas acquitté plus tôt envers vous cette dette de la France!

— Vive l'Empereur! vive l'Empereur! » s'écrièrent de nouveau les invalides.

— Sire, dit le centenaire d'une voix que le ravissement rendait encore plus tremblante, vous parez mon tombeau et vous me rendez tout glorieux d'avoir donné à mon pays deux fils dont Votre Majesté vient de payer si honorablement les services...

— Mon brave, répondit Napoléon en tendant la main au père

Maurice, qui la saisit et la baisa avidement, je vous le répète, je ne fais que payer la dette de la patrie; car moi aussi, je ne suis qu'un soldat, et c'est à elle que je dois tout. » Puis, s'adressant au gouverneur : « Monsieur le maréchal, reprit-il en souriant, venir aux Invalides sans rendre visite à mes vieux camarades serait aller à Rome sans voir notre saint-père le pape... Veuillez m'accompagner. »

C'était à l'infirmerie, vers laquelle il se dirigeait, qu'était réservée à l'Empereur une de ces impressions terribles que son âme généreuse devait ressentir profondément, comme soldat, comme souverain, comme politique. Au moment d'y pénétrer, il parut hésiter; il semblait craindre de franchir cette porte, au delà de laquelle un spectacle affligeant allait bien certainement s'offrir à sa vue... Il entra; mais ceux qui étaient près de lui et qui l'observaient le virent pâlir lorsque ses regards parcoururent cette triple rangée de lits où tant de braves achevaient de mourir. Rien ne peut, à l'infirmerie des Invalides, égaler la sollicitude des médecins et la prévenance des infirmiers, si ce n'est la sécurité des malades. Serait-ce qu'épurés par vingt baptêmes de sang, tous quittent ce monde comme sûrs de celui où ils vont entrer?... Nous ne saurions le dire; mais toujours est-il que rien de contracté ni de convulsif ne se fait remarquer sur le visage des agonisants eux-mêmes.

Napoléon alla droit à un malade qu'il vit entouré de plusieurs personnes, parmi lesquelles se faisait remarquer l'abbé Pichot[1], qui assistait aux derniers moments d'un vieux sous-officier plus que centenaire. Cet invalide avait fait toutes les campagnes de Louis XV sans jamais avoir reçu la moindre blessure : l'âge seul l'avait amené lentement sur cette couche de douleurs. Ses petits-enfants, en pleurs, étaient agenouillés au pied du lit du moribond, car le médecin s'en était éloigné en disant au prêtre : « Cet homme n'a plus affaire qu'à vous! » L'Empereur s'approcha du vieux soldat et se découvrit; et lorsque l'abbé Pichot, aidé des infirmiers, souleva le corps décrépit du mourant, et que lui-même, courbé sous le poids des ans, se baissa, soutenu par deux de ses assistants, pour donner le saint viatique à la bouche muette qui l'implorait par un divin regard, on eût dit cette scène de *la Communion de saint Jérôme*, chef-d'œuvre du Dominiquin, représentée en réalité. Napoléon s'était incliné,

[1] Alors premier aumônier des Invalides.

com e tous ceux qui étaient présents, et lorsqu'il releva la tête, on put voir distinctement sur ses joues pâles la trace de deux larmes qui avaient coulé de ses yeux pendant la courte mais pieuse cérémonie ; car lui aussi, quinze ans plus tard, et confiant dans la miséricorde divine, disait à son aumônier, l'abbé Vignani, sur sa couche de douleur à Sainte-Hélène : « Toute la science de la vie est d'apprendre à bien mourir. »

Napoléon quitta l'infirmerie sans prononcer une parole ; mais arrivé sur le palier, il serra tout à coup le bras du maréchal, et lui dit à voix basse :

« Il m'a semblé tout à l'heure recevoir encore le dernier adieu de mon père ! »

En descendant les degrés, le gouverneur lui apprit que ce vieux sous-officier était malade depuis quinze mois, et que, durant ce temps, il s'était vu mourir organe par organe, lambeau par lambeau, sans avoir pu trouver dans son lit une position tenable et qui donnât un instant de répit à ses souffrances.

« Et voilà ce qu'on appelle mourir de sa *belle mort!* dit Napoléon à Rapp qui marchait à ses côtés; alors qu'est-ce donc que *l'horrible mort?...*

— Sire, c'est bien certainement celle à laquelle Votre Majesté vient d'assister.

— Oui, mourir de sa *belle mort*, c'est lorsqu'un boulet de canon vous jette à bas, sans douleur, sans angoisse.

— J'espère bien, reprit Rapp, que je ne finirai pas autrement. »

— Et moi, je le souhaite !

— Sire, bien obligé, fit Rapp avec une inclinaison de tête.

— Nigaud ! répliqua Napoléon en tirant doucement la moustache de son aide de camp ; c'est de moi que je parle. »

Cependant, aux cris qui avaient retenti dans la cour de l'Hôtel, l'éveil avait été donné partout. Bientôt ceux des invalides qui dormaient déjà avaient été réveillés en sursaut, comme en campagne, surpris par une alerte, en apprenant que leur Empereur était au milieu d'eux ; cette fois ils avaient été sourds à la voix de leurs supérieurs, aux règlements de la discipline, et tous étaient sortis de leurs chambrées pour se répandre dans les cours en criant : « Vive l'Empereur ! » En un instant Napoléon se vit entouré, pressé par

les invalides qui élevaient vers lui, les uns leurs bras sillonnés par le fer des batailles, les autres la torche qui devait éclairer la marche de leur chef bien-aimé. Ce n'était qu'un concert d'exclamations mêlées de vœux, de souhaits et de bénédictions. C'était à qui approcherait le plus près de Napoléon; c'était à qui lui rappellerait, par un mot, une victoire, un triomphe! « Mon Empereur! s'écriaient-ils en parlant tous ensemble, j'étais avec vous à Toulon!... — Au passage du Saint-Bernard! — Vous souvient-il de celui de la Trébia? — Vous m'avez parlé à Aboukir!... — J'ai partagé mon pain avec vous à Roveredo!... — J'ai ramassé votre chapeau à Marengo! — J'étais à Austerlitz!... » Napoléon tâchait de répondre à chacun, tout en s'informant, à droite et à gauche, s'ils étaient contents et si ses intentions paternelles étaient strictement remplies.

Après une demi-heure passée au milieu de ces braves, l'Empereur fit un signe à Rapp, et dit au maréchal qu'il était, à regret, forcé de le quitter. Sur un ordre du gouverneur, et de même que les flots de la mer Rouge à l'apparition de Moïse, cette foule, naguère si tumultueuse, si enthousiaste, se sépara en deux, en observant le plus grand silence, et l'Empereur put gagner librement la grille de sortie. Rapp avait eu la précaution de faire reconduire les chevaux de main aux écuries du Carrousel et de commander une voiture, puis d'envoyer à l'École militaire commander une escorte de chasseurs de la garde. Napoléon monta donc en voiture avec son aide de camp aux cris de Vive l'Empereur! que les échos de la Seine répétèrent encore sur son passage:

« Voilà une des plus heureuses soirées de ma vie, dit Napoléon. Tiens! fit-il en faisant remarquer à son aide de camp la nappe de feux produite devant le portique de l'Hôtel par la lueur des torches que les invalides tenaient élevées, c'est comme à Austerlitz : j'espère que tu dois t'en souvenir [1]?

— Si je m'en souviens, Sire! répondit Rapp en mettant la tête à la portière ; de même que si c'était hier.

— Et moi comme si ce devait être demain. Je me rappellerai longtemps cette visite, ajouta Napoléon; je voudrais pouvoir passer ma vie aux Invalides...

[1] On sait que ce fut Rapp qui, blessé, vint annoncer à l'Empereur le gain de cette bataille, et que Gérard consigna ce fait dans un admirable tableau.

— Et moi, je voudrais être sûr d'y mourir, et... d'y être ente reprit Rapp avec sa franchise ordinaire.

— Qui sait?... fit en souriant Napoléon après avoir jeté à son aide de camp un regard indicible : cela peut arriver.

— Au moins aurais-je la certitude de n'être pas là en mauvaise compagnie, reprit Rapp; et c'est toujours quelque chose.

— Ah! ah! monsieur le frondeur! s'écria Napoléon en pinçant l'oreille de Rapp; je sais pourquoi vous dites cela : c'est encore une allusion à la visite que j'ai faite l'autre jour à Saint-Denis? Eh bien! à la place de Louis XIV, au lieu de m'y laisser enterrer, car après tout Saint-Denis n'est qu'un réceptacle de rois fainéants, j'aurais voulu qu'on me déposât aux Invalides, entre Turenne et Vauban... Enfin, c'est son œuvre que l'Hôtel des Invalides!... Ne penses-tu pas comme moi?...

L'aidede camp ayant fait un signe de tête négatif, Napoléon ajouta.

« Et je parie trouver des gens de mon avis, ne serait-ce que ce bon père Maurice. »

Rapp s'étant contenté de sourire sans répondre, Napoléon ne dit plus rien; et, arrivé à Saint-Cloud, il se mit immédiatement à table pour dîner. Il était alors onze heures du soir.

IV

Trente-quatre ans après cette visite, par un magnifique soleil d'hiver, le 15 décembre 1840, un char funèbre, surchargé de couronnes d'immortelles, précédé des bannières de la France et suivi des débris vivants de ses quarante armées, passait lentement sous l'arc de triomphe de l'Etoile! Ce sarcophage, entouré de tant de pompe militaire et reçu aux acclamations d'un peuple en délire, qui se souvenait que le soleil obéissait jadis à la fortune de Napoléon; ce sarcophage, disons-nous, renfermait la dépouille mortelle de l'homme qui, dans l'espace de quinze années, avait réuni à lui seul la gloire d'Alexandre, de César, de Charlemagne et de Louis XIV : Napoléon mort allait prendre, sous le dôme des Invalides, la place que, de son vivant, il y avait marquée pour les héros!

TABLE DES MATIÈRES.

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

PLACEMENT DES GRAVURES.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Nota. L'*Histoire des Conspirations et Attentats contre Napoléon* sert de complément aux *Souvenirs* et forme le troisième et dernier volume de l'ouvrage.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03107 9976